UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

LA RENAISSANCE PROVENÇALE

DU MÊME AUTEUR

Poésie :

Le Chemin Blanc, poésies. — Bibliothèque Charpentier ; Fasquelle, éditeur — Paris, 1904. — Un volume, 3 fr. 50.

Le Golfe d'Amour, poème. — Édition du Feu ; Falque, éditeur. — Paris, 1908 (épuisé).

La Terre des Lauriers, poèmes. — Bernard Grasset, éditeur. — Paris, 1912. — (Prix national de poésie). — Un volume, 3 fr. 50.

Éloge de Clémence Isaure. — Édition du Feu. — Aix, 1912. — Une plaquette (épuisée).

Prose :

La Versification de Frédéric Mistral. — Champion et Dragon, éditeurs. — Paris-Aix, 1918. — Un volume in-8°, 6 francs.

Au Pays de Joffre, voyage en Roussillon. — Bossard, éditeur. — Paris, 1918. — Un volume, 3 francs.

Pour paraître prochainement :

L'Or du Soleil, roman.

La Sirène blessée, poèmes.

En préparation :

Le Rameau d'olivier, poèmes.

.5885r

ÉMILE RIPERT

LA RENAISSANCE PROVENÇALE

(1800-1860)

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE D'AIX

(PRIX THIERS, 1917).

Soun mort li bastisséire,
Mai lou tèmple es basti...
(F. MISTRAL.)

PARIS
ÉDOUARD CHAMPION, ÉDITEUR
5, Quai Malaquais.

AIX-EN-PROVENCE
A. DRAGON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Place des Prêcheurs.

Tous droits réservés.

148209
4/2/19

A LA MÉMOIRE

DE MON GRAND-PÈRE

Adolphe RIPERT

MAINTENEUR DU FÉLIBRIGE

Je dédie pieusement cette étude.

INTRODUCTION

Au printemps de 1859, on pouvait voir derrière les vitres de la librairie Roumanille, rue Saint-Agricol, en Avignon, sous le nom à peu près inconnu de Frédéric Mistral, un livre appelé *Mirèio*. C'était l'époque où Lamartine, vieillard mélancolique et sublime, couvert de gloire et dénué d'argent, rédigeait pour vivre des Entretiens littéraires où l'on sentait sous la prose commandée frémir la main impatiente du poète. Un soir son ami Adolphe Dumas lui apporta le volume qui lui arrivait d'Avignon; Lamartine le lut en une nuit d'insomnie; il y entendit, comme à Milly, les voix des moissonneurs, les sonnailles des troupeaux, les récits des veillées campagnardes; il s'émut, se passionna, pleura, et le lendemain, de sa plume magique il inscrivit parmi les noms des grands poètes le nom de Frédéric Mistral[1].

Cependant, si nobles et si parfaites que soient les phrases de Lamartine, il ne suffit point de s'écrier avec lui : « Il y a une vertu dans le soleil. » Ce poème, s'il est vrai que, jailli d'un seul coup comme la fleur de l'aloès, il se soit élevé au-dessus de toutes les productions d'une littérature qui s'organisait, il suppose cependant cette littérature, et tout un travail antérieur.

D'ailleurs cette littérature, dont il reste la plus haute expression, mérite d'être pour elle-même étudiée longuement. La beauté des œuvres qu'elle a produites nous engage tout d'abord à le faire, mais quand même ces œuvres seraient médiocres, elles n'en auraient pas moins un intérêt certain, celui de nous montrer comment, après des siècles de somnolence, un pays, un peuple, une race s'éveillent, protestent, demandent une poésie qui leur convienne, qui soit l'expression originale d'un tempérament

1. V. Lamartine : *Cours familier de littérature*, XLe entretien.

original, et, pour tout dire, revendiquent paciliquement leur indépendance intellectuelle et linguistique.

Sans doute l'étude que nous nous proposons ici n'est pas absolument nouvelle; mais à lire les récits ordinaires sur les premières années du Félibrige, sur les Sept de Font-Ségugne, sur la librairie de Roumanille, on est malaisément satisfait. Ces jeunes gens qui s'assemblent dans une vieille bastide en jurant de relever une langue méprisée, peut-être est-ce d'un tour suffisamment romanesque pour plaire à l'imagination, mais encore comment une idée si étrange vint-elle à l'esprit de ces jeunes gens en un siècle où tout semblait au premier abord les en détourner, c'est là ce qu'on n'explique point assez d'ordinaire. Si l'on veut, comme c'est notre dessein en cet ouvrage, écrire l'histoire de ce grand mouvement d'idées et de sentiments qu'on appelle généralement et que j'appellerai, à défaut de terme plus commode, *La Renaissance Provençale*[2], il faut remonter bien au-delà de cette poétique conspiration...

Au-delà c'est le chaos que l'on découvre : des rimeurs sans talent, publiant à de longs intervalles dans des villes ou des villages de pauvres brochures où l'orthographe, la poésie et la grammaire sont également insultées, un bruit confus de voix souvent grossières qui s'obstinent à parler le vieux langage, par habitude plus encore que par goût, parfois quelque accent plus puissant et plus noble qui s'élève et qui retombe, d'autres fois venue de loin, affaiblie par la distance, une voix de lettré qui dit la gloire évanouie de cette langue, et plus lointains encore d'autres poètes qui chantent en français la beauté de leur terre ou bien des curieux qui en recherchent patiemment les traditions, c'est là ce qui se mêle confusément pour les yeux et pour les oreilles.

Dès l'abord on est découragé, avant que de s'être mis à l'œuvre,

---

2. Par le terme de Renaissance Provençale, j'entends d'abord et surtout le renouveau littéraire de la Provence. Toutefois, je sens bien quels sont les liens de la Provence avec les autres provinces méridionales et même avec toutes les provinces françaises. C'est pourquoi je mentionne l'activité intellectuelle des autres provinces dans la mesure où elle a influencé celle de la Provence; ainsi je parlerai de Jasmin, de Reboul, du marquis de la Fare-Alais, etc., et même de Brizeux dans leurs rapports avec les poètes provençaux.

un flot de publications disparates, les idées les plus diverses, les auteurs les plus différents et qui pourtant d'une certaine façon semblent dire parfois les mêmes choses, une grande fermentation dans les pensées en même temps qu'une grande indolence dans les caractères, bref tous les signes les plus contradictoires d'un monde qui s'organise ou qui s'effrite, les lueurs pâles et rouges d'une aurore ou d'un crépuscule, quel guide invoquer en cet embarras?

Les guides ne manquent point; ils sont même trop nombreux. A défaut d'ouvrages d'ensemble, — rares et peu réussis d'ailleurs — les brochures, les articles, les notices sont innombrables qui traitent de telles ou telles idées inspiratrices du mouvement provençal au dix-neuvième siècle, de tels ou tels poètes, ou qui répètent inlassablement les mêmes considérations, trop souvent superficielles et d'ailleurs devenues banales. A la grande tâche que j'ai tentée les ouvriers n'ont jamais manqué, mais plût au ciel que ces ouvriers eussent été moins nombreux, car trop souvent, érudits de province ou journalistes parisiens, ils ont ajouté à la confusion de ce chaos la confusion de leur propre esprit, si bien qu'essayer de les suivre c'est être trop souvent plus sûr encore de s'égarer. Autant que possible, et lorsqu'ils n'apportaient point de renseignements inédits, mais leurs simples commentaires à des faits connus, j'ai dû les écarter, pour me remettre en face des vrais textes originaux, les seuls qui soient importants à considérer.

Aussi, sur le seuil de cette histoire, ne puis-je établir, selon l'usage, un répertoire bibliographique[3]. Si j'avais voulu énumérer toutes les œuvres dont je dois parler avec les commentaires qu'elles ont inspirés, deux cents pages sans doute n'y eussent point suffi. D'autres d'ailleurs m'ont précédé dans ce travail de catalogues et leurs efforts m'ont été infiniment utiles. Plutôt que d'allonger leurs listes, il faudrait les diminuer, pour éviter aux travailleurs de s'égarer à parcourir des brochures ou des articles, qui trop souvent se répètent et s'annulent les uns les autres.

---

3. Voir à la fin du volume la note bibliographique. J'y cite les ouvrages d'ensemble à consulter. Pour le détail, je donne en note, à mesure, toutes mes références.

Cependant de cette grande confusion, à mesure que l'on poursuit ses recherches, certaines idées directrices finissent par se dégager, et, sans entrer dans le détail des tâtonnements inévitables, où nous entraîne tout travail de longue haleine, voici comment m'apparut le plan que je devais suivre, si je voulais présenter d'une façon assez large tout en restant nette, l'histoire de la littérature provençale entre 1800 et 1859, c'est-à-dire, depuis l'époque où la Révolution secoue la Provence assoupie jusqu'au moment où cette Provence peut se voir, éveillée et radieuse, dans ce grand poème, le plus beau miroir, disait le poète Reboul, où elle se fût mirée.

Mais dire littérature provençale, ce n'est pas assez dire, car ce ne sont point seulement des raisons littéraires qui ont fait la valeur et le succès de *Mirèio* et de Mistral. C'est aussi et surtout l'amour d'un peuple pour sa langue, la fierté de ce peuple au souvenir d'un passé de gloire et d'indépendance, le désir général de ce peuple d'avoir une poésie écrite pour lui. Je me trouvais donc dans la nécessité d'analyser toutes les forces, qui, pendant la première moitié du dix-neuvième siècle, avaient, si diverses qu'elles fussent, agi dans ce même sens : déterminer la naissance et le succès d'un grand chef-d'œuvre de poésie populaire et dialectale. Il s'agissait en un mot d'examiner les ressources, les ouvriers, les étapes de ce grand mouvement social, patriotique et littéraire.

Or cette force qui soulève, de 1800 à 1859, l'âme provençale, on peut la décomposer en trois forces, trois courants, pour ainsi dire, qui cheminent d'abord de façon presque parallèle, qui convergent enfin vers 1850 et grossis par cette réunion s'imposent à l'attention générale.

La première de ces forces c'est l'érudition mise au service du patriotisme local; les érudits retrouvent peu à peu dans les bibliothèques les titres oubliés de la vieille langue d'oc. Cette curiosité du Moyen âge méridional, elle apparaît, nous le verrons, dès la seconde moitié du dix-huitième siècle, mais c'est seulement après la Révolution que cette science, encore balbutiante et confinée dans un tout petit cercle, parle à voix haute et se fait entendre de tous. Maintenant les Rochegude, les Raynouard, les Fauriel vont indiquer à tous quelle fut la gloire des Troubadours,

la splendeur de leur langue parlée jadis par des rois et des princes, l'éclat de leur poésie qui fut l'inspiratrice de toutes les nations latines; ils vont montrer que cette langue vit encore, qu'elle est encore parlée par tout le peuple du Midi, que ce patois longtemps méprisé est semblable à un seigneur déchu et dépouillé par un avide voisin. Cet avide voisin, les historiens le montrent à l'œuvre, se jetant sur les villes libres du Languedoc, les pillant, les brûlant, réduisant par le fer et le feu toute résistance, étouffant en sa fleur une civilisation qui eût fait la gloire des terres méridionales.

Ce n'est point tout; grâce aux communications plus faciles, on se déplace plus aisément; les érudits en voyage s'intéressent au peuple du Midi, à ses traditions, à ses coutumes, à son patois. Les romantiques, fervents du Moyen âge et des littératures primitives, recherchent ses légendes, écoutent ses vieilles chansons. Les étrangers eux-mêmes s'en mêlent; en remontant à l'origine de leur littérature, les Italiens, les Allemands trouvent les Troubadours. Tant de témoignages inspirent un noble orgueil aux gens de Provence qui entreprennent de dresser le répertoire de leurs richesses linguistiques et qui désormais comprennent la valeur, l'autorité, la beauté de leur vieux langage. Enfin de tous ces travaux patients se dégage peu à peu la figure de la Provence, dépouillée des brumes de l'ignorance et de la calomnie, radieuse au milieu du sombre Moyen âge...

Tout ce travail de l'érudition, dont on voit l'importance et qui sans doute a donné aux jeunes poètes provençaux des raisons précises de fierté et de confiance, je l'ai patiemment analysé; je ne me suis point contenté d'en donner les conclusions, j'ai voulu suivre pas à pas le cours de ces découvertes pour montrer de façon plus dramatique comment à chaque année nouvelle cette œuvre de restauration s'affirme et comment d'une main sûre, attentive, pieuse parfois, les érudits restaurent, pour l'offrir aux jeunes regards enthousiastes, la statue mutilée de la Provence antique.

A l'opposé de ce drame de bibliothèque grondent, depuis la Révolution, les passions populaires, mal disciplinées par l'Empire. Le peuple, que le régime nouveau prétend appeler au pouvoir par le suffrage universel, demande l'instruction qui lui est

nécessaire pour exercer sa souveraineté; à mesure qu'il la reçoit, il veut lui aussi exprimer ses idées et ses sentiments; des vocations s'éveillent, qui se seraient ignorées, et la première idée de ces jeunes gens qui sentent en eux le désir de faire œuvre littéraire, c'est de faire cette œuvre dans la langue des grands poètes qu'on leur fit connaître à l'école, dans la langue française. De 1820 à 1848 les poètes-ouvriers se lèvent de tous côtés sur le sol français et spécialement sur les terres du Midi. Le parti libéral s'empare d'eux; il dit au pouvoir : « Voilà ce peuple que vous voulez priver du droit de vote; il est intelligent, il sait parler, il sait écrire. » Aux approches de 1848 cette effervescence grandit; George Sand, Lamartine ne dédaignent point de tendre la main à ces frères obscurs.

Mais que de mécomptes! Je ne parle point seulement des revers politiques, de l'effondrement du parti démocratique aux environs de 1850, mais au seul point de vue de l'expression littéraire, que de déceptions après ces grands espoirs! Pour ces libres tempéraments, dont la langue naturelle est le provençal, la langue française ne vaut rien; elle est trop pompeuse, trop abstraite, trop littéraire pour eux; ils la connaissent mal et la manient en imitateurs. Alors, déçus, les yeux ouverts, ils prennent le parti d'écrire en provençal; les médiocres se taisent; les meilleurs se rallient au Félibrige naissant, lui apportant ces nouvelles forces qui jusque-là s'étaient égarées.

Car, parallèlement à cette effervescence ouvrière, se poursuit un mouvement dialectal. A vrai dire c'est le plus ancien, c'est le seul qui parte de très loin, du fond même du Moyen âge, du cœur même de la race. Cette langue d'oc, diminuée par la Croisade contre les Albigeois, étouffée peu à peu par la centralisation française, toutefois elle n'a jamais cessé d'être parlée sur les terres du Midi. Le ciel était voilé sur la Provence, mais derrière le voile des nuages on sentait toujours la lumière présente, et, de temps en temps, par une déchirure des vapeurs, on apercevait un rayon. Quelque poète çà et là chantait, et c'était à Toulouse Goudouli, à Marseille Bellaud de la Bellaudière, à Aix Gaspard Zerbin, en Avignon Saboly, bien d'autres encore un peu partout. Vienne le grand orage de la Révolution; les nuages de toutes parts sont entraînés; alors les rayons de plus en plus vifs percent les

brumes et c'est une grande clarté, tout à coup, la splendeur éblouissante d'un soleil levant ou couchant.

Oui, ce peuple d'oc, le plus vif, le plus ingénieux, le plus jeune qui fût, il a été le premier à organiser sa langue, sa littérature, ses arts; il a été comme ces jeunes poètes qui trouvent tout de suite la forme de leurs sentiments, qui donnent toute leur œuvre de leur vingtième à leur trentième année et qui languissent ensuite. Sitôt que le malheur l'a touché, ce peuple ne lui résiste point; attaqué, opprimé, s'il se défend, c'est par son obstination passive, non par son activité; il reste fidèle à sa vieille langue, sans protester de façon plus nette que par son entêtement à la parler. Elle somnole; dans la liberté des campagnes, dans la nonchalance des ports de mer elle s'affale voluptueusement, on ne la combat même pas, elle ne réclame point hautement contre son sort diminué; c'est à peine si le long des siècles quelque voix s'élève, qui prouve encore au loin sa vitalité. Mais voici qu'un grand événement bouleverse la vieille France; les peuples se mêlent dans l'émeute et dans la guerre; on s'attire à la fois et l'on se repousse; le peuple du Midi est enfin contraint d'apprendre le français; à ce choc il se réveille; au moment même où l'on prétend lui imposer une langue qui n'est pas la sienne, il proteste violemment par la voix des meilleurs de ses enfants.

Il proteste, et cette protestation s'appuie sur les titres de la langue d'oc retrouvés par les savants, sur les droits du peuple soutenus par les poètes-ouvriers et leurs partisans; ainsi se mêlent en un seul courant les trois courants dont nous avons indiqué le sens, et désormais le fleuve formé par ces trois rivières venues de points très différents s'appelle le Félibrige.

A l'origine de ce Félibrige il y a des hommes, car il est juste de parler des forces collectives, mais ces forces n'aboutissent à rien, s'il n'y a personne pour les organiser; ces hommes sont encouragés par l'exemple des poètes qui, en d'autres provinces, ont précédé leur effort, un Brizeux en Bretagne, un Jasmin en Gascogne; ces hommes s'appellent surtout Roumanille, Mistral, Reboul, mais ils s'appellent aussi Crousillat, Ad. Dumas, Anselme Mathieu, Alphonse Tavan; de chacun j'ai tâché de montrer le rôle, le tempérament, la valeur.

Après avoir tâtonné, ils sentent le prix de l'union; ils veulent

grouper leurs efforts, ils essaient de le faire de façon timide d'abord, à Arles, à Aix, puis, de façon plus nette et définitive, à Font-Ségugne, et du pacte qui s'y trouve conclu, un petit livre est sorti, qui dure encore, et qui propage chaque année les mêmes idées.

Dès lors le terrain est préparé; l'union est faite; pour la maintenir un organe est créé; un public est constitué, non pas très nombreux, mais intelligent et suffisamment averti; l'opinion, tant à Paris qu'en Provence, est toute prête à saluer un grand poète populaire et dialectal. C'est alors que le jeune Frédéric Mistral, de Maillane, qui dès son enfance a respiré cette atmosphère toute chargée des éléments convenables à son développement poétique, a le courage d'écrire une épopée rustique en douze chants, et cette épopée, parce qu'elle est un chef-d'œuvre, mais aussi parce qu'elle est le chef-d'œuvre que bien des gens attendent pour des raisons différentes, parce qu'elle vient à son heure, cette épopée trouve le chemin de tous les cœurs, et d'un seul coup entre dans la gloire où depuis elle est restée.

Oui, pour que ce jeune homme de Maillane en 1852 fût à même de commencer une telle œuvre, il fallait tout l'effort parfois médiocre, parfois admirable, très dispersé, très ondoyant, difficile à suivre, mais réel pourtant, sans lequel l'œuvre de ce jeune poète n'était point possible. Des obscurs ouvriers de cette grande gloire, l'histoire ne retiendra point les noms, pas plus qu'elle n'a retenu ceux des soldats de la Grande Armée. Un nom, vaste et commode, symbolise pour le gros public tout un mouvement. A tout le moins cette étude pourra-t-elle indiquer comment une gloire se prépare. Ce n'est point la diminuer que s'en rendre compte, mais lui donner le fort appui d'une aspiration commune à toute une race. Qu'un poète ait réussi à tirer de son fonds propre une œuvre vivante par un prodige de volonté, malgré ses contemporains, il est admirable, mais n'est-il pas plus admirable encore, s'il est l'aboutissement d'une série d'efforts incertains, de désirs confus qui s'expriment tout d'un coup, splendidement, dans son œuvre? Quand nous aurons expliqué que Mistral a été souhaité, désiré, préparé par bien des esprits, troubles à la vérité et médiocres le plus souvent, mais qui représentaient tout de même un village, une ville, une province, nous

ne l'aurons point rabaissé, et nous aurons fait comprendre tout de suite les raisons de sa popularité.

Une telle tâche, je l'ai dit, est ingrate, souvent rebutante, mais, si j'ai pu être utile, je ne veux point m'en plaindre. Ce qui est plus grave, c'est qu'une telle œuvre est impossible à faire de façon exacte : la difficulté était insurmontable de recueillir tout ce qui, çà et là, de façon consciente ou inconsciente, a pu préparer l'œuvre mistralienne. Ce n'était pas tout que de se pencher sur des livres mal imprimés, à l'aspect provincial, aux pauvres typographies et que l'on devinait si peu lus, il fallait trouver à certains une importance qu'ils avaient eue sans doute, mais que leurs auteurs n'avaient jamais soupçonnée; il fallait aussi grouper en quelques centaines de pages des manifestations littéraires, distantes et dispersées, et leur donner ainsi plus de force qu'elles n'en avaient eue en réalité, diluées dans un long espace de temps et de pays. J'ai dramatisé cette histoire, je le sens, par ci par là, et sans doute toute histoire est dramatisée, car l'historien isole les grands faits qui sont noyés d'ordinaire dans la masse des faits quotidiens ou plutôt il les crée, ces grands faits, en les isolant, mais à cette nécessité des sciences historiques il fallait ici sacrifier plus que jamais, car de toutes ces publications dont nous aurons à parler, aucune, somme toute, ne fit, avant *Mirèio*, beaucoup de bruit, et c'est bien plutôt un ensemble insaisissable, un état d'esprit, une mode qu'il s'agissait de définir, mais cela ne se définit guère. J'ai dû aboutir à des formules trop tranchantes sans doute et presque grossières.

N'importe, quel que soit l'à peu près auquel j'ai dû me tenir, je ne regrette ni mon temps ni mon effort, ni les imperfections inévitables de cette œuvre, si telle qu'elle se présente elle peut être de quelque utilité à ceux qui s'intéressent à la littérature moderne de la Provence, et surtout à mes compatriotes qui ne sont pas toujours sur elle les mieux informés.

Sans doute j'aurais pu me ménager une tâche plus facile en laissant dans l'ombre, comme on l'a fait trop souvent jusqu'à ce jour, les débuts de cette littérature en mal d'organisation, pour saluer de faciles couplets les grands chefs-d'œuvre mistraliens, mais quand même j'aurais suivi Mistral, sur les chemins où la gloire l'a conduit jusqu'à se voir debout, immortel, sur une place

d'Arles, quand même j'aurais déroulé le cours de son admirable carrière jusqu'à la mort sereine qui marqua pour lui l'heure d'une dernière apothéose, j'aurais eu moins de joie qu'à voir patiemment et lentement sortir des voiles qui l'enveloppaient l'âme provençale épanouie en *Mirèio*. Les efforts de cette âme qui s'éveille après des siècles d'assoupissement pour se retrouver elle-même, pour prendre conscience de sa beauté, de sa valeur, de ses droits, voilà somme toute le sujet dramatique de ce livre. Ah! quel que soit le résultat de cet élan, que cette âme un instant éveillée doive retomber dans une léthargie définitive ou qu'elle doive créer de nouveaux chefs-d'œuvre, ce n'est pas ici la question; l'effort qu'elle a fait au dix-neuvième siècle est assez beau pour retenir, longuement, à lui seul, nos regards émus.

Je ne saurais terminer ces quelques pages d'introduction sans adresser au Maître, dont la grande figure domine toute cette étude, le salut le plus respectueux. Avec sa grande indulgence il avait bien voulu m'encourager dans mon dessein d'écrire cette histoire; peu de temps avant sa mort il m'adressait encore des renseignements précieux. Ce livre, né sous son inspiration, j'espérais quelque jour l'apporter moi-même à Maillane... Hélas! au moment même où j'en achevais la rédaction, la mort avait couché le grand poète dans la tombe qu'il avait fait élever au pied de ces belles collines bleuâtres, dont il disait que la vue avait « rasséréné ses vers et reposé son âme ».

Cependant, de celui qui était entré vivant dans l'immortalité, la mort n'a pu ni augmenter ni diminuer la gloire, et cette gloire il convenait de l'évoquer en commençant cette histoire, puisqu'elle enveloppe dans son rayonnement toute la Renaissance provençale.

Depuis cette mort plus de trois années se sont écoulées, trois années chargées de tant d'événements que tout ce qui les a précédées s'est enfoncé dans le recul d'un passé qui semble déjà lointain. La guerre, commencée en 1914, a clos définitivement le dix-neuvième siècle; ainsi la littérature, qui s'est épanouie dans ce siècle, a pris l'aspect d'une littérature nettement fixée, et déjà

classique. Mais en revoyant le texte de cet ouvrage, dont les événements m'ont forcé de retarder la publication, je ne trouve rien à retrancher des phrases par lesquelles je saluais l'éclosion de l'œuvre mistralienne. Bien plus : à la lumière de ces terribles événements, cette œuvre apparaît de mieux en mieux comme une œuvre prophétique, où se trouve annoncée et encouragée l'union des peuples latins et la victoire de la raison sur la force brutale. En même temps la Renaissance provençale se montre à nous plus clairement encore comme un des épisodes du grand mouvement des nationalités, qui a travaillé l'Europe pendant tout le dix-neuvième siècle et dont la guerre actuelle est l'aboutissement naturel.

Aussi je crois pouvoir livrer maintenant au public ces pages qui ne sont pas seulement l'histoire d'un passé digne d'une étude attentive, mais qui présentent, me semble-t-il, un intérêt certain d'actualité, s'il est vrai que la civilisation latine doive sortir de la grande guerre plus radieuse que jamais.

Novembre 1917.

PREMIÈRE PARTIE

LE MOUVEMENT SAVANT

CHAPITRE PREMIER

La Découverte des Troubadours.

Quand je me propose d'étudier le mouvement savant, qui fut une des forces agissantes du renouveau provençal au dix-neuvième siècle, je ne prétends point consacrer une étude complète à chacune des œuvres, à chacun des hommes dont j'aurai l'occasion de parler. Ces travaux, ces individus, ils ne m'intéressent point en eux-mêmes; je considère simplement ce qu'ils ont apporté de nouveau à la conscience provençale et plus généralement à la conscience méridionale, je note avec patience les raisons d'orgueil, les motifs d'action, les points d'appui qu'ils peuvent donner à de jeunes patrioles provençaux qui arrivent à la vie de l'esprit aux environs de 1850.

Mais pour mieux montrer comment cette œuvre d'érudition ne s'est point faite en un jour, comment elle a quelque chose en elle de dramatique et de passionné qui a fait parfois sa faiblesse scientifique et toujours sa force sentimentale, je passe, avec tous les érudits qui se succèdent, par toutes les étapes de ce rude chemin, au bout duquel l'on découvre le visage d'une Provence enfin radieuse après des siècles de nonchalance ou de calomnie.

Ainsi je vois d'abord nos érudits du dix-huitième siècle préparer les voies à Rochegude et à Raynouard, je vois les étrangers marchant sur la trace de nos savants, les érudits de Provence apporter leur pierre à l'édifice scientifique qu'on élève en l'honneur de leur patrie. Plus loin ce sont les historiens faisant à nouveau l'histoire de France et retrouvant par là même les droits des provinces méridionales, les voyageurs, les amis du patois, certains universitaires, esprits curieux de toute nouveauté,

s'intéressant aux efforts que fait pour se libérer l'âme provençale.

Il se peut que cette voie soit plus ardue que celle que l'on suit d'ordinaire pour arriver au but vers lequel nous tendons; celle-ci, pour rude qu'elle soit, est la plus sûre. Il faut nous y engager...

I

Recherches sur la Langue d'oc et sa littérature antérieures au XIXe siècle : Italiens, Français, Provençaux. — Lacurne de Sainte-Palaye — L'abbé Millot. — Querelle sur les Troubadours et les Trouvères. — Béranger. — Papon. — Le Dictionnaire d'Achard.

On croit trop généralement que Raynouard ouvrit, le premier, à la curiosité des savants et des lettrés le trésor de la littérature des troubadours. Dès le dix-huitième siècle, — parallèlement au mouvement populaire qui pousse quelques libres tempéraments à chanter çà et là en langue d'oc, — plusieurs esprits éminents sont attirés par le désir de mieux connaître cette langue d'oc, de remonter à ses sources, de déchiffrer ses vieux textes. Qu'aucun ouvrage à ce sujet soit définitif ou simplement satisfaisant, je ne veux point dire cela. Il s'en faut de beaucoup; tout manque encore à ces curieux, les notions historiques, la méthode philologique, le sens de la tradition, l'attention du public, mais dès cette époque il y a cependant une curiosité qui est à signaler, des travaux même déjà intéressants, ébauches de grands travaux du dix-neuvième siècle, et quand on présentera Raynouard comme le Colomb de cette littérature du Moyen âge méridional, on n'aura point tort, si l'on considère seulement la valeur de ses travaux, leur ampleur, leur influence sur le grand public, mais l'on se trompera, si l'on croit qu'il fut le premier à manier le fatras des manuscrits romans. De ces terres inconnues de la lit-

térature, il serait plutôt l'Amerigho Vespucci; le Colomb, ce serait Lacurne de Sainte-Palaye.

Encore s'il fut le plus grand de ces chercheurs, ne fut-il point le tout premier.

Sans doute, par une étrange infortune les troubadours étaient oubliés sur le sol même qui les avait vus naître et chanter; du treizième au seizième siècle, dans tout le Midi de la France leur mémoire semble complètement abolie. Il n'était personne pour fouiller dans les manuscrits de leurs œuvres enfouies au fond des bibliothèques somnolentes de nos villes méridionales.

Mais le souvenir des troubadours survivait en Italie : Pétrarque en son *Trionfo d'Amore* les avait nommés avec honneur, Boccace avait parlé de certains d'entre eux et notamment de Ricard de Barbezieux, de Barral des Baux, de Guilhem de Berguedan, de Guilhem de Cabestang; Dante avait introduit dans son *Purgatoire* Arnaut Daniel et placé dans sa bouche des tercets écrits en provençal. Quand les commentateurs de ces poètes voulaient les étudier de plus près, quand ils écoutaient plus attentivement la musique de leurs vers, ils entendaient, au-delà de cette harmonie, s'élever un chant plus lointain : c'était celui des troubadours. Ainsi avaient-ils eu l'occasion toute naturelle d'en parler et de les citer à plusieurs reprises. Tels avaient été Landino (1424-1504) dans son Commentaire sur Dante (1481), Mario Equicola (1460-1539), quand il dissertait sur la nature de l'amour[1], Velutello dans ses éditions de Dante et de Pétrarque[2], où il citait un grand nombre de poètes provençaux, Gesualdo, quand il cherchait comme Velutello à remonter aux sources où Pétrarque avait puisé une partie de sa poésie[3], le cardinal

1. Voir *Libro di Natura d'Amore;* Venise, 1525; 2e éd. 1554, 4e partie. Mario Equicola y résume la théorie de l'amour provençal. Il parle aussi des Troubadours dans son livre *Institutioni al comporre in ogni sorta di rime;* Milan, 1541.

2. Son édition de Pétrarque est de 1525; celle de Dante de 1544. *Dante con l'esposizione di Cristoforo Landino et d'Alessandro Velutello;* Venise, 1578. Le commentaire de Vellutello sur les Troubadours est reproduit dans *La Fabrica del Mondo* de M. Francesco Alunno da Ferrara; Venise, 1548. Cité souvent par Crescimbeni.

3. Voir *Il Petrarcha con l'esposizione di M. Gio Andréa Gesualdo;* Venise, édition de 1581.

Bembo (1470-1547), qui faisait un pompeux éloge de la langue provençale et de l'honneur où elle avait été pendant tout le Moyen âge, tout en constatant sa décadence actuelle et l'impossibilité où se trouvaient de la comprendre les provençaux de son temps[4], Benedetto Varchi (1502-1565) dans son dialogue de l'*Ercolano*[5], et surtout Jean-Marie Barbieri, aidé de son ami Luigi Castelveltro, qui avait copié six volumes de textes provençaux, mais dont les travaux sur l'origine de la poésie ne furent publiés qu'à la fin du dix-huitième siècle par les soins de Tiraboschi[6].

Mais, par une sorte de juste retour, celui qui devait remettre tout d'abord les troubadours en honneur dans l'opinion littéraire fut, comme plus tard Raynouard, originaire de Provence; on sait en effet qu'il fut le frère du vieux Nostradamus de Salon, et procureur au Parlement d'Aix ce Jehan de Nostredame qui publia en 1575 à Lyon « les Vies des plus Célèbres et Anciens poètes provensaux qui ont floury du temps des Comtes de Provence »; non pas que son œuvre ait en elle-même plus de valeur que celle des provençalistes italiens dont il s'est inspiré de son propre aveu[7], bien au contraire, mais par ce qu'elle a de romanesque, par l'imagination dont fait preuve son auteur, par ses légendes, par ses mensonges pour tout dire, elle frappa si fortement les esprits que désormais on ne pourra, dans l'Europe savante et littéraire, parler des troubadours sans se reporter ou faire quelque allusion à l'étonnante supercherie de Jehan de Nostredame, confirmée d'ailleurs et amplifiée encore par son neveu César de Nostredame dans son

---

4. V. *Prose scelte* (éd. Sonzogno), page 150, sqq.

5. V. Sur Varchi : *Benedetto Varchi, provenzalista.* Art. de Debenedetti; Turin, 1902. (Extrait des *Atti della R. Accademia delle scienze di Torino;* vol. 37). On trouvera dans cet article des renseignements intéressants sur les provençalistes italiens du seizième siècle. M. Debenedetti a d'ailleurs traité ce sujet d'une façon complète dans son ouvrage : *Gli Studj Provenzali in Italia nel Cinquecento;* Turin, 1911. Sur les provençalistes italiens, voir également : A. Restori : *Histoire de la Littérature Provençale;* traduction Martel; Montpellier, 1894.

6. V. *Dell' Origine della Poesia rimata;* Modène, 1790. V. surtout les chapitres v et x; le chapitre x est intitulé : *Dei trovatori provenzali,* il contient de nombreux extraits des troubadours. V. sur Barbieri l'ouvrage important de G. Bertoni; Modène, 1905. On y trouvera également des détails sur les autres provençalistes italiens du seizième siècle.

7. V. *Vies... Proesme au lecteur.*

Histoire et Chronique de Provence (Lyon, 1614). La démonstration de cette supercherie, la critique de ses sources et de sa valeur, l'indication de son influence ne sont plus à faire après le savant travail de M. Joseph Anglade[8].

C'est de ce Jehan de Nostredame que date véritablement ce que nous avons appelé la découverte des troubadours; son livre est la grande source où tous les Provençalistes viendront désormais puiser, les uns pour reproduire ses fables sans aucun esprit critique, les autres, mais plus rarement, pour essayer de les élucider et de ne faire des emprunts qu'avec une sage circonspection.

Mais ceux-ci sont les moins nombreux, car la force des légendes est plus grande que celle de la vérité et il faut avouer que Jehan de Nostredame avait présenté les choses d'une manière assez tentante pour qu'elle trouvât un large crédit dans l'opinion publique et même dans l'opinion littéraire. Les Français, tels que Du Verdier[9], La Croix du Maine[10], Etienne Pasquier[11], Mézeray[12], Borel[13], Huet[14] à des titres divers lui font des emprunts en négligeant, bien entendu, de contrôler ses affirmations. De ces légendes nous trouvons encore l'écho dans la *Bibliothèque Universelle des Romans* (Paris, 1635), dans les *Recherches sur les théâtres de France*, de Beauchamps (Paris, 1735) ou dans l'Histoire du *Théâtre français*, publiée de 1745 à 1747 par les frères Parfaict ou dans les articles sur la poésie provençale que rédige pour l'Encyclopédie le chevalier de Jaucourt.

Les Italiens eux-mêmes devaient être influencés par Nostredame. Toutefois ils conservaient la tradition de leurs devanciers du seizième siècle et par cela même restaient plus indépendants à son égard, tels François Redi, dans ses commentaires à son

8. V. Jehan de Nostredame, *Les Vies des plus Célèbres et Anciens Poètes Provençaux*, éd. Chabaneau; Anglade, Paris; Champion, 1913. Introduction par Joseph Anglade, p. 5 à 176. On trouvera dans cette introduction des renseignements pleins d'intérêt, non seulement sur Jehan de Nostredame et son influence, mais encore sur tous les provençalistes italiens, français ou provençaux.

9. Du Verdier, *Bibliothèque;* Lyon, 1585.

10. La Croix du Maine, *Bibliothèque;* Paris, 1584, 1e vol.

11. *Recherches de la France;* 1e éd., 1571. Un chapitre y est consacré à la poésie provençale.

12. *Histoire de France*, 1685.

13. *Trésor de recherches et antiquités gauloises et françaises;* Paris, 1655.

14. *Traité de l'origine des romans.* V. 6e éd., Paris, 1685., p. 125 à 129.

Bacco in Tosana (1685), Jean-Marie Crescimbeni (1663-1720), aidé par Salvini, dans sa *Storia della poesia volgare*, et plus encore ce chanoine catalan, Don Antonio Bastero, qui travaille en Italie et fouille les bibliothèques de Florence et de Rome pour y retrouver les manuscrits des troubadours, que son origine lui permet de mieux entendre que quiconque, étant donnée la parenté du catalan et du provençal[15].

Cependant une sorte de malheur semblait, au delà des Alpes, s'être attaché à tous ceux qui avaient voulu remonter jusqu'à la source, d'où découle une partie de la science et de la poésie de Dante et de Pétrarque. C'est qu'aussi les difficultés semblaient inextricables : une langue déformée par l'usage, conservée seulement par la tradition orale, des manuscrits fautifs, un dictionnaire, une grammaire à refaire, il semblait que jamais on ne dût arriver au but d'une telle entreprise.

Ce qui nuisait le plus aux recherches, c'était la dispersion des efforts, et c'était encore que, chaque chercheur ignorant celui qui l'avait précédé, était obligé de refaire tout le travail. Il ne s'était point établi de communion féconde entre les divers savants.

Mais en Provence, comme il était naturel, l'influence de Jehan de Nostredame avait été prépondérante et servait à maintenir la mémoire des troubadours. Au dix-septième siècle les historiens comme Honoré Bouche[16], comme Pitton[17], comme Honoré Burle[18], comme Gaufridi[19], en avaient d'après lui parlé avec honneur.

Au dix-huitième siècle ce mouvement provençaliste semble s'accentuer. G. Bauquier a retrouvé à la bibliothèque de Nîmes des lettres et des manuscrits, qui témoignent de recherches patientes et déjà approfondies sur les dialectes méridionaux et l'histoire de la littérature d'oc[20].

C'est Pierre de Gallaup, sieur de Chasteuil (1644-1727) qui écrit une histoire des troubadours aujourd'hui perdue, vivement criti-

---

15. Don Antonio Bastero : *La Crusca provenzale*, 1724.
16. *La Chorographie et l'Histoire de Provence;* Aix, 1664; 2 vol. in-f°.
17. *Histoire de la ville d'Aix;* Aix, 1666.
18. *De Provincia.* Manuscrit de la bibl. Mejanes, d'Aix, n° 537.
19. *Histoire de Provence;* Aix, 1694.
20. V. J. Bauquier : *Les Provençalistes au dix-huitième siècle;* Paris, Maisonneuve, 1880. (Extrait de la *Revue des Langues romanes.*)

quée par Pierre Joseph de Haitze, accusant le sieur de Chasteuil d'avoir « embrassé la profession troubadouresque » et d'avoir « gobé pour des vérités toutes les fadaises » de Jehan de Nostredame[21]; à quoi Pierre de Chasteuil, ne voulant pas rester sur ces mauvais compliments, répliqua par une apologie des anciens historiens et des troubadours et poètes provençaux[22]. C'est Joseph de Thomassin, seigneur de Mazaugues (1684-1783) qui travaille à Florence sur les manuscrits provençaux et que le cardinal Fleury engageait à composer une histoire de Provence[23]; c'est Joseph de Bimand, ami du président Bouhier, qui, dans son château de Monsaléon, au milieu des Alpes, se passionne pour la littérature provençale du Moyen âge[24]. Ce sont aussi des érudits qui s'intéressent à la langue d'oc telle qu'elle était encore parlée dans le Midi de la France : à Nîmes, Joseph Séguier compose un dictionnaire de la langue cévenole[25], l'abbé de Sauvagés de la Croix y publie un dictionnaire languedocien français (1756)[26]; plus ambitieux encore, Claude-Urbain de Retz, baron de Servières, rêve de composer un dictionnaire de tous les patois méridionaux de la France, voyant ainsi d'une vue prophétique, avec une audace peu commune, l'œuvre réalisée plus d'un siècle après lui par Frédéric Mistral[27].

---

21. V. Joseph de Haitze : *Lettre critique de Sextus Le Satyen à Euxenus le Marseillais;* Aix, 1701, et *Dissertation de Pierre Joseph sur divers points de l'histoire de Provence;* Anvers, 1704.

22. V. *Apologie des anciens historiens et des troubadours ou poètes provençaux, servant de réponse aux dissertations de Pierre Joseph;* Avignon, 1704, 136 pages, et aussi Chabaneau; *Recherches sur quelques manuscrits provençaux perdus ou égarés* (extrait de la *Revue des Langues romanes*), et Anglade, *Introd.* citée pages 157, 158.

23. Achard, l'auteur du *Dictionnaire* dont nous parlerons plus loin, dit de lui : « Son érudition et les services qu'il a rendus aux lettres le rendent l'émule de Peiresc. Il avait formé le dessein de donner au public une Bibliothèque des Auteurs provençaux. V. aussi Chabaneau, *op. cit.*

24. V. G. Boissier. Article sur Séguier, *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1873.

25. Ses papiers ont été perdus, mais nous connaissons ses travaux par sa correspondance avec Claude Urbain de Retz; c'était le père de l'archéologue Jean-François Séguier (v. Boissier, article cité).

26. Ce dictionnaire fut réimprimé à Alais en 1785 et 1820. V. plus bas notre chapitre IV.

27. C'était un ancien officier de l'Orléans-Cavalerie, occupé aussi de botanique et de physique.

Occupés de provençal ancien ou moderne, tous en somme travaillent dans le même sens, la défense et l'illustration de la langue provençale. Les lettres qu'échangeaient le sieur de Mazaugues, Joseph de Bimand, Joseph de Leytres, marquis de Caumont (1688-1745), et Lacurne de Sainte-Palaye nous laissent deviner ce mouvement scientifique trop peu connu et dont nous aurions peu de traces sans elles, puisque les travaux de ces érudits ont été perdus en grande partie. Elles nous montrent ces curieux causant entre eux du Dictionnaire provençal et des *Vies des troubadours* de Jehan de Nostredame, de la *Crusca Provenzale* de Don Bastero, du *Breviari d'Amor* de Matfre Ermengaud, du *Donatus Provincialis*, grammaire provençale du treizième siècle, et aussi des œuvres de Louis de la Bellandière et des comédies restées manuscrites qu'écrivit au dix-septième siècle le capitaine Séguin de Tarascon. Un écho de toutes ces préoccupations se fait entendre encore dans l'*Histoire de Provence* de Bouche qui célèbre, selon Nostredame, les troubadours et les femmes qui les inspiraient[28].

Mais le travailleur le plus célèbre comme le plus infatigable fut Lacurne de Sainte-Palaye[29]. Ce qu'il avait fait pour le vieux français, il le voulut faire pour le provençal ancien. Il consacra sa vie, sa fortune à la tâche immense qu'il avait entreprise, il parcourut le Languedoc, la Provence, l'Italie, fouilla dans les bibliothèques, découvrit des manuscrits, les fit copier, se surmena, surmena ses collaborateurs. L'abbé Millot, dans l'*Avertissement* du livre dont nous allons parler, expose avec un sentiment de terreur rétrospective l'énormité de cette entreprise :

« L'idée seule de son travail est effrayante pour l'imagination. Quinze volumes in-folio contenant les pièces provençales, avec les variantes des différents manuscrits, huit autres volumes

---

28. *Essai sur l'Histoire de Provence, suivi d'une notice des provençaux célèbres;* Marseille, 1775.

29. J. B. Lacurne de Sainte-Palaye, né à Auxerre en 1697, mort à Paris en 1781, membre de l'Académie des inscriptions (1724); de l'Académie française (1758), publie : *Amours du bon vieux temps*, traduction d'Aucassin et Nicolette (1756). *Mémoires sur l'ancienne chevalerie* (1759-1781); réédité par Nodier (1826). Son *Dictionnaire historique de l'ancien langage français*, dont il publie le programme en 1756, ne fut publié qu'au dix-neuvième siècle (1875 à 1882).

d'extraits où les pièces sont en partie traduites, où chacune est désignée dans l'ordre alphabétique des auteurs, sans parler du glossaire, des tables et d'une infinité de notes, voilà un des monuments les plus extraordinaires du courage que peut inspirer à l'homme de lettres non l'ambition ou l'intérêt, mais le seul désir d'acquérir les connaissances et de les communiquer. »

Et cependant ce travail était encore insuffisant. Le monument pouvait être splendide, mais la porte était fermée; on avait perdu la clef, il fallait la forger à nouveau : c'était un vocabulaire de la langue des troubadours.

« Après avoir, — poursuit l'abbé Millot, — recueilli environ quatre mille pièces et les vies originales de plusieurs poètes, après avoir vérifié que les fragments épars en divers endroits au nombre de douze cents se trouvaient dans tous les recueils, il lui restait encore les plus grandes difficultés à vaincre. Comment bien entendre les troubadours? Des gens de lettres, familiarisés avec le provençal moderne, trouvaient souvent leur langage inintelligible. De célèbres Italiens qui avaient étudié leur passé, Redi et Crescimbeni, n'en avaient pu traduire quelques morceaux sans tomber dans des méprises et des contresens. M. de Sainte-Palaye était réduit à se faire lui-même son dictionnaire; il l'a fait et, pour peu qu'on connaisse son exactitude sur les plus minutieux détails, on ne doutera point qu'il n'ait examiné, ressassé, comparé tous les mots, de manière à saisir le sens de tout ce qui peut être interprété. »

Lacurne de Sainte-Palaye ne devait pas voir le résultat de son travail. Il mourut, avant d'avoir pu mettre de l'ordre dans cette masse énorme de documents.

Son disciple, l'abbé Millot, s'en chargea, mais si c'était un bel esprit, ce n'était point un esprit critique. Il n'avait point le sens de la rigueur scientifique, et d'ailleurs, selon son aveu tout ingénu, c'est à peine s'il connaissait le provençal. Ce n'est pas seulement le sens des poèmes qui lui échappe, mais leur harmonie elle-même : « Il faudrait, dit-il, entendre leur idiome et en connaître la prononciation pour bien raisonner sur le mécanisme, la mesure et l'harmonie de leurs vers. »

D'ailleurs l'abbé Millot a d'honorables scrupules. S'il publie, dit-il, les extraits des troubadours, c'est en les expurgeant, de

peur qu'une « plume licencieuse, s'emparant des notes de M. de Sainte-Palaye, ne les emploie au préjudice des bonnes mœurs. » Car enfin chacun sait que les Troubadours ont chanté l'Amour de façon vive, et ce n'est pas pour cela que M. de Sainte-Palaye et l'abbé Millot ont dépouillé leurs œuvres, mais plutôt malgré cela.

Ce qui échappe aux ciseaux du bon abbé forme encore trois forts volumes[30], et quelle que soit l'imperfection d'un tel ouvrage, les erreurs historiques, les défauts de traduction qu'il contient, il n'en est pas moins vrai qu'il découvrait pour la première fois aux yeux de Français les horizons incomparables de la littérature d'oc. Bien qu'on ne fut pas encore très assuré de la comprendre, pourtant on savait désormais que dans le Midi de la France il y avait eu au Moyen âge une floraison littéraire remarquable et qu'il fallait en tenir compte dans l'histoire de la civilisation humaine. C'était assez pour orienter les chercheurs futurs et pour exciter déjà le patriotisme des esprits méridionaux.

Et de fait on peut noter assez vite un mouvement en ce sens. Jusqu'alors si quelques érudits s'étaient montrés curieux de cette vieille littérature, même quand ils étaient du Midi, ils n'en avaient point paru très fiers. Certains même avaient méprisé l'objet de leurs études. C'est ainsi que le Marquis de Caumont écrivait au Président Bouhier :

« ... Nos Troubadours n'ont rien fait d'assez intéressant pour que leur vie ait de quoi piquer la curiosité dès qu'on voudra en écarter le fabuleux. La plupart d'entre eux étaient des gens mercenaires, qui s'attachaient à des princes et souvent à de simples seigneurs. Je m'imagine que ces poètes, qui ne connaissaient d'autres règles que la nature qui leur avait départi du feu, de l'enthousiasme et beaucoup d'effronterie, ne ressemblaient pas mal à ces *improvisatori* si connus en Italie, même parmi les gens de la lie du peuple. Dans ces siècles d'ignorance on se contentait de peu; le goût n'était pas formé, quelques mots rimés au hasard, quelques expressions tendres, beaucoup de sentiment,

30. *Histoire littéraire des troubadours*, contenant leurs vies, les extraits de leurs pièces et plusieurs particularités sur les mœurs, les usages et l'histoire du douzième et du treizième siècles, sans nom d'auteur; Paris, 1774.

voilà ce qui touchait pour lors. C'est à peu près l'idée qu'on peut se former des Troubadours[31]. »

Après les publications de l'abbé Millot, un orgueil rétrospectif gonfle les cœurs méridionaux. En 1781 un débat s'élève sur la question de savoir à qui des Troubadours ou des Trouvères appartient la priorité. Un disciple imprudent de Lacurne de Sainte-Palaye, Legrand d'Aussy, avait prétendu que, loin d'être les maîtres des Trouvères, les Troubadours n'avaient donné que des poésies lyriques insipides et n'avaient point réussi à créer une épopée, cultivée exclusivement par les poètes du Nord : « Les Troubadours, disait-il, n'ont rien produit que des sirventès, des tensons, d'éternelles et ennuyeuses chansons d'amour, sans couleur, sans image, sans aucun intérêt, en un mot une assoupissante monotonie », et même il avait ajouté cette phrase quelque peu insolente et périlleuse en tout cas que « la nature semblait avoir départi spécialement au Nord de la Loire les dons éminents de l'esprit[32] ». Là-dessus ce fut un tollé général dans les provinces méridionales et l'auteur de ce propos malencontreux fut accablé d'épithètes plus ou moins académiques mais toutes « marquées, comme l'eût dit Daudet, au timbre des pays chauds ». Et ce fut une belle discussion pour savoir qui du Nord ou du Midi avait fourni le plus de grands hommes. On trouve l'écho de cette dispute dans une lettre adressée la même année au *Mercure de France* par un nommé L.-P. Béranger, alors professeur de rhétorique à Orléans, mais d'origine méridionale[33].

Béranger prenait avec chaleur la défense de ses compatriotes outragés. Il invoquait avec force l'autorité de Dante, de Pétrarque, de Bouche, de Ducange, de Ruffi, de Papon, de Crescimbeni et enfin de l'abbé Millot. Et l'on voit qu'il connaît la

---

31. Cité par J. Bauquier, *op. cit.*

32. V. Legrand d'Aussy : Préface des *Fabliaux*, 5 vol., 1781, et *Observation sur les Troubadours;* Paris, 1781, reproduits dans le t. II des Fabliaux.

33. Louis-Pierre Béranger, né à Riez (B.-A.) en 1749, mort à Lyon en 1822; il publie en 1782 : le *Portefeuille d'un Troubadour*, qu'il fait suivre de sa lettre sur les Troubadours (Marseille-Lyon). La même année : *Voyage en Provence* (Orléans), en 1786; *Les Soirées Provençales* (Paris), rééditées en 1819 (Paris), 2 vol., où figure encore sa lettre sur les Troubadours. V. Robert Reboul : *Physionomies Provençales* (Marseille, 1895), p. 171-185.

légende des Cours d'Amour[33], quand, évoquant en un style du plus pur « rococo » « les bords enchanteurs de la Sorgue », « le frais ombrage des lauriers, des myrthes fleuris », « les délicieuses plaines du Comtat », il parle de « ces Académies de femmes aimables et de jeunes beautés, aussi célèbres par leur esprit que par leur sensibilité et les charmes de leur figure » et l'on pressent déjà les thèmes futurs des félibres, quand il continue : « Là les Mabile de Villeneuve, les Huguette de Sabran, les Dagoult et vous, ô belle de Sade, avec qui l'élève des Troubadours a partagé son immortalité, là Blanchefleur de Pontavès, Estéphanette de Gantelme, Garsende de Sabran, comtesse de Provence, et mère de Raymond Bérenger, toutes accompagnées de leurs Troubadours en titre, tenaient ces charmantes cours d'amour... qui produisaient tant de lais et d'agréables tensons. » Je me laisse aller à cette citation, mais ce n'est pas pour le seul plaisir de sourire du bon professeur de rhétorique du dix-huitième siècle, c'est que nous sommes ici sur la piste d'un des thèmes favoris, d'un des « leit-motiv », des « poncifs » même, il faut bien le dire, de la littérature provençale du dix-neuvième siècle[35]. Ces « cours d'amour », créées par l'imagination de Jehan de Nostredame, elles ont eu depuis leur place indiquée dans les écrits de tout bon provençaliste, mais on conçoit bien tout ce que la « sensibilité » du dix-huitième siècle leur ajoute et tout ce que leur ajoutera bientôt le jeune romantisme.

Et ne voyons-nous pas dans ce même texte un second thème félibréen qui apparaît déjà : l'éloge de la gaîté méridionale, devenant ensuite une tradition chez nous difficile à démolir, bien qu'elle ne soit pas, tant s'en faut, toujours exacte. « Rien de

---

34. Quelques années après, le Président Rolland fait paraître un ouvrage : *Recherches sur les prérogatives des dames chez les Gaulois, sur les Cours d'Amour;* Paris, 1787, cité par Diez (*Essai sur les Cours d'Amour*) qui le traite de compilation sans valeur critique. V. à ce propos G. Paris : article sur les *Cours d'Amour* (*Journal des Savants*, 1888), et J. Anglade : *Jehan de Notre dame, Introduction*, p. 83.

35. Notons que les félibres de Montpellier, le 3 septembre 1879, tiennent pour la première fois une Cour d'Amour, présidée par sept dames. V. G. Jourdanne : *Histoire du Félibrige;* Avignon, 1897, p. 93. Dans *Mirèio* (chant III, str. 32), on trouve l'invocation — un peu forcée — d'une cour d'amour présidée par sept jeunes filles, et plus loin le nom de Fanette de Gantelme.

plus vif, dit Béranger, de plus brillant que l'imagination de ces Gascons si pauvres et si gais, de ces Languedociens si doux et si chansonniers, de ces Provençaux pétulants, si généreux, si enjoués! Chez ces peuples aimables l'activité est un privilège national, la gaîté un héritage commun, le talent poétique ou le don de l'éloquence une ressource qui les console de l'injustice de la fortune. » Car la fortune est injuste à leur égard. Si avec des dons brillants ils n'ont pas mieux réussi, c'est qu'ils n'ont pas eu de Mécène, de théâtre, pas d'encouragement. Et voici un troisième thème qui sera cher à la littérature félibréenne : « L'enthousiasme, qui dans la capitale est à la fois la récompense et l'aiguillon du génie, anime rarement nos méridionaux; or, dans cet abandon d'estime et d'émulation, l'homme qui, dans Paris et les provinces circonvoisines, ne voit et n'entend que les honneurs que l'on y décerne aux talents, peut-il s'élever facilement au rang d'esprit créateur? »

Ce n'est pas très clairement ni très bien dit, mais c'est déjà presque un couplet sur la décentralisation. Toutefois l'idée qu'on pourrait écrire en provençal ne vient point à l'esprit de notre protestataire; quand il veut faire honneur au Midi, ce sont les noms de Montaigne, de Condillac, de Mirabeau, de Vauvenargues qu'il cite; il ignore La Bellandière comme Goudouli.

Nous trouvons le même état d'esprit chez l'abbé Papon[36]. Dans sa très savante et très intelligente *Histoire de Provence*[37], il parle avec complaisance des Troubadours. Il donne[38] la biographie d'un certain nombre d'entre eux, Raimbaud d'Orange, la comtesse de Die, Cadenet, Raimbaud de Vaqueiras, Folquet de Marseille, Guillaume de Porcelet, Blacas, Bertrand d'Alamanon, Guillaume des Baux, Gui de Cavaillon, Boniface de Castellane, Geoffroy Rudel. Il y ajoute une « dissertation sur l'origine et les progrès de la langue provençale[39] », et l'influence qu'elle a eue sur les langues italiennes, françaises, espagnoles. « Notre but, disait-il, est de considérer l'origine et les progrès de la langue que nous parlons encore

36. Prêtre de l'Oratoire (1736-1803), membre de l'Académie de Marseille.
37. 4 vol. in-4°; Paris, 1777 à 1786.
38. T. II, 1778.
39. Ce mémoire avait été lu en séance publique à l'Académie de Marseille en 1773.

et de marquer l'influence qu'elle eut sur nos voisins. Sa supériorité sur toutes les autres est une preuve de celle que nos pères avaient du côté des talents et des mœurs; car, en général, la nation qui parle le mieux est aussi celle qui brille davantage par sa politesse et ses lumières. Nos pères pouvaient se vanter de cette double prérogative. » Il montrait à sa façon, — le plus souvent fantaisiste, — mais où perçaient déjà de vives intuitions de la réalité, comment le provençal était un mélange de grec, de latin, de celtique, comment au Moyen âge il s'était répandu dans tout l'Occident, par des causes politiques sans doute, mais aussi par sa valeur propre. « Notre langue, dit-il, ne fut redevable qu'à elle-même de sa supériorité sur les autres. Riche de son propre fonds, elle était bien éloignée de la barbarie et de la stérilité des différents idiomes qui régnaient dans les Gaules. Elle avait de la clarté, de l'élégance et une certaine harmonie. »

Deux ans après il se mêlait au débat soulevé par Legrand d'Aussy, en insérant, à la fin de son *Voyage Littéraire de Provence*, cinq lettres sur les Trouvères et les Troubadours, où il prenait vigoureusement la défense du Midi. Il montrait quel avait été l'antique éclat de la poésie et de la langue provençales, l'influence de cette poésie sur les peuples voisins. Et, comme Legrand avait reproché aux Provençaux de n'avoir point de romans de chevalerie, Papon, devançant la théorie de Fauriel[40], émettait l'idée que les romans français n'étaient, comme les fabliaux, comme les poésies lyriques, que des traductions d'originaux provençaux perdus : « Eh! Monsieur, s'écriait-il, si nous avions nos anciens romans, nous verrions peut-être qu'il en est des romans français, dont on fait tant de bruit, comme de ces contes auxquels nous avons trouvé une origine provençale; car nos premiers poètes provençaux ont précédé de plus de cent ans les premiers fabliers. »

C'est ainsi que le bon Papon s'indignait le long d'une centaine de pages, et pour compléter cette dissertation et donner des preuves à l'appui de son indignation, en 1787, il ajoutait à la nouvelle édition de son *Voyage* la vie détaillée de trois Troubadours parmi les plus célèbres : Bertrand de Born, Arnaud de Marveil, Aimeri de Péguillain.

---

40. V. plus loin chapitre II.

Au reste, il ne faut pas prendre l'abbé Papon pour un farouche « provençaliste », ni croire qu'il revendique contre le français les droits du provençal. Dans le même temps qu'il soutenait contre l'impatient traducteur des fabliaux cette amusante polémique, il prononçait le 10 décembre 1781, à l'Académie de Marseille, dont il était le directeur, un discours à l'occasion du troisième centenaire de la réunion de la Provence à la Couronne. Il y célébrait en termes joyeux l'union des deux pays :

« Il n'y a plus, disait-il, entre les Provençaux et les Français cette opposition d'intérêts, cette différence de gouvernements, de mœurs et de langage qui élevait entre eux un mur de séparation. Les lumières circulent librement d'un peuple à l'autre... Pouvions-nous désirer d'appartenir à une nation plus ingénieuse et plus aimable? Toute notre ambition ne devait-elle pas être de lui ressembler?... Aujourd'hui, nous sommes confondus avec la nation française et c'est là ce qui fait notre gloire et notre bonheur. »

Tel est l'état d'esprit des lettrés provençaux de l'Ancien Régime; un Papon aime passionnément la Provence dont il raconte l'histoire, mais il est tout dévoué, sans arrière-pensée, sans regret, à la monarchie française.

Aussi bien que dans les protestations de Béranger ou de Papon, l'on peut entendre dans le *Dictionnaire* d'Achard[41] le retentissement des travaux de Sainte-Palaye. Achard sent très bien quelle a été l'importance et la valeur des Troubadours; il consacre à leur biographie cinquante pages dans son quatrième volume. Il leur attribue l'invention de la rime, il proteste contre ceux qui

41. Le Dictionnaire paraît de 1785 à 1787, sans nom d'auteur, sous le titre suivant : *Dictionnaire de la Provence et du Comté-Venaissin*, dédié à Mgr le Maréchal prince de Beauvau, par une société de gens de lettres, chez Jean Mossy, à Marseille. Mais si, en effet, plusieurs hommes distingués de l'époque collaborèrent à cette œuvre importante, ce fut le médecin Achard qui coordonna leurs efforts et l'on connaît généralement l'ouvrage sous le titre : *Dictionnaire d'Achard*. Il comprend quatre gros volumes in-4°; le premier contenant un vocabulaire français-provençal, le second provençal-français, les deux autres un *Dictionnaire des hommes illustres de la Provence*. Achard (Claude-François), docteur en médecine, était né le 23 mars 1751, à Marseille, où il mourut le 29 septembre 1829.

les appellent « des aventuriers, des fades écrivains, des farceurs et des baladins », il invoque les travaux de M. de Sainte-Palaye et de l'abbé Millot.

Il a l'orgueil de la vieille langue[42]. Il en fait remonter l'origine aux Serments de Strasbourg et la considère comme la langue mère de toutes les langues romanes. Voici des accents que nous entendons pour la première fois, que par la suite nous entendrons bien souvent :

« La langue provençale fut longtemps celle des cours de l'Europe. Elle a la gloire d'avoir donné naissance au français, à l'espagnol, à l'italien et à plusieurs langages analogues à ceux-ci. Cette vérité incontestable semble avoir échappé aux connaissances de plusieurs auteurs qui font dériver ces idiomes de la langue latine, des personnes instruites croient que l'italien est un latin corrompu, d'autres imaginent que l'italien a enfanté le provençal et que ce dernier est un jargon formé d'un mélange informe du français, de l'italien et du turc. La langue latine n'est point la langue mère des idiomes que nous avons cités. Les articles que l'on emploie dans ces différents idiomes démontrent évidemment qu'il y a eu une langue intermédiaire qui les leur a transmis. Or cette langue ne peut être que le provençal qui les tenait du grec. »

Bien que cette dernière assertion soit tout à fait erronée, il n'en est pas moins vrai qu'Achard émet une vue intéressante, dont on a coutume le plus souvent de faire honneur à Raynouard, et sans la dénommer encore, il a déjà la conception d'une *langue romane*, d'où dérivent toutes les langues des peuples néo-latins.

C'est aussi pour la poésie provençale qu'il réclame la priorité : « La poésie provençale a enfanté la Muse française et l'italienne, elle leur a prêté ses accents, elle leur a communiqué son charme. C'est dans les chants des Troubadours qu'on trouve le modèle des poèmes savants dont la littérature française est décorée. Pétrarque se fit admirer pour avoir puisé de belles expressions dans le trésor de notre langue. « *Nel tesoro della lingua provenzale.* »

Achard complète son œuvre par la publication de deux gros

---

42. Voir en tête du *Dictionnaire : Instructions préliminaires sur la langue provençale.*

volumes[43] historiques et géographiques, qui n'intéressent point directement notre sujet. Toutefois il faut relever en tête de cette œuvre le « Discours sur l'état actuel de la Provence par M. Bouche, avocat au Parlement d'Aix », et spécialement ces lignes dignes de remarque :

« On retrouve quelques traces de l'ancienne pureté de la langue provençale chez les peuples des montagnes; partout ailleurs des gallicismes ridicules la défigurent. Depuis le douzième siècle jusque vers le milieu du seizième, elle fit le délice des Etats du Midi de l'Europe. Depuis le milieu du siècle dernier elle n'est plus que dans la bouche du peuple où elle est devenue rude, brusque, et où bientôt elle sera inintelligible... »

Achard, deux ans auparavant, fait la même remarque :

« Pour entendre parler le provençal dans toute sa pureté, il faut habiter les campagnes et s'entretenir avec ces hommes heureux qui ont hérité de la vertu de leurs pères et qui n'ont éprouvé aucune altération dans leurs mœurs ni dans leur langage. L'abord continuel des étrangers dans ces villes commerçantes et peuplées en dénature la constitution. Le langage français introduit dans les sociétés, a banni la langue de nos pères et l'artisan a corrompu son idiome par un mélange de mots empruntés aux différents jargons que l'on parle dans les pays voisins. »

Ainsi donc les meilleurs esprits de la Provence, à la veille de la Révolution, s'ils n'espéraient rien pour le dialecte provençal, s'ils considéraient qu'il se corrompait chaque jour et tendait à disparaître, sans même regretter sa disparition, cependant ils invoquaient aussi les anciens titres de gloire de leur patrie, et leur exemple nous autorise à dire qu'il se formait chaque jour un peu plus nombreux, un peu mieux préparé, un public capable de recevoir l'enseignement des grands savants qui allaient venir.

---

43. « Description historique, géographique et topographique des villes bourgs, villages et hameaux de la Provence ancienne et moderne, du comté Venaissin, de la Principauté d'Orange, du comté de Nice, etc. », pour servir de suite au *Dictionnaire de la Provence;* Aix, 1787.

II

Premiéres années du XIXe siécle : Guinguené. — Sismondi. — Rochegude.

La Révolution, comme il est naturel, ralentit quelque peu ce mouvement de curiosité. Encore peut-on voir d'une part les émigrés de l'armée de Condé publier leurs « amusements littéraires » sous l'invocation des Troubadours[44], et d'autre part, au plus fort de la Terreur, M. de Rochegude, membre de la Convention, copier d'une plume impassible les manuscrits provençaux à la Bibliothèque Nationale. C'était là le jeu de quelques beaux esprits, ou l'effort passionné d'un homme admirable, mais isolé, dont le travail, que nous analyserons plus loin, ne devait être produit au jour qu'en 1819.

Mais, sitôt la tourmente passée, on peut voir apparaître par-ci par-là de nouvelles preuves de l'influence profonde qu'avaient eue les travaux dont nous avons parlé. C'est ainsi que Guinguené, dans son *Histoire littéraire d'Italie*, publiée à la vérité de 1811 à 1819, mais qui sous forme de cours à l'Athénée date de 1802 à 1806, parle assez longuement des Troubadours et de la façon dont ils ont inspiré les débuts de la littérature italienne[45].

Il connaît les « Vies » de Jehan de Nostredame, les travaux de Crescimbeni et de Sainte-Palaye, la publication de l'abbé Millot, et c'est d'après ces auteurs qu'il traite des Troubadours. Il parle d'eux avec un certain enthousiasme, reconnaissant le grand rôle qu'ils ont joué à l'aube de la civilisation moderne. Il énumère

---

44. *Les Troubadours modernes ou amusements littéraires de l'armée de Condé*; Constance, 1797. Voir à ce sujet et sur toute la mode et « le genre troubadour » à la fin du dix-huitième siècle et au début du dix-neuvième. F. Baldensperger : *Etudes d'histoire littéraire;* Paris, Hachette, 1907.

45. V. t. I, ch. v. Guinguené (Pierre-Louis), 1748-1816, membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques).

les principaux Troubadours, il décrit les fêtes de poésie et d'amour, il parle plaisamment de l'épidémie poétique, si générale qu'elle atteignait jusqu'aux plus grands seigneurs et jusqu'aux rois même; de plus, — et voici la naissance d'un autre des « leit-motiv » de la poésie provençale du dix-neuvième siècle, — il flétrit en termes violents la croisade contre les Albigeois montrant « tout ce beau pays couvert de massacres et de ruines », l'Inquisition livrant aux bûchers tous ceux de ces pauvres Albigeois qui échappaient au glaive » et c'est à cette guerre qu'il attribue l'extinction de la poésie troubadouresque. On sent assez qu'il y a de « l'encyclopédiste », du « philosophe » dans ces attaques contre l'Inquisition, mais il n'en est pas moins vrai que Guinguené semble le premier avoir aperçu nettement cette cause de la décadence méridionale, dont le rappel va devenir si banal dans les œuvres postérieures.

« Chose bien remarquable, ajoute-t-il, que cette destinée si courte et si brillante de la langue et de la poésie des Troubadours! Deux siècles la virent naître et mourir. Il lui manqua pour une plus longue durée un grand état ou du moins un état indépendant, où cette langue romano-provençale, qui n'est point le provençal d'aujourd'hui, restât langue nationale, et peut-être plus encore des auteurs d'un vrai génie capables de la fixer. Il faut bien que, malgré leur succès, cette dernière condition leur ait manqué puisque chez la nation même qui pouvait s'enorgueillir de leur gloire leurs productions sont tombées dans l'oubli et qu'il a fallu toute la patience, disons mieux, toute l'obstination d'un érudit infatigable pour les retirer du néant où ils étaient ensevelis dans une langue que personne n'entendait plus et ne se souciait plus d'entendre. »

C'est sans doute un « vae victis », mais ce n'en est pas moins une preuve que nul érudit n'ose plus désormais ignorer la littérature des Troubadours.

Une autre preuve nous en est donnée par cet esprit confus et curieux qui s'appela Fabre d'Olivet[46]; poète d'ancien régime et mauvais poète, au début du dix-neuvième siècle le voici qui

46. V. sur Fabre d'Olivet (1787-1825) le livre de F. Donnadieu : *Les Précurseurs des Félibres;* Paris, Quantin, 1888.

revient vers son Languedoc natal, et, sous l'inspiration de l'abbé Millot sans doute, il fait paraître des poésies qu'il appelait, avant Rochegude, *occitaniques*, en les donnant, d'après une supercherie assez commune en ce temps-là, comme des œuvres du treizième siècle[47].

Une dissertation sur la langue d'oc précédait ses poésies, et ce n'est pas ici notre dessein d'apprécier la valeur de ces vers, qui témoignent d'une forte culture et d'une certaine inspiration; ce qui est intéressant pour nous à constater, c'est que dès les premières années du dix-neuvième siècle un poète languedocien ait l'idée de placer ses productions propres sous l'invocation des Troubadours[48], rattachant ainsi la langue parlée dans le Midi de la France à cette langue provençale illustrée jadis d'une manière si brillante et dont les titres de gloire commencent à sortir de l'ombre...

Ce qui est intéressant aussi à noter, c'est que par la création du mot « occitanique », adopté, disait Fabre d'Olivet, « pour exprimer à la fois le provençal et le languedocien et généralement tous les dialectes dérivés de l'ancienne langue d'oc », cet esprit hardi donnait l'impression que malgré les différences de dialectes, il y avait pourtant unité de langue dans tout le Midi de la France... Au reste simple symptôme d'une mode qui débute. Fabre d'Olivet meurt, peu connu, en 1825. Rochegude qui reprend le mot *occitanique* sous la forme *occitanien* ne fait lui-même pas honneur de sa découverte, qu'il ignore peut-être au reste.

De son côté, l'historien génevois, Simonde de Sismondi, dans

---

47. Le titre exact du livre est celui-ci : « *Le Troubadour. Poésies occitaniques du treizième siècle, traduites et publiées par Fabre d'Olivet* »; Paris. an XI (1803), 2 vol.

La supercherie fut signalée, entre autres, par Raynouard : *Journal des Savants*, de juillet 1824. Cf. la supercherie des *Poésies* de Clotilde de Surville. V. Baldensperger, *op. cit.*

48. C'est l'époque où le mot commence à faire fortune. M. Donnadieu signale à Paris, un *Théâtre* des Troubadours (1799-1801) fondé par l'acteur-auteur Léger. Cf. aussi Baldensperger : *op. cit.* Citons une poésie intitulée *Les Troubadours*, représentée au Vaudeville en ventôse, an V. — Aug. Tandon se laisse appeler « Le Troubadour de Montpellier ». V.-F. Donnadieu, *Les Précurseurs des Félibres*, notice sur Aug. Tandon.

son *Histoire de la Littérature du Midi de l'Europe*[49], consacre trois longs chapitres à l'œuvre des Troubadours, et il y parle avec complaisance de « cette littérature qui a servi de modèle à toutes les autres »; il utilise les renseignements de Jean de Nostredame, de Crescimbeni, il donne quelques extraits des poèmes des Troubadours d'après l'abbé Millot, tout en se rendant compte des lacunes énormes de l'érudition au sujet de cette période :

« Il est malheureusement, dit-il, très difficile d'atteindre les poèmes des Troubadours et de s'en former une juste idée. Un savant français, M. de Lacurne de Sainte-Palaye a consacré, il est vrai, sa vie entière à recueillir tous leurs ouvrages, à les expliquer, à les commenter; mais son immense collection qui se compose de vingt-cinq volumes in-folio de manuscrits n'a pas été imprimée et ne saurait l'être... »

Et il ajoute, faisant allusion peut-être à Raynouard :

« On annonce, il est vrai, les ouvrages de quelques savants distingués sur l'influence des Troubadours en Europe. Jusqu'à présent il n'en a paru aucun; aucun texte n'a été publié. On est donc obligé de se contenter, pour les Troubadours, des extraits de l'abbé Millot[50]. »

Mais dans la deuxième édition de son ouvrage, Sismondi ajoutait en note :

« Trois ans seulement après la publication de la première édition de cet ouvrage, M. Raynouard a publié en 1816 un premier volume intitulé : *Choix de poésies originales des Troubadours.* Il s'est ainsi préparé à remplir une lacune que l'on reproche aux Français d'avoir laissé subsister trop longtemps dans leur littérature et leur histoire » et il souhaite que les publications que Raynouard entreprend mettent les littérateurs à portée « de juger une langue et une poésie que jusqu'à présent on devine plutôt qu'on ne l'étudie... » A la même époque Marchangy dans *La Gaule poétique*[51] recueille une fois encore de Jehan de Nostredame la légende des cours d'amour. Telle est, héritière du

---

49. Simonde de Sismondi : *Histoire de la Littérature du Midi de l'Europe;* Paris (1773-1842). C'est le cours que Sismondi professa à Genève en 1811.

50. T. I, p. 81-82.

51. Marchangy : *La Gaule poétique;* Paris, 1812; 5e éd., Paris, 1835, t. VI, p. 8-118.

sensible dix-huitième siècle, comme annonciatrice du romantisme, la mode de l'époque; tel est l'air du temps. C'est déjà, on le sent, un mouvement de sympathie qui se dessine en faveur de cette littérature entrevue à travers les brumes d'un passé mal éclairci, étouffée brusquement en pleine floraison, par ce que l'on commence un peu de tous côtés à nommer « l'affreuse guerre des Albigeois », « la persécution implacable[52] » qui a poursuivi la langue provençale et qui en a tué la poésie.

C'est justement au pays albigeois que devait naître et travailler, celui qui, après Lacurne de Sainte-Palaye, et en même temps que Raynouard devait faire le plus pour la résurrection des études romanes, l'amiral de Rochegude.

C'est une destinée curieuse que celle d'Henry-Pascal de Rochegude. On montre à Albi, son parc, son château et sa bibliothèque. Il les a légués à la ville; ainsi son parc est devenu le jardin public; il a une grâce italienne. Le château n'a rien que d'ordinaire, mais la bibliothèque est intéressante. Elle reste abondante, bien que la sœur de l'amiral, à la suite d'une mission prêchée à Albi, ait cru devoir brûler tout le fonds du dix-huitième siècle. Point de volume que leur propriétaire n'ait annoté. Le travail de ce solitaire étonne l'imagination. Misanthrope, il ne quittait point son château; on a conservé le fauteuil à oreilles dans lequel il travaillait. Pendant les longues heures monotones, d'une plume paisible il copiait les manuscrits des Troubadours et les écrits licencieux du dix-huitième siècle, si obscènes qu'on n'osait point les imprimer et qu'on se les passait sous le manteau... Une telle froideur dans le vice, unie à cette conscience de bénédictin, déconcerte l'imagination.

Au reste toute son existence étonne; né en 1741, fils d'un capitaine de vaisseau, il prend lui-même rang dans la marine royale. En 1789 il est élu député suppléant par la noblesse de la sénéchaussée de Carcassonne et depuis février 1790 siège à la Constituante à la place de M. de Badens, démissionnaire.

---

52. Sismondi : *loc. cit.*

Député du Tarn à la Convention, il opine pour la détention de Louis XVI et son bannissement lors de la paix générale, après quoi, d'une main satisfaite il copie, au fort de la Terreur, les manuscrits provençaux à la Bibliothèque Nationale. Au Conseil des Cinq-Cents il représente la Somme. Entre temps il est promu contre-amiral. Mais bientôt mis à la retraite il revient à Albi. Mort au monde, il vit désormais dans la société des Troubadours, jusqu'en 1834; c'est alors qu'il quitte tout à la fois les Troubadours et la vie, à quatre-vingt-dix ans sonnés[53].

De cette laborieuse retraite sortirent en 1819 deux volumes, sans nom d'auteur[54]. Le vieil original qui ne voulait plus même être aperçu de ses concitoyens, se souciait peu de la renommée. Il y avait dix ans que son travail était prêt. Il s'était laissé devancer par Raynouard, auquel dès la première page de son livre il rendait hommage. « Ceux qui veulent connaître à fond tout ce qui concerne les Troubadours doivent acquérir l'ouvrage que M. Raynouard publie sur cette matière. »

Comme Raynouard, Rochegude avait sur les auteurs qui les précédaient, spécialement sur Lacurne de Sainte-Palaye et l'abbé Millot, l'avantage d'être méridional et par là d'être à même de comprendre la plupart des mots du langage des Troubadours en les comparant à ceux de la langue qu'ils avaient entendue parler dès leur enfance. Ils étaient de la famille et c'était pour eux une tâche filiale, cette résurrection d'un langage oublié, qui avait été celui de leur race.

N'est-ce pas dans une pensée patriotique, encore obscure, sans doute, mais sensible tout de même, que Rochegude employait ce mot « d'occitanien », dont il n'était pas le premier, sans doute, à faire usage, puisque Fabre d'Olivet avait employé déjà le mot « occitanique », mais auquel il donnait, sans citer d'ailleurs Fabre d'Olivet, une nouvelle publicité. « Provençal »

---

53. V. sur les manuscrits de Rochegude : article de M. A. Thomas; *Romania*, 1888.

54. « Le Parnasse occitanien ou Choix de poésies originales des Troubadours », tirées des manuscrits nationaux; à Toulouse, chez Benichet-Cadet, imprimeur-libraire, 1819.

« Essai d'un glossaire occitanien pour servir à l'intelligence des poésies de Troubadours »; à Toulouse, chez Benichet-Cadet, etc.

lui semblait étroit sans doute, à lui qui était né au pays toulousain, et par le vieux mot « d'occitanien », il donnait à ses lecteurs le sentiment que la terre du Midi était une, que la langue d'oc s'étendait des Alpes aux Pyrénées, faisait corps pour s'opposer à la langue d'oïl.

Au reste, sans s'exagérer le patriotisme méridional de Rochegude, que le dix-huitième siècle semble avoir fait assez sceptique, il faut reconnaître qu'il sent l'importance de son sujet et la valeur qu'il convient d'attribuer aux Troubadours : « Si le mérite essentiel des arts consiste dans l'invention, dit-il, le premier rang, parmi nos poètes, appartient sans aucun doute aux anciens Troubadours... Créateurs du Parnasse moderne, ce titre seul fonde leur droit à l'attention de tout homme de lettres », et le gentilhomme du temps de la Pompadour se révèle de façon plaisante quand il ajoute :

« Voici encore un service bien important, rendu par ces poètes, et qui exige de notre part un juste tribut de reconnaissance. Occupés sans relâche à célébrer la galanterie et la loyauté, la politesse et la valeur, ils parvinrent à rendre nationales ces qualités aimables et brillantes qui ont fait et pourront faire encore l'admiration et le désespoir de nos voisins », et, continuant dans le même ton, il loue « ces poètes spirituels et sensibles, inventeurs du plus ingénieux amusement de l'esprit humain ».

La science, en ces débuts du dix-neuvième siècle, tout parfumés encore de l'air des cours dispersées, était galante, et l'on conçoit assez bien que le copiste des ouvrages érotiques et clandestins, dont nous parlions, ce soit plu à tout ce que pouvait avoir de « hardi » et de « vif », comme on eût dit alors, la poésie des Troubadours. S'ils n'avaient point chanté l'amour, le vieux contre-amiral n'aurait peut-être pas eu le courage de ressusciter les poètes du Moyen âge méridional. Ainsi les rêves libertins d'un gentilhomme retraité servaient indirectement la cause de la renaissance du Midi.

Quoi qu'il en soit, deux volumes comptant chacun, l'un plus de quatre cents pages, l'autre plus de trois cents, telle était la contribution qu'apportait Rochegude à la science romane[55].

---

55. Un troisième volume prêt pour l'impression se trouve parmi les papiers de Rochegude.

Dans le premier il donnait une collection de textes; dans le second il fournissait à ses lecteurs le moyen de comprendre ces textes, sans traduction, à l'aide d'un glossaire, et ce second volume était le plus intéressant, puisqu'il était le premier essai d'un dictionnaire de la langue romane, celui de Raynouard ne devant paraître qu'en 1838. Qu'il fût complet, qu'il fût parfait, il s'en fallait de beaucoup, mais ce n'en était pas moins pour les travailleurs futurs un exemple précieux, un encouragement, l'assurance que l'on pouvait parvenir à forcer le secret de cette langue que les Italiens, que Lacurne de Sainte-Palaye lui-même avait déclarée par endroits absolument inintelligible.

Quant aux idées qui se dégageaient des travaux de Rochegude elles n'étaient pas moins intéressantes; on voyait se confirmer de plus en plus l'opinion que la langue d'oc, loin d'être une corruption du français, était une langue indépendante, dérivée directement du latin, restée la plus proche de lui, et participant en quelque sorte à l'antiquité, à la majesté de la langue mère. « L'ancien idiome du Latium, disait Rochegude, s'est mieux conservé dans l'Occitanie où il fut transplanté que dans le pays même où il était naturel... De toutes les langues dérivées de celle des Romains l'occitanienne est la plus utile pour l'intelligence des mots de la basse latinité. » Et il ajoutait que, seules, des raisons politiques avaient assuré au français sa prépondérance. « De même qu'en Italie, dit-il, l'avènement successif de deux Florentins au pontificat occasionna le mélange du dialecte romain avec le toscan et que ce dernier fut adopté de préférence au vénitien, de même qu'en Espagne le castillan, quoique le plus barbare de tous les dialectes, l'emporta sur ses concurrents parce qu'il était le langage du gouvernement, le français supplanta l'occitanien, qui, malgré ses avantages, fut entièrement délaissé; on l'a même depuis injustement relégué dans la classe des patois[56]. »

Et même Rochegude se rendait compte qu'un tel changement n'avait pu s'accomplir que par la force : il le notait en termes véhéments, et ici nous voyons se fortifier, se développer le leitmotiv, à la naissance duquel nous avons assisté, et qui sera plus

56. *Gloss.*, préf., p. XXXIX.

tard exploité par les poètes provençaux, le couplet sur la Croisade contre les Albigeois. « Dès le commencement du treizième siècle, dit Rochegude, avec le ton d'un encyclopédiste convaincu, une guerre d'autant plus atroce que la religion en était le prétexte, avait porté dans les états de Raymond VI la désolation et la mort. Les familles furent divisées et les fortunes détruites. Chassés de leurs héritages par des brigands croisés, les possesseurs légitimes cherchèrent leur sûreté dans les cavernes des montagnes ou dans l'épaisseur des forêts. Le pillage, le dégât, le massacre furent poussés à l'excès. Abandonnant leurs cellules des moines forcenés allaient prêcher de toutes parts la révolte et l'assassinat. Chef de cette meute séditieuse, l'évêque de Toulouse, l'infâme Fouquet, se faisait remarquer par son acharnement contre Raymond, son bienfaiteur. Pour colorer sa rébellion, cet effréné partisan de Montfort imputait à son prince des torts imaginaires et quand ces torts eussent été réels, en exista-t-il jamais d'assez grands pour dispenser un sujet de l'obéissance et de la fidélité qu'il doit à son légitime souverain? » Phrase assez plaisante sous la plume d'un juge de Louis XVI, mais sans avoir conscience de la contradiction entre sa conduite passée et cette sévère sentence, Rochegude continuait, en bon disciple de Diderot et de Voltaire :

« Tel était l'aveuglement à cette époque déplorable que ce fourbe prélat fut presque vénéré comme un saint. Cependant d'odieux sacrifices de vengeance étaient offerts à l'Eternel par des prêtres inhumains, qui s'applaudissaient de la quantité de leurs victimes et des rapides progrès du feu qu'ils avaient allumé. Un nombre infini de personnes périt, égorgé par le fer ou dévoré par les flammes; et les campagnes, jadis chargées de riches moissons, ne présentaient à l'œil effrayé que des solitudes épouvantables, couvertes de cendres et d'ossements. Dans cette subversion totale, les masses restèrent muettes ou du moins changèrent de ton. Au lieu des chants pleins de tendresse et d'enjouement, qui faisaient les délices des cours et des sociétés particulières, on n'entendit plus que des murmures d'indignation, des accents de douleur, des cris de misère ou des hurlements de rage. »

Et, fidèle à la prosopopée chère à Rousseau, il terminait : « Belles, mais trop malheureuses contrées, que de maux le fanatisme vous a causés! Ministres d'un Dieu de paix, qu'avez-vous répondu, lorsqu'il vous a demandé compte de tant de sang que vous fîtes verser en son nom? Couvrons d'un voile épais ce lugubre, mais fidèle tableau, dont nous sommes forcés de détourner nos regards en gémissant. L'homme juste et sensible voudrait effacer de l'histoire ces actes de haine et d'hypocrisie, faits pour soulever le chrétien le plus scrupuleux contre leurs abominables auteurs, monstres qu'il fallait étouffer dans la bourbe la plus infecte, en appelant sur eux les malédictions de la race présente et l'exécration des races futures. »

On le sent, ce n'est point ici le patriote méridional qui s'indigne, c'est le disciple des philosophes, le fervent de la tolérance, le libre esprit du temps de Voltaire, mais il n'en est pas moins vrai que, malgré toute la distance qu'il y a entre ce gentilhomme encyclopédiste et les petits bourgeois catholiques, qui s'appelleront Roumanille et Aubanel, M. de Rochegude inspirera par une telle page les revendications des poètes de Font-Ségugne, les déclarations de Mistral, comme plus tard l'histoire de Napoléon Peyrat[57], les poèmes d'Auguste Fourès, d'Antonin Perbosc, de Prosper Estieu[58], de Philadelphe de Gerde[59]. Il faut dès maintenant l'inscrire parmi les savants qui exciteront le mieux les vocations populaires.

---

57. V. F. Mistral : *Calendau*, ch. I, note 2. *Lis Isclo d'or*, éd. Lemerre, pp. 165-179-193-245. Napoléon Peyrat : *Histoire des Albigeois*, 3 vol.; Paris, Librairie internationale, 1870.

58. V. Aug. Fourès : *Les Griths;* Montpellier, Paris, 1888. *Les Cants del Souleth;* Carcassonne, 1891; et sur Fourès : Louis-Xavier de Ricard, *Aug. Fourès;* Paris, Savine, 1898.

Antonin Perbosc : *Lou Got occitan;* Toulouse, 1903.

Prosper Estieu : *Lou Terradou;* Carcassonne, 1895. *Flors d'occitania;* Toulouse, 1906. *La Canson occitana;* Toulouse, 1908.

59. V. Ph. de Gerde : *Cantos en Do;* Protat, Mâcon, 1909.

III

Raynouard : Ses travaux, son influence. — Réveil en France des études romanes.

Mais celui qui par l'importance de son œuvre, l'influence dont il disposait, la sûreté de ses méthodes devait faire le plus pour la résurrection du Moyen âge méridional, ce fut François Raynouard.

S'il ne fut pas le premier à s'occuper des Troubadours, il fut le premier à les éditer de façon à peu près correcte, à débrouiller, à classer, à traduire leurs œuvres, — le premier avec Rochegude, dont il ignore les travaux, à l'époque où il entreprend les siens.

Rien ne semblait tout d'abord appeler dans la voie des études romanes François-Just-Marie Raynouard[60], né à Brignoles, le 8 septembre 1761, et jusqu'à trente ans, modeste avocat dans sa petite ville provençale, puis à Dragnignan, puis au Parlement d'Aix. Il s'y prépare pourtant, sans le savoir, puisqu'à cette date, à Brignoles, à Avignon, à Aix, on ne parle que le provençal et que certainement la connaissance du provençal moderne, si défiguré fût-il, devait grandement servir à Raynouard pour la compréhension de l'ancienne langue d'oc. Peut-être eut-il fini paisiblement ses jours à Brignoles ou à Aix si la Révolution ne fut venue le mettre, comme tant d'autres, en lumière. Il est élu en 1791 député à la Législative. Incarcéré pendant la Terreur, il compose dans sa prison, sans doute pour s'exercer à bien mourir, une tragédie intitulée *Caton d'Utique* (1794). Dès lors sa vocation poétique est éveillée. Après le

60. V. sur Raynouard l'article de Charles Labitte : *Revue des Deux-Mondes*, 1er février 1837, réimprimé dans *Etudes Littéraires*, t. II; Paris, 1840. — V. aussi Mignet, Discours académique prononcé en prenant possession du fauteuil de Raynouard, recueilli dans : *Notices et Mémoires;* Paris, 1843, t. I, et Sainte-Beuve : *Lundis*.

9 thermidor, tout en reprenant à Paris sa profession d'avocat, il cultive l'art des Muses, comme on le disait alors, et en 1802 il fait couronner par l'Institut un poème : *Socrate au Temple d'Aglaure*. Il allait atteindre la quarantième année, sans avoir encore eu seulement l'idée de l'œuvre qui devait sauver sa mémoire.

Ce fut sa tragédie des *Templiers* (1805) qui semble avoir décidé de sa destinée. D'abord, jouée sur l'ordre de l'Empereur, aux Français, elle eut un grand succès. Elle le fit entrer un peu tardivement, mais sûrement dans la renommée. Dès ce moment les honneurs pleuvent sur lui; en 1806, il représente le Var au Corps Législatif, en 1807, il est élu pour succéder à Lebrun, à la deuxième classe de l'Institut (Académie Française), et cette entrée à l'Académie, comme il va nous le dire lui-même, l'amène à son grand travail. D'ailleurs, bien que cette tragédie fut une œuvre du plus médiocre style « empire », néanmoins par le sujet qu'elle traitait, elle semblait orienter son auteur vers le Moyen âge. Elle était précédée d'un essai historique sur les Templiers, essai que Raynouard devait compléter en 1813 par la publication de « Monuments historiques relatifs à la Condamnation des Chevaliers du Temple et à l'abolition de leur ordre ». Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1816, secrétaire perpétuel de l'Académie française en 1817, s'il continue à écrire des tragédies non jouées et toujours historiques[61], son histoire à partir de 1816 jusqu'en 1830, date de sa mort, est plutôt celle de ses travaux sur la langue romane et c'est la seule qui nous intéresse ici.

C'est le souci de travailler au Dictionnaire de l'Académie qui dirigea Raynouard vers les études romanes. Il s'aperçut que pour bien connaître le français moderne il fallait savoir le vieux français, il remonta aux Trouvères, et des Trouvères aux Troubadours.

---

61. *Scipion, Eléonore de Bavière, Don Carlos, Charles Ier, Jeanne d'Arc à Orléans.* En 1810 il avait fait représenter : *Les Etats de Blois*, tragédie interdite par Napoléon et qui lui avait fait perdre la faveur impériale. Aussi Raynouard avait-il en 1813 pris part à la rédaction du rapport sur l'Etat de l'Empire par la commission du Corps législatif qui avait fait suspendre l'Assemblée par Napoléon.

« J'avoue, dit-il, qu'en formant le projet de faire connaître la langue et la poésie des Troubadours, j'étais loin de penser que cette entreprise serait aussi longue et aussi importante qu'elle l'est devenue depuis[62]. »

Il fut encouragé dans sa tâche par les deux Académies dont il faisait partie et par la protection spéciale de Louis XVIII qui se chargea de subvenir aux frais de la publication, et c'est ainsi que de 1816 à 1821 Raynouard fait paraître six volumes où nous trouvons toute la substance de la science romane[63].

Raynouard en effet n'ignore aucun des travaux de ses devanciers; on le voit utiliser, là où ils sont utilisables, Nostredame, Crescimbeni, l'abbé Millot, Papon; il est en correspondance avec ceux de ses contemporains qui poursuivent les mêmes études que lui, avec Rochegude, avec Schlegel, avec Fauriel, et pour chacun il se montre plein de courtoisie[64]. Il a consulté avec soin tous les manuscrits alors connus, et même il en a fait rechercher certains qui étaient perdus, et qu'il a retrouvés, notamment celui d'un poème sur Boèce. Au Vatican, à Florence, à Orléans, à Aix, à Paris il a copié ou fait copier les principaux textes de la littérature d'oc.

En ses volumes si pleins, Raynouard exposait d'abord les preuves historiques de l'ancienneté de la langue romane, ses recherches sur l'origine et la formation de cette langue, les éléments de sa grammaire avant l'an 1000, la grammaire de la langue des Troubadours[65]. Avant d'exhumer les vieux textes, il se préoccupait de donner au public les moyens de les déchiffrer. Ce n'était pas assez pour lui que de livrer aux lettrés, comme l'avait fait l'abbé Millot, des poèmes tout traduits, qui n'eussent été qu'une simple occasion de plaisir littéraire, il voulait rendre ses titres à une langue déchue. Plus que le poète, ici, c'est le savant qui est à l'œuvre; ce n'est pas seulement fantaisie d'artiste, c'est le plus consciencieux travail, c'est la preuve, définitivement faite,

62. V. *Lexique roman;* Paris, Didot, 1838, introduction.

63. « Choix de poésies originales des Troubadours par M. Raynouard, membre de l'Institut royal de France (Académie Française et Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), officier de la Légion d'Honneur. »

64. V. *Choix*, t. II, Introd. et t. III, Introd.

65. T. I.

qu'il y a eu sur le sol méridional une langue très ancienne, antérieure à la langue française, avec ses lois, sa grammaire propre, les siècles de gloire et de poésie.

Ces siècles, Raynouard les évoquait ensuite[66]. Il montrait à l'aide de nombreux extraits quels avaient été les principaux thèmes poétiques des Troubadours, comment ces poètes avaient chanté l'amour, un amour d'une qualité à la fois humaine et mystique, raffinée et précieuse, et quelles formes ingénieuses ce sentiment avait su revêtir, et comment aussi, gentilshommes autant qu'amants, les Troubadours avaient manié la chanson de guerre à l'égal de l'aubade et brandi le sirventés contre les rois ou les papes. Servant à son insu la cause romantique, cet auteur de tragédies classiques ajoutait :

« La littérature nouvelle n'emprunta rien aux leçons ni aux exemples des anciens, elle eut ses moyens indépendants et distincts, ses formes natives, ses couleurs étrangères et locales, son esprit particulier; l'ignorance presque générale, le défaut d'études abandonnait ces poètes du Moyen âge à l'influence entière des idées religieuses, des mœurs chevaleresques, des habitudes politiques, des préjugés contemporains, du caractère national et surtout de leur propre caractère. Il fut moins difficile sans doute aux Troubadours d'inventer un genre particulier que d'imiter le genre classique. » Les jeunes romantiques ne vont-ils pas saluer avec enthousiasme de tels innovateurs? Cela n'est point indifférent à notre sujet, s'il est vrai, comme nous espérons le montrer, qu'un certain romantisme prépare le mouvement de protestation méridionale qui fait l'objet de cette étude.

Le romantisme aussi, et plus tard la jeune poésie provençale, s'emparera de sa dissertation sur les Cours d'Amour[67]. Raynouard croit à l'existence des Cours d'Amour. Or si l'on songe

---

66. T. II, 1817.

67. « Des Troubadours et des Cours d'Amour »; Paris, Didot, 1817. Nous l'avons vu, Raynouard n'est pas le premier à en parler, il vient après le Président, Rolland, l'abbé Millot, Sismondi, Guinguené qui tous d'ailleurs acceptent la légende créée par Jehan de Nostredame; mais il apportait au débat un élément nouveau en France, le « Livre de l'art d'aimer et de la réprobation de l'amour », de Maître André, utilisé en 1803 par un savant de Munich, M. d'Arétin, dans une brochure sur les Cours d'Amour.

à la formation d'un certain idéal « troubadouresque » exploité par les romantiques, à l'influence spéciale que ce mot de « Cours d'Amour » eût sur les premières réunions félibréennes, à la façon dont ce poétique souvenir a ému les tempéraments littéraires de la Provence contemporaine, on pourra mesurer ici encore l'influence de Raynouard[68].

Le premier aussi, il essayait de définir de façon un peu précise les différents genres de poèmes qu'avaient maniés les Troubadours, et ces longs, ces importants préliminaires achevés, il donnait[69] « les pièces amoureuses tirées des poésies de soixante Troubadours depuis 1090 jusque vers 1260 », « des tensons, des complaintes historiques, des pièces sur les croisades, des sirventés divers et des pièces morales et religieuses ». Il n'y mettait ni notes, ni traductions, puisque déjà il avait donné une grammaire, puisqu'il se proposait plus tard de donner un dictionnaire. Il éditait les Troubadours comme des poètes compréhensibles, qu'on pouvait lire dans leur langue, qu'on devait même lire de la sorte sans le secours du français.

C'étaient ensuite[70] les biographies des principaux Troubadours et des fragments de leurs œuvres, et pour conclure[71] « la grammaire comparée des langues de l'Europe latine dans leurs rapports avec la langue des Troubadours ».

N'était-ce pas désormais un sujet d'orgueil pour tous les cœurs méridionaux que de savoir de façon irréfutable que de la langue romane, celle des Troubadours, étaient descendues toutes les langues de l'Europe latine? Ne pouvaient-ils se sentir en communion plus étroite avec les peuples latins? Ces sentiments qui animeront les jeunes poètes de Provence, trente ans plus tard, nous en surprenons ici la source. Il importe à l'orgueil, au développement d'un Mistral qu'un Membre de l'Institut de France, subventionné par Louis XVIII, ait consacré officiellement trente ans avant lui, les droits de la langue provençale. Il le faisait en termes assez vifs, il se plaignait que la « langue romane, ce

68. Voir *Mirèio*, ch. III, str. 32, l'évocation un peu forcée d'une cour d'amour présidée par sept jeunes femmes.
69. T. III, 1818, et t. IV, 1819.
70. T. V, 1820.
71. T. VI, 1821.

bel idiome des Troubadours, n'ait plus aucun moyen de se produire et de se maintenir hors du cadre étroit de l'usage domestique, dans lequel elle resta reléguée[72] ». Il s'écriait, après Ronsard, avec Ronsard (*Art poétique*) : « Aujourd'huy, parce que notre France n'obéit qu'à un seul roy, nous sommes contraints si nous voulons parvenir à quelque honneur, de parler son langage; autrement nostre labeur, tant fust-il honorable et parfaict, serait estimé peu de chose ou peut estre totalement méprisé. » Il allait même jusqu'à regretter que la langue d'oc ne fut pas devenue celle de la France entière. Tout le monde y aurait gagné, et surtout les poètes : « Combien, disait-il, la poésie n'aurait-elle pas gagné à employer une langue qui était déjà en possession de produire de nombreux effets d'harmonie, d'intéresser et de charmer les princes et les belles, d'occuper et d'amuser les cours par des vers faciles et mélodieux, gracieux et énergiques. »

Ces six volumes constituaient un admirable monument, Raynouard ne s'en contenta point. Il voulait livrer à tous le secret de cette langue dont il avait retrouvé les titres de noblesse, forger à nouveau la clé perdue de ce monument vénérable, et il se mit à la confection d'un grand dictionnaire. Ce dictionnaire, ne devait paraître qu'après sa mort, en 1838, par les soins de ses disciples, Just Paquet, Pellissier, Léon Dessalles[73].

Il comprenait six tomes, où les mots étaient groupés par ordre alphabétique de racines, et à chaque racine se rattachaient ses dérivés et ses composés; de nombreux exemples des Troubadours étaient cités à l'appui, et on pouvait retrouver pour chaque mot toutes les formes qu'il avait revêtues dans les diverses langues néo-latines.

Ce n'était point tout : entre ces deux grandes publications Raynouard avait trouvé le moyen de faire paraître en 1829, deux volumes d'une « Histoire du Droit Municipal en France sous la domination romaine et sous les trois dynasties », dans lesquels il montrait le droit municipal existant depuis l'antiquité la plus

---

72. *Choix*, t. V, introd.

73. « Lexique roman ou dictionnaire de la langue des Troubadours, précédé de recherches philologiques sur la langue romane et d'un nouveau Choix de poésies des Troubadours »; Paris, 1838-1844.

reculée en Gaule, et peu à peu confisqué en France par les rois. Dans sa conclusion Raynouard n'hésitait pas à demander à Louis XVIII son rétablissement : « Sire, disait-il, nous oserons vous dire, à vous qui êtes à la fois le sujet de Dieu et le chef du peuple : rendez à Dieu ce qui est à Dieu et rendez au peuple ce qui est au peuple. » Là encore n'était-ce pas exalter l'indépendance provinciale, revendiquer les droits oubliés, donner à tous les désirs de s'affranchir de l'oppression centralisatrice? Et comme pour illustrer ses théories, par un exemple modeste, mais cher à son cœur de patriote, la même année 1829, Raynouard faisait imprimer à Brignoles une notice sur Brignoles. C'était déjà du régionalisme.

Ainsi ce grand esprit, qui n'eut été qu'un bel esprit, s'il en fut resté à écrire des tragédies historiques dans le style de Marie-Joseph Chénier, venait avec une admirable patience, un véritable sens critique, une érudition étonnante, d'élever un monument à la gloire de la vieille langue de sa patrie. Sans déclamation, sans vaine jactance, il avait fait une œuvre, qui allait commander le respect, inspirer dans tous les pays d'Europe des vocations scientifiques, influer sur le mouvement romantique, préparer de loin, mais de façon très efficace, le réveil des consciences méridionales.

Dès 1820 on peut mesurer cette influence à l'enthousiasme d'un critique, qui plus tard fera beaucoup pour encourager les tentatives méridionales, Charles Nodier[74]. Dans un article, fort intelligent, il montrait tout le mérite de Raynouard. Il félicitait le poète de ce long travail d'érudition : « Ce début du poète dans la grammaire, disait-il, est un chef-d'œuvre que les grammairiens de profession ne surpasseraient pas... « Il y avait un grand vide dans l'histoire des langues, un vide qui paraissait à peine avoir été occupé par des jargons insignifiants et barbares, sans philosophie, sans méthode. La science vient de le remplir... »

74. V. « Mélanges de littérature et de critique »; Paris, 1820, t, II.

Et quand il en venait à parler du provençal moderne, il disait : « Ce dernier idiome, qu'il n'est pas permis depuis longtemps de confondre avec nos patois provinciaux a sur celui qui nous est resté (le français) l'avantage de la prééminence dans l'ordre du temps, comme celui de la douceur, de la grâce et de l'harmonie... Malheureusement pour lui le langage qui a prévalu a dû ce succès à des chefs-d'œuvre qui ont fait oublier très justement les Troubadours, la gaie science et la belle langue d'oc. C'est un cadet de bonne maison, que d'excellentes protections ont fait réussir dans le monde au préjudice des héritiers légitimes. Les langues ont une destinée comme les hommes. »

On voit comme l'idée peu à peu fait son chemin; Raynouard exprimait un simple regret sur la disparition de la langue d'oc, Nodier va plus loin : il traite le français de « cadet », et considère le provençal comme l'héritier légitime du latin. Sans doute il est encore le seul ou presque. Mais ses paroles trouveront vite des échos.

En 1836, un élève de Raynouard, Pellissier, publiait dans le « Bulletin du Bibliophile », une notice sur les travaux de son maître. Après en avoir montré l'intérêt scientifique, il ajoutait :

« Signalons une circonstance qui ajoute un mérite aux importantes recherches du savant éditeur des Troubadours, c'est que la langue romane, fille aînée du latin, et qui devint, à son tour, la langue mère des divers idiomes du Midi de l'Europe existe encore comme langue vivante sauf les altérations amenées par le temps, en Catalogne, dans le royaume de Valence, dans les îles Baléares, en Savoie, dans le pays de Vaud, dans le Bas-Valais, et surtout dans les provinces méridionales de la France. »

Ainsi l'on arrivait peu à peu à cette idée que la langue parlée dans le Midi de la France, était bien, si déformée fut-elle, la langue même des Troubadours, premiers initiateurs poétiques de l'Europe. Quand Stendhal-Beyle traite de l'amour, il consacre deux de ses chapitres à l'amour en Provence, à la Provence du treizième siècle, et d'après Raynouard sans doute il parle des cours d'amour et d'André Le Chapelain; mais il n'a pas accepté sans contrôle les travaux de Raynouard, puisqu'il a consulté à Florence le manuscrit de la bibliothèque Laurentienne

où se trouve relatée l'histoire de Guillaume de Cabestaing qu'il raconte complaisamment[75].

Mais il est difficile de mesurer l'influence de Raynouard; d'un mot l'on peut dire qu'elle s'exerce sur tous ceux, savants ou poètes, qui, à quelque titre que ce soit, dans quelque pays que ce soit, s'occupent de littérature d'oc, et, par la suite de cette étude nous en trouverons à tout instant les marques les plus sensibles. Nous avons quelque fierté à constater que c'est de Provence que vient cette grande œuvre, et, quel que soit le mérite postérieur des savants étrangers, c'est à un de ses fils que la Provence a dû tout d'abord de voir remettre sa vieille langue en honneur[76].

Cette influence universelle s'exerce plus particulièrement sur des savants comme Fauriel, et comme Mary-Lafon, dont nous aurons bientôt l'occasion de parler plus longuement, mais on peut dire qu'elle détermine toutes les publications romanes, qui deviennent dès cette époque de plus en plus nombreuses.

Ce réveil des études romanes ne devait pas laisser indifférente une Académie, qui avait derrière elle des siècles de célébrité et dont l'origine avait été précisément ce besoin de protestation contre la décadence de la poésie locale. On sait qu'en 1323, au mois de mai, sept bourgeois de Toulouse avaient décidé d'encourager par des concours et des récompenses le *Gay-Saber*, ou l'art de chanter en langue romane, selon les lois des Troubadours. Mais ces lois étaient bien oubliées; il fallut les rappeler au souvenir des concurrents. Ce fut l'objet d'un long traité intitulé « Las leys d'Amors[77] » et qui est conservé pieusement en deux éditions, comme code linguistique et poétique, dans les archives de l'Académie. Avec lui étaient conservés quelques-uns des poèmes couronnés depuis les premières années du

75. V. *De l'Amour*, 1er octobre 1822. Dans l'édition Lévy de 1891 on peut lire en note cette réflexion « Raynouard a trop peu connu et trop loué les Troubadours ».

76. Notons que Roumanille entre autres, dans une lettre à Reboul, du 9 juin 1859 (publiée par C. Pittolet : *Revue des langues romanes*, 1911) se qualifie de « félibre-troubadour ».

77. Notons que Mistral, évoquant dans *Mirèio* (ch. III, str. 32) les cours d'amour, parle des « lei d'amour » et donne la présidence de cette cour à sept jeunes femmes que doivent célébrer sept poètes.

quatorzième siècle jusqu'à la fin du quinzième, date où la langue romane disparaît des concours, cédant la place à la langue française. C'étaient tous ces documents qu'entreprenait de publier à partir de 1841, M. Gatien Arnoult, membre de l'Académie des Jeux Floraux, professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Toulouse. Il les présentait sous le titre de « Monuments de la littérature romane, publiés sous les auspices de l'Académie des Jeux Floraux, avec l'appui du Conseil municipal de la Ville de Toulouse et du Conseil général du département de la Haute-Garonne[78] ». Ce qui semble nous indiquer que dès cette date l'esprit public s'intéresse à cette recherche des vieux textes et conserve l'orgueil de sa vieille langue. Cette publication fut continuée par Gatien Arnoult jusqu'en 1848. Elle devait être achevée par son collaborateur le docteur J.-B. Noulet; Gatien Arnoult ayant été à cette date élu député à la Constituante. Dans l'introduction du dernier volume paru en 1849, le docteur Noulet faisait une brève histoire de l'Académie des Jeux Floraux. Il la montrait durant les premiers siècles de sa fondation en lutte opiniâtre avec les influences françaises, véritable Académie de langue d'oc constituée bien avant la naissance de l'Académie française.

N'était-ce pas un noble, un décisif exemple pour les jeunes poètes de Provence que l'histoire de cette vieille Académie, maintenant les droits de la vieille langue, de la littérature traditionnelle? Nul doute que leur esprit n'en ait été vivement frappé : comme les bourgeois de Toulouse les poètes de Font-Ségugne sont sept; comme eux ils fondent leur société au mois de mai, comme eux ils convient à l'union, à une féconde rivalité tous les poètes de la langue d'oc. Il y a là une série de coïncidences qui sans doute ne sont pas toutes fortuites[79].

---

78. « Las Flors del Gay-Saber » et « Las Joyas del Gay-Saber », 1844-49, 4 vol., in-8°; Toulouse, Bon et Privat.

L'Académie des Jeux-Floraux vient d'acheter pour ses archives une copie des *Leys d'Amors*, faite par Raynouard vers 1820. Raynouard, puis Fauriel, avaient eu l'intention de publier les *Leys*. L'Académie des Jeux-Floraux, sans s'y opposer peut-être formellement préféra en confier la publication à une commission composée de MM. d'Aguilas, d'Escouloubre, Gatien-Arnoult.

79. Ce docteur, J.-B. Noulet, devait se signaler à l'attention des poètes d'oc quelques années plus tard, en publiant un « Essai sur l'histoire littéraire des

En 1843, M. F. Guessard, publie dans la bibliothèque de l'Ecole des Chartes les « Grammaires provençales de Hugues Faidit et de Raymond Vidal de Besandun », grammairiens du treizième siècle, en 1856 le savant Francisque Michel donne une édition de « Gérard de Roussillon » en provençal et en français[80], en 1859, le « Romancero du Pays Basque ».

Désormais on peut dire que la question romane est à l'ordre du jour, et, bientôt de jeunes savants se lèveront, qui s'appelleront Paul Meyer et Gaston Paris et de toutes parts déjà les esprits lettrés, par de multiples influences sont préparés à recevoir avec intérêt, avec faveur, avec enthousiasme toute œuvre scientifique ou littéraire qui illustrera cette terre du Midi, vers laquelle se tournent des regards de plus en plus nombreux[81].

Une amusante supercherie montre même quelle était alors l'influence de Raynouard et le goût général pour les études romanes. Un médecin qui eut quelque célébrité en son temps, Auguste Moquin-Tandon, professeur à la Faculté de Toulouse (par la suite il devait être nommé à Paris) avait en 1836[82] fait paraître un petit chef-d'œuvre, *La Carya Magalonensis*, chef-d'œuvre à tout le moins de supercherie. Petit-fils d'un poète de Montpellier, Auguste Tandon, il avait été de bonne heure initié au parler languedocien et aux études romanes; il eut l'idée de composer un opuscule dans la langue des Troubadours. De ce manuscrit, ainsi établi et qui racontait au milieu de faits historiques des histoires bizarres, il feignit de n'être que l'éditeur. Tout était disposé pour tromper les mieux informés : la langue, les expressions, l'esprit du Moyen âge, rien qui ne fut parfaitement copié. Moquin-Tandon, avec beaucoup de sérieux

---

patois du Midi de la France aux seizième et dix-septième siècles » et ensuite « au dix-huitième siècle ». Le premier de ces livres ne parut qu'en 1859, mais dès 1856 on avait pu lire des fragments importants dans *La Revue de Toulouse et du Midi*. V. ch. III.

80. Paris, P. Janet, Bibl. elzévirienne.

81. Signalons : A. Gidel : *Les Troubadours et Pétrarque*. Thèse imprimée à Angers, 1857. — Eugène Baret (professeur à la Faculté des Lettres de Clermont) : « Espagne et Provence », 1857, in-8°, Paris, Durand. Etude agrandie en 1867 sous ce titre : « Les Troubadours et leur influence sur les littératures du Midi de l'Europe », in-12, 413 pages, Paris, Didier.

82. Toulouse, Lavergne, 1836.

dissertait gravement dans sa préface sur la date de l'opuscule, sur son auteur possible, et mettait à la fin du volume des notes pour expliquer les passages qu'à dessein il avait faits obscurs. Raynouard s'y trompa : il écrivait à Moquin-Tandon : « Je regarde comme une publication très utile celle que vous avez faite du *Carya Magalonensis;* j'y ai recueilli plusieurs mots qui entreront dans mon lexique roman[83]. » Mais en 1844 Moquin-Tandon dans une seconde édition[84] dévoilait la plaisanterie... Qu'un docteur des plus célèbres se soit plu à une supercherie de cette nature, c'est la preuve que les études romanes sont dès lors assez répandues pour qu'un certain public ait pu goûter la saveur de l'imitation[85].

IV

Savants étrangers. — Allemands : les Schlegel ; Diez et ses disciples. — Italiens. — Espagnols. — Belges. — Anglais.

En même temps que les Français, les savants étrangers devaient contribuer à ressusciter la langue et les études romanes. Déjà nous avons vu que les Italiens, à cause de leur parenté même avec les provençaux et de l'influence des Troubadours sur leurs poètes, avaient été les initiateurs. Certains, nous le verrons, continueront cette tradition, mais l'effort le plus considérable à l'étranger sera fait en Allemagne. Cela pour différentes raisons, dont la première est que l'Allemagne est avant toutes les autres nations, « romantique ». Or ce romantisme qui guide les esprits vers le Moyen âge, vers l'art gothique, la poésie pri-

83. V. Donnadieu : *op. cit.*, p. 84.
Moquin-Tandon pratique aussi la poésie languedocienne moderne en quelques pièces fugitives, distractions de lettré, attaché à ses souvenirs d'enfance. V. aussi notice nécrologique dans l'*Armana* de 1864.
84. Montpellier.
85. Notons que Mistral cite la *Carya Magalonensis* dans la note 3 du ch. I de

mitive s'intéresse naturellement à ceux que l'on commence à saluer comme les poètes du Moyen âge chrétien. Il n'est que de relire *l'Allemagne* de Mme de Staël pour se rendre compte du curieux mouvement d'esprit qui s'accomplit alors[86].

Cette ferveur « romantique » devait entraîner deux des plus célèbres intelligences de l'Allemagne d'alors, Frédéric et Wilhem Schlegel. Nous n'avons point ici à faire leur histoire, mais pour le sujet qui nous intéresse, il nous suffit de retenir que dès 1812, Frédéric Schlegel notait l'importance et l'influence du provençal au Moyen âge. « De toutes les langues romanes, disait-il[87], c'est le provençal qui s'est développé le plus tôt... Le réveil général d'une vie nouvelle au siècle des croisades se manifesta surtout dans le développement soudain de cette poésie que les Provençaux appelaient le *Gay-Savoir* et qui produisit alors chez les nations les plus spirituelles de l'Europe tant de poèmes chevaleresques et de chants de Troubadours... Ce fut chez les Provençaux que la poésie des Troubadours commença à fleurir[88]... »

Mais, en bon Allemand, Frédéric Schlegel niait absolument que ces Troubadours eussent eu quelque influence sur les poètes d'Allemagne pleinement originaux selon lui, et quant à la langue provençale il en disait : « Cette langue est aujourd'hui à peu près morte; de sorte que les monuments qui en existent encore demeurent inutilement enfouis dans des recueils manuscrits. » On le voit, Frédéric Schlegel n'était point renseigné sur les travaux que préparaient Rochegude et Raynouard. Son frère, Wilhelm, l'était davantage, quand il saluait avec enthousiasme le grand travail de Raynouard[89]. « Tout le monde parlait des

---

Mirèio et que Roumanille la cite plusieurs fois dans sa « Dissertation sur l'orthographe ». V. Ve partie, ch. I.

86. V. dans Baldensperger : *op. cit.*, les nombreuses preuves de l'influence du « genre Troubadour » sur le jeune romantisme.

87. V. Fr. Schlegel : *Histoire de la littérature ancienne et moderne;* publiée à Vienne, en 1812, traduite en français par William Ducket; Genève, 1829.

88. T. I, p. 358.

89. « Observations sur la langue et la littérature provençales », en français: Paris, 1818.

Troubadours, dit-il, et personne ne les connaissait. M. Raynouard a mérité la reconnaissance non seulement de ses compatriotes, mais de l'Europe savante. »

Dans ses *Observations*, assez décousues d'ailleurs, W. Schlegel marquait avec force le triple intérêt linguistique, littéraire et historique des études provençales. C'était dans les écrits des Troubadours, disait-il, que l'on pouvait le mieux étudier la naissance de la langue romane, et bien qu'il ne fût pas sur ce sujet d'accord avec Raynouard, il n'en reconnaissait pas moins la fécondité de ses aperçus. En outre l'étude de ces poèmes pouvait donner aux esprits le sentiment d'une poésie originale, différente de toutes celles que l'on connaissait alors, mais pour en comprendre le véritable sens, c'était dans leur langue qu'il convenait de les lire : « Pour jouir de ces chants, disait-il, qui ont charmé tant d'illustres souverains, tant de preux chevaliers, tant de dames célèbres par leur beauté et leur grâce, qui ont eu tant de vogue, non seulement dans tout le Midi de l'Europe, mais partout où brillait la chevalerie et jusque dans la Terre Sainte, pour jouir de ces chants, dis-je, il faut écouter les Troubadours eux-mêmes et s'efforcer de comprendre leur langage. Vous ne voulez pas vous donner cette peine? Eh! bien, vous êtes condamné à lire les traductions de l'abbé Millot. »

Enfin, même si on n'est point d'accord sur le mérite littéraire des Troubadours, ce qu'on ne saurait contester, disait le fougueux critique c'est que leurs poèmes ne contiennent « un trésor de souvenirs nationaux ». Grâce à eux on pourra faire une histoire du Moyen âge enfin vivante. Schlegel ne semblait-il pas annoncer un Augustin Thierry, un Michelet, quand il écrivait : « Il n'a point encore paru en France d'historien qui ait su peindre le Moyen âge d'une manière vraiment dramatique, c'est-à-dire, en mettant en scène des hommes tels qu'ils étaient, entourés de l'atmosphère, des idées alors dominantes, sans leur suggérer des motifs étrangers à leur nature, sans analyser leurs caractères par des réflexions banales, soi-disant philosophiques, et sans vouloir arriver au secret de l'existence individuelle par le détour du raisonnement. Si cet historien se trouve, il saura tirer bon parti des matériaux que lui aura préparés le savant

éditeur des Troubadours. Il y puisera les teintes locales les plus vraies et les plus frappantes de son tableau[90]. »

Bref, bien que son patriotisme allemand ne lui permit pas plus qu'à son frère de reconnaître pleinement l'influence des Troubadours sur les « Minnesinger », Schlegel voyait d'un coup d'œil sûr toute l'importance qu'il fallait leur attribuer et tout ce que des modernes pouvaient tirer de leur étude au point de vue littéraire et historique. Toutefois il y avait un choc en retour qu'il ne pouvait prévoir, que nul ne prévoyait encore, c'était l'influence qu'allait avoir sur la poésie populaire tout ce mouvement d'érudition.

Mais longtemps encore, il devait s'intéresser à ces idées. Quand Fauriel donna ses grands ouvrages qui devaient soulever tant de controverses, Schlegel rentra en scène, avec un article sur l'origine des romans de chevalerie, dont nous aurons tout à l'heure l'occasion de reparler[91]. Et si l'on songe à l'influence qu'ont eue les deux Schlegel sur le mouvement romantique de l'Allemagne et de la France, on trouvera intéressant qu'ils se soient tous les deux préoccupés des efforts de Raynouard et de Rochegude.

Bientôt dans les Universités allemandes un grand travail va se faire; en étudiant leur littérature nationale, en remontant à la source de certaines légendes les savants s'aperçoivent de plus en plus que c'est le génie de la Provence qui brille à l'aube de la civilisation chrétienne; sans vouloir toujours avouer l'influence des Troubadours sur les « Minnesinger » ils ne pourront nier la parenté des deux mouvements poétiques, et, s'intéressant à l'un, ils auront peu à peu la curiosité de connaître l'autre. Leur sentimentalisme un peu naïf, sera flatté par les accents des vieilles chansons d'amour, et les graves docteurs commenteront avec des airs entendus la « science gaie ».

Ce ne sera point leur seule joie, car ces textes dont l'inspiration leur plaît, se présentent sous une forme défectueuse. Quelle belle occupation pour leur goût de philologues! Une

---

90. Ce sont justement quelques-unes des raisons qui pousseront les historiens à s'intéresser aux études méridionales. V. le chapitre suivant.

91. V. ch. II.

langue à restaurer, une grammaire à refaire, des dictionnaires à établir, quel merveilleux butin!... Sans doute des Français ont commencé à jeter dans ce chaos quelque lumière, mais il reste beaucoup à faire. Des méridionaux, artistes, flâneurs, à part quelques exceptions, sont bien trop indolents pour fouiller dans le fatras de leurs richesses abolies. Il faut qu'il leur vienne du Nord de rudes ouvriers, qui vont faire pour eux le gros ouvrage de maçonnerie intellectuelle. Déjà rompus aux disciplines scientifiques, épris de science exacte, de linguistique, de philologie, les Allemands sont tout armés pour rendre aux vieux ouvrages mutilés leur intégrité première.

Et voici qu'à partir de 1825 on peut noter dans les diverses villes allemandes une foule de publications relatives à la vieille littérature d'oc. Outre les travaux de Diez, dont je vais parler, on peut citer ceux du professeur Adrian, professeur à l'Université de Giessen[92], ceux d'Emmanuel Becker, professeur à Berlin, qui en 1820 publie le texte du roman provençal de *Fierabras*, ceux de Brinckmayer, l'auteur d'un livre sur les Troubadours paru à Halle, en 1846 et plusieurs fois réimprimé, et les noms de Schmidt, de Rosenkranz, de Gervinus de Goettingue, de Keller de Tubingue, qui, à des titres divers, se sont intéressés à la littérature provençale. Il se peut que j'en omette; je n'ai point la prétention de dresser une liste complète, mais d'indiquer, par une simple énumération, la diffusion de telles études; un nom d'ailleurs s'impose à notre attention et résume tous ces efforts, c'est celui de Frédéric Diez[93].

Son histoire intellectuelle est curieuse, tout à fait instructive pour nous. Né en 1796, à Giessen (Hesse-Darmstadt), Diez est l'élève du savant Walcher qui le dirige vers l'étude des langues méridionales; à Göttingen, en 1816 et 1817, il s'occupe des littératures espagnole et portugaise. C'est un acheminement vers

---

92. « Grundzüge Zu einer provençalischen Grammatik nebst Chrestomathie »; Francfort, 1825.

93. On peut citer encore les travaux de C.-A.-F. Mahn : « Die Werke der Troubadours », 4 vol.; Berlin, 1846-53 et « Gedichte der Troubadours », 4 vol.; Berlin, 1856-1873. Dr. Karl Bartsch : Chrestomathie provençale; Elberfeld, 1855. Du même, édition de P. Vidal; Berlin, 1857. Je ne cite pas bien entendu les travaux plus récents qui sortent du cadre de cette étude.

sa tâche future, mais l'impulsion décisive doit lui venir d'un poète. En 1818 il fait le pèlerinage de tous les jeunes écrivains de l'Allemagne : il va voir Gœthe à Iéna. Gœthe qui se tenait au courant de toutes les manifestations littéraires qui se produisaient en Europe, venait de lire les premiers volumes de Raynouard; derrière ses travaux il avait entrevu toute une vieille poésie, qu'on pouvait remettre en honneur; il en parla à son visiteur qui ne connaissait encore rien de telles publications. Il avait décidé de la vocation de Diez. Si l'on songe que Gœthe, bien qu'il ne fut pas proprement romantique, était salué comme un maître par les romantiques allemands, par là encore on pourra mesurer l'influence du romantisme sur le mouvement provençal. Et de fait, n'est-ce pas sous ce titre : « Mémoires pour servir à l'histoire de la poésie romantique » que Diez fait paraître son premier essai sur cette matière[94]? L'année d'après il donnait un travail plus important « La Poésie des Troubadours » où il étudiait l'histoire de ce mouvement littéraire et son influence sur les littératures européennes, en 1827 il publiait « Vies et œuvres des Troubadours ».

Il ne devait point s'en tenir là. Dès 1830 il est influencé par les travaux que poursuivait, sur la langue allemande le grand philologue, Jacob Grimm, et sans laisser de côté l'histoire de la poésie provençale, il va se donner avant tout à la linguistique romane[95].

Ce fut en 1842 que M. de Roisin traduisit en français « l'Essai sur les Cours d'Amour », en 1845, « la Poésie des Troubadours ». Ces dates disent assez que de telles traductions étaient assurées d'un public capable de les comprendre, déjà sympathique, parfois enthousiaste. Le traducteur français avait laissé de côté les œuvres philologiques de Diez pour donner à ce public un texte plus accessible.

Le savant allemand traçait le tableau le plus sûr et le plus complet qu'on eût eu encore de la poésie des Troubadours. Met-

---

94. Berlin, 1825. Cet essai devait plus tard être traduit en français sous ce titre : « Essai sur les cours d'amour. »

95. De 1836 à 1860 il publie une « Grammaire romane » (1842); un « Dictionnaire étymologique des langues romanes » (1853), un recueil de textes : « Les plus anciens monumens des langues romanes » (1846), « Deux anciens

tant à profit les travaux de Rochegude, de Raynouard, il les avait dépassés, et, si ce n'est pas notre dessein d'examiner ici la valeur de son œuvre, il faut tout le moins essayer de supputer quelle a pu être son influence sur les jeunes lettrés de Provence de 1840 à 1850. Je ne suppose pas qu'ils aient jamais eu le désir d'avoir une connaissance intime de la grammaire de Diez, et s'ils l'ont eue, ce n'a pu être que dans la traduction. Mais leurs cœurs de patriotes ont pu s'exalter, quand ils ont lu, sous la plume d'un allemand, des lignes telles que celles-ci appliquées à leur pays :

« Cette belle contrée, comme dotée de tous les charmes d'un ciel estival, et l'emportant pour ainsi dire sur le reste de l'Europe en civilisation, en bien-être, en félicité intérieure fut le berceau de l'esprit chevaleresque qui devait s'allier là plutôt et plus intimément qu'ailleurs aux jouissances de la vie, à l'amour de la gloire, au culte des femmes. » Et leurs cœurs aussi ont pu sentir se réveiller en eux de vieilles passions, en lisant cette citation que fait Diez du Troubadour Aimeric de Pégulhan : « Ah! Provençaux, dans quelle dégradation, quel déshonneur êtes-vous tombés! Vous avez perdu soulas, jeux et divertissements. Vous avez perdu rires et bombances, honneur et allégresse; vous êtes venus dans les mains de celui de France; mieux vaudrait pour vous la mort... Ah! malencontreux seigneurs, que vous servent maintenant villes et châteaux-forts! Vous êtes français et pour bonne ou mauvaise cause vous n'oserez porter ni l'écu ni la lance[96]. »

Ainsi de plus en plus les poètes de Provence, s'ils lisent tant soit peu, — et certains, comme Roumanille, Crousillat, Aubanel, Mistral[97], sont des érudits — peuvent acquérir ce sentiment que, ce qu'on appelle autour d'eux un « patois » est une vraie langue,

---

poèmes romans » (1852). De nouvelles éditions de ses œuvres principales ont été faites : *Leben und Werke des Troubadours*, 2e éd., revue par Bartsch; Leipzig, 1881. *Die Poesie des Troubadours*, 2e éd.; Leipzig, 1883.

96. Traduct. de M. de Roisin.

97. On peut se rendre compte aisément de l'érudition de tous ces poètes en lisant leurs premières œuvres et surtout les notes des *Oubreto* de Roumanille, de *Mirèio* et les épigraphes de la *Miougrano* d'Aubanel, tirées des Troubadours. V. d'ailleurs les chapitres se rapportant à tous ces poètes, IVe et Ve parties.

qui mérite l'attention et l'analyse des savants. Ils peuvent répondre, à ceux qui le méprisent, ce « patois » : « Mais voyez, ce ne sont pas seulement des savants de chez nous, comme Rochegude, comme Raynouard, qui tâchent de l'illustrer et de lui rendre son ancienne gloire; voici que des gens du Nord, des Allemands, des gens que toute l'Europe considère comme de grands savants, lui demandent patiemment le secret de toute une poésie, abolie, mais que nous sentons renaître en nous. » Voilà ce qu'en 1850 peuvent dire de jeunes Provençaux, et qu'ils ne soient pas tout à fait aptes à juger de la valeur scientifique d'un Diez, cela n'importe pas, s'ils ont l'orgueil de voir qu'un Diez s'occupe de leur langue et si cet orgueil est pour eux un principe fécond d'action.

Cet orgueil peut être d'autant plus grand que chez tous les peuples on s'occupe plus ou moins de leur littérature. L'Italie, qui la première avait frayé la voie, ne s'en désintéressa point. A Modène, dès 1829, Galvani fait paraître un livre important sur les Troubadours[98], il s'y déclare « le disciple et le très grand admirateur » de Raynouard. Il n'ignore pas non plus les travaux de Rochegude. Ce qui l'intéresse surtout, comme il est naturel, ce sont les rapports des Troubadours avec les premiers poètes italiens; il indique, avec beaucoup de justesse, comment la poésie provençale a influé sur des écrivains tels que Brunetto Latini, Fazio degli Uberti, surtout Dante, surtout Pétrarque. Il fait des rapprochements précis entre tels passages de leurs poèmes et tels des poèmes provençaux; il insiste sur l'étroite parenté qui existe entre les deux langues et les deux littératures. Dix-sept ans plus tard, en 1846, reprenant le mot de Rochegude, Galvani publiait à Milan un ouvrage qui resta d'ailleurs incomplet sous ce titre : « Fleur d'histoire littéraire et chevaleresque de l'Occitanie ». Même à ce moment-là Galvani ne semble pas avoir eu connaissance des travaux des Allemands. C'est donc dans un tout autre esprit, pour de tout autres raisons, on le sent bien, qu'il étudiait les œuvres des Troubadours, et c'était dans le

98. « Osservazioni sulla poesia dei trovatori e sulle principali maniere et forme di esse confrontate brevemente colle antiche italiane », 530 pages; Modène, 1829.

même sentiment de fraternité latine qu'en Espagne, Don Manuel Milà y Fontanals (1818-1884) s'adonnait aux études romanes, et devait en 1861 publier un volume intitulé : « De los trovadores en España. »

Enfin le mouvement rayonnait de tous côtés hors de France. En 1843 un concours est ouvert entre toutes les Universités de Belgique; il s'agit de couronner le meilleur ouvrage sur la langue et la poésie provençales. Trois concurrents publient leurs travaux : Eugène Van Bemmel, Emile de Laveleye, A. de Closset[99]. Ils n'apportaient après leurs illustres prédécesseurs aucun renseignement nouveau, mais ils montraient pour leur sujet le plus vif enthousiasme.

Emile de Laveleye voyait rayonner jusque sur les temps modernes l'influence de la poésie provençale; il voyait la théorie de l'amour courtois, issue du Midi, inspirer la littérature poétique de la Renaissance et celle encore des héros des tragédies classiques.

« Quoique la littérature de la Provence méridionale, disait-il, n'ait eu qu'une brève durée et un développement restreint. on ne peut méconnaître son action profonde, générale, essentielle, non seulement sur le pays de langue néo-latine, mais même sur les nations de langue germanique. Quand sous la Croisade des Albigeois tomba cette société si raffinée déjà en ses mœurs, si poétique en son précoce développement, sa civilisation ne périt pas tout entière; son génie lui survécut et s'étendit en Europe. »

A. de Closset, animé du même enthousiasme, exprimait des idées semblables sur l'importance et l'influence de la littérature provençale, faisait entendre les mêmes gémissements sur la Croisade contre les Albigeois, thème désormais obligatoire de tout bon provençaliste. Les Anglais aussi s'intéressaient aux Troubadours : A. Bruce Whyte leur consacrait en 1841, trois volumes écrits en français[100]. De Londres à Berlin, de Bruxelles

---

99. V. Eug. Van Bemmel : « De la langue et de la poésie provençales »; Bruxelles, 1846, 264 pages. — Em. de Laveleye : « Histoire de la langue et de la littérature provençales »; Bruxelles, 1845, 387 pages. — A. de Closset : « Histoire de la langue et de la littérature provençales et de leur influence sur l'Espagne, ainsi que sur une partie de l'Italie »; Bruxelles, 1845, 112 pages.

100. « Histoire des langues romanes et de leur littérature depuis leur origine jusqu'au quatorzième siècle »; Paris, 1841.

à Madrid, c'était donc dans toute l'Europe une attention générale et souvent un enthousiasme très vif pour cette antique poésie, mise récemment au jour, et dont on voyait le prolongement dans les dialectes méridionaux[101].

Désormais aux yeux du public littéraire ces dialectes apparaissaient comme les héritiers directs de la langue des Troubadours; dès 1842, Jasmin, racontant en vers son voyage à Paris, pouvait s'écrier :

Apelabon ma lengo une lengo roumano...[102]

« Ils appelaient ma langue une langue romane[103]. »

Tel était le résultat de tous ces efforts que nous avons analysés : ils rendaient aux yeux de l'opinion lettrée leur noblesse oubliée aux dialectes méridionaux.

---

101. J'arrête bien entendu l'examen des ouvrages qui parlent de la poésie méridionale du Moyen âge aux environs de 1855, c'est-à-dire, au moment où ces ouvrages ne pourraient plus influencer la conscience des jeunes poètes provençaux complètement formée, on le verra, dès cette date. Pour les travaux postérieurs on pourra consulter l'excellente bibliographie de M. Joseph Anglade : *Pour étudier les Troubadours;* Toulouse, Privat, 1916.

102. V. Jasmin : Œuvres, éd. *Boyer d'Agen;* Paris, 1889, t. II, p. 188.

103. Il arrive très fréquemment aux poètes provençaux d'appeler leur langue, la langue romano-provençale; ainsi Roumanille dans sa « Dissertation sur l'orthographe ». V. V^e partie, ch. 1, Mistral consacre à l'évocation de la poésie des Troubadours la plus grande partie du ch. 1 de *Calendau* et quelques strophes du ch. IV; dans ses œuvres postérieures le rappel en est très fréquent. (V. *Nerto, Lis Iselo d'Or, La Rèino Jano, Lis Oulivado.*)

CHAPITRE II

Les Historiens et l'Idée provençale.

I

Augustin Thierry. — Michelet. — Guizot.

C'était beaucoup pour les Provençaux de savoir, grâce au développement des études romanes, que leur langue, tombée au rang de patois et méprisée comme telle, avait des droits antérieurs à ceux de toute autre langue néo-latine, et que désormais il ne fallait pas en rougir, mais il y avait plus. Depuis 1820 tout un courant d'idées entraînait les meilleurs esprits à concevoir de façon nouvelle l'histoire de France, et cette façon-là devait immanquablement donner aux gens du Midi le sentiment de leur antique indépendance. La conception romantique de l'histoire et de la littérature devait faire pour la renaissance de la poésie provençale tout autant que les savants travaux des romanistes. Aux protestations encore sourdes, et qui sans lui peut-être seraient restées telles, de la conscience méridionale, Augustin Thierry fournit le premier des formules précises.

On sait comment de 1817 à 1827 il a, par ses articles du *Censeur Européen*, puis du *Courrier Français*, contribué à donner aux jeunes historiens français un idéal tout nouveau; rendre aux époques primitives leurs couleurs travesties par les historiens de l'ancien régime et aussi, et surtout, ne plus faire seulement l'histoire des rois, mais du peuple de France, tel était le nouveau dessein qui animait alors les courages. Mais encore qu'était-ce

que ce peuple de France, qu'était-ce que la France elle-même? Avait-elle été de tous temps la nation qu'elle était à l'avènement de Louis XVIII? Clovis était-il un roi comme Louis XVIII ou Louis XVI? Thierry combat âprement pour faire sentir le ridicule d'une pareille conception.

Non, il n'y a pas eu dès les premiers siècles une seule France sous un seul roi. Il y a eu des Franks, peuplade germanique, durs conquérants qui ont soumis à leur joug barbare le peuple civilisé des gallo-romains. Et, dès cet instant, comme en Angleterre, il y a eu sur le sol gaulois des vainqueurs et des vaincus; les vainqueurs se sont constitués en aristocratie militaire; les vaincus ont été obligés, paysans et artisans, de servir les vainqueurs; mais peu à peu ils se sont organisés, ils ont arraché aux seigneurs les privilèges des communes; ils ont été la bourgeoisie, ils ont été le Tiers-Etat, ils ont lutté dans les Etats généraux, ils ont triomphé avec la Révolution, et Jacques Bonhomme a été émancipé.

Telle était, succinctement résumée, la théorie toute neuve d'Augustin Thierry. Toute neuve, au moins la donne-t-il comme telle, moins modeste que Guizot qui se réclamera de Mably. N'est-ce pas aussi de Mably, et avec lui, de l'abbé Du Bos, de Boulainvilliers, de tous les théoriciens du dix-huitième siècle que dépend la pensée d'Augustin Thierry? Cette idée que deux races hostiles coexistent depuis des siècles sur le sol de la Gaule, n'a-t-elle pas été mise en avant depuis un siècle par les adversaires du pouvoir absolu? Boulainvilliers n'a-t-il pas prétendu que la noblesse française, descendante de la race franque, avait été jadis seule libre, seule souveraine, et en vertu du droit de conquête, indépendante des rois aussi bien que maîtresse de la population[1]? L'abbé Du Bos, champion de la monarchie, n'a-t-il pas soutenu la légitimité du pouvoir royal, décerné librement à ses souverains par le peuple gaulois, et descendant de l'autorité des empereurs romains[2]? Enfin l'abbé Mably, champion du Tiers-Etat, n'a-t-il

1. Boulainvilliers : *Histoire de l'ancien Gouvernement de France;* La Haye, 1727. 3 vol. in-8°.

2. L'abbé Du bos : *Histoire critique de l'établissement de la Monarchie française dans les Gaules*, 1734. 3 vol. in-4°.

pas contre la monarchie, contre la noblesse, soutenu que c'était aux dépens de la masse gallo-romaine qu'avaient été faites toutes les usurpations[3]?

Sans doute, et il ne faudrait point oublier, pour une étude d'ensemble, ces prédécesseurs de Thierry. Mais à notre point de vue Thierry seul a de l'importance. Ces théoriciens du dix-huitième siècle, jamais des jeunes gens de province ne les auraient feuilletés, et leur pensée eût été perdue, si elle n'avait été éloquemment vulgarisée par un historien nouveau, qui fut aussi à sa façon un poète. Et d'ailleurs, la pensée de ces savants, il la précisait et même la modifiait du tout au tout. Ce qui les intéressait, c'étaient les droits politiques de telle ou telle partie de la nation. Ce sont les droits du Tiers-Etat aussi que revendique Thierry, mais il est tout de même le premier à croire que les droits de ce Tiers-Etat sont peut-être aussi ceux du peuple du Midi. Il est le premier à s'écrier en 1818 : « Les Gaules étaient avant la France[4]... »

Pressons de plus près cette parole : « Les Gaules étaient avant la France », cela veut dire sans doute que la race gallo-romaine a des titres antérieurs à la race germanique, que le Midi, qui fut son domaine a été civilisé avant le Nord, et que, somme toute, les barbares venus des régions septentrionales ont soumis, pour une longue servitude, le peuple affiné du Midi.

Au reste Thierry prenait soin de s'expliquer tout à fait clairement. « Il est absurde, disait-il, de donner pour base à une histoire de France la seule histoire du peuple frank. C'est mettre en oubli la mémoire du plus grand nombre de nos ancêtres, de ceux qui mériteraient peut-être à un plus juste titre notre vénération nationale... Le premier mérite d'une histoire nationale, écrite pour un grand peuple, serait de n'oublier personne, de ne sacrifier personne, de présenter sur chaque portion du territoire les hommes et les faits qui lui appartiennent. L'histoire de la contrée, de la province, de la ville natale est la seule où notre âme s'attache par un sentiment patriotique, les autres peuvent nous sembler curieuses, instructives, dignes d'admiration, mais

3. Mably : *Observations sur l'Histoire de France*, 1765.
4. *Censeur Européen*, t. VII, p. 250.

elles ne touchent pas de cette manière. Or, comment veut-on qu'un Languedocien ou qu'un Provençal aime l'histoire des Franks et l'accepte comme l'histoire de son pays? Jamais une troupe de Franks n'a mis le pied sur ce pays que pour y faire des ravages. Est-ce de l'histoire nationale pour un Breton que les aventures des rois franks, lui dont les aïeux, pendant quatre siècles, traitèrent avec les Franks de peuple à peuple? Faut-il que les habitants du Limousin, du Poitou, de la Gascogne, décorent sur la foi de nos livres, du nom auguste de fondateur, ce Hlodewig, dont nous estropions le nom, qui ne passa chez eux que pour détruire?... Et pour passer à un autre siècle et à un autre personnage, le Midi de la France peut-il, en bonne foi, répondre aux louanges dont nous honorons ce Karl, surnommé Marteau, qui fut le fléau du Midi, qui, chaque printemps, renouvelait ses incursions depuis Tours jusqu'à la Garonne, arrachant les vignes, enlevant les troupeaux, incendiant les villes et traînant derrière ses bagages les hommes accouplés deux à deux comme des chiens[5]? »

De telles lignes sont grosses de conséquences; les jeunes gens du Midi, qui vont lire Augustin Thierry (et quel est le jeune homme à partir de 1830 qui ne le lira pas?) vont avoir le sentiment le plus vif qu'ils sont somme toute des vaincus, privés, par une dure conquête de leurs franchises politiques, linguistiques et littéraires. Et ce n'était point un passage isolé dans l'œuvre de Thierry, c'était l'essence même de son œuvre que de poser sur le sol de ce qui sera la France l'antagonisme primitif de deux races. Il y insistait dans les « lettres » suivantes. Il montrait[6] les gens du Midi méprisant ceux du Nord, les accusant de mauvaise foi et de grossièreté et trouvant que leur langage, « que cette belle langue française, comme nous disons aujourd'hui, ressemblait à l'aboiement des chiens[7] » et il continuait : « De leur côté les descendants des Franks regardaient toujours avec un œil de convoitise les grandes villes et les riches campagnes du Midi; leurs rois ne renonçaient point à la préten-

5. *Ibid.*
6. Lettre XVI.
7. V. A. Thierry : *Lettres sur l'Histoire de France;* Paris, 1827, p. 97. En note, Thierry cite « Le choix des poésies des Troubadours », de Raynouard.

tion de devenir maîtres de toute la Gaule, comme l'avait été Karl le Grand, et de planter la bannière aux fleurs de lis sur le sommet des Pyrénées. La Croisade, prêchée par l'Eglise contre les hérétiques albigeois fournit à nos rois l'occasion de renouveler les conquêtes de leurs prédécesseurs; ils la saisirent avidement et surent la mettre à profit. Cette guerre, dont les suites politiques furent immenses, rattacha pour jamais au royaume de France les rivages de la Méditerranée où Philippe-Auguste, s'embarquant pour la Terre-Sainte, n'avait pu trouver un seul port qui le reçut en ami. Ainsi commença la grande réunion territoriale accomplie aujourd'hui, mais que deux conquêtes successives, sous les deux premières dynasties, n'avaient pu opérer d'une manière durable. »

Sans doute ce n'était pas la première fois que l'on parlait de la Croisade contre les Albigeois, puisque, nous l'avons vu, Sismondi l'avait déjà flétrie et que Rochegude avait manié contre elle la prosopopée du dix-huitième siècle. Mais c'était en « philosophes », en « encyclopédistes » que l'un et l'autre avaient parlé; ils avaient flétri le « fanatisme » des croisés, l'horreur des guerres de religion. Pour la première fois Thierry faisait de la Croisade une question de race, non de religion, et cette interprétation allait devenir celle de Fauriel, et celle après lui, de la plupart des historiens et poètes provençaux à partir de 1830.

Dans ces terres du Midi, soumises si brutalement à la domination du Nord, Thierry avait vu vivre l'esprit de liberté, qui n'avait pu se développer au Nord sous le despotisme d'une monarchie militaire. C'est du Midi, que, selon lui, est parti le mouvement d'affranchissement communal, qui, de proche en proche, a gagné les cités du Nord.

« Antérieurement, disait-il, à la date des quatre ou cinq chartes de Louis le Gros, les grandes cités de la Provence, du Languedoc et de la Bourgogne possédaient une justice à elles et des magistrats de leur choix; de temps immémorial, Narbonne, Béziers, Lyon, Marseille et Arles étaient des villes de communes[8]. »

8. *Ibid*, pp. 110 et 139. Voir ce sentiment de la liberté des villes méridionales au Moyen âge, traduit par Mistral dans son poème aux Catalans (*Lis Isclo d'or;* Paris, Lemerre, p. 165).

Même après l'atroce guerre albigeoise les peuples du Midi conservèrent le sentiment très vif de leur liberté, l'orgueil de leurs franchises locales, de leur originalité, et cela jusqu'à la veille de la Révolution. Rien de plus significatif à ce sujet que les discours de Mirabeau prononcés aux Etats de Provence[9].

« Il y atteste avec chaleur, dit Thierry, le nom de la nation provençale[10], les libertés de la terre de Provence, les droits des communes de Provence; ces formules dont notre langue est depuis si longtemps déshabituée semblent presque au premier abord n'être que des fictions oratoires, et tel doit être notre sentiment involontaire à nous, Français, qui depuis trente années, ne connaissons plus de droits que les droits déclarés à Paris, de libertés que les libertés sanctionnées à Paris, de lois que les lois faites à Paris. Pourtant ce n'étaient point alors de simples mots vides de sens; alors le patriotisme français se redoublait en effet dans un patriotisme local qui avait ses souvenirs, son intérêt et sa gloire. On comptait réellement des nations au sein de la nation française; il y avait la nation bretonne, la nation normande, la nation béarnaise, les nations de Bourgogne, d'Aquitaine, de Languedoc, de Franche-Comté, d'Alsace. Ces nations distinguaient sans les séparer leur existence individuelle de la grande existence commune; elles se déclaraient réunies, mais non subjuguées, elles montraient les stipulations authentiques aux termes desquelles leur union s'était faite; une foule de villes avaient leurs chartes de franchises particulières, et quand le mot de *Constitution* vint à se faire entendre, il ne fut point proféré comme une expression de renoncement à ce qu'il y avait d'individuel, c'est-à-dire de libre dans cette vieille existence française, mais comme le désir d'une meilleure, d'une plus solide, d'une plus simple garantie de cette liberté trop inégalement, trop bizarrement empreinte sur les diverses fractions du sol... »

La Révolution en son principe a donc été fédéraliste, et ce

---

9. Voir : « Dix ans... », p. 265. Cet article parut le 2 février 1820, dans *Le Censeur Européen*, comme compte rendu d'une édition par M. Barthe d'un *Recueil de discours de Mirabeau*.

10. Mistral, dans la Préface de la 1re édition des *Isclo d'or;* Paris-Lemerre, 1876, parle de la noble race qu'en plein 89 Mirabeau nommait encore la nation provençale.

n'est que par suite des circonstances difficiles, et surtout de la guerre étrangère, qu'on a éprouvé le besoin de se serrer pour se défendre contre l'ennemi. Depuis le pouvoir central a profité de ces concessions des provinces, dictées par la nécessité du moment, et il en a abusé.

Il faut donc se lever contre ce pouvoir central, dont l'oppression est illégitime et demander des représentations locales. Il faut que chaque province présente ses réclamations « dans un langage approprié aux intérêts, aux caractères, à l'existence antérieure de chaque partie de la population, dans un langage de franchise et de fierté »; il faut que l'on tire « de la poussière des bibliothèques les vieux titres de nos libertés locales, en représentant ces titres aux yeux des patriotes qui ne les connaissent plus et qu'une longue habitude de nullité individuelle endort dans l'attente des lois de Paris ». « Ne craignez point, concluait Thierry, de remettre au jour les vieilles histoires de notre patrie, la liberté n'y est pas créée d'hier. Ne craignons pas de rougir en regardant nos pères; leurs temps furent difficiles; mais leurs âmes n'étaient point lâches. N'autorisons pas les soutiens de l'oppression à se vanter que quinze siècles de la France leur appartiennent sans réserve. Hommes de liberté, nous aussi nous avons des aïeux... »

Si j'ai cité longuement Augustin Thierry, je crois que de telles lignes valaient la peine d'être reproduites ici. C'était à cette époque une vraie révélation. Sans doute cette histoire provinciale que Thierry réclamait, elle était faite en partie, sans qu'il s'en doutât, par des savants obscurs, mais qui n'en avaient pas moins amassé les documents essentiels, et c'est ainsi que pour la Provence on avait les travaux de Bouche, de Ruffi, de Papon, ceux de Dom Vaissette pour le Languedoc. Mais aucun de ces ouvrages ne devait avoir le retentissement de ceux de Thierry. Les temps désormais étaient venus où l'histoire officielle allait ne plus pouvoir ignorer la longue et tragique histoire des provinces, qui avaient peu à peu constitué la nationalité française. De toutes parts on commençait à sentir qu'il fallait faire l'histoire du peuple, mais, quand on en venait à celle du peuple du Midi, on s'apercevait qu'il avait été pendant des siècles en lutte contre le Nord, qu'il n'avait été soumis que par une guerre impitoyable,

menée sous le couvert de la religion et qu'enfin, il n'y avait pas quarante ans, un orateur comme Mirabeau parlait encore des droits de la nation provençale. Quel sujet d'exaltation que de telles lectures pour de jeunes patriotes méridionaux! Et ces lectures il y a tout lieu de croire qu'ils les ont faites. A tout le moins il est sûr qu'ils ont eu connaissance de l'œuvre de Fauriel et de Mary-Lafon, et comme nous allons le voir, elles ont plus d'un rapport avec celle d'Augustin Thierry[11].

En tout cas l'influence de Thierry sur Michelet n'est pas niable, et dans le second volume de son *Histoire de France*, paru en 1835, Michelet ne passait-il pas en revue d'abord les races qui peuplaient le sol de la Gaule, ensuite les provinces dont la réunion a peu à peu constitué la France? Ce brillant tableau, où le visage de la patrie française était peint d'une main fougueuse et souveraine dans la diversité de ses aspects, ne devait-il pas inspirer à chaque province le sentiment de sa valeur propre? Chacune pouvait y trouver les grands traits de sa géographie historique et chacune un sujet d'orgueil. Et, sans doute, Michelet écrivait : « Il n'y a plus ni Provence, ni Gascogne, mais une France. » Sans doute, il écrivait : « Dans la France la première gloire est d'être Français... L'Angleterre est un empire, l'Allemagne un pays, une race, la France est une personne. La personnalité, l'unité, c'est par là que l'être se place haut dans l'échelle des êtres... L'esprit local a disparu chaque jour; l'influence du sol, du climat, de la race a cédé à l'action sociale et politique. La fatalité des lieux a été vaincue, l'homme a échappé à la tyrannie des circonstances matérielles. Le Français du Nord a goûté le Midi, s'est animé à son soleil, le Méridional a pris quelque chose de la ténacité, du sérieux, de la réflexion du Nord. La société, la liberté ont dompté la nature, l'histoire a effacé la géographie. Dans cette transformation merveilleuse l'esprit a triomphé de la matière, le général du particulier et l'idée du réel... »

Mais il écrivait aussi :

« Cette belle centralisation, par quoi la France est la France,

---

11. Il faut noter l'accueil fait par Augustin Thierry à Jasmin, quand celui-ci vient à Paris, en 1842, et l'intérêt que Thierry porte à cette poésie du peuple méridional. V. F. Donnadieu, *op. cit.*, p. 320.

elle attriste au premier coup d'œil. La vie est au centre, aux extrémités, l'intermédiaire est faible et pâle. Les extrémités sont opulentes, fortes, héroïques, mais souvent elles ont des intérêts différents de l'intérêt national; elles sont moins françaises. La Convention eut à vaincre le fédéralisme provincial, avant de vaincre l'Europe. Le carlisme est fort à Lille, à Marseille; Bordeaux est français sans doute, mais tout autant colonial, américain, anglais; il faut qu'il transporte ses sucres, qu'il place ses vins. »

Et il disait de la Provence :

« Comment ce pays-là n'a-t-il pas vaincu et dominé la France? Il a bien vaincu l'Italie au treizième siècle. Comment est-il si terne maintenant, en exceptant Marseille, c'est-à-dire la Mer? »

Mais c'est surtout chez Guizot que nous retrouvons l'accent d'Augustin Thierry, ou plutôt, — car il n'est point son disciple, mais son contemporain, — l'influence de Mably. C'est comme un complément aux *Observations* de Mably, dont il donne une édition nouvelle, qu'il publie en 1823 ses *Essais sur l'Histoire de France*. L'opposition des races, c'est encore à cette idée qu'il se tient : la race franque a opprimé la race gallo-romaine, de même qu'en Angleterre la race normande a soumis à son pouvoir les Anglo-Saxons, premiers habitants du sol. « Vainement, disait-il, l'oppression normande a cessé depuis bien des siècles; vainement il n'y a plus, depuis bien des siècles, ni Normands ni Saxons, les haines du douzième siècle demeurent et se retrouvent aujourd'hui encore dans les opinions des partis[12]. »

C'est d'une façon tout analogue qu'il envisageait, en 1828, la Croisade contre les Albigeois. Il montrait, à ses auditeurs de la Sorbonne, la Provence du Moyen âge comme une petite Italie, avec des villes libres et florisssantes, tendant à se constituer en républiques indépendantes, mais sous la menace constante de la féodalité du Nord. La croisade fut justement la lutte de cette féodalité « contre la tentative d'organisation démocratique du Midi. Malgré les efforts du patriotisme méridional, le Nord l'emporta[13] ».

---

12. *Essais...*, p. 363

13. *Histoire de la Civilisation*. Cours de 1828, 1re leçon.

Ainsi tous les historiens, quel que fut leur parti philosophique ou politique, s'accordaient pour donner aux jeunes gens du Midi l'impression qu'ils étaient les fils d'un pays vaincu, mais qui conservait ses droits.

II

Fauriel.

Mais un homme est plus important qu'Augustin Thierry pour la cause provençale : c'est le grand esprit, trop oublié de nos jours, qui s'appelait Claude Fauriel et que Sainte-Beuve[14], en 1845, déclarait « le devancier, l'initiateur secret, mais direct, *l'inoculateur* de la plupart des esprits de ce temps-ci en histoire, en méthode littéraire, en critique ».

Sa carrière est aussi curieuse que celle de Raynouard et d'un grand nombre de leurs contemporains, auxquels la Révolution donna tout à coup une orientation imprévue; né à Saint-Etienne en 1772, élevé au collège des oratoriens de Tournon, sous-lieutenant en 1793 dans la compagnie de la Tour-d'Auvergne, de retour à Saint-Etienne, y travaillant jusqu'en 1799, ensuite secrétaire de Fouché au Ministère de la police, tout cela ne semblait pas le prédestiner à exalter les jeunes imaginations méridionales.

Mais voici qui va l'orienter vers le but encore lointain : il est de la société d'Auteuil, qui se réunit autour de Mme de Condorcet, c'est « l'ami filial de Cabanis », dit Sainte-Beuve, il connaît Mme de Staël, Benjamin Constant, Charles de Villers; par leur intermédiaire il s'intéresse aux littératures étrangères; Mme de Staël lui fait faire en 1806 la connaissance de Schlegel; sous cette influence en

14. V. Sainte-Beuve : *Revue des Deux-Mondes*, juin 1845, recueilli dans *Portraits Contemporains*, t. II, p. 474, et surtout le livre de M. J.-B. Galley, *Claude Fauriel* (1772-1843); Saint-Etienne, 1909, et la leçon d'ouverture du Cours de Langues et Littératures de l'Europe méridionale, prononcé par M. Jeanroy, et publié dans *la Revue Bleue* (12 et 19 février 1910).

1810 il publie une traduction de la *Parthénéide* du poète danois Baggesen. Il se lie aussi avec des Italiens, le poète Monti, Manzoni, qui fut pour lui un intime et dont il devait en 1823 traduire les tragédies.

Par les Italiens il semble être arrivé aux Troubadours. Guizot, en juin 1811, lui écrivant de Nîmes, « lui demandait des nouvelles de son Dante et de ses Troubadours comme d'un travail déjà fort entamé[15] ».

Deux voyages semblent avoir fortifié ses goûts, d'abord en 1801 il fait un voyage en Provence à la suite de François de Nantes, son protecteur, en tournée de conseiller d'Etat; en 1823, pour secouer le chagrin que lui causait la mort de Mme de Condorcet, il fait un séjour de deux ans à Milan et à Florence.

Pendant son absence, paraissaient à Paris en 1824, « Les Chants Populaires de la Grèce moderne[16] » qu'il s'occupait à rassembler depuis quelques années; et voici qui devient pour nous très intéressant. Sans doute Fauriel a cédé, en les publiant, aux préoccupations politiques du temps, mais l'intérêt qu'il y trouvait était celui d'une littérature populaire, toute spontanée, sans rien de factice. « Fauriel, dit Sainte-Beuve, était amoureux du primitif en littérature; il aimait surtout la poésie à cet âge de première croissance où elle est presque la même chose que l'histoire. Chants serbes, chants grecs, chants provençaux, romances espagnoles, moulakas arabes, il embrassait dans son affection et dans ses recherches tout cet ordre de productions premières et comme cette zone entière de végétation poétique. »

Sainte-Beuve nous rapporte à ce propos une anecdote charmante qui nous montre déjà par quels liens étaient unis tous ceux qui s'intéressaient aux chants populaires, d'où qu'ils fussent, et nous pouvons y voir un premier indice de l'état d'esprit régionaliste.

« Un homme, nous dit-il, qui s'entendit avec Fauriel dans l'enthousiasme du primitif, ce fut, le croirait-on, le grand médecin Laënnec. Ce personnage excellent avait été mis en relations avec Fauriel par M. Cousin dont il était le médecin et l'ami.

---

15. Sainte-Beuve, article cité.

16. La même année paraissent les *Chants héroïques des Montagnards et Matelots grecs*, traduits par Lemercier; 1824, Paris.

Les chants bretons devinrent bientôt l'entretien favori et comme le rendez-vous passionné des deux esprits venus de bords si différents. Fauriel savait les paroles, mais Laënnec savait les airs, les airs appris dès l'enfance et qu'on n'oublie pas; il apportait sa flûte (et il faut avoir vu Laënnec pour se le figurer ainsi en Lycidas), et à mesure que l'autre lui rappelait les paroles, il essayait de les noter : « Numeros memini, si verba tenerem! » scène touchante, dont l'idée seule fait sourire et qui était digne de ces esprits, de ces cœurs vraiment antiques et simples... »

Une autre amitié devait être plus précieuse encore à Fauriel; ce fut celle d'Augustin Thierry. Thierry a rendu hommage à celui qu'il appelle « le savant, l'ingénieux M. Fauriel ». Il raconte comment dès 1821 il l'avait pris comme confident de ses travaux sur l'histoire de l'Angleterre; il a évoqué leurs longues promenades le soir en été, le long des boulevards extérieurs, durant lesquelles il racontait « avec une abondance intarissable les détails les plus minutieux des chroniques et des légendes, toutes les misères nationales, toutes les souffrances individuelles de la population anglo-saxonne... » Et peut-être Fauriel en l'écoutant songeait-il aux massacres du Midi, à la féroce Croisade contre les Albigeois, qu'il devait flétrir dans ses derniers travaux, comme Thierry avait flétri le massacre des Saxons, à la suite de Walter Scott.

Les deux amis devaient dans leurs promenades dépasser les boulevards extérieurs et parcourir ensemble les terres du Midi, dans lesquelles leur œuvre allait avoir bientôt un si grand retentissement. Thierry avait terminé son histoire d'Angleterre; on lui avait conseillé le repos pour sa santé ébranlée et sa vue déjà très affaiblie; il alla d'abord en Suisse, puis en Provence où Fauriel vint bientôt le rejoindre. « Ce voyage, dit Thierry, avait pour lui un but scientifique; c'était le dernier complément de longues et patientes recherches sur l'histoire politique et littéraire de la France méridionale, travail digne, selon moi, des plus beaux temps de l'érudition historique. Condamné à l'oisiveté, je suivais, de ville en ville, mon laborieux compagnon de voyage, et je le regardais, non sans envie, scruter toutes les reliques du passé, fouiller les archives, les bibliothèques, pour mettre la dernière main à l'ouvrage qui devait combler un vide

immense dans cette histoire nationale. C'est ainsi que nous parcourûmes ensemble, durant plusieurs mois, la Provence et le Languedoc[17]. »

Et Thierry ajoutait en note :

« Je ne puis me défendre d'un vif regret, en songeant que d'autres travaux, ceux de l'enseignement, sont venus ajourner, pour longtemps peut-être, une publication que la science réclame. »

Cette publication, c'était l'*Histoire de la Gaule méridionale sous la domination des conquérants Germains* qui devait paraître en 1836.

Car en 1831, — et c'est à quoi fait allusion Thierry, — le gouvernement de Juillet avait offert à Fauriel une chaire de littérature étrangère à la Faculté de Paris. Or, chose curieuse, le sujet choisi par Fauriel était l'histoire de la poésie provençale.

« Cette littérature, disait Fauriel en ouvrant son cours, est bien réellement pour nous une littérature étrangère. La contrée qui en fut le berceau ne faisait point alors partie de la monarchie française et la langue qui lui est propre diffère à peu près autant du français que l'italien ou l'espagnol, mais ce n'est point à raison de ces différences secondaires que je me suis déterminé à vous parler de cette littérature, c'est pour des motifs plus graves et que je crois plus digne de vous intéresser.

« L'ancienne littérature provençale n'est pas seulement la première en date des littératures de l'Europe moderne, c'est celle qui a agi le plus tôt et le plus longtemps sur la plupart des autres, qui leur a donné le plus de son esprit et de ses formes et dont l'histoire tient le plus à la leur.

« ... Et je me suis décidé pour ce parti d'autant plus volontiers que la littérature provençale est devenue depuis quelque temps en Europe un sujet de réflexions et de recherches. En publiant son précieux recueil des poètes provençaux, M. Raynouard a comme rajeuni la renommée de ces poètes. Ses importants travaux sur leur langue et leur poétique ont provoqué partout des travaux analogues. »

---

17. *Dix ans d'études historiques*. Préface, p. 22.

L'importance de ces déclarations est extrême à un triple point de vue, c'est que d'abord Fauriel constatait le mouvement d'études méridionales, et par sa constatation lui donnait corps, pour ainsi dire.

C'est ensuite que Fauriel présentait la littérature provençale comme une littérature véritablement étrangère. Le mot est tout à fait important et l'importance, je pense, en est double. D'abord le public français, et surtout ce qu'il y a de romantique dans ce public, du moment que cette littérature est étrangère, va tout de suite s'y intéresser, lui trouver un pittoresque certain, inventé pour elle, une couleur, une allure spéciales; il y avait au contraire danger de mépris ou d'indifférence, si on l'avait présentée comme une simple littérature provinciale. D'autre part le public provençal, qui n'est pas encore formé, mais qui se formera dès ce moment et grossira de plus en plus, considérera que son ancienne littérature n'a aucun rapport avec la littérature française et par conséquent exaltera à sa manière le sentiment méridional en face de la centralisation française.

Enfin la troisième affirmation de Fauriel est tout aussi peu négligeable; selon lui la littérature provençale est à l'origine des autres littératures modernes et elle les a toutes inspirées. On voit par là combien plus tard il sera naturel que les poètes provençaux s'exaltent et, le patriotisme aidant, voient dans la Provence l'initiatrice de la civilisation contemporaine, la porteuse sublime de la lumière au milieu des ténèbres du Moyen âge.

C'est là une idée qui sera particulièrement chère à Mistral[18], et l'on peut dire, que, plus que Raynouard ou tout autre, c'est Fauriel qui l'a lancée.

Cette affirmation de Fauriel a d'autant plus d'importance qu'il a élargi les idées courantes sur la poésie provençale. Galvani, Raynouard et Diez considéraient que les Provençaux avaient cultivé avec succès, la poésie lyrique, mais seulement la poésie lyrique, et que l'épopée du Moyen âge était pour la plus grande partie française ou bretonne.

Contre cette assertion Fauriel s'inscrit en faux. Il s'étonne[19]

---

18. V. notamment le chant IV de *Calendau*, str. 17.
19. T. II, ch. XXVIII.

qu'on ait pu affirmer sérieusement l'absence de poésie épique en Provence; ce serait un fait littéraire unique et l'on doit avant tout examen se défier de cette affirmation. Mais l'examen confirme cette défiance : tout d'abord les Provençaux n'ont-ils pas eu à leur disposition la plus riche matière épique qui fût, c'est-à-dire la lutte contre les Sarrazins, à laquelle ils étaient encore plus intéressés que les populations du Nord.

« Il y a une grande légèreté, disait-il, à supposer, comme on le fait d'ordinaire, du moins implicitement, que ce fût seulement au douzième et treizième siècles et seulement dans le Nord de la France que les incidents de la longue lutte des chrétiens et des Arabes d'Espagne, sur la frontière des Pyrénées, devinrent des sujets de poésie populaire. Les populations du Midi avaient été infiniment plus intéressées que celles du Nord aux chances de cette lutte; elles y avaient pris une beaucoup plus grande part et il est évident que si elle dût être, dans la Gaule, un thème de poésie, ce dût être d'abord dans la Gaule méridionale. »

Un autre thème d'inspiration fut de toute évidence la première Croisade. D'ailleurs les Troubadours font allusion dans leurs vers à des chants épiques, qu'ils supposent connus de tous et l'on peut extraire de leurs œuvres le titre et le sujet d'une centaine de poèmes épiques, outre les fragments qu'on a pu en retrouver, comme la légende de Sainte-Foy d'Agen.

Quant à la disparition de ces récits épiques en langue d'oc il est facile de l'expliquer par la persécution qui suivit la Croisade contre les Albigeois.

« La monstrueuse guerre des Albigeois, dit Fauriel (employant des termes plus violents encore que ses prédécesseurs), qui détruisit la civilisation du Midi porta aussi un coup mortel à sa littérature. »

C'est que d'abord les hautes classes de la société abandonnèrent peu à peu la langue provençale, mais c'est aussi que l'autorité pontificale fit brûler la plupart des livres écrits en langue d'oc.

« On ne saurait évaluer ce qui se perdit de monuments de l'ancienne littérature provençale par suite de cette persécution inquisitoriale, mais on ne peut douter qu'il n'en périt un grand nombre. Le temps, l'incurie, le vandalisme des guerres de reli-

gion au seizième siècle ont comblé ces pertes, et peut-être est-il plus étonnant d'avoir encore quelques ouvrages provençaux que d'en avoir tant perdu[20]. »

Démontrer que les Provençaux ont créé une riche épopée, c'était bien, mais Fauriel va plus loin; ces épopées provençales, affirme-t-il, sont à l'origine des épopées françaises et des romans de la Table Ronde.

Des épopées françaises, d'abord : car, dit-il, les Troubadours font très fréquemment allusion à des récits épiques, qui racontent des événements aujourd'hui connus par les épopées de France, ainsi les guerres de Charlemagne contre les Arabes, l'épisode de Rolland, les combats de Guillaume d'Orange contre les Sarrazins. Or on ne peut imaginer que les Troubadours fissent allusion à des romans écrits en français, langue que tous ils ignoraient ainsi que le public. Donc ce sont là des romans provençaux, mais ils paraissent avoir ressemblé de si près aux romans français que la coïncidence paraît impossible. Il faut donc que les Provençaux aient imité les Français ou que ce soit le contraire. Or pour Fauriel c'est le contraire, car la littérature provençale s'est développée bien antérieurement à la littérature française.

De plus le thème principal des chansons de gestes, la lutte contre les Sarrazins, est un thème tout naturellement méridional. En outre dans toutes les chansons de gestes les traits de mœurs, ceux surtout de la chevalerie, ont bien des rapports avec la civilisation provençale, telle que nous la connaissons par les poésies lyriques, avec la conception que les Provençaux ont eue de l'amour et de la bravoure. La géographie elle-même milite en faveur de cette hypothèse; d'une part on trouve dans le Midi beaucoup d'appellations, qui témoignent de la popularité des héros épiques, tel Roland, d'autre part on trouve dans les chansons de gestes beaucoup de héros et de noms de lieux qui se rapportent aux régions méridionales.

Pour toutes ces raisons Fauriel considère que l'épopée française n'est qu'une imitation ou même une copie de l'épopée pro-

---

20. *Ibid*, p. 388.

vençale dont il ne reste aujourd'hui qu'un souvenir et quelques fragments.

Mais, chose plus étonnante, l'épopée bretonne elle-même dérive de l'épopée provençale. L'affirmation surprend le lecteur; Fauriel l'appuie sur des arguments qui sont vraiment ingénieux et subtils.

A vrai dire il ne saurait nier qu'il n'y ait eu primitivement une légende d'Arthur, en Bretagne; mais de cette légende les Provençaux se sont emparés, et ce sont eux en réalité qui ont créé l'épopée chevaleresque. Cette épopée est postérieure aux chansons de gestes; c'est justement quand les héros féodaux ont paru trop rudes et trop brutaux pour le goût de plus en plus raffiné que l'on a créé le type du chevalier courtois et pur, le cycle de la Table-Ronde et du Graal.

Pour appuyer ces assertions Fauriel recourt à la méthode qui déjà lui a servi; il recherche chez les Troubadours les allusions aux romans de la Table-Ronde et il les trouve nombreuses. Or ces allusions sont antérieures par la date aux plus anciennes rédactions françaises ou allemandes des romans bretons; par conséquent il a dû y avoir un prototype provençal.

Prenant comme exemple l'histoire de Tristan, Fauriel s'efforce de faire une démonstration précise.

Il est plus affirmatif encore quand il s'agit de prouver l'origine provençale de la légende du Graal. Le premier détenteur du Graal, Pérille, s'est établi au Nord-Est de l'Espagne et combat contre les païens de Saragosse; son fils Titurel soumet le royaume de Grenade. Tout le début de cette histoire se déroule en Catalogne et en Aragon; or à la cour des rois d'Aragon venaient chanter les poètes provençaux. De plus le Graal est enfermé dans une montagne qu'on appelle *Montsalvat*, et c'est là un nom provençal; il est gardé par une milice religieuse qui rappelle l'organisation des Templiers; or c'est dans les régions méridionales que l'ordre des Templiers s'est établi et développé plus que partout ailleurs. Il n'y avait rien qui fut plus dans l'esprit de la poésie provençale que de célébrer une chevalerie guerrière qui se donnât pour tâche l'extermination des Sarrazins. Enfin le mot même de Graal ou Grazal est caractéristique; il signifie *vase* en langue d'oc.

La conclusion de Fauriel est très nette :

« L'épopée chevaleresque provençale se divise donc, dès le milieu du douzième siècle, en deux branches parfaitement distinctes l'une de l'autre par la forme, par le caractère poétique, par la distinction aussi bien que par le sujet. L'une fut l'épopée carlovingienne, nationale, populaire, austère et rude, développement spontané d'anciens chants historiques sur les guerres du pays contre les Maures. L'autre fut l'épopée de la Table-Ronde, toute d'un jet, toute d'invention sentimentale, raffinée, principalement faite pour les hautes classes de la société. Ces deux branches d'épopée formaient le complément naturel et nécessaire de la poésie lyrique des Troubadours. Elles étaient conjointement avec celle-ci l'expression poétique de la civilisation provençale.

« Lorsqu'à dater de la deuxième moitié du douzième siècle, de 1160 à 1200, la poésie provençale pénétra dans les diverses contrées de l'Europe pour donner dans chacune le ton à la poésie locale, elle y pénétra tout entière, avec ses développements épiques comme avec ses développements lyriques; il n'y a pas moyen de concevoir une division, une exclusion à cet égard; il y a plus, les genres épiques provençaux durent être et furent, à tout prendre, ceux qui eurent le plus d'influence et de popularité à l'étranger. Partout où ils se trouvèrent en contact avec une épopée ou avec des traditions épiques indigènes, ils les modifièrent. Partout où ils ne trouvèrent point d'épopée nationale préexistante, ils en tinrent lieu.

« Or de tous les pays où fut accueillie la poésie provençale, la France était indubitablement celui où elle avait le plus de chance d'un succès complet; le voisinage, les relations politiques, l'affinité des idiomes, les souvenirs de l'ancienne unité gauloise, tout cela facilitait en France l'adoption, et l'adoption aussi entière que possible du système poétique du Midi. De toutes les raisons qui y firent recevoir dans son intégrité la poésie lyrique des Troubadours il n'y en avait pas une qui ne dût faire adopter aussi leur épopée... »

On voit toute l'importance d'une telle déclaration. A vrai dire Fauriel n'était point le premier à soutenir cette théorie. Le premier avait été l'abbé Papon, quand il avait dit son mot dans

ce débat sur les Trouvères et les Troubadours, dont nous avons parlé, qui avait enflammé les imaginations vers 1785[21].

Ses arguments étaient, pour quelques-uns, ceux que devait invoquer Fauriel. Lui aussi du fait que les Troubadours dans leurs morceaux lyriques faisaient allusion à des romans et récits concluait à l'existence de ces romans en provençal[22].

Lui aussi s'appuyait sur les noms de lieux et de héros, qui dénotent l'origine méridionale d'un certain nombre de chansons : « Les noms de *Beaucaire* et de *Saluces*, disait-il, où se passe l'aventure intéressante d'*Aucassin et Nicolette*, et l'attendrissante histoire de *Grizelidis* nous autorisent à disputer aux Trouvères l'invention de ces deux contes... »

Je ne sais si Fauriel avait eu connaissance des arguments de Papon; en tout cas il leur a donné une ampleur, une force, une publicité nouvelles; seuls quelques érudits de Provence pouvaient être au courant des arguments du savant abbé; grâce à Fauriel tout le monde savant s'émeut. Paulin Pâris entre en lice pour le combattre; on discute avec âpreté, le débat passe les frontières; W. Schlegel publie une brochure[23] où il tâche de mettre au point la question avec un louable souci d'impartialité :

« J'apprends, dit-il, que M. Fauriel a déjà été attaqué avec aigreur, pour avoir exalté trop exclusivement les Provençaux. Cela est fâcheux. Je ne conçois rien, je l'avoue, à cette partialité de province. »

Six ans plus tard Edgard Quinet adoptait la théorie de Fauriel[24].

« ... Le savant travail de M. Fauriel ne permet guère de douter que les Provençaux n'aient été les créateurs du mécanisme épique. Si d'ailleurs on compare les poèmes de la langue d'oc et ceux de la langue d'oïl on s'aperçoit bientôt que les épithètes et les comparaisons convenues, les fins de vers fréquemment

21. V. chapitre précédent, I.

22. Papon : *Lettres sur les Trouvères et Troubadours*, 1787, dans le *Voyage de Provence*, pp. 225-226, et cf. Fauriel : *Histoire de la poésie provençale*, pp. 399-400.

23. *De l'Origine des Romans de Chevalerie*, recueillie dans le t. II des *Œuvres françaises*, de Schlegel.

24. *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1837.

employées, les refrains, les habitudes et les idiotismes particuliers aux Trouvères ont été littéralement transportés d'un dialecte dans l'autre... »

Hippolyte Fortoul, quelques années plus tard, allait encore plus loin[25]. Après avoir rendu justice aux travaux de Fauriel qu'il admire, il allait jusqu'à lui reprocher de n'avoir pas supposé un théâtre provençal, imité par les Italiens et les Espagnols. « N'eût-il pas, disait-il, offert un spectacle complet et bien digne de piquer son ambition? Il eût peint les trois peuples qui passent pour avoir marqué leur génie original dans les trois grands genres de la poésie moderne, les Français dans le roman chevaleresque, les Italiens dans la poésie lyrique, les Espagnols au théâtre, recevant l'inspiration première et le germe fécond de ces Provençaux, qui, après avoir tout possédé, tout inventé, tout donné à leurs voisins plus tardifs et plus heureux, achèvent de perdre sous nos yeux jusqu'à leur langue, jusqu'à leur nom au sein d'une nation rattachée par eux à la civilisaton antique[26]. »

On voit le chemin qu'avait fait en quinze ans l'idée de Fauriel et combien elle s'était élargie encore dans les esprits méridionaux. Car Hippolyte Fortoul est un méridional; né à Digne en 1811, plus tard professeur de littérature française à Toulouse et à Aix, c'est lui, qui, Ministre de l'Instruction publique dans les premières années du second Empire, devait prescrire cette enquête sur les chants populaires qui amena chez Mistral Adolphe Dumas[27].

Ce n'étaient point les seuls services que Fauriel devait rendre à la cause méridionale. En 1837 il publiait une « Histoire de la Croisade contre les hérétiques Albigeois[28] », en vers provençaux avec une introduction très substantielle. Fauriel ignore

---

25. V. *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1846. Fortoul signalait dans ce même article les publications de Villemarqué : *Chants populaires de la Bretagne* (1839), et *Contes populaires des Marins Bretons* (1842).

26. Il faut ajouter à ces articles sur Fauriel celui de Sainte-Beuve, cité plus haut. *Revue des Deux-Mondes*, juin 1845.

27. V. Mistral : *Mémoires;* Paris, Plon, 1906, pp. 305-79. C'est donc l'enquête prescrite par Fortoul qui devait amener Mistral à connaître Lamartine, puisque Dumas présenta plus tard Mistral à Lamartine. V. Ve partie, ch. III.

28. Dans la *Collection des documents inédits* sur l'*Histoire de la France*.

encore que ce poème a eu deux auteurs et depuis ses travaux ont été remis au point[29], mais par cette publication il n'en redonnait pas moins aux populations méridionales la conscience de leur antique indépendance, soumise par la force à l'autorité de la France; il travaillait dans le même sens que Rochegude, Raynouard, Augustin Thierry, Mary-Lafon et tant d'autres. En homme qui avait édité les chants populaires de la Grèce révoltée, Fauriel voyait dans le poème qu'il publiait le chant d'une race qui proteste contre son asservissement; il considérait la Croisade contre les Albigeois non point comme le choc de passions précises, d'intérêts déterminés, mais comme le heurt de deux âmes, de deux civilisations antipathiques, celles du Nord et celle du Midi de la Gaule. Là où Rochegude avait vu surtout une guerre de religion, il apercevait une lutte de races.

Il appuyait son opinion sur les faits dans son *Histoire de la Gaule méridionale sous la domination des conquérants germains*[30], dont le titre seul dit assez l'esprit; c'était la confirmation par une étude minutieuse de la thèse que Thierry avait aventurée par une sorte d'intuition; c'était somme toute un long cri de protestation contre la centralisation militaire des rois de France.

Fauriel mourait en 1844 sans avoir achevé son œuvre et même sans avoir publié son Cours de 1831 qui devait voir le jour en 1846 seulement, par les soins de ses amis. Mais c'était plutôt là une bonne fortune pour les jeunes poètes de Provence, puisque c'était justement l'époque où ils commençaient à s'éveiller à la vie littéraire. Quelques années plus tard J.-B Gaut dans sa Préface du *Roumavàgi deis Troubaïres*[31] citait Fauriel en tête des savants qui avaient le mieux tracé le tableau des origines et de l'histoire de la littérature provençale.

---

29. Voir notamment la savante édition de Paul Meyer.
30. 4 volumes en 1836.
31. V. IVe partie, ch. III.

III

La vulgarisation de l'idée : Mary-Lafon.

Un disciple intéressant de Thierry et de Fauriel est ce Mary-Lafon, que nous aurions pu ranger à la suite de Raynouard parmi les romanistes, si d'autre part il ne s'était révélé comme un historien, et s'il ne nous avait pas comme tel apparu plus intéressant. A vrai dire d'ailleurs ce n'est ni un philologue ni un historien; plutôt qu'un savant, c'est un vulgarisateur, mais son influence est d'autant plus grande qu'il met sous une forme claire, commode et quelque peu grossière les idées que de jeunes poètes ne seraient pas allés chercher peut-être dans des livres plus austères.

Originaire du Tarn-et-Garonne, venu de bonne heure à Paris, il est le gascon souple, qui sait d'où vient le vent et lui tend ses voiles, et s'il s'est tourné de bonne heure du côté des études méridionales, ce nous est une forte preuve de leur faveur dès 1830. Il nous avoue lui-même en effet[32], que, jeté d'abord dans le camp romantique, il eut l'idée de faire, selon la manière de Walter Scott, un roman sur le Moyen âge méridional. Le héros en était Bertrand de Born[33], l'un des plus fameux Troubadours; ce roman parut en 1835 sous ce titre, et en sous-titre : *Mœurs du Midi*. C'est par ce romantisme que Mary-Lafon arrive aux études romanes; d'ailleurs il est membre de la société des antiquaires de France, de celle de linguistique; il y connaît Charles Nodier; il cause avec lui des poésies de Jasmin; Mary-Lafon ne l'aime pas, mais cette antipathie ne l'empêche pas de s'intéresser au mouvement méridional et de consacrer plusieurs volumes à ces études[34].

---

32. V. Mary-Lafon *Cinquante ans de Vie Littéraire.*

33. Notons le nom de Bertrand de Born, cité par Mistral dans sa poésie *I Troubaïre* (1853); *Roumavàgi*, p. 22.

34. *Tableau historique et littéraire de la langue parlée dans le Midi de la France;* Paris, 1841. *Histoire politique, religieuse et littéraire du Midi de la*

Quand il entreprenait de présenter le tableau de cette langue d'oc, qui avait été sa langue maternelle, ce n'était pas en philologue qu'il travaillait, c'était en véritable patriote méridional. « La langue d'un peuple, disait-il dans son *Introduction*, est sa vie comme son âme. Tout ce que les générations laissent en se succédant sur la terre périt ou s'efface. Seule la langue survit... Rarement les philologues m'ont paru comprendre tout ce que la tâche qu'ils entreprenaient a de philosophique et de véritablement élevé », et il continuait :

« Trente-sept départements parlent une langue inconnue à première audition, barbare même, et que les masses, qui s'arrêtent toujours aux impressions superficielles ont flétrie depuis des siècles du nom de *patois*. Quelques érudits fouilleront bien son origine, en éclairciront, si vous voulez, une partie; mais il ne leur viendra pas en pensée de dire à ces masses, qui ignorent parce qu'elles n'ont pas eu l'occasion ou le temps de s'instruire, de leur dire très haut. avec toute l'autorité de la science : ce que vous appelez patois est un mélange de divers idiomes, qui ont passé depuis le commencement des temps sur les lèvres de nos pères. C'est la continuation, un peu déteinte dans le courant de notre civilisation nouvelle, de cette magnifique langue romane qui servit d'interprète au monde. »

Ne croit-on pas entendre déjà les revendications qui, dans dix ans se feront entendre, sinon plus précises, au moins plus véhémentes, sur les bords du Rhône? Ne croit-on pas aussi entendre les revendications des partisans du « provençal à l'école », quand on lit de telles lignes :

« Trop strictement enfermés dans le cercle de l'investigation théorique ces savants ne songeront pas à se tourner vers l'Université et à l'avertir qu'il existe quatorze millions d'individus connaissant *à priori* les patois romans et que dès lors, au lieu de chercher à les effacer de leur esprit, au lieu de les proscrire, il faut en faire la *base* de l'enseignement linguistique; car, en les prenant pour échelle et les comparant simultanément au fran-

---

France depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours; Paris, 1842. *Nouveau choix des poésies originales des Troubadours*, parmi lesquelles *Gérard de Roussillon* et le *Roman de Jaufre*, encore inédits alors.

çais et au latin, on démontrerait, clair comme le jour, que les trois langues sont identiques et dès lors l'enseignement, triplant sa portée, se simplifierait et abrégerait sa durée des deux tiers au moins. »

Pour justifier ces assertions, Mary-Lafon montrait comment la langue d'oc se rattache de façon étroite au latin, comment elle a évolué le long des siècles, et dans la troisième partie de son travail, il faisait preuve d'une connaissance, incomplète encore, mais tout de même intéressante, des productions de la littérature d'oc du seizième au dix-neuvième siècles; il essayait même dans un appendice bibliographique de donner une liste de ces productions, et peu de choses en vérité avaient échappé à son investigation.

Mais où il allait se révéler disciple d'Augustin Thierry, ce devait être dans l' « Histoire », que nous avons citée. Dès son *Introduction* il déclarait : « Jusqu'ici nous n'avons pas eu d'histoire de France », et il ajoutait en note cette phrase de Thierry, extraite de ses *Lettres sur l'histoire de France* : « Je sens en moi la conviction profonde que nous n'avons pas d'histoire de France. » A la suite de Thierry, il reproche aux historiens de n'avoir fait qu'au point de vue français l'histoire de cette France, qui ne fut pourtant jusqu'à la Révolution qu'une collection de pays, « une vaste fédération rattachée au trône par des traités et des pactes conditionnels. »

« Il s'agit donc aujourd'hui, disait-il, de recommencer l'œuvre historique dans un système opposé. C'est la tâche patriotique et difficile que j'entreprends pour le Midi. De toutes les contrées sacrifiées le Midi de la France actuelle est, sans contredit, la plus importante à étudier, la plus curieuse à connaître. A lui seul le Midi forme la moitié du faisceau national; vingt générations avant l'arrivée des hommes du Nord, les hommes du Midi s'étaient rendus célèbres par le courage, les grands travaux, l'intelligence. Et il y a six cents ans à peine toute la littérature, toute l'intelligence du progrès social, toutes les idées n'étaient-elles pas exclusivement le partage du peuple d'oc? Jamais pays n'offrit un passé plus beau, plus riche en faits éclatants, merveilleux, poétiques, un passé plus noblement rempli, plus honorable à la famille humaine, et cependant plus inconnu. »

Son dessein était de faire précisément cette histoire du Midi qui n'avait jamais été faite, de faire revivre « cette antique nation, qui, bien que morcelée sur le papier en trente-sept départements ne forme comme autrefois qu'une seule famille de quatorze millions de frères parlant tous la même langue, ayant tous mêmes intérêts et mêmes souvenirs. »

C'était la première fois que l'on déclarait aussi nettement la fraternité des peuples d'oc et qu'on les voyait, malgré la division administrative, comme une vivante unité depuis les Alpes jusqu'aux Pyrénées[35].

De plus en plus l'idée de nationalité méridionale se précisait, s'affirmait, trouvait de nouveaux interprètes, plus vifs, plus audacieux. Et celui-ci fidèle au programme qu'il se traçait de la sorte, déroulait dans la suite des temps les gloires du Midi : les Phéniciens, les Grecs, les Romains, les Barbares, les Sarrazins défilaient sous ses yeux, apportant chacun à cette terre hospitalière des dons différents et toujours précieux. Il parlait avec enthousiasme de l'épanouissement splendide du Moyen âge, il donnait en vers français des traductions de Troubadours, et, pour médiocres qu'elles fussent, elles n'en restituaient pas moins au public des rythmes et des rimes, un ensemble plus coloré que les décalques plus exacts, mais plus pâles des précédents romanistes. Enfin, quand il en arrivait à la Croisade contre les Albigeois, il ne trouvait pas pour la flétrir assez de mots indignés. Il la qualifiait d' « œuvre inique », stigmatisait « le grossier intérêt temporel qui poussait Rome, la cupide ambition de la royauté ». « Ce drame terrible, disait-il de façon plus véhémente que correcte, qui marchait depuis vingt ans à travers le sang et le feu sur quatre cent mille cadavres n'avait été joué jusqu'au bout que pour donner Avignon au Pape et Toulouse au roi de France. »

Cette œuvre, quelque peu déclamatoire de Mary-Lafon, si elle faisait descendre la science romane des hauteurs de la pure spéculation aux sarcasmes de la polémique, lui donnait cependant un vivant intérêt. Un peu vulgaire, elle mettait les idées d'un

---

35. Cf. les vers de Mistral dans l'*Ode aux Catalans* (*Lis Isclo d'Or*, p. 174) :

Dis Aup i Pirenèu, e la man dins la man,
Troubaire, anbouren dounc lou viéi parla rouman.

Raynouard, d'un Fauriel, d'un Augustin Thierry à la portée de ce public de petits bourgeois lettrés, où le Félibrige allait trouver ses plus vigoureux adeptes. Alors que les savants romanistes ne se préoccupaient point du sort de la langue romane tombée à l'état de patois, Mary-Lafon apparaît en quelque sorte comme un des traits d'union entre les savants et les poètes populaires. Et nous en avons des preuves. Dès 1847 Roumanille le cite avec complaisance[36]. En 1853, Mary-Lafon accepte la présidence d'honneur, que lui décerne l'*Athénée-ouvrier* de Marseille, société littéraire dont nous montrerons l'importance[37]; en 1854 il écrit une introduction pour les œuvres du poète marseillais, Pierre Bellot, qui l'en remercie en termes hyperboliques; à la même date il envoie ses sentiments de sympathie aux organisateurs du *Roumavàgi dels Troubaïres* qui se tient à Aix.

Il écrivait à J.-B. Gaut : « Monsieur, j'ai reçu l'invitation que vous avez bien voulu m'adresser et n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir vous en remercier à Aix, dimanche prochain, vous et Messieurs vos confrères. Ayez la bonté de leur dire de ma part qu'il eût été doux à mon cœur d'assister à votre *Roumavàgi* et de sceller dans cette grande cène méridionale le pacte de famille qui unira bientôt, je l'espère, tous les enfants du Midi », et, faisant allusion à l'édition des fragments des Troubadours qu'il préparait, il ajoutait : « L'an prochain à coup sûr je serai plus heureux et il me sera probablement donné d'apporter à la réunion des Troubadours modernes un de ces grands monuments inédits des Troubadours antiques, qui montrent avec quelle splendeur le génie méridional se déployait il y a sept siècles[38]. »

Ainsi les poètes provençaux à leurs débuts s'étaient tournés vers ce disciple de Fauriel et de Thierry. Cela suffit à montrer l'importance du mouvement savant que nous venons d'étudier et comment il inspire et soutient la protestation tenace, mais obscure encore de la poésie populaire.

Il est au reste des publications locales dès 1830 qui marquent l'influence des historiens dont nous venons de parler. En 1831,

---

36. *Li Margaridelo*, 1re éd., 1847. (Note 5.)
37. V. IIe partie, ch. II.
38. V. *Roumavàgi*. Préface.

un nommé A. Denis publie à Toulon des « Chroniques et Traditions provençales » contenant deux récits : « La prise de l'Abbaye de l'Almanarre par les Sarrazins » et « l'Invasion de Charles-Quint en Provence ». Le livre est dédié à A. Thierry et précédé d'un discours sur le Moyen âge provençal et sur le roman historique de Walter Scott. « L'histoire de Provence, ajoute-t-il, plus que celle de toute autre province offre les vrais éléments du roman historique, tel que nous l'entendons de nos jours. »

Il faut citer aussi le roman d'un gentilhomme de Provence, le comte J.-B. de Villeneuve : « *Lyonnel ou la Provence au treizième siècle*[39]. » Le titre seul suffit à nous donner une idée de l'œuvre, mais cette idée se confirme quand on en a vu la présentation typographique et surtout quand on en a lu quelques chapitres. L'auteur emploie d'abord cette fiction romantique, dont usent Marie Aycar et Moquin-Tandon, qui consiste à prétendre que l'on a retrouvé une chronique dans les archives poudreuses de quelque vieille ville, et là-dessus il écrit une préface où il montre qu'il connaît très bien l'abbé Millot, Legrand d'Aussy, Raynouard, Roquefort et Guinguené; il parle avec complaisance des Troubadours, de la vieille noblesse de Provence, dont il fait partie lui-même, et dont il prétend évoquer la gloire.

C'est d'ailleurs un illisible roman, mais qu'il est symptomatique! On y voit de quelle façon on imaginait les Troubadours et pour quelles raisons on s'intéressait alors dans un certain cercle aux études provençales. Il y a même des imitations en vers français de poèmes des Troubadours, et, si médiocre que soit une telle littérature, tout de même elle est le signe d'un certain état d'esprit, d'une vision, d'un mirage qui aura son influence, même et peut-être surtout sur les esprits populaires. Le Moyen âge de la cour des Baux, au chant I de *Calendau* ou celui de *Nerto*, et de la *Rèino Jano*, c'est de toute cette élaboration romantique, à n'en point douter, qu'il est sorti.

Notons aussi *le Troubadour ou la Provence au douzième siècle* d'un certain J.-T. Ladoucette qui avait été préfet des Basses-Alpes sous le premier Empire. Lui aussi connaît et cite Nostredame, l'abbé Millot, Papon, Millin, Raynouard, A. Thierry. Il

39. Paris, 1832.

conte l'histoire bien connue du Troubadour Guillaume de Cabestang; c'est un essai de reconstitution du Moyen âge provençal, en un style d'un romantisme naïf[40].

Remarquons enfin l'œuvre imaginative d'un romancier, le Marseillais Marie Aycard (1794-1859), qui essaie d'adapter à la mode romantique les traditions provençales[41]. On y sent percer le désir de tous les jeunes poètes de l'époque, qui est, pour rajeunir la poésie épuisée dans les cours et les salons des siècles classiques, d'exploiter le fonds populaire, de faire entrer dans le domaine littéraire les traditions, les chansons, les divertissements du peuple, non pas précisément en leur conservant leur caractère « populaire », mais bien plutôt en les transformant, en les poétisant, en les idéalisant, en les rendant romantiques, pour tout dire. Et c'est ainsi qu'on y voit utilisés par Marie Aycard la Vierge noire et la lance de Saint-Victor, les « cheminées du roi René », les processions de la Fête-Dieu, les repas de Noël. Il y a là tour à tour du Walter Scott et de l'André Chénier. Voici par exemple le repas de Noël :

« Les parents étaient arrivés en foule, et avaient pris place à un repas frugal. L'amande à l'écorce fine et cassante, la grasse olive, la figue au goût sucré, et les gâteaux pétris avec de l'huile et l'anis couvraient la table. On y voyait aussi le poisson écarlate qu'on prend dans le creux des rochers et dont la chair conserve le goût des plantes marines qui l'ont nourri, la dorade argentée, le muge aux mille couleurs, et enfin le poisson que Pierre, le pêcheur d'hommes, avant de quitter sa barque et ses filets, prit un jour dans ses mains pour le présenter à son maître et qui conserve encore la trace de doigt de l'Apôtre. Le muscat cuit deux fois circulait dans les coupes... Alors on commença à chanter, le grand oncle entonna le vieux Noël des bohémiens[42]. »

Ce n'est qu'une description entre tant d'autres, que l'on sent romantiques plus encore que l'analyse ne permet de le dire, et

---

40. Paris, 1843.

41. Marie Aycar : *Ballades et Chants populaires de la Provence*, Paris, 1826.

42. Cf. la description de la soirée et du repas de Noël dans *Mirèio*, ch. VIII, notes.

qui, parmi d'autres publications, préparent l'opinion littéraire à considérer la Provence comme une sorte de Grèce et d'Italie où fleurit naturellement une poésie antique, et noble, bien que populaire.

Je suppose maintenant un jeune Provençal, qui vers 1850 lit Thierry, Fauriel, Raynouard, Mary-Lafon...

« Ainsi donc, se dira-t-il, mon pays a été du dixième au treizième siècle le pays le plus civilisé de la chrétienté; au milieu des ténèbres du Moyen âge il a brillé d'un éclat qui attirait vers lui tous les esprits et tous les cœurs; l'Europe entière s'est tournée vers la Provence, s'est enivrée de ses chants, l'Europe entière les a imités. La première, la Provence a donné au monde l'exemple de la chevalerie et du pur amour; elle a dans une époque barbare cultivé les sentiments les plus raffinés, elle les a célébrés sous une forme charmante. Il n'y a eu de poésie au Moyen âge que par la Provence, et toute poésie procède d'elle, celle des *Minnesinger* allemands et celle des grands poètes italiens et celle des Trouvères français. Cette gloire lyrique, Raynouard et Rochegude nous l'avaient restituée, les étrangers eux-mêmes nous l'avaient accordée; Fauriel a fait plus : il nous a donné la gloire épique. Ces rudes chansons de geste, ces romans délicats et chevaleresques dont la France et la Bretagne étaient si fières, ce sont nos aïeux qui les ont inventés. Les Trouvères français ont copié nos récits épiques ensevelis aujourd'hui sous les ruines de nos cités... Car la France ne s'est pas contentée de nous copier, elle nous a pillés. Elle a volé ses droits et ses titres à la Provence, à la suite d'une guerre inique, flétrie aujourd'hui par tous les historiens... Que vient-on nous parler de la primauté de la langue et de la littérature françaises? C'est la Provence qui est l'initiatrice de la civilisation moderne, et la force seule a dompté son génie... Mais voici qu'il se relève : de toutes parts des chants montent pour attester la vivacité de la vieille langue d'oc. »

Voilà ce que pouvait penser vers 1850, à la lecture des historiens français un jeune lettré de Provence, qu'il s'appelât Joseph Roumanille, Théodore Aubanel ou Frédéric Mistral. Et ce n'est point là simple imagination; ne trouvons-nous pas à cha-

que instant dans le *Miòugrano* des citations des Troubadours en épigraphes? Mistral ne fait-il pas dans *Mirèio*[43], d'une manière un peu forcée, qui dénote l'intention précise, une allusion à la croisade contre les Albigeois, et plus tard n'essaie-t-il pas d'évoquer dans *Calendau* la littérature d'oc au Moyen âge avec un luxe de détails qui dénote en lui un lecteur des romanistes et des historiens dont nous venons d'examiner l'œuvre[44], puisqu'il cite en note l'édition de *Girard de Roussillon*, par Francisque Michel[45] ou celle de *Flamenca* par Paul Meyer.

Il est plus précis encore et plus vif... Lisons la note qu'il met à l'invocation de *Calendau*. Il y parle en termes très nets des envahisseurs du Nord; il montre comment la croisade de Simon de Montfort, dirigée ostensiblement contre les hérétiques, avait en réalité pour but de soumettre les villes libres du Midi. Il regrette que cette nationalité romane n'ait pu s'épanouir au soleil, alors que les diverses provinces du Midi étaient toutes « prêtes à former un Etat de Provinces-Unies »; il parle, lui aussi, de l'œuvre de l'Inquisition, et il ajoute avec une mélancolique résignation :

« Il fallait, paraît-il, que cela fût pour que la vieille Gaule devînt la France moderne. Seulement les Méridionaux eussent préféré que cela se fît plus cordialement et désiré que la fusion n'allât pas au delà de l'état fédératif. C'est toujours un grand malheur quand par surprise la civilisation doit céder le pas à la Barbarie et le triomphe des *Franchimands* retarda de deux siècles l'histoire du progrès. »

Plus loin, quand dans une apostrophe célèbre, il a peint le sort de la langue d'oc « mise nu-pieds et bâillonnée », obligée d'aller vivre parmi les pâtres et les marins, il ajoute en note comme commentaire une citation de Fauriel[46].

---

43. V. chant IX, strophe 20. Mistral dut, lui-même, à la requête de son imprimeur, Séguin, atténuer la strophe et remplacer le mot *Traite* (traître) qui s'appliquait aux Croisés de Montfort, par le mot *Zòu*. V. Jourdanne. *Histoire du Félibrige*, p. 47. Dans le même esprit, v. la note 2 du ch. VI de *Mirèio*.

44. V. chant IV.

45. V. notes du chant IV.

46. Mistral cite ce texte de Fauriel : « Si les Troubadours dirent franchement et courageusement son fait à la Croisade, celle-ci en prit sa revanche. Les suites

A la même époque, s'adressant aux Catalans, il évoque ce commun passé de gloire et de poésie qui fut celui de la Catalogne et de la Provence, quand le comte Béranger avec ses voiles blanches entrait dans le Rhône pour recevoir la main et la couronne et les diamants de la princesse Douce, quand les Troubadours chantaient librement l'avènement d'un monde neuf, quand la république d'Arles au fond de ses marais parlait en face à l'Empereur, quand Tarascon, Beaucaire, Toulouse et Béziers d'un seul cœur couraient sus à l'envahisseur, quand Avignon barricadait ses portes devant Louis VIII de France, quand Pierre d'Aragon tombait sur les remparts de Muret pour la grande cause méridionale[47].

En même temps il évoque au château de Romanin les dames du temps jadis et leurs Troubadours, Phanette de Gantelme, Azalaïs et Bertrand d'Alamanon, Pierre de Châteauneuf et Jeanne des Porcellets, Guy de Cavaillon et Hugues de Sabran, Raimbaud de Vaqueiras et Béatrix de Montferrat, Bertrand de Born, Pierre Vidal, la comtesse de Die, Blanchelleur de Flassan, toutes les beautés qu'il devait encore évoquer au seuil de la vieillesse dans telle ou telle chanson des *Olivades*[48].

Mais nous ne saurions énumérer ici toutes les allusions que l'on peut trouver dans l'œuvre de Mistral à ce Moyen âge méridional; cette vision est un des soutiens de sa poésie et de sa pensée, et cette vision, il ne l'a trouvée ni aux champs de Maillane, ni au lycée d'Avignon, mais à la Bibliothèque d'Aix[49], en lisant les romanistes et les historiens, dont on voit bien par conséquent qu'il n'était pas inutile d'analyser l'œuvre patiente.

---

furent mortelles pour la poésie provençale. Les procédures de l'Inquisition contre les personnages suspects d'hérésie, l'institution d'une Université à Toulouse, la guerre déclarée aux écrits en langue provençale accélérèrent la chute de la littérature provençale; elles la tuèrent en fleurs, sans lui laisser le temps de porter des fruits. » *Introduction à l'Histoire de la Croisade contre les Hérétiques Albigeois, écrite en vers provençaux par un poète contemporain, traduite et publiée par Fauriel;* Paris, 1837.

47. V. *Lis Iselo d'Ór*, IIe partie, 2e éd. Lemerre, p. 165.

48. V. *Lis Oulivado*, pp. 17, 110, 166, 167.

49. V. Ve partie, ch. III.

CHAPITRE III

Les Amis des patois.

I

La Révolution et les patois.

La Révolution se trouve en présence d'un peuple qui, dans les villes, comprend à peine le français et le parle peu, qui, dans les campagnes, ne le parle et ne le comprend pas[1]. Grégoire avoue, en 1794, qu' « au moins six millions de Français, surtout dans les campagnes, ignorent la langue nationale, qu'un nombre égal est à peu près incapable de soutenir une conversation suivie, qu'en dernier résultat le nombre de ceux qui la parlent purement n'excède pas trois millions et que, probablement, le nombre de ceux qui l'écrivent correctement est encore moindre ». Or, il faut avouer que pour l'œuvre entreprise par la Convention, c'était une grave difficulté.

Pour une monarchie le problème ne se posait point : il suffisait au Roi d'avoir dans les provinces des gouverneurs et des intendants, que les rapports des autorités locales éclairaient suffisamment; un intendant pouvait ignorer le langage populaire, les nobles et les bourgeois le connaissaient pour lui, et comme on ne prétendait point demander au peuple son avis,

---

1. Dans la *Statistique des Bouches-du-Rhône* (1824, Marseille), le comte de Villeneuve constatait que le provençal était, à cette date de 1824, le langage usuel dans les classes moyennes et dans le peuple. « Il s'écoulera encore bien des années et peut-être bien des siècles avant que la langue française devienne populaire. »

il n'était point nécessaire qu'il sût l'exprimer. Mais sitôt qu'on a décrété le peuple souverain, sitôt qu'on lui a donné le droit de vote, le droit de contrôle des actes publics, il faut le mettre à même de comprendre ces actes publics, rédigés en français, de participer à la vie française par la connaissance de la langue française. Sans doute on aurait pu se contenter de lui en donner des traductions, et c'était la mesure qu'avait prise la Constituante, quand le 14 janvier 1790, elle avait ordonné de « traduire ses décrets en dialectes vulgaires. » Mais la Convention avait d'autres espérances : ces Jacobins qui rêvaient la République « une et indivisible », qui avaient voulu qu'on effaçât de la carte de la France les noms des vieilles provinces, qui poursuivaient les Girondins de l'accusation de fédéralisme, comment auraient-ils supporté de voir, ayant détruit les provinces, subsister les dialectes? « Nous n'avons plus de provinces, s'écriait l'abbé Grégoire[2], et nous avons encore trente patois qui en rappellent les noms. » Ils étaient logiques avec eux-mêmes; la conception unitaire de la France commandait l'enseignement obligatoire du français et la chasse aux dialectes; la conception égalitaire ne la commandait pas moins. En cette fin du dix-huitième siècle, en effet, le français est dans les provinces la langue des nobles et des bourgeois quand ils veulent se donner bel air; le patois est la langue du peuple; c'est là ce qu'un Conventionnel ne saurait supporter.

« Tous les membres du souverain, disait avec logique l'abbé Grégoire, sont admissibles à toutes les places; il est à désirer que tous puissent successivement les remplir.... Cet état de choses nous présente l'alternative suivante : si ces places sont occupées par des hommes incapables de s'énoncer, d'écrire correctement dans la langue nationale, les droits des citoyens seront-ils bien garantis par des actes dont la rédaction présentera l'impropriété des termes, l'imprécision des idées, en un mot tous les symptômes de l'ignorance? Si, au contraire, cette ignorance exclut des places, bientôt renaîtra cette aristocratie, qui jadis employait le patois pour montrer son affabilité protectrice à ceux

2. *Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir le patois et d'universaliser la langue française*, par Henri Grégoire; Paris, an II. 20 pp. in-8°.

qu'on appelait insolemment les *petites gens*. Bientôt la société sera réinfestée de *gens comme il faut;* la liberté des suffrages sera restreinte, les cabales seront plus faciles à nouer, plus difficilés à rompre, et par le fait, entre deux classes séparées s'établira une sorte d'hiérarchie (*sic*). Ainsi l'ignorance de la langue compromettrait le bonheur social et détruirait l'égalité. »

C'étaient là, au point de vue révolutionnaire, de fortes raisons. On s'est beaucoup moqué de l'abbé Grégoire, et Nodier ne lui a point ménagé les épigrammes. Pourtant ce fut un savant, et parmi tant d'énergumènes un esprit d'artiste et de lettré. C'est lui qui déposa sur le Bureau du Comité de Salut public trois rapports où il osait flétrir les actes du vandalisme révolutionnaire et réclamer le respect des œuvres d'art, quel qu'en fut le sujet, aristocratique ou religieux. C'est lui qui s'occupa d'organiser les bibliothèques de la Nation. Sans doute il s'égare et prête à sourire, quand il convie le Comité d'instruction publique à donner au français, à l'aide d'une grammaire nouvelle et d'un dictionnaire nouveau, « le caractère qui convient à la langue de la liberté »; pourtant il a une vue, je ne dis pas juste, mais logique, des nécessités qui s'imposent à son parti, quand il veut, comme il dit, « uniformer » la langue, non pas que cette unification soit nécessaire à l'existence d'une République française, mais parce qu'elle est nécessaire à la vie d'une République jacobine, fortement centralisée et, pour tout dire, impérialiste.

D'ailleurs, à quelque avis que l'on se range sur une question dont l'intérêt n'est pas encore épuisé, il faut reconnaître qu'il y avait à cette époque une certaine nécessité pour un peuple qui voulait, comme la France, affirmer définitivement son unité, de veiller à ce que la majeure partie de ses citoyens connût le langage officiel. Ce n'était point une raison pour proscrire les dialectes locaux. Quand toutes les provinces de France auraient appris la langue de France, sans cesser de parler le vieux langage, mieux adapté à leur âme, la chose publique n'en serait point allée plus mal. Mais la Convention, qui se bute dans son rêve de domination à toutes les rétistances locales, comprend les dialectes dans la proscription générale qu'elle fait de tout ce qui est « particularisme », « fédéralisme », elle les condamne, et de

cette condamnation, sanctionnée par l'Empire, par les monarchies successives, par la Troisième République, — car tous ces gouvernements ont été, à divers titres, centralisateurs, — ils ne sont point encore relevés et vraisemblablement ne se relèveront point[3].

D'ailleurs, ce n'était pas au hasard, en aveugle, comme on l'a trop souvent prétendu, que Grégoire fonçait contre les patois. S'il les traitait en ennemis, à tout le moins, ces ennemis, avait-il pris la peine de les connaître. Il n'avait pas cru que ce fût assez, pour résoudre cette question de linguistique, que de parler sept ou huit langues, comme il le faisait, et d'entretenir une correspondance suivie avec tous les savants de l'Europe; le 13 août 1790, il avait envoyé à tous les Clubs de province une lettre, accompagnée de quarante-trois questions sur les patois de France; il s'informait de leur usage, de leur origine, de leur degré de popularité, de leur prononciation, de leurs variations, de leurs grammaires, de leurs dictionnaires, des divers ouvrages écrits en patois, des moyens de les détruire, de l'état d'instruction dans les différentes provinces. Nous avons ce questionnaire, et aussi quelques-unes des réponses intéressantes qu'il a provoquées[4].

Comme la Convention, le Gouvernement impérial s'occupe de connaître les patois, d'en fixer les limites, d'en déterminer les principaux caractères. En 1807, le Ministre de l'Intérieur demande à tous les Préfets de lui fournir un état exact des patois parlés dans leur département respectif, de lui en dresser des échantillons en prose et en vers, et notamment la traduction littérale de la Parabole de l'Enfant prodigue, qui, ne contenant que des idées simples, pouvait facilement être traduite en langue populaire.

---

3. Barrère, dans son *Rapport et projet de décret présenté au nom du Comité de Salut public sur les Idiomes étrangers et l'enseignement de la langue française*, disait également : « Le fédéralisme et la superstition parlent bas-breton. l'émigration et la haine de la République parlent allemand, la contre-révolution parle l'italien et le fanatisme parle le basque. Brisons ces instruments de dommage et d'erreur. »

4. V. les documents réunis par A. Gazier : *Revue des langues romanes*, t. V à XV.

Une telle circulaire détermina une certaine agitation parmi les érudits de province; sans doute le Gouvernement impérial n'entendait point travailler de la sorte au relèvement des vieilles langues vaincues; c'était une statistique à établir, tout comme on eût dressé celle des propriétés cultivées ou des chevaux bons pour la réquisition. Mais le zèle des amateurs de la littérature locale et populaire put se trouver excité par cette marque d'intérêt que semblait donner aux dialectes le Gouvernement central. Parmi les preuves de cette activité que nous avons pu retrouver, il faut citer un petit volume de J.-J. Champollion-Figeac, professeur de littérature grecque à la Faculté des Lettres de Grenoble, publié à Paris, en novembre 1809[5]. L'auteur y considérait de façon générale les patois comme les débris des anciens idiomes celtiques, vaincus peu à peu par le romain. C'est assez dire qu'il ne comprenait point la filiation romaine de ces langues populaires, visible surtout dans le Midi, et qui justement leur donne la plus grande partie de leur valeur. Il étudiait ensuite les divers patois de l'Isère, la littérature populaire du Dauphiné, et il concluait : « Le goût et l'étude de la langue française sont si généralement répandus que l'on ne doit pas être étonné que les littératures vulgaires soient aujourd'hui presque généralement négligées. La littérature dauphinoise a eu ses beaux jours, mais jamais de réputation. Avait-on assez fait pour la lui acquérir? Je ne me permettrai pas de décider de cette question. Le passé en fournit le moyen à ceux qui prennent encore quelque intérêt à ces productions, auxquelles l'avenir ne promet que le déclin et l'oubli. Heureux si j'ai réussi à les y arracher pour quelques moments encore. »

Et cela n'est pas, on le voit, le signe d'un grand enthousiasme.

Mais antérieurement à cette enquête, dès 1805, les Bretons de Paris et de Bretagne, poussés par une même curiosité de leur passé national, avaient fondé à Paris l'Académie celtique, qui

---

5. « Nouvelles recherches sur les patois ou idiomes vulgaires de la France, et en particulier sur ceux du département de l'Isère, suivies d'un essai sur la littérature dauphinoise et d'un Appendice contenant des pièces en vers ou en prose peu connues, des extraits de manuscrits inédits et un vocabulaire. »

Ajoutons qu'en 1835, Colomb de Batines publie une *Bibliographie des patois du Dauphiné;* Grenoble, in-8°.

publia régulièrement des Mémoires, pleins de renseignements substantiels sur les traditions, les monuments, les dialectes de la Bretagne. Cette Académie réunissait des hommes considérables par leur situation dans l'Administration impériale ou d'une compétence éprouvée; on voyait parmi ces membres les noms des généraux Andréossy, Beurnonville, Mac-Donald, Brune, Miollis; du jurisconsulte Pastoret; de l'amiral Bruix; du grammairien Legonnidec, de Millin, de Volney, de François de Neufchâteau, de Guinguené, de Lacépède, de Fontanes, enfin, à titre de souvenir, celui de la Tour-d'Auvergne, mort au champ d'honneur en 1800, et qui ne s'était pas contenté d'être le premier grenadier de la République, mais avait écrit son livre des *Origines gauloises*.

Car ce n'est pas d'un point de vue strictement breton que sont organisés les travaux, mais celte au sens le plus large du mot, c'est-à-dire gaulois, c'est-à-dire encore que l'Académie se propose comme but la recherche de toutes les antiquités de la Gaule; de 1805 à 1814 elle reste constituée sous ce nom d'Académie celtique; à ce moment elle devient la Société des Antiquaires de France, et publie des travaux sur les patois dont nous parlerons plus loin.

Il est intéressant de constater qu'en pleine fièvre impériale les esprits les plus éminents, les hommes les plus graves cèdent à l'attraction du passé, éprouvent le besoin de se grouper pour rechercher les traditions, les titres héréditaires de la race, les vieilles formes de langage. En 1808, un ancien « directeur », Larevellière-Lépeaux, le théophilanthrope, donne aux *Mémoires* une importante communication sur le patois de Vendée. Celui qui connaît l'existence de cette Académie et l'ampleur de ses travaux comprend mieux Charles Nodier, qui certainement ne les a pas ignorés.

II

Charles Nodier.

Sans doute Raynouard, — là encore nous le rencontrons, — dès 1826[6], avait montré l'importance que présentait l'étude des patois et souhaitait que la publication de dictionnaires dialectaux fut encouragée par le Gouvernement, mais il en parlait en savant, en grammairien et le premier, je crois, qui se soit intéressé aux patois, en tant que langages pittoresques du peuple ou qui du moins l'ait dit et n'en ait point rougi, ce fut cet excellent Charles Nodier, dont le souvenir délicieux flotte encore sur les meilleures années du romantisme. Qu'il ait le premier trouvé à ces patois un intérêt poétique c'est une forte preuve, parmi tant d'autres, qu'un certain romantisme est, comme nous avons eu déjà l'occasion de le remarquer, à l'origine du mouvement méridional. Et ce certain romantisme, c'est celui qui s'intéresse à tout ce qui est nouveau, exotique, coloré, bizarre même, à tout ce qui sent son Moyen âge, à tout ce qui a quelque reflet des littératures étrangères ou primitives. C'est justement cet amour du primitif, du naïf, du pittoresque qui poussera les romantiques à s'intéresser aux manifestations de la littérature populaire, qu'elle appartienne aux siècles passés ou qu'elle soit encore vivante et agissante.

Et c'est Nodier qui, le premier, manifeste ce goût pour les créations de l'imagination populaire. En son pays franc-comtois, durant sa libre et pauvre jeunesse, il a couru les villages du Jura, il y a écouté les récits de vieilles gens, il a passé des soirées exquises à Quintigny, chez le vieux Joseph Poisson[7], avec le « maire, sa femme et leurs neuf jolies filles, le percepteur du canton, le médecin-vétérinaire, qui était un profond philo-

6. *Journal des Savants*, pp. 97 et 170.

7. Nodier : *Œuvres complètes*, éd. 1875. *Nouvelles*, et particulièrement préface de *La Fée aux Miettes*.

sophe, et même le desservant de la chapelle qui était un digne prêtre ».

Il y a pris le goût des histoires que le peuple se raconte; il les préfère aux vieilles fables de l'antiquité grecque et latine, dont l'éducation classique « farcit la tête des enfants, alors qu'on leur laisse ignorer les légendes de leur pays ». N'est-ce point, demande-t-il plaisamment, « une méthode d'abrutissement et de dégradation intellectuelle?[8] » A Besançon encore il a vu, il a aimé les théâtres de marionnettes, avec leurs Polichinelles et leurs Arlequins, et surtout le « Barbisier » franc-comtois, qui le jour de la Noël exprime « aux pieds du Dieu nouveau-né les véritables doléances du vrai peuple[9]. »

Pour avoir de tels souvenirs d'enfance, il sait bien que la vraie poésie ne se trouve point dans les bibliothèques, mais dans la nature et la tradition populaire. « Il faut feuilleter les vieux livres qui ont été écrits par des hommes simples ou s'asseoir dans quelque village écarté, au coin du foyer des bonnes gens. C'est là que se retrouvent de touchantes et magnifiques traditions, dont personne ne s'est jamais avisé de contester l'autorité et qui passent de génération en génération comme un pieux héritage sur la parole infaillible et respectée des vieillards[10]. »

Aussi n'a-t-il point assez de moqueries pour les pauvres savants qui croient que c'est d'Orient que nous viennent les contes de fées. « Que ne sont-ils assis quelquefois, ces orientalistes passionnés, sous le chaume du paysan ou près de la baraque nomade du bûcheron ou à la vieille parlière des veilleuses ou dans la joyeuse écraigne des vendangeurs. Loin d'accuser Perrault de plagiat ils se plaindraient peut-être de la parcimonie avec laquelle il a distribué à nos aïeux ces surprenantes chroniques des âges qui n'ont pas été... Depuis la vieille femme sentimentale, rêveuse et peut-être un peu sorcière... »

Et ici je ne puis m'empêcher d'évoquer le profil de la vieille Tavèn de *Mirèio*...

« ...Qui s'est avisée la première d'improviser ces fabliaux poé-

---

8. La *Légende de sœur Béatrix*.
9. *Les Marionnettes*.
10. *Légende de sœur Béatrix*.

tiques aux clartés flambantes d'une bourrée de génévrier pour endormir l'impatience d'un pauvre petit enfant malade, ils se sont répétés fidèlement de génération en génération[11]... »

Et, montrant aux jeunes littérateurs quelle riche matière poétique ils pourraient trouver dans ces récits populaires, sortis de l'âme même de la race, les conviant à cette glorification littéraire de la tradition française, il se rendait compte qu'il était grand temps d'agir, et que c'était un moment littéraire unique pour cette tâche que les premières années de ce siècle, qui menaçait de tout emporter dans son cours rapide...

« Mais surtout, s'écriait-il, ne perdons point de temps, je vous en conjure! Demain peut-être il serait trop tard. Le progrès nous a dit : « Je marche », et le monstre marche en effet. Comme la mort physique, dont parle le poète latin, l'éducation première, cette mort hideuse de l'intelligence et de l'imagination, frappe au seuil des moindres chaumières. Tous les fléaux que l'écriture traîne après elle, tous les fléaux de l'imprimerie, sa sœur perverse et féconde, menacent d'envahir les derniers asiles de la pudeur antique, de l'innocence et de la piété, sous une escorte de sombres pédants... Hâtons-nous d'écouter les délicieuses histoires du peuple, avant qu'il ne les ait oubliées, avant qu'il en ait rougi et que sa chaste poésie, honteuse d'être nue, se soit couverte d'un voile comme Eve exilée du paradis[12]. »

Et lui-même avait donné le bon exemple. Délicieux conteur, n'avait-il pas charmé la jeunesse de France avec ses contes exquis?

Ce goût pour les récits populaires devait tout naturellement s'étendre aux langues dans lesquelles ils étaient transmis, c'est-à-dire, aux patois, vivante expression de cette vieille France dont Nodier est un si curieux amant. Ces patois, au reste, ne sont-ils pas en marge de la littérature, de la linguistique? Autre raison de s'y intéresser. Sainte-Beuve, en effet, a justement remarqué que Nodier a eu le goût de tout ce qui est vaincu ou condamné par le sort. « Il aime, dit-il, il caresse d'imagination les proscrits,

---

11. *Du Fantastique en Littérature*. Contes fantastiques, éd. de 1861, p. 24.
12. *Légende de sœur Béatrix*.

le brigands héroïques, les grands destins avortés, les lutins invisibles, les livres anonymes qui ont besoin d'une clef, les auteurs illustres cachés sous l'anagramme, les patois persistant à l'encontre des langues souveraines, tous les recoins poudreux ou sanglants de raretés et de mystères[13]. » Lui-même n'avait-il pas dû fuir dans les montagnes du Jura les excès de la Révolution? N'avait-il pas été inquiété comme poète satirique, par la police de Napoléon? Comme lui, les patois étaient des proscrits de la Convention. Nodier n'a pas assez de sarcasmes et d'ironie indignés contre les projets de Barrère et de l'abbé Grégoire, qui ont « franchi la borne du délire et de l'ignorance », en demandant la suppression des patois comme « inconstitutionnels » et en déclarant qu'il était urgent d « uniformer » le langage de la nation[14].

Toutes les sympathies de Nodier allaient aux Girondins dans le fédéralisme desquels il retrouvait cet esprit de liberté, ce sentiment des nuances, ce désir d'indépendance des vieilles provinces qui lui tenaient si fort à cœur[15].

Au reste, de bonne heure, il s'était intéressé aux questions de linguistique. Dès dix-huit ans, il s'occupe de rédiger un *Dictionnaire des Onomatopées*, qu'il fait paraître à vingt-huit ans (1808). Il avait le vif sentiment de l'importance du vocabulaire, de la valeur, de la vie des mots. Il aimait cette langue du seizième siècle, si verte, si riche, dans laquelle les grammairiens n'avaient pas encore taillé, et qui portaient comme des fruits peut-être peu légitimes, mais pleins de saveur, les mille expressions des patois de France. Mérimée nous dit[16] que Nodier avait copié trois fois de sa main l'œuvre de Rabelais. Quand il fut membre de l'Académie française, il fut un de ceux qui travaillèrent avec le plus de verve et de science à la confection du *Dictionnaire*. Mais dès avant il s'était occupé de lexicographie; en 1826, il avait réédité

---

13. *Portraits littéraires*; 1845, t. I, p. 479.

14. *Mélanges de littérature et de critique;* Paris, 1820. T. I, pp. 63-99. *La Convention et la Grammaire.*

15. *Souvenirs de la Révolution*, t. I, p. 163. *Le Dernier Banquet des Girondins.*

16. *Discours de Réception à l'Académie.*

les *Mémoires de l'ancienne Chevalerie*, de ce Lacurne de Sainte-Palaye, dont nous avons déjà noté le rôle important dans le réveil des études romanes; en 1829, il avait fait paraître un *Examen critique des Dictionnaires de la Langue française*, et à peu de distance, en 1834, des *Notions linguistiques* où nous trouvons un chapitre plein d'intérêt sur le patois[17].

Nodier s'y indigne contre les décisions du Comité d'arrondissement de Cahors, qui avait proposé leur destruction; il en parle avec chaleur, avec amour, non pas seulement en savant qui connaît leurs ressources, — qui sait que ce ne sont point des jargons méprisables, que ce sont de vraies langues, ayant leurs lois, des lois très fixes et très pures, dont aucun caprice de lettré n'est venu interrompre le développement normal, — mais encore en artiste qui sait en apprécier la richesse, l'élégance, la poésie. Il faut connaître les patois, dit-il, d'abord pour bien savoir le français, car on y retrouve ses radicaux primitifs; ensuite pour leur valeur propre, car « le patois c'est la langue native, la langue vivante et nue... Il est immortel comme une tradition. » Qu'on ne le méprise pas! il a « une grammaire aussi régulière, une terminologie aussi homogène, une syntaxe aussi arrêtée que le pur grec de Socrate et le pur latin de Cicéron. » Enfin, c'est la langue du peuple, jeune, vive, pittoresque comme lui. Loin d'en avoir le dédain « si les patois étaient perdus, il faudrait trouver une académie spéciale pour en retrouver la trace. »

Et pourtant quelques-uns au nom de la civilisation voudraient les détruire! Sous les grands noms de progrès et de raison on condamne la liberté du langage. « Oui, mes enfants!... ce jargon quasi-français que la politique nous jette... c'est votre langue, entendez-vous? Celui de votre village n'est rien! » Mais si l'on proscrit les patois, s'écrie le bon Nodier, qui nous rendra la *canzonette* et la *pastourelle* du Midi, répétée sur des airs qui enlèvent l'âme au son d'un pauvre galoubet, sous l'ombre menue du pin ou de l'olivier?... Faudra-t-il renoncer aux doux chants de la Provence et du Languedoc, aux joyeux rébus du picard, aux *kiriolès* naïfs du Lorrain, aux ingénieux Noëls du Bourguignon?

---

17. Nodier parle aussi des patois dans le *Temps;* 10 mai 1834.

Adieu, Bellaudière; adieu, Goudouli; adieu, Zerbin; adieu, aimables enfants des Troubadours!..[18] »

Se montrer ainsi informé des grands noms de la littérature méridionale, c'était bien beau dès cette date, mais Nodier faisait mieux : il trouvait déjà dans son indignation ce qui sera l'accent d'un Mistral, réclamant pour le Midi le droit de conserver sa langue :

« Sait-on seulement ce que c'est qu'une langue et quelles profondes racines elle a dans le génie d'un peuple, et quelles touchantes harmonies elle a dans ses sentiments? Sait-on qu'une langue c'est un peuple, et quelque chose de plus qu'un peuple, c'est-à-dire son intelligence et son âme? Une langue! le sceau que Dieu lui-même a imprimé à l'espèce pour la tirer de l'ordre des brutes et l'élever presque jusqu'à lui, vous penseriez à l'effacer! Que d'extravagance et de misère[19]! »

Et le doux lexicographe se laissait aller à une véhémence d'expression, qui ferait sourire si on la rencontrait sur des lèvres méridionales :

« Quand on en est venu à de pareilles théories, il faut avoir au moins l'affreux courage d'en adopter les conséquences. Il faut anéantir les villages avec le feu; il faut exterminer les habitants avec le fer[20]. »

Les Félibres n'ont jamais parlé si vivement.

Nodier, au reste, devait donner jusqu'à la fin des preuves de son attachement à la cause qu'il défendait de la sorte : il fut un des premiers à signaler, à encourager les efforts de Jasmin[21], dont il protégea toute la carrière; et se tournant aussi vers les

---

18. Notons ce sentiment de la filiation du patois méridional à la langue des Troubadours.

19. Cf. Mistral, *Iscle d'or*, p. 175. « Des Alpes aux Pyrénées, et la main dans la main — Poètes, élevons donc le vieux parler roman — C'est là le signe de famille — C'est là le Sacrement qui unit les fils aux aïeux — L'homme à la terre. — C'est là le fil — Qui tient le nid dans la ramée. »

20. *Bulletin du Bibliophile*, année 1835, t. I, n° 14.

21. V. art. de Nodier sur Jasmin (*Le Temps*, 10 oct. 1835) reproduit dans les *Œuvres de Jasmin* (éd. Boyer d'Agen, t. I, *Appendice*). Voir aussi Donnadieu : *Les Précurseurs...*, p. 319. L'anecdote amusante sur la première rencontre de Nodier et de Jasmin dans sa boutique d'Agen.

poètes de Provence il écrivait, le 5 mai 1842, à Pierre Bellot : « ...Vous, Monsieur, et quelques autres, avez hautement justifié mon opinion sur les patois de la France, vous m'avez donné raison et je vous en remercie[22]. »

III

Les Érudits.

Dans le même temps que Nodier disait le charme des patois, la Société royale des Antiquaires de France y prenait un vif intérêt. Le tome de ses *Mémoires*, pour l'année 1824, leur est tout entier consacré; il contient une traduction en patois auvergnat du livre de *Ruth* de l'abbé J. Labouderie, chanoine de Saint-Flour, un extrait d'un glossaire des différents patois en usage dans le département des Alpes, par M. Richard, des chansons en patois du pays de Bresse et divers mémoires sur des patois du Jura ou de la Bretagne, des recherches sur la langue catalane, enfin toute une collection de versions patoises de la parabole de l'Enfant prodigue, résultat de la grande enquête de 1807.

Un peu partout on commence à s'occuper des patois... C'est tantôt en province, tantôt à Paris, tantôt même à l'étranger. En 1827, un érudit de Montpellier, F.-R. Martin[23], donne un *Essai historique sur le langage vulgaire des habitants de Montpellier*. S'inspirant des travaux de Raynouard et de Champollion-Figeac il suit la filiation celtique et romaine des dialectes méridionaux; il constate les progrès croissants du français, et le recul des patois, dû, dit-il, à l'instruction plus répandue, aux voyages plus fréquents, à l'établissement des salles de spectacles, à la Révolution, à la conscription. Il ajoute avec assez de mesure

22. Cité par Robert Reboul : *Bibliographie des ouvrages écrits en patois du Midi de la France et des travaux sur la langue romano-provençale;* Paris, 1887.

23. F.-R. Martin : *Les loisirs d'un Languedocien;* Montpellier, 1827. Il avait déjà publié « *Fables, contes et autres poésies patoises* »; Montpellier, 1805.

et peut-être de justesse : « Nous sommes loin de penser que jamais notre idiome disparaisse entièrement, à moins d'une grande catastrophe, nous présumons qu'il se francisera dans les villes avec rapidité, avec moins de rapidité dans les villages..., qu'arrivé à son dernier degré d'altération il aura conservé néanmoins ses terminaisons propres et sera devenu, en quelque sorte, un dialecte de la langue française ». A la suite de cet « essai », il publiait quelques poèmes des Troubadours, et quelques extraits de pièces du dix-huitième siècle en dialecte montpélliérain.

A Béziers, Jacques Azaïs fait instituer en 1838, par l'Académie qu'il préside, un concours en langue d'oc; lui-même projette d'écrire un dictionnaire de la langue d'oc et publie des poésies en dialecte biterrois[24].

Un autre érudit, Gustave Brunet, mais qui n'a point d'attache avec le Midi, publie par simple curiosité de bibliographe, à Paris, en 1839 et en 1840, deux petits répertoires bibliographiques[25], contenant des extraits d'ouvrages écrits en patois du Midi. « Il faudrait, disait-il, en 1839, tâcher de préserver d'un oubli complet les curieux débris d'une littérature qui, longtemps délaissée, va s'éteindre au moment où sa réhabilitation commence. Les patois s'effacent, disparaissent, déjà ils sont modifiés, corrompus au point de devenir presque méconnaissables; bientôt la centralisation leur aura porté le coup de grâce... », et en 1840, après avoir cité Nodier, Sainte-Beuve dans son article sur Jasmin, Xavier Marmier, dans ses voyages, il constatait la curiosité générale à l'égard des patois. « Depuis quelque temps, disait-il, nous voyons avec plaisir l'attention des littérateurs se diriger parfois sur ce coin presque inexploré de notre littérature ».

On le voit, les érudits de province et de Paris ne chômaient pas, — car outre ceux-là, différents travaux d'intérêt particulier

---

24. V. F. Donnadieu : *Les Précurseurs des Félibres*. Notons qu'à ce concours de Béziers fut couronné le poète aixois Diouloufet et le poète ouvrier de Carcassonne, le coiffeur Daveau. V. IIIe partie, ch. I.

25. G. Brunet : *Extraits d'ouvrages écrits en patois;* Bordeaux, 1839 et 40.

avaient paru dans tous les coins de la France[26], — mais pour trouver un ouvrage d'ensemble sur les patois, il faut attendre qu'un Allemand y consacre son érudite patience : c'est J.-F. Schnakenburg, qui publie à Berlin, en 1840, un *Tableau synoptique et comparatif des idiomes populaires ou patois de la France.*

On y sent tout de suite l'influence très nette de Nodier, puisque l'ouvrage porte en épigraphe, cette phrase extraite de ses *Notions de linguistique :* « Si les patois n'existaient plus, il faudrait créer une Académie exprès pour les retrouver », l'influence aussi du romantisme, que nous avons eu déjà l'occasion de remarquer, puisque l'auteur écrit ceci (*Introd.*, p. VI.) :

« La Révolution qui s'opéra dans la littérature française vers le commencement de notre siècle, ne se borna pas à réformer le tour de la pensée, à renverser ou à ébranler au moins les bases de l'ancien Parnasse français, elle envahit tout le domaine de la langue et tendit à abolir l'autorité, à émanciper la parole. La nouvelle école à laquelle on s'est plu à donner le nom de romantique, après s'être jetée tête baissée dans l'archaïsme, y rencontra à moitié chemin, le patois, qu'elle n'hésita pas à exploiter également pour ses débuts ».

Avec un sens très averti des nouvelles nécessités de la vie

---

26. Voici quelques-uns des travaux cités par Schnakenburg : Nicolas Béronie et Vialle : *Dictionnaire du patois du Bas-Limousin* : Mounier, *Vocabulaire de la langue rustique et populaire du Jura.* — Richard, *Glossaire des différents patois en usage dans le département des Vosges.* — Roquefort, *Vocabulaire Champenois.* — Oberlin, *Vocabulaire du patois lorrain des environs du Ban de la Roche.* — Roquefort, *Vocabulaire du Perche et de la Normandie.* — De La Haye, *Vocabulaire picard.* — Jaubert, *Vocabulaire du Berry.* — Hécart, *Dictionnaire rouchi.* — Pluquet, *Vocabulaire des mots en usage dans le Bessin* (Normandie). — Cordier, *Vocabulaire des mots patois du département de la Meuse.* — Louis Dubois, *Vocabulaire des mots patois du département de l'Orne.* — Grosley, *Recueil des mots patois de la ville de Troyes.* — Ribier d'Auriac, *Dictionnaire patois de la Haute-Auvergne.* — Le Mière de Corvay, *Collection de mots patois de la ville et de la contrée de Rennes.* — Desgranges, *Recueil de mots patois du canton de Bonneval.* — Dom Jean François, *Vocabulaire Austrasien.* — Fullot, *Recherches sur le patois de la Franche-Comté, de Lorraine et d'Alsace.*

Tous ces ouvrages ont paru, bien entendu, avant 1840, date de l'ouvrage de Schnakenburg.

française, le savant allemand parlait de « décentralisation intellectuelle », et de la « grande velléité de vie » que montraient alors les « idiomes locaux, dont la littérature n'a été cultivée avec plus de zèle à aucune des époques précédentes ».

Cela n'est pas très bien dit, si l'on veut; cela sent un peu l'allemand, mais cela n'en est pas moins très significatif. Il y a dans ce livre le plus vif sentiment de la dignité des patois, qui ne sont point, d'après l'auteur « une sotte et dégoûtante altération de ce qu'on appelle le bon français », mais, « des langues simples, naïves, diaphanes » qui ont, « une grammaire, une syntaxe aussi régulière, et aussi arrêtée que les langues les plus élégantes ». Pour cette défense des patois, Schnakenburg se range avec feu derrière Nodier, dont il reproduit les termes, mais il le dépasse, quand il essaye de donner une explication de leur origine, d'en faire une classification méthodique, d'en déterminer les lois, d'en fournir dans un appendice quelques échantillons, extraits de Goudouli, de Saboly, de Pélabon, et d'autres gloires provinciales.

Sans doute la distinction n'est pas suffisamment établie entre les divers dialectes de France; la valeur propre des dialectes d'oc, tout à fait indépendants et formant une langue à part, n'est point indiquée, et ce mot de patois sera rejeté avec horreur par les jeunes poètes de Provence. Mais cet ouvrage n'en est pas moins digne d'intérêt, puiqu'il marque quelle est alors la curiosité générale à l'égard des dialectes populaires[27].

Elle se marque encore, cette curiosité, dans les œuvres du polygraphe fumeux, mais bien significatif, qui s'appelle Pierquin de Gembloux. C'est un original, il est vrai, mais si l'air du temps avait été autre, son originalité aurait trouvé une autre direction. C'est un Méridional, et non pas de la meilleure espèce, il y paraît à sa prolixité déplorable. Sa carrière est très agitée; engagé pendant les Cent Jours parmi les fédérés de Montpellier, — il a dix-sept ans alors — nous le trouvons à la paix régent

27. En même temps paraît un ouvrage d'un autre allemand, A. Fuchs : *Uber die sogennunsen unregelmâssigen Zeitwôrter in den romanischen Sprachen, nebs Andentungen uber diewichtigsten Mandunsen;* Berlin, 1840; dans le chapitre XI, il traite des patois français. Il n'ajoute rien au précédent.

au collège de Valence, mais bien vite destitué pour avoir écrit une chanson bonapartiste. De retour à Montpellier, il y fait sa médecine et l'y voilà docteur en 1821. Il part pour Paris, il végète, combat en 1830 contre le Gouvernement qui l'a destitué, recueille les fruits de son libéralisme sous la forme d'une inspection d'académie à Grenoble, d'où en 1830 il est nommé, en la même qualité, à Bourges, où il meurt en 1863.

Il n'est pas de pire polygraphe. Il a écrit successivement « De l'Unité de l'Espèce humaine », et « l'Histoire de la Châtre ». L'histoire locale du Berry en effet l'a retenu longtemps, mais il s'est aussi occupé de philologie, et c'est à ce titre qu'il nous intéresse[28].

Surtout son histoire des patois est intéressante, non pas qu'elle contienne rien de nouveau, — car on y reconnaît du Champollion-Figeac, du Nodier et du Schnakenburg, — mais justement en ce qu'elle nous montre la vulgarisation, déjà faite à cette date, d'idées qui étaient, vingt ans auparavant, le privilège de quelques esprits curieux. « Un mouvement général », disait Pierquin en un style au reste qui ne semblait pas le désigner spécialement pour une inspection académique, « un mouvement général s'imprime sur tous les points de l'Europe savante, en faveur de l'étude des différents modes d'expressions phonétiques des nationalités éteintes ou vivantes. Partout on ressuscite les peuples, on reconstruit leurs langues, on fait leur histoire; nos langues, notre histoire seront-ils oubliés? Il en est temps encore; hâtons-nous d'inventorier ces richesses nationales; que chacun se charge d'une partie de cette vaste question; rédigeons surtout des vocabulaires. »

Et plus encore que les considérations confuses qui défilent, sans ordre appréciable, pendant deux cent quinze pages sous la plume baveuse du bon Pierquin, ce qui est digne d'intérêt, dans sa publication, c'est une bibliographie patoise de cent vingt

---

28. En 1841, il publie, à Moulins, un livre des *Trouvères du Berry, précédés d'un discours sur la langue et la littérature de cette province avant le treizième siècle;* à Nevers, un *Essai sur la langue et la littérature morvandèles;* en 1843, à Paris, une *Histoire Littéraire philologique et bibliographique des Patois et de l'utilité de leur étude.*

pages qui lui succède et dans laquelle l'auteur montre qu'il a eu connaissance de la plupart des manifestations de la littérature populaire. Spécialement il est lié avec des poètes provençaux, tels que Camille Reybaud et Pierre Bellot, qui lui adressent des vers dont il ne manque pas de tirer vanité, et nous voyons même que dans « Lou Tambourinaïre et le Ménestrel », Bellot n'omet pas d'annoncer en termes de pompeuse réclame « l'Histoire des patois de M. Pierquin de Gembloux ». Pierquin d'ailleurs voulut collaborer de façon effective à la restauration des idiomes populaires. Il fit paraître successivement trois recueils de vers en dialecte montpelliérain, écrits avec la même abondance fluide, la même facilité molle, qui ne permet pas d'en retenir quoi que ce soit[29]. Néanmoins on le citait parmi ceux qui contribuaient de toutes façons à la renaissance méridionale; les organisateurs du *Roumavàgi* d'Aix en 1853 le placeront parmi les savants aux côtés de Fauriel, de Mary-Lafon, de Saint-René Taillandier et lui demanderont des vers qu'il ne refusera point[30].

L'exemple de Pierquin est excellent, je le crois, pour nous prouver comme les esprits les plus confus, et les plus médiocres, de la France de Louis-Philippe, s'intéressent à toutes les manifestations de la littérature locale et populaire. C'est bien le signe que les idées d'un Raynouard, d'un Fauriel se sont répandues.

En voici un autre exemple : c'est celui d'un bon habitant de La Ciotat, Etienne-Michel Masse, qui a des lettres et la même prolixité que Pierquin. Dès 1806 il publiait à Paris, en deux volumes, *Les loisirs d'un Troubadour*, ce qui n'était autre chose qu'un poème en prose en douze chants sur le sacrifice de Jephté, mais où il était plus intéressant, c'est quand il écrivait, en 1842[31] :

« Le temps est venu de créer des littératures locales; celles-là nous laissent des impressions et des souvenirs; les littérateurs qui

---

29. *Fluretas;* Paris, 1844. *Pimparelas;* Paris, 1846. *Louisa*, Montpellier, 1850.

30. V. *Roumavàgi*, préface, p. 14 et les vers de Pierquin, p. 241.

31. *Mémoire historique et statistique du Canton de la Ciotat, couronné en 1840 par la Société de Statistique de Marseille.* Le même auteur donne, en 1847-48, en 2 vol. « *Du Romancium occidental ou Etudes et recherches historiques et philologiques sur nos origines*, énorme fatras sans aucune valeur.

ont la prétention d'instruire tout le monde n'apprennent à peu près rien à personne », et surtout, quand après avoir reconnu les bienfaits de l'unité française, achevée par la Révolution, il corrigeait néanmoins son idée en ces termes :

« Mais peut-être est-il arrivé que cette unité tant désirée et si péniblement acquise a laissé, en se formant, perdre et s'échapper le feu, plus désirable encore et non moins efficace du patriotisme. De bons esprits paraissent même craindre qu'en se déployant avec trop peu de circonspection et de réserves l'unité administrative ne finisse par effacer tout à fait, par abolir une foule de souvenirs, d'images, de généreuses affections, de sentiments indéfinissables, dont s'alimente l'amour du pays. L'uniformité des mouvements et des règles ne tend que trop à faire des automates, condition sociale fort commode pour les ambitieux qui n'ont plus qu'à savoir saisir le fil, qu'à faire jouer un certain ressort. Avec cette uniformité rigoureuse, on a des moines ou des soldats; on n'a pas des citoyens. »

IV

Les Patois et la mode.

Dès lors tout ce qui est patois et littérature populaire va devenir à la mode. De cette mode voici quelques exemples :

Nous trouvons dans la *Revue des Deux-Mondes* (1er juin 1839 et 1er février 1840), deux articles sur la littérature populaire en Italie[32]. Ils sont rédigés par un italien J. Ferrari qui montre qu'au dessous de la littérature officielle d'Italie, création artificielle et toute académique, il y a eu tout un foisonnement d'œuvres dialectales à Venise, à Naples, à Milan, à Bologne, qui, sans avoir le poli et le fini des grandes œuvres, ont cependant une verdeur, une sève qui a manqué à la littérature d'apparat depuis

32. V. aussi *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1833, art. de J. Mainzer : *Musique et chants populaires de l'Italie.*

le dix-septième siècle, et représentent mieux que les œuvres connues ordinairement les âmes diverses des différentes régions de l'Italie.

Qu'une telle étude ait été introduite et lue avec intérêt dans la *Revue des Deux-Mondes*, c'est un indice encore que les plus graves esprits du temps de Louis-Philippe se tournent volontiers vers la littérature du peuple. Nous en verrons d'autres plus probants encore, dans les chapitres suivants.

Indiquons aussi le goût de George Sand pour la littérature du peuple; sans doute il lui est imposé par ce sentiment humanitaire que nous examinerons plus loin, mais il n'y a pas dans son cas que ce socialisme de Quarante-huit, il y a le goût très vif et très sûr du vieux parler. En juillet 1843, elle écrivait au comte Jaubert, député du Cher, qui venait de recueillir les principaux termes du patois berrichon[33].

« Il y avait bien longtemps que je projetais une grammaire, une syntaxe, et un dictionnaire de notre idiome, que je me pique de connaître à fond » et elle le prouve dans la suite de sa lettre par des remarques très précises : « Je me propose, ajoute-t-elle, de vous envoyer une centaine de mots que nous examinerons et dont quelques-uns certainement vous plairont, soit que vous fassiez plus tard un appendice à votre vocabulaire, soit que, comme amateur éclairé, il vous paraisse amusant de les connaître. Je suis en train de les bien examiner de mon côté pour en établir l'orthographe. »

On le voit : la bonne dame de Nohant, loin de mépriser le parler de ses paysans, y prenait le plus vif intérêt; elle le confrontait, nous dit-elle encore, au langage de Rabelais; c'est-à-dire qu'elle avait le sens de la continuité de la langue et de la noblesse des patois.

C'était au reste dans toutes les provinces ce même goût du vieux langage, la même curiosité de la poésie populaire; c'étaient un peu partout des communications aux Académies de province, des grammaires, des dictionnaires, des articles de revues; c'était une sorte de vaste enquête, qui, sans ordre encore, sans méthode,

---

33. *Vocabulaire du Berry par un amateur de vieux langage*, 1842.

sans coordination, mais avec la plus grande ardeur se poursuivait sur tous les points de la France, au Nord aussi bien qu'au Midi, et qui préparait les esprits à recevoir, le jour venu, un grand poème écrit dans un dialecte qui n'avait pas désarmé.

Notre intention n'est pas de faire ici une énumération de tous ces travaux, nous avons signalé, surtout dans le Midi de la France, ceux qui ont pu avoir le plus d'action sur les esprits de Provence[34]. Toutefois nous ne saurions passer sous silence les publications bretonnes, étant donnée l'influence de Brizeux dont nous parlerons plus loin.

Emile Souvestre publie dans la *Revue des Deux-Mondes*[35] d'importants articles sur les « Poésies populaires de la Basse Bretagne »; il étudie tour à tour les poésies lyriques et le théâtre celtique. « J'ai parcouru, dit-il, le Finistère en tout sens et presque chaque fois c'était un nouveau chant que j'entendais. Aussi nulle parole ne peut rendre quelle enivrante sensation pour celui qui comprend notre vieux langage, lorsque, par un beau soir d'été, il traverse les montagnes de la Cornouailles, en prêtant l'oreille aux chansons des bergers. »

Emile Souvestre devait utiliser ce fonds celtique pour son travail littéraire et aux environs de 1850 il fait paraître dans la même revue des « *récits de la Muse populaire* ».

Plus intéressant encore est Théophile de la Villemarqué, qui recueille et publie les chants populaires de la Bretagne[36]. Il s'y révèle disciple d'Augustin Thierry et de Fauriel : « Le peuple, dit-il, n'a pas d'histoire. Cependant elle existe consignée dans les poésies populaires et traditionnelles, on n'avait qu'à les réunir. » A la suite d'Augustin Thierry, il cite Walter Scott. Comme lui, il ne s'est pas contenté de fouiller les anciens recueils, il a fréquenté les foires, les pardons, les veillées, les fileries, il s'est mêlé au peuple; de la sorte il a eu, dit-il, pour collaborateurs les bardes populaires, les mendiants, les meuniers, les laboureurs,

---

34. Voir : *Bibliographie des patois gallo-romains*, de Dietrich Behrens, traduction Eugène Rabiet; Berlin, 1893.

35. 1er décembre 1834, 1er février et 1er juillet 1835.

36. *Barzas-Breiz*. Chants populaires de la Bretagne, recueillis et publiés avec une traduction française, par Th. de Villemarqué; Paris, Charpentier, 1839.

il a consulté les vieilles femmes, les nourrices, les jeunes filles et les vieillards; il ajoute cette phrase délicate et qui révèle un poète : « Les enfants même dans leurs jeux m'ont quelquefois, sans le savoir, révélé des trésors. » C'est en effet en poète et pour leur beauté poétique, qu'il apprécie ces chansons; c'est sa mère, nous dit-il, qui l'engagea à les recueillir, frappée de la beauté naïve de celles que lui chantait une vieille paysanne d'Armorique.

Et la plupart de ces chants sont au reste arrangés ou fabriqués par Théophile de la Villemarqué, si bien que ce volume est une sorte de supercherie littéraire, mais il n'en indique que mieux le goût du temps pour tout ce qui est poésie populaire et régionale. Nous trouvons cette curiosité également indiquée dans les articles que publie Littré sur les patois dans le *Journal des Savants*[37]. Il y cite les plus récents travaux, et notamment ceux du comte Jaubert[38], l'ami de George Sand; sans autre raison de sentiment cette fois, il indique de façon plus rigoureuse que tous ceux qui l'ont précédé, et par cela même de façon définitive, quelle est au point de vue linguistique la valeur exacte, l'intérêt, l'importance des patois[39].

Enfin il faut citer, parmi les amateurs de littérature patoise, ce docteur J.-B. Noulet dont nous avons eu l'occasion de parler déjà; bien que sa première œuvre[40] ne date que de 1859, que même les premiers fragments n'en aient été publiés, qu'en 1856, dans la *Revue de Toulouse et du Midi*, et que par conséquent il n'ait eu aucune influence appréciable sur le mouvement dont nous nous occupons, pourtant son œuvre n'en est pas moins, comme les autres ouvrages dont nous avons déjà parlé, l'indice d'un état d'esprit intéressant pour notre sujet. Simple curieux,

---

37. V. *Journal des Savants;* septembre à décembre 1857, janvier 1858.

38. *Glossaire du Centre de la France.* 2 vol. in-8°; Paris.

39. Littré réimprime ces articles dans son *Histoire de la Langue française;* Paris, 1862.

40. *Essai sur l'Histoire littéraire des patois du Midi de la France au seizième et dix-septième siècles*, par le docteur J.-B. Noulet, de Toulouse; Paris, 1859. V. sur Noulet, plus haut, ch. I. Noulet publie postérieurement la suite de son histoire en ce qui concerne le dix-huitième siècle.

assez bien averti la plupart du temps, l'auteur n'a pas la foi, qui soulevait Pierquin. « Depuis que Charles Nodier, dit-il[41], fit semblant il y a une vingtaine d'années de défendre les productions plus ou moins littéraires, écrites dans les idiomes, disons mieux, dans les patois de la France, les ouvrages de ce genre, auparavant oubliés, devinrent de mode[42]. »

De mode, c'est justement là ce que nous voulions prouver. Mais la mode, une fois enfuie, est difficile à définir; il est malaisé, d'après quelques documents isolés, de reconstituer l'atmosphère subtile, où baignent, sans en avoir conscience, la plupart des esprits d'une époque, et dans laquelle s'épanouira telle production littéraire, qui en d'autres circonstances eût été étouffée dès sa naissance ou n'aurait pas pas pu naître. La poésie locale, populaire, dialectale est de mode entre 1840 et 1860, pour bien des causes dont justement nous poursuivons le long de ces chapitres l'analyse, et c'est grâce à cette mode que pourra se développer et s'affirmer un grand poète populaire, qui arrive en cette période à la vie intellectuelle.

Mais à cette mode le docteur J.-B. Noulet, bien que romaniste, nous savons qu'il fut le collaborateur de Gatien Arnoult, ne prétendait pas sacrifier. « Si Nodier a eu raison, dit-il, il faut se montrer favorable aux patois, c'est-à-dire mettre des entraves à la diffusion de la langue et de la littérature françaises, faire obstacle, en un mot, à ce beau progrès qui s'accomplit si merveilleusement, grâce au bon sens du pays et malgré les collectionneurs de livres. Heureusement Nodier n'avait développé qu'un spirituel badinage, et quels que soient les respectueux hommages rendus encore par quelques-uns, à l'exemple de cet ingénieux écrivain, aux *patoiseries*, tout cela a fait son temps, livres et paradoxes[43]. »

---

41. Avant-propos.

42. A citer encore, pour mémoire : *Etude sur les dialectes méridionaux*, par J.-M. Cayla; Paris, 1843. — H. Barjavel, médecin à Carpentras (1803-1868) : *Dictons et sobriquets patois des villes, bourgs et villages du département de Vaucluse;* Carpentras, 1849-53. — A. Granier de Cassagnac : *De l'antiquité des patois;* Paris, 1859.

43. V. *Essai sur l'Histoire littéraire des patois du Midi de la France au dix-*

Il se peut, mais cela n'importait pas : le poème qui devait en naître était né. L'œuvre de beauté qui devait être la protestation suprême contre la centralisation linguistique était accomplie. Tout ce travail, toute cette mode, tous ces « paradoxes », n'avaient pas été vains. De même que le goût romanesque de la France de Louis XIII avait fait naître et porté *Le Cid* au plus haut ciel du théâtre, de même que la mélancolie de la jeunesse française aux premières années de la Restauration avait fait chanter les accents désolés des *Méditations*, le goût de la France de Louis-Philippe pour les vieux dialectes, pour la poésie populaire, avait fait éclore une épopée rustique, qui pouvait se placer au rang des grands chefs-d'œuvre littéraires.

---

huitième siècle; Paris, 1877. Maisonneuve, suite de l'ouvrage précédent. On y voit que le succès du Félibrige n'a pas converti le docteur Noulet.

CHAPITRE IV

Les Curieux et les Érudits.

I

Voyageurs : Millin, Mérimée, Xavier Marmier.

En même temps que le développement des études romanes, des études historiques, des travaux sur les dialectes locaux, ce qui devait attirer l'attention générale sur les contrées du Midi, c'étaient les récits de voyage. Déjà Chapelle et Bachaumont, déjà Mme de Sévigné au dix-septième siècle, le président de Brosses au dix-huitième siècle avaient visité la Provence, en avaient donné quelques descriptions. Mais ce n'étaient que les notations plaisantes, au jour le jour, de voyageurs amusés, qui songeaient seulement à être spirituels en écrivant à leurs amis sans s'inquiéter de bien voir et de bien comprendre les pays qu'ils traversaient. Au reste pour un lettré comme le président de Brosses, la Provence n'est guère que la première étape de l'Italie qu'il brûle de visiter, pour Mme de Sévigné ce n'est que l'exil passager de sa fille, pour Chapelle et Bachaumont qu'un motif à versiculets et à facéties[1].

Au début du dix-neuvième siècle voici que des voyageurs plus consciencieux vont apprendre à visiter, à aimer, à compren-

---

1. Il faut pourtant citer, en 1782, le volume très documenté de l'abbé Papon : *Voyage littéraire de Provence*, mais qui fut plus connu en Provence qu'à Paris. Voir Ire partie, ch. I. Ce terme de « voyage » est d'ailleurs pris ici plutôt au figuré qu'en son sens propre.

dre mieux et par là à faire mieux connaître les terres méridionales. Il y a dans toutes les classes sociales plus de sérieux et de bonne volonté que dans la frivole société qui vient de disparaître; la Révolution, bouleversant la France, a mêlé les types provinciaux et rapproché les diverses races qui occupaient le sol de la France; on commence à voisiner, à se connaître mieux, et, les études historiques et archéologiques peu à peu remises en honneur, on s'inquiète du passé des provinces, de leurs traditions, des mœurs et de la littérature du peuple.

C'est ainsi qu'Aubin-Louis Millin parcourt la France en savant convaincu et consacre à la Provence les tomes II et III de son récit de voyage, qui paraît en 1807[2]. Comme tous les voyageurs qui l'ont précédé et tous ceux qui viendront après lui, il a suivi depuis Lyon la vallée du Rhône, il a salué les monuments d'Orange, il a gagné Avignon où il a admiré le palais des Papes et les collections du docteur Calvet; il est arrivé à Aix, où il a vu avec beaucoup de plaisir « les Jeux de la Fête-Dieu ». Il s'est intéressé à cette antique procession, instituée par le roi René et dont le pompeux cortège symbolise le triomphe du christianisme sur l'idolâtrie; il en donne longuement le programme et la description, il n'oublie ni la « passado », ni le « gué », ni « le Prince d'Amour », ni « le Roi de la Basoche », ni « l'abbé de la Jeunesse ». On sent que, désormais les manifestations de la vie populaire, loin d'être méprisées et parfois ridiculisées d'un mot léger comme au siècle passé, sont regardées par les lettrés et les savants comme un motif de réflexions, un sujet de dissertations. C'est en effet avec le même intérêt que Millin nous parle de la procession de Saint-Ferréol, qu'il a pu voir à Marseille, et qu'il revoit à Toulon. Ces deux volumes sur la Provence sont pleins de détails archéologiques, historiques et littéraires qui témoignent du même souci de la tradition, de

---

2. *Voyage dans le Midi de la France;* Paris, 1807-1811, 5 vol. in-8°. Millin compose, en outre, 5 vol. intitulés *Antiquités Nationales*, ainsi qu'un *Voyage en Savoie, au Piémont, dans le Milanais*; Paris, 1816-17, 4 vol. in-8°. Attaché au Cabinet des Médailles, directeur du *Magazin encyclopédique*, c'est un érudit très intéressant. Il fait partie de l'Académie celtique, devenue Société des Antiquaires de France. V. chapitre précédent.

la vraie curiosité, d'autant plus méritoire qu'elle prétend s'intéresser à tout ce que le dix-huitième siècle a dédaigné.

Millin fut pris au charme de ce Midi qu'il avait visité de la sorte ville par ville, en s'en faisant raconter l'histoire et les légendes. Il se rendait compte qu'il y avait là une terre originale, qui possédait ses traditions et sa culture propres, dont la langue et la littérature avaient eu des siècles de splendeur, et, dès avant que Rochegude ou Raynouard eussent publié aucun de leurs travaux, il faisait paraître en 1812 un « Essai sur la langue et la littérature provençales ». Il y parlait des origines de la langue provençale, y citait des textes du douzième et du treizième siècles, tirés pour la plupart des statuts de la ville d'Arles; il mentionnait les travaux de Papon, de Lacurne de Sainte-Palaye, du Père Pellas, d'Achard; il faisait une histoire sommaire des principaux Troubadours, dont il avait déjà cité un certain nombre au cours de ses relations de voyage. Il ne limitait point d'ailleurs à la floraison du Moyen âge la littérature provençale, il avait conscience qu'elle continuait, diminuée, mais vivante encore, dans les œuvres des poètes du seizième, du dix-septième, du dix-huitième siècles, Pierre-Paul, Bellaud de la Bellaudière, Claude Brueys, Gaspard Zerbin, Saboly, Peyrol, Coye, Pélabon, Toussaint Gros. Même il se vantait de dresser de ces poètes inconnus ou méconnus un catalogue aussi complet que possible, et il y apportait beaucoup de conscience, car on voit défiler sous sa plume bien des noms qui ne disent plus rien aujourd'hui, même aux mieux informés des provençalistes. Il ne s'en tenait pas seulement aux noms, il donnait des extraits de plus d'un poète avec des essais de traduction française. Il était de la sorte un des premiers à s'intéresser, non pas seulement à la poésie des Troubadours, mais à la poésie populaire de la Provence que tous avaient jusqu'alors totalement ignorée ou tenue pour méprisable.

Il faisait preuve de la même intelligente curiosité, quand il parlait de la langue des Provençaux et des incorrections qu'ils commettaient fréquemment en parlant le français : « Ces locutions, dit-il, ne sont pas une suite de l'ignorance des règles de la langue française; elles viennent de l'habitude de parler la langue du pays. Les expressions incorrectes qui échappent aux

Provençaux, lorsqu'ils parlent le français ne sont donc que des traductions littérales d'expressions analogues, consacrées dans leur propre dialecte; c'est ainsi qu'un Anglais et un Allemand, qui possèdent notre langue, ont peine à la parler sans y introduire quelques idiotismes de la leur. »

Ainsi donc aux yeux de Millin le provençal est une langue, non un patois; l'habitant de la Provence par rapport à la langue française est dans la situation d'un Anglais ou d'un Allemand. De telles constatations, au lieu de moqueries faciles, relèvent un dialecte aux yeux du monde savant et peu à peu de l'opinion publique et préparent les esprits à comprendre la renaissance de la poésie provençale.

N'étaient-ce pas aussi des réflexions suggestives que celles inspirées à Millin par le spectacle d'une *ferrade?* Après avoir admiré la beauté du décor, la grâce des jeunes filles, la force et la souplesse des jeunes hommes, avec un sens très averti de lettré, il compare tout naturellement un tel spectacle à ceux de la Grèce antique, et rappelant un passage de *Théagène et Chariclée* (ce roman dont Racine faisait ses délices inavouées), il ajoutait : « Ce qu'Héliodore raconte de Théagène est à peu près ce que faisaient habituellement les piqueurs de taureaux thessaliens et ce que répètent souvent les bouviers de la Camargue, à qui il ne manque que des poètes et des romanciers pour célébrer leurs exploits. »

Dès cette époque Millin voyait donc le parti poétique que l'on pouvait tirer du spectacle de cette vie rustique, semblable à celle des Grecs dans sa simplicité primitive, et réclamait en quelque sorte la venue d'un Mistral.

N'avait-il pas aussi un vif sentiment de la vie champêtre et de la véritable poésie de la terre, quand il disait en parlant des bergers de Crau : « Cette manière de vivre est bien différente de celle des bergers de Fontenelle et même des bergers de Virgile et de Théocrite. Ceux-ci chantaient des vers bucoliques sur une flûte harmonieuse, se livrant des combats de poésie et de musique, dont les prix étaient des vases d'un ouvrage délicat : l'amour mêlait ses plaisirs aux charmes que procure la vie champêtre dans un ciel délicieux; les bergers de la Crau et de la Camargue voient s'écouler la moitié de leurs jours dans de vastes déserts ou sur les mon-

tagnes, au milieu de leurs troupeaux, bravant la rigueur des frimas et affrontant les orages. »

Après ce voyageur si sérieux et si documenté, il n'est pas nécessaire de parler de Pigault-Lebrun et de son gendre Victor Augier[3]. On retrouve dans leurs récits l'esprit du dix-huitième siècle; c'est la même mousse légère, évaporée au moindre rayon de soleil, les mêmes prétentions à l'esprit, la même incapacité de regarder quoi que ce soit, si ce n'est les filles alertes et de rien savourer que la bonne chère des hôtels.

Tout aussi peu capable de comprendre la Provence et son peuple est le célèbre critique Désiré Nisard, qui publie, en 1832, dans la *Revue de Paris*, un récit de voyage dans le Midi de la France. C'est un sceptique et un phraseur; c'est le Parisien, qui ne va dans le Midi qu'avec l'intention de s'en amuser et qui vise à faire rire ses lecteurs. Son article sur Marseille souleva la colère des Marseillais. Il avait noté avec une malice un peu lourde la volubilité et la mimique des gens de Marseille, la saleté du port et des rues et il n'avait vu en Marseille qu'une ville de négoce, d'où tout art et toute intelligence se trouvaient bannis. Il professe pour la langue du peuple le plus souverain mépris, c'est ainsi qu'il parle de son batelier marseillais, « qui, né sur le sol de la France, y avait vécu soixante-dix ans et pouvait se vanter de ne pas entendre un mot de français »; c'est ainsi qu'il parle d'Orgon « petite ville française, où je ne sache pas avoir entendu un mot de français ». Il y note avec indignation le dédain qu'ont les filles du pays, pour les soldats de la garnison qui ne comprennent pas le provençal[4].

---

3. *Voyage dans le Midi de la France;* Paris, 1827.

4. « Je vis des groupes de jeunes filles qui se promenaient sur la place et, de l'autre côté, des groupes de soldats de la ligne, les uns jouant à la boule, les autres se promenant de long en large avec l'air tout aussi dépaysé que pourrait l'être une garnison française au Maroc. Je me hâte de dire que les soldats et les jeunes filles étaient séparés par une ligne, qu'on m'a dit dans le pays être infranchissable; cette ligne, c'est le soin de la réputation. Une fille d'Orgon, qui serait vue avec un *militaire*, serait déshonorée. Le simple soupçon la priverait à jamais d'un mari... J'en parlai avec un petit sergent des plus délurés, qui me dit que la principale cause de leur peu de succès était la langue et que c'était faute de s'entendre qu'on se fuyait. « Vous allez donc apprendre le « patois provençal ? » lui dis-je. — « Non, mais ces demoiselles apprendront

Ce n'était pas non plus en amoureux des pays du Midi que Mérimée écrivait en 1835 ses « Notes d'un Voyage dans le Midi de la France ». Délégué en mission dans le Midi par le Ministère de l'Intérieur comme inspecteur général des monuments historiques, c'est en archéologue qu'il voyage; s'il voit autre chose que des vieilles pierres, il est possible, mais il n'en dit presque rien. Tout au plus peut-on noter sa surprise, quand il sort du bateau à vapeur, pour débarquer en Avignon; cette page constitue un document assez précieux, qui prouve la pleine originalité de cette région à cette époque, et comment, par cette originalité même, elle avait droit à une poésie qui fut bien à elle : « Langage, costumes, aspect du pays, tout paraît étrange à qui vient du centre de la France. Je me croyais au milieu d'une ville espagnole. Les murailles crénelées, les tours garnies de mâchicoulis, la campagne couverte d'oliviers, de roseaux, d'une végétation toute méridionale me rappelait Valence et sa magnifique Huerta, entourée, comme la plaine d'Avignon, d'un mur de montagnes aux profils déchiquetés qui se dessine nettement sur un ciel d'un azur foncé. Puis, en parcourant la ville, je retrouvais avec surprise une foule d'habitudes, d'usages espagnols. Ici, comme en Espagne les boutiques sont fermées par un rideau, et les enseignes des marchands, peintes sur des toiles, flottent suspendues le long d'une corde comme des pavillons de navires. Les hommes du peuple basanés, la veste jetée sur l'épaule en guise de manteau, travaillent à l'ombre où dorment couchés au milieu de la rue, insoucieux des passants, car chacun sur la voie publique se croit chez lui... Enfin la physionomie prononcée et un peu dure des Avignonnais, leur langage fortement accentué, où les voyelles dominent et dont la prononciation ne ressemble en rien à la nôtre complétaient mon illusion et me transportaient si loin de la France que je me retournais avec surprise en entendant près de moi des soldats du Nord qui parlaient ma langue. »

De telles lignes évoquent un pays et une époque; elles peu-

« le français », et Nisard ajoute gravement : « Ce que je note ici peut faire « apprécier l'un des avantages des armées permanentes, et en particulier des « garnisons de province, qui représentent, comme on dit, le pouvoir central... »

vent aussi donner à de jeunes Provençaux, appelés à les lire, le sentiment de leur indépendance, mais surtout par le fond de son livre Mérimée rattachait le Midi français à la plus noble tradition romaine, ce qui pouvait n'être pas indifférent au développement de l'idée latine.

Cependant Xavier Marmier montrait plus de largeur d'esprit[5], en même temps qu'un sens très délicat de la tradition, de sa valeur morale et littéraire. C'est elle qu'il recherche au cours de ses voyages, qui le transportent de la Suède, où il recueille les légendes scandinaves, aux Pyrénées, en Espagne, où il se laisse séduire par la grâce sauvage des *romanceros*, en Provence, d'où il rapporte des souvenirs enchantés. « Cette terre, s'écrie-t-il, semble faite pour être le berceau de la civilisation moderne. » Il admire la douceur et la clarté de l'air, la beauté du climat, la grâce des paysages et des horizons, la vieillesse auguste des monuments, mais plus que tout il s'intéresse au peuple de Provence. « Il parle, nous dit-il, ce dialecte provençal qui a, dans presque tous ses mots, si riches en voyelles, la forte accentuation, la grâce et l'harmonie de l'Italien et dans la plupart de ses expressions, la naïveté d'une langue que les savants n'ont point gâtée et qui est restée populaire. »

Ainsi donc voici que maintenant l'opinion des lettrés dépasse peu à peu ses propres conclusions; elle avait commencé à s'intéresser à une langue déchue, qui, bien que populaire, avait sa beauté et qui avait connu des siècles de gloire; maintenant elle s'intéresse à cette langue, parce que populaire. On voit la courbe intéressante de ce mouvement d'idées. Nous l'avons déjà notée chez Nodier et ses amis, nous la surprenons ici chez Xavier Marmier, nous pourrions la retrouver chez Sainte-Beuve ou chez Saint-René Taillandier.

Rattachons enfin à ce même ordre d'études, le volume illustré que publie en 1844, à Paris, le marquis de Gallifet sous ce titre « Souvenirs de voyages. La Gueuse parfumée. » Reprenant le mot de Godeau, le marquis, de race provençale d'ailleurs, parle avec complaisance des vieilles légendes, des traditions populaires,

---

5. Voir *Souvenirs de voyage et traditions populaires;* Paris, 1841.

des Jeux de la Fête-Dieu, à Aix, enfin des Cours d'Amour, des Troubadours, et aussi de la poésie provençale moderne, et notamment du docteur d'Astros.

Sans doute tous ces « voyageurs », nous l'avons vu, n'ont pas eu un sentiment très exact de l'originalité de la Provence, de la grandeur, de l'antiquité de ses traditions, de la valeur de sa langue et de sa poésie; certains ont été des sceptiques et certains des indifférents; mais tous leurs récits à des titres divers sont des témoignages d'une curiosité parfois maladroite, mais toujours réelle. C'est le moment où la France, revenue au calme, commence à dresser peu à peu le répertoire de ses richesses; les provinces secouées par la Révolution s'éveillent à la vie intellectuelle; les écrivains parisiens découvrent les provinces; de plus en plus il va se produire un échange intellectuel des plus féconds entre les uns qui ont l'originalité et les autres le savoir faire.

II

Les Universitaires provençalisants : Louis Méry, Saint-René Taillandier.

Le mouvement populaire devait aussi recevoir des encouragements précieux de ceux même qui semblaient le plus qualifiés pour le combattre, je veux dire, des Universitaires.

Si l'Université, comme puissance officielle, avait paru depuis les premières années du siècle dernier ignorer les dialectes, et même les combattre énergiquement à l'école primaire, tous ses membres ne pensaient pas sur ce point de façon orthodoxe, et certains esprits, libres, originaux, ayant le plus souvent des attaches solides avec leur province natale, avaient montré une curiosité sympathique pour les dialectes locaux et encouragé ceux qui s'obstinaient à les cultiver. De ce nombre avaient été ce Champollion-Figeac, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, qui en 1809 avait fait paraître un petit livre sur les

patois de l'Isère, dont nous avons parlé, ce Pierquin de Gembloux, inspecteur d'Académie à Bourges, esprit papillotant et fumeux, qui nous a amusés quelques instants; de ce nombre avec plus d'éloquence, plus d'éclat, et sur un plus vaste théâtre avait été Villemain lui-même, qui, en 1830 en pleine Sorbonne, devant le tout Paris intellectuel et mondain, quand il voulait remonter aux origines de la littérature française, dont il faisait l'histoire, consacrait six leçons aux Troubadours, vrais initiateurs, disait-il, de l'esprit moderne. Il y vulgarisait dans son style facile et fleuri les patientes recherches de Raynouard, il les mettait à la portée d'un public qui sans lui peut-être les eût à jamais ignorées. Il parlait avec éclat de la langue romane, de la langue d'oc, de ses poètes, de leurs cours d'amour, de Bertrand de Born, poète de la guerre, d'Arnaud Daniel, poète de l'amour; il sentait qu'il y avait là une jeunesse, une richesse d'inspiration, dont le secret depuis s'était perdu. « Nous autres, gens du Nord, disait-il[6], avec nos étés pluvieux et nos froids hivers, je ne sais si nous sommes bons juges de la poésie méridionale. Ce qu'elle a de brillant et de sonore ne fournit pas assez pour nous à la réflexion. Dans la vie tout extérieure, toute sensitive des peuples du Midi, l'harmonie seule défraie, pour ainsi dire, la poésie. » C'était d'ailleurs là ne rien comprendre au mysticisme sensuel des Troubadours, mais c'était collaborer à la formation de ce poncif des journaux et des revues futures, la gaîté des méridionaux, leur brillant sonore, un peu vide, sympathique, et c'était aussi collaborer à la formation d'un autre poncif dont nous avons vu la naissance que de dire, à propos de la Croisade contre les Albigeois : « Il est visible que les Provençaux haïssaient les Français et voulaient exister à part; les questions littéraires qui nous occupent sont liées à une vérité historique : un peuple, une langue; une langue, un peuple. Si la Provence fût demeurée indépendante, c'était un peuple du Midi de plus avec son nom, sa langue, ses arts, son génie propre[7]. »

---

6. Villemain, *Cours de littérature;* Paris, Pichon, 1830. T. I, 5e leçon, pages 151-162.

7. 6e leçon, pp. 210-220.

Rendons hommage au génie vulgarisateur de Villemain; il a contribué à répandre des idées qu'il n'avait point découvertes, mais que sans lui bien des jeunes gens non plus n'auraient pas connues. Et n'est-ce pas lui qui devait, le 20 août 1852, couronner Jasmin des lauriers académiques[8] et dire ce mot, qui eut son instant de célébrité : « La France est assez riche pour avoir deux littératures. » N'est-ce pas lui qui devait aussi faire à l'Académie Française l'éloge public de Mistral et de *Mirèio*, lorsque deux ans après son apparition un prix de 3.000 francs lui fut décerné?

Mais, s'il eut moins d'éclat que Villemain, c'est à plus juste titre pourtant que nous pourrions faire figurer parmi ces Universitaires qui s'intéressent au mouvement provençal, Louis Méry, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix. C'est le frère de Joseph; ce n'est pas à ce titre qu'il mérite de figurer ici, car si Joseph fut le plus brillant des Marseillais, il fut trop Marseillais au mauvais sens du mot, pour que le Midi, qu'il honora et ridiculisa tout à la fois, ait à le placer parmi ceux qui firent quelque chose pour sa réviviscence littéraire. Joseph Méry aima la Provence, il l'a prouvé plus d'une fois, mais on ne peut surprendre dans sa vie ni dans son œuvre la formation d'une conscience provençale. Son frère, plus obscur, est pour nous autrement intéressant.

N'écrivait-il pas, ce bon et doux Louis Méry?

« Comme bien d'autres j'ai rêvé quelquefois de la renommée parisienne, mais cette renommée ne s'acquiert que, lorsque le mérite aidant, on s'exile au milieu de ses brouillards presque permanents, qui couvrent d'un deuil humide les monuments grisâtres dont se décorent les rives de la Seine. C'était là un sacrifice impossible pour moi. M'éloigner de cette mer transparente, de cette mer virgilienne, qui roule tant d'émeraudes dans

8. Villemain appelait Jasmin « le dernier et peut-être le plus grand des Troubadours ». Toujours les Troubadours! Le mot est tout à fait caractéristique. L'Académie n'aurait sans doute pas osé couronner un poète populaire si elle n'avait pu le couvrir du souvenir « littéraire » des Troubadours. C. Reybaud, dans la *Préface* en vers qu'il compose pour *Li Margarideto*, de Roumanille; Paris, Techner, 1847, s'écrie, en parlant des défenseurs de la langue d'oc : « Ounour à Villemain, Santo-Beuvo é Noudié! »

les plis frissonnants de sa vague azurée, effacer devant mes yeux ces sites harmonieux où le pin répand ses mélopées, cela était au-dessus de mes forces[9]. »

Ainsi, solidement cramponné au sol natal, il jouit de la terre du Midi en artiste et en savant. C'est un Universitaire comme on n'en rencontre pas tous les jours, un peu poète, un peu artiste, bon humaniste sans pédanterie, avec quelque chose de la vive malice de Joseph, mais beaucoup plus de candeur et de bonne foi. Tel, il sent que la Provence est une terre classique, toute semblable à celles où chantèrent les poètes antiques. Il reconnaît en cette mer suave, dont il parle si agréablement, la Méditerranée d'Homère et celle à qui Virgile donnait l'épithète de *velivolum*[10].

Il sait la considérer, cette Provence, avec des yeux vraiment nouveaux, en comprendre la valeur propre; il y voit avec « son tiède climat, ses productions orientales, sa mer, son peuple, ses monuments » un microcosme de toutes les contrées méridionales; il sait apprécier la beauté des contrastes qu'on y rencontre. « ... Quel singulier coin de la France que celui où l'on trouve des landes pierreuses et des prairies, des orangers et des sapins, des oliviers et des mélèzes, des chênes et des aliziers, des montagnes nues comme des îles sur une plaine féconde, des collines vertes auprès d'un roc pelé, des rivages arides auprès des promontoires couverts de pins; presque toujours la fraîcheur de l'ombre et de l'eau à côté d'un sol brûlant, poudreux et sans végétation[11]. »

Cela est d'un artiste, mais il y a aussi le savant. Louis Méry prétend écrire une *Histoire de Provence* qu'il publie en 1830 et où l'on trouve à défaut d'une érudition très ferme et d'une méthode rigoureuse un ardent amour du pays natal. En 1837 ce sont des *Chroniques de Provence*, récits historiques arrangés en romans, divertissement d'un lettré qui a quelque imagination, qui a lu Alexandre Dumas et qui est le frère de Joseph Méry. L'histoire y sert de soutien à une fantaisie, qui n'a rien d'éblouis-

9. Lettre à Bénédit. *Œuvres*, de Bénédit, t. II.
10. Lettre à Bénédit, *ibid.*
11. *Histoire de Provence.* Introduction.

sant. Vingt ans plus tard, ce sont des *Souvenirs et Sites de la Provence*[12], quelques pages où apparaît le vif sentiment des choses provençales, sont à retenir; une description des Baux, une excursion à Salon, quelques notes sur Marseille, et cette phrase touchante : « Le moindre voyage à travers un coin de ma chère Provence me cause toujours une véritable émotion filiale[13]. »

Avec de tels sentiments, comment n'aurait-il pas à diverses reprises, montré de la sympathie aux écrivains qui essayaient de faire revivre la vieille langue nationale? Il encourageait Bénédit[14]; il lui écrivait, s'emparant à son tour de l'idée albigeoise, qui, on le voit, faisait son chemin :

« Nous, Provençaux, devons-nous nous ranger du côté des vainqueurs, du côté de ce Breton, de ce comte de Montfort, qui vint, de ses mains barbares, égorger la dernière Muse méridionale sur l'immense bûcher de Toulouse? Non, nous devons toujours protester contre l'injustice du sort. »

Et, montrant la vieille défiance du Marseillais à l'égard de Paris, il continuait : « Des provinciaux infectés de *parisianisme* professent le plus profond mépris pour notre ancienne langue et se font les stupides échos de cette badauderie parisienne, qui s'égaye lourdement aux dépens de notre Cannebière si raillée. Ce qui les console, ces Provinciaux de bon ton, c'est l'espérance qu'ils nourrissent de voir s'envoler, le jour où le dernier rail de chemin de fer de Marseille à Paris sera posé, la dernière syllabe de notre patois. Ils s'abusent étrangement. Les patois ont la vie dure, et ils ont parfaitement raison. Les patois peuvent s'effacer un peu dans certains quartiers des villes opulentes, mais ils savent se ménager parmi le peuple de l'atelier et de la mer, parmi les agriculteurs, des asiles que le français ne saurait complètement envahir[15]. Il y aura toujours en Provence des esprits et des cœurs qui formeront autour de notre patois un de ces remparts que rien ne pourra faire disparaître. »

---

12. Paris, Michel-Lévy.
13. T. I, p. 284.
14. V. IIIe partie, ch. II.
15. Cf. F. Mistral : *Calendau*, ch. IV, str. 27. « La langue d'oc pourtant, fière comme toujours, s'en alla vivre chez les pâtres et les marins..., etc. »

A ce mouvement de défense Louis Méry d'ailleurs devait collaborer plus activement que par des encouragements aux poètes marseillais en faisant paraître, du 20 mars au 20 novembre 1841, en collaboration avec Pierre Belfot, un journal intitulé *Lou Tambourinaïre et le Ménestrel*, dont nous parlerons plus loin[16].

A côté de lui il faut citer Norbert Bonafous, doyen de la Faculté des Lettres d'Aix qui fut lié avec Crousillat, avec Aubanel, avec Mistral et reçut d'eux en remerciement de ses encouragements la dédicace de quelques petits poèmes.

Il faut citer cet Eugène Baret, originaire de Bergerac, et professeur à la Faculté des Lettres de Clermont, qui en 1857 fait paraître un cours professé l'année précédente sur les rapports littéraires de l'Espagne et de la Provence, et qui, amplifiant son sujet, étudiait dix ans plus tard l'influence des Troubadours sur tout le Midi de l'Europe. Il y montrait un patriotisme méridional très conscient, il y déplorait après tant d'autres la Croisade contre les Albigeois.

Enfin et surtout il faut citer Saint-René Taillandier, qui fut, pour ainsi dire, le protecteur officiel des premiers félibres et qui mérite certainement, parmi ces Universitaires provençalisants, la place d'honneur.

Il était bien placé pour parler du Midi[17], lui qui était originaire du pays avignonnais et qui pendant vingt ans, de 1843 à 1863, donne son enseignement au cœur du Languedoc, professeur de littérature française à la Faculté de Montpellier. Il pouvait aussi parler de poésie avec l'enthousiasme et la compétence nécessaires, lui qui avait débuté dans la carrière des lettres par la publication d'un poème philosophique[18]. Enfin il était digne de saluer les poètes d'une race qui ne voulait pas mourir, lui qui toujours, disciple d'Edgard Quinet, s'était intéressé au réveil des nationalités, lui qui avait dès 1841, professeur à Strasbourg, jeté les yeux sur cette Allemagne[19] où s'agi-

16. Voir IVe partie, ch. III.

17. V. sur Saint-René Taillandier l'article de Maurice Montégut, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1880.

18. *Beatrice*, 1846.

19. *Histoire de la jeune Allemagne*, 1849. *Etudes sur la Révolution en Allemagne*, 1853.

taient des races qui cherchaient confusément leur route, lui qui plus tard devait être attentif aux efforts de la Bohême, de la Hongrie, de la Serbie. D'ailleurs n'avait-il point vu ce que l'on pouvait espérer de la poésie renouvelée des provinces, lui, qui avait voué à Brizeux un culte amical et qui devait, en 1858, recueillir son dernier soupir, lorsque le poète breton, en proie à la phtisie qui le consumait, était venu demander à l'air sec de Montpellier l'espoir d'une guérison, ou du moins un apaisement à ses souffrances[20].

Aussi quand les jeunes poètes d'Avignon cherchèrent pour leurs premières productions, encore hésitantes, l'autorité d'un nom favorablement connu dans le Midi, c'est vers ce jeune professeur, si sensible à la poésie du peuple, et qui depuis près de dix ans s'était fait connaître par sa collaboration à la *Revue des Deux-Mondes*, que tout naturellement ils se tournèrent.

Tout de suite il les accueillit avec sympathie, et ce fut avec une joie véritable qu'il écouta les chants de cette Muse populaire, comme l'on disait alors, qui flattait à la fois ses sentiments d'artiste, d'érudit et de catholique. Il écrivit pour le recueil collectif qui fut publié en 1851 sous le titre *Li Prouvençalo*[21] une introduction, qui témoignait d'une largeur de vues peu commune : « Il s'accomplit, disait-il, depuis une vingtaine d'années environ un mouvement d'idées tout à fait inattendu et bien digne de fixer l'attention des esprits clairvoyants; d'un bout de l'Europe à l'autre les traditions nationales sont remises en honneur : les influences du sol reprennent leur pouvoir; maints souvenirs effacés se raniment; maintes langues que l'on croyait mortes semblent miraculeusement retrouvées. Tantôt ce sont des races entières qui prétendent réformer les arrêts de l'histoire et vont chercher dans la poussière des siècles leurs titres déchirés, leurs idiomes disparus, leurs institutions abolies, pour reconquérir une place au soleil; tantôt ce sont seulement des instincts domestiques qui se réveillent : le sentiment filial des cho-

20. V. *Ecrivains et Poètes contemporains*, 1861, petite préface à l'édition de Brizeux. 1860.

21. V. plus loin IVe partie, ch. III.

ses passées, le culte des vieilles mœurs et du vieux langage réclame pacifiquement son droit... »

En 1853 comme il n'avait pu se rendre au Congrès d'Aix, il envoyait à Roumanille une lettre charmante, où il l'assurait de sa pleine sympathie pour lui et pour ses amis : « Dites de ma part à Aubanel que ses noëls ont obtenu de précieux suffrages; dites à M. Mistral qu'on espère beaucoup de sa rustique épopée provençale; dites à M. Camille Raybaud, à M. Crousillat, à M. Glaup que leur zèle trouve des appréciateurs sympathiques. »

Il se présente donc à nous, et nous aurons l'occasion d'y revenir, comme le parrain de la nouvelle école poétique, et c'est lui qui, avant Lamartine, introduit les poètes provençaux dans la renommée. C'est un esprit plein de sagesse et de mesure, mais sa sagesse lui nuit un peu; il est des audaces qu'il ne comprend pas. Lamartine tout de suite comprendra Mistral et même créera, à côté du vrai Mistral, un Mistral de rêve, mais Saint-René Taillandier n'ira pas plus loin que Roumanille. Cette nouvelle poésie de Provence, il la concevra toujours comme une poésie essentiellement populaire; pour lui elle doit être comprise de tous aisément, son public est dans les mas, elle n'a pas besoin de traduction française. Il place les poètes plus ambitieux dans cette alternative, qui est restée, il faut bien le dire, douloureusement vraie : « Le public d'artistes et de lettrés qui seul peut goûter pleinement votre œuvre ne comprend pas le provençal, le peuple qui le comprend, ne peut pas se hausser jusqu'à votre œuvre. » Et aussi il s'inquiète de voir la façon hautaine dont les jeunes poètes revendiquent leur droit à la langue. « A l'heure, dit-il, où ce mouvement s'organisait, frappé du sentiment moral, des intentions modestes et d'autant plus fécondes de cette littérature populaire, nous encouragions cordialement M. Roumanille et ses amis... Aujourd'hui la petite patrie fait un peu oublier la grande, et pour glorifier le dialecte de quelques cantons, on traite avec dédain la langue de ce noble pays, illustrée par tant de chefs-d'œuvre[22]. »

Il devait exprimer les mêmes craintes dans deux articles parus

---

22. V. *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1859.

à propos de *Calendau* et des *Isclo d'Or*[23]. On peut dire qu'il ne comprit pas Mistral, mais il comprit admirablement Roumanille, et c'est déjà quelque chose. Au reste nous aurons à y revenir, et pour l'instant c'est assez d'avoir indiqué le rôle de cet Universitaire qui devait faire connaître aux lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes* la tentative des poètes d'Avignon.

III

Grammairiens et Lexicologues. — Le dictionnaire d'Honnorat.

Mais en dehors, en dessous, peut-on dire, de ce mouvement d'idées qui entraîne à Paris et en Europe les plus éminents esprits, il se poursuit sur le sol même de la Provence un travail, qu'il serait peut-être ambitieux d'appeler scientifique, mais qui prend à tout le moins la forme et les procédés du travail scientifique, travail au reste, qui n'est point fait pour la Provence, mais le plus souvent contre elle, et qui atteste tout au plus la vitalité de sa vieille langue, à voir la persistance des moyens qu'on veut employer pour l'extirper. Mais quel que soit le but poursuivi par les auteurs de ces ouvrages, le résultat n'en est pas moins de donner à la Provence des essais de grammaires et de dictionnaires, sur lesquels nous allons jeter un regard[24].

On avait eu au dix-septième siècle le dictionnaire d'un prêtre de l'oratoire, Mitre Mérindol (Aix, 1651), simple lexique de dix-sept pages, contenant les mots provençaux dérivés du grec; au dix-huitième siècle celui du Père Pellas (Avignon, 1723), plus complet et plus significatif, destiné d'ailleurs à l'instruction des Provençaux désireux d'apprendre le français, les dictionnaires

23. *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1867; 15 novembre 1868 et 1er décembre 1875, articles réunis avec d'autres sous ce titre : *La Renaissance de la poésie provençale;* Paris, Plon, 1881.

24. V. à ce sujet de Berluc-Perussis : *F. Savinien et ses précurseurs.* Notes de bibliographie provençale dans *Les Ecoles du Midi et la Langue d'Oc.* Montpellier, 1902. (Publication du *Félibrige Latin.*)

restés manuscrits du poète Germain, de M. de Montvallon, du Père Puget, conservé à Aix à la bibliothèque Méjanes, enfin et surtout le Dictionnaire d'Achard dont nous avons parlé[25].

Après la Révolution voici d'abord apparaître, en 1810, à Gap, un « Dictionnaire des expressions vicieuses et des fautes de prononciation les plus communes dans les Hautes et les Basses-Alpes, accompagnées de leur correction d'après la cinquième édition du Dictionnaire de l'Académie par M. Rolland, directeur du Collège de Gap ». Cet honnête universitaire avait composé cet ouvrage où en 366 pages doctorales étaient condamnées toutes les savoureuses expressions populaires, dans l'intention louable d'obtenir le prix offert par la Société d'Emulation des Hautes-Alpes, qui désirait couronner « le meilleur ouvrage contenant les expressions vicieuses et fautes de prononciation des Hautes-Alpes », et il déclarait gravement : « Dans la contrée que nous habitons nous avons le plus grand intérêt à défendre la langue des incorrections que le mélange des patois tend constamment à y introduire. »

C'est un but analogue que poursuivait en 1826, à Marseille, J.-Jh. Chabaud, quand il y faisait paraître une : « Grammaire française expliquée au moyen de la langue provençale ou nouvelle méthode avec laquelle un provençal qui sait lire peut sans crainte apprendre en peu de temps à parler et à écrire correctement le français. »

L'auteur constatait que malgré l'envahissement constant du français « le provençal était et resterait encore très longtemps la langue de l'immense majorité des habitants. » — « Sitôt que l'on sort de Marseille, disait-il, on n'entend plus parler que provençal. A Marseille même, si vous exceptez quelques quartiers habités par les classes élevées, c'est le même langage qui ne cesse de frapper votre oreille. » Dans ces conditions une grammaire française ne sert de rien. « Nous ne pouvons apprendre le français, dit Chabaud, que par notre langue maternelle, c'est-à-dire par le provençal. Cela est trop clair pour avoir besoin d'être démontré » et cela est la méthode même que devait plus tard

25. V. Ire partie, ch. I.

préconiser le Félibrige et spécialement celui qui se fit en quelque sorte l'apôtre de cette idée, le frère Savinien Lhermitte. « Pourquoi, disait notre auteur avec une intelligence très avertie, rire d'un provençal qui parle mal le français, alors qu'on ne rit pas des bévues d'un italien, d'un espagnol, d'un portugais. Le provençal n'est pas plus près du français que ces langues. Au lieu de rire de notre peuple, instruisons-le. » Mais alors, pouvait-on répondre à Chabaud, pourquoi ne pas rédiger votre grammaire en provençal? Là encore il se montre plein de sens. « Ce serait une erreur, répond-il, tout le monde en Provence apprend à lire en français. Un provençal instruit lit même très difficilement le provençal et d'ailleurs cette langue est livrée à une si horrible confusion sur le rapport de l'orthographe qu'on peut dire qu'elle n'est plus que parlée... »

Retenons ces renseignements, ces idées. De l'enquête de Chabaud ressort le fait que sous la Restauration la majeure partie de la Provence parle encore le provençal, mais d'autre part que personne ne sait y lire cette langue que l'on parle si couramment. Ne sera-ce point là le point d'appui du Félibrige et l'obstacle tout à la fois qui se dressera devant lui? Ce langage, qui vole sur toutes les lèvres, il est impuissant à se fixer. Il faudra pour qu'on le lise, pour qu'on l'écrive, des chefs-d'œuvre, et encore c'est à peine s'ils suffiront à obtenir péniblement quelques résultats.

C'est dans le même sens qu'est dirigée une autre publication de 205 pages qui paraît à Marseille en 1829, sous ce titre :

« Correction raisonnée des fautes de langage et de prononciation qui se commettent même au sein de la bonne société dans la Provence et quelques autres provinces du Midi » par J.-B. Reynier, bachelier ès lettres.

« Il se commet, dit l'auteur dans sa *Préface*, dans chaque province, même au sein de la meilleure société, des fautes de langage et de prononciation qu'un usage journalier a pour ainsi dire naturalisées. Les gens du pays ne s'en aperçoivent point, mais elles ne laissent pas de nous rendre souvent ridicules ou inintelligibles pour des Français d'une autre province », et comme ses prédécesseurs il entreprend de les réformer.

Dans un but tout semblable, la même année 1829, un nommé

Granier[26], de Mane, qui pour ce beau travail s'est adjoint son fils, recteur d'Ongles, fait paraître à Aix une « Méthode facile pour aplanir beaucoup de grandes difficultés de l'orthographe française par le moyen de la langue provençale ». « Ouvrage qui peut être utile à tous les régents », disait avec assurance le titre. Et c'était l'avis du recteur de l'Académie d'Aix Cottard, qui encourageait l'auteur, en souhaitant l'introduction de cet ouvrage dans toutes les écoles primaires de Provence.

En 1836, à Marseille, encore paraît un « Manuel du provençal ou les provençalismes corrigés à l'usage des habitants des départements des Bouches-du-Rhône, du Var, des Basses-Alpes, du Vaucluse et du Gard, par C. D.·.G.[27].

Celui-ci est plus catégorique et plus encore anti-provençal que les autres :

« Décidément le provençal s'en va. Il n'entre point dans notre plan d'examiner le plus ou le moins de fondement des regrets que nous avons entendu exprimer sur la perte de cette langue. On pourrait cependant y répondre que, si elle disparaît, c'est sa faute après tout. Que n'a-t-elle produit des chefs-d'œuvre ou du moins des ouvrages remarquables? »

« Quoi qu'il en soit, continue-t-il, nous constatons un fait... Nous voyons le français couler à pleins bords dans les villes... Mais quoique l'événement du combat ne soit plus douteux, la lutte dure encore. Si le provençal perd chaque jour du terrain, comme le Parthe, il combat en fuyant, et, en guise de traits, il lance à son adversaire une grêle d'idiotismes, de termes du pays mal habillés à la française, de mots français accoutrés à la mode du pays, de prononciation fausse, et toutes les étranges inflexions de voix dont se compose l'accent provençal. »

Peu de pages, je pense, donnent plus âprement l'impression de l'agonie d'une langue que cette page médiocre. On peut y voir, la prétention des bourgeois, qui désormais renient la

---

26. Granier (Louis-Raymond-Antoine), secrétaire général et administrateur du département des Basses-Alpes, puis greffier du Tribunal de Forcalquier; son fils fut curé de Lens, près Forcalquier.

27. Le comte Charles de Gabrielli de Gubbio, conseiller à la Cour royale d'Aix.

vieille langue, applaudissent à sa ruine, adoptent le langage qui vient de Paris.

Moins âpre, plus intelligent apparaît l'auteur d'une grammaire, qui paraît en 1840, à Digne, « Grammaire du Peuple ou Grammaire française expliquée au moyen du Provençal, ouvrage avec lequel on peut, sans le secours d'un maître, résoudre toutes les difficultés de la langue française ».

L'auteur, un nommé L. Masse, dans la *Préface*, se demande avec assez de finesse comment il se fait que les enfants du peuple ont plus de difficultés à apprendre le français dans le Midi que dans le Nord. La raison, dit-il, est toute simple; c'est que dans le Midi la langue maternelle est le provençal et que l'on ne se sert pas du provençal pour apprendre le français. C'est pourquoi on apprend mal le français. L'auteur, qui est un instituteur, a donc voulu parer à cet inconvénient. « Une grammaire française expliquée au moyen de notre patois, dans laquelle chaque partie du discours sera développée par des mots et des exemples patois connus de l'élève, un traité d'exercices grammaticaux... ayant rapport aux règles expliquées, voilà deux livres élémentaires qui me semblent manquer aux besoins de l'enseignement. » Le livre était dédié à M. Chautard, inspecteur des Etudes des Basses-Alpes, qui répondait par une approbation à cette méthode nouvelle. « Les langues étrangères, disait-il, ne s'apprennent bien et vite qu'au moyen du rapprochement continuel avec un idiome connu. Le patois, étant ici la langue maternelle, devra être le point de départ et le terme de comparaison. C'est une idée heureuse et qui pourra devenir féconde. »

Il faut ranger dans la même catégorie d'ouvrages un Dictionnaire qui paraît en 1823, à Marseille, sous ce titre :

« Le Nouveau Dictionnaire provençal-français contenant généralement tous les termes des différentes régions de la Provence, les plus difficiles à rendre en français, tels que ceux des plantes, des oiseaux, de marine, d'agriculture, des arts mécaniques, des locutions populaires, etc., précédé d'un abrégé de grammaire provençale-française et suivi de la collection la plus complète des proverbes provençaux, par M. G.[28]. »

---

28. Etienne Garcin (Draguignan, 1784-1859).

Après le Dictionnaire de P. Pellas, après celui d'Achard, c'était, comme l'auteur s'en vantait dans sa préface, le premier Dictionnaire provençal-français que l'on composait, mais il se vantait aussi d'avoir vu plus large que ses devanciers. Ce ne sont pas seulement les mots d'un dialecte particulier qu'il prétend avoir recueillis, ce sont tous ceux qui sont usités dans les différentes régions de la Provence, « les locutions des bergers et des hommes du peuple, les termes de marine, d'agriculture, des arts mécaniques. » C'était donc toute la vie populaire que l'auteur se flattait d'embrasser dans son répertoire et l'on voit bien quel pouvait à cette date en être l'intérêt.

Toutefois, si l'auteur est sympathique au provençal, s'il fait remarquer que son ouvrage « consacrera et conservera une langue dans laquelle on découvre les transitions du latin au français et qui d'ailleurs occupe un rang distingué dans le monde littéraire par les écrits des Troubadours », il n'en est pas moins vrai que, lui aussi, comme les professeurs, les bacheliers, les instituteurs que nous venons d'énumérer; songe plutôt, en composant son répertoire, à ceux qui veulent parler correctement le français qu'à ceux qui désireraient faire du provençal un usage littéraire. Il s'exprime à peu près dans les mêmes termes que les autres : « Les habitants de la Provence, dit-il, ne peuvent parvenir à se défaire des locutions qui leur sont familières et la langue française, dans leur bouche ou dans leurs écrits, sera toujours mêlés de provençalismes, tant qu'ils n'auront pas un bon Dictionnaire, qui, en leur donnant les équivalents français, mettra sans cesse sous leurs yeux les fautes dans lesquelles ils sont involontairement entraînés par l'effet de l'habitude. »

Et comme les autres, pour remédier à cette incorrection, il donnait avec son Dictionnaire une petite grammaire provençale-française et il annonçait pour une date assez prochaine un Dictionnaire français-provençal. Je ne sais s'il fut publié, je n'ai pu en retrouver les traces[29].

---

29. En tous cas Garcin fait paraître sous son nom une nouvelle édition de son *Dictionnaire provençal-français* en 2 vol. in-8°. Draguignan, chez Fabre, 1841. Le dictionnaire est précédé d'un abrégé de grammaire provençale et suivi d'une collection de proverbes. V. plus loin.

Notons encore, selon le même état d'esprit :

« L'interprète provençal contenant un choix de 15.000 termes provençaux, les plus utiles, expliqués en français, dédié aux élèves des maisons d'éducation par J.-J. Castor, ancien instituteur. » Apt, 1843.

« Il semble, dit l'auteur, dans sa Préface, que la langue nationale devrait être seule en usage dans toute la France, comme le sont aujourd'hui les nouveaux poids et mesures, et l'on pourrait y parvenir infailliblement si dans chaque province on mettait entre les mains des jeunes gens qui fréquentent les écoles un manuel qui leur mit sous les yeux les termes de leur idiome en rapport avec les termes français pour leur servir de guide et de truchement. C'est dans cette vue, et en faveur de l'aimable enfance que j'ai soignée et affectionnée pendant une quarantaine d'années que j'ai entrepris cet ouvrage[30]. »

Le Dictionnaire, qui est fait ainsi d'un point de vue tout utilitaire, est précédé d'une grammaire. On sent très bien dans tout l'ouvrage le souci pédagogique de l'instituteur.

En somme, intelligents ou bornés, indulgents ou sévères au provençal, déplorant sa ruine ou s'en réjouissant, tous ces auteurs travaillent somme toute contre lui. Le provençal, s'ils daignent s'occuper de lui, n'est pas pour eux une fin, mais un moyen, un moyen d'apprendre à parler correctement le français. Tandis que la grande science à Paris et en Europe travaille à remettre en honneur la langue provençale, nous voyons s'acharner contre elle ces petits érudits de Provence; mais le peuple, — ils nous en donnent le témoignage — s'obstine à conserver son langage héréditaire; il n'apprend que lentement, difficilement, à contre-cœur, le français; toutefois parce que c'est la langue des bourgeois, par orgueil il s'essaie souvent à le parler et le parle mal.

C'est dans une intention, semble-t-il, moins hostile à la langue provençale et même avec sympathie pour elle qu'est com-

---

30. J.-J. Castor, instituteur à Gargas, près Apt, travaillait à la fin de sa vie à un *Résumé de tous les dictionnaires provençaux*, qui n'a jamais vu le jour. Il collabore au *Bouiabaisso* (v. IVe partie, ch. II) et au *Mercure aptésien*. V. notice sur lui dans le *Dictionnaire biographique de Vaucluse, de Barjavel*.

posé le *Dictionnaire provençal-français* de J.-T. Avril, suivi d'un vocabulaire français-provençal, qui paraît à Apt, en 1839.

Il semble même que l'auteur y poursuive un dessein scientifique, quand il nous dit aux premiers mots de sa Préface : « On a dû s'apercevoir depuis longtemps qu'il manquait à nos Bibliothèques un livre indispensable à l'initiation de la langue des Troubadours, c'est-à-dire, un Dictionnaire qui contînt, autant que possible, tous les mots, tel qu'il put enfin suppléer à l'insuffisance et aux imperfections des Dictionnaires provençaux existants. »

Et « la langue des Troubadours » dans la pensée de l'auteur, ce n'est pas l'antique provençal, étudié par un Rochegude, un Raynouard, c'est la langue que parle constamment le peuple de Provence, qui se relie de la sorte à la plus vieille, à la plus noble tradition littéraire[31]. On voit comme peu à peu, d'année en année, d'ouvrage en ouvrage, l'idée chemine, qui doit attendre encore près de vingt ans pour prendre toute sa force.

J.-T. Avril, comme il est naturel, proclame son Dictionnaire bien supérieur à ceux de Pellas, d'Achard, de Garcin. Depuis ce dernier, paru en 1823, c'est-à-dire depuis seize ans, il n'y avait point eu d'autre tentative. L'effort, qui s'était arrêté dans la basse Provence, à Aix, à Marseille, à Draguignan, semblait reprendre dans la Haute-Provence d'où devaient en effet partir définitivement les mots décisifs; Apt n'est pas très loin d'Avignon.

Et justement ce qui avait semblé pousser l'auteur à la confection de son Dictionnaire, c'était que ni lui ni ses compatriotes du Comtat et des Basses-Alpes n'avaient trouvé leur compte dans des répertoires, où c'était surtout les dialectes des Bouches-du-Rhône et du Var qui avaient été inventoriés. « Le Dictionnaire provençal-français, que nous offrons à nos compatriotes, disait J.-T. Avril, n'a pas l'inconvénient d'abonder plus dans les termes d'une région que dans ceux d'une autre, chaque département de la Provence y trouvera son langage sans exclusion ni préférence. » Il se vantait aussi d'avoir consigné des termes d'économie rurale qui manquaient aux recueils précédents, pour

31. J.-T. Avril publie aussi : *La Lyre de Judée*, recueil de Noëls provençaux et français, 1840, in-16, 96 pp.; Gros, Nyons.

remplir l'attente de la population agricole, et de servir par là le peuple de Provence, en même temps que les gens instruits, qui avaient des rapports avec lui, les prêtres, les magistrats, les commerçants, les médecins. Enfin il parlait avec bonne humeur du plaisir qu'on pouvait prendre à bien connaître la vieille langue. « Ce dictionnaire doit plaire à toute personne, qui a une affection réelle et particulière pour la langue provençale. »

Quant à l'orthographe, s'il conservait bien des lettres inutiles et décalquées assez grossièrement du français, telles que l'h, le t ou les doubles lettres, il procédait à la simplification des infinitifs, qu'il écrivait résolument sans *r*, inaugurant par là un essai d'orthographe phonétique, qui deviendra par la suite si fécond.

Contre cette simplification jugée arbitraire protestait Etienne Garcin, l'auteur d'un « Nouveau Dictionnaire provençal-français » qui paraissait, en 1841, à Draguignan[32]. Pour lui il était nécessaire pour la clarté de la langue de maintenir les *r* de l'infinitif. D'ailleurs, comme ses prédécesseurs, il proclamait son Dictionnaire supérieur à tous ceux qu'on avait fait paraître, il renfermait, disait-il, trois ou quatre fois plus de mots que tous les autres dictionnaires provençaux réunis et de fait il en rassemblait plus de trente mille.

Mais tous ces essais grammaticaux, lexicographiques, encore incomplets et incertains, devaient se fondre bientôt dans un répertoire plus important, le Dictionnaire d'Honnorat[33].

Nous voici devant un homme d'une culture supérieure, d'une érudition incontestable, d'un bon sens éclairé; médecin à Digne, il avait pris dans les études nécessaires à sa profession un certain sentiment du développement, de la physiologie, peut-on dire, du langage, et aussi, en rapports constants avec le peuple, il avait pu vérifier à chaque instant sur les lieux les données

---

32. Draguignan, 2e édition, augmentée du Dictionnaire paru à Marseille en 1823, sous le nom de G. Voir plus haut.

33. V. Fred. Donnadieu : *Les Précurseurs des Félibres*, p. 281, et surtout l'abbé A. Richaud : *Le Docteur S.-J. Honnorat;* Digne, Chaspoul, 1916; étude très documentée et très avertie qui annule toutes les précédentes.

de sa science. C'était un érudit; quand on vendit sa bibliothèque, en 1853, à Grenoble on y trouva 1.488 volumes; le catalogue contient l'indication de bon nombre d'ouvrages de théologie, de philosophie, de médecine, de sciences, d'histoire, de littérature française et étrangère, enfin et surtout de littérature d'oc. C'est dire qu'Honnorat connaissait tout ce qui avait été écrit sur la matière.

C'est d'une façon assez curieuse, à ce qu'il nous raconte, qu'il avait été amené à s'occuper de lexicographie provençale. Né en 1783, dans une région reculée des Alpes provençales, au petit village d'Allos, Simon-Jude Honnorat avait neuf ans quand la Révolution ferma les établissements d'enseignement religieux, chassa le clergé et par conséquent le curé d'Allos; sans maîtres, le petit Honnorat interrompt ses études et ne peut apprendre le français, ce qui, entre parenthèses, prouve bien la vitalité qu'avait encore le provençal en cette fin du dix-huitième siècle, surtout dans ce pays de montagnes. Voilà donc cet enfant qui grandit, et pour qui le provençal est non seulement la langue maternelle, mais encore la langue unique. Il est obligé d'apprendre péniblement le français, et, pour y arriver, se sert du Dictionnaire d'Achard[34]. Mais à l'usage il en voit l'insuffisance, car, rédigé par un Marseillais, il laisse de côté bien des mots en usage dans les Basses-Alpes. Ces mots et d'autres avec eux Honnorat les consigne pour lui : « sur un volume, dit-il, de papier blanc » où il se mit à inscrire ses observations, ses corrections et ses additions; c'est là le premier germe de son dictionnaire. Ce travail entrepris par nécessité, il devait le continuer pour son plaisir. Tout en étudiant la médecine à Grenoble, où il va se fixer en 1801, puis à Paris, où il reste de 1802 à 1807, il étudie les langues néo-latines, dont la comparaison avec le provençal devait être féconde pour lui. Ses études de médecine achevées, il revient docteur à Digne, et là, en rapports constants avec le peuple, il poursuit au jour le jour son travail durant trente ans, et, en 1840, dans une brochure de 80 pages, imprimée à Digne, il soumet « aux différentes Académies des provinces méri-

34. Honnorat. *Projet d'un Dictionnaire provençal-français*. Digne, Repos, 1840, broch. de 80 pages in-8°, p. 4.

dionales de la France et à toutes les personnes qui voudraient seconder l'auteur par leur concours ou l'éclairer par leurs lumières », son « Projet d'un Dictionnaire français-provençal ou Dictionnaire de la langue d'oc ancienne et moderne ». A ce moment son ouvrage est à peu près terminé; il le fait paraître peu à peu en fascicules, au prix de quinze centimes; ces fascicules forment un premier tome en 1846, deux autres en 1847. En 1848 Honnorat publiait un « Vocabulaire français-provençal », qui complétait et éclairait son précédent dictionnaire.

Ce qu'Honnorat reprochait à ses devanciers, qu'il connaissait à merveille, non seulement à Pellas, Achard, Garcin ou Avril, mais encore aux auteurs de dictionnaires d'autres dialectes d'oc, par exemple à Doujat pour le Toulousain[35], à de Sauvages pour le Languedocien[36], c'était surtout d'avoir cru que seuls les mots qui s'éloignaient du français méritaient d'être consignés dans leurs dictionnaires, laissant de côté comme dérivés du français tous ceux qui avaient quelque ressemblance avec lui. Ils semblaient ainsi ignorer la commune origine des deux langues, qui seule leur donnait cet air de ressemblance, toute fraternelle, non point filiale. De la sorte ils avaient restreint leurs listes et les dictionnaires les plus étendus ne comptaient pas plus de 15.000 mots; celui d'Honnorat en contenait 107.203.

Ce qui lui donnait un tel développement, c'est que son auteur avait prétendu faire non pas seulement le répertoire d'un dialecte de Provence, ni même du Provençal au sens strict du mot, mais de toute la langue d'oc. La tâche était ardue, il le sentait bien; lui-même insistait sur la difficulté de mettre de l'ordre dans une langue qui n'avait encore « ni syntaxe, ni orthographe, ni mots fixés irrévocablement ».

« Ignorant, disait-il, ou feignant d'ignorer qu'il existât à l'égard de notre langue des règles d'orthographe et de syntaxe, nos écrivains modernes l'ont écrite chacun à leur fantaisie, de sorte qu'il n'est pas rare de trouver dans leurs ouvrages les mêmes mots écrits avec des lettres toutes différentes, inconvénient que

35. *Diccionnari moundi*, à la suite des œuvres de Goudouli.
36. V. Ire partie, ch. I.

les Troubadours n'ont pas toujours évité. Cette anarchie orthographique qui rend la plupart de nos auteurs inintelligibles se fait remarquer d'une manière encore plus déplorable dans les ouvrages qui traitent *ex professo* de la langue, tels que les vocabulaires, les dictionnaires et les grammaires. »

Comment faudra-t-il donc faire pour ordonner ce chaos? La question qui va se poser devant l'esprit des réformateurs de Font-Ségugne, de Roumanille, de Mistral, la question, qui n'est pas, il faut bien le dire, encore résolue et ne le sera peut-être jamais, voici qu'Honnorat vient de la soulever le premier, croyons-nous. Comment va-t-il la résoudre?

Suivant lui, il y a trois méthodes; on peut faire un dictionnaire de l'antique langue d'oc, c'est ce que Raynouard avait entrepris, mais s'il a l'avantage de montrer la langue dans sa pureté primitive, il ne peut servir de rien pour l'usage courant. Ou bien on peut faire un dictionnaire de la langue d'oc actuelle, mais en face de la variété des dialectes, qui diffèrent de province à province et même de ville en ville, la chose paraît impossible. Reste un troisième procédé, celui qu'adopte Honnorat; il consiste à faire le dictionnaire « de la langue, telle qu'elle doit être, en comprenant tous les dialectes, mais en n'admettant, comme mot fondamental, que celui qui dérive le plus directement de la langue-mère ».

Dès lors il est nécessaire de connaître l'étymologie. Le provençal descend du latin corrompu; il n'est que de remonter à cette source. Ainsi pour chaque mot on aura non seulement l'étymologie latine, mais encore, outre la forme qui s'en rapprochera le plus, toutes les formes dialectales de ce mot, ainsi que celle de l'espagnol, de l'italien, du portugais, du catalan. On voit tout de suite la portée scientifique et patriotique d'une telle œuvre. Appuyée sur des faits indiscutables, sur une érudition solide, elle faisait éclater à tous les yeux l'unité de la langue d'oc, sa descendance latine, ses droits à l'indépendance, sa parenté avec les langues les plus antiques, les plus illustres, les plus poétiques de l'Europe. Elle restituait au parent pauvre les titres généalogiques qui allaient lui permettre de revendiquer sa part de l'héritage commun.

C'était aussi à l'étymologie qu'il fallait recourir, selon Hon-

norat, pour trancher une question tout aussi importante et délicate, celle de l'orthographe. Nous aurons l'occasion d'y revenir, quand nous assisterons aux efforts des poètes de Font-Ségugne pour créer une unité linguistique; pour l'instant il nous suffira de noter qu'au nom de l'étymologie Honnorat prenait catégoriquement parti contre l'orthographe phonétique. Nous l'avons vu gémir sur l'incohérence des poètes et des lexicologues; en effet si chacun écrivait comme il prononçait, comment espérer jamais s'entendre puisque chacun prononçait différemment? Si le français était livré aux fantaisies individuelles ou seulement locales, que deviendrait-il ici et là en l'espace de quelques années? Tous sentaient en cet instant la nécessité d'une règle, qui assurât ou du moins préparât l'unité, mais aucun ne voulait faire abandon de ce qu'il croyait être son droit. Aussi pour mettre tout le monde d'accord, Honnorat proposait-il d'adopter comme règle fixe, non pas l'usage de tel ou tel pays, car comment demander la prépondérance pour tel ou tel dialecte? mais l'étymologie. Partant de ce principe il maintenait les *r* des infinitifs et les *t* des participes, il écrivait : amam (nous aimons), amatz (vous aimez), il conservait l'*h* au début des mots, il adoptait l'*a* comme signe du féminin, au lieu de l'*o* accepté au seizième siècle par Bellaud de la Bellaudière et qu'Honnorat qualifiait d'invention moderne qui défigurait l'orthographe de la langue d'oc. Il est vrai que l'*o* correspondait à l'usage de Provence, mais le Languedocien, plus proche de la langue des Troubadours, avait conservé l'*a*. C'était donc une orthographe d'une portée générale pour tous les dialectes d'oc qu'Honnorat préconisait : « Vouloir figurer, disait-il la véritable prononciation d'une langue par des lettres est une rêverie, l'usage seul peut l'enseigner... Ecrivez comme il faut et prononcez comme vous voudrez ou du moins selon votre dialecte[37]. »

Telle était l'œuvre d'Honnorat; c'était la plus importante en ce genre qui eut encore été faite, elle devait rester telle jusqu'au *Trésor du Félibrige*, le grand dictionnaire de Mistral.

C'était non seulement un dictionnaire, mais une véritable

---

37. *Projet*, pp. 49-51.

Encyclopédie contenant, non seulement les mots de langue d'oc, leurs équivalents dans toutes les langues néo-latines, leurs radicaux, leurs prépositions et leurs désinences, mais encore, comme le disait Honnorat, « l'énumération des parties qui entrent dans la composition de chaque outil, instrument, meuble, machine, cuir, habillement, les provençalismes et gasconismes corrigés, les origines des principales coutumes et institutions, les dates des découvertes et des inventions les plus remarquables, avec le nom de leurs auteurs, les noms provençaux, français et scientifiques des différents êtres dont se composent les trois règnes de la nature, avec l'indication des genres, des ordres et des classes auxquels ils appartiennent. »

C'était une œuvre à la fois pratique et scientifique, une œuvre de médecin, pour qui la théorie doit tout de suite avoir une application. Cette application, ce devait être la possibilité désormais acquise pour le lettré de comprendre le peuple, pour le peuple d'apprendre le français et de faire, grâce à cette étude, son instruction générale. Ce n'était point là proprement dans la pensée de l'auteur une œuvre de foi patriotique, comme devait l'être celle de Mistral, mais ce n'était pas non plus un instrument de guerre contre la langue provençale. Honnorat ne prenait point parti dans le débat entre les deux langues.

« Des hommes recommandables, disait-il, ont émis des vœux diamétralement opposés relativement à la langue provençale; les uns voudraient l'anéantir, les autres désireraient au contraire qu'on la perfectionnât. Me sera-t-il permis de dire, sans me flatter, que l'ouvrage dont j'ai l'honneur de vous entretenir depuis trop longtemps peut-être pourrait concourir à l'un et à l'autre but? Si d'un côté on veut empêcher de parler le provençal, il faut donner à ceux qui s'en servent le moyen de s'exprimer en français, leur fournir dans cette langue les équivalents des mots qu'ils connaissent, et si d'un autre côté on veut la perfectionner, il faut en faire connaître les fondements, fixer l'orthographe, expliquer la syntaxe; c'est dans l'un et l'autre cas ce que j'ai tâché de faire. »

Mais, quelle que fut l'impartialité scientifique d'Honnorat, sa sympathie pour la langue d'oc n'était pas douteuse; d'ailleurs son œuvre servait bien plutôt les partisans que les adversaires de la

vieille langue, en montrant quelle était sa valeur, son étendue, son antiquité, ses ressources. Il ne fallait plus, en présence de tels documents, venir parler de patois.

De fait le dictionnaire d'Honnorat allait faire tout de suite autorité. Ce n'était pas évidemment un succès de librairie, puisque l'édition ne fut pas épuisée et que ce qui en resta fut vendu au poids du papier en dépit de l'achat de cent exemplaires ordonné par Villemain, alors ministre de l'Instruction publique. Mais c'était à tout le moins un grand succès moral auprès de ceux qui s'intéressaient au passé comme à l'avenir de la langue d'oc. Roumanille en rendait compte le 8 avril 1847 dans la *Gazette du Bas-Languedoc*[38], et dans ce compte rendu il montrait une parfaite connaissance de tous les travaux faits sur la langue d'oc. Reprenant les motifs de développement, que nous avons vu naître peu à peu, il évoquait la Provence heureuse et radieuse au Moyen âge, bercée par les chants des Troubadours, qui s'en allaient de châteaux en châteaux chanter « ballades merveilleuses et tendres pastorales ». Il évoquait à son tour la décadence de la langue provençale, détrônée par la force, « pauvre reine découronnée et vieillie, qui est dédaignée et reléguée pour ainsi dire, dans nos villages et sous l'humble toit du peuple ». Il invoquait l'autorité de Crescimbeni, de Charles Nodier, de Mary Lafon, surtout il félicitait Honnorat de son œuvre de patience, « monument de linguistique », « œuvre éminemment difficile ». Plus tard, il citait encore Honnorat dans sa « Dissertation sur l'orthographe provençale[39] »; enfin Mistral à son tour invoquait son dictionnaire dans une note de *Mirèio*[40]. Ce dictionnaire d'Honnorat fut le répertoire linguistique, osons le dire, des jeunes poètes d'Avignon. On peut avancer, sans nuire à la gloire de Mistral, que le *Trésor du Félibrige*, ce grand monument élevé par le maître de Maillane à la langue dont il restera le plus célèbre poète, n'eût pas été possible sans le dictionnaire d'Honnorat, dont il est une nouvelle édition, revue et corrigée.

Mistral, loin de s'en cacher, a tenu à rendre justice au Doc-

38. Art. cité dans la 1re éd. de *Li Margarideto*, 1847, note 5.
39. Préface à *La Part dòu bon Diéu;* Avignon, 1853.
40. Ch. v, note 13.

teur Honnorat. Au-dessous de son portrait offert au musée de Digne, il a écrit ces lignes, qui constituent sous sa plume le plus beau des éloges. « Au musée de Digne, en reconnaissance et en souvenir des services rendus à notre Renaissance par le Docteur Honnorat, auteur du dictionnaire provençal-français, qui nous a été d'un grand secours[41]. »

D'un grand secours, certes, puisqu'à la veille de Font-Ségugne il dressait le catalogue de richesses linguistiques de la terre d'oc, laissant, comme le dit justement son épitaphe au cimetière de Digne, pour héritage à son pays un monument de sa langue[42].

Telle est donc l'œuvre des savants : ils ont préparé pour les jeunes poètes provençaux un public capable de s'intéresser à leurs efforts, ils ont éveillé dans la conscience même de ces poètes le légitime orgueil de leur langue et de leur race et leur ont ainsi donné la confiance nécessaire à la grande tâche qu'ils vont se proposer.

Parmi tous ces savants, chacun, nous venons de le voir, a joué son rôle spécial. Les romanistes ont retrouvé au fond des bibliothèques les œuvres oubliées des Troubadours, magnifique exemple pour ceux qui allaient chanter sur les mêmes terres méridionales, et dans la même langue. Que précisément cette langue fut la même, c'est là ce qui peu à peu apparaissait à tous les yeux de plus en plus nettement. Mais comment de l'état de splendeur, où elle s'était haussée la première de toutes les langues européennes, elle était arrivée à la misérable condition qui était la sienne, c'est là ce que les historiens avaient expliqué, et par leurs explications, par leur interprétation nouvelle de la Croisade contre les Albigeois ils avaient inspiré aux lettrés du

41. « Au Museon de Digno, en guierdoun e remembranço di service rendu à nostre Renaissenço per lou doutour Honnorat, autour dòu *Dictionnaire provençal-français* que nous a proun ajuda. »

42. Nous ne parlons ici que de l'œuvre provençale d'Honnorat. En ce qui concerne ses autres travaux d'érudition ainsi que la biographie détaillée, voir l'ouvrage cité de l'Abbé Richaud.

Midi le sentiment qu'ils auraient dû faire partie, si la force ne s'y était opposée, d'une civilisation originale, ayant ses lois, ses coutumes et sa langue indépendante.

Langue déchue certes, mais langue tout de même, et non point patois, mais langue du peuple, et comme telle attirant les sympathies de tout ce qui s'intéresse à la littérature populaire, des romantiques comme des traditionnalistes, langue d'ailleurs mal étudiée encore, et comme telle provoquant la curiosité des érudits qui commencent à rédiger pour elle ou contre elle des grammaires ou des dictionnaires.

On voit assez l'ampleur et l'importance de ce mouvement savant; c'est sur la base solide de toute cette érudition que s'appuie l'œuvre de Roumanille et de Mistral, on s'en rendra compte de plus en plus en poursuivant cette étude.

Mais voici maintenant d'autres voix qui s'élèvent, ardentes, fiévreuses parfois, et qui vont, pour réveiller la conscience assoupie du peuple provençal, se mêler étrangement à l'accent grave des érudits dont nous venons d'étudier l'œuvre.

DEUXIÈME PARTIE

LE MOUVEMENT OUVRIER

CHAPITRE PREMIER

Les Protecteurs de la Poésie populaire.

I

Béranger. — Lamennais. — George Sand. — Michelet. Débat sur la poésie ouvrière.

On a restreint généralement la portée du mouvement provençal, quand on l'a présenté simplement comme une revendication linguistique. Sans doute on ne saurait nier — et nous le montrerons — que ce ne soit avant tout une protestation de la race d'oc obligée à parler français, mais un autre sentiment s'y mêle pour la renforcer, c'est le désir du peuple d'arriver à la vie de l'intelligence et de réclamer ses droits intellectuels. Voilà ce qu'on n'a point assez remarqué, et, faute d'avoir fait cette remarque, on n'a point vu que cette agitation des provinces méridionales, pour être plus intense que partout ailleurs, n'était pas pourtant unique, mais qu'elle était le symptôme le plus éclatant du mouvement populaire, qui chemine obscurément pendant une vingtaine d'années pour aboutir au grand jour de 1848 et retomber ensuite, épuisé par un succès trop brusque.

En 1848 Mistral a dix-huit ans; il est républicain, il compose une ode en vers français où il entonne le chant de la Liberté[1];

---

1. « Aux premières proclamations signées et illustrées du nom de Lamartine, mon lyrisme bondit en un chant incandescent que les petits journaux d'Arles et d'Avignon donnèrent :

Réveillez-vous, enfants de la Gironde,
Et tressaillez dans vos sépulcres froids :
La liberté va rajeunir le monde.....
Guerre éternelle, entre nous et les rois. »

(F. Mistral, cf. *Memoires*. Paris, Plon, 1908, p. 156.)

C'est tout à fait le style des poètes ouvriers, de Ch. Poncy, par exemple.

à la même époque Roumanille, dans les journaux d'Avignon, combat les idées révolutionnaires[2]; à quelque parti que ces jeunes poètes appartiennent, la grande effervescence de 1848 ne les laisse point indifférents. Quand l'ère de l'action politique est close, l'action intellectuelle reste ouverte à leur énergie; l'apaisement fait dans les esprits, Roumanille cesse de s'occuper des questions politiques pour se donner tout entier à la propagande provençale; mais de ces premières préoccupations, il reste à ces poètes le désir de faire une œuvre sociale tout autant que littéraire; moraliser, instruire, relever le peuple en lui donnant la fierté de son vieux langage et dans ce vieux langage une littérature saine, voilà quelle restera toujours leur préoccupation.

Il n'est donc pas sans intérêt de considérer un instant cette littérature populaire de langue française. Cette perspective assez nouvelle élargira singulièrement notre étude; elle nous permettra de montrer comment les idées exprimées par la littérature française de l'époque ont eu leur répercussion dans les villes du Midi; elle nous permettra d'expliquer en retour l'enthousiasme de certains poètes français pour les productions provençales, et surtout celui de Lamartine à l'égard de *Mirèio;* enfin elle nous autorisera à voir dans le Félibrige non seulement une association de défense linguistique, mais encore un essai intéressant de syndicat intellectuel; et par là elle nous éclairera bien mieux sur sa raison d'être et sa force d'expansion...

Nous l'avons dit déjà, le problème de l'instruction du peuple avait été posé de façon impérieuse par la Révolution française; le peuple étant désormais le souverain, on ne pouvait songer à le laisser végéter dans l'ignorance. Mais en l'appelant à l'instruction, on éveille chez lui des intelligences souvent puissantes, et ces intelligences tendent à se manifester. Comme, faute de ressources, l'action leur est le plus souvent interdite, elles se rejettent, ainsi qu'il arrive toujours, vers la poésie, et de là tous ces ouvriers-poètes, qui de 1830 à 1850 se lèvent en foule, éveil-

---

2, V. IVe partie, ch. II.

lant l'attention, ouvrant devant l'opinion publique un débat littéraire qui ne manque ni d'envergure ni d'intérêt.

Nous ne pouvons songer à nous occuper de tous ceux qui se sont manifestés en France; il nous suffira de citer leurs noms pour montrer l'ampleur du mouvement; mais nous étudierons de plus près ceux qui sont nés et qui ont vécu en Provence, bien qu'ils aient, pour la plupart, écrit en français, parce que de façon constante ils donnent la main aux Provençalisants et que les deux expressions longtemps parallèles finissent par se confondre ou plutôt que la langue française, chose curieuse, d'abord adoptée par nombre de poètes du peuple finit par être abandonnée par eux, lorsqu'ils se rendent compte qu'il leur faut, pour faire œuvre originale, employer la langue de leur enfance, qui est aussi leur langue quotidienne.

Mais avant d'examiner ces tempéraments, il nous faut voir de quelle manière ils sont encouragés à se manifester par les grands écrivains qui s'intéressent à leur tentative et sans lesquels ils n'auraient peut-être point connu la gloire de l'impression, et jamais à coup sûr, celle de la grande publicité.

Ces écrivains sont d'ailleurs des bourgeois, mais qui s'intéressent au peuple, et qui prétendent, pour étayer leurs théories, découvrir dans l'atelier ou sur le chantier des génies inconnus, dont ils font au monde la révélation.

Le premier de ces écrivains bourgeois qui aient prétendu s'intéresser au peuple, c'est sans doute Béranger. Il est peuple lui-même, si l'on veut, par son origine, mais plutôt, par sa condition d'employé, petit bourgeois, comme aussi d'après son humeur et le ton de ses chansons.

Mais le poète du Caveau, le chantre du roi d'Yvetot, le bourgeois libéral et voltairien, quand il entend monter la voix de ce peuple, qui a prouvé sa force dans les Journées de Juillet, ne veut point rester en arrière. Il désire, il croit représenter le peuple, il prête des accents touchants au vieux vagabond[3], il s'écrie, en évoquant les souvenirs de son enfance :

« Je suis du peuple ainsi que mes amours[4]. » Mais surtout en

3. V. Béranger, *Œuvres*, Ed. Fournier; Paris, 1837, T. II, p. 124.
4. *Ibid.*, t. III, p. 33.

tête de l'édition de ses chansons qui paraît en 1833, il met une préface, où déjà s'expriment avec fermeté les principales idées de Lamartine et de George Sand.

« Le peuple, dit-il[5], c'est ma Muse. Il fallait un homme qui parlât au peuple le langage qu'il entend et qu'il aime. J'ai été cet homme. » Il déclare que c'est désormais pour le peuple qu'il faut cultiver les lettres. Et ce peuple, ce n'est pas, ainsi qu'on le juge souvent avec prévention, « une tourbe grossière, incapable d'impressions élevées, généreuses, tendres ». « Non, s'écrie avec conviction le chansonnier, s'il reste de la poésie au monde, c'est, je n'en doute pas, dans ses rangs qu'il faut l'aller chercher. Qu'on essaie donc d'en faire pour lui. »

Or faire de la poésie pour le peuple, cela ne consiste pas à lui présenter des niaiseries ou des platitudes; il ne faut pas imiter « ces rois qui dans leurs jours de magnificence, lui jettent des cervelas à la tête et le noient dans du vin frelaté ». Napoléon voulait que la Comédie Française donnât au peuple des spectacles gratuits et qu'au programme de ces spectacles on mît les plus belles des tragédies classiques. Il faut donner au peuple de la beauté. « Que nos auteurs, conclut Béranger, travaillent donc sérieusement pour cette foule si bien préparée à recevoir l'instruction dont elle a besoin. En sympathisant avec elle ils achèveront de la rendre morale et plus ils ajouteront à son intelligence, plus ils étendront le domaine du génie et de la gloire. »

C'était tracer aux jeunes poètes un beau programme, que lui-même n'avait qu'à moitié suivi, car l'on ne peut dire qu'il ait toujours contribué à la moralisation du peuple. C'était en tout cas pressentir avec beaucoup de finesse l'avenir, évoluer au bon moment, prendre garde en vieillissant de devenir impopulaire.

Et de fait Béranger fait les délices du peuple. On chante un peu partout ses chansons, et même à Marseille, où pourtant l'on est fort royaliste, on lui pardonne sa politique en faveur de son esprit et de sa verve[6]. Aussi c'est à lui que s'adresseront quelques-uns des ouvriers-poètes dont nous parlerons.

---

5. V. Béranger, *Œuvres*, Ed. Fournier; Paris, pp. 30 à 36.
6. V. F. Mazuy, passage cité, chapitre suivant.

Jasmin, dès 1832, leur avait donné l'exemple en envoyant à Béranger une ode enthousiaste en vers français :

Chante ! plus que jamais fais vibrer ta pensée !
Plus que jamais le peuple a besoin de chansons[7].

De même Charles Poncy lui adresse des vers enflammés :

Parmi les ouvriers, ô Maître!
J'appris à t'admirer avant de te connaître;
A tes mâles chansons que nous chantions en chœur,
L'oubli des maux, la joie emplissaient notre cœur;
Et, tandis que ta gloire émerveillait l'Europe,
Que ton nom s'étendait dans l'univers entier,
Ton front, qu'avec orgueil notre amour enveloppe,
Recevait les lauriers que te tressait l'échoppe
Et l'encens du poudreux chantier.

Et Béranger lui répondait, et lui conseillait de rester fidèle à sa truelle. « Si cela vous est possible, mon enfant, restez maçon, sans rien négliger pour devenir grand poète. Sachez que toute ma vie j'ai regretté d'avoir été forcé par mes parents de quitter la profession d'imprimeur. Cet état eût assuré mon indépendance et il faut être indépendant pour être poète[8]. »

En somme, Béranger fut peut-être bien depuis le début de la poésie française, le premier poète du peuple. Non pas grand poète et non pas très peuple. Mais il ne faut pas oublier qu'il a été le chansonnier de la France issu de la Révolution, par son rythme souple et vivant, qui fait au refrain partir toutes les voix, par la musique facile et souvent traditionnelle qui accompagne ses strophes, par la qualité à la fois sentimentale, patriotique, grivoise et humanitaire de son émotion, par ce qu'elle a de large à la fois et de vulgaire[9]. Nous verrons quelle a été son influence sur Desanat et même sur Gelu; elle ne s'exerce pas avec moins de

7. V. Jasmin, *Œuvres*, éd. Boyer d'Agen, t. III, p. 380, et la réponse de Béranger à Jasmin, p. 450.

8. Cité dans la préface aux *Œuvres*, de Poncy; Toulon, 1867.

9. V. ce que dit Michelet de la popularité de Béranger. (*Le Peuple*, p. 149.)

force sur Hégésippe Moreau, Charles Poncy ou Pierre Dupont. En langue provençale ou française ses imitateurs sont innombrables. Le premier il donne l'idée que le peuple peut et doit avoir une poésie.

Avec Béranger ce fut Lamennais qui semble avoir fait aux jeunes intelligences populaires l'appel le plus véhément. Tout son *Livre du Peuple* (1838) est soulevé par un mysticisme humanitaire, dont le ton est tout à fait celui que nous pourrons retrouver chez la plupart des ouvriers-poètes. Le droit du peuple à l'instruction[10] y est nettement indiqué, et, en même temps que ce droit, la confiance dans le désir croissant que le peuple aura de cette instruction :

« A mesure que votre aisance augmentera, dit l'auteur, à ses lecteurs populaires, vous serez moins absorbés dans les besoins du corps; des besoins d'une autre nature s'éveilleront en vous et réclameront à leur tour l'aliment propre à les satisfaire. Vous voudrez savoir et vous le pourrez, parce que ni les secours ni le loisir nécessaires pour cultiver l'esprit, acquérir la science, ne vous manqueront plus. Tous puiseront à la source ouverte à tous. »

Et Lamennais, croyant à la perfectibilité indéfinie de tous les êtres par l'éducation, ajoutait avec confiance :

« Alors de secrètes puissances, actuellement endormies en vous, y développeront comme un nouvel être sans cesse agrandi par la connaissance qui se dilatera sans cesse et avec elle le sentiment de l'art et ses délicates jouissances et les joies intimes, inépuisables que produit la contemplation du vrai et du beau[11]. »

Reprenant les mêmes idées, trois ans plus tard, il y ajoutait une considération très importante : c'est que le peuple doit être lui-même l'instrument de son propre salut intellectuel. Sans doute la société doit au peuple « l'instruction nécessaire au développement de l'intelligence, l'aliment de l'esprit », mais, « le reste dépend du peuple lui-même, de lui seul. Des moyens d'instruc-

10. Il faut noter aussi en ce sens le *Claude Gueux*, de V. Hugo (1834), dont la conclusion est celle-ci : « La tête de l'homme du peuple, voilà la question. Cultivez-la, défrichez-la, arrosez-la, fécondez-la, éclairez-la, vous n'aurez pas besoin de la couper. »

11. *Le Livre du Peuple*; Paris, 1830, p. 180.

tion ne sont pas l'instruction; il faut qu'il l'acquière par un labeur continu, incessant[12]. »

Voilà justement une des idées fécondes, qui seront reprises par les meilleurs d'entre les jeunes poètes de Provence, et qui animera d'un bout à l'autre de son développement la doctrine mistralienne.

Que Lamennais ait été très populaire en Provence, y ait eu une influence directe, je ne veux pas dire cela, encore que Diouloufet lui ait adressé une épître[13], et que Reboul lui ait conseillé la soumission au pouvoir papal en de nobles vers, où il semble se dire pour une part son disciple[14]. Mais il est impossible que ses livres n'y aient point été lus assez curieusement (en voilà deux preuves), et ses idées se sont répandues certainement, soit par la presse, soit par le livre, soit surtout par ce pouvoir mystérieux de propagande, qu'ont à telles époques telles idées, qui sont proprement à la mode, et que tous respirent dans l'air, partout à la fois, sans trop savoir comment. Or l'idée qu'une littérature populaire était possible, et même nécessaire, se trouvait entre 1830 et 1850 parmi celles qui s'imposaient à tous les esprits de la façon la plus impérieuse, si bien que nous la retrouvons chez presque tous les grands écrivains du temps, mais avec un particulier éclat chez George Sand et chez Lamartine.

Cette idée date chez George Sand de sa conversion au socialisme. Mais nous n'aurions pas à nous en occuper de façon particulière, si la grande romancière n'avait été en rapports suivis avec deux hommes, qui, chacun à leur façon, ont eu en Provence et même en France leur instant de popularité et d'influence, je veux parler d'Agricol Perdiguier et de Charles Poncy.

Peuple de par sa grand-mère[15], filleule intellectuelle de Rousseau, sensible aux leçons de l'Evangile, admiratrice de Walter Scott, romancier du peuple saxon[16], comment ne fut-elle pas

---

12. *Du Passé et de l'Avenir du Peuple*, 4 vol., 1841.

13. V. *Fables, Contes et Epîtres*, par Diouloufet; Aix, 1829.

14. A M. l'abbé de Lamennais (août 1834). V. *Poésies*, de Jean Reboul, 1836; et sur Reboul, le chapitre suivant.

15. V. comte d'Haussonville, *Etudes biographiques et littéraires;* Paris, 1879; et Raoul Deberdt, *Grand-mère et petite fille*, *Revue des Revues*, 15 mars 1898.

16. *Le Compagnon du Tour de France*, p. 81.

devenue bien vite l'amie des poètes-ouvriers, elle qui déjà s'était posée en critique de la société constituée, qui dans *Pauline*, dans *Indiana* et *Lelia* avait célébré la grandeur « des humbles et des opprimés » le mépris de l'argent et de la bourgeoisie, en même temps que la beauté de la vie rustique dans *Valentine*, elle qui, soumise dès 1835 à l'influence républicaine de Michel de Bourges[17], s'était liée avec Lamennais[18], avec les Saint-Simoniens.

En 1839, elle est très vivement impressionnée par le *Livre du Compagnonnage* que publie le menuisier Agricol Perdiguier.

On sait que ce nom eut son heure de popularité, on connaît dans ses grandes lignes cette belle vie d'idéaliste : fils d'un menuisier de Morières, dans la banlieue d'Avignon, Agricol, après une rude enfance, un dur apprentissage dans une boutique de la ville, eut à dix-huit ans (1823) l'idée de se faire recevoir *Compagnon*. C'était un moyen de faire le Tour de France, de se perfectionner dans son art, de voir du pays; cette antique association comptait encore, à cette époque, un très grand nombre d'adhérents, et le danger qui menaçait l'institution ne venait pas de son manque de popularité, mais des querelles qui divisaient les Compagnons, partagés, comme on le sait, en plusieurs sectes.

Nous n'avons point à parler ici de ce Compagnonnage sur lequel on a porté, autant que possible, la lumière[19]; faisons remarquer simplement qu'il y a là un désir, encore obscur, mais très réel de syndicalisme, et que les plus beaux jours de ce Compagnonnage, qui se placent sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, coïncident avec l'essor de l'âme populaire qui nous occupe précisément, avec cette sourde inquiétude qui travaille de 1820 à 1848 toute la masse du pays, avec ce désir de s'exprimer par la parole ou par le vers, qui anime les plus intelligents des ouvriers, et dont nous trouverons la preuve tout au long de notre étude, dans

---

17. V. M. Ary Leblond : *George Sand et la Démocratie R. Socialiste*, t. II, 1904.

18. V. Albert Leroy : *George Sand et ses amis;* Paris, Ollendorff, 1903.

19. V. sur le Compagnonnage outre les ouvrages d'Agricol Perdiguier, cités plus loin, Martin Saint-Léon : *Le Compagnonnage, son histoire, ses coutumes, ses règlements, ses rites;* Paris, A. Colin, 1901, et Jean Connay : *Le Compagnonnage, son histoire, ses mystères;* Paris, Rivière, 1909.

les meilleures comme dans les plus médiocres œuvres, écrites soit en français, soit en langue d'oc.

Quand George Sand fit sa connaissance, Perdiguier[20], dit Avignonnais-la-vertu, avait déjà publié *Le Chansonnier du Tour de France*[21], recueil de chansons pacifiques, destinées à remplacer les appels à la discorde qu'il avait entendus dans la bouche des Compagnons, défis enflammés d'une secte aux sectes rivales, et surtout ce *Livre du Compagnonnage*, qui lui avait valu les félicitations publiques de tout ce que Paris comptait de grands écrivains et surtout de Chateaubriand, de Béranger, de Lamartine, de Michelet et de Lamennais, ainsi que d'innombrables articles de journaux[22].

Elle le fit asseoir à sa table, le présenta à tous ses amis, elle fit plus, elle mit à sa disposition la somme nécessaire pour qu'il entreprît un second Tour de France[23] et qu'il pût aller de ville en ville propager la bonne nouvelle, prêcher la concorde entre les différentes sectes du Compagnonnage. C'était là l'objet de son livre; ce devait être celui de sa prédication ambulante. Il fut accueilli par les Compagnons mieux qu'il ne pouvait l'espérer. Car son livre avait suscité de vives polémiques et d'abord bien des Compagnons avaient été furieux de voir dévoiler au public quelques-uns de leurs rites essentiels. Il fut surtout très bien reçu en Provence, en Avignon, à Marseille, à Toulon, où l'effervescence populaire était très vive. Perdiguier revint enchanté de son nouveau Tour de France : « Je me plais à le répéter, dit-il[24], nos frères m'ont fait dans tout le cours de mon voyage l'accueil le plus cordial. »

George Sand fit plus encore pour la propagande de l'idée nouvelle : elle écrivit en 1841 son fameux roman : *Le Compagnon du Tour de France*. Agricol Perdiguier y était représenté sous

---

20. V. sur Agricol Perdiguier et son rôle dans le Compagnonnage, Anfos-Martin : *Agricol Perdiguier*, Cavaillon, Mistral, 1904, et Léon Magon : *Agricol Perdiguier et le Compagnonnage;* Marseille, 1910.

21. 1re éd., 1835; 2e éd. augmentée, 1836. Les paroles et la musique également faibles étaient d'Agricol Perdiguier.

22. V. Extraits dans l'appendice au *Livre du Compagnonnage*, 2e éd., 1841. La 1re édition est de 1839.

23. Perdiguier avait fait un premier tour de France de 1826 à 1828.

24. *Livre du Compagnonnage*, 2e édition.

le nom de Pierre Huguenin dit Villepreux, l'ami du Trait. Il était peint sous le plus noble aspect : beauté physique, grandeur morale, envergure intellectuelle, rien ne lui était refusé.

Plus tard, George Sand avouait elle-même la ressemblance[25]. Elle ajoutait : « A cette époque-là, il y a une dizaine d'années, mon type de Pierre Huguenin pouvait paraître embelli pour les gens du monde qui n'avaient pas de rapports directs avec l'atelier. Cependant Agricol Perdiguier lui-même était au moins aussi intelligent, au moins aussi instruit que Pierre Huguenin... »

Agricol Perdiguier n'était point le seul; dans son *Livre*, à côté des siennes, il avait recueilli des chansons dues aux poètes du Compagnonnage : Marseillais-Bon-Accord, Nantais Prêt-à-bienfaire, Bourguignon-la-Fidélité, Bordelais-la-Prudence, et, si pauvres que soient leurs chansons au point de vue artistique, elles n'en indiquent pas moins, à côté de tant d'autres symptômes, que le désir d'une poésie populaire était éveillé dans tous les corps de métier. Perdiguier lui-même dressait une liste des ouvrages qui devaient former la bibliothèque d'un Compagnon désireux de s'instruire[26], et s'il y plaçait des ouvrages d'histoire et d'économie politique, comme ceux de J.-J. Rousseau, de Pierre Leroux et de Jean Reynaud, il y faisait aux poètes une part très large et conseillait à ses amis la lecture d'Homère, de Virgile, du Tasse, de Milton, de Corneille, de Racine, de Ducis, de Lafontaine, de Châteaubriand, de Béranger, de Lamartine, de C. Delavigne, de Victor Hugo.

Un poète plus important que les chansonniers dont nous avons parlé semblait même s'être révélé au sein du Compagnonnage, sur le sol du Midi, en pleine ville d'Avignon. George Sand le signalait dans sa *Préface* de 1841 :

« ... M. Lautier a publié à Avignon, en 1838, un poème épique très bien conduit sur les persécutions au sein desquelles le Devoir des Cordonniers s'est maintenu triomphant. Il y a de fort beaux vers dans ce poème, ce qui n'empêche pas le barde prolétaire de faire des bottes excellentes et de chausser ses lecteurs à leur grande satisfaction. »

---

25. *Le Compagnon du Tour de France;* 2e éd., préface, 1851.
26. *Le Livre du Compagnonnage,* 2e éd., t. II.

Nous n'avons pu retrouver ce poème, qui s'appelait « le Compagnonnage et l'Indépendance » et comptait sept chants écrits en français; mais ce M. Lautier paraît bien avoir été en réalité le cordonnier Fidèle Laugier, qui écrivit plus tard en provençal et qui eut des rapports avec les premiers Félibres. Il marque de façon intéressante le trait d'union entre le mouvement du Compagnonnage et ce mouvement de poésie populaire, qui, sur les terres d'oc, trouvera un épanouissement dans le premier Félibrige[27].

George Sand, dès cette époque, semblait pressentir l'aboutissement de cette effervescence intellectuelle.

« Il y aurait, disait-elle[28], toute une littérature nouvelle à créer avec les véritables mœurs populaires, si peu connues des autres classes. Cette littérature commence au sein même du peuple; elle en sortira brillante, avant qu'il soit peu de temps. »

C'était en effet tout ce qui devait rester de ce grand mouvement qui agita si violemment tous les esprits. Pour le Compagnonnage il devait s'émietter de jour en jour, par la force même des circonstances malgré les beaux efforts d'Agricol Perdiguier.

Il ne nous appartient pas de suivre celui-ci dans sa tumultueuse carrière, de l'évoquer représentant du peuple en 1848, exilé par le Second Empire, d'analyser les ouvrages qu'il composa par la suite dans le même but de propagande. Qu'il nous suffise de constater qu'enfant d'Avignon sa renommée fut sans doute toute particulière dans le pays provençal, qu'il ne cessa dans sa campagne fraternelle de prêcher l'union dans l'instruction et la poésie, et qu'enfin il fut lié avec George Sand, qui devait avoir une telle influence sur tout le mouvement de littérature populaire, et notamment sur ce Charles Poncy dont nous allons parler.

Rappelons enfin que Mistral a consacré tout un chant de *Calendau* à décrire les rites, les luttes, les traditions du Compagnonnage[29], toute une vitrine de son *Museon Arlaten*[30] à recueillir

---

27. Ce Fidèle Laugier, né en 1803, à La Roquebrussanne, publie en 1853, à Aix, un dialogue provençal *Lou langage prouvençau et leis franciseurs*, où il proteste contre la corruption du provençal en train de devenir un patois. V. Robert Reboul : *Notice sur Laugier;* Marseille, 1878.

28. *Le Compagnon...* Préface de 1841.

29. V. *Calendau*, ch. VIII et la note de la page 297 (éd. Lemerre) où il cite Agricol Perdiguier.

30. *Le Museon Arlaten* est le musée fondé par Mistral et installé à Arles

les images ou les objets qui rappellent les Compagnons, et l'on comprendra pourquoi nous avons cru devoir insister sur cette littérature des « Compagnons » très oubliée aujourd'hui et dont on n'a point montré suffisamment le rapport avec le développement de la poésie populaire en Provence.

Avec Charles Poncy les rapports de George Sand ne sont pas moins intéressants. Elle avait accepté d'écrire, en 1844, la préface du second recueil de vers que publiait à cette date le jeune maçon toulonnais, dont nous parlerons tout à l'heure. Il convient de dire que dans son premier recueil[31] le jeune poète l'avait appelée « la mère de son cœur » et « sa sainte patronne ». C'était là de quoi toucher le cœur volontiers maternel de la grande romancière.

Cette préface est pleine d'intérêt : toute la doctrine littéraire de 1848 y palpite en phrases émues. Ce n'est pas seulement, d'après George Sand, une œuvre littéraire que doivent entreprendre les ouvriers-poètes, c'est une œuvre sociale. Sans doute « n'eussent-ils rien de mieux à faire que d'initier leurs compatriotes des classes pauvres à la beauté des formes du langage, ce serait encore un rôle très élevé, mais ils font plus, car ils sentent que le peuple a plus à faire. Le peuple est l'initiateur providentiel, fatal, nécessaire et prochain aux principes d'égalité contre lesquels le vieux monde lutte encore... Le peuple est virtuellement, depuis la naissance des sociétés, le Messie promis aux nations; c'est lui qui accomplit et doit continuer l'œuvre du Christ, cette voix du ciel descendue dans le sein d'un prolétaire, ce Verbe divin qui sortit de l'atelier d'un pauvre charpentier pour éclairer le Monde et prophétiser le royaume des cieux, c'est-à-dire, le règne de la fraternité parmi les hommes... Allons, poètes prolétaires, à l'œuvre! Chantez vos hymnes de vérité! Trouvez-la donc cette loi religieuse, sociale et politique qui réunira tous les intérêts en un seul, et qui mêlera de nouveau toutes les races dans une seule famille. »

---

dans l'hôtel de Laval, où se trouvent rassemblés tous les souvenirs du passé provençal et félibréen.

31. Ch. Poncy : *Marines;* Toulon, 1842.

« Non, ce n'est pas sans dessein, s'écrie-t-elle encore, que la Providence a délié ainsi tout à coup les langues condamnées jusqu'ici à bégayer la poésie, elle avait donné toujours cette faveur, comme la récompense des studieuses éducations à des natures rêveuses, délicates, vouées à l'oisiveté du corps, aux patients labeurs de l'esprit. Il semblait que le poète dût être une âme essentiellement contemplative, qu'il dût avoir, au moins à ses heures d'inspiration, une existence errante et solitaire, qu'il eût besoin de recueillement et de silence pour fixer les images délicates et fugitives de ses magiques tableaux. Et voilà que des hommes, cloués à un travail abrutissant, des hommes de peine, comme on les appelle, de robustes ouvriers à la main de fer, à la voix tonnante, se mettent à rêver au bruit de l'enclume et du marteau, au cri de la scie et du métier, dans le tumulte du chantier ou dans l'air fétide de l'échoppe, des chants purs et suaves, des formes exquises, des sentiments sublimes! Oh! qu'ils durent en être étonnés, ceux qui ne comprennent pas la dignité de l'homme et les desseins de Dieu sur le peuple et que nous devons en être reconnaissants, nous qui attendions avec impatience cette conséquence de la logique divine, cette manifestation prophétique de la virilité populaire. Nous ne savons rien encore des combinaisons politiques qui vont amener l'affranchissement des prolétaires, mais nous savons déjà quels droits divins le peuple saura bientôt faire valoir pour être affranchi. »

C'était là l'enthousiasme socialiste, qui n'était point particulier à George Sand, ton prophétique à la mode d'alors. Une remarque moins oratoire et plus précise mérite de retenir notre attention. A vrai dire elle n'était pas non plus de l'invention de George Sand, mais elle l'a reprise et développée avec intelligence. Nous la trouvons d'abord sous la plume du jurisconsulte Ortolan, qui fit la préface du premier recueil de Poncy.

« Ce que j'aime encore, disait-il, dans cette apparition des poésies d'ouvriers, c'est le lieu d'où elles sont datées. Nous n'avons nous autres qu'un seul lieu, Paris, grand foyer absorbant où tout vient se jeter, grand creuset où tout vient se fondre et qui ne donne que de l'alliage. La centralisation, qui fait notre unité et notre puissance dans l'ordre national, nous comprime et nous décolore dans la sphère des beaux-arts. Mais pour les ouvriers

qui sont inspirés là où ils vivent et qui vivent là où ils travaillent, nous disons : le poète d'Agen, de Nîmes, de Rouen, de Fontainebleau, de Toulon; c'est l'individualité artistique rendue à chaque cité, c'est la diffusion et le rayonnement littéraires sur tous les points du royaume. »

C'était un argument, qui devait toucher spécialement la châtelaine de Nohant, si attachée à son Berry, qu'il lui semblait avoir l'esprit moins lourd, quand elle avait mangé la fromentée de la mère Nannette que lorsqu'elle avait pris du café à Paris[32] », très éprise de mœurs populaires et de patois[33]. Aussi le reprenait-elle dans sa préface de 1844, en y insistant de façon toute spéciale :

« La province, disait-elle, montre en ceci son bon sens et sa force morale. Tandis que Paris lui enlève tous ses autres produits intellectuels, ses penseurs et ses écrivains de la classe bourgeoise, ses acteurs, ses musiciens, ses sculpteurs et ses peintres, au moins ses poètes de la classe laborieuse lui restent et trouvent sur leur sol natal leur succès et leur récompense. Ils y trouvent aussi leur inspiration; et comme la province ne leur est point ingrate ils ne sont pas ingrats envers elle, ils lui versent le charme de leur poésie en même temps qu'ils lui offrent les services de leur industrie. Doublement utiles, ils sont doublement aimés et récompensés. Chaque citoyen est généreusement fier de la gloire du poète, son compatriote, et comme tous ces poètes sont des prolétaires, vu que dans les autres classes on méprise l'ovation locale, aimant mieux échouer à Paris que de régner chez soi, il en résulte qu'aux hommes du peuple seuls appartient le noble rôle de régénérer la vie intellectuelle sur tous les points de la France. »

Qu'était-ce là sinon prédire une vingtaine d'années à l'avance tout le mouvement provincial dont est sorti le Félibrige, tous les écrivains de terroir si nombreux depuis 1860?

C'est le moment où dans la *Revue indépendante* qu'elle fonde avec Pierre Leroux, elle se charge de commenter les productions littéraires des ouvriers; elle y publie justement des vers de Charles Poncy à côté de ceux de Victor de Laprade. Elle écrit, pour

---

32. V. Lettre du 12 novembre 1842 à M. Ch. Duvernet : *Correspondance*.

33. V. Lettre au Comte Jaubert, auteur d'un *Glossaire du Centre de la France* (juillet 1843). V. plus haut, sur G. Sand et le patois, 1re partie, ch. III.

répondre aux critiques de la littérature populaire, des *Dialogues sur les Ouvriers d'autrefois*, où elle cite tous les grands artistes nés du peuple : Giotto, Vinci, Andréa del Sarto, Tintoret, Titien, Dominiquin, Poussin, Gelée, Cousin, Pilon, Durer : « Le peuple est et fut toujours artiste »; il est vrai qu'il n'a guère été encore littérateur, mais il le devient peu à peu; il a d'ailleurs compté déjà quelques poètes originaux, entre autres « Le Virgile au Rabot », Adam Billaut, auquel George Sand consacre le second de ses *Dialogues sur la poésie des prolétaires*.

Dès le premier numéro de la *Revue Indépendante* elle fait un recueil de poésies d'ouvriers. C'est l'occasion pour elle de remarquer que la poésie, qui a été d'abord l'apanage de l'aristocratie, puis de la bourgeoisie, doit passer au peuple avec les temps nouveaux. « C'est au sein du peuple, dit-elle, à cette époque, que se retrempera la Muse romantique, Muse évidemment révolutionnaire, et qui, depuis son apparition dans les lettres, cherche sa voie et sa famille[34]. »

Créer une littérature ouvrière, c'était là une des premières nécessités et des originalités de la *Revue Indépendante*, mais George Sand voulait y collaborer plus efficacement; elle mit elle-même la main à la pâte et pour la glorification des prolétaires, elle écrivit des romans célèbres[35].

Nous ne pouvons nous étendre sur un tel sujet[36]; qu'il nous suffise de noter l'influence considérable de George Sand sur la poésie ouvrière entre 1840 et 1850, et surtout ses rapports avec les poètes-ouvriers de Provence[37].

Ses rapports avec Poncy durèrent jusqu'à la fin de sa vie, et l'on en peut voir la preuve tout le long de sa *Correspondance*. Elle l'appelle — naturellement — « mon enfant », elle le proclame « le plus inspiré et le mieux doué parmi tous les beaux

---

34. *Le Compagnon du Tour de France*, préface.

35. *Le Compagnon du Tour de France*, *Horace*, *Consuelo*, *La Comtesse de Rudolstadt*, *Le meunier d'Angibault*, *Le péché de M. Antoine*.

36. V. dans la *Revue socialiste* juillet-décembre, 1904, un article très substantiel de MM. Marius, Ary Leblond : *Notes sur George Sand, socialiste*.

37. Outre les poésies de Poncy, elle préface les poésies de Magu (1845). *Travailleurs et propriétaires*, de Victor Bory (1848). *Les Conteurs ouvriers*, de Galland (1849).

poètes prolétaires ». Elle va plus loin : « Vous pouvez être le plus grand poète de la France un jour, si la vanité, qui tue tous nos poètes bourgeois, n'approche pas de votre noble cœur, si vous gardez ce précieux trésor d'amour, de fierté et de bonté qui vous donne le génie. »

Elle lui donne des conseils, le met en garde contre la flatterie, les présents du gouvernement, qui venait de lui donner une petite bibliothèque :

« Prenez garde, noble enfant du peuple! Vous avez une mission plus grande peut-être que vous ne croyez. Résistez, souffrez, subissez la misère, l'obscurité, s'il le faut, plutôt que d'abandonner la cause sacrée de vos frères. C'est la cause de l'humanité, c'est le salut de l'avenir, auquel Dieu vous a ordonné de travailler, en vous donnant une si forte et si brûlante intelligence[38]. »

Elle essaie de lui donner conscience de ce qu'elle croit sa véritable mission :

« Le poète du peuple a des leçons de vertu à donner à nos classes corrompues, et, s'il n'est pas plus austère, plus pur et plus aimant le bien que nos poètes, il est leur copiste, leur singe et leur inférieur... »

Elle lui dit encore avec justesse et pittoresque :

« ... Si vous voulez n'être pas perdu dans la foule des écrivains, ne mettez donc pas l'habit de tout le monde; mais paraissez dans la littérature avec ce plâtre aux mains qui vous distingue et qui nous intéresse. Soyez homme du peuple jusqu'au fond du cœur[39]. »

Quand le succès de son *Chantier* est épuisé et que Poncy, à court d'inspiration, cherche un sujet de poème, c'est vers George Sand qu'il se tourne, et elle lui répond[40] :

« Vous me demandez un sujet de poème... Pourquoi ne feriez-vous pas, soit en prose, soit en vers, l'*Histoire de Toulon*, la véritable histoire, rapide et chaude, du *peuple*, de votre ville natale.

« La France ignore l'histoire de toutes ses localités. Les localités elles-mêmes ignorent leur propre histoire. »

---

38. Lettre du 27 avril 1842. V. aussi Lettre du 23 juin 1842.
39. Lettre du 21 janvier 1843.
40. Lettre du 16 décembre 1847.

Et ici la « régionaliste » apparaissait, tout autant que la « socialiste »; ici, encore une fois, elle touchait juste, elle devinait par avance, semblait-il, toute l'œuvre mistralienne.

Poncy ne sut pas comprendre cet appel, mais il suivit un autre conseil de George Sand en essayant d'écrire la « *Chanson de chaque métier* ».

« J'ai toujours désiré, lui écrivait-elle, qu'un poète fît sous un titre tel que celui-ci : *La Chanson de chaque métier* un recueil de chansons populaires à la fois enjouées, naïves, sérieuses et grandes, simples surtout, faciles à retenir et sur un rythme auquel pussent s'adapter des airs connus bien populaires ou des airs nouveaux faciles à retenir... »

Peu à peu les grandes illusions tombèrent, surtout après 1848; le mouvement populaire prit une autre allure, il devint dialectal et cessa d'être socialiste; Poncy s'assagit peu à peu, et sous l'influence sans doute de son frère Alexandre[41], qui écrivait en provençal, il eut des rapports avec les premiers Félibres[42]. Mais jamais il ne cessa de témoigner à George Sand, qui ne cessa jamais de lui répondre, le plus respectueux attachement.

On peut dire, en résumé, que l'influence de George Sand sur les poètes-ouvriers fut considérable; elle le fut tout spécialement en Provence[43], par ses rapports avec Agricol Perdiguier et surtout avec Charles Poncy, et comme ces « ouvriers-poètes » de Provence ont travaillé, sans en avoir conscience, mais très efficacement, à l'œuvre félibréenne, on peut dire que George Sand, entre tous les écrivains de France, est, avec Lamartine, celui qui a le plus fait, inconsciemment sans doute, mais d'autant plus profondément peut-être, pour la renaissance provençale au dix-neuvième siècle.

Cette sympathie pour la poésie populaire, nous la retrouverons aisément chez Michelet. Il est peuple, il aime le peuple plus que tout autre. Ne lui a-t-il pas consacré toute son existence, toute

41. Alexandre Poncy : *Pouésios prouvençalos;* Toulon, 1845. — V. plus loin, IIIe partie, ch. II.

42. Il collabore par la suite à l'*Armana Prouvençau.*

43. Mistral cite George Sand : *Visions de la nuit dans les campagnes*, à propos de la légende de la Chèvre d'or. V. *Mirèio*, ch. II, n. 2.

son histoire et plus spécialement un livre vibrant et généreux[44]; où il parle avec intérêt de la poésie ouvrière.

« La plupart des poésies, que les ouvriers ont écrites dans ces derniers temps, offrent ce caractère particulier de tristesse et de douceur qui me rappellent souvent leurs devanciers, les ouvriers du Moyen âge. S'il y en a d'âpres et de violentes, c'est le petit nombre. »

Il ajoutait, il est vrai, se rendant compte des faiblesses de cette poésie :

« Cette inspiration élevée eût porté plus haut encore les vrais poètes s'ils n'eussent suivi dans la forme avec trop de déférence les modèles aristocratiques. » Il déplorait, en la constatant, l'immense influence de Béranger, dont les chansons « avaient remplacé les vieux chants des villages, jusqu'aux mélodies antiques que chantaient nos matelots ». Il regrettait aussi l'imitation de Lamartine; il souffrait de voir les ouvriers « s'habiller et mettre des gants pour écrire, et perdre ainsi la supériorité que donnent au peuple, quand il doit s'en servir, sa main forte et son bras puissant[45] ».

Mais il ne perdait point tout espoir sur leur compte : « Ils commencent à peine. Pourquoi vous hâtez-vous de dire qu'ils n'atteindront jamais les premiers rangs? »

Certes l'un d'eux devait atteindre ce premier rang, mais il fallait que la poésie populaire changeât de langage, et nul à cette époque ne l'avait encore bien compris.

Parmi les sceptiques auxquels Michelet faisait allusion, la *Revue des Deux-Mondes*. organe de la bourgeoisie lettrée, était au premier rang. Bourgeoise, elle voit sans plaisir cet élan des intelligences prolétariennes; lettrée, elle goûte peu une poésie où le plus souvent, il faut le dire, la bonne volonté remplace l'art incertain. Parlant des poètes-ouvriers, Savinien Lapointe, plus tard, disait :

« *La Revue des Deux-Mondes* se montra tout particulièrement hostile aux productions de ces derniers venus, lesquels du reste n'y allaient pas de main morte dans les revendications des droits populaires[46]. »

---

44. *Le Peuple;* Paris, Hachette et Paulin, 1846.
45. V. *Le Peuple*, pp. 61 et 149.
46. Savinien Lapointe : *Préface* à ses *Œuvres* rééditées en 1882; Paris.

La déclaration de guerre leur fut faite par Lerminier, professeur au Collège de France, qui joua en cet instant le rôle d'un critique de quelque notoriété, très classique au reste; c'était le moment où venait de paraître le livre de *Poésies Sociales*, recueil de vers dus à des poètes-ouvriers, publiés par le Saint-Simonien Olinde Rodrigues; c'était le moment où l'on parlait comme d'un grand poète du cordonnier Savinien Lapointe, où Reboul et Jasmin s'étaient déjà manifestés, où depuis deux ans l'on pleurait sur Hégésippe Moreau, où un ouvrier Adolphe Boyer, venait de se suicider, désespéré par l'insuccès de son ouvrage[47], enfin où le *Livre du Compagnonnage* d'Agricol Perdiguier avait excité dans la presse et dans l'opinion des commentaires innombrables.

Lerminier prenait prétexte de tous ces faits et dénonçait ce qu'il considérait comme un péril à la fois social et littéraire. Instruire le peuple, disait-il, en substance, rien de mieux et c'est depuis 1830 spécialement la préoccupation de tous les esprits. Mais est-il nécessaire pour cela que du premier coup on essaye, avant toute formation, de susciter chez lui des vocations hâtives, des ambitions exagérées qui sont funestes à la littérature aussi bien qu'au peuple? »

Contre George Sand, Olinde Rodrigues, Béranger, Lamennais et tous les poètes dont nous avons parlé, Lerminier proteste au nom de la culture littéraire, qui demande un long affinement, du temps et de la patience, au nom de la beauté esthétique, que ne respectent à aucun degré ces balbutiements encore grossiers.

Encore, ajoute-t-il, si l'on y trouvait le cachet populaire, mais si l'on ne voyait ces poésies signées d'un nom prolétaire, on les croirait l'œuvre de quelque médiocre bourgeois : « C'est quelque chose de prétenticux et de médiocre, où l'imitation domine; nous n'y avons pas senti l'âme, nous n'y avons pas trouvé l'accent du peuple. Trois poètes contemporains ont laissé leur empreinte sur ces informes essais. Vous passez d'une réminiscence de M. de Béranger à une contrefaçon grossière du genre de M. de Lamartine et de M. Victor Hugo. »

---

47. « De l'état des ouvriers et de son amélioration par l'organisation du travail. »

S'il n'y a nul profit pour la littérature en ces productions, n'est-ce pas d'autre part, à les exciter, faire le malheur du peuple? Ne risque-t-on pas de mettre au cœur de ces hommes du peuple une ambition exagérée qu'ils ne pourront pleinement satisfaire et qui les tourmentera toute leur vie? On peut bien citer l'exemple de Rousseau, mais il eut une instruction précoce, travailla et voyagea longtemps avant de produire, ou celui de Robert Burns, mais il est unique et d'ailleurs il ne fut pas heureux et mourut, tout jeune encore, des désordres de sa vie.

Bref, conclut Lerminier, la division du travail qui assigne aux uns l'action, aux autres la pensée est toujours dans la nature des choses. « S'il est incontestable que de nos jours le peuple ait un sentiment plus vif de ses misères et de l'obligation qu'a la société de s'occuper de les adoucir, il n'est pas vrai qu'illuminé tout à coup par des clartés merveilleuses, il se trouve aujourd'hui doué du génie philosophique et littéraire. Nous ne disons point que le génie individuel ne puisse briller dans les rangs du peuple, mais il n'a point paru. Il n'y a pas plus à fonder une littérature populaire qu'une caste ouvrière, dont l'organisation politique et les intérêts seraient hostiles à la bourgeoisie. Ne comprendra-t-on jamais que le véritable génie de la démocratie est d'unir et non pas de séparer? »

Avec de telles idées il s'indigne contre le *Livre du Compagnonnage*, qui prétend perpétuer les sociétés ouvrières, leur donner plus de force et de cohésion; il s'étonne qu'on ne s'en tienne pas là-dessus aux idées bourgeoises de 89; il faut réprimer sévèrement de telles tentatives, si l'on ne veut aboutir à la guerre civile[48].

Les protestations soulevées par un tel article, on les devine aisément. Lerminier reçut de Savinien Lapointe une pièce de vers, indignée. Le poète populaire s'écriait sur un ton d'ironie amère :

Donc le peuple a grand tort, je le pense avec vous,
Lui qui peut se soûler pour douze ou quinze sous,
De demander du bois lorsqu'il neige en décembre,
Du pain pour ses enfants presque nus dans la chambre,
Du pain pour nos vieillards, dans la rue accroupis...[49].

48. *Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1841. *De la littérature des ouvriers.*
49. S. Lapointe : *Une voix d'en bas*, 1844.

Le journal l'*Atelier*[50], lui répondit de façon plus documentée. C'était une feuille très digne, fondée, commanditée et rédigée par des ouvriers catholiques en majeure partie, mais d'esprit très large et très tolérant, passionnés de réformes sociales. Aucune question sociale ou littéraire touchant au peuple ne les laissait indifférents; ils s'occupèrent donc de la question brûlante, qu'ils posaient en ces termes : « Si les ouvriers doivent se permettre d'écrire » (mars 1843) et, répondant aux critiques faites, ils concluaient : « Les ouvriers doivent se permettre d'écrire, n'en déplaise aux avocats du parti conservateur. Envisagé sous un rapport général tout ce que les ouvriers ont écrit a produit un effet favorable. On s'accoutume en effet à dire : la presse des ouvriers; on lit leurs chansons, leurs poèmes, leurs journaux, leurs livres enfin; on peut critiquer tout cela; mais tout cela prouve que l'intelligence populaire est moins inculte qu'on ne voudrait le croire. » L'auteur de l'article d'ailleurs préconisait la publication collective (revue ou journal), la préférant à la manifestation individuelle par le livre d'un tempérament toujours sujet à s'égarer.

Après 1848, quand les grands espoirs populaires se furent écroulés, Armand de Pontmartin, dans cette même *Revue des Deux-Mondes*, notait avec satisfaction une réaction du bon sens et de l'esprit d'ordre en littérature, alors qu'Emile Augier faisait jouer *Gabrielle* et que George Sand elle-même devenait idyllique avec *François-le-Champi*[51].

Pourtant un mois après, toujours dans la Revue, Charles de Mazade, à propos des *Mystères du Peuple* d'Eugène Sue, jetait de nouveaux cris d'effroi[52].

Mais surtout Emile Montégut, l'année suivante, reprenait avec autorité la question de la poésie du peuple à propos des publications de Pierre Dupont. Le débat à cette date avait perdu déjà beaucoup de son acuité; le mouvement socialiste semblait enrayé pour longtemps, et il semblait qu'on pût traiter une telle question « de façon littéraire plus encore que politique ».

---

50. V. à ce sujet, et sur tout le mouvement ouvrier, un article intéressant de Ch. Benoist dans *L'homme de 1848*, 1er février, pp. 656-59.

51. V. *Revue des Deux-Mondes*, 1er février 1850.

52. *Ibid.*, 1er mars 1850.

Ce n'est pas toutefois sans quelque amertume que Montégut constate l'esprit de parti et souvent la fureur des poètes populaires. Il a surtout en vue un Hégésippe Moreau, un Savinien Lapointe, un Pierre Dupont; il connaît moins les poètes du Midi, où il aurait pu retrouver, à défaut de grande valeur artistique, ce « calme singulier », cette « grâce naïve », cette « tendresse », cette « douceur infinie », cette « douce joie », qui sont pour lui les vraies caractéristiques de la poésie populaire.

De cette poésie il voit bien la seule raison d'être, mal aperçue de certains théoriciens. « La reproduction de la vie du peuple, voilà que devrait être l'élément principal de la poésie populaire. »

Or la plupart des poètes-ouvriers se sont éloignés de ce programme, et d'autres ont imité maladroitement la poésie bourgeoise. Montégut flétrit les chants à demi naïfs, à demi littéraires, propres à captiver à la fois les habitués des salons et les hommes des classes inférieures par leur apparence de naturel ». « Il n'y a, dit-il, de vraie poésie populaire que celle qui est créée par le peuple lui-même », telle que celle de Robert Burns. Quant à Béranger, c'est plutôt un poète patriotique, et Pierre Dupont doit prendre garde aux salons d'un côté, au socialisme de l'autre.

En somme, le point important qu'il précise est surtout celui-ci le poète vraiment populaire doit être issu du peuple et conserver avec lui le contact nécessaire.

Sainte-Beuve était du même avis que Montégut, quand il disait : « Le caractère propre de la Muse populaire, c'est qu'elle soit avant tout pacifique, consolante, aimante, que la chanson de chaque métier par exemple en exprime la joie, l'orgueil même et la douce satisfaction, qu'elle en accompagne et soulage le labeur, qu'elle en marque les moments et les rende plus égayés et plus légers », et mieux informé que Montégut, il cite justement *La Chanson de chaque métier* de Charles Poncy, où il retrouve ces caractères[53]. C'était définir somme toute à l'avance la poésie d'un Mistral, qui respire la fierté des travaux de la terre, et, loin d'être un chant de révolte, est une glorification de la vie populaire.

On voit donc que vers cette date de 1850 les esprits étaient pré-

53. *Causeries du Lundi*, t. IV, art. sur Ch. Moreau et Pierre Dupont.

parés à cette manifestation pacifique de la poésie populaire, qui au reste avait eu, dès Reboul, ce caractère, et n'en avait été un moment détournée que par le mouvement socialiste et l'effervescence qui précéda 1848. Or cet instant est précisément celui où vont se grouper les premiers Félibres.

II

Lamartine et les poètes-ouvriers.

Cependant, en dépit des protestations, et plus encore que Béranger, George Sand ou Michelet, ce fut Lamartine, qui fut le grand excitateur de la poésie populaire.

Tout d'abord on pourrait s'en étonner : comment le jeune gentilhomme, aux airs désenchantés, le mélancolique amant d'Elvire, le poète des lacs et des cascatelles, le chantre des clairs de lune, qui rêvait d'Ossian sur les montagnes brumeuses du Mâconnais, pût-il devenir l'idole des âmes populaires et susciter des vocations poétiques au sein de la classe la moins raffinée et qui semblerait la moins rêveuse? Mais ce n'est pas tout Lamartine que le poète des *Méditations*, il y a celui des *Harmonies*, des *Recueillements*, de *Jocelyn* et même ses premiers vers, ceux qui nous paraissent le plus loin de l'âme populaire, n'ont-ils pas quelque chose d'universel, susceptible de toucher toutes les âmes, et quelque chose aussi de « sentimental », un ton de « romance », capable justement d'émouvoir les âmes simples?

Si de nos jours Victor Hugo résonne comme la grande voix poétique du dix-neuvième siècle français, entre 1830 et 1860 c'était Lamartine, dont la gloire rayonnait à travers les provinces. Alors au fond des écoles, au sein des familles les strophes lamartiniennes déroulaient leur abondante et religieuse mollesse. Poésie qui tout de suite convint à l'honnête province française du milieu du siècle dernier. C'est d'elle somme toute qu'elle venait; vers elle, suivant une pente naturelle, elle retourna. Har-

monie lente, candide, semblait-il, attendrie, cloches monotones dans la solitude des vieilles rues, grands nuages glissant le long du silence des horizons, beau lac où la lune était indolente et molle, et ce parfum de vieille France et cette négligence d'amateur. Les veillées de province eurent leur poète : des filles qui naissaient reçurent le nom d'Elvire.

Le peuple subit ce charme magnifique tout autant que les lettrés. Plus encore, sans doute, car ceux-ci pouvaient bien trouver le style faible, la versification négligée, la pensée banale, mais des âmes simples, qui n'ont point l'esprit critique, n'y cherchaient que les sentiments. Somme toute, à part quelques cris désenchantés, de plus en plus rares, et vite corrigés d'ailleurs, ces sentiments, ils s'appelaient l'amour et la religion, c'est-à-dire, les deux plus larges, les plus accessibles, les plus ouverts à tous. Sur ces deux axes se déroulait une poésie dont l'harmonie était facile à saisir et dont rien ne surprenait, ne choquait le lecteur novice. Comment s'étonner, à la réflexion, que dans les ateliers et les mansardes le grand poète soit devenu si vite célèbre? Aux témoignages qu'il en reçut sans doute, il s'en aperçut bien vite, et dès lors il entreprit de cultiver cette popularité qu'il n'avait pas recherchée à ses débuts.

Nulle part peut-être son nom ne fut plus aimé qu'en Provence. Ce n'est pas seulement, comme il l'a dit avec un sourire[54], que la Saône se jette dans le Rhône, qui descend vers la Provence, c'est une intime sympathie, qui n'a point cessé de 1828 à ses derniers jours. Certes, si, de loin, l'on imagine volontiers une Provence banale, frivole, « cigalière », toute vibrante de chansons et de couleurs, on pourrait là encore s'étonner du succès qu'y trouva une poésie, qui semblerait un peu grisâtre aujourd'hui. Les *Orientales* plutôt n'auraient-elles pas dû conquérir Marseille, porte de l'Orient? Mais la réalité est tout autre que cette légende; l'âme douce, rêveuse, un peu molle, féminine pour tout dire de la Provence devait aimer la fluide harmonie des vers lamartiniens. N'ont-ils pas retenu quelque chose des paysages italiens, de la côte napolitaine où leur âme, auprès de Graziella, fut créée? Le ciel de Provence a des langueurs pareilles;

54. *Cours familier de littérature*, XLe entretien.

les chants de Lamartine seuls berceraient dignement les longues soirées de ses étés voluptueux. D'ailleurs c'était alors un pays très familial, que cette Provence, où même aujourd'hui le culte de la famille est demeuré si vivace. Les élégies du pays et du foyer y trouvaient à coup sûr un retentissement harmonieux.

Mais à cette renommée de Lamartine en Provence, il est des causes plus précises, comme aussi à cette immense popularité, qui devait en faire le grand maître de la plupart des ouvriers-poètes. En 1828, M. de Lamartine lit dans la *Quotidienne* une poésie du boulanger de Nîmes, Jean Reboul, il la trouve admirable, sa tête s'échauffe, il prend la plume, il adresse à l'humble poète son ode célèbre *Le Génie dans l'Obscurité*. Reboul, — on devine assez ses transports et le bruit que put faire l'événement autour de lui, — Reboul répond au grand poète :

S'il est vrai que ma Muse en plus d'une mémoire
Ait laissé des accords et des pensers touchants,
Chantre ami, qu'à toi seul en retourne la gloire!
Ses chants naquirent de tes chants!...

... C'est toi qui fus pour moi cet ange de lumière
Qui se laisse tomber du haut du firmament,
Et qui sur le palais comme sur la chaumière
Se repose indifféremment!...

Dès lors c'en était fait; Lamartine était sacré le protecteur, non seulement de l'auteur de l'*Ange et l'Enfant*, mais encore de tous les ouvriers-poètes qui allaient venir. Tous ils vont se tourner vers lui; dès cet instant, se croyant une mission sociale, méditant de jouer un grand rôle politique, il encourage les vocations, accepte les dédicaces, et, gentilhomme toujours, serre des mains populaires, comme il avait appris à le faire, dès l'enfance, dans la vie patriarcale de Milly.

Quatre ans après, ce fut en Provence une recrudescence de sa popularité. Le grand poète, se rendant en Orient, venait s'embarquer à Marseille. Joseph Autran nous a laissé le récit de ces belles journées[55].

55. V. *La Maison démolie*, *Œuvres complètes* (1875-78), t. VII.

« La génération actuelle, dit-il, ne se figure guère ce qu'était, à l'époque lointaine dont je parle, la renommée de ce grand Lamartine. Il inspirait un sentiment, qui, chez les femmes, ne se contenait pas toujours dans les limites de l'admiration. Toutes les jeunes filles en rêvaient; tous les écoliers copiaient ses poèmes sur des cahiers réservés et ornés d'arabesques calligraphiques. Les hommes les plus absorbés par les affaires du commerce ou de la politique trouvaient moyen de savoir par cœur quelques-uns de ses vers; les vieillards eux-mêmes s'intéressaient à cette jeune gloire, qui continuait, en l'éclipsant, celle de Châteaubriand à son déclin. »

Et Joseph Autran nous décrit ces réceptions de l'hôtel Beauvau, en face du Vieux-Port baigné de lumière, vibrant de cris et d'appels, que dominait Lamartine de « sa grande voix sonore » tandis que des visiteurs « abordaient le poète avec des formules, qui tenaient moins de l'admiration que de l'idolâtrie ». « Vous êtes un Dieu, disait l'un, et je me sens près de tomber à vos genoux. »

« Je ne sais, ajoute Autran, si ces louanges excessives lui déplaisaient; je dois avouer pourtant qu'il n'y paraissait guère; il les accueillait avec le front haut et le visage calme d'un homme qui se sent déjà sur un piédestal. Il avait l'air de sa propre statue. »

On fit plus; l'Académie de Marseille voulut rendre au grand homme un public hommage; le 26 juin elle tint en son honneur une séance solennelle, où il fut salué en termes magnifiques par le comte Hippolyte de Villeneuve, président de l'Académie. Lamartine, pour répondre à ces témoignages éclatants de sympathie, donna lecture de son fameux *Adieu*, qui se terminait comme on le sait, par une belle invocation à Marseille[56].

Passage éblouissant, dont les jeunes gens surtout devaient conserver longtemps le souvenir. Le rédacteur du *Sémaphore* disait, au lendemain de la séance académique : « L'effet qu'il produit sur les vives imaginations du Midi est grand; de jeunes poètes de haute espérance semblent éclore sous ses pas. »

---

56. V. *Voyage en Orient* et *Recueillements*. V. aussi au début du voyage les impressions de Lamartine : « Marseille nous accueille comme si nous étions des enfants de son beau ciel; c'est un pays de générosité, de cœur et de poésie d'âme; ils reçoivent les poètes en frères; ils sont poètes eux-mêmes. »

C'était la vérité même, non pas que tous ces jeunes poètes fussent, comme le disait l'indulgent rédacteur, de haute espérance, mais à tout le moins, tous nourrissaient de hautes espérances, et depuis ce passage de Lamartine, son nom fut certainement pour tous les jeunes poètes de Provence, à quelque classe sociale qu'ils aient appartenu, le nom même de la poésie.

Or si Lamartine fut populaire, sans essayer de l'être, ce fut bien plus encore, quand il se rendit compte qu'il l'était, qu'il voulût continuer à l'être et qu'il désira faire servir cette popularité à ses desseins politiques.

Après *Jocelyn*, après la *Marseillaise de la paix*, après les *Girondins*, après tant de gestes généreux et d'éloquents discours, à la veille de la Révolution de Février, c'est l'homme le plus célèbre et le plus aimé de France, et c'est alors justement que pour la seconde fois il apparaît à Marseille.

Il vint s'y reposer à l'automne de 1847, dans une villa du Prado avec Mme de Lamartine, à qui l'on avait ordonné les bains de mer. Mais ce n'était plus le pur poète, à qui suffisait l'entretien des flots, ou qui s'en allait en Orient à la recherche d'une poésie nouvelle; tout occupé d'action le séjour de la campagne semble lui peser. Au bout de quelques semaines, il vient se fixer en pleine ville, sur la Cannebière, à l'hôtel des Empereurs[57]. Il accepte même l'invitation qu'on lui fait de venir parler dans une séance donnée sur le libre-échange en l'honneur du célèbre économiste Frédéric Bastiat. Tous les journaux de Marseille reproduisent son discours. L'Académie à son tour, se souvenant de la belle journée de 1832, tient de nouveau une séance en son honneur. Si Lamartine n'y dit plus de vers, il y prononce un magnifique éloge de Marseille, qu'il appelle « une Athènes commerciale » : « Vous avez daigné, dit-il, me naturaliser parmi vous; vous avez fait de moi un citoyen honoraire de Marseille[58]. »

Toutefois ce triomphe académique ne lui suffit plus; il existe à Marseille une autre Académie, une Académie de prolétaires, cet *Athénée-ouvrier*, dont nous parlerons plus longuement; elle invite Lamartine, Lamartine accepte son invitation.

---

57. V. Autran : *op. cit.*
58. V. le récit de la séance dans le *Sémaphore* du 31 août 1847.

Autran nous a laissé ce récit émouvant[59] : le poète chargé de gloire montant « d'un pied accoutumé à gravir les cimes » l'escalier difficile, obscur, tortueux qui conduisait au quatrième étage d'une des plus pauvres maisons de la vieille ville, pénétrant dans un galetas mal éclairé, où s'entassaient sur de misérables bancs des jeunes gens, des hommes en veste, des femmes en bonnet et en robe d'indienne, écoutant sans sourciller la harangue, pleine d'une admiration frénétique, que lui adressait avec emphase le président, un italien à peine francisé, et lui-même répondant sur le mode sublime et parlant pendant une heure « avec la même élégance, le même choix d'idées et de langage que s'il se fût adressé à l'assemblée la plus aristocratique du monde ». Autran nous a peint en termes saisissants l'auditoire enthousiasmé, acclamant follement son dieu, se jetant sur lui, et l'emportant, pour la sortie, sur des bras tendus, jusqu'au bas de l'escalier, le cortège fanatique l'escortant jusqu'à son hôtel au milieu des cris, des acclamations, des applaudissements, des bouquets agités, et Lamartine, la porte fermée, se retrouvant seul avec Autran dans l'escalier, écrasant des fleurs contre le mur d'un geste de colère et jonchant les marches de leurs débris, en murmurant : « Voilà pourtant à quel prix s'achète la popularité! »

Mais de ce geste dégoûté, de cette défaillance de l'amant d'Elvire au contact de ces rudes mains, ils n'en sauront rien, ces braves gens, qui scandent au bruit des rimes le travail du chantier ou de l'établi. Pour eux Lamartine sera toujours l'archange, le demi-dieu, qui a daigné un soir descendre parmi eux et qui s'en est allé, laissant à tous l'éblouissement de sa prestance, de son geste, de sa parole magique. En tête de leur second recueil (1851), ils mettront en épigraphe cette parole du grand homme, prononcée ce soir-là : « Si j'étais gouvernement, je voudrais créer dans chaque ville une université d'ouvriers. »

Un autre incident, très significatif aussi, devait marquer ce séjour de Lamartine à Marseille; sans doute ce n'eut rien été, que la visite, entre tant d'autres, d'une admiratrice exaltée, si Lamartine, par son passé, comme par ses rêves d'avenir n'eût été préparé à y voir bien davantage, si l'heure n'eût pas été telle que

59. V. Autran : *op. cit*

tout y prenait une importance incomparable; de la sorte ce fut bien plus qu'une démarche un peu naïve; cette Reine Garde, que nous allons voir aux pieds de Lamartine, elle est, pour ainsi dire, auprès du grand poète la déléguée du peuple méridional[60].

Ce fut un soir de dimanche, au retour d'une longue course en mer, que M. de Lamartine trouva Reine Garde dans l'orangerie de sa villa. Elle y était depuis quatre ou cinq heures, arrivée le matin par la diligence d'Aix et depuis attendant obstinément le retour du grand poète. Dans cette patience, cette obstination qui risque, sans y penser, d'être importune, ne faut-il pas voir déjà toute la Provence du peuple, tournée vers celui qui doit lui révéler *Mirèio?* Elle fait au grand homme sa confession; enfant trouvée, simple couturière, elle a de bonne heure le goût de la lecture, elle a lu dans les gazettes des vers de Reboul, de Jasmin, de Lamartine, elle a lu Jocelyn avec des larmes...

Lamartine est très ému de ces larmes et de ces compliments. Poète du cœur, c'est l'hommage des cœurs simples qui le touche plus profondément que l'approbation de tous les lettrés. Mais comme il fut diplomate aussi, et qu'il est poète, il soupçonne bien que la couturière fait des vers, il sourit, quand sur sa demande, Reine Garde en trouve sur elle quelques-uns. Il y jette les yeux, il les trouve beaux, parce qu'il y aperçoit le reflet de sa poésie, il retient à dîner l'humble femme, tremblante de confusion et de reconnaissance.

Après le dîner c'est un entretien sur la littérature populaire, et c'est là pour nous le point capital de l'entrevue.

Ecoutons le peuple se plaindre, par la bouche de Reine Garde, de n'avoir aucun livre à lire : « ... Les livres ont été faits pour d'autres. Excepté les Evangélistes et celui qui a écrit l'*Imitation de Jésus-Christ*, les auteurs n'ont pas pensé à nous en les écrivant. C'est bien naturel; chacun pense à ceux de sa condition. Qui est-ce donc qui fait des livres ou des poèmes pour nous? Personne, excepté ceux qui font des almanachs, mais encore qui les remplissent de niaiseries et de bons mots balayés de l'année dernière dans l'année nouvelle, ceux qui font des romans que les

---

60. V. Lamartine, Préface de *Geneviève* et Préface aux *Poésies de Reine Garde*.

filles sont obligées de cacher aux mères de famille honnêtes et ceux qui font des chansons que les lèvres chastes se refusent à chanter...

« Ah! quand viendra donc une bibliothèque de pauvres gens! Qui est-ce qui nous fera la charité d'un livre[61]? »

Et tout de suite Lamartine prend feu, voit large et haut à son ordinaire, et se met à parler, avec une vraie puissance prophétique :

« J'y avais déjà pensé quelquefois, mais jamais tant qu'en écoutant ce que vous venez de dire. C'est vrai pourtant! Le peuple qui veut s'instruire, se distraire, s'intéresser, s'attendrir par le sentiment, s'élever par la pensée, va mourir d'inanition, ou s'enivrer de corruptions, si on n'y prend garde. Il faut que la société s'en occupe, ou il faut que Dieu suscite un génie populaire, un Homère ouvrier, un Milton laboureur, un Tasse soldat, un Dante industriel, un Fénelon de la chaumière, un Racine, un Corneille, un Buffon de l'atelier pour faire à lui seul[62] ce que la société égoïste ou paresseuse ne veut pas faire, un commencement de littérature, une poésie, une sensibilité du peuple. »

Et à mesure qu'il parle, il s'exalte; il voit plus haut encore et plus clair, il agrandit le sujet. Les classes bourgeoises comptent trop d'écrivains, ils s'usent inutilement, sans emploi, produisant plus qu'on ne peut lire. Mais voici pour les jeunes écrivains un immense public qui, peu à peu, instruit, dégrossi par l'école, se lève et réclame de quoi lire.

« Oui... Reine, n'en doutez pas, s'écrie le grand poète, l'ère de la littérature populaire approche, et quand je dis populaire, vous m'entendez bien, je veux dire la plus saine et la plus épurée des littératures, car j'entends par peuple ce que Dieu, l'Evangile, la philosophie et non pas les démagogues entendent par ce mot :

---

61. On trouve à la même époque un sentiment semblable dans l'*Atelier*, qui mène une campagne courageuse contre les chansons obscènes, la littérature pornographique que l'on présente comme une littérature populaire. (Sept., 1843; nov., 1843; juin, 1844.)

62. Mistral dans le discours prononcé à la Sainte-Estelle de Gap (23 mai 1886) rappelle le mot de Lamartine : « C'est le peuple qui doit sauver le peuple. » V. *Armana*, 1887, ou *Discours e dicho de F. Mistral;* Avignon-Roumanille, 1906.

la partie la plus nombreuse et la plus importante, par conséquent, de l'humanité... »

Et l'on voit par là comment Lamartine diffère de George Sand; ce n'est pas le poète prolétaire, ouvrier de la révolution sociale, qu'il invoque, c'est simplement le poète populaire, qui n'a d'autre idéal que d'instruire et de moraliser ses frères, sans prétendre à les soulever contre l'ordre des choses existant. Par là ceux qu'ils voient venir à lui, ce ne sont pas les jeunes émancipés comme Poncy, mais les traditionnalistes, les catholiques, un Reboul, une Reine Garde, plus tard un Frédéric Mistral.

Et le peuple aussi pour lui, gentilhomme terrien qu'il est toujours resté, ce n'est pas la grande masse triste qui s'entasse aux faubourgs des villes, mais la mâle et belle race qui s'épanouit dans les campagnes : « J'ai beaucoup vécu avec le peuple, dit-il, avec les paysans, avec les matelots, avec les ouvriers, avec les bons et fidèles domestiques, qui font partie de nos familles; j'ai passé bien des heures dans les chaumières, dans les casernes, sur le pont des bâtiments, sur le bord des routes, sur les montagnes avec les bergers, derrière la charrue avec le laboureur, dans les sentiers de la vigne avec les vignerons, le long des fossés sur les grandes routes, à causer intimement avec toutes les intelligences naïves, simples et bonnes, dont la langue, les amours, les sentiments me sont plus familiers que ceux des salons. »

Voilà le peuple tel que Lamartine en a gardé de Milly le souvenir, tel qu'il lui apparaîtra plus tard dans l'épopée rustique que lui apportera Adolphe Dumas. Ce peuple, ce n'est pas le nombre qui doit faire sa force, c'est sa valeur, c'est son âme. Il ne faut pas le flatter bassement, s'abaisser vers ce que l'on croit faussement sa médiocrité. Le peuple veut du beau : « Rien n'est trop haut, rien n'est trop beau pour les masses. Il n'y a pas besoin d'être toujours plat pour être populaire. Le peuple est un grand poète aussi, car il est l'enfant pas encore sevré de la nature et la nature ne parle qu'en images comme Dieu. »

Donc faire de beaux livres pour le peuple, telle doit être désormais la tâche des poètes et leur honneur. Car la gloire désormais ce ne sera plus de parler aux rois, mais d'instruire les petits, de plaire au peuple honnête; la gloire se retournera avec l'auditoire; elle était en haut, elle sera en bas... « La gloire, dit Lamar-

tine à Reine Garde, ce sera le nom d'un écrivain sur les lèvres de vos femmes, de vos enfants, de vos vieillards, dans vos chaumières, dans vos mansardes, dans vos métiers. »

Et dans ce tête à tête délicieux, — que Lamartine au reste a peut-être fait, après coup, beaucoup plus grand que la réalité, — on agite des propos de philosophie, d'histoire, de science populaire et comme on en vient à parler poésie et que Lamartine propose à la petite couturière : « De beaux poèmes comme ceux de Virgile, d'Homère, de Tasse, qui racontent en vers les batailles des héros, les assauts, les incendies des villes, les destructions d'armées, les conquêtes des peuples... » Reine lui répond en quelques paroles simples qui expriment le vrai désir du peuple : « Nous ne lirions pas cela du tout, Monsieur... C'était bon du temps des Grecs et des Romains... Maintenant le peuple ne croit pas à ces imaginations des poètes; il veut que ces poètes lui chantent du vrai et du bon ou il n'écoute pas. »

Et de lui-même, à la fin de cet émouvant entretien, Lamartine arrive à définir l'idéal de cette littérature populaire :

« De simples histoires vraies et pourtant intéressantes, prises dans les foyers, dans les mœurs, dans les habitudes, dans les professions, dans les familles, dans les misères, dans les bonheurs, et presque dans la langue du peuple lui-même, espèce de miroir sans bordure de sa propre existence, où il se verrait lui-même dans toute sa naïveté et dans toute sa candeur mais qui, au lieu de réfléchir ses grossièretés et ses vices réfléchirait de préférence ses bons sentiments, ses travaux, ses dévouements et ses vertus, pour lui donner davantage l'estime de soi-même et l'aspiration à son perfectionnement moral et littéraire. »

Est-il étonnant que douze ans plus tard Lamartine ait reconnu l'idéal entrevu alors dans le poème que venait d'écrire le jeune Frédéric Mistral? Sans doute, avant de l'écrire, celui-ci avait-il lu l'admirable préface de cette *Geneviève* dédiée à Reine Garde, dont il ne pouvait ignorer l'existence, lui qui faisait son droit à Aix au moment où cette gloire populaire surgissait à la lumière[63]. En somme faire présenter son poème à Lamartine par Adolphe

63. V. Mistral : *Mémoires* et chap. suivant. Reine Garde envoie des vers au *Roumavàgi* d'Aix. 1853. V. IVe partie, ch. IV.

Dumas, c'était suivre le chemin que lui avaient indiqué le boulanger de Nîmes, la couturière d'Aix, le coiffeur d'Agen[64]. Et si Lamartine tout de suite s'enflamma à la lecture de son poème, et le salua comme un chef-d'œuvre, on a pu parfois s'en étonner, en songeant qu'il ne savait pas un mot de provençal et que le poème dans une traduction perd beaucoup de sa vertu poétique, et de même on a pu sourire et taxer Lamartine d'illusionisme, quand il nous a dépeint Mistral tel qu'un laboureur de Crau, menant sa charrue et se reposant de son travail manuel en écrivant ses strophes. C'est que généralement on n'a pas bien vu comment Lamartine, depuis trente ans déjà, depuis qu'il avait salué en Reboul le *Génie dans l'Obscurité* était préparé à la venue d'un grand poète populaire. Ce poète, il l'avait pour ainsi dire suscité par ses appels passionnés, et voici qu'il apparaissait devant lui, beau comme un pâtre antique, parlant une langue où se mêlaient les débris glorieux des langues classiques, sur les bords de cette Méditerranée qu'il avait tant aimée depuis les rives napolitaines, où il avait connu l'amour, jusqu'au cœur de Marseille, où il avait senti passer sur lui, comme une caresse un peu lourde, mais enivrante tout de même, la rude ivresse populaire, voici que ce grand poète du peuple, dont il avait vu déjà tant d'essais malheureux, lui apparaissait, enfin épanoui, en cette Provence, qui lui avait été si fidèle depuis qu'il l'avait traversée, en route pour l'Orient; voici qu'il y découvrait enfin ce Milton laboureur, ce Fénelon de la chaumière qu'il avait évoqué sur la plage du Prado, tandis que Reine Garde l'écoutait avidement, telle que l'âme vivante de cette Provence qui allait, quelques années plus tard, donner raison à son rêve. Et si l'on songe à cela, comme l'on comprend le ton lyrique de l'Entretien sur *Mirèio*. C'était un rêve vieux de trente ans que Lamartine y réalisait; celui d'annoncer au peuple qu'il avait enfin son poète.

Il s'écriait avec enthousiasme :

« Voilà la littérature villageoise trouvée, grâce et gloire à la

---

64. Jasmin adresse et dédie à Lamartine, en 1849, son poème *La Semaine d'un fils*, et Lamartine lui répond : « Le poème nous a fait pleurer. Vous êtes le seul épique de notre temps, l'Homère sensible et pathétique des prolétaires. Les autres chantent et vous sentez. »

Provence! Voilà des livres tels qu'il en faudrait au peuple de nos campagnes pour lire à la veillée après les sueurs du jour, au bruit du rouet qui dévide la soie du Midi ou du peigne à dents de fer qui démêle le chanvre ou la laine du Nord! Voilà de ces livres qui bénissent et qui édifient l'humble foyer où ils rentrent! »

Il faisait ce rêve généreux de faire imprimer à six millions d'exemplaires le poème épique dont il avait annoncé la gloire et de l'envoyer gratuitement, « par une nuée de facteurs ruraux, à toutes les portes où il y a une mère de famille, un fils, un vieillard, un enfant capable d'épeler ce catéchisme de sentiment, de poésie et de vertu. »

Il terminait dans son élan lyrique :

« Les Hébreux recevaient la manne d'en haut, cette manne nous vient d'en bas, c'est le peuple qui doit sauver le peuple. »

Voilà pourquoi Lamartine appelait Mistral « le paysan de Maillane »; voilà pourquoi s'abandonnant à son rêve, il le représentait conduisant dans le sillon ses quatre taureaux blancs, bêchant avec la houe le pied des oliviers, rapportant pour les vers à soie les brassées de feuilles de mûriers ou lavant ses moutons dans les eaux de la Durance. Voilà pourquoi il le montrait oubliant « les langues savantes et importunes dont on avait obsédé sa mémoire ». Il fallait que Mistral fut « peuple », uniquement « peuple » pour que Lamartine vit en lui le jeune homme qui réalisait ses prédictions; il le voyait tel qu'il l'avait rêvé depuis trente ans.

Et n'était-il pas le plus grand, le meilleur de ses fils intellectuels? Si *Mirèio* est dédiée à Lamartine[65], ce n'est pas seulement parce que Lamartine l'avait saluée comme un chef-d'œuvre, mais parce que véritablement Lamartine avait prédit la naissance de *Mirèio*.

---

65. Notons dans cette dédicace que Mistral se présente à Lamartine comme un paysan : « C'est un raisin de Crau, — qu'avec toutes ses feuilles — T'apporte un paysan. » V. *Lis Isclo d'or*. A. Lamartine.

CHAPITRE II

Les Poètes-ouvriers en Provence.

I.

Jean Reboul.

On conçoit bien que sous le coup de pareilles excitations les poètes-ouvriers devaient voir chaque jour grandir leur nombre, leur influence et leurs espérances. Le mouvement, qui fut à son apogée à la veille de 1848, avait commencé une vingtaine d'années auparavant, vers la fin de la Restauration. Encore serait-il possible de trouver en Provence dès les premières années du siècle des poètes-ouvriers de langue française, tel ce Daumier, ouvrier vitrier de Marseille, le père du fameux caricaturiste, qui composa plusieurs recueils de vers et une tragédie en cinq actes[1]. Dans d'autres provinces une telle recherche aboutirait sans doute à des résultats semblables. Mais Daumier n'a aucun talent, — comme sans doute la plupart de ces poètes, — et le premier qui se soit signalé de façon bruyante à l'attention publique, c'est Jean Reboul, le poète-boulanger de Nîmes

Il est le représentant d'une première génération de poètes-ouvriers, qui sont caractérisés par leur inspiration catholique, sans aucune allure révolutionnaire, voix du peuple traditionnaliste, tel qu'il s'était maintenu souvent dans les provinces malgré la tourmente de la Révolution et de l'Empire. A cette lignée appartiendront le coiffeur Jasmin, la couturière Reine Garde, Louis

---

1. Daumier, ouvrier vitrier : *Un matin de printemps*, poème. *Veillées poétiques*, poésies. *Philippe II*, tragédie en cinq actes et en vers.

Pélabon, de Toulon, et plus tard les premiers Félibres, Roumanille, Aubanel, Mistral et la plupart de leurs amis.

Il faut les distinguer des poètes prolétaires, célébrés par George Sand. Sans doute leurs conditions de développement sont les mêmes, leur dessein n'est pas très différent, leur culture littéraire est assez semblable; mais les uns représentent la tradition, les autres se croient révolutionnaires; il y a là deux groupes distincts, qui cependant ne sont pas allés jusqu'à l'hostilité, les révolutionnaires eux-mêmes de cette époque étant tous imbus d'une sorte de Christianisme très dilué sans doute, mais tout de même très profond et tout entier issu du Catholicisme traditionnel.

Il ne nous appartient pas sans doute de consacrer à chacun de ces poètes une longue étude. Notre dessein est plutôt de signaler qu'ils ont existé et que leur nom, sinon leur œuvre, a rayonné de façon à susciter après eux de nouvelles vocations. Toutefois un coup d'œil rapide sur leurs individualités ne sera pas inutile, si nous sommes curieux de rechercher de quelle façon plus précisément ils ont pu préparer le mouvement, dont nous étudions les origines. Quelques-uns d'entre eux, ayant employé d'abord le français pour s'exprimer, sont venus ensuite au provençal; Reboul a donné à Mistral sa bénédiction de patriarche[2]; Reine Garde à collaboré au *Roumavàgi* d'Aix; Charles Poncy a écrit plus tard quelques vers provençaux; Alexandre Poncy en écrivait dès 1840; Louis Pélabon de Toulon a pratiqué les deux langues; Roumanille a commencé par écrire des vers français; le mouvement poétique en langue française et en langue d'oc sont tout à fait connexes et l'étude de l'un ne saurait manquer de jeter sur l'autre les plus vives lumières. C'est justement ce qu'on semble avoir trop négligé dans les études qui ont précédé celle-ci.

Jean Reboul était fils d'un serrurier, qui fut assez aisé vers la fin de sa vie; le petit Jean fréquenta un pensionnat de Nîmes,

---

2. V. *Armana Prouvençau*, 1860, p. 20 à 22. Roumanille en le remerciant l'appelle « noble père des Félibres ». Reboul fait des *vers français* en l'honneur des Félibres et leur parle en *prose provençale*. — V. aussi Notice Nécrologique sur Reboul (*Armana*, 1865).

où il reçut une éducation assez analogue à celle de nos écoles primaires supérieures. Né en 1796, il est de la génération qui arrive à l'action dès le début du règne de Louis XVIII; première génération populaire qui, dans les terres d'oc, reçoit la culture française. Son père mort, il lui faut gagner sa vie de bonne heure; il se fait boulanger, il se marie, perd sa femme, se remarie, et pas très heureusement. A ses infortunes il cherche une diversion dans la lecture. Dès 1820 il se met à composer des vers, vers joyeux et bachiques tout d'abord, faits pour être lus dans des réunions d'amis. Mais sa seconde femme meurt, sa mère meurt, Reboul devient un poète élégiaque, très sincère; il écrit l'*Ange et l'Enfant*, que publie en 1828 la *Quotidienne*. De là sa gloire; car ce sont, on le sait, les vers que Lamartine admira et le *Génie dans l'Obscurité* rendit célèbre le nom de Reboul. Il n'en fallait pas plus en ce temps-là.

Célèbre, au point qu'en 1835 Alexandre Dumas, alors dans toute sa gloire, vint visiter dans sa boutique le poète-boulanger. En 1836 le premier recueil de Reboul publié sous les auspices de Lamartine et de Dumas, eut cinq éditions, rapidement épuisées; quatre ans plus tard le volume était réédité, « revu et augmenté ». En 1838 Châteaubriand, qui s'en allait à Cannes étudier, pour ses *Mémoires*, les lieux où Bonaparte débarqua aux Cent-Jours, se détourna de sa route, en un temps de communications peu faciles, pour venir saluer le poète de Nîmes. En 1839 Reboul vint à Paris publier son poème *Le Dernier Jour;* il fut accueilli et fêté par tous les écrivains célèbres, comme devait l'être bientôt après Jasmin et vingt ans plus tard Mistral.

Sans se laisser griser il revint à son pétrin, et de son modeste comptoir s'envolèrent jusqu'à la fin de cette humble et noble vie de grandes odes, de copieuses « Méditations », un drame évangélique, des poésies démocratiques et religieuses. Quand le poète s'éteignit (1864), après sa mort, un dernier recueil fut l'écho de cette grande âme populaire[3].

A feuilleter ces divers recueils, ce qui nous frappe tout d'abord,

---

3. Œuvres de Reboul : *Poésies*, 1836, réédité en 1840. *Le Dernier Jour*, poème apocalyptique, 1840. *Poésies Nouvelles*, 1846. *Les Traditionnelles*, 1857. *Dernières Poésies*, 1865; Paris.

c'est la grande abondance poétique dont ils témoignent, et c'est aussi, hélas! leur peu d'originalité, l'inspiration lamartinienne dont ils procèdent immanquablement. « Le peuple avait son Lamartine », écrivait Alexandre Dumas[4]. Hélas! c'était justement condamner cette poésie, qui n'était qu'un reflet, non pas une vraie lumière. Lamartine, à son point de vue, ne s'était pas trompé, quand il avait salué « le génie dans l'obscurité »; n'était-ce pas son génie propre, qu'il y avait retrouvé? S'il avait tant goûté cette poésie, c'est sans doute qu'il l'avait sentie tout imprégnée de la sienne. Si ses contemporains y applaudirent, c'est qu'ils avaient dans l'oreille déjà la cadence des « Méditations » et des « Harmonies ».

C'était en effet la même abondance un peu facile, la même harmonie un peu molle, la même langue musicale et fluide; mais tout de même, comme il arrive toujours, l'imitation restait extérieure; c'était de loin et en gros, si l'on veut, du Lamartine, mais du Lamartine moins l'allure aristocratique, moins le coup d'aile, moins le sublime, un Lamartine du peuple, c'est-à-dire que ce n'était plus du Lamartine et que ce n'était pas encore du peuple.

C'était du Lamartine par la versification et la langue, — car un poète populaire écrivant en français à cette date ne pouvait, habitué à parler le provençal, manier une langue française qui fût vraiment originale, — mais c'en était aussi par l'inspiration ou plutôt c'était une inspiration toute semblable à celle de Lamartine, ce qui ne veut pas dire que Reboul ait été chercher ses sentiments chez lui, mais il est l'enfant de la même vieille France provinciale que le poète de Milly.

Il est catholique et royaliste, comme on pouvait l'être alors dans le pays, dont Daudet, quarante ans plus tard, devait encore nous donner, d'après ses souvenirs d'enfance, une si vive peinture, pays de Numa Roumestan, où les convictions catholiques se sont aiguisées au choc de l'opposition protestante. Et dans ce sentiment religieux, il y a quelque chose de populaire, qui marquerait l'originalité de Reboul, une façon de comprendre la

---

4. V. *Poésies* de Reboul, éd. 1836.

religion comme la suprême égalité, qui parfois se trahit en accents assez impétueux[5], dont on regrette qu'ils n'aient pas été plus fréquents, car il pouvait y avoir là matière à une poésie populaire et religieuse, inconnue dans les cercles parisiens. C'est par là d'ailleurs que Reboul s'apparente le plus étroitement aux premiers Félibres. Son état d'esprit est à ce point de vue tout semblable à celui que nous retrouverons chez Roumanille, collaborateur de la *Commune* et défenseur du clergé.

En même temps il tient de Lamartine et il retrouve en lui-même l'idée que le poète ne doit pas être un artiste, se complaisant aux rythmes et aux formes, mais qu'il est chargé ici-bas d'une véritable mission. Ce fut d'ailleurs l'ambition de toute la génération poétique, qui trouve en 1848 son double épanouissement littéraire et politique, que de guider les hommes vers un Dieu, entrevu par les uns sous les espèces traditionnelles et par les autres sous celles d'un vague idéal humanitaire et social. Reboul dès son premier recueil parle de « sa sainte mission écrite dans les cieux[6] »! et à la veille de sa mort, il s'écrie encore :

> Apprends que *l'art pour l'art* est une impiété...
> Car c'est le blasphémer au ciel et sur la terre
> Que de lui dénier le secret ministère
> De propager le bon par le moyen du beau...[7]

Cette idée sera celle de tous les groupes félibréens. Seul Aubanel, le plus artiste des poètes provençaux, et qui d'ailleurs n'est point de souche populaire, ne se souciera point de concilier le souci de l'action morale avec celui de la beauté poétique.

Où Reboul semble encore se rapprocher des premiers Félibres, c'est par quelques pièces inspirées du Moyen âge méridional. Elles sont sans doute très fades et témoignent bien plutôt de la lecture des premiers recueils romantiques que de celle des Troubadours, mais encore est-il intéressant de noter, comme nous l'avons déjà fait, que ce romantisme pénètre peu à peu dans les

---

5. Voir notamment, *Poésies*, éd. 1840. *Le Christ à Gethsemani. L'Aumône. Aux Poètes Chrétiens. Un soir d'hiver.*

6. *Poésies*, éd. 1840, p. 179.

7. *Dernières Poésies*, L. IV, *Homélie poétique.*

esprits, se glisse dans les recueils provinciaux et éveille des échos profonds, secoue au fond des âmes les souvenirs abolis d'une époque de gloire et de malheur où se débattit le sort de la patrie méridionale[8].

Où l'infériorité de Reboul apparaît à plein, c'est quand il veut être réaliste, chanter ce qu'il a sous les yeux, célébrer les monuments ou les horizons de Nîmes. Au fond il a le sentiment de son pays, il est profondément « peuple », et « peuple romain », il a compris la solide majesté des Arènes ou la désolation d'Aigues-Mortes, mais il est trahi par son instrument, la langue et la prosodie lamartiniennes. Si parfois du sujet lui-même partent quelques vers mieux frappés, plus colorés, plus latins[9], où l'on sent quelque impression directement ressentie, pourtant, la plupart du temps, tout est noyé dans des à-peu-près, dans des périphrases vieillies, dans un style descriptif qui ne décrit rien, héritage chez Lamartine lui-même de la poésie de l'Empire et du dix-huitième siècle à son déclin. Et c'est ici que l'on regrette pour Reboul la langue naïve, robuste, adaptée aux horizons, aux types méridionaux, dont devaient se servir quelques années plus

---

8. V. « Le Troubadour d'Occitanie » et « L'Hirondelle du Troubadour » dans *Poésies*, 1840.

9. Ainsi, *A M. Sigalon* :

> Sigalon! Le Nîmois est à demi Romain;
> Sa ville fut aussi la ville aux sept collines;
> Un beau soleil y luit sur de grandes ruines...

Le Moulin de Genèse :

> Un vent sec et brûlant, dévoilant un ciel bleu,
> Soulevait du chemin une poussière en feu...

Nîmes, qu'il qualifie ainsi :

> Le fragment détaché des bords de l'Italie,
> Où le ciel, se peignant d'un éternel azur,
> Est presque monotone à force d'être pur...
> Où sous des cheveux noirs brillent des yeux de flamme.

et encore :

> Mais la Rome païenne ici vit tout entière...

et des impressions d'été brûlant assez vives :

> Oh! que les longs étés sont monotones, tristes....
> Quand de nos boulevards le ciel chauffant la dalle
> Sur leurs ormeaux poudreux fait crier la cigale,
> Qui semble accompagner de son chant ennuyeux
> Les flocons du soleil qui dansent à nos yeux.

tard des poètes, dont le plus grand fut, grâce à elle, un descriptif admirable. Avec le sens romain qui l'anime parfois dans ses plus médiocres productions, il n'y a pas de doute qu'il n'eût donné en provençal des œuvres intéressantes. Il était fait pour une telle tâche, lui qui devait dans ses vieux jours, comprendre et bénir Mireille[10], mais sans doute les temps n'étaient point venus, Lamartine avait eu sur lui une trop profonde influence, pour qu'il songeât à s'en dégager. Ce qui fit sa gloire éphémère fit aussi son irrémédiable faiblesse.

Dès 1840 Adolphe Dumas le voyait bien, quand il accusait sa poésie d'être « fausse », de « se hausser comme les enfants, qui ont toujours besoin à leurs côtés d'une mère pour leur donner la main » :

Si ta muse oubliait qu'une muse latine
L'a conçue autrefois d'Alphonse Lamartine,
Et si ton vers plus vrai, plus bas, plus familier,
Chantait, comme le peuple, avec le tablier...
Comme on adorerait l'homme mélodieux![11]

Reboul ne devait pas écouter ces reproches. De la sorte il ne fut pas précisément le poète du peuple, mais le poète dans le peuple. Toute sa vie il devait se souvenir de l'ode de Lamartine et s'appliquer trop visiblement à mettre en action l'antithèse du « génie dans l'obscurité ». Ses thèmes d'inspiration ne rappellent que bien rarement les souffrances ou les joies de sa condition. S'il reste fidèle matériellement à son métier, son esprit s'en évade à tout instant.

Et de fait, avec sa face puissante et commune, son air triste, ses cheveux en désordre, sa haute cravate, sa grande redingote, tel qu'il est représenté au frontispice de sa première œuvre, il a l'air d'un Châteaubriand ou d'un Lamartine vulgarisé. Ce n'est point la fine expression un peu railleuse de Roumanille, le regard avisé de Mistral.

Cependant ce qui avait fait sa popularité, c'était cette petite

10. D'ailleurs il fait à la fin de sa vie quelques vers provençaux recueillis par les Félibres. V. *Un liame de rasin;* Avignon, 1864.

11. V. Adolphe Dumas : *Provence;* Paris, 1840.

poésie toute simple, l'*Ange et l'Enfant*, que de bonnes âmes savent encore par cœur. Elle était presque « peuple » celle-là, au moins par la simplicité et l'émotion du sujet, sinon par la langue. On la voit assez bien écrite en provençal et le dernier vers écrit ainsi :

Paure maire! toun fiéu es mort!...[12]

Elle aurait eu l'accent des *Margarideto* de Roumanille et Reboul eût été peut-être un poète de Provence, au lieu d'être un poète de province.

Tel quel, il a encore son intérêt, parce qu'il eut son influence. C'est son succès, en même temps que celui de Jasmin, qui marque les premières étapes de la poésie populaire. Quel encouragement pour les ouvriers intelligents qui veulent eux aussi écrire : le roi de la prose, Châteaubriand; le prince des poètes, Lamartine; le conteur, le dramaturge le plus célèbre de Paris, Alexandre Dumas, ont encouragé les efforts d'un boulanger : « Pourquoi pas moi? » vont se dire tous ces jeunes gens du peuple, que brûle l'inspiration[13].

II

Charles Poncy. — Louis Pélabon.

Il serait hors de notre propos de parler ici d'Hégésippe Moreau ou de Pierre Dupont. Ils sont assez connus l'un et l'autre pour que nous soyons dispensés d'insister : Hégésippe Moreau, frère d'Escousse, de Lebras, d'Elisa Mercœur, de Chatterton, pour tout dire enfant naturel, poète sorti du peuple, plutôt que poète du peuple, exemple d'une vocation qui ne peut se développer et qui étouffe son homme...

12. Le vers de Reboul est celui-ci : « Pauvre mère! ton fils est mort! »

13. Sur les rapports de Reboul avec Mistral, Aubanel et Roumanille : voir Ve partie, ch. III.

Et tel cependant, il reste un nom pour les poètes dont nous parlons, une voix, qui réclame le droit à l'intelligence avant le pain quotidien lui-même et qui éveille d'infinis échos dans une société que ce grave problème tourmente chaque jour davantage.

Comme ceux dont nous allons parler, il aime Béranger qu'il imite plus d'une fois, comme eux il a foi dans la force et la destinée du peuple, comme eux il voudrait distribuer à tous les consolations de la lecture et de l'étude. Mais il est ce qu'ils ont su ne pas être, avertis peut-être par son exemple : il est un déclassé et il est un déraciné.

Tel, mais si différent qu'il soit des vrais poètes-ouvriers, son nom sera plus d'une fois invoqué par eux[14].

Pierre Dupont a plus de ressemblance avec les poètes-ouvriers de Provence, mais, plus célèbre, il paraît moins sincère. Toutefois ce n'est pas le lieu d'apprécier sa sincérité ni son œuvre; il suffit à notre objet de constater rapidement sa vogue de 1840 à 1850.

Cette vogue fut immense : dès 1842 la publication des *Deux Anges*, le premier recueil de ce jeune ouvrier lyonnais de vingt-un ans publié sous les auspices de Pierre Lebrun, procure assez de bénéfices pour qu'on puisse payer un remplaçant à Pierre Dupont, guetté par la conscription. L'Académie couronne ce livre, et, bien plus, associe le jeune auteur aux travaux de son Dictionnaire, en qualité d'aide; mais ce gagne-pain lui est bientôt inutile. Il n'a pour gagner sa vie qu'à faire paraître un nouveau recueil orné de musique et de lithographie : *Les Paysans, chants rustiques*, et le voilà adopté à la fois par la bourgeoisie, qui adore la naïveté affectée et la sensiblerie de ces chansons, « paysanneries » à son usage, et par le peuple, pour lequel il chante le suffrage universel, la Pologne et la Hongrie, la République, si bien que la *Revue des Deux-Mondes* s'alarmera bientôt[15], que l'Empire inquiètera le poète, mais sans que la bourgeoisie renie jamais l'auteur de *La Chanson des Bœufs*.

---

14. V. notamment la chanson que lui consacre Pierre Dupont (19 décembre 1851), l'imitation que fait d'un de ses poèmes Roumanille dans *Li Margarideto* et la note qu'il lui consacre (note 6, éd. 1847).

15. V. chapitre précédent.

D'ailleurs il a pour lui les plus illustres suffrages : Sainte-Beuve dès 1851 lui consacre une étude[16], Tony Johannot, Andrieux, Nanteuil illustrent ses chansons, Ernest Reyer étudie son talent musical[17], Baudelaire écrit pour lui une préface admirative[18], où il se proclame l'adversaire « de la puérile utopie de l'art pour l'art ». « Le succès de ce nouveau poète, dit-il, est un événement grave, non pas tant à cause de sa valeur propre, qui est cependant très grande, qu'à cause des sentiments publics dont cette poésie est le symptôme et dont Pierre Dupont s'est fait l'écho. » Or ce sentiment public réclame une poésie qui soit l'expression de ses plaintes et de ses désirs, car l'art est l'inséparable de la morale et de l'utilité.

« Ce sera l'éternel honneur de Pierre Dupont, conclut Baudelaire, d'avoir le premier enfoncé la porte. La hache à la main il a coupé les chaînes du pont-levis de la forteresse. Maintenant la poésie populaire peut passer. »

Le premier, non sans doute, et Baudelaire semble ignorer Reboul, Hégésippe Moreau et tous les poètes dialectaux, mais Pierre Dupont fut peut-être, de tous les poètes-ouvriers, le plus connu, sinon le plus intéressant.

C'est pourquoi il n'est nul besoin d'insister; autour de lui mentionnons encore ce Savinien Lapointe, qui reçut de Léon Gozlan, de Victor Hugo, de George Sand, d'Emile Deschamps, de Béranger, d'Eugène Süe les encouragements les plus enthousiastes[19]. « Des hommes comme vous, parmi le peuple, lui écrivait Victor Hugo en 1842, sont des flambeaux qui éclairent le travail des autres. » Plus tard[20] faisant un mélancolique retour sur lui-même, Savinien Lapointe disait : « L'ouvrier-poète fut très exploité par les libéraux de 1840. »

C'est un cordonnier qui a combattu pendant les journées de Juillet, et sa voix est, comme il le dit, une voix d'en bas[21], qui

---

16. V. *Causeries du lundi*, t. IV.
17. V. *Chants et Chansons* de Pierre Dupont; Paris, 1853.
18. *Ibid.*
19. V. Savinien Lapointe : *Œuvres*, éd. de 1882; Paris.
20. *Ibid.*
21. Savinien Lapointe publie en 1844 : *Une voix d'en bas*, en 1850; *Echos de la rue;* Paris.

monte vers la France bourgeoise du temps de Louis-Philippe, qui chante le travail rude, peu payé, la maladie, la faim, la misère, la prostitution, avec des accents émouvants et qui seraient souvent beaux, si la langue ne défaillait à tout instant. On y entend, mieux que chez Dupont, la plainte directe du peuple, qui veut du pain et du savoir, du peuple jadis gai, qui se trouve pris peu à peu dans l'engrenage du travail industriel, du peuple qui donne ses filles à la prostitution et ses fils à la guillotine, et confiant malgré tout dans un avenir meilleur invoque la République et Jésus-Christ, le prolétaire divin.

Vraiment ce Savinien Lapointe a de beaux accents; c'est un frère parisien de Jasmin et de Gelu, mais justement comme il est parisien, c'est le français qu'il manie, et le français, langue littéraire, trahit à chaque instant sa poésie populaire. Ce sera l'histoire de tous les poètes de Provence que nous allons examiner maintenant, de Poncy, de Reine Garde, de Louis Astouin, de tant d'autres[22].

Charles Poncy a sa place bien marquée dans le mouvement qui nous occupe; ce fut à la fois un des plus populaires parmi les ouvriers-poètes et l'un de ceux dont l'existence indique le mieux comment ce mouvement aboutit peu à peu à la naissance du Félibrige. C'est en outre un des plus oubliés de cette période, et si la ville de Nîmes a perpétué dans le marbre le souvenir de Reboul, si l'*Ange et l'Enfant* vit encore dans quelques pieuses mémoires, il n'est pas un vers de Poncy qui soit resté, de même qu'il n'est pas à Toulon, à part un nom de rue, de signe officiel qui rappelle son existence, oubli tout à fait injuste envers un homme qui, somme toute, eut une certaine valeur intellectuelle et morale.

Il entre dans la littérature comme une manière de jeune prodige. Le jurisconsulte Ortolan, qui, je l'ai dit, préfaça son pre-

---

22. Il faut joindre à ces poètes-ouvriers, outre ceux que George Sand cite (v. chap. précédent), le potier de Clermont-l'Hérault, J.-A. Peyrottes, qui écrit en languedocien, mais dont l'inspiration est toute semblable (*Pouésios patoyzas*, 1840) et Louis Vestrepain, cordonnier de Toulouse, qui publie en 1860 *Las Espigos de la lengo moundino*, poésies composées à partir de 1837. Une nouvelle édition en a été donnée par M. J.-R. de Brousse; Toulouse, 1911.

mier livre, le présentait au public comme un exemple curieux d'intelligence spontanée. Il le montrait enfant des rues, sans instruction, manœuvre au service des maçons, à partir de neuf ans, recevant quelques notions élémentaires aux approches de la première communion, chez les Frères de la Doctrine Chrétienne, suivant plus tard pendant quelques mois les cours d'une école communale supérieure et de là revenu au plâtre pour toujours.

Mais à Toulon, comme à Paris, il y a les bouquinistes des quais. Un jour Poncy y trouva les chœurs d'*Athalie*. « Un Racine dépareillé fit le poète de Toulon », devait dire plus tard Michelet[23]. Il y joignit la lecture du *Magasin Pittoresque*, publication hebdomadaire à dix centimes. Muni d'un si léger bagage, Poncy se mit à écrire.

Il écrivait des vers, sa journée finie, avec une étonnante facilité. C'était le cas de répéter les mots que Lamartine avait écrits pour Reboul :

> Souviens-toi de Jacob! Les songes du génie
> Descendent sur des fronts qui n'ont, dans l'insomnie,
> Qu'une pierre pour oreiller.

Poncy avait été disgracié plus encore que Reboul; il est vrai que l'exemple du boulanger de Nîmes était là pour l'encourager et que de toutes parts on commençait à faire une renommée aux poètes-ouvriers, qui surgissaient. Ce fut là sans doute ce qui lui donna le courage d'écrire, au milieu de ses pénibles travaux, tout un volume de vers.

Ce premier volume témoigne d'une facilité extrême, déplorable somme toute, cette facilité qui perdit tant de poètes du Midi, celle de Méry, de Barthélemy, de bien d'autres. La verve méridionale s'y abandonne, les rythmes s'enlacent, les rimes se redoublent à la volonté du poète; les périodes se déroulent; il n'y a point de raison pour que cela s'arrête; il n'y en avait peut-être point pour que cela commençât.

Poncy du reste n'a point trouvé sa véritable voie, ou du moins ce qu'il croira plus tard sa voie, car il est plus personnel encore

23. Michelet : *Le Peuple*, p. 61.

en ce premier volume qu'il devait l'être par la suite. Ce sont pour la plupart des paysages toulonnais, mais sans relief, sans vigueur, à cause de la langue toujours, cette langue française que le poète à peine instruit ne saurait posséder et dans laquelle il veut pourtant écrire. Si pour une inspiration qui semble assez locale en ses débuts, il eût employé sa langue de tous les jours, peut-être eût-il été un poète dialectal digne d'intérêt.

C'est ce que dans sa naïveté avait compris son frère, Alexandre Poncy, quand il voulut, grisé par la gloire de Charles, se mettre lui aussi à la poésie; il se sentit trop peu instruit pour manier le français et il écrivit en provençal. « La langue provençale, disait un journal d'Evenos, *La Sentinelle*, la seule qu'il ait bégayée dans son enfance, dans laquelle il a été élevé, lui sied mieux; elle est sa langue de tous les jours; elle est sa langue favorite, son parler bien-aimé[24] ».

C'est là de quoi nous prouver que Charles, élevé aux côtés de son frère, n'employait comme langue usuelle que le provençal et que le français était pour lui un langage emprunté et par conséquent impropre à la poésie. Peut-être, s'il avait compris ce qu'avait bien senti le naïf Alexandre, il aurait pu, mieux doué que lui, exprimer le pays toulonnais dans une forme vive et intéressante, mais il allait être bientôt présenté à George Sand et se croire appelé à jouer un autre rôle, un rôle social tout autant que littéraire.

C'est Arago, qui, probablement sur la demande d'Ortolan, le patronna auprès de George Sand et de la *Revue Indépendante*. La pensée politique apparaît dans la lettre[25], où il recommande « le jeune maçon de Toulon », qui ne déparera pas, espère-t-il, cette intéressante pléiade », c'est-à-dire « le boulanger de

---

24. *Pouesios prouvençalos*, par Alexandre Poncy; Toulon, 1845. Sur l'exemplaire de la bibliothèque de Toulon, en dédicace manuscrite : « Souvenir d'amour à mon fils Edouard, son père Al. Poncy, 1845. » Sur la page suivante : « Je prie mon fils de considérer ce livre comme une folie de son père; Toulon, le 18 janvier 1857. »

Cette déclaration a quelque chose d'émouvant et montre bien la désillusion des poètes-ouvriers après 1848, au reste, le volume d'Alexandre Poncy n'a aucune sorte de valeur.

25. Citée par G. Sand : *Préface* à *Le Chantier*.

Nîmes, le perruquier d'Agen, le menuisier de Fontainebleau, le tisserand de Lisy-sur-Ourcq, le calicotier de Rouen, le cordonnier de Paris, la couturière de Dijon ». « Ce sont là, ajoutait-il, les signes précurseurs et infaillibles d'une émancipation politique prochaine, contre laquelle de prétendus hommes d'état roidissent vainement leurs petits bras. »

Présenté de cette façon, on sait comment Poncy fut accueilli par cette bonne mère des poètes-ouvriers, qui ne manqua point de l'appeler « mon enfant »; nous avons cité quelques fragments de la préface enthousiaste qu'elle mit à son second volume, *Le Chantier* (1844).

Elle l'avait aimé d'autant plus, ce petit volume, qu'il était écrit tout entier sous son inspiration. Il n'y a plus ici de visions maritimes, de paysages toulonnais, de coins méridionaux, c'est d'un bout à l'autre de la « poésie sociale », au reste de la meilleure qualité morale. Ce n'est point le ton révolutionnaire de l'ouvrier qui envie le bourgeois et rêve d'une révolution pour se mettre à sa place; c'est la satisfaction du prolétaire, fier de sa condition, conscient du grand rôle social qu'il peut jouer lui aussi.

Ce ne sont point des cris de révolte, mais voici plutôt :

> Que nous sommes heureux d'être ouvriers, mes frères,
> L'ouvrier doit rester au rang où Dieu l'a mis.

et encore ces bons conseils :

> Instruisons-nous : les maux sont fils de l'ignorance.
> Travaillons : le travail donne l'indépendance...[25]

Or cette attitude paisible, cette noble fierté de la condition populaire, ce sera plus tard un des sentiments essentiels de la poésie félibréenne.

Le sentiment religieux aussi, mais ici il y a une différence

---

26. Ces vers parurent d'abord dans l'*Atelier*, dont nous avons parlé au chapitre précédent. Dans le compte rendu qu'il avait fait des *Marines* (mai 1842), ce journal avait mis Poncy en garde contre l'imitation des poètes bourgeois et romantiques, et il se félicite (juin 1844) de voir que Poncy a compris enfin ce que doit être la poésie du peuple.

importante; Poncy n'est pas un traditionnaliste aussi décidé que Reboul, que Jasmin, que Mistral plus tard; son christianisme existe, très profond, mais sous la forme particulière où George Sand pouvait l'accepter; c'est le christianisme social de 1848, non pas le catholicisme de Reboul, et même c'est un christianisme naturellement anti-clérical :

> Aimons le Christ, afin que de ses faux ministres
> Son bras fasse avorter tous les desseins sinistres.

mais un christianisme tout de même, qui ne renie point la prière

> Prions, pour ne plus voir, le soir, sur les pavés,
> L'ivresse et la misère aux regards dépravés;
> Prions pour que son souffle éteigne dans nos villes
> L'incendiaire feu des discordes civiles...

un christianisme, qui espère en un retour du Christ sur la terre, et qui souhaite, pour ouvrir les temps nouveaux, un Messie, dont les ouvriers seront les apôtres.

Mais ce que Poncy semble avoir exprimé mieux que tout autre de ces poètes-ouvriers, c'est l'attachement au métier, le désir de rester « peuple », du moment que l'on naquit « peuple ». Il avait compris le conseil de Béranger que nous avons cité plus haut : « Mon enfant, restez maçon, si vous voulez devenir grand poète », celui d'Ortolan, qui lui disait : « Songez que votre truelle est votre gagne-pain, votre repos, votre dignité d'esprit et aussi votre véritable inspiration. Restez poète du peuple venu de lui et dévoué à lui[27] », celui de George Sand, qui lui conseillait, nous l'avons vu, de paraître dans la littérature « avec le plâtre aux mains ». Ce n'était pas seulement chez lui attitude littéraire, c'était une vraie conviction, que nous ne pouvons mettre en doute, quand nous le voyons en donner par ses actes les preuves les plus éclatantes.

Tout jeune encore, il épouse une jeune orpheline, dont il fait

---

27. Cf. le vers célèbre de *Mirèio* (ch. 1, strophe 2) : « Car cantan que pèr vautre, o pastre et gènt di mas. » Car nous ne chantons que pour vous, ô pâtres et gens des mas.

le bonheur, tout désintéressé, sans chercher à profiter de sa célébrité naissante pour se pousser avantageusement sur le chemin du mariage.

C'est à cet amour très noble et très pur, qu'il consacre un nouveau recueil de vers[28] dont le style, à la vérité, est faible et de peu d'originalité, mais qui témoigne toujours des sentiments les plus louables et les plus sincères. Ce « bouquet de marguerites », il est bien banal sans doute, mais tout de même très touchant, si l'on songe que Poncy aurait pu se laisser griser par le parfum d'autres fleurs moins simples, ou même par celui des lauriers dont le couronnait abondamment la dame de Nohant. S'il est invité en 1845 par les ouvriers parisiens à les venir voir, — et ils se cotisent pour lui payer son voyage, — s'il est reçu par M. de Salvandy, Ministre de l'Instruction publique, alors que déjà un autre ministre, Villemain, lui avait donné 200 francs pour l'achat d'une petite bibliothèque, s'il reçoit de tous côtés les plus éclatants témoignages, sa solide tête provençale ne se laisse point griser; comme Reboul, comme Jasmin déjà, comme Mistral plus tard, il regagne Toulon où il va reprendre la truelle[29].

Somme toute plus que Reboul Poncy était bien un poète du peuple, en ce sens qu'il cherchait ses thèmes d'inspiration dans son métier et dans la vie de ceux qui l'entouraient; en ce sens il serait encore intéressant s'il n'avait été trahi par son style.

Où la chose se confirme, ce fut dans le recueil où Poncy aurait dû triompher, s'il eut été véritablement préparé à la tâche qu'il s'était fixée. J'ai dit comment George Sand, à laquelle il demandait un sujet, l'avait engagé à écrire « la chanson de chaque métier ». « Le Postillon, le Forgeron, le Maçon, le Laboureur, le Boulanger, le Jardinier, le Fossoyeur, etc., quelle foule inépuisable de types variés et qui tous pourraient être embellis ou plaints par le poète. Il faudrait faire aimer toutes ces figures, même celles dont le premier aspect repousse et inspirer une pitié tendre pour ceux qu'on ne pourrait admirer, comme des êtres utiles ou courageux. »

---

28. *Un Bouquet de Marguerites*, 1845.

29. Toutefois il ne resta point maçon jusqu'au bout; en 1848 il devint Secrétaire de la Chambre de Commerce de Toulon.

Poncy se mit à cette belle œuvre; il avait, comme dit George Sand, « la grandeur et l'enthousiasme », mais elle craignait qu'il ne manquât de « simplicité ». Sa crainte était juste. Ce n'est pas que parfois il n'y ait quelque accent vrai, quelque vive allure, quelque entrain pittoresque dans ces chansons qui veulent être populaires. Qu'on écoute un instant par exemple la chanson alerte du roulier :

Eh! youp! la route est belle,
Gai roulier,
Gai roulier qu'on attelle,
Eh! youp! la route est belle,
En avant, limonier!...
Vive l'hôtellerie
Le vin doux,
La luzerne fleurie!
Vive l'hôtellerie
Où l'on couche à cinq sous!...

Mais trop souvent les rythmes sont lourds et compliqués, les sentiments empruntés, l'allure maladroite, l'imitation de Béranger trop évidente et surtout ce peuple que Poncy fait chanter, ce n'est point le peuple de Provence, car la langue est de façon constante très mal appropriée au sujet. Elle est littéraire et parfois même académique; le vannier y parle des « vierges d'Athènes » et des « corbeilles de la druidesse », le guinguettier célèbre « les flacons de vin doux » en appelant sa femme « mon Eve », le ramoneur qualifie Paris de « moderne Babylone », le matelot chante « la Vénus noire ». Sans doute même en français Poncy pourrait avoir plus de simplicité, plus de naïveté populaire, mais le français, le français appris dans les livres, le seul que pouvait connaître Poncy, dont la langue maternelle était le provençal, ce français de Béranger, de George Sand, de Lamartine, était une langue aussi peu qualifiée que possible pour chanter, surtout sur une terre d'oc, la chanson de chaque métier.

Le premier protecteur de Charles Poncy, Ortolan, avait dit fort justement[30] : « La pensée poétique est comme en réserve dans

30. *Marines* de Poncy, Préface.

le peuple, elle y couve, elle s'y nourrit, elle s'y transmet. Ce qui manque au peuple pour la révéler, c'est le signe extérieur, c'est la forme. Mais qu'il ait une forme à lui, un vêtement pour son esprit de poésie, cet esprit devient sensible et se produit au dehors... »

C'était raisonner très bien, et comme exemple il donnait celui de la Bretagne, où vivait, grâce à la vieille langue gallique, une poésie populaire, celui de la Provence et des « pays du Midi, qui conservent à eux un idiome de formation intermédiaire, auquel il n'a manqué que la fortune pour être langue nationale. »

Longtemps la poésie dialectale avait seule été possible en ces pays du Midi. Les temps étaient-ils venus pour la poésie française? Ortolan commençait à le croire : « La forme, disait-il, en parlant des poètes populaires, la forme qui leur paraissait jadis inabordable pour eux, qu'ils considéraient comme le privilège exclusif d'une autre classe... cette forme semble se mettre à leur portée... Quelques encouragements les enhardissent. Voilà comment nous voyons surgir tant de poètes prolétaires. »

C'était admirablement expliquer le mouvement nouveau; mais sans doute la constatation était-elle prématurée. Non, la forme qu'ils ambitionnaient n'était pas encore aux mains de ces fils du peuple méridional; ce n'est qu'en se servant de la vieille langue qu'ils pouvaient créer quelque œuvre originale et vraie.

De la sorte la renommée de Poncy ne devait point survivre aux causes qui l'avaient créée; lorsque le mouvement social après 1850 fut définitivement enrayé, sa gloire subit la décadence de tous les écrivains de son ordre et la valeur littéraire de ses vers ne pouvait compenser ce que leur enlevait de brûlant l'actualité périmée. Il acheva à Toulon une existence honnête, mais dont les dernières années rentrèrent dans l'ombre. Nous avons entendu le cri de découragement de son frère Alexandre. Voici le sien : dans la préface qu'il écrit en 1867 pour l'édition définitive de ses œuvres, il parle mélancoliquement de ces ouvriers-poètes « que les célébrités du temps se firent une sorte de gloire de patronner, dont l'avènement donna lieu à tant de théories politiques et philosophiques, et sur lesquels de grands et généreux esprits avaient été jusqu'à fonder des espérances, hélas! rapidement déçues, de rénovation sociale. »

Il n'en est pas moins vrai que leur exemple avait habitué l'opinion publique à l'idée qu'un grand poète pouvait naître du peuple, avait donné confiance aux jeunes gens, qui, nés dans son sein, voulaient cultiver les lettres, enfin avait préparé à leur façon l'avènement d'un poète populaire, que nul ne fut étonné de saluer, quand Lamartine enthousiasmé signala son existence[31].

Tout à côté de Poncy, et dans le même temps, on vit se manifester à Toulon, mais avec beaucoup moins d'éclat, un tempérament semblable de poète-ouvrier. Ce fut Louis Pélabon; il portait un nom qui jouit de quelque notoriété dans les milieux provençalisants; son grand-père Etienne Pélabon, machiniste du théâtre de Toulon vers la fin du dix-huitième siècle, avait composé une assez vive comédie en provençal, qui depuis a été réimprimée et même représentée plusieurs fois[32]. Ce sera sans doute son exemple qui amènera Louis à écrire des comédies provençales, — sans aucune valeur au reste, — mais vers 1840 il prétend au rôle de poète prolétaire, étant ouvrier voilier, et c'est le français qu'il emploie. A vingt-quatre ans il publie son premier volume, *Le Chant de l'Ouvrier*[33], dont le titre vaut un programme, mais dont les vers valent en revanche peu de chose. Bien qu'il semble en bons termes avec Poncy auquel il adresse des vers, son inspiration est un peu différente; il est plutôt de la lignée de Reboul, son christianisme n'a rien de « social », c'est le catholicisme traditionnel, qui chante « un voyage à la Sainte-Baume », « l'Adoration du Très Saint-Sacrement » ou « La Sœur hospitalière ». Aussi trouve-t-on dans le recueil la poésie à Lamartine, inévitable chez cette sorte de poètes populaires et que Poncy n'a jamais écrite. Vers la fin du recueil, comme choses secondaires, quelques vers provençaux, adressés à Bellot et à Désanat, une preuve de plus entre tant d'autres que c'est en ce milieu d'ouvriers-poètes qu'a fermentée la première idée félibréenne.

---

31. Mistral cite Poncy (*Mirèio*, ch. VI, note 2) parmi les poètes qui ont manifesté leur sympathie aux Félibres. D'ailleurs Poncy collabora à l'*Armana* et devint majoral du Félibrige. Voir sa notice nécrologique dans l'*Armana* de 1892.

32. *Maniclo ou lou Groulié Bel-esprit;* cette comédie représentée à Maillane en 1840 excita vivement l'esprit de Mistral. V. *Mémoires* de Mistral.

33. Louis Pélabon : *Le Chant de l'Ouvrier;* Draguignan, 1842.

On trouve la même inspiration religieuse dans le second recueil de Pélabon[34].

« Poète, a dit le ciel, ta mission est sainte... » Le Christ a confié aux gens du peuple le soin de propager sa doctrine; les ouvriers-poètes sont les nouveaux apôtres du Christ, chargés d'amener le règne définitif de la justice et de la fraternité.

Et brusquement après 1850 ces illusions tombent; on n'en retrouve plus une seule dans le troisième recueil du poète[35], consacré à pleurer des parents ou des amis. Après cette date Pélabon n'est plus en français que le chantre très médiocre des guerres de l'Empire[36], cependant qu'il a continué à écrire des comédies provençales, tout aussi insignifiantes[37].

III

Louis Astouin. — Alphonse Maillet. — Reine Garde.

C'est la même insignifiance littéraire, la même bonne volonté, la même généreuse ambition que nous retrouvons chez le Marseillais Astouin comme chez l'Aixois Maillet.

Louis Astouin est un exemple du plus noble caractère; c'est un portefaix des quais de Marseille. Un maçon peut en gâchant son plâtre rêver à quelque chanson, un menuisier peut aligner des vers sur son établi, un boulanger est libre pendant ses après-midi, mais quand on sue sous un sac de farine ou sous une caisse d'oranges il est difficile de songer à la beauté des choses. Celui-ci pourtant ne désespère point du sort ni de la poésie ni de la gloire; à vingt-quatre ans il trouve moyen de publier un volume de vers richement édité[38], avec son portrait au frontis-

34. *Une voix de l'âme*, poésies nouvelles, 1846.
35. *Sous les Cyprès*, poésies funéraires, 1853.
36. *Le Barde de Crimée*, poésies militaires, 1857. *La Guerre d'Italie*, 1860.
37. V. Ve partie, ch. 1,.
38. Louis Astouin : *Ephémérides ou loisirs poétiques;* Marseille, 1845.

pice, et deux ans après devenu populaire par le seul fait de cette publication, il est élu député à l'Assemblée constituante. Heureux temps où Lamartine soulevait le peuple, où la poésie était la meilleure des propagandes électorales. Astouin pourtant n'entendit point profiter de sa bonne fortune; représentant du peuple, il resta peuple. Vrai Cincinnatus, son mandat expiré, il revint à ses ballots, à ses vers; il publiait en 1853 un nouveau recueil de vers; l'année suivante, il mourut, ayant à peine dépassé la trentaine. Un soir, tout suant de son travail, il s'était jeté dans le Vieux Port pour sauver un enfant qui se noyait, et depuis, miné par on ne sait quelle tuberculose, lui, le solide garçon, le beau portefaix poète, il avait lentement dépéri; cette vie d'apôtre se terminait par une mort de héros.

Si médiocres que paraissent ses vers à nos yeux que la discipline du Parnasse et le raffinement des poètes modernes ont rendu exigeants, une telle vie, une telle âme commandent le respect. Dans cette gloire d'un jour il n'y a point de vaine gloire. Ce ne fut point l'orgueil qui fit chanter ce portefaix de quarante-huit, il n'envia point les lauriers officiels ni le pouvoir ni l'argent. S'il ne fallait que de la grandeur d'âme au poète de génie, celui-ci serait sans doute le plus grand de nos poètes, mais, hélas! il lui faut aussi la forme, la puissance du verbe, la beauté de l'expression, surtout son originalité, et parmi tant d'autres, après tant d'autres, celui-ci nous apparaît comme un faible disciple de Lamartine. Ecoutons ceci :

Sur l'aride sommet de ce mont solitaire,
Loin du monde et du bruit souvent je viens m'asseoir
Quand le flambeau du jour n'éclaire plus la terre
Rien ne trouble en ces lieux le silence du soir...
De leurs molles clartés sur les cimes chennes
Les derniers feux du jour jettent un doux rayon,
Comme un globe de feu s'élançant sur les nues,
La reine de la nuit argente l'horizon...
L'airain religieux commence la prière...

Ah! plutôt que n'a-t-il chanté l'ardent tumulte des quais ensoleillés où il gagnait rudement sa vie! Mais à part ces vagues paysages, qui n'ont rien de la nature provençale, et qui ne sont à

vrai dire de nulle part, si ce n'est du pays idéal des Lamartiniens, Astouin ne jette vraiment quelques accents plus vibrants qu'à prononcer les grands mots, qui vont soulever le peuple de Février :

L'Union tend les bras aux pauvres prolétaires;
L'Union, c'est l'amour, c'est la foi de nos pères,
C'est le désir de Dieu!
Allons, peuples, debout! Que l'égoïsme tombe!
Que son orgueil n'ait plus pour trône que la tombe
Union! Liberté!
Votre arme ce n'est pas l'émeute, l'incendie,
C'est la vertu, l'honneur, la raison, l'harmonie,
C'est la Fraternité!...

Sans doute Louis Astouin qui faisait partie de l'*Athénée ouvrier*, était-il parmi les admirateurs de Lamartine, pendant cette soirée de 1847, que nous avons racontée; les grandes paroles qui tombaient de la bouche du poète durent retentir singulièrement dans l'âme d'un ouvrier qui écrivait l'année précédente de semblables strophes. Et de fait Astouin composa deux odes en son honneur, l'une à propos de *Jocelyn*, l'autre pour célébrer l'*Histoire des Girondins*.

Moins que les autres poètes-ouvriers Astouin semble avoir été déçu par les événements de la Révolution; retourné à Marseille il y continue à chanter dans le même esprit, il y évoque comme avant les noms de Moreau, de Reboul, de Poncy, surtout « le cygne de Mâcon[39] ». Dans ses poésies posthumes[40] on trouve encore des vers adressés à H. Moreau et à Burns, grand exemple de poésie populaire qui semble cependant avoir été peu connu des poètes-ouvriers, enfin une affirmation toujours pleine de foi que la poésie est descendue dans le peuple :

Maintenant, qu'elle se hasarde
A visiter nos champs, nos quais, nos ateliers,
Elle chante dans la mansarde
Par la sublime voix des bardes ouvriers.

---

39. L. Astouin : *Gerbes d'épis*, poésies; Paris, 1853.
40. L. Astouin : *Perles de Rosée*, poésies posthumes, 1855.

Mais égaré par l'initiation de Lamartine, trahi par la langue française, Astouin malgré son grand cœur, n'a pas plus que ses camarades laissé quelques vers, qui mériteraient de survivre.

Alphonse Maillet[41], pas davantage. C'est un tailleur de la Tour d'Aigues, mais un tailleur poitrinaire, crachant le sang et ne pouvant continuer son travail, il vient à Aix, il est maître d'études à l'Ecole Normale. C'est un « Petit Chose », mais un Petit Chose de 1848, c'est-à-dire confiant, résigné, fier de sa tâche, tout empli d'inspiration chrétienne et sociale :

Qu'il m'est doux de veiller aux travaux de l'enfance,
De voir autour de moi croître la jeune France
De penser que vos fils, objets de votre amour,
Pourront à l'avenir s'illustrer à leur tour...
Car le jour n'est pas loin, où la classe ouvrière
Qui compte Carpentier, la pauvre couturière,
Jasmin, le perruquier, Magu, le tisserand,
De la littérature aura le premier rang...
Mais pour qu'il luise il faut qu'elle s'épure encore,
Il faut pour étendard qu'elle arbore la Croix
Et saluant Jésus qu'elle dise : « Je crois... »

C'est donc un traditionnaliste à la façon de Reboul, mais c'est un républicain comme Pélabon; le christianisme est pour lui avant tout la doctrine populaire : Jésus fut charpentier, tel est le cri des poètes-ouvriers de 1848; le Christ et la liberté sont synonymes[42] et le peuple, libéré au nom du Christ, aura accès lui aussi aux jouissances intellectuelles, sera capable de créer de la beauté, une beauté qui sera sa consolation et sa gloire :

Qu'il est beau d'être peuple et de pouvoir se dire :
Ma main de mercenaire a fait vibrer la lyre;

---

41. Alphonse Maillet, de la Tour d'Aigues : *Poésies françaises et provençales dédiées aux ouvriers;* Aix, 1848.

42. Il est de mauvais cœur, mais pas un vil métier;
Abraham fut pasteur, et, quand le Fils du Juste
A sous des traits humains voilé sa face auguste,
Il choisit pour abri le toit d'un charpentier...
Réunissons-nous tous contre la tyrannie
Chantons : Vive le Christ ! Vive la Liberté !

Dans mes nuits sans sommeil un Dieu m'a visité,
En vers harmonieux ma pensée est féconde,
Et mon front d'ouvrier que la sueur inonde,
Se revêt du bandeau de l'immortalité!

On conçoit bien qu'avec de telles idées et un style tel le poète ne pouvait manquer d'adresser son *Hymne* à *Lamartine*. Il n'y a pas manqué.

Ainsi la sagesse divine
A voulu dans ce siècle impur
Donner au monde Lamartine
Comme une étoile au ciel obscur...

Alphonse Maillet est donc, comme la plupart des poètes-ouvriers, un lamartinien : il semble un peu plus original, quand il ajoute à ses strophes françaises quelques poésies provençales, dédiées à Désanat, Bellot et d'Astros. Mais il ne s'y montre pas beaucoup plus poète qu'en français. Tout au plus son exemple, parmi tant d'autres, servait-il aux libéraux et permettait-il de dire, comme le faisait un nommé F. Barbe qui donnait une préface à son recueil : « Depuis quelque temps les ouvriers-poètes abondent en France; Marseille surtout en possède un grand nombre, doués d'un talent poétique. Cette irruption des hommes de l'atelier dans le domaine de la poésie étonnait quelques esprits. C'était pour eux une énigme, dont ils cherchaient en vain le mot. La Révolution de Février l'a donné. L'ouvrier semblait dire au pouvoir déchu : Tu me refuses les droits politiques, tu me crois incapable d'élire un député, d'avoir une opinion, une conviction sur ce qui peut être utile au pays? Eh! bien, lis, vois si je n'ai pas une âme faite comme celle des autres hommes, si je ne comprends pas mieux que toi peut-être ce qui est vrai, juste et simple. La République a remis les choses à leur place; l'ouvrier a reconquis des droits qu'il n'aurait jamais dû perdre. »

On voit assez par ces simples lignes comment la question poétique se mêlait dans la plupart des esprits à la question politique, celle du suffrage universel, la grande affaire de l'époque.

Plus touchante encore est la figure de Reine Garde.

Cette Reine Garde, ce n'est pas, comme Poncy une prolétaire, qui invoque les temps à venir; elle est de la lignée de Reboul : c'est le peuple catholique. Fille naturelle d'une ouvrière séduite, qui meurt à l'hôpital, élevée aux Enfants trouvés, mise toute jeune au travail, elle compare plus tard sa destinée à celle d'Hégésippe Moreau, auquel elle adresse des vers émus[43].

Couturière et enfant trouvée, elle intéresse doublement un public qui a lu Reboul et Moreau.

Aussi rencontre-t-elle dans Aix même de vives approbations. On ne se moque point d'elle, comme il eût pu arriver à d'autres époques. Sitôt qu'elle a manifesté ses premiers goûts poétiques, on lui prête des livres, et « les hauts personnages de la ville », se font un plaisir « d'entrer dans sa modeste boutique et de causer familièrement avec elle[44] ».

Elle avait dès lors une petite réputation aixoise; elle eût pu, disons même que, si l'on considère la seule valeur poétique de ses œuvres, elle eût dû en rester là, si Lamartine encore une fois ne s'était mêlé de faire sa popularité. Il ne vint pas au-devant d'elle, comme il l'avait fait pour Reboul; ce fut elle qui cette fois fit les premiers pas. Dès qu'elle avait connu ses œuvres, elle l'avait éperdûment admiré; c'était Lamartine qui lui avait révélé la poésie. A cet instant de sa vie elle était encore en service dans une noble famille, qui habitait un château aux environs d'Aix; elle taillait, cousait et brodait pour toute la maison, mais, comme il arrivait souvent en ce pays où la noblesse est volontiers familière avec le peuple, les jeunes filles de la maison la traitaient un peu comme une compagne; elles lui prêtaient des livres, qu'elle feuilletait au coin du feu, dans les longues nuits de janvier en attendant le retour de ses jeunes maîtresses qui étaient parties pour le bal. Or un soir elles laissèrent ouvert sur la table un volume de M. de Lamartine; c'était *Jocelyn* « Reine Garde le prit, en lut quelques pages avec intérêt d'abord, puis le livre tout

---

43. V. *Essais poétiques*, par Reine Garde d'Aix (1847), 2e éd.; Paris-Garnier, 1851.

44. *Essais poétiques*, préface.

entier avec entraînement, avec transport, avec larmes! Elle but à longs traits les flots d'harmonie et de sensibilité[45]. »

Scène touchante et qu'on dirait d'un conte; une nuit d'hiver dans un beau château de la campagne aixoise, un *Jocelyn*, entr'ouvert par des mains de jeunes filles révèlent toute la poésie à une petite ouvrière, enfant d'un amour romanesque, qui porte en elle on ne sait quelle hérédité de bourgeoisie ou d'aristocratie. Parmi toutes les larmes que fit couler Lamartine, il n'en est peut-être point de plus émouvantes que celles-ci.

Il en eut la sensation, quand il reçut avec tant d'émotion, en 1847, Reine Garde, échappée d'Aix un jour, pour venir à Marseille saluer le grand poète. Nous avons raconté cette scène; nous avons dit comment, après le dîner, auquel il l'invita, Lamartine se préoccupe de définir avec l'humble couturière les conditions de la poésie populaire. Ce jour-là elle fut vraiment la déléguée du peuple de Provence vers le poète qui devait lui révéler *Mirèio*.

Au reste, comme tous ces ouvriers-poètes, elle est importante plutôt par la renommée qu'elle eut un instant que par son œuvre elle-même. Cette renommée fut assez grande, sans égaler celle d'un Reboul ou d'un Poncy. Si Lamartine ne put s'occuper d'elle tout de suite, emporté dans le tourbillon de 48, dès qu'il fut revenu au calme de la retraite, il retrouva le souvenir de sa pieuse admiratrice. Il écrivit le récit de sa visite et son admirable défense de la poésie populaire, qu'il devait donner comme préface à *Geneviève* et qu'il fit d'abord paraître dans le *Constitutionnel* et le *Conseiller du Peuple*[46]. Il montre la jeune femme arrivant chez lui « vêtue en journalière de peu d'aisance ou de peu de luxe; une robe d'indienne rayée, déteinte et fanée, un fichu de coton blanc sur le cou; des cheveux noirs proprement lissés, mais un peu poudrée, comme ses souliers, de la poudre de la route en été ». Il parle de ses vers, qu'il avait lus de ses yeux d'idéaliste avec leur magique pouvoir d'agrandir et d'embellir tout ce qu'ils voyaient : « ... C'était naïf, c'était gracieux, c'était senti... c'était l'air monotone et plaintif qu'une pauvre ouvrière se chante à demi-voix à

45. *Essais poétiques*, préface.

46. V. *Le Constitutionnel*, 11 et 13 juin 1850 et *Le Conseiller du Peuple*, août 1850.

elle-même, en travaillant des doigts, auprès de sa fenêtre, pour s'encourager à l'aiguille et au fil. Il y avait des notes qui pinçaient le cœur et d'autres qui ne disaient que des airs vagues et inarticulés. L'haleine s'arrêtait à la moitié de l'aspiration, mais l'aspiration était forte, juste, pénétrante. On était plus ému encore qu'étonné. C'était la poésie à l'état de premier instinct, la poésie populaire, telle qu'elle est partout où elle commence dans le peuple, même quand on ne lui prête pas encore la voix de l'art. Une monotonie triste, une romance à trois notes, sept ou huit images pour exprimer l'infini... »

On ne saurait parler en termes plus nobles de vers pleins de bons sentiments et dont la faiblesse technique apparaît irrémédiable. Quoi qu'il en soit, un pareil jugement de Lamartine valait presque une popularité; en 1851 l'éditeur Garnier publia *Les Essais poétiques* de Reine Garde « couturière à Aix en Provence », disait le titre, selon la mode du temps, qui voulait que les poètes populaires, bien loin de se cacher, se fissent de leur condition un motif de succès tout particulier. Cuvillier-Fleury attaqua dans les *Débats* la pauvre Reine et Gustave Planche en fit autant dans la *Revue des Deux-mondes*.

Le livre était dédié à Mme de Lamartine, il était assez mince; quelques poésies religieuses, quelques élégies sur des enfants ou des oiseaux, quelques pièces de circonstance pour célébrer les joies d'un mariage ou les tristesses d'une mort, une description de l'église Saint-Sauveur, deux poèmes sur la mort de Mgr Affre et de Châteaubriand, un autre célébrant saint Vincent de Paul, des stances à Lamartine, la traduction en vers d'un récit qu'avait fait Lamartine dans le *Conseiller du Peuple* d'une visite à Saint-Point, ce serait là un bagage poétique tout à fait banal, s'il ne s'y ajoutait quelques compositions d'un accent plus personnel, où parfois l'on sent se débattre une âme populaire. C'est un salut de triste fraternité adressé à Hégésippe Moreau, c'est une courte poésie sur la mort de sa mère, où elle rappelle sa triste vie de fille séduite :

> Contrainte de cacher ton amour maternel,
> A l'écart seulement tu me disais : Ma fille...

C'est un poème populaire, assez poignant où Reine Garde eût

pu vraiment montrer une certaine personnalité, si d'ailleurs elle avait su développer dans une langue plus originale la triste histoire d'une ouvrière phtisique, qui s'en va mourir à l'hôpital; enfin c'est une épître à Césarie Bontoux, ouvrière en modes à Marseille, qui avait publié une pièce de vers intitulée l'*Ouvrière* dans le recueil de cet *Athénée ouvrier* dont nous parlerons tout à l'heure.

La pauvre Césarie s'y plaignait amèrement de la misère de son état; Reine Garde lui apporte les consolations de la religion et de la poésie, qui n'est pas d'ailleurs, à ses yeux modestes, la célébrité :

... Repoussons l'encens doux et trompeur
Que nous offre parfois un monde adulateur.
L'Obscurité, voilà notre première gloire!
Ecartons loin de nous la coupe où viennent boire
Malfilâtre, Gilbert, Hégésippe Moreau,
Mercœur..., d'autres encor descendus au tombeau;
Leurs noms sont entourés de quelque renommée...
Mais n'ont-ils pas trop cher payé cette fumée?...

Et en face de ces poètes aigris, affamés de succès, et tombant vaincus dans l'affreuse lutte, Reine Garde dresse l'idéal qui était dès Reboul celui des meilleurs de ces poètes-ouvriers, si méritants pour la plupart, si touchants, si dénués de vanité : vivre de leur travail, si fatigant soit-il, exercé avec soin pendant la journée entière, et le soir, sous la lampe, chercher une consolation dans l'étude, en écrivant quelques vers tout inspirés de douceur, de pitié, de fraternité évangéliques.

Ecrivant en provençal, Reine Garde, avec sa triste enfance, son large sentiment chrétien, son bel enthousiasme, son grand cœur d'ouvrière évangélique aurait pu peut-être dónner quelques accents intéressants.

Mais elle n'écrivit en provençal, je pense, que la pièce adressée au Roumavàgi de 1853 et qui n'a aucune valeur poétique[47].

Telle quelle, elle joua son petit rôle, si l'on y songe, dans le

47. R. Garde a aussi publié : *Marie-Rose*, roman; Paris, 1858. *Hélène*, roman; Paris, 1869.

mouvement provençal, non par son œuvre, qui ne mérite pas de retenir plus longtemps l'attention, mais par son ambassade auprès de Lamartine; elle le prépare à comprendre ce que doit être la vraie poésie populaire; elle est, si l'on veut, une tante de Mireille, une de ces tantes du vieux temps, au grand cœur de mère; dès 1847 elle annonce au grand poète qui fera sa gloire la venue de la jeune martyre d'amour, la fleur même de toute cette poésie populaire, qui depuis trente ans, au milieu des souffrances et des essais malheureux, prépare son éclosion.

IV

L'Athénée ouvrier de Marseille.

« Marseille surtout en possède un grand nombre », disait F. Barbe, en parlant des poètes-ouvriers. Si Louis Astouin, en effet, se détache tout particulièrement, tant par sa vie et par son rôle politique, que par l'abondance de son œuvre, ce n'est point à Marseille une exception. Ces poètes-ouvriers furent même si nombreux avant 1848, qu'ils éprouvèrent le besoin de se grouper et créèrent, en 1845, cet *Athénée ouvrier*, qui deux ans après reçut Lamartine d'une façon enthousiaste.

Somme toute c'est là un premier essai d'université populaire; mais alors que l'idée de fonder des universités populaires a été mise en pratique le plus souvent, de nos jours, par des bourgeois, des intellectuels, des universitaires principalement, cet Athénée est une création spontanée du peuple; alors que les universités populaires ont prétendu se donner dès le premier instant une couleur scientifique, et parfois même politique, cet Athénée est simplement l'union la plus libérale, sans arrière-pensée, de toutes les bonnes volontés ouvrières en quête de jouissances intellectuelles.

Ils sont quelques « honnêtes artisans, en qui s'est éveillée la passion de l'art[48] », qui se rencontrent et qui décident de cons-

48. Autran, préface du recueil de l'*Athénée ouvrier;* Marseille, 1846.

tituer une société littéraire. Ils louent à frais communs, dans une maison des vieux quartiers, une salle, où chaque semaine on se réunit après le travail, pour assister à des lectures ou à des concerts; l'un apporte un poème, l'autre quelques pages de prose, un autre joue sur un vieux piano des airs de sa composition, un autre présente une toile peinte entre deux coups de marteau ou de tiers-point.

Peu à peu la société se développe, elle ose se manifester, elle donne des séances publiques, dont la presse locale fait des comptes rendus, enfin elle publie en 1846 le premier recueil des ouvrages littéraires dus à ses sociétaires, et Joseph Autran en fait la préface :

« Il faut le reconnaître, dit-il, quelque chose de grand s'accomplit, à cette heure, dans le monde. Le domaine de l'art dilate ses frontières. Notre époque aura vu s'opérer la complète et solennelle introduction du peuple dans le royaume de la poésie. » Sans doute, ajoute-t-il, en substance, de tout temps il est sorti du peuple des hommes de génie, — Homère, Shakespeare, Molière et Rousseau, — mais ce qui est tout spécial à l'époque, c'est que ces ouvriers-poètes veulent rester ouvriers, non pas devenir hommes de lettres, et à l'appui de ce qu'il avance, Autran cite les noms dont nous connaissons déjà un certain nombre : Jasmin, Reboul, Vinçard, Durand, Magu, Marie Carpentier, Poncy et encore Lebreton, Beuzeville, Voitelin et Ferton, de Lyon, dont la notoriété fut moindre.

Toutefois ces efforts restaient isolés; voici maintenant, dit-il, une Académie prolétaire.

Cette Académie, dès le premier jour, se tourna naturellement vers Lamartine. C'est par un hommage au grand poète, écrit dans le style lamartinien le plus pur, que s'ouvre le premier recueil de l'Athénée. Ces ouvriers enthousiastes ne devaient pas être longtemps sans voir leur grand homme. En 1847 ils lui offrent la fameuse séance dont nous avons parlé, et comme ils n'ont pas vu le geste de dégoût qui l'a suivie, ils n'en sont que plus ardemment lamartiniens.

D'ailleurs les conseils du maître étaient profitables. Dans tous les discours que nous avons de ces ouvriers, dans toutes leurs poésies, si le mérite littéraire est mince, du moins l'esprit social

est excellent. Il s'agit, non pas de pousser en avant un homme d'élite, qui laissant le peuple, passera à la bourgeoisie, dont il aura la richesse, les honneurs, les distinctions, mais d'instruire et de moraliser le peuple, « de déraciner les vieilles habitudes de débauche forcément contractées par le manque d'aliment à l'esprit et de les remplacer par les travaux de la pensée, qui procurent la sérénité de l'âme, l'ornement de l'esprit et la bonté du cœur »; et, sans se soucier de la politique qui divise, laissant de côté toute haine et toute amertume, ces ouvriers qui invoquent l'Evangile[49], Châteaubriand et Lamartine ne prétendent qu'à « diminuer le poids de leurs douleurs par de douces et d'intimes relations de famille, par de fraternels liens de société, et surtout par l'étude et le culte des beaux arts ». C'est le plus noble drapeau de la République idéaliste qu'agitent ces braves gens dont la devise est celle-ci : Paix, gloire, intelligence et liberté pour tous.

Donc ici, l'aspiration populaire, parce que l'on est sur une terre catholique, attachée aux vieilles traditions, n'a pas pris une forme violente, ne se mêle pas à des revendications socialistes; elle reste pacifique, libérale, uniquement intellectuelle.

Par malheur l'inspiration n'est pas franchement populaire, et les thèmes que traitent ces ouvriers n'ont trop souvent rien de commun avec leur rude existence. Voici par exemple, à titre d'indication, le programme de leur première séance artistique :

PREMIÈRE PARTIE :

1° *Discours d'ouverture*, prononcé par M. Lacrausette, président de la Société, dû à la collaboration de M. Mazuig[50], ouvrier-cordonnier et Lacrausette;

---

49. Cf. le ton catholique du poème de *Mirèio* et l'invocation « Tu, Segnour Diéu de ma patrio; — Que nasquères dins la pastrihо... » (Toi, seigneur Dieu de ma patrie, qui est né parmi les pâtres.) Ch. I, strophe 3. 5 février 1846.

50. Ce Mazuig ou plutôt Mazuy (1813-1862), auteur d'un ouvrage intitulé « Essai historique sur les mœurs et coutumes de Marseille au dix-neuvième siècle », fut le Président de l'*Athénée ouvrier*. Il abandonna son métier de cordonnier, pour se lancer dans diverses entreprises et finalement, à bout de ressources se suicida. (V. *Almanach de Provence*, édité par Al. Gueydon; Marseille, 1863.)

1° *Malfilâtre*, poésie par M. Ferrand, ouvrier-cordonnier, lue par M. Martin, artiste dramatique;
3° *Pourtant je t'aime...*, chansonnette chantée par M. Martin, ouvrier-tonnelier, paroles de M. Ferrand, musique de M. Camoin, ouvrier-menuisier;
4° *Le Bec de l'Aigle*, poésie provençale par M. Vire, ouvrier-tabletier;
5° *Méditation religieuse*, chantée par M. Lyons, paroles de M. Mazuig, musique de M. Camoin;
6° *Hommage à Lamartine*, par M. Fortoul, ouvrier-bijoutier, lue par M. Martin;
7° *Prière à la vierge* (chœur), musique de M. V. Aymès, ouvrier-lithographe.

DEUXIÈME PARTIE :

1° *Clémence*, histoire racontée au pied d'une tombe, par M. Lacrausette;
2° *Plainte d'Amour*, chansonnette chantée par M. Autard, paroles de M. Ferrand, musique de M. V. Aymès;
3° *Minette*, poésie légère, par M. Vire;
4° *Le Proscrit*, romance chantée par M. V. Baudin, paroles de M. Ferrand, musique de M. V. Aymès;
5° *L'Hiver*, par M. Fortoul, poésie lue par M. V. Gonin, artiste dramatique;
6° *Le Matin*, aubade chantée par M. Martin, paroles de M. Mazuig, musique de M. Camoin;
7° *Station au Calvaire*, par M. Mazuig;
8° Première partie de *Les Machabées*, oratorio, paroles de M. Mazuig, musique de M. Chevalier, chantée par ses élèves. L'orchestre sera dirigé par l'auteur de la musique.

Peinture : une marine exposée par M. Labasse, peintre.

Le piano sera tenu par M. Monticelly.

Il y a là sans doute un Malfilâtre suffisamment significatif, un hommage à Lamartine qui ne l'est pas moins, des morceaux religieux qui trahissent l'inspiration catholique de ces démocrates, futurs ouvriers de la République humanitaire et déiste, mais bien d'autres morceaux, ne sont que des « élégies » ou des « méditations », dont la veine, nous le sentons bien, est rien moins que populaire.

C'est là ce que déjà dans sa préface faisait remarquer Joseph Autran : « Nous aurions souhaité, dit-il, que, négligeant les thèmes habituellement exploités par les muses de salon, par les poètes académiques, ils eussent choisi les objets de leurs inspirations dans la zone sociale où Dieu les a placés, dans les éléments même de leur laborieuse existence. »

En somme ils suivaient plutôt la tradition de Reboul que l'exemple de Charles Poncy.

Cependant ce serait trop dire que de les accuser d'avoir négligé complètement cette inspiration populaire. Quelques titres de poésies du recueil de 1851 pourraient témoigner du contraire :

Gutenberg aux ouvriers imprimeurs, par Mazuy; *Riche et pauvre*, par Joseph Fouque, épicier; *Vincent de Paule*, par Mazuy; *Belzunce*, par le même; *Le Travail*, par Justin Laurent; *Le Christ du graveur*, par Raymond, aide mécanicien; *La Charité*, par J. Laurent; *Le Missionnaire au Bagne*, par le même.

Toutefois, même pour traiter de tels sujets, ils emploient un style lâche, voilé, littéraire, lamartinien en un mot, qui n'indique point qu'un art populaire se soit formé en cet Athénée.

Mais ce qui est le plus curieux à surprendre dans ces recueils de l'Athénée ouvrier, c'est une évolution capitale pour le sujet qui nous préoccupe. Alors que le premier recueil, celui de 1846, ne contient qu'une seule poésie écrite en provençal; le second, cinq ans après (1851), en contient onze, œuvres de cinq poètes différents, le troisième (1852), en compte quatorze, œuvres de cinq poètes aussi, mais parmi lesquels on voit apparaître par deux fois le nom de Joseph Roumanille, de Saint-Remy; enfin en 1855 le recueil change de titre; il s'appelle désormais l'*Athénée de Provence*, recueil de morceaux poétiques et littéraires en français et en provençal. L'éditeur, Alexandre Gueydon devait diriger pendant vingt ans (1856-1876) un *Almanach de Provence*, qui pouvait faire, en une certaine mesure, concurrence à l'Almanach des Félibres d'Avignon, mais qui resta toujours bilingue; il devait aussi publier un recueil de biographies d'illustres Provençaux : *Le Plutarque Provençal* et collaborer ainsi de façon active à la renaissance du sentiment national en Provence. En une préface intelligente et sobre il déclarait qu'il voulait grouper tous les poètes, quelle que fut la langue choisie par eux, et les

inviter à marcher ensemble « à l'émancipation littéraire et artistique de la Provence ».

Aussi en cet *Athénée de Provence* y a-t-il dix-huit pièces en provençal dès le premier recueil, et les noms de Roumanille, de Peyrottes, de Tavan, de Mistral, qui du reste se sont déjà manifestés à cette date, où le Félibrige est fondé.

De plus certaines idées apparaissent dans ce cercle d'ouvriers-poètes, qui jusqu'alors leur restaient inconnues; ces travailleurs jusqu'alors, célébraient leur humble condition, ils chantaient le Christ ou la fraternité, mais non point encore la Provence, ils se sentaient peuple, mais non pas spécialement peuple du Midi. Or désormais il n'en va plus ainsi. Maintenant un ouvrier forgeron, A.-L. Granier[51], adresse une épître, non plus à Lamartine, mais à Mary-Lafon qu'il appelle « le noble défenseur des nationalités mourantes du Midi » et, chose plus significative encore, ce Mary-Lafon dont nous avons vu le rôle et l'influence, est choisi par l'Athénée de Provence comme président honoraire. Il en remercie les membres et leur écrit :

« Depuis vingt-cinq ans je travaille avec courage et espérance à déchirer le voile que l'envie et les vieilles haines du Nord ont étendu sur le front jadis si haut et si brillant de la Patrie méridionale; j'ai fait reverdir en ce siècle les lauriers et les rameaux d'or de sa couronne et en réveillant dans leurs tombes les glorieux Troubadours, qui ont dormi huit siècles, mais qui ne sont pas morts, j'ai eu le bonheur de montrer que jamais nation n'avait moissonné plus largement que la Provence dans le champ du génie. Voilà les titres qui m'ont désigné à votre choix et dont je suis fier, car ils m'ont fait frapper d'ostracisme sous tous les gouvernements. Aimer, honorer et louer le Midi aux yeux des hommes qui le haïssent par intérêt, par envie et par tradition et des renégats, qui le vendent pour une croix ou une place, est un crime que j'ai expié jusqu'ici par un déni de justice complet, mais que je continuerai à commettre jusqu'au dernier battement de mon cœur. »

De si fières déclarations ont un accent tout nouveau et très

---

51. Granier prit part aux *Roumavàgi* d'Arles et d'Aix, v. IVe partie, ch. III.

impressionnant. De telles paroles ne tombent point, sans y germer, en des intelligences ardentes et naïves. Pour ces ouvriers, Mary-Lafon devient un héros, son culte remplace insensiblement celui de Lamartine, c'est à lui qu'on adresse des odes :

C'est l'homme courageux qui relève avec gloire
De l'immortel Midi la mémorable histoire...[52]

et de son côté le potier de Clermont-l'Hérault, Peyrottes, chante la renaissance poétique du Midi :

Que t'aurio dich après très cèns annados
O Gay Saber! que sariès nostre amour!...

Ainsi donc on peut suivre la courbe du mouvement : c'est d'abord parmi les masses populaires, un grand désir d'apprendre, de se hausser vers la vie intellectuelle, de participer aux jouissances de l'esprit, et, comme les adolescents, comme les peuples jeunes, ces ouvriers enthousiastes débutent par la poésie. Mais si vif que soit leur enthousiasme, si ardente leur admiration pour Lamartine, ils ne peuvent manier que maladroitement la langue française, qui n'est point celle de leur enfance, langue apprise, non maternelle. Longtemps, ils croient que c'est signe de supériorité que de s'y hausser, mais peu à peu éclairés par ce qu'ils peuvent avoir lu des historiens et des romanistes, ils comprennent la noblesse et la valeur de la vieille langue, et les meilleurs d'entre eux, c'est-à-dire, ceux qui, vraiment poètes, sentent le besoin d'une expression adéquate à leur tempérament, vont peu à peu vers la poésie provençale; alors que l'effort des autres, faute de culture, avortera, sombrera dans le grand naufrage de 1848, eux indiqueront la possibilité d'une poésie populaire, populaire à condition qu'elle soit dialectale. C'est le chemin même suivi par Joseph Roumanille, qui commencera par écrire de faibles vers français et lamartiniens, avant d'arriver à ce chant naïf de fauvette, — de *bouscarlo* — qui devait faire sa vraie personnalité et sa popularité.

---

52. Ode à Mary Lafon par Soliman-Moscow, poète-ouvrier, *Athénée de Provence*, 1853.

TROISIÈME PARTIE

LE MOUVEMENT DIALECTAL

CHAPITRE PREMIER

Hobereaux et bourgeois traditionnalistes.

Que l'on ait retrouvé dans les bibliothèques les titres de la vieille langue, que le peuple ait reçu l'instruction qui hausse peu à peu son esprit vers la poésie, c'est déjà beaucoup; mais l'essentiel est encore la survivance de la langue au cœur même du peuple et de la petite bourgeoisie. Plus encore que les théoriciens un poète qui chante spontanément est un témoignage et un encouragement. Or ces poètes, nous l'avons dit, n'ont jamais manqué sur la terre d'oc[1], mais après la Révolution ils se multiplient, et par leur nombre même sont une force, qui devient significative le jour où l'union si longtemps différée des efforts épars double leur valeur et leur influence.

Ces poètes sur le sol méridional se lèvent un peu partout, mais sur la terre de Provence, où se circonscrit notre étude, nous les trouvons d'abord à Aix, en Arles, en Avignon, à Toulon, et surtout à Marseille, qui, jusqu'à l'époque où se révèlent Roumanille et Mistral, apparaît comme le centre naturel de la poésie provençale.

On peut distinguer deux groupes : les hobereaux et bourgeois traditionnalistes, qui font de la poésie provençale un aimable passe-temps et la traitent d'une manière un peu surannée et toujours « littéraire »; les poètes marseillais, d'origine plus populaire, qui donnent une poésie réaliste, grossière à la vérité, mais d'une forte saveur.

Le Dr Noulet a compté pour la fin du seizième et pour le dix-

1. V. à ce sujet les deux ouvrages du Docteur J.-B. Noulet : *Essai sur l'histoire littéraire des patois du Midi de la France, seizième et dix-septième siècles*, 1859. *Dix-huitième siècle*, 1877; Paris.

septième siècle 471 publications en langue d'oc; pour le dix-huitième siècle, 358; pour la période révolutionnaire, 92, et c'est là sans doute une évaluation bien inférieure à la réalité, car l'enquête du Dr Noulet est incomplète, en ce qui concerne surtout la Provence. Toutes ces publications ou presque toutes sont en vers, langage spontané du peuple, langage familier aux lettrés de l'ancien régime. Notons toutefois que si les œuvres sont assez nombreuses, aucune ne s'impose et ne dépasse proprement les limites de sa province. Goudouli n'est pas connu en Provence, Bellaud de la Bellaudière est inconnu des Toulousains. Parmi ces poètes beaucoup d'hommes d'église, joyeux conteurs, dont le plus célèbre est l'abbé Favre, l'auteur du « Siège de Caderousse ». En Provence citons après Bellaud de la Bellaudière, Claude Brueys, Gaspard Zerbin, à Aix; J.-B. Coye, à Arles; Gros et Germain à Marseille; Etienne Pélabon à Toulon, dont la comédie célèbre « Maniclo o lou Groulié bel esprit » était encore jouée au dix-neuvième siècle. Mistral, dans une lettre du 13 janvier 1914, me dit que l'on joua « Maniclo » à Maillane vers 1840 et que cette représentation éveilla sa vocation.

Mais arrivons au dix-neuvième siècle.

I

D'Astros et Diouloufet.

C'est à peine s'il est besoin de signaler, pour mémoire, aux confins de la Provence, deux poètes qui doivent surtout au dix-huitième siècle français leur inspiration. L'un, à vrai dire, n'est qu'un traducteur. C'est l'érudit Aubanel de Nîmes, ancien officier, qui devient juge de paix, puis académicien du Gard. Auteur d'une *Statistique Morale* (1804), archéologue, collectionneur, il traduit sous l'Empire Anacréon en vers languedociens[2]; c'était la simple

2. *Odes d'Anacréon*, traduites en vers languedociens par le citoyen Aubanel l'aîné, à Nismes, chez la veuve Belle, an X; petit in-8°, 97 pages; nouvelle édition, Nîmes, Gaude, 1814.

distraction d'un aimable esprit imbu de la galanterie du siècle passé, chantant, à la suite du vieux poète, le vin, la cigale et la femme. Toutefois, une telle traduction prouvait qu'il pouvait y avoir quelque grâce et quelque noblesse dans la langue d'oc et par là même la rapprochait tout naturellement des langues anciennes. Aubanel d'ailleurs en était conscient; il disait dans un avertissement écrit en français : « Le Languedocien, est trop méprisé aujourd'hui pour qu'on puisse s'en occuper sérieusement; cependant cet idiome, tel qu'il se parle à Nismes est un des plus agréables qu'on connaisse. Quelques-unes de nos chansons çà et là décèlent un goût exquis. Le Languedocien a une expression et une grâce enchanteresse, il n'est nullement propre à la prose; quant à la poésie, il ne comporte pas le style élevé, mais un homme d'esprit et de goût pourrait l'employer avec succès dans le genre anacréontique. Tout ce qui est érotique est de son ressort[3]. »

C'était restreindre, selon son tempérament propre, le domaine de la langue d'oc, en méconnaître la saveur réaliste, que devaient en exprimer les Marseillais, la majesté sonore, qui devait être celle d'un Mistral, tout de même c'était en indiquer de façon exacte certaines qualités, un peu mièvres, mais jolies. Les dialectes méridionaux, en effet, qu'ils soient de Grèce, d'Italie ou de Provence, avec leurs diminutifs, leurs mots de tendresse et de grâce, leurs familières façons de dire ont quelque chose de voluptueux. Nous trouverons de ces accents dans certains passages de *Mirèio*, de *Nerto* ou du *Rose*, mais surtout nous les trouverons dans cet autre Aubanel, que celui-ci semble annoncer, mignard, quand il n'est pas farouche, et plus encore chez cet Anselme Mathieu, qui par sa vie et par son œuvre mérita d'être appelé le *Félibre des baisers*.

Le poète de Nîmes n'est qu'un précurseur assez timide, un simple traducteur, mais encore est-il que cette traduction était l'in-

3. Aubanel connaissait bien le Languedocien, qu'il parlait comme sa langue maternelle, et même, il en avait composé une grammaire et un dictionnaire, qu'il brûla dans un accès de mauvaise humeur, comme il l'indique dans une lettre adressée le 1er décembre 1835 à Pierquin de Gembloux (V. J. Donnadieu : *op. cit.*). Dans cette même lettre il parle d'autres traductions qu'il avait faites et même de pièces originales. Mais rien n'est resté de ces travaux.

dication d'un genre à cultiver, et aussi une façon de rattacher aux langues les plus célèbres ce languedocien décrié. Aubanel faisait observer avec beaucoup de justesse, et, pour l'époque, un certain courage que « diverses pièces de Catulle, de Tibulle ou de l'Anthologie s'accommodaient fort bien de notre idiome ». Et, sans se contenter d'assimiler à l'inspiration des anciens celle des Provençaux, il voulait que par l'orthographe même on rapprochât leurs dialectes. « Il faut écrire, disait-il, comme ont fait les Anciens, de façon que les lettres sonnent toutes à quelque exception près. » C'était déjà poser le principe de l'orthographe phonétique, que devait plus tard adopter et peu à peu imposer l'école d'Avignon.

A l'autre frontière de Provence nous rencontrons un autre poète.

Si Aubanel, avec son anacréontisme, est assez « dix-huitième siècle », Joseph-Rosalinde Rancher, avec sa *Nemaïdo*[4] se rattache au dix-septième siècle. C'est un Niçard, qui écrit en son dialecte, mélangé de provençal et d'italien. La langue est difficile à comprendre pour un Provençal et il est probable que ce poème ne dut point être très répandu dans notre pays. Son influence semble à peu près nulle. A peine trouvons-nous le nom de Rancher dans les œuvres de Diouloufet, son contemporain, qui lui adresse une épître[5].

Quant à son inspiration, elle procède de Boileau. Sa *Némaïdo* ou *Le Triomphe des sacristains* n'est qu'un *Lutrin*, localisé à Nice, et délayé en sept chants. C'est une querelle de sacristie, et les procédés classiques sont mis en œuvre pour la raconter. Tous les noms abstraits y sont affligés d'une majuscule; l'Envie et la Calomnie font des ravages. A peine peut-on noter çà et là quelques vives descriptions de Nice et de ses environs. Mais il n'y a là aucune nouveauté d'inspiration; imiter Anacréon à la rigueur, cela peut orienter de jeunes poètes vers la Grèce, mais imiter

---

4. Joseph-Rosalinde Rancher : *La Nemaïdo o sia lou Trionf dei Sacristan*, poéma nissart; Nissa, 1823. — V. A.-L. Sardou : Rancher, poète niçard; Nice, 1884.

5. Voir plus bas.

Boileau-Despréaux, pour des gens qui sont nés au bord de la Méditerranée et qui parlent la langue d'oc, ce n'est que procédé d'école, ennui, stérilité, et nous n'avons point à insister.

Toutefois il en est à la même époque au cœur même de la Provence et qui, sans plus de mérite littéraire, avec moins de culture même et de « littérature », témoignent d'une inspiration plus originale. Ce sont les pamphlets antirévolutionnaires que versifie un jardinier d'Aix, nommé Sauze. Son style est plat, sa versification faible, sa rime pauvre. Tout l'intérêt de ses poèmes est leur inspiration politique, dont ces quelques titres donneront un aperçu : « Sur les Remboursements en assignats; sur la Défense qui était faite de travailler les jours de décades; sur la Désunion des mariages qu'occasionne le divorce; sur les Vertus et le Génie de Bonaparte; sur les Atrocités que l'on a commises à Aix au commencement de la Révolution. »

Tout cela paraît à Aix, en forme de brochures, à partir de 1803, sous le Premier Empire, que le versificateur exalte comme le restaurateur de l'ordre après les scènes sanglantes de la Révolution.

A la même époque l'on fait à Aix une édition des Contes de l'abbé Vigne, pendu sous la Révolution, dont la poésie au gros sel se rattache à la joyeuse tradition du dix-huitième siècle et spécialement de l'abbé Favre.

Et c'est encore à Aix, — et plus tard J.-B. Gaut ne le rappellera pas sans quelque légitime orgueil et les poètes provençaux en auront conscience, quand en 1853 ils tiendront à Aix leur *Roumavàgi*, — c'est dans la vieille capitale de Provence que nous trouvons en ce début du dix-neuvième siècle deux hommes, qui s'intéresseront, chacun à leur façon, au renouveau de la poésie provençale, le docteur Léon d'Astros et le bibliothécaire Diouloufet.

Le docteur d'Astros est plutôt une autorité qu'un auteur. Ce sera l'homme qui sera choisi par les jeunes poètes provençaux pour présider leur congrès d'Aix, et il sera choisi par eux, parce qu'ils savent que l'on dira dans tout le pays de Provence : « Tiens, le docteur d'Astros s'intéresse à la poésie provençale », car alors le docteurs d'Astros, c'est « quelqu'un ».

Il fut « quelqu'un » par sa famille d'abord, et surtout par son

caractère. Sa famille est originaire de la Haute-Provence, du village de Tourves, où son père était notaire royal. Etre né dans un village de montagne avant 1789 (d'Astros naît en 1780), c'est une excellente situation pour connaître et goûter la vieille langue dans toute sa pureté. La famille était aisée. On recevait au château de Tourves toutes les notabilités des environs; dans ces réunions brillait la femme du notaire, qui était une Portalis.

Mais le malheur arriva : d'abord ce fut en 1789 la mort du bon notaire, ensuite la Révolution. Le frère aîné du futur docteur était abbé; il devait être plus tard emprisonné par Napoléon, pour avoir laissé publier la bulle d'excommunication lancée par Pie VII contre l'empereur, et plus tard encore devenir archevêque de Toulouse et cardinal. Mais pour l'instant il était « suspect ». La famille, que tout compromet, est obligée de quitter Tourves. Chacun se cache comme il peut, attendant le retour du calme.

La tourmente passée, Léon d'Astros va à Montpellier étudier la médecine. Malgré les sollicitations de son oncle Portalis, qui deux ans après l'appelle à Paris pour le pousser dans l'administration, il persiste dans sa vocation, se fait recevoir docteur, épouse à Tourves une amie d'enfance, Mlle Rostan, et commence, lui, le neveu de Portalis, qui pourrait faire à Paris une fructueuse carrière, à mener la dure et noble vie de médecin de campagne.

Il la poursuit, sans défaillance, pendant quinze ans (1804-1819), toujours bon, exact, dévoué, béni de tous. Il a la paix du cœur, la société de ses braves gens de Provence qu'il n'a pas voulu quitter, l'air des champs, le bonheur domestique, car huit beaux enfants poussent autour de lui. Mais justement, à mesure qu'ils grandissent, le souci de leur éducation l'amène à s'établir à Aix (1819). Tout de suite il y prend le premier rang; médecin des hospices, des prisons, membre de l'Académie d'Aix, il se trouve bientôt à la tête d'une énorme clientèle. Il traverse, plein de courage, quatre terribles épidémies de choléra de 1835 à 1854; la mort frappe cruellement à ses côtés, il perd sa femme et six enfants; blessé terriblement au cœur, il se redresse, toujours souriant et bon, paternel pour tous jusqu'à ses derniers jours (1863).

Telle fut la vie simple et belle de cet honnête homme. Il n'eut point d'ambition que de faire le bien et ce fut par sa science,

sa bonté, son dévouement qu'il sut s'imposer à tous. Ce n'est pas un écrivain, c'est un homme, un homme de cœur avant toute chose.

Aussi son œuvre littéraire est-elle mince, et je l'ai dit, ce n'est point par là qu'il s'impose à nous, mais plutôt comme le vivant exemplaire d'une classe sociale qui s'intéresse à la langue populaire. Cette classe sociale, c'est la petite noblesse ou la bourgeoisie de campagne, imbue des traditions religieuses et populaires et qui connaît le provençal pour le pratiquer journellement en causant avec les paysans. C'est à Tourves sans doute que Louis d'Astros, en allant soigner le bon peuple campagnard, apprend, dans toute sa pureté encore intacte, ce provençal qu'il manie en vrai connaisseur. Aussi sa langue est excellente; elle est la plus pure peut-être, la plus naturelle que l'on ait maniée en ce début du dix-neuvième siècle. Elle ne s'est altérée sur ses lèvres ni à Montpellier, ni à Paris; il l'a renouvelée et rafraîchie, on le sent, dans l'exercice journalier de sa profession.

Langue quotidienne pour lui, s'il en fait un usage littéraire, ce sera un usage familier. Il n'a pas de prétentions à la grande poésie, ni même à l'originalité. Il se contente d'adapter au provençal quelques fables de La Fontaine et sa hardiesse va jusqu'à leur en ajouter deux de son invention personnelle. Il a suivi par les chemins champêtres les traces du « bonhomme », et d'un autre bonhomme aussi, de ce Racan qui chanta si bien la retraite au fond des champs, il a traduit les fameuses stances pastorales « Tircis, il faut songer... » C'est tout, si l'on y adjoint le discours en prose, — trois pages — qu'il prononça à l'ouverture du *Roumavàgi* d'Aix. Au reste ce n'est qu'en 1867, quatre ans après sa mort, que ces quelques œuvres sont réunies à Aix[6].

Mais elles paraissaient depuis 1823 dans les Mémoires de l'Académie d'Aix. Le Docteur les lisait lui-même à l'Académie ou dans les salons d'Aix, sans autre prétention d'ailleurs que de se divertir et de divertir quelques amis, attachés par des souvenirs d'enfance au vieux langage. Mais il ne croyait guère à l'avenir. En

6. *Œuvres provençales du Docteur Léon d'Astros;* Aix, 1867, Remondet-Aubin. Toutefois, signalons une brochure parue en 1827. *Fables provençales du Docteur d'Astros;* in-8°, 21 pages; Aix-Pontiers.

1844, il disait à l'Académie d'Aix : « La langue provençale se meurt. »

Neuf ans après, au *Roumavàgi* d'Aix, il s'écriait solennellement : « Lou Prouvençau passara pas... Le Provençal ne passera pas. » C'est que dans l'intervalle de ces neuf années il avait vu monter une génération de jeunes enthousiastes, et le vieux docteur, qui n'avait été qu'un amateur délicat, mais un peu désabusé, devenait un croyant, convaincu par cette flamme qu'il voyait briller au yeux d'un Roumanille, d'un Aubanel, d'un Mistral.

Alors il était entré parfaitement dans son rôle. Sans vaines déclamations il avait su rappeler les souvenirs des Troubadours, des cours d'amour, du roi René, le passé glorieux de la langue provençale. En même temps il annonçait une renaissance de cette vieille poésie.

Le docteur d'Astros fut un exemple, un encouragement pour des jeunes gens du peuple, qui n'auront plus à rougir de leur langue, puisqu'un homme de sa sorte n'a craint ni de la parler ni de l'écrire[7].

Aux côtés de Léon d'Astros, plus fécond, plus original, à Aix, sous la Restauration et sous Louis-Philippe, vit et travaille Jean-Joseph-Marius Diouloufet. C'est un campagnard et c'est un bibliothécaire; à ce double titre, il est digne d'intérêt.

C'est un campagnard; il est né à Eguilles (1771), joli village dans la plaine, qui se développe au nord d'Aix, peuplée de vergers, d'oliviers et de mûriers, et c'est là qu'il a passé son enfance. C'est un petit campagnard, mais son père, qui est instituteur, le destine à la prêtrise et l'envoie au Séminaire d'Aix. Il a vingt ans en 1791; c'est assez dire qu'il ne peut suivre librement sa vocation. Suspect, il émigre en Italie, il y apprend l'italien. Après la Révolution, il rentre en France et il est à croire que le séjour au pays de la beauté avait changé les idées du jeune Diouloufet, car on le voit épouser une jeune fille de Rognes, Mlle Laugier, dont le physique était, paraît-il remarquable. Cette « étoile de

7. Notons que les Félibres de Provence ont apposé à Tourves, en 1889, une plaque à la mémoire du Docteur d'Astros. V. *Armana*, de 1890.

son village », comme l'appelle son mari, devait rappeler au poète le chemin oublié de la campagne.

C'est que Diouloufet en effet avait à son retour obtenu à Aix une place de bibliothécaire. Fils d'instituteur, séminariste, gardien de livres, nous ne nous étonnerons plus de cette érudition, qu'il étalera complaisamment, et qui se mélangera constamment à son sens très réel de la campagne et du peuple de Provence.

On peut noter ce mélange, qui fait la vraie originalité de Diouloufet, dès 1819, quand il publie son premier poème, *Leis Magnans*.

Choisir un tel sujet, c'était du premier coup trouver la véritable voie où devait, pour arriver à son but, s'acheminer la poésie provençale. *Leis Magnans* ce sont les vers à soie; c'est encore aujourd'hui, mais c'était plus encore autrefois, — quand les communications avec l'Orient étaient moins faciles, — une industrie agricole très en honneur dans le Midi que cet élevage des vers à soie. Le mûrier croît naturellement dans nos pays; la feuille en nourrit le ver, et le ver s'entoure d'un cocon de soie; il ne s'agit plus que de la dévider. On voit assez les épisodes, les jolis tableaux que ce sujet peut fournir à un poète, la cueillette des feuilles de mûrier, le travail des vers à soie, la formation du cocon, et plus tard leur dévidage. Mistral a su tirer de là le second et le troisième chant de *Mirèio*.

C'est assez dire que Diouloufet avait senti le vrai rôle de la poésie provençale. Malheureusement ce n'est point un Mistral. Ce n'est qu'un homme de goût qui connaît sa langue, le sujet dont il parle, mais aussi Virgile et Ovide, et qui se laisse à ce point dominer par son sujet, par son Virgile et par son Ovide, qu'il en oublié d'être original. Ses conseils sont excellents pour un sériciculteur, comme l'on dit, mais il ne sait nous montrer ni les « magnanarelles » pillant joyeusement les mûriers, ni quelque Vincent qui rôde, amoureux, au pied des arbres où chante une Mireille, ni les joyeux propos des jeunes filles le jour de la « descoucounado ». Il est précis, prosaïque, et si parfois il a l'air de vouloir s'élever, c'est qu'il appelle à son aide Ovide et Virgile, dont il imite les *Géorgiques*, en terminant chacun de ses quatre chants par un épisode.

Si l'un de ces épisodes a pour héros le roi René, et par consé-

quent quelque chose de local, un intérêt proprement national pour les lecteurs du poète, deux autres sont imités directement des *Métamorphoses*. (Pyrame et Thisbé, l'Amour et Psyché) et le dernier, — le premier au reste, — est fabriqué par Diouloufet selon l'antique, et c'est la métamorphose de *Bombyx* (le nom latin du ver), en ver à soie. Voilà qui sent bien l'ancien séminariste, l'érudit, formé par la culture du dix-huitième siècle, et qui n'a point de sens en un tel poème. Hélas! on pouvait s'en douter, sitôt qu'on le voyait débuter par une invocation à Apollon, à Pallas, et naturellement aux filles de l'Hélicon.

Et cependant Diouloufet ne disait-il pas, se vantant avec courage de préférer le provençal au français, qu'il écrivait pour les gens des villages. Ne s'écriait-il pas avec une fière modestie :

Mais bastidano et filho de villagi,
Prouvençalette aimable, à l'esprit gai,
Qu'amas l'amour quand es moudèste et sagi,
Emè la danso autant que lou trabai,
M'entendres proun, iou n'en voueli pas mai;
Se leis liçouns qu'ici vous dounarai,
Vou fan avé des coucouns davantagi,
Et s'approubas ansin aquesto oubragi,
Siou bèn pagat, aurai proun fach de bru
Et me creirai digne de l'Institu[8].

Il est fâcheux sans doute que la Coupole apparaisse à la fin de cette apostrophe, mais encore est-ce dans une sorte de sourire aimablement détaché... Dans les vers qui précèdent cependant ne nous semble-t-il pas déjà entendre la déclaration fameuse :

Car cantan que per vaulre, o pastre et gènt di mas...

---

8. « Mais fille des bastides et fille des villages, — Petite Provençale aimable, à l'esprit gai, — Qui aimez l'amour quand il est modeste et sage, — Et la danse autant que le travail, — Vous m'entendrez assez, je n'en veux pas plus, — Si les leçons qu'ici je vous donnerai — Vous font avoir plus de cocons — Et si vous approuvez ainsi cet ouvrage — Je suis payé, j'aurai fait assez de bruit, — Et je me croirai digne de l'Institut. »

Dans ces citations, comme dans toutes celles qui suivront, nous adoptons, si déplorable soit-elle, l'orthographe de chacun des auteurs cités. Cette façon de procéder montrera d'ailleurs à quelle anarchie était livrée, avant les Félibres, la langue provençale.

Si Diouloufet s'en était tenu à ce public, peut-être eût-il fait œuvre de vrai poète campagnard, et par-ci par-là certains passages pleins d'un réalisme précis nous montrent ce qu'il eût pu faire. Mais il y avait l'Académie d'Aix, il y avait les salons Aixois, il y avait tous les bourgeois souscripteurs du volume (nous en trouvons la liste aux premières pages, et ce sont les personnages importants d'Aix sous la Restauration), il y avait tout ce public de lettrés qu'il fallait contenter, et comment le faire mieux que par une habile mythologie? Dégagé de ces influences Mistral saura ne garder de l'éducation classique que ce qu'elle a de vivant, imiter Virgile là où il est réaliste, mais sans adopter ses dieux et ses fables, chantant pour les gens de son pays le christianisme traditionnel, au lieu d'un paganisme d'école. Il a manqué au bon Diouloufet, — le pouvait-il sous la Restauration? — de comprendre cela, mais aussi il lui a manqué le don du poète, le pouvoir de sentir, d'animer, d'exprimer comme une chose vivante et belle la naissance de la soie. Il y a chez lui d'un côté le campagnard, de l'autre le bibliothécaire, mais entre les deux on n'aperçoit que trop rarement le poète.

Après cet effort Diouloufet se recueillit dix ans, et en 1829 il donna un recueil de *Fables, Contes et Epîtres*[9]. Il avait été dès ses premiers essais encouragé par le savant Raynouard, qui s'occupait en cet instant, nous le savons, de faire revivre la poésie des Troubadours. Que Raynouard et Diouloufet aient été ainsi en relations et que celui-là ait même pris la peine de corriger le manuscrit des « Magnans », ce nous est une preuve, — entre tant d'autres, — que le mouvement savant a eu son influence sur le mouvement populaire.

C'est à Raynouard que dès 1823 Diouloufet adressait son « épître » la plus significative, publiée dans « Lou Bouquet prou-

9. La fable et le conte ont été volontiers pratiqués par les poètes méridionaux. Citons avant d'Astros et Diouloufet, en Languedoc, Auguste Tandon surnommé « le Troubadour de Montpellier » qui fait paraître des « Fables, contes et autres pièces en vers » (Montpellier, 1801), en dialecte de Montpellier. V. F. Donnadieu : *op. cit.* Citons aussi l'Avignonnais Augustin Boudin (1805-1872), qui publia *Garbeto de fablo;* Avignon, Bonnet, 1853, 52 pages in-8°.

vençau », dont nous parlerons plus loin, et réimprimé dans le recueil que je viens de citer. On y sent l'influence toute récente que venaient d'avoir sur les meilleurs des Provençaux les travaux du premier des romanistes. Quand Diouloufet évoque, en termes du reste médiocres, le passé glorieux du provençal parlé par les rois et les princes, appelé par Pétrarque la langue du plaisir, donnant aux Italiens le secret de la poésie, on voit bien qu'il est encore échauffé par la lecture des gros ouvrages de son célèbre compatriote. Il en fait d'ailleurs en prose un vif éloge, dans ses quarante pages serrées d'*Observations préliminaires* à ses *Fables*. Il y montre l'étoffe d'un érudit provincial et quelques prétentions philologiques. Il reprend à Raynouard la théorie du roman provençal, d'où découlent toutes les langues néo-latines. Ainsi le Provençal est-il la langue des langues. Il se donne comme devanciers, outre les Troubadours, Goudouli et Gros, et conclut : « C'est surtout lorsque cette langue se dénature tous les jours de plus en plus qu'il faut tâcher de conserver le type, l'origine et l'étymologie du roman, montrer qu'il a encore ses charmes natifs, qu'il peut se prêter à toutes sortes de compositions poétiques, afin d'empêcher que ses titres de gloire ne se prescrivent dans son propre pays. »

Où il est plus original, c'est quand il note la valeur populaire, la saveur réaliste, antique et moderne à la fois du provençal[10]. Où il annonce et rejoint tous les « Troubaires » de son temps, c'est quand il se lamente sur la chute du provençal et s'indigne du mépris où il est tenu[11].

---

10. A des mots, d'espressiens que lou francès n'a pas,
Lou Grec et lou latin li an legua seis appas.
Venes sus nouestro plaço ausir leis repetieros,
Escoutas lou sagan de nouestreis peissounieros.

« Il a des mots, des expressions que le français n'a pas, — Le Grec et le latin lui ont légué leurs appas. — Venez sur notre place entendre les marchandes — Ecoutez le vacarme de nos poissonnières. »

11. La lenguo qu'an parla René, Blacas, Raimoun,
S'en truffo et n'en voou plus lou mendre marchandoun,
L'artisanetto a poou de gasta sa bouquetto;
Crei qu'en parlant français sara plus poulidetto,

« La langue qu'ont parlée René, Blacas, Raymond, — Le moindre petit marchand s'en moque et n'en veut plus; — La petite artisane a peur d'abimer ses lèvres, — Et croit qu'en parlant français elle sera plus jolie. — On pré-

Mais à part les passages où parle son cœur de petit bourgeois, attaché au sol, au langage paternel, l'épître lui réussit peu. Quelques-unes ont l'intérêt de nous montrer que leur auteur était en correspondance avec les principaux poètes provençaux du temps, notamment Michel de Truchet, Hyacinthe Morel, Rosalinde Rancher. Mais parfois son ambition dépasse ses forces; quand il écrit à Lamennais sur l'existence de Dieu, on sent assez que ni son tempérament, ni ce qu'est alors le provençal littéraire ne peuvent suffire à un tel sujet. Le conte où il est malicieux sans être grossier, et où il manie le vers libre avec assez d'aisance, est beaucoup mieux à sa portée. Tout en gardant une certaine tenue littéraire, il y est piquant et populaire.

Mais surtout il a su, à sa manière, renouveler la fable. Là encore cet intelligent Diouloufet ouvre à la poésie provençale une voie qui est bien celle où elle devait s'avancer. Son originalité en ce genre consiste à localiser, à « provençaliser » la fable, en la construisant sur un proverbe tiré du fonds populaire. Il en a eu le dessein bien arrêté, qu'il nous a lui-même exposé, nous disant qu'il a choisi parmi les proverbes provençaux les plus jolis, les plus pittoresques comme les plus moraux, et qu'il les a mis en action. « Nous avons, ajoute-t-il, plus de vingt-cinq fabulistes français qui doivent, ce semble, avoir épuisé tous les sujets de morale, et cependant je crois avoir trouvé du neuf dans nos proverbes qui sont, comme on dit, la sagesse et l'expérience de nos anciens », et à l'appui de son goût il cite celui de Charles Nodier, notons-le, puisque nous avons prétendu que Charles Nodier n'avait pas été sans influence sur le mouvement provençal

Au reste ce Diouloufet est un scrupuleux et à sa façon un artiste. « J'ai conservé, nous dit-il, le proverbe tel quel, même

---

Preferon d'estroupiar lou jargon de Paris,
Que parlar emé grâci aqueu de soun païs.
Aro doou franciot cadun fa souu langagi
Se parlo prouvençau tout bèu just au villagi.

fère estropier le jargon de Paris — Que de parler avec grâce celui de son pays; — Maintenant du français chacun fait son langage, — Et l'on ne parle plus provençal qu'au village. »

quelquefois avec sa rime un peu défectueuse, en la corrigeant je lui avais ôté peut-être de sa vérité naïve et expressive. »

Et fidèle à sa promesse et à son scrupule, Diouloufet termine ses fables, où, selon la manière de la plupart de ses confrères, il met en scène des animaux, par des proverbes, tels que ceux-ci; qui sentent bon le terroir :

« A cade ancèou, soun nis es bèou? Dièu pago tard, mai pago lard — Gau de vilo, doulour d'oustau. — An rauba l'aï, tanco la pouerto — Cado toupin trobo sa cabucello — Peire à peire, clapié se fan — Fiho troutiero e fenestriero — Raramen boueno meinagiero[12]. »

Sur ces proverbes et d'autres semblables Diouloufet bâtit des fables, qui sans doute ne peuvent être tout à fait dégagées de l'imitation de La Fontaine, mais qui, à tout le moins, ont un certain tour rustique, une vivacité d'allure suffisamment méridionale.

On retrouve ce même tour, cette même vivacité avec un sentiment de la campagne encore plus pénétrant, dans quelques *Mélanges*, qui se trouvent à la fin du volume, où sous le titre de *Leis Georgiquos prouvençalos*, Diouloufet chante avec assez de bonheur quelques scènes de la vie rustique. « Les Georgiques provençales » ce devait être le titre du premier essai de Mistral, écrit de ses dix-huit à ses vingt ans, et que le Maître ne publia point[13].

C'est assez dire que là encore Diouloufet se montre un véritable initiateur, puisqu'il avait, trente ans avant *Mirèio*, compris ce que pouvait et devait être la nouvelle poésie provençale.

On sent encore dans cet opuscule l'imitation de Virgile. Le *O fortunatos*... y est repris en termes affaiblis, mais c'était marquer de façon intéressante la parenté des deux civilisations et combien la transposition des sentiments et des poèmes était facile

---

12. « A chaque oiseau, son nid est beau — Dieu paye tard, mais paye largement, — Joie de ville, douleur de maison, — On a voté l'âne, barre la porte — Chaque pot trouve son couvercle — Pierre à pierre on fait des tas de pierres — Fille qui se promène et se met à la fenêtre, est rarement bonne ménagère. »

13. V. F. Mistral : *Mémoires*.

de l'une à l'autre. Car à côté de ces souvenirs classiques, il y a des notations exactes, réalistes de la vie des champs en Provence, les vendanges, les vers à soie, la cueillette des olives, les veillées d'hiver, la fête de Noël.

« Enfin, chante Diouloufet, on est arrivé au temps des « olivades. » Ah! les jolies matinées. — Que l'on passe au verger... — « Filles, apprêtez-vous, prenez votre panier, dit le Maître de la bastide. — L'olive est noire, avant d'être flétrie. — Allons vite la cueillir. » — Le verger retentit de mille chansonnettes. — Nos cueilleuses d'olives gaies et jolielles. — Ne cessent pas jusqu'au soir de remuer les mains. — L'huile se fait, le moulin tourne. — Les olives ont bien rendu[14]...

Il trace un fin portrait de la ménagère diligente :

> Son homme, en arrivant, trouve la soupe prête,
> Et si l'on est à l'hiver un bon feu est préparé;
> La table est déjà mise et le vin est tiré...[15]

Enfin il décrit la soirée de Noël de façon précise, sinon très large, notant la cérémonie du « cachofué », le « calen » et les chandelles éclairées sur la table, où brille le vin cuit, où l'on mange du melon, des « panses », de la confiture de coings, du nougat, où l'on chante chacun la sienne.

Sans doute ce n'est point la majesté religieuse de la description

---

14. « ... Anfin, sian arribats au temps deis oolivados.
Ah! leis poulidos matinados
Que va passen dins lou vergier;
« Fihos, lestissas-vous, prenes vouestro panier
Dich lou mestre de la bastido;
L'ooulivo es negro avant que sia passido
Anèn vite la rabailhar... »
Lou vergié resclantit de millo Cansounettos;
Nouestreis oouleveiris galoyos, poulidettos,
Cessoun pas jusqu'au vespre à vanegear la man:
L'oli se fa, lou moulin viro;
Leis oulivos an bèn rendut... »

15. Soun homo en arriban trobo la soupo lesto,
Et se sian à l'hiver bouen fuech es prépara.
La taulo es déjà messo et lou vin es tirat.

mistralienne[16], c'est l'indication d'une scène à faire, plutôt qu'une scène faite, mais c'est une indication précieuse.

Diouloufet ne devait pas être récompensé de son intéressante publication. Les hommes politiques ne s'intéressent guère à la poésie, et l'an d'après la Révolution de 1830 ayant porté les libéraux au pouvoir, ils firent expier au malheureux bibliothécaire son zèle légitimiste, en le renvoyant de sa bibliothèque à ses vers à soie. C'est en vain qu'il déchargea sa rancune en quelques petites pièces satiriques, point méchantes au reste contre les « Philippistes ». Il dut se résigner à la retraite.

Cette retraite entraînait pour lui la renonciation à un projet qui lui était cher, celui de composer un *Dictionnaire français et provençal, provençal et français étymologique*. « Ç'aurait été, dit-il, dans une lettre[17], une espèce de glossaire dans le goût de celui de Du Cange, où j'aurais pris la langue au berceau et l'aurais conduite jusqu'aujourd'hui, avec tous les changements qu'elle a éprouvés, le tout appuyé par des citations en prose et en vers. » « Mais, ajoute-t-il mélancoliquement, j'ai abandonné ce travail depuis que j'ai quitté la bibliothèque, où je n'ai pu, où je ne dois plus mettre les pieds depuis lors. Cependant, j'avais besoin de puiser dans ce précieux dépôt pour compléter mon travail... »

Le découragement semble venu pour l'infortuné poète; sa verve est tarie; en 1839 il obtient encore au concours de la Société Archéologique de Béziers, le seul ouvert à cette époque à la langue d'oc[18], le premier prix pour son poème biblique, *Le Voyage*

---

16. V. *Mirèio*, ch. VII, note 9.

17. V. Donnadieu : *op. cit.*

18. C'est à l'influence de Jacques Azaïs que l'on devait ce concours en langue d'oc. Voir à son sujet, F. Donnadieu : *Les Précurseurs des Félibres*. Jacques Azaïs (1778-1856) publie en 1842, en deux volumes in-12 (Béziers) ses poésies en dialecte bitterrois (contes, fables, satires, épîtres). Une nouvelle édition en a été donnée en 1882, à Montpellier, sous le patronage de la *Société des langues romanes*. De plus Jacques Azaïs avait formé le projet d'un dictionnaire de la langue d'oc, réalisé depuis par son fils Gabriel Azaïs, et publié par la *Société des langues romanes* de Montpellier.

Notons que l'année suivante (1840) la Société archéologique de Béziers donne un prix de langue d'oc à Daveau, le coiffeur-poète de Carcassonne dont nous avons parlé (IIIe partie, ch. I), pour un poème sur *le Passage de la Mer Rouge*. (V. *Las Pouesios bariados*, de Daveau, coiffeur; Carcassonne, 1841, p. 139.)

d'Eliezer, mais ce n'était là qu'une œuvre académique. En 1840, après la publication d'un assez gros ouvrage en français, le *Don Quichotte philosophe*, il était frappé d'une attaque d'apoplexie à la table de son ami, le curé de Cucuron. Ainsi finit ce brave homme, sottement persécuté, et qui, s'il ne fut pas un vrai poète, découvrit à tout le moins les thèmes poétiques que devait traiter la jeune poésie provençale, eut l'idée du dictionnaire que devait composer Mistral, et sut, de toutes façons, montrer à ses successeurs la route véritable.

Ce n'est pas qu'il eut une grande foi dans l'avenir, lui qui écrivait en 1829, à propos de ses *Fables* : « Ce sont vraisemblablement les dernières poésies provençales que je livrerai à l'impression et peut-être les dernières qui se feront en cette langue, mais, loin de le souhaiter, je désire au contraire qu'un autre fasse mieux que moi... »

Il le désirait sans le croire, ce fut son désir qui fut exaucé.

II.

Les Rhodaniens : Michel de Truchet. — Hyacinthe Morel.

A la même époque que Diouloufet écrit Michel de Truchet.

Ce gentilhomme arlésien qui, même en plein Paris, conserva le plus fidèle attachement à la terre natale ainsi qu'à la langue de son enfance, nous a laissé deux vaudevilles et un volume de chansons.

Les deux vaudevilles[19] sont insignifiants; l'un n'est qu'une pièce de circonstance destinée à célébrer le sacre de Charles X, représentée en Arles au milieu des fêtes qui furent données à

19. *La Pastresso vo leis Escooufestros*, coumedieu en un acte et en vers prouvençau doou dialecte d'Arles, par M. de Truchet; Paris, imprimerie Moreau, 1824.

La Rusou Innoucentou, vaudevillou prouvençau representa dins leis festos faches en Arles à l'oucasioun dou courounament de Charles X, per M. de Truchet; Paris, imprimerie Moreau, 1825.

cette occasion, l'autre ne doit son peu de comique qu'à un jeu de cache-cache, tel qu'il se pratique dans tous les vaudevilles français où il y a un lit et quelqu'un pour se glisser dessous. D'ailleurs aucun souci d'observation, aucun détail intéressant de mœurs locales, aucune langue, aucune orthographe.

Le volume de chansons présente plus d'intérêt; c'était là toute la mesure de Michel de Truchet, tout à fait dix-huitième siècle, disciple au mieux de Béranger. L'amour y est célébré en termes dignes de Parny, les belles et le vin y sont chantés à l'envi selon les formules du « Caveau ». Horace, Tibulle, Anacréon, Catulle sont invoqués par le poète comme les maîtres de la poésie amoureuse, Virgile, Gessner et Florian comme ceux de la pastorale, les Troubadours sont pris à témoin de la gloire du provençal[20]...

C'est là l'œuvre d'un lettré, fade imitation la plupart du temps des modes françaises, sans valeur proprement originale; de temps en temps pourtant un accent du terroir se fait entendre, c'est une allusion aux fées de la montagne de Cordes, qui nous fait songer, — de très loin, — au sixième chant de *Mirèio*, quelques vers assez bien touchés sur la Vénus d'Arles, thème repris avec puissance par Aubanel, une chanson sur le caractère des Arlésiens, surtout quelques petits poèmes où sont décrits les spectacles rustiques, la Moisson, les Vendanges, l'Olivaison...

C'était bien choisir les sujets que devait traiter un poète provençal; par malheur l'exécution est moins bonne. Ce n'est pas que notre auteur ne connaisse pas son sujet, il emploie les vrais termes rustiques que nous retrouverons dans *Mirèio*, mais il n'est point poète, et là contre, il n'y a rien à faire.

Hyacinthe Morel appartient à la même classe qu'Aubanel de Nîmes, Diouloufet d'Aix, Thouron de Toulon; c'est la bourgeoisie de province imbue d'érudition classique et tout imprégnée du vieux langage; en de tels esprits l'usage du provençal est paral-

---

20. Cansouns prouvençalos vo lesirs de Meste Miqueou de Truchet d'Arles; Paris, Moreau, 1827.

V. Fr. Donnadieu : *Les Précurseurs des Félibres* et Mistral. Préface à l'édition de Michel de Truchet; Avignon, 1862.

lèle à celui du latin qu'il continue; ils sont d'excellents exemples de la vitalité latine sur les terres méridionales.

Aubanel était un officier devenu juge de paix; Diouloufet un bibliothécaire; Hyacinthe Morel fut professeur. Sa vie eut été tout unie, si la Révolution ne l'eût traversée; elle la traversa, à dire le vrai, mais sans en troubler beaucoup le cours. Tout au plus le libère-t-elle des vœux ecclésiastiques. Il était né à Avignon, en 1756; bon élève des Pères de la Doctrine, qui le poussent à l'enseignement, il est novice de cet ordre, clerc à vingt-et-un ans, puis professeur au Collège de Toulouse et au Collège Bourbon d'Aix, en 1783. C'est d'Aix que sont datés ses premiers vers, — vers français, — qui sont insérés dans les recueils parisiens, le *Mercure de France*, les *Etrennes du Parnasse*, l'*Almanach des Muses;* on y voit se pavaner les madrigaux de l'abbé Morel entre un quatrain de Boufflers et une stance de Dorat. En même temps il cultive le genre philosophique; en 1784, il publie une *Epître à un jeune matérialiste par M. Morel, doctrinaire;* le *Mercure de France* en fit un éloge enthousiaste (7 août 1785) et plaça Morel fort au-dessus de Gilbert.

Sur ce la Révolution arriva; l'abbé Morel en fut un partisan très chaleureux, il jeta la robe d'abbé, sinon celle de professeur, il se fit journaliste, lançant à Aix, en 1792, le *Républicain du Midi*, collaborant au *Patriote français*, le journal du Girondin Brissot... Comme Girondin, il fut poursuivi par les terroristes, obligé de se cacher dans une caverne aux environs d'Avignon. Cela refroidit singulièrement ses sentiments révolutionnaires, d'autant plus qu'il faillit être mis au nombre des exilés de Fructidor.

Dès lors il revint à la poésie, qu'au reste il n'avait jamais tout à fait abandonnée et c'est en l'an VII qu'il fait paraître un recueil de vers légers, dernier écho du dix-huitième siècle expirant, sous ce titre : *Mes Distractions*. Le titre disait assez le genre et la valeur de cette poésie; l'ex-abbé Morel y chantait Vénus et les Grâces.

Il y traduisait, comme Aubanel de Nîmes, les plus mignardes pièces d'Anacréon, ou telles odes d'Horace.

C'était assez pour être reçu membre de l'*Athénée de Vaucluse*, d'autant que vers 1810 Morel se moquait des novateurs littérai-

res dans le *Temple du Romantisme*. En même temps il retrouvait au lycée d'Avignon une chaire de rhétorique, qu'il devait occuper jusqu'à sa mort.

C'est le galant érudit de province, l'homme d'études aimable et spirituel, tel que l'avait fait le dix-huitième siècle.

Ce qui semble étonnant c'est qu'il n'ait point dédaigné d'écrire en provençal[21], et c'est là aujourd'hui son seul titre à n'être point tout à fait oublié, bien que ses vers provençaux ne dépassent point la mesure de ses vers français. Il s'explique lui-même sur son dessein, dans un « Discours préliminaire », écrit en un fort bon français, élégant et nerveux, digne du bon professeur de rhétorique qu'il était, et ici nous surprenons une fois de plus l'influence du mouvement savant sur le mouvement populaire.

Morel a lu Lacurne de Sainte-Palaye, l'abbé Millot, Schlegel, Raynouard, tous auteurs qu'il cite avec admiration et, reprenant leurs théories, il expose avec vigueur les titres de noblesse de ce qu'il appelle « *l'idiome vulgaire* ».

« Le provençal ajoute-t-il, a dû céder à la langue wallonne ou française. Celle-ci longtemps dure et grossière lutta longtemps contre les difficultés de ses éléments constitutifs, mais ses progrès devenus plus rapides par un concours de circonstances qu'il n'est pas dans notre sujet de signaler, et surtout par une foule d'hommes de génie qui lui imprimèrent successivement leur caractère individuel, elle prit un éclat extraordinaire auquel elle dût sa vogue et son universalité. Elle marcha rapidement vers la perfection, tandis que notre provençal, langue non faite encore, fut paralysé dans sa marche, et, renonçant à la vigueur et à la noblesse, dût se contenter de la naïveté et de la grâce, caractères distinctifs du siècle où il fut délaissé. Pour que cet idiome acquît la beauté de la langue française, il aurait fallu qu'il devint la langue de la Cour et des Grands, qu'il fût l'organe des lois, qu'il suivit les progrès de la civilisation, conditions sans laquelle une langue cesse bientôt d'être l'expression de la société... Si tel avait été le sort de cet idiome, ses progrès eussent été d'autant plus rapides que les écrivains y auraient trouvé des éléments

21. *Lou Galoubé de Jacintou Morel* ou Pouesios prouvençalos d'aquel ooutour, reculidous per seis amis. En Avignoun à l'imprimaryé de Bonet fils, 1828.

plus maniables et plus complaisants. Heureux de rencontrer dans la langue un instrument plus docile, le talent lui aurait prêté les formes les plus intéressantes, le coloris le plus animé; des Corneille et des Bossuet, des Pascal et des Molière, des Buffon et des Montesquieu, l'auraient marqué infailliblement des sublimes empreintes de leur génie.. .»

C'est qu'en effet Morel est convaincu, — et ici il se montre très intelligent, — de la valeur poétique du provençal. Il en montre la noble hérédité, grecque et romaine, le pittoresque et la couleur, l'harmonie et l'éclat, qui ne sont point alanguis par l'e muet comme le français, et après cette démonstration il ajoute :

« On voit combien notre provençal méritait plus que le français de devenir la langue nationale. Mais la position géographique, le hasard et les circonstances, que nous avons indiqués ci-dessus, en ont ordonné autrement. L'orgueil du rang, les raffinements introduits dans la haute éducation, le progrès du luxe, enfin l'oubli successif des mœurs et de la simplicité primitives ont achevé de disgrâcier une langue stationnaire qui perd chaque jour sans jamais se réparer. »

Toutefois il croit que l'on peut encore en provençal faire œuvre littéraire.

« Dans l'état, où il a été abandonné, disait-il, le provençal doit être banni de tous les genres qui exigent de la force ou de l'élévation.

« Les genres où cet idiome est comme dans son élément naturel sont la parodie ou le burlesque, les ouvrages du style simple et naïf, l'ode anacréontique, la narration familière et légèrement maligne... »

On le voit, c'est dans une littérature de petits bourgeois, frottés de lettres antiques, que Morel, comme la plupart de ses contemporains, voyait le domaine naturel du provençal. A lire de tels textes, on se rend mieux compte de la valeur et de l'ambition des jeunes gens de Font-Ségugne, trente ans plus tard.

Les genres d'ailleurs que cite Morel sont ceux qu'il cultive pour son propre compte.

Et voici des fables, selon le goût de Florian, gracieuses, malignes, mais trop bien faites, trop littéraires, ne différant que bien

peu des modèles français, des épîtres, en vers de huit syllabes, pleines d'allusions mythologiques; quelques chansons, quelques stances, des odes anacréontiques, ou encore la mort du Passereau, imitée de Catulle. Somme toute ce *Galoubé* est une transposition provençale des *Distractions* de l'abbé Morel, professeur de rhétorique au collège Bourbon, d'Aix-en-Provence.

Le seul petit poème, qui ait un accent original, est le *Troubadour*. Ce *Troubadour* fut imité en français par Jean Reboul[22]. Il nous est une preuve de plus de l'influence que commencent à prendre sur tous les esprits les doctrines de Raynouard. Grâce à lui, grâce au romantisme, les provinces d'oc commencent à savoir qu'elles ont eu au Moyen âge des poètes originaux.

Morel décrit la vie errante du poète, allant de château en château, fêté partout, chantant les exploits des guerriers :

Per fé pintavou lou rei Charle
Amaluguan lei Sarrasin
Qu'avien, din tout lou pays d'Arles
Mourphi lei figuou et lei rasin[23].

C'est ainsi que s'écoulait son existence :

Et quand sa tramou erou goousidou,
Alor sen remord, sen doulour,
Aquelou Musou benezidou
S'endourmissié din lou Seignour...[24]

Somme toute Morel n'est pas un poète provençal, c'est un lettré qui a manié l'idiome vulgaire, comme il disait, parce qu'il y trouvait un charme gracieux et maniéré, auquel le français du dix-huitième siècle l'avait habitué, mais reculant devant

---

22. V. IIe partie, ch. II.

23. « Parfois il peignait le roi Charles — Exterminant les Sarrasins — Qui avaient, dans tout le pays d'Arles — Pillé les figues et les raisins. »

24. Et quand sa trame était épuisée — Alors, sans remords, sans douleur — Cette Muse bénie — S'endormait dans le Seigneur... »

Notons que l'édition de 1828 est ornée d'une gravure en frontispice, représentant un Troubadour, portant une lyre, le pied appuyé sur un rocher et regardant la tour d'un château. Tel est le romantisme qui sous la Restauration ranime le sentiment du Moyen âge méridional.

l'expression énergique ou vraiment forte, s'excusant dans sa préface d'avoir été forcé d'employer parfois des locutions un peu triviales.

Cependant, comme c'est un véritable enfant du pays, qui a parlé le provençal dès son plus jeune âge, il connaît bien sa langue et tout en employant le dialecte d'Avignon, il y introduit quelques expressions de Marseille et de Montpellier, rappelant, dit-il, l'exemple des Grecs. Quant à son orthographe, on a pu juger de ce qu'elle était; l'arbitraire y règne, le plus complet. « Ecrire comme on prononce, dit Morel, m'a paru le meilleur système d'orthographe. »

Plût au ciel, qu'il s'en fût tenu à ce principe excellent, qui devait être celui de ses jeunes compatriotes. Mais il ajoute : « J'excepte de cette règle les termes techniques, dans lesquels certaines lettres, quoique inutiles, servent pourtant à marquer la dérivation. »

Il faut croire que ces termes techniques se sont trouvés bien nombreux, puisque son système orthographique se hérisse de tant de lettres inutiles.

Tel fut cet honnête homme et ce bon lettré, qui s'éteignit doucement en Avignon, le 29 juillet 1829, après y avoir maintenu la tradition littéraire qui recueillera vingt ans plus tard un autre professeur, le jeune Joseph Roumanille. Les Félibres ne l'ont point renié; ils ont réédité ses œuvres en 1862[25], avec une préface biographique de Mistral. Par son souci littéraire, comme par le *Discours préliminaire* de son *Galoubé* il était pour eux un véritable précurseur.

---

25. *Lou Galoubé de Jacinto Morel*, 1862. Roumanille; Avignon, voir aussi sur Hyacinthe Morel, article de F. Tamisier dans *la Revue Méridionale* de 1853, t. II, et F. Donnadieu : *Les Précurseurs des Félibres.*

III

Les Poètes du Var : Thouron. — E. Reymonenq. — C. Dauphin.

Comme Aubanel, Diouloufet, Hyacinthe Morel, c'est un lettré que Victor-Quinctius Thouron, qui maintient honorablement à Toulon la tradition provençale[26]. C'est un lettré, et comme on l'était sous la Restauration, au temps où l'on savait par cœur Horace, et où l'on faisait par distraction des vers latins, les dimanches, dans quelque bastide cimentée à la romaine.

C'est un lettré; de bonne heure son père, juge de paix à Besse, l'initie à la culture latine; toutefois s'il l'appelle Victor et Quinctius (1794), ce n'est point par goût de l'antiquité, mais par simple précaution contre les pouvoirs révolutionnaires; il avait appris à se méfier, ayant été cité comme suspect devant le Tribunal de Toulon; acquitté, il revint à Besse et se consacra dès lors à l'éducation de son fils. Quand il se jugea insuffisant pour cette tâche, il confia l'enfant aux Oratoriens de Toulon, puis au collège de Lenche, à Marseille, et c'est là que Victor-Quinctius fut découvert par deux inspecteurs généraux, dont l'un n'était autre que le célèbre Ampère; il fut inscrit d'emblée sur les listes de l'Ecole Normale et là devint le condisciple de Cousin et de Patin.

Voilà le jeune provençal exilé malgré lui, loin de son pays de soleil, dans le Paris universitaire; il ne peut s'acclimater; au sortir de l'Ecole Normale, il étudie le droit, et, muni de ses diplômes juridiques, reprend le chemin de Toulon, pour y exercer la profession d'avocat. Mais de sa culture universitaire il a gardé le goût classique, l'amour des lettres anciennes et dans la langue provençale il verra désormais l'héritière la plus directe de la langue latine, et, comme on l'a dit depuis, « le latin des pauvres ».

---

26. *Poésies diverses* par Victor-Quinctius Thouron; Toulon, 1874, édition publiée par ses filles, deux ans après sa mort.

Comme César, Victor-Quinctius plutôt que d'être le second à Paris, préfère être le premier dans sa ville; il le fut très vite; avocat renommé, membre de l'Académie du Var à vingt-quatre ans, on voit assez la place qu'il peut occuper à Toulon. L'étonnant est qu'il ne se soit pas borné à traduire, comme il l'a fait sur le tard, Dante et Homère en vers français d'académicien de province. L'étonnant est qu'il ait osé cultiver la poésie provençale; il a eu ce courage intelligent, mais d'ailleurs de façon très intermittente.

Mais là même il reste un lettré; sa première œuvre est une églogue, imitée de Virgile, on le conçoit. Pourtant l'imitation est intéressante. Thouron chante le bonheur de la Provence qui retrouve la paix sous la Restauration, comme jadis le Mantouan commenta de son chant reconnaissant la joie des campagnes italiennes, quand Auguste eut pacifié le monde. L'assimilation est facile; de la campagne d'Italie à celle de Provence, le paysage ne change guère; les villageois de Thouron célèbrent la magnificence de Paris comme Tityre celle de Rome. La petite œuvre de Victor-Quinctius n'a rien d'original, mais par la facilité même de l'adaptation elle semble indiquer aux poètes de Provence que leurs vrais maîtres sont les poètes antiques.

D'autres œuvres, postérieures, l'indiquent encore : traductions plus ou moins littéraires des odes d'Horace à Grosphus, à Postumus, à la Fortune, adaptation de la fable des deux rats au paysage toulonnais, imitation des *Géorgiques* où le bonheur de la vie champêtre est célébré en vifs accents. C'est de la même façon que plus tard au lycée d'Avignon Mistral trouve peu à peu sa voie, en s'exerçant à traduire en vers provençaux tels vers des *Bucoliques* ou des *Géorgiques*. Comme Morel, Crousillat, Roumanille, ce Thouron, qui n'arrivera d'ailleurs à donner pour son compte rien de sérieux, montre qu'il existe entre le provençal et le latin des rapports étroits et que les poètes de Provence doivent regarder vers Rome bien plutôt que vers Paris.

En même temps Thouron est un réaliste, par moments; petit campagnard, à Besse, puis dans les quartiers populaires de Marseille, place de Lenche, enfin dans l'exercice quotidien de sa profession, il a fréquenté le peuple de Provence; il a tracé un profil exact du plaideur madré, et naïf tout ensemble, qui se

croit très fin parce qu'il est persuadé qu'en justice tout est à vendre; il a su faire conter en termes expressifs le naufrage de la Méduse par un matelot, dans une fête de village; il a traduit de façon juste le langage d'un villageois, qui montre à son fils les embarras du ménage.

Sans doute il n'y a là nulle poésie; si Thouron avait su laisser de côté le raide alexandrin, s'il avait simplement écrit en prose, il aurait donné peut-être d'intéressants dialogues, comme plus tard devait le faire son compatriote Sénès, dit la Sinse, mais il s'obstine à la poésie, à la poésie académique; en ce genre il peut être bien couronné en 1862 aux Jeux Floraux de Sainte-Anne d'Apt, en 1863 par l'Académie d'Agen, cela ne nous intéresse pas... A cette date Mistral s'est manifesté; autour de *Mirèio* tombent toutes les productions médiocres...

Tel quel Thouron est intéressant, parce que, loin de Paris qui l'avait attiré malgré lui, il s'est attaché fortement au sol méridional, parce qu'il a donné l'exemple d'une rare fidélité à la terre comme à la langue et qu'enfin il représente une certaine bourgeoisie plus attachée à son pays qu'on ne l'a dit et prête à seconder les efforts des jeunes poètes qui viendront[27]

A côté de Thouron il nous faut citer, pour mémoire, Eusèbe Reymonenq, né en pleine Révolution (20 juin 1794), fils d'un médecin de la Roquebrussanne (Var). Elevé d'abord au séminaire d'Aix, il va comme Thouron terminer ses études à Paris, y devient docteur, comme l'autre avocat, revient en Provence, s'établit médecin à Varages. A ses moments perdus il fait des vers provençaux, publie en 1835 à Toulon des « Fables, contes et historiettes en vers provençaux. » Il est moins littéraire, plus populaire que Thouron, au reste assez insignifiant. Une comédie[28] qu'il fait éditer quinze ans plus tard, n'a pas plus de valeur que cette première publication. Cet Eusèbe Reymonenq, nous est simplement, avec ceux que nous avons cités, une preuve de plus que bourgeois, avocats, propriétaires, médecins, restant, de par leurs intérêts ou leur profession, en contact avec les gens

27. Notons que Thouron collabore par la suite à l'*Armana Prouvençau*. Voir notamment année 1864.

28. *Lou Proucurour Enganat;* Marseille, 1851.

du peuple, n'avaient perdu ni l'usage ni le goût de la vieille langue et, sans s'y consacrer absolument, ne dédaignaient pas de l'écrire à temps perdu, selon la méthode même des réalistes latins ou grecs.

C'est bien cette méthode que suit aussi Casimir Dauphin, originaire du Var, comme Reymonenq et Thouron.

De 1851 à 1860, c'est-à-dire à l'époque où le mouvement provençal s'affirmait par les *Roumavàgi* et la fondation du Félibrige, ce poète, à part de l'Ecole Avignonnaise, publiait à Toulon et à Marseille de petits poèmes en brochure, d'une exécution assez faible, mais d'une conception intelligente.

Voici le sujet d'un poème dramatique aux champs; c'est l'histoire de Mariette[29], une jeune paysanne, séduite par le fils de ses propriétaires qui l'abandonne avec un enfant et recueillie par un jeune paysan, qu'elle a méprisé, qui l'aimait, qui l'épouse et adopte son enfant.

Le sujet d'ailleurs est plutôt indiqué que développé; à peine pourrait-on citer quelques jolis vers, un portrait de Mariette à seize ans, qui semblerait, mais de bien loin, annoncer celui de Mireille.

Voici un autre drame rustique; Paul[30], jeune laboureur, voit un jour aux champs passer sur des ânes une troupe de jeunes filles, qui l'interpellent en riant; pour répondre à leur jeu, il coupe une baguette de jonc et fouette les ânes; l'un d'eux s'emporte et fait tomber la jeune fille qui le monte; Paul, désolé, se précipite pour la relever, panse une petite blessure qu'elle s'est faite dans sa chûte, se trouble, rougit... Et c'est le début d'un amour. Nous songerions presque, si les vers étaient meilleurs, à Mireille et Vincent tombant ensemble du mûrier qu'ils dépouillent de leurs feuilles... Ensuite, ce sont les fiançailles, le mariage.

« Lou soulèou ero bèou coumo un regard de Diéou[31]. »

---

29. *Marieto;* Marseille, 1851.

30. *Paul*, poème en vers provençaux, patois des environs de Draguignan; Toulon, 1853.

31. « Le soleil était beau comme un regard de Dieu. »

Puis le bonheur parfait, les promesses de la maternité!

« Sera bouan coumo tu, moun Paul, disié Cléroun. »
« Ooura, li disié Paul, toun pouli chevu bloun[32]! »

Mais vient l'heure affreuse de l'accouchement... La mère et l'enfant meurent et Paul devient fou...

Ce n'est rien qu'une simple histoire villageoise, mais c'est justement cela qui convenait à la jeune poésie provençale, et il y a par-ci par-là des vers gracieux, frais, limpides, et parfois comme une promesse, encore bien vague sans doute, des premiers chants de *Mirèio*.

Le même réalisme rustique se retrouve dans une autre petite œuvre de ce même auteur. C'est la description d'un mariage à la campagne. Il y a de la couleur, de la verve; on voit les bons paysans à la mairie, à l'église, surtout à table; il y a l'aubade au matin, il y a la danse le soir. On fait quatre repas par jour, au détriment du poulailler, du pigeonnier, de la lapinière[33].

C'est en termes plus sérieux que Casimir Dauphin chante les bois de pins[34], en termes plus mélancoliques qu'il dit le charme des vieux chemins rendus déserts; — c'est le moment où l'on construit le chemin de fer de Marseille à Nice — par les routes rigides où s'élancent les locomotives...

« Maï per lou couar vivo lei vieils camins[35]! »

En somme il y avait en ce Dauphin non pas précisément un vrai poète, si l'on ne regarde que l'expression, mais un esprit distingué et intelligent qui eut le sentiment des véritables sujets que devait traiter la poésie provençale, si d'ailleurs il ne sut pas suffisamment les mettre en œuvre[36].

---

32. « Il sera bon comme toi, mon Paul, disait Clairon, — Il aura, lui disait Paul, tes jolis cheveux blonds. »

33. *Leis Bastidanos;* Marseille, 1861.

34. *Leis pins;* Toulon, 1859.

35. *Leis vieils camins;* Marseille, 1861.

36. Il faut ranger dans la même catégorie de poètes dialectaux, le docteur Hipp. Laidet, qui traduit Lafontaine; c'est un Marseillais, mais plus littéraire et moins truculent que ses compatriotes, simple traducteur au reste; il est cité avec éloges par Roumanille dans les notes de *Li Margarideto* et par Mistral dans la note de *Mirèio* (ch. vi) consacrée aux poètes provençaux.

IV

Aux confins de la Provence : le Marquis de la Fare-Alais.

Enfin, bien qu'il soit en dehors des limites géographiques de la Provence, parmi ces hobereaux et ces bourgeois attachés à la vieille langue et qui préparent le Félibrige, citons, à titre d'exemple, le marquis de la Fare-Alais.

Gentilhomme de vieille souche, après avoir servi le roi, il revient vieillir au flanc des montagnes natales, ces rudes Cévennes, au langage pittoresque. C'est là que s'élève son château de Laroche; il y était né en pleine Révolution; destiné, comme tous ceux de sa race, à la carrière des armes, il entre à Saint-Cyr, sert le roi pendant les Cent-Jours et au-delà, et, abandonnant le métier militaire, se retire en 1819 dans son pays d'enfance, loin de toute ambition... C'est là que s'écoule désormais sa vie, parmi la société villageoise, maire de son petit bourg de Saint-Martin, puis conseiller municipal d'Alais, recueillant et racontant de savoureuses histoires, laissant à tous le souvenir d'un homme bon, spirituel, de belles manières, sachant et pouvant tout dire...

Plus encore que le docteur d'Astros ou le marquis de Truchet, il est le représentant de cette noblesse, qui, restée en contact avec les gens de la terre, sait encore leur inspirer confiance, continue à penser d'accord avec eux dans leur langue et joue dans son pays d'origine son rôle naturel de protection et de direction. Il y a eu plus d'un gentilhomme de cette sorte dans le Félibrige. Pour ces hobereaux, qui savent pourtant à merveille le français, la langue d'oc symbolise le pays avec ses traditions, une sorte d'héritage à défendre, en tout cas un délassement après la vie de société, un attendrissement en exil, une joie après l'exil.

Tel est le marquis de la Fare-Alais[37]; il tourne le vers français aussi bien que son aïeul, qui fut l'ami de Chaulieu, mais il préfère le Cévenol, qu'il cultive avec amour...

Il l'aime, cette langue d'oc, en toute connaissance de cause. Au ton de sa préface on devine le lecteur de Raynouard et de Fauriel. Il sait que jadis la vieille langue « dominait en reine de la Loire aux Pyrénées », et qu'elle n'a été détrônée que par la loi du plus fort, « quand Aix et Toulouse durent subir la centralisation du chef-lieu de l'Ile-de-France ». Il connaît les noms de tous ceux qui ont travaillé à restaurer le vieux langage, Goudouli, Jasmin, Hyacinthe Morel, le docteur d'Astros, Diouloufet, Aubanel de Nîmes, l'abbé Favre, qu'il invoque comme son modèle et qu'il appelle l'Arioste du dix-huitième siècle. Il connaît le dictionnaire languedocien de l'abbé de Sauvages; lui-même avait songé à ce travail, devinant ainsi l'œuvre nécessaire, ce testament linguistique de la langue d'oc que Mistral seul devait écrire... Mais comme il est très intelligent, il ne s'emporte pas en déclamations contre le « progrès », qui dit à son pays : « Ton vieux langage est frappé de mort. » Il estime que le « progrès a raison », mais il ajoute mélancoliquement : « Comment se faire à la dégradation successive d'un vieil ami d'enfance? Comment assister à son agonie, sans chercher à raviver les cendres du foyer éteint? »

C'est dire qu'il n'est pas seulement un amateur; de la langue qu'il écrit il connaît toutes les ressources; il sait distinguer du gallicisme la pure tradition; s'il faut que le patois meure, il veut du moins qu'il meure en beauté : « Je demande, s'écrie-t-il, que mon vieil ami meure en un jour et tout entier; qu'on lui épargne l'ilotisme du jargon; qu'on le dispense de ce monstrueux alliage que le normand vainqueur imposa aux Saxons vaincus, après la conquête de Guillaume[38]; qu'on le sauve de cette dégradante démonétisation que les orgies du Bas-Empire, les pollutions des Barbares et les tabellions du Moyen âge firent subir au classicisme sublime de l'orateur romain. »

---

37. Marquis de la Fare-Alais : *Las Castagnados*, 2e éd.; Alaïs, 1851. — V. Fréd. Donnadieu : *op. cit.*

38. Notons ici l'influence d'Augustin Thierry.

N'était-ce pas là dès 1840 prévoir et souhaiter l'œuvre de Mistral? Parmi tous les dialectes de cette langue d'oc, le marquis aime avant tout le sien, qu'il appelle le *raïol*, variété du Cévenol. Sans doute il sait bien qu'il n'a point l'ampleur du gascon ni l'harmonie du provençal; à défaut il est joyeux et dansant comme la bourrée. « Il est narrateur, descripteur, peintre de genre... Il se plaît aux jacasseries du coin du feu, aux contes de ma mère-grand, aux histoires de la veillée, et *Las Castagnados*, la saison de la récolte des châtaignes, où l'on veille tard aux Cévennes, sont le théâtre le mieux fait à sa taille. »

C'est assez expliquer le titre et la portée de ce recueil. C'est avant tout une causerie de veillée...

Dans son château rustique de Lacoste, entouré d'un cercle de familiers, ou chez quelque bon ami d'Alais, le marquis de la Fare, le soir, à la saison des châtaignes, raconte des histoires. Approchons-nous de ce joyeux cercle.

Dans les veillées de campagne, tandis que le vent siffle aux portes ou mugit dans les cheminées, il est naturel d'évoquer les fantômes, les revenants, les sorciers, tous les êtres fantastiques que la nuit fait sortir de leur trou... Fidèle à cette tradition le marquis évoque ce *Gripé*, que verra dans sa caverne des Baux la vieille Taven[39] et qui se plaît à jouer mille tours aux campagnards, parfois bienfaisant, balayant la maison, lavant le ménage, trayant les chèvres, et d'autres fois insupportable, jetant dans la marmite le soulier de grand-mère ou se transformant en peloton de fil et de peloton de fil en crachat... C'est un simple lutin, mais la Roumèque est autrement redoutable, montée sur vingt pattes d'araignée, étalant un ventre difforme qui sue le poison, dévorant les petits enfants, monstre hideux, sorte de vampire et de croquemitaine. Par contre les Fées sont bienfaisantes et charmantes; elles dansent la nuit dans les prés et s'enfuient au lever du jour...

Tout sceptique qu'il soit en de telles matières, le marquis, parce qu'il emploie le langage populaire, sait se faire une âme populaire, et même il est réaliste toutes les fois qu'il le faut. Il

---

39. *Mirèio*, ch. VI.

l'est surtout dans un petit poème où il évoque un voyage en diligence... Plus que par ses récits fantastiques, ou ses vers attendris et légers sur Alais et le Gardon, plus que par ses poèmes éloquents adressés à Reboul ou à Jasmin, c'est par ce petit poème que le marquis mérite d'être classé comme un vrai poète réaliste...

C'est le simple récit d'un voyage à Nîmes dans une vieille patache, avec tous ses épisodes, départ dans la nuit, après l'ingestion d'une bonne « aigo-boulido », bien poivrée, embarquement dans la diligence, vrai chameau à double bosse, avec ses deux compartiments, entre lesquels se trouve un cabriolet aux vitres cassées, adieux, compliments, recommandations, démarrage dans le frisson de l'aube, lever du soleil, rude montée où l'on cause, passage du Gardon salué de jolis vers, déjeuner dans une auberge rustique, arrivée à Nîmes...

Mais on ne saurait d'après un sec résumé donner quelque idée de la verve et du pittoresque de ce morceau. Quelques citations ne pourraient en faire sentir la riche et savoureuse qualité. Tout le charme consiste justement en ce fluide bavardage de méridional en bonne humeur, contant ses aventures de voyage et encore ce charme est-il en grande partie évaporé, car il y a là une foule d'allusions plaisantes, pittoresques à des personnages du temps, à des mœurs locales, à des paysages de là-bas, que nous comprenons mal, mais que les lecteurs de l'*Echo d'Alais*, où parut ce récit, durent très vivement apprécier.

C'est en effet, dans ce journal local, que parurent presque toutes les productions du marquis de la Fare. C'est dire assez qu'elles ne sont point l'œuvre d'un esprit qui s'isole dans un rêve de passé, mais qu'elles trouvent un écho vivant dans un public sans doute restreint, mais compétent sur la matière. De la sorte tout gentilhomme qu'il est, il mérite d'être mis au rang des poètes qui ont écrit pour un public populaire, puisqu'il possède, en même temps que le savoir-faire, acquis à l'école des Français, l'accent spécial des montagnes cévenoles. C'est ce qui fait de lui vraiment une manière de poète; en français il n'eut été qu'un habile versificateur, mais la langue d'oc lui impose l'expression directe, réaliste des choses, et le fait ainsi peintre de mœurs pittoresques, de paysages vus, d'individus vivants.

La meilleure preuve est le succès de ce gros volume de cinq

cent pages, qui, en 1851, en était à sa deuxième édition. Le marquis avait donc touché juste; il avait intéressé ceux au moins pour lesquels il écrivait.

Que son œuvre ait pénétré bien au-delà, je ne le pense pas. Le souvenir de cet homme d'esprit a été quelquefois invoqué par les premiers Félibres, mais son langage leur rendait difficile l'étude de son art délicat. Sans doute a-t-il été pour eux un nom, un exemple, une autorité analogue à celle du docteur d'Astros. Ces fils de paysans, d'artisans, de petits bourgeois peuvent se dire, vers 1850, entendant parler du Marquis de la Fare-Alais : « Voilà donc un homme qui aurait pu briller à Paris, cultiver avec succès, comme son aïeul, la langue, la poésie française et qui ne dédaigne pas d'employer le langage du peuple! » C'est là le rôle du gentilhomme cévenol : il encourage, il légitime par son exemple les tentatives populaires; son nom, plus que son œuvre, est connu en Provence, mais son nom pour les jeunes gens qui vont venir a plus d'importance que son œuvre[40].

---

40. Mistral m'indique que La Fare-Alais fut en effet pour les jeunes Félibres un grand exemple; d'ailleurs il le cite dans une note du Chant III de *Mirèio* et Roumanille le citait avant lui dans la « Dissertation sur l'orthographe provençale » qui précédait la première édition de *Li Margarideto* (1847).

CHAPITRE II

Les Réalistes marseillais.

I.

Deux poètes populaires aux bords du Rhône.

Nous trouverons moins de littérature, plus de grossièreté, mais aussi plus de verve et de saveur chez les poètes marseillais ou les réalistes que l'on peut rattacher à leur groupe, tels que Joseph Désanat de Tarascon et Pierre Bonnet de Beaucaire.

Le premier en date comme en influence, c'est Désanat, poète libéral sous la Restauration. C'est d'abord comme chansonnier politique qu'il se présente à nous. Dès 1823 il fait figure, en son petit cercle, d'un Béranger populaire. C'est d'ailleurs au célèbre chansonnier qu'il dédie son recueil de chansons[1]. « Il veut glaner, dit-il, sur ses traces. » Hélas! on ne saurait mieux définir cette poésie. C'est du Béranger, mais du Béranger de Tarascon, du Béranger en patois. Son inspiration c'est la haine de Villèle, de Polignac, de Charles X, des Jésuites, de l'absolutisme, des « carlistes », la Sainte Alliance des peuples, la Révolution de Juillet, le règne de Louis-Philippe. Ses héros, ce sont le général Foy, le général Sébastiani, Manuel, Lafayette, la liberté, les trois

1. « Lou Troubadour natiounaou vo lou Chantre Tarascounen. Recueil de pouésiou poulitiquou, bachiquou, pastouralou, etc. en vers prouvençaou; Marseille, 1831. »

couleurs, la propagande libérale en Belgique, en Espagne, en Portugal, tels sont les motifs de ses chansons.

Quant à la forme, c'est encore du Béranger, mais sans style et sans esprit, et qui dès lors est la platitude même. Il serait difficile de citer un couplet bien venu, si ce n'est peut-être celui-ci que reprendra, sans doute inconsciemment, Mistral, et qui est d'un accent tout à fait méridional :

Anèn plan. — Anèn plan.
S'es pas vuey, sara deman[2].

Au reste Désanat n'a pas l'ambition d'écrire une langue, mais un patois; il l'avoue et s'en vante, et cela se sent à son style. Ce n'est pas qu'il soit spécialement grossier. Les Marseillais le sont autrement, mais cette grossièreté même aboutit à un réalisme parfois énergique et brutalement beau, tandis que Désanat reste toujours à mi-chemin de l'effet à produire. On ne voit pas qu'il ait eu de culture classique, ni d'autre part de tempérament vigoureux d'homme du peuple. C'est le petit bourgeois libéral, dont les chansons peut-être ont eu quelque influence politique, mais aucune influence littéraire. Il peut bien chanter par la suite les fêtes de Tarascon, le canal des Alpines, la défaite d'Abd-el-Kader, la victoire de Mazagran, le retour des cendres de Napoléon, cela le fera chroniqueur en vers, mais non point poète.

C'est bien, en effet, un tempérament de chroniqueur que le sien, et pour donner libre cours à cette fringale d'actualité, comme la brochure ne lui suffit plus, voilà qu'il va fonder, en 1841, un journal, un journal en provençal, et du même coup d'insignifiant il devient très intéressant. Mais nous en parlerons plus loin[3].

Son concurrent de la rive opposée, Pierre Bonnet de Beaucaire, n'est pas beaucoup plus poète, mais du moins n'est-il

---

2. « Allons lentement, allons lentement.
Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain. »
Cf. Mistral : *Veguen veni*, dans *Lis Oulivado;* Paris, 1912, p. 112.

3. V. pour le détail des publications de Désanat l'ouvrage de Reboul cité dans la note bibliographique à la fin de cette étude.

pas influencé par la politique parisienne, du moins est-il resté plus local, d'une inspiration plus autochtone. En fait de République, il ne connaît que celle des buveurs « Vive le Dieu du vin. Fi de la politeique », s'écrie-t-il vigoureusement, et fidèle à ce précepte, il chante avec une verve de cafetier, — c'est la profession qu'il avoue — le jus de la vigne, le « cabanon », où l'on va rire, boire, chanter, et s'embrasser le dimanche, les joies du carnaval de Beaucaire, sa ville natale, avec ses fêtes et ses foires, les processions de la Fête-Dieu, les feux de la Saint-Jean, les réjouissances gastronomiques de la Noël, les travaux des champs aussi, la moisson, la vendange, la cueillette des olives. Mais tous ces sujets qui auraient pu fournir à un vrai poète des détails charmants, des tableaux colorés, n'ont donné à ce rimeur que des impressions médiocres de bon vivant, exprimées avec une déplorable facilité à tourner les vers quelconques et rien ne ressort, rien ne vaut la peine d'être cité.

Il y a plus d'originalité dans un poème satirique dirigé, naturellement contre les gens de Tarascon. Beaucaire et Tarascon, réunies à regret par un pont, se sont toujours regardées d'une rive à l'autre du Rhône, avec un œil dénué de bienveillance. Pierre Bonnet suppose une lutte déchaînée entre les deux villes à propos de la Tarasque. Cela est de toute évidence inspiré du « Siège de Caderousse », de l'abbé Favre, que d'ailleurs Bonnet invoque dès son début. Cela veut être extrêmement drôle et ne l'est que très peu, tant on voit que l'auteur se force au comique, n'y arrive point, reste étroit et fastidieux. Parfois une certaine verve burlesque à la Scarron, quand l'auteur nous montre, aux Champs-Elysées, les grands hommes de l'antiquité jouant aux trois sauts, à la marelle, ou dansant des rigodons, un sens de la parodie qui semble indiquer une certaine culture classique, et qui étonne chez ce cafetier. Mais justement on voit par là que ce n'est pas un primitif, qu'il n'a plus la naïveté, et qu'il n'a pas encore l'art et somme toute qu'il n'est, comme tant de rimeurs provençaux de cette époque, sans style et sans orthographe, qu'un médiocre, qu'il faudrait à peine citer, s'il n'était, de par son existence même, un signe de la vitalité du vieux langage.

Il le défendait, ce vieux langage, avec une vigueur, qui reste encore son meilleur titre au souvenir. Non pas qu'il ait eu le

sens de sa noblesse et de sa valeur; bien qu'il ait été un lecteur de Raynouard et de Fauriel, — cela se sent à sa façon d'évoquer le passé glorieux du provençal, — il ne revendique pas les droits de son dialecte en tant que langue; il l'appelle un patois, il le place au-dessus du français, et quand il adresse des vers à Reboul qui écrit en français, il le compare à un chevalier monté sur un beau cheval, tandis qu'il n'est lui, qu'un écuyer, qu'un pauvre Sancho Pança porté par un baudet. Il se défend, comme il dit, d' « enjamber la langue française »; il proclame modestement :

Tel brille assez au second rang
Qui souvent au premier s'écrase...[4]

Mais, tout patois qu'il soit, de ce patois il affirme la vigueur. Il s'écrie avec orgueil :

Parlons le beau patois que nous avons appris marmots,
Quand, comblé des baisers de notre bonne mère,
Ce bel alphabet nous rendait caqueteurs...
Dans une telle pension nous coûtions peu d'argent;
Le bon sang maternel était notre régent...[5]

Et c'est avec vigueur qu'il affirme sa vitalité :

Ainsi notre patois, enfant de la nature,
Vivra tant qu'au printemps brillera la verdure...
Que le Rhône à la mer portera son bouillon,
Que le soleil viendra nous darder ses rayons...

Mais de telles déclarations ne suffisent pas; Bonnet n'a ni grammaire, ni orthographe, on le voit assez, et ne fait aucun effort pour acquérir l'une ou l'autre. C'est assez d'avoir mentionné son

---

4. « Taou brie assez oue ségound rèng,
C'oue proumié souvènt s'escagassou... »

5. Parlèn lou beou patois qu'aven apres marmot,
Quand clafi de poutoun de nostou bonnou maïré,
Aqueou bel alphabet nous rendié caquetaïre;
Dedin talou pensioun coustavian paou d'argènt,
Lou beou sang maternel èrou nosté regent.

existence et sa petite influence locale. Tout au plus, avec de l'indulgence, pourrait-on voir en lui, avec son poème sur la Tarasque un précurseur de Daudet. Nîmes et Beaucaire ne sont pas loin; peut-être Daudet dans son enfance a-t-il eu sous les yeux cette satire des Tarasconnais. Si le fait était prouvé, ce serait la gloire, la seule gloire de Pierre Bonnet[6].

II.

Pierre Bellot. — F. Chailan. — G. Bénédit.

Ce sont, nous l'avons dit, les réalistes marseillais qui sont, avant la venue des poètes d'Avignon, les plus intéressants dans le mouvement provençal; leur verve, leur truculence, leur brutalité même les désignant à l'attention, en un temps surtout où la poésie française procède tout entière de Lamartine. Ils précèdent de trente ans le réalisme français.

Or, parmi les vrais Marseillais, le premier en date, qui fut aussi pendant longtemps le premier en réputation, c'est Pierre Bellot. A lire aujourd'hui ses rimailleries, nous comprenons à peine l'énorme succès qu'il eut, non seulement auprès de son public de petits bourgeois, mais aussi auprès de vrais et bons lettrés. Nous ne pouvons plus lire sans étonnement les préfaces enthousiastes que lui consacrèrent les érudits Augustin Fabre et

---

6. Principales publications : Recueil de cansouns patoisous per lou carnaval de 1837, 43, 46, 50, 57. — « La Carlamusou de Pierre Bonnet ou Pouésious patoisous. » — « Pichotou revuou deis saisouns bouqueirenquou », pouésiou patoisos en 4 cants. — « Leis dous rivaous de la tartugou, 1839. — « La Tarasque », pouésiou épi-coumique en 4 chants; Nîmes, 1840. — « Petit abrégé sur la civilisation », poème patois en deux parties, 1843. — « La Ville de Beaucaire et la Tourré-carrado », 1846. — « Rapport d'un Congrès scientifique » en vers patois, 1847; Beaucaire.

Voir la liste complète dans la *Bibliographie* de Reboul.

J.-T. Bory, l'historien Mary Lafon, le docte Louis Méry[7], non plus que les lettres admiratives de son frère Joseph Méry, de Charles Nodier, de Sainte-Beuve et même de Victor Hugo[8]. Il est vrai que pour ces trois derniers nous pouvons penser qu'ils étaient bien incapables de comprendre quoi que ce fût au provençal de Bellot. Pour les autres, leurs éloges, on en a la sensation, ne sont point de complaisance. Au reste le succès de Bellot est là pour prouver la sincérité des admirations qu'il souleva; en 1832 on vend à Marseille onze cents exemplaires de son premier volume de vers[9], en 1832 sa comédie *Moussu Canulo* lui vaut une véritable ovation; en 1840 ses œuvres provençales en quatre volumes se tirent à deux mille exemplaires; à la fin de ses jours, pressé par des besoins d'argent, il fit pour y subvenir une réimpression de ses œuvres les plus célèbres; après sa mort, un concours d'épigraphes pour sa tombe ayant été organisé, il y eut 91 concurrents avec 113 pièces; enfin ses biographes nous citent plusieurs traits de sa grande popularité même au sein de la classe illettrée.

Ce sont là des témoignages qu'on ne saurait récuser; au reste quand les poètes d'Avignon organisèrent leurs Congrès d'Arles et d'Aix ils firent un appel plein de respect à Bellot et le jeune Mistral l'appelait encore « lou grand prèu », le grand prieur, de la poésie provençale.

Malgré tant de témoignages, malgré les suggestions bien naturelles du patriotisme local, il faut oser l'avouer : Bellot n'a point de valeur littéraire. Sans doute un philologue peut trouver dans son œuvre les éléments d'une étude intéressante sur le dialecte marseillais dans la première moitié du dix-neuvième siècle, car Bellot sait admirablement sa langue, mais l'artiste ne saurait trouver son compte à la lecture de ses œuvres. Je ne dis pas le poète, car ce serait vanité que de chercher dans les vers de Bellot la moindre évocation poétique, mais dans le rire même, dans le

---

7. Aug. Fabre : Préface à *Les Veillées provençales;* Marseille, 1852. — J.-T. Bory : Préface aux *Dernièros béluguos pouétiquos;* Marseille, 1853. — Mary Lafon : Préface à *Lou Galegeaïre;* Marseille, 1855.

8. V. Préface de J.-T. Bory.

9. *Ibid.*

conte populaire, dans la *galéjade* pour tout dire, il est un art, et, même en se plaçant pour juger Bellot à ce seul point de vue, si l'on met à part une demi douzaine de contes lestement enlevés, on peut faire sans remords abandon de tout le reste.

Pierre Bellot est le petit bourgeois de Marseille; il a les défauts ordinaires des Marseillais, qui écrivent en provençal, le laisser-aller prosodique, la fantaisie orthographique, le défaut d'ambition artistique, la grossièreté, mais il n'a point les qualités même de ses défauts, c'est-à-dire la verve puissante, l'allure libre et débraillée de la poésie populaire, il n'a point le rire communicatif de Bénédit ni le coup de gueule de Gelu; il est, comme Chailan, un rentier de bonne humeur, qui veut s'amuser, amuser ses amis, le dimanche, au « bastidon ».

Son père était un fabricant de bas, qui tenait magasin sur le port avant la Révolution; on n'est pas plus Marseillais. En 1793 la famille se réfugie dans les Hautes-Alpes; après le 9 thermidor retour à Marseille, et, après des études assez sommaires, le jeune Bellot est mis en apprentissage dans une maison de toilerie. Malgré les guerres de l'Empire les affaires de la famille allant assez bien, Pierre Bellot put se marier à Marseille en 1806, à vingt-trois ans; il eut deux enfants; ce furent des années de bonheur; le jeune homme dès ce moment se mit à rimer en provençal; il célébra les bienfaits de la paix et le retour des Bourbons. Mais ce fut en 1817 que parut le conte qui fit depuis une part de sa célébrité. *Lou Pouèto cassaire* (le poète chasseur). Sans doute l'histoire de ce chasseur qui tue d'un seul coup deux lièvres, un épervier, un lapin et une perdrix annonce déjà la verve d'un Tartarin, mais pour rendre plaisante cette exagération méridionale, il a manqué à Bellot l'art d'un Daudet.

Tel quel ce conte remporte un vrai succès; Bellot en donne tout de suite un autre (ils paraissent tous les deux dans *Le Caducée*, revue marseillaise, dirigée alors par Joseph Méry), *Lou Prédicatour encala*, bien meilleur à notre avis, sans doute parce qu'il est en vers libres, ce qui lui donne plus de vivacité. En 1822 il réunit en un volume, *Les Loisirs d'un flaneur*, ses vers tant français que provençaux, car il hésite alors sur sa direction, et ne semble pas se résigner à n'être qu'un poète patois, comme l'on disait alors. C'est ce volume qui s'enlève à 1100 exemplaires.

Mais la mort de son père, des revers de fortune l'obligent à monter pour son compte, rue des Feuillans, une boutique de marchand drapier; malgré ces nouvelles occupations il donne en 1828 deux nouveaux volumes de poésies françaises et provençales. « Mes momens perdus »; le titre n'indiquait pas une grande ambition littéraire; en 1832, c'est au théâtre un premier essai, *Moussu Canulo*. Bellot s'engageait là dans une voie qui aurait pu le mener, comme nous le verrons, à la véritable gloire, s'il avait su y pousser son effort assez avant... Il continuait en 1835 en ajoutant à *M. de Pourceaugnac*, des scènes provençales d'une saveur véritable. Encouragé par ses succès, membre de la *Société des belles lettres, sciences et arts de Marseille*, il fait paraître en 1836-37 une édition de luxe de ses œuvres complètes suivies en 1841 d'une édition populaire en quatre volumes. Il est alors en pleine activité littéraire, fait en 1840 représenter une nouvelle comédie, *Les Deux Magots*, en 1841, il associe ses efforts à ceux de Louis Méry pour publier un journal franco-provençal *Lou Tambourinaire et le Ménestrel*. Bellot y faisait appel pour son compte aux poètes provençaux les plus connus de l'époque : Camille Reybaud, Pierre Bonnet, Ricard-Bérard[10], Alph. Maillet, Joseph Roumanille; il pouvait donner à la poésie provençale une vigoureuse impulsion. N'était-ce pas somme toute un premier essai d'*Armana?* Mais il laissa tomber le journal après son trente-sixième numéro, qu'il avait eu d'ailleurs la maladresse de ne remplir que de poésies françaises.

En 1843 nouvelle comédie, alerte et pittoresque, *Les Bouquetières*. Ce fût le dernier grand succès de Bellot; il semble qu'avec la chute de Louis-Philippe la chance de ce petit bourgeois, si bien adapté au règne, fut brisée tout d'un coup : en 1847 une nouvelle pièce, *Les Pêcheurs Catalans* tombe à plat; elle était très faible, et l'agitation républicaine détournait alors de la poésie provençale la plupart des esprits qui eussent été capables de la goûter. Au moment où Bellot entreprenait une édition de luxe de ses œuvres complètes, la Révolution de 1848 vint l'interrom-

---

10. Poète de Péllisanne (Bouches-du-Rhône), auteur d'une comédie : *Lou Retour o lou sargeant La Gargousso*. (V. Mistral : *Trésor du Félibrige*, au mot *Gargousse*.)

pre et l'on n'a que le premier volume de ses *Veillées Provençales*.

En vain notre infortuné poète essaya-t-il de lancer un journal provençal *Lou descaladaïré*, où il se proposait de tourner en ridicule les excès révolutionnaires; le journal resta sans abonnés et n'eut qu'un seul numéro; en 1851 Bellot veut faire représenter à Marseille une pastorale; on l'interdit; il est obligé de se faire jouer à Toulon.

Enfin c'est dans sa famille une terrible série de deuils; il perd successivement, en quelques mois, ses deux petits-fils, son fils, sa fille et sa belle-fille; il reste le seul soutien de trois petites filles; il est obligé de vendre sa chère bastide, et à soixante-dix ans, il publie, pour faire de l'argent, ses *Dernièros beluguos pouétiquos* (1853). Deux ans après il va rejoindre ses chers disparus, au milieu de tous les regrets de tous les poètes provençaux.

Tel fut cet honnête homme, qui paraît avoir eu toutes les qualités familiales, de plus le vrai sentiment d'une certaine littérature provençale, mais auquel a manqué trop souvent le don de l'expression et du vers.

Il n'y aurait aucun intérêt à donner le détail de ses œuvres, non plus qu'à rechercher l'évolution de sa manière. Dès son premier conte elle est toute formée et ne se perfectionne pas; il écrit spontanément, et tantôt cette spontanéité lui réussit, mais c'est rarement, tantôt et le plus souvent, elle dégénère en oiseuse facilité. On trouve dans ses œuvres ce qu'on retrouve chez la plupart des *troubaires*, ses contemporains ou ses successeurs : la fable, le conte amusant et souvent grossier, des histoires de chasse ou de sacristie le plus souvent, un certain nombre de pièces de circonstance, quelques compliments en vers, des dialogues, des épîtres à des poètes amis, enfin un essai de théâtre comique.

Ses épîtres, bien que leur valeur littéraire soit nulle, offrent quelque intérêt, d'abord parce qu'elles témoignent de la popularité de Bellot, car ce sont généralement des réponses à des saluts de poètes plus jeunes, ensuite et surtout parce que nous y trouvons un certain sentiment de la renaissance provençale, qu'il importe de signaler.

Dans la préface que Louis Méry écrivait pour l'édition de 1841

il disait : « M. Bellot a puisé à pleines mains dans cette abondante mine de mots à effet, riches d'onomatopée, que les Provençaux ont pénétré de leur joie, de leur colère, de leur raillerie. Il leur a donné dans ses vers des places qui en étendent la portée tant elles sont bien choisies. Peintre spirituel, gracieux, incisif, mordant, il a fait de la plupart de ses pièces des drames où le patois déploie toutes ses richesses, où nos mœurs sont accusées avec une vérité et un relief surprenant. C'est ce qui explique la renommée dont il jouit dans ce pays fier, à juste titre, de sa langue. Et notre pays a raison d'être resté fidèle à cette langue qui traduit si bien nos pensées et nos sentiments. Le patois a tous les caractères d'un idiome méridional; d'origine plutôt plébéienne qu'aristocratique, nullement poli par une cour raffinée, il ignore ces circonvolutions de phrases, dans lesquelles la pensée s'égare souvent, afin de ne découvrir que la moitié de ce qu'elle veut dire; notre patois est franc, brusque, hautain. Inhabile peut-être à rendre certains sentiments élevés, certaines idées d'une métaphysique quintessenciée, il est avant tout propre à exprimer les sarcasmes et les ridicules populaires. »

C'était proprement définir l'idéal du réalisme Marseillais. Mais cet idéal devait être atteint par Gelu, non par Bellot.

Toutefois Bellot revendiquait avec autant d'audace les droits du provençal; il rappelait, comme on l'a fait tant de fois depuis, que Dante avait failli écrire en provençal sa *Divine Comédie*, il déclarait avec fierté :

Tant que dins la naturo
L'aoura d'aoubres, de fruits, de valats, de verduro,
De pastres, de troupeous, de valouns et de flours
Lou lengagi de Gros si parlara toujours...[11]

Le langage de Gros!... Gros est en effet pour Bellot le modèle par excellence, et de fait ce Toussaint Gros, auteur de poésies faciles et légères dont le seul mérite fut sans doute de maintenir

11. « Tant que dans la nature — Il y aura des arbres, des fruits, des torrents, des verdures — Des pâtres, des troupeaux, des vallons et des fleurs — Le langage de Gros se parlera toujours... »

au milieu du dix-huitième siècle la tradition provençale, était le maître naturel de notre versificateur nonchalant; il ne semble pas qu'en ce genre il ait eu jamais d'autres maîtres.

Mais il a eu des amis nombreux; ses rapports avec Désanat sont spécialement intéressants; quand celui-ci fonde son journal provençal, *Lou Bouiabaisso*, il fait appel à tous les poètes de la langue provençale, mais avant tous à Pierre Bellot. Bellot tarde longtemps à répondre, il est à la campagne et paresse. Enfin il prend nonchalament la plume et répond par des compliments hyperboliques, où il voue son correspondant à l'immortalité. Ensuite il critique le projet de Désanat; il n'a pas confiance dans le succès; ce journal ne se vendra pas; il n'y a point d'esprit national en Provence, on n'y lit plus les vers patois; une telle publication ne fera pas ses frais et travailler pour la gloire est une sottise; enfin on ne saurait promettre des vers à jour fixe.

Bref Bellot refuse son concours, et dans sa réponse, à côté de considérations très justes, apparaît son esprit pratique, prosaïque, qui n'embellit la réalité d'aucun espoir patriotique, et aussi le manque de foi, le défaut de camaraderie, la paresse native qui ont rendu les poètes marseillais impuissants à former un groupe, à donner une importance littéraire à un mouvement qui cependant avait commencé chez eux. Les Marseillais ont l'esprit vif, initiateur, ils donnent l'élan premier, mais ils manquent absolument de discipline, et il faut que ce soient les Rhodaniens qui s'emparent de leurs idées pour leur donner de la cohésion et de l'ampleur.

Ce n'est pas Bellot qui s'écriera : « Car cantan que per vautre, o pastre et gent di mas. » Quand son ami Albert Maurin va tenter fortune à Paris, il le félicite de sa décision.

> Mangearas coum' un pair, vendra teis manuscrits...
> A Marsilho un poueto a toujours la fringale...[12]

Il y a loin de ces vues pratiques au cri du vieux Reboul : « Mistral, souviens-toi qu'à Paris les escaliers sont de verre. »

---

12. « Tu mangeras comme un pair, tu vendras tes manuscrits... — A Marseille un poète a toujours la fringale... »

Bellot est un petit rentier pour qui la poésie n'est point une mission ni un sacerdoce, mais un passe-temps, ne pouvant être un métier.

Ce qu'il y a peut-être de plus intéressant chez lui, c'est sa tentative de théâtre provençal. Il n'est pas le seul en Provence à s'y être essayé. Les Toulonnais tels que l'abbé Thobert[13], Eusèbe Reymonenq[14], Louis Pélabon[15], Mathieu Bénoni[16], ont donné de 1800 à 1850 quelques comédies sans grande valeur au reste; à Arles Michel de Truchet donne deux vaudevilles[17]. A Marseille même dès le début du siècle un nommé Carvin s'était exercé en ce genre avec quelque succès populaire; on a de lui un « Meste Barna[18] », plaisante figure de marchand de vin, encadré d'un cordonnier, d'un balayeur, qui se plaint de la rareté des matières, et d'une *Misé* qui, croyant être distinguée,

---

13. L'abbé Thobert est l'auteur de : *Meste Mauchuan ou le Jugement de l'âne*, comédie en un acte et en vers provençaux, par un amateur; à Marseille, Terrasson, imprimeur, an XII, 1804, et de : *Cristoou et Fresquièro ou la Queue de l'âne arrachée*, comédie en un acte et en vers; à Marseille, Terrasson, 1825; deux histoires de tribunal, où des paysans ignorants et cupides se débattent contre des adversaires qui parlent un mauvais français, alors qu'ils s'expriment en excellent provençal, le tout sans aucune valeur littéraire.

14. Eusèbe Reymonenq, est l'auteur de *Lou Procurour Enganat*, comédie en deux actes et en vers provençaux; Marseille, 1851; comédie de mœurs judiciaires, sans aucune valeur littéraire. V. sur Reymonenq, chap. précédent.

15. Louis Pélabon (v. IIe partie, ch. II) est l'auteur de : *Margaou et Canoro*, 1836; scène judiciaire, dispute sur le fait d'un cochon tué par le coup de pied d'un âne; Margaou parle de son cochon en termes attendris de paysan, il parle en provençal, Canoro, demi-bourgeois en un français lamentable, le juge en français. Il y a dans le tour une certaine verve populaire. — *Tranchet et Cristino*, 1835; histoire d'un cordonnier veuf qui se marie avec la fille d'un calfat de Toulon; sans intérêt littéraire et pittoresque. — *Vitor et Madaleno*, 1837; histoire banale d'un père qui veut marier sa fille à un barbon alors qu'elle aime un jeune homme; enfin le barbon renonce, craignant les suites. Le mariage des jeunes gens se fait.

16. Mathieu Bénoni donne en 1833 à Toulon : *Patroun Praire vo lou Pescadou Tourounen*. Le Patron Praire a une fille Juliette, aimée par un jeune orphelin sans fortune, Michel; Praire ne veut pas du mariage, espérant mieux pour sa fille. Mais un oncle de Michel arrive d'Orient et lui donne une riche dot; tout finit par un mariage et par des chansons. Seule la figure du vieux pilote a quelque relief. La langue est très dure.

17. Voir chapitre précédent.

18. *Meste Barna. Marchand de vin* eis *Grands-Carmes;* Marseille, 1809, un acte en vers.

parle un français lamentable. C'est un procédé facile et comique, que reprendra Bellot; en 1826 c'est un « Jean de Cassis aux Martigues[19] », où se trouvent amoncelées toutes les plaisanteries classiques sur la naïveté des Martégaux, en 1834, c'est un « Scapin, cordonnier des dames », brave homme méprisé par son fils, qui fait le « francihot » et dédaigne la jeune fille qu'on lui destine... Tout finit par s'arranger... Au milieu un paysan qui a perdu son âne, un marchand de vieilles ferrailles, une femme du peuple qui parle français et qui est la risée de tous... Cette comédie semble imitée du *Fils ingrat* de Bellot représenté deux ans avant[20].

Les Marseillais et les Toulonnais ont donc le tempérament plus dramatique que les Rhodaniens, qui sont avant tout poètes; l'atmosphère de la grande ville, la vie de société, la finesse d'observation, le trait mordant, l'amour de la satire, tous ces éléments auraient pu donner à Marseille un théâtre provençal. De fait Chailan écrit de grandes pièces, mais en français, Bénédit compose de nombreux dialogues et plusieurs comédies.

Le Fils ingrat est l'histoire d'un jeune commis de pharmacie,

---

19. *Jean de Cassis oou Martegue;* Marseille, 1826, deux actes en vers. — *Au Prix fixe, vo Scarpin courdounié deis dames,* 1834, deux actes en vers.

20. On peut citer encore : *Lou Trioumphe de la Maniclo,* coumédio en un acte et en vers prouvençaou, suivido de la cérémounié, de la réceptien d'un cordounié par F.-B... A Marseille. A l'imprimerie de Baudillon, 1829. C'est sans doute une imitation de *Maniclo,* de Pélabon. Un cordonnier, Me Crépin ne veut donner sa fille Suzon qu'à un cordonnier; celle-ci est courtisée par Laforme, jeune cordonnier qu'elle n'aime pas, elle aime Rasset, ouvrier boulanger qui l'aime et qui feint de se faire recevoir cordonnier pour avoir la main de Suzon.

« *La Patrio avant tout, même avant la mestresso* » *vo la grando questien de la guerro et la pax,* comédie en deux actes et en vers, par Alex. Gourrier; Toulon, imprimerie de Baume, 1832.

Dans la Préface, l'auteur dit qu'il croit « unir ses faibles efforts au mouvement fermentatif qu'ont soulevé naguère plusieurs habiles écrivains de cette contrée (la Provence) et qui a pour but de réhabiliter une langue qui certainement ne méritait pas de tomber dans l'oubli ». C'est une pièce patriotique, comme son nom l'indique, et libérale, faite dans l'excitation qui suivit la Révolution de Juillet, animée d'une double haine contre l'étranger et les légitimistes. D'ailleurs sans aucun intérêt littéraire.

Leis Doues coumayres doou marca de Marsillo, comédie en un acte et en vers, arrangée en vaudeville par le fils de l'auteur; Marseille, Terrasson, 1832; réimpression d'une vieille comédie; scène de marché, animée de quelque verve.

qui, venu à Marseille des champs de Cassis, paysan à peine dégrossi, joue au Parisien et méprise la brave fille qui l'aime pour courtiser celle du percepteur. Survient son père, un vieux paysan qu'il renie et feint de ne pas connaître. Le percepteur indigné le chasse. Tout au reste se termine pour le mieux. Prosper repentant épousera Miette, la vendeuse, renoncera à faire le « moussurot », le petit monsieur, et le bonheur régnera dans le futur ménage. Ce n'est ni très compliqué, ni très dramatique, ni très comique, mais il y a de la bonne humeur, des passages drôles, de la vivacité, deux profils de femmes énergiquement dessinés, la figure intéressante de ce fils de paysan, qui joue au petit bourgeois, renie la langue maternelle, estropie le français. C'est une indication intéressante sur l'état d'esprit d'un certain peuple provençal à ce moment, qui subit l'influence croissante des modes françaises. Une autre figure bien tracée est celle d'un charlatan italien. Les Italiens ont afflué de tous temps en Provence, mais dès le début du dix-neuvième siècle commence plus spécialement ce qu'un romancier contemporain, M. Louis Bertrand, a nommé l'*Invasion*. Dans les chansons de Gelu nous entendons les cris de rage des ouvriers marseillais, jaloux de voir les étrangers venir leur voler le travail, en se contentant d'un salaire dérisoire. Ici l'Italien est livré aux risées du public; il parle un langage bariolé de génois, de français et de provençal, et cette langue composite est vraiment amusante, elle rappelle certains passages de Molière.

Molière, en effet, est l'auteur favori de notre Pierre Bellot qui a développé en vers provençaux les scènes de M. de Pourceaugnac, où Lucette vient invectiver en son patois le gentilhomme périgourdin. Soutenu par l'exemple du grand comique, Bellot se montre là supérieur à lui-même.

Le même procédé est employé dans *Les Deux Magots*. Le vieux tuteur Raspacini, sorte de Bartolo, parle un langage bigarré de la même manière, cependant qu'une forte commère une « répétière » marseillaise lui tient tête avec une verve toute locale; un jeune niais échappé du Séminaire et deux amoureux sympathiques complètent la liste des personnages de cette courte et vive comédie.

Par malheur la verve de Bellot va s'affaiblissant. Dans *La*

Belle Bouquetière (1843) il reprend après Bénédit, le type du *nervi* marseillais et n'atteint point la vigueur et la vérité de l'original. Il met en scène un Allemand qu'il rend comique par le même procédé que ses Italiens, en lui prêtant un langage estropié; seul le personnage de la bouquetière, Misé Tartan, est bien touché. Enfin les *Pêcheurs Catalans* (1846) sont de la plus grande faiblesse. Ce fut un désastre pour Bellot qui dut retirer sa pièce après la première représentation; il ne revint plus au théâtre...

A cette veine comique[21] il faut rattacher quelques dialogues que l'on trouve dans son œuvre, par exemple « La Fillo Troumpado », où il met en action un Gascon, dont le langage ridicule excite le rire, une *répétiero*, c'est-à-dire une marchande des rues, un barbier, un cordonnier, qui, tous parlent une langue vive et franchement populaire.

D'autres dialogues, comme « Leis doous Paisans » ou le « Dialogue entre Meste Noura et Patroun Siblet » ont une allure morale, une intention politique. Bellot y expose ses idées religieuses et politiques, qui sont celles d'un bourgeois libéral,

---

21. Dans la comédie provençale on peut citer, après Bellot :

Lei Douei Gournaoux ou Martin et Louis à la fiéro de San-Lazaro, comédie en trois actes par F.-H. Durbec; Marseille, imprimerie Ed. Buret, 1844. Sans aucun autre intérêt que celui d'un réalisme assez grossier, mais parfois énergique, surtout dans la note gastronomique.

Lou Retour ou lou Sargeant la Gargousso, coumédio mesclado de chants per un membre courrespounden de l'Académio de Béziers; Marseille, imprimerie Olive, 1846. La scène est aux Martigues; une jeune fille aime un sergent parti pour Alger en 1830; on le croit mort; son père veut lui faire épouser un perruquier. Le sergent revient, délivré, tout finit par un mariage. La pièce est de Ricard Bérard. Voir plus haut.

Leis Mathurs d'un gardi d'ooutroi, vaudeville en un acte par Jules Lejourdan et Joseph Gal; Marseille, typogr. Arnaud, 1855. Il y a là le réalisme habituel à Jules Lejourdan (voir plus loin) mais moins fort que dans ses monologues et la pièce manque de valeur dramatique, simple vaudeville.

Leis Entriguos d'un amatour, vaudevillo en un acte et en vers provençaous per François Arnaoud, membré de l'Athénée-ouvrier, représenté pour la première fois au Grand Théâtre de Marseille, le 9 février 1847. Ce sont encore les amours de deux jeunes gens contrariés par la volonté d'un père et qui finissent par triompher.

Tous ces renseignements, sur le théâtre provençal, nous ont été communiqués avec la plus gracieuse bienveillance par M. Auguste Bondel, bibliophile Marseillais.

fidèle à la royauté de Louis-Philippe, par des procédés assez semblables à ceux qu'emploiera, après lui, Roumanille dans ses dialogues.

Ce qui est à remarquer dans toutes ses comédies et ses dialogues c'est que chacun parle son langage, l'Italien, le Gascon, l'Allemand un innommable jargon, les gens du vrai peuple un bon et franc provençal, les bourgeois un français correct, les demi-bourgeois un français ridicule émaillé de provençalismes. En général les personnages qui parlent français sont les personnages antipathiques, ceux qui ont voulu sortir de leur condition, qui font les « francihots ». Par là Bellot donne à ses spectateurs une sorte de leçon en action; il a l'air de leur dire : « Mieux vaut parler un bon provençal qu'un français incorrect. Ne reniez pas la vieille langue; ne soyez point le fils ingrat de la terre maternelle. »

Mais cette leçon, il ne la donne qu'en passant; il n'y insiste pas : ce n'est point un batailleur. Il aime sa tranquillité, ses loisirs, ses bonnes pipes le dimanche à la Rouvière, les chasses où il abat plus de vers que d'oiseaux.

En somme ses sentiments envers le provençal sont surtout ceux d'une habitude très chère, non point que cette langue soit spécialement poétique, mais c'est la vieille langue, et Bellot n'aime pas les innovations. Il proteste contre les architectes qui lui gâtent à chaque instant son vieux Marseille, il déteste les Révolutions, le seul mot de République évoque pour lui la guillotine en permanence, le roi parfait est pour lui Louis-Philippe à condition qu'il ne se laisse pas ennuyer par les Anglais; le régime idéal est la royauté constitutionnelle, le grand poète c'est Joseph Méry, tel est le cercle de ses sentiments et de ses idées.

Tel il ne rêve point d'une renaissance méridionale; on a vu son scepticisme envers les tentatives de Désanat; il ne dut pas être moins vif à l'égard des jeunes enthousiastes d'Avignon. Sa plus grande ambition paraît être de créer une comédie provençale, et il voyait juste, mais il n'y réussit pas, faute d'observation, de travail, de talent aussi, il se décourage et se confine dans son domaine, le conte plaisant, la *galéjade* versifiée. De la sorte il fut très populaire, avec des histoires comme celles

du poète chasseur, du prédicateur de Roquevaire, qui promet l'enfer à ses ouailles, tandis qu'un habitant d'Auriol lui répond par le proverbe fameux que pour lui la chose est indifférente, du Martégal, qui tire sur un perroquet, et, en l'entendant parler, s'excuse : « Oh! pardon, Monsieur, je vous prenais pour une bête », du paysan qui répond à son curé qu'il y a quatre personnes dans la Trinité, le Père, le Fils, le Saint-Esprit et l'Ainsi soit-il, du Martégal encore que l'on barbouille pendant qu'il dort à côté d'un nègre et qui, réveillé par le garçon d'hôtel et se voyant à la glace, s'écrie : « Ils se sont trompés, ils ont réveillé le nègre », et bien d'autres encore du même genre.

Un d'eux le dépasse par sa verve rude et grossière, où triomphe dans toute sa vigueur scatologique le réalisme marseillais; c'est le dialogue d'un ramasseur de crottins; *Jean deis Pettos*, avec un médecin... On ne saurait citer même quelques vers de cette œuvre, où malgré tout éclate une certaine puissance aristophanesque.

Mais la plupart du temps Bellot n'a point de telles hardiesses; ce *Jean deis Pettos* resta longtemps dans son portefeuille; il ne l'en fit sortir qu'à la fin de sa vie quand il voulut tirer profit de la vente de ses œuvres. D'ordinaire sa plaisanterie ne dépasse point les limites de la convenance.

Ce fut donc, ce Pierre Bellot, avant tout un conteur malicieux; il a de la bonne humeur et du naturel, il est amusant quand il n'est point plat. Tel quel sa verve a diverti pendant trente ans un public de petits bourgeois comme lui.

Mais sa principale valeur ce fut encore d'être un grand exemple et un grand encouragement pour les jeunes poètes qui allaient venir. Il avait montré qu'on pouvait acquérir une réputation plus sûre et plus vraie en maniant avec esprit la vieille langue qu'en fabriquant en français de mauvais vers lamartiniens; c'est à ce titre qu'il était salué par les jeunes Félibres comme « le grand prieur » de la poésie provençale.

* * *

Après Pierre Bellot c'est Fortuné Chailan, par ordre chronologique, qui est le représentant le plus notable du réalisme marseillais.

Comme Bellot c'est un petit bourgeois. Il est né à Aix (1801),

mais il a fait toutes ses études au lycée de Marseille et ce poète fut d'abord un esprit scientifique. De la sorte il devint jaugeur et même écrivit deux traités sur son métier. En même temps il est auteur dramatique, fait représenter au Gymnase de Marseille un drame en trois actes « Jules César ou le Siège de Marseille », une comédie « Le Magicien par hasard ». Tout cela était écrit en français, mais il a employé le provençal pour un petit acte « Lou Paysan et lou Pastissier » et pour ses contes, qu'il réunit en 1839, sous ce titre : « *Lou Gangui*[22] ». L'année d'après il mourut d'une pneumonie. Vie active, mais très courte, qui n'atteignit pas la quarantaine, promesses d'un talent qui aurait sans doute donné des œuvres plus considérables.

Le Gangui, c'est un long filet que les pêcheurs jettent à la traîne de leur barque et qui draîne tout ce qu'il rencontre. Ce filet symbolique, Chailan le jeta dans ses productions et ramassa tout, le bon et le médiocre. Ce titre plein de couleur et de bonhomie marseillaise indique aussi le laisser-aller de la race, n'annonce sans doute aucun souci littéraire.

Et de fait nous n'en voyons point. Il y a dans ces contes une certaine verve amusante, mais c'est tout ce qu'on en peut dire. Les personnages favoris de Chailan sont des villageois naïfs, gens d'Aubagne ou de Gardanne, qui viennent à la ville et restent ahuris devant la foire ou le spectacle, et des *nervis* qui semblent un premier exemplaire de Chichois. De même qu'il inspirera Bénédit, le *nervi* a excité la verve de Chailan. Il nous en donne un portrait plein de saveur. Le voici avec son pantalon collant, sa veste sans un pli, son chapeau sur l'oreille, ses escarpins, sa fleur à la bouche, le dandinement de sa démarche. Il cesse son travail, quand il en fait un, le samedi matin, fait bombance jusqu'au lundi soir[23]. Mais le portrait est seulement indiqué; Bénédit le poussera.

Le mérite de Chailan, c'est d'évoquer pour nous à travers ses courts poèmes, ce vieux Marseille avec ses rues sales et grouillantes, ses poissonnières fortes en gueule, ses portefaix, ses pre-

---

22. Fortuné Chailan : *Lou Gangui;* Marseille, 1839, réédité en 1853; Marseille. Olive, 3e éd. avec Préface de Mistral, 1882.

23. P. 159.

miers omnibus qui font l'étonnement de la population, ses *nervis*, son animation joyeuse où parfois se fourvoie quelque campagnard malhabile. Et tout cela est peint non point certes avec le pinceau de Gelu, mais avec un certain naturel, parfois une forte crudité d'expression, qui a son pittoresque. Chailan ose faire dire à un ivrogne en train de boire :

Es leis angis doou ciel que pissoun dins la bouquo[24].

Ce Bénédit, qui devait donner le portrait définitif du *nervi*, était un artiste et un véritable lettré, ce qui le distingue tout de suite d'un Bellot ou d'un Chailan. Il exerça pendant des années à Marseille la double fonction de critique littéraire au *Sémaphore* et de professeur de chant et de déclamation au Conservatoire. Il eut pu même, en cette qualité, être nommé à Paris, mais il refusa cette proposition flatteuse, pour ne pas se séparer de sa vieille mère et préféra ce qu'il appelait son obscurité[25].

Obscurité sans doute, si l'on songe à la gloire parisienne et nationale, mais célébrité locale, et le vrai titre à cette célébrité, en dehors de ses feuilletons et de ses cours, en dehors de quelques contes provençaux que nous pouvons négliger, ce fut d'avoir écrit *Chichois*[26].

Le fait est d'autant plus notable que Bénédit est un converti. Tel quel Bénédit ne songeait point à écrire en provençal. Il avait le tempérament d'un Méry ou d'un Gozlan, et sans doute en aurait eu la carrière brillante, facile et vaine, s'il n'avait été aussi profondément attaché à sa ville et à sa famille. Lui-même nous fait l'aveu que pendant de longues années, il éprouva pour la poésie provençale « une assez vive répulsion ». Non pas qu'elle lui parut trop grossière, mais plutôt trop fade; il ne voyait aucun rapport « entre la langue provençale formulée en hexamètres et cette même langue parlée chez le peuple avec une aisance et un naturel si parfait[27] ».

---

24. « Ce sont les anges du ciel qui pissent dans la bouche. »
25. Voir Lettre citée par J.-Ch. Roux dans *Le Cercle artistique de Marseille*, p. 6, Paris, Lemerre.
26. *Chichois;* Marseille, 1853.
27. *Chichois*, préface.

Mais un jour il lut des vers de Toussaint Gros, le poète marseillais du dix-huitième siècle, un jour il tomba au milieu d'une bande de *nervis*, un autre jour il assista à une séance mémorable de police correctionnelle, où le président M. de Laboulie, « le Thésée des *nervis* », dit Méry, infligeait aux coupables le châtiment de ses mots cinglants; avant de prononcer contre eux une bonne condamnation, et l'idée lui vint de reproduire avec son allure, avec sa vie intégrale, son langage pittoresque, cette scène judiciaire.

Le *nervi* alors terrorisait Marseille. « Le *nervi* était une sorte de gamin de Paris, mais dans de grandes proportions. Le *nervi* était fainéant et destructeur. Le *nervi* était le fléau des pauvres Turcs exilés à Marseille par les Fanariotes et des *Bachins*, sorte d'Italiens qui doivent leur nom au cap *Pachinum* de la Sicile. Pendant les nuits tièdes de l'hiver le *nervi*, ne trouvant sur sa route ni Turc ni *Bachin*, déclarait la guerre à tous les passants attardés. La police, quand elle existait par hasard, redoutait le *nervi*, comme un garde champêtre redouterait un tigre[28]. »

Encouragé par Barthélemy, le poète de la *Némésis* et de *Napoléon en Egypte*, Bénédit essaya donc de peindre le *nervi*, et d'abord il tentait dans une préface la physiologie du *nervi*. C'est, disait-il, ce qu'on appelle à Naples le *lazarrone*, à Rome le *Transteverin*, à Paris le *gamin*, à Londres le *Cokney*, mais c'est autre chose encore. Il en donnait un portrait, qui rappelle assez celui que traçait Chailan : « Il affectionne la veste ronde, quand il en a une, de préférence à tout autre vêtement. Son pantalon, presque toujours fraîchement restauré à l'endroit des reins, lui permet par sa justesse de mettre en relief tous les avantages de sa taille et il ajoute encore à cet effet des plus pittoresques par un certain mouvement en arrière, de sorte qu'il a le ventre enfoncé et la partie inférieure du dos en grande saillie. Ses épaules par leur balancement expriment une parfaite satisfaction et une disposition toujours prochaine à la lutte. Ses bras, qui se terminent par des poings tenus fermés oscillent comme deux balanciers. Les coudes bien en dehors, c'est ainsi

28. Joseph Méry : *Marseille et les Marseillais*, p. 71.

qu'il se montre sur nos promenades où la vue d'un habit le crispe et l'exaspère. Le *Nerf* déteste cordialement tout homme vêtu d'un habit; il le bafoue, le raille, s'embusque pour le surprendre en flagrant délit d'un amour de *Nerfe*, et s'il peut le provoquer sans courir un trop grand danger, il le fait avec une brutalité d'expressions et de manières extraordinaires[29]. »

Tel est le type que Bénédit prétend faire vivre dans son œuvre. Cette pochade qui s'intitule « La Police correctionnelle » a l'accent même d'une farce du Moyen âge ou de Molière, elle annonce les tribunaux comiques de notre littérature moderne, les Moineau et les Courteline. Il est très remarquable, comme le disait Louis Méry, qu'au moment où l'oncle, l'amoureux, le général, le neveu, le colonel et le médecin triomphaient par les soins de Scribe sur tous les théâtres de Paris, on ait pu voir, loin de Paris, dans une autre langue, une autre civilisation, cet essai de théâtre réaliste, théâtre qui ne pourra se développer en France que quelque cinquante ans plus tard.

Théâtre réaliste en effet, puisque Bénédit écrit cette saynète au sortir d'une séance de police correctionnelle, où comparaissaient, cinglés par la verve du président de Laboulie, quelques-uns des plus beaux échantillons du genre *nervi*. C'était d'un seul coup arriver à la plus féconde méthode littéraire, celle de l'observation directe, au procédé des naturalistes français.

Et voici cette petite œuvre : comme toile de fond, évoquée par-ci par-là à larges coups, la ville d'alors, Marseille aux rues fangeuses, aux odeurs fortes avec son Cours plein de fleurs et de poussière, sa place Royale où chante une fontaine, le passage de « la barrique municipale et l'odeur « embaumée » du port ».

Que toumbo nuech et jour lei mousco à la voulado[30]

Comme protagoniste Chichois, le roi des *nervis*, escorté de ses amis, comme acteurs, les victimes des *nervis*, fumantes d'indignation devant le cynisme tranquille et goguenard des accusés.

Ces *nervis* en effet ont été arrêtés pour avoir joué plusieurs

29. *Chichois*, préface.
30. « Qui tue nuit et jour les mouches à la volée. »

tours de leur façon; ils ont poussé sournoisement vers la mer les poutres d'un chantier de construction, et comme, survenant au bruit, le propriétaire voulait les en empêcher, ils lui ont administré une volée de coups de poing et de coups de pied. Ils ont insulté la fille d'une vendeuse du Cours, et ont démoli la bicoque d'un maître d'armes, ils ont plus qu'à moitié empalé un Turc, ils ont fait un excellent repas au restaurant de *la Réserve*, ont filé lestement au moment de l'addition, en se jetant dans une barque et, comme le propriétaire faisait mine de les poursuivre, ils l'ont jeté dans l'eau; ils ont cassé une dent au tenancier d'un bar avec lequel ils étaient en dispute, bref toutes les sortes de mauvais tours que peuvent jouer aux citoyens paisibles des rôdeurs de leur espèce, qui ne sont pas du gibier de cours d'assises, n'allant point jusqu'au crime ou jusqu'au vol qualifié, mais prêts tout de même à toutes les contraventions.

Or ce qui est drôle en tout cela, c'est l'insolence paisible de ces *nervis*, le cynisme goguenard avec lequel ils bravent le président, cynisme où il entre de la jovialité marseillaise et quelque subtilité assez hellénique; les poutres qu'on les accuse d'avoir poussé à l'eau glissaient toutes seules et c'étaient eux justement qui étaient occupés à les retenir; s'ils ont détruit la bicoque du maître d'armes, c'était pour l'empêcher d'être la proie d'un feu de cheminée, qu'ils s'efforçaient d'éteindre; ce Turc qu'ils ont empalé, c'était un ivrogne et un flibustier; ce dîner, ils l'auraient payé dans la semaine; cette dent qu'ils ont cassée au cafetier, c'était une dent qui bougeait.

Mais ce qu'il y a de drôle aussi et surtout, ce sont les victimes de ces mauvais garnements. Sauf le maître d'armes, Achille Levaillant, assez conventionnel, assez « vaudeville » et qui s'exprime en français, ce sont des types d'une parfaite vérité. C'est le patron du chantier de construction, Mesté Ramaïgo, bon Marseillais au parler salé, qui se lance en de continuelles digressions et qui raconte et mime toute la scène avec une abondance de paroles et une fureur de gestes, qui tout de suite le dénoncent comme un véritable indigène. C'est la vendeuse du Cours, Rose Poussel, dont on a insulté la fille; elle arrive avec un « mal au cœur » qui la trousse et la fait trembler devant le tribunal,

puis, rassurée peu à peu, assez vite d'ailleurs, elle se lance dans un récit dramatique des inconvenances que sa fille dut subir. On a pris le cassis qu'elle avait à la bouche, on l'a traitée de « vicio sartan », on lui a d'un seul coup écrasé dix-sept melons, elle est restée malade « du gros effroi »; sa fille a reçu un coup qui, si elle pouvait le faire voir, est noir comme un « maresprayan ». C'est enfin le Turc, tout à fait bien à sa place en cette ville qui se fait appeler la porte de l'Orient; il baragouine un italien provençalisé, il arrive, plié en deux, à la suite de l'opération un peu rude qu'il a dû subir, il a l'air échappé d'un ballet du *Bourgeois gentilhomme*.

Et toute la scène est filée avec une verve entraînante. Les personnages se succèdent et s'agitent. Il n'y a point d'ennui ni de lourdeur. Il y avait là le début et le modèle d'excellentes comédies locales.

Malheureusement par la suite Bénédit fut moins heureux. Il voulut exploiter le sujet qui lui avait réussi et l'affaiblit plus qu'il ne le développa. De plus il sacrifia aux tendances moralisatrices et sociales qui dominaient alors la littérature française et la détournaient de son rôle esthétique. Il voulut montrer Chichois converti, Chichois au Conservatoire, Chichois devenant première basse de l'Opéra de Paris, où il est acclamé, Chichois, fortune faite, retournant à Marseille, épousant la jeune fille qu'il a bousculée. achetant une propriété aux environs de Marseille, et finissant maire de son petit pays.

Et ce serait vraiment du Scribe, si ce n'était qu'elle rend encore un certain accent de vérité, cette odyssée du Marseillais arrivant à Paris, les mains dans ses poches, le conquérant par son coup de gueule, devenant le chanteur méridional qui reste bon garçon dans ses triomphes et rêve d'une villa aux portes de Marseille, où finir ses jours en fumant sa pipe, en parlant provençal, ventre déboutonné, avec de vieux amis.

Le tout est écrit dans une langue vigoureuse, qui ignore les fausses pudeurs, et pour qui tous les mots sont bons, pourvu qu'ils disent ce que l'auteur veut dire. Bénédit ne se vante pas d'écrire une langue qui a été parlée par des rois et des empereurs; il tient en médiocre estime la poésie des Troubadours. S'il use de ce dialecte, contre lequel il a nourri longtemps les

préjugés de la plupart des bourgeois provençaux à cette époque, c'est qu'il en a senti la force réaliste et brutale, c'est qu'il a compris que pour la peinture de certains types marseillais seule valait la langue marseillaise. Avec de telles idées il ne se soucie point de correction linguistique et d'orthographe étymologique. Ecrire comme l'on prononce, telle est sa règle; il se moque de ceux qui orthographient *amar* quand il écrit *ama*. De la sorte il prépare l'œuvre des poètes d'Avignon, tout en restant très éloigné d'eux par son inspiration et sa conception de la poésie provençale.

III.

Victor Gelu.

Le plus intéressant, à vrai dire, le seul poète qu'ait donné le vieux Marseille, ce fut Victor Gelu, mais celui-là, sinon par l'ampleur, au moins par l'intensité de son œuvre, peut vraiment faire figure de grand poète[31].

Il nous apparaît tout de suite, comme une sorte de Rousseau provençal, très peuple, très intelligent, très sensible, un peu philosophe, errant et misanthrope.

Son père était boulanger à Marseille, du côté de la porte d'Aix, en plein quartier populaire; là passent les lourdes charrettes, escortées par des rouliers aux jurons expressifs, au verbe sonore; là vivent encore des chiffonniers, des fripiers, des cordonniers, mais si ce quartier est resté pittoresque, malgré le percement de rues nouvelles, on peut se représenter ce qu'il pouvait être au début du dix-neuvième siècle. C'était tout près du Cours un des centres les plus actifs et des plus colorés de Marseille. Le père Gelu, qui avait passé dix ans en Espagne

31. V. Paul Risson : *La vie et l'œuvre de Gelu;* Avignon, 1901. — Fernand Hauser : *Victor Gelu et son œuvre;* Marseille, 1891. — J.-B. Astier : *Victor Gelu intime;* Aix, Niel, 1907. — P. Mariéton : *Revue Félibréenne*, avril 1885 et octobre 1891.

employé à la paneterie royale — son fils aura ce goût des voyages — était un brave homme, très doux et très charitable, qui recueillait et soignait les pauvres. Lui-même était à son aise. Après avoir laissé polissonner dans le quartier le jeune Victor — qui s'initie avec les gamins de son âge au pur dialecte de Marseille, — il le met aux études, et à ses dix ans (1816) l'envoie aux Frères Gris d'Aix. C'était une pension très rude, dont on menaça longtemps les enfants désobéissants dans toute la région. Le petit Gelu, déjà très indépendant, ne put se plier à la discipline; après avoir souffert dix-huit mois, il s'évada, revint chez ses parents. On le mit alors au Séminaire de Marseille, où il fit jusqu'en rhétorique d'excellentes études classiques, couronnées par le prix de vers français.

Le père Gelu, un vieux boutiquier prudent, ne se laissa point enivrer par ses succès et rappela près du four le jeune lauréat, qui dut mettre la main à la pâte. Mais en 1821, à la mort du père Gelu, c'est la ruine de la boutique; Victor travaille comme garçon boulanger chez son beau-frère, puis essaie de s'établir à son compte, perd de l'argent, ferme boutique et quitte Marseille à sa majorité.

C'est alors que commence pour lui une vie errante, qui rappelle tout à fait celle du jeune Génevois, que nous évoquions tout à l'heure. Il passe, cherchant sa vie, à Toulouse, à Bordeaux, à Paris, à Antibes, où il fait un instant partie avec sa maîtresse d'une troupe de comédiens, — il déclamera ses chansons admirablement, — à Toulon, où il cherche à s'embarquer en qualité de commis aux vivres sur la flotte de l'amiral Duperré, qui part pour Alger, à Lyon, en 1830, où il est clerc d'avoué, à Genève, où, frappé lui-même par une similitude d'existence qui n'est pas pour lui déplaire, il évoque le souvenir de Rousseau, errant comme lui, « ce rêveur, ce fou, ce vagabond, ce mendiant de génie, dont la plume toute seule a bouleversé le monde[32] ». Enfin, en 1835, le voici de retour à Marseille, où il est courtier en immeubles, puis clerc d'avoué, où il compose et chante ses premières chansons, qui lui font une petite popularité. En 1840 il donne une première édition de ses « Chansons

32. Cité par Risson.

provençales et françaises », qui provoquent à la fois l'admiration et le scandale.

Cela ne le fait point vivre. En 1844 nous le retrouvons à Roquevaire, commis chez son frère Noël, qui y possède une minoterie. Il se marie avec une fille de Roquevaire; il a un fils (1868). L'année suivante il va chercher fortune à Gênes; il y veut fonder, lui aussi, une minoterie; il est exploité, revient bredouille à Marseille. Son frère meurt, sa mère meurt, une fille meurt, qui lui était née. Il est plus que jamais dans la misère. En 1855 il fait paraître de ses *Chansons* une seconde édition. Il est poursuivi pour outrage à la morale publique. Dégoûté, lassé, il se retire à Roquevaire, où il vit comme il peut. Il perd sa femme en 1870. Il se consacre à l'éducation de son fils. Il meurt en 1885.

Ce sont là quelques dates et quelques faits très secs, très poignants dans leur raccourci, le squelette d'une vie lamentable et pittoresque. Nous la devinons cette vie, derrière ces dates et ces faits, pleine de verve, d'enthousiasme, d'une activité toujours malheureuse, incapable aussi de se fixer, de patienter, contrariée à la fois par le destin et par le bouillonnement d'une âme trop vaste pour la condition où elle s'est débattue.

C'est un violent, un taciturne, un orgueilleux; il se sent supérieur à sa condition et ne veut pas l'avouer, parce que ce serait dire qu'il n'a pas réussi. Pourtant une fois, ayant conscience de son tempérament de révolutionnaire et d'écrivain, il s'écrie, songeant à Diderot, songeant à Rousseau : « Ah! si j'étais venu au monde en 1750, si ma langue maternelle eût été le français au lieu du provençal[33]! » Mais ce cri est unique; le plus souvent, comme il est orgueilleux, non vaniteux, comme il se sent supérieur au milieu où il se débat, il se tait, renferme en lui-même ses rêves, recherche la solitude; souvent à Marseille par les jours de mistral, il va sur la plage de la Tourette entendre mugir la mer. Dans ses chansons ce souffle de tempête passera, emportant tout. C'est une forte, une terrible constitution d'homme du peuple, avec une carrure d'athlète, une laideur expressive. Et sous ces dehors il a l'âme de son père toute de

33. Cité par Risson.

tendresse et de bonté, plein de pitié pour les malheureux. Mais là encore, par pudeur et par orgueil, il se replie sur lui-même, et le public ne voit en lui qu'un homme rude, peu commode à fréquenter; oui, c'est bien le frère, qui n'a pas réussi de celui que Mme d'Epinay appelait « mon ours ».

Tel quel dans cette vie errante et populaire, il a connu de très près le peuple, et spécialement celui de Marseille. C'est dès l'enfance qu'autour de la boutique paternelle il entend retentir « ce dialecte brutal et impétueux comme le vent Nord-Ouest, qui lui a... imprimé son cachet d'ouragan[34] » et dès l'enfance qu'il s'est « assis sur la borne du carrefour ». Plus tard, comme il le dira, il n'aura, pour peindre le peuple, qu'à « évoquer ses souvenirs[35] », et les plus profonds, ceux des premières années. Mais d'ailleurs il n'a jamais perdu le contact avec le peuple; boulanger ou minotier, il a vu passer devant lui les mitrons, les geindres, les charretiers, les portefaix; il a conversé de longues heures avec eux; il a possédé, comme personne, dans toute sa verdeur, le dialecte marseillais et le plus original, le plus farouche, celui des vieux quartiers, « ce langage diabolique » qui suffit à rendre laides, quand elles le parlent[36], les plus jolies femmes de Marseille, ce langage où ne se mêle pas un mot de français, que n'altère pas le moindre gallicisme.

« Le « San Janen[37] », dit Méry, se garderait bien d'épeler la première syllabe de la langue française, objet de son dédain. L'un d'eux, Janet Coriol, avait plus d'esprit que le premier homme d'esprit venu. mais il ne le traduisait jamais en langue française. « Je ne ferai jamais l'aumône à cette mendiante » disait-il en parlant de la langue de Boileau[38]. »

Avec la langue, à vivre de cette vie, Gelu apprend les mœurs du peuple. Il a reçu, soit aux Frères Gris, soit au Séminaire, assez de culture pour être un observateur. Et d'autre part, il est trop supérieur à son milieu pour ne pas le juger de haut, comme aussi il est trop bon, trop compatissant pour le mépriser,

---

34. V. *Chansons Marseillaises*, 1840. Avertissement.
35. V. *Chansons Marseillaises*, 1840. Avertissement.
36. V. *Chansons Marseillaises*, 1840. Avertissement.
37. Habitant du quartier Saint-Jean.
38. *Marseille et les Marseillais*, pp. 69 et 103.

et c'est avec une horrible curiosité, une douloureuse volupté d'artiste qu'il se penche sur la plèbe marseillaise. En même temps comment écouterait-il sans frémir le cri de la misère, lui qui fut toute sa vie à la poursuite, sans les atteindre, du bonheur et de la fortune? La plainte des pauvres gens, des plus vils et des plus gueux, éveille en lui une sympathie, qui n'est pas seulement littéraire, mais très humaine et très vivante. Ce ne sont pas précisément ses compagnons de misère qu'il met en scène, car il n'est jamais descendu aussi bas que ses héros, mais il a glissé au bord du gouffre, où, saisi de vertige, il les a vus s'agiter et blasphémer.

Et de la sorte, comme ses compatriotes, mais avec plus de force et d'audace, il a été réaliste, en un temps où toute la poésie française a été idéaliste. Il a écrit dès 1840 une chanson des gueux, plus vigoureuse que celles qui furent tentées depuis. A ce réalisme il était obligé de par la langue même qu'il employait, comme d'ailleurs son dessein de peindre certains types impliquait cette langue même. « Les dégoûts, dit-il, les ennuis, les cœurs usés et blasés, la mélancolie, la mignardise, les soupirs, les élancements, les passions volcaniques, les descriptions coloriées au vert et au bleu, tout enfin ce qui compose le langage littéraire de notre époque, tout cela, dis-je, personnifié différemment et rendu en vers provençaux ne pouvait être qu'une mascarade inqualifiable[39].

Il y a pour lui un rapport exact, impossible à briser, entre le peuple et sa langue, ou plutôt son patois. Peindre le peuple exige l'emploi de ce patois comme employer ce patois exige que l'on se borne à peindre le peuple. Ce n'est point par orgueil national qu'il emploie le provençal, c'est par souci d'artiste, parce que les héros qu'il a choisis ne peuvent s'exprimer que de cette façon. « Mes héros, dira-t-il, sont Marseillais avant tout. Ils ne pensent pas en français pour s'exprimer en provençal. Ils parlent le patois de Marseille et non la langue, si langue il y a, telle qu'elle doit s'écrire. Leur dialecte est celui des rues, des quais et des halles. Il n'a rien à démêler ni avec le dictionnaire de l'Académie, ni avec la grammaire provençale... Si, en

39. *Chansons*. Avertissement, 1840.

dépit des puristes, j'ai, dans plusieurs passages de mes compositions, sauté à pieds joints sur toutes les règles de la grammaire, de la prosodie et de l'orthographe provençale, c'est que l'étude m'a appris que tel terme, telle phrase de l'idiome local, écrits suivant la règle, perdaient la moitié de leur valeur ou ne signifiaient plus rien[40]. »

Au reste, il se moque de toute règle, et de cette grammaire provençale, qui doit être une « introuvable rareté biographique », et s'il est dès 1840 aussi sarcastique envers des réformateurs, encore bien timides et singulièrement peu puristes (nous le savons), que sera-ce, quelques années plus tard, envers les Félibres? Nous verrons ses indignations.

Ainsi donc il ne fait pas exprès d'écrire en provençal; il écrit presque malgré lui... Et même, écrit-il non, mais plutôt, tout d'abord, il chante. Le goût des Marseillais pour la chanson a toujours été très vif. C'est le dimanche, au cabanon, qu'on se livre à ce plaisir. « Après le dîner, dit Méry[41] le portefaix sollicité par ses amis, chante un air de grand opéra. Il possède toujours une voix de basse, comme l'Alcide à bord du navire *Argo*. Le répertoire est varié. Le public de la bastide n'a que l'embarras du choix... Presque tous les portefaix appartiennent à des sociétés chorales... »

Un ouvrier, membre de cet *Athénée* dont nous avons parlé, nous témoigne encore de ce goût.

« De tout temps Marseille avait possédé des réunions chantantes. C'était là son plus grand plaisir... Ce fut sous la Restauration que ces réunions eurent le plus de vogue. Elles faisaient retentir leurs chœurs joyeux depuis neuf heures du soir jusqu'au moment où le sommeil les invitait poliment à se retirer[42]. » Et l'auteur affirme même, que malgré les sentiments très royalistes du peuple marseillais et sa haine de l'Empereur, les chansons de Béranger, à cause de leur seule verve, excitaient le plus vif enthousiasme.

---

40. *Chansons*. Avertissement, 1840.

41. *Op. cit.*

42. Fr. Mazuy : « Essai historique sur les mœurs et coutumes de Marseille au dix-neuvième siècle »; Marseille, p. 78. V. sur Mazuy, IIe partie, ch. II.

Cette gloire française de Béranger donnait à la chanson son auréole littéraire. Nous avons vu comme Désanat tenta de les imiter. Désanat fut un des rares amis de Gelu. Ce n'est point à dire que Gelu doive nous apparaître comme un disciple de Béranger, mais cet amour des Marseillais pour la chanson et cette vogue de la chanson sous la Restauration et la monarchie de Juillet nous expliquent assez que Gelu, pris du désir de peindre le peuple de Marseille, ait choisi la chanson comme forme littéraire.

Mais il a sa façon de la traiter, et cette façon est dramatique, bien plus que lyrique. Dramatique en ce sens que le plus souvent, ce n'est pas l'auteur qui parle en son nom, qui raille ou critique, c'est tel homme du peuple, un chiffonnier, un porte-faix, un ouvrier qui prend la parole et qui se peint lui-même par ce qu'il exprime en même temps qu'il marque ceux qu'il déteste. De plus ces chansons sont composées comme de petits drames, faites pour porter d'un seul coup sur l'auditeur, pour l'empoigner, pour le soulever. Et de fait elles y réussissent, surtout quand c'est Gelu qui les chante.

Il fallait, paraît-il, entendre « rugir la bête ». Cela était terrible, une rafale de mistral. Un jour devant des ouvriers du port, il clama son chant de « Vieio guerro »; à la fin de la chanson tous sortirent leurs couteaux et les brandirent en hurlant : « Où sont-ils les Anglais, brigands de Dieu? »

Un autre jour[43], Jasmin venu à Marseille, lui entendant déclamer « l'Abuglo » et « Maltro » se lève, l'embrasse et lui dit : « M. Gelu, je ne savais pas que j'étais un grand poète, vous venez de me le montrer. » Quand en 1852, au *Roumavàgi* d'Arles, il se lève au milieu des gens d'Avignon, aimables et zézayants, on crut voir l'entrée de la foudre. « Voici que tout à coup, dira Mistral trente-trois ans plus tard[44], d'un coin de la table se dressa devant nous un homme pouvant avoir cinquante ans, un brun solide et aux larges épaules. Sans plus de façons il quitta son paletot, déboutonna son poitrail, retroussa jusqu'aux coudes ses manches de chemise, et levant ses bras nus,

43. En février 1848. V. IVe partie, ch. I.
44. V. Gelu, éd. de 1886. Préface.

ses deux bras athlétiques, pour imposer silence, il commença de chanter. »

Etait-ce là du cabotinage? Je ne le pense pas. Il fallait qu'il redevint peuple, la poitrine ouverte et les bras nus pour exprimer avec fougue, avec vérité l'âme populaire, et ce jour-là il devait dire le chant du *lazzarone*.

« Il nous chanta *Fainéant et Gourmand*, mais avec une vigueur, une fougue, une furie impossible à retracer. Avec sa voix d'airain, éclatante parfois comme la foudre, avec sa mine fière, avec son geste rude, avec son naturel parfait d'homme du peuple, il fut beau, il fut superbe, et nous battîmes des mains à nous disloquer les poings. »

Aujourd'hui tout cela est refoidi; on est contraint de deviner à travers ces chansons le terrible accent de l'homme, qui souleva l'enthousiasme des jeunes poètes provençaux. Mais on sent que ses œuvres ont été faites pour la déclamation; en elles tout est action, tout est vie et tout porte; il y a cette verve dramatique, si fréquente chez les écrivains du Midi, un Bénédit, un Aubanel, un Sardou, un Rostand; c'est du même esprit net, prompt, précis, pratique; mais à côté de lui tous sont des bourgeois : lui seul est peuple.

Il est le peintre exact et fougueux de la population marseillaise; là où Bellot et Chailan ne sont que vulgaires, où Bénédit n'est que drôle, il est, lui, féroce et canaille avec une superbe violence. Il y a dans ses courts poèmes toute la misère débraillée, toute la grossièreté haineuse ou placide, toute la verve sale des ouvriers des ports, des bohêmes vautrés au soleil, des savetiers, des crocheteurs, des charretiers, et aussi le cynisme des parvenus, qui, à la faveur des Révolutions, se haussent des ruisseaux aux maisons de banque.

D'un trait juste et profond, avec une sorte de génie pleinement original, il a dessiné quelques types inoubliables.

Voici le *lazzarone* des quais, le fainéant et le gourmand, dont tout l'idéal est la bombance et le sommeil, qui, sans le sou, un soir de Noël, vend trois chemises pour 4 fr. 50, de quoi se payer un chapon, quitte à grelotter le lendemain, souhaitant la République, pour avoir tout l'an sans travailler, « bon lit, bon vin, bon fricot, bon pain blanc », moyennant quoi il sera « le

premier des ruffians de la Sainte... » Voici « Vingt et un cent francs », le crocheteur Nicou, qui vient de gagner à la loterie 2.100 francs, et les dépense en quelques jours, à force « de se gonfler les tripes », « nageant dans des puits de fricot, se passant des poulets par le groin », se payant les plus beaux habits et les plus belles femmes de Marseille et la bombance finie, retourne à ses crochets... Voici la « Boueno Voio » le franc voyou, qui a des toiles d'araignées le long de sa scie, boit à même les « dame-jeannes » et se laisse aller droit à la misère, par inertie, parce qu'il fait bon de ne rien faire au soleil. Voici le gueux, plein de désirs, qui rêve du pays des Turcs, parce qu'on lui a dit qu'un homme possédait à lui tout seul vingt femmes, alors qu'il est réduit aux revendeuses, aux chambrières, aux cigarières, aux maritornes, aux « chevaux de bois ».

Ceux-là sont tragi-comiques, mais surtout comiques, et moitié comiques comme eux, avec plus d'âpreté déjà, — car on y sent la plainte du passé, — les vieux Marseillais qui gémissent sur tous les changements par lesquels on essaie d'accommoder leur ville à l'existence moderne. Le Marseille de Gelu, c'est celui que l'on voit encore aujourd'hui dans les vieux quartiers, les maisons basses et sordides, les longues rues étroites, les quais, la porte d'Aix où dorment au soleil les *nervis*, les Halles pleines des cris des poissonnières, la fontaine Marronne avec l'échoppe de l'écrivain public, le Cours, centre grouillant de la ville. Or ce Marseille-là, on le bouleverse. On éventre les rues pour y placer les conduites à gaz; on arrache les arbres du Cours; à la place des belles bastides on élève des usines dans les faubourgs; on a gâté la baie des Aygalades, le vallon d'Arene, où retentissaient les rires des jeunes ouvrières, « fiho pas tant fiho », demi-vierges de 1840, et le *Fada*, à droite du Prado, plein de guinguettes qui ne désemplissaient pas du samedi soir au mardi matin, la route de Toulon ou la route d'Aix avec les auberges retentissantes du fracas des charrettes et des chansons des rouliers.

Or de tout cela les vieux Marseillais sont indignés. Voici le pêcheur, furieux contre le gaz, « putan d'agazo », qui empoisonne la mer et donne au poisson un goût détestable, n'attendant que « le tremblement » — la révolution — pour donner à

ceux qui l'ont importé un « fier clystère » avec les tuyaux où le gaz chemine. Voici les petits mitrons du Cours, où l'on a coupé les arbres, et qui, dans leur rage de n'avoir plus d'ombre où venir se rafraîchir au sortir de la boutique et du four, invoquent eux aussi la « Sainte », qui les vengera des bourgeois. Voici la vieille « partisane », à qui l'on a imposé le myriagramme, — le mirorame dit-elle. — et qui voit déjà la terre s'engloutir et Dieu rejeter le monde, parce qu'on a changé sa vieille coutume. « Ils nous ont collé le myriagramme. Jésus! Maria! Pauvre Mion! » Voici enfin le voiturier, outré de ce qu'un règlement municipal l'oblige à tenir proprement sa voiture, ses chevaux et lui-même, à ne plus chiquer, à ne plus jurer, à ne plus quémander l'étrenne. Tout règlement, tout joug paraît odieux à cette race libre et forte en gueule. En même temps elle se sent obscurément, masse inintelligente, opprimée, bornée, à la merci des changements. Le vieux « Patience », qui, trente-sept ans durant, a empilé des mottes de tan, ruiné par le coke, sans travail, sans argent, maudissant les Lyonnais et les Parisiens, ira mourir à la Charité. La misère que l'on connaît de père en fils est plus supportable que celle qui fond brusquement sur le pauvre diable, ignorant d'où vient le mal, et de là cette haine des nouveautés industrielles, ce qui n'empêche pas le désir d'un bouleversement social, qui mettra en haut ceux qui sont en bas.

Ce bouleversement, ce « tremblement » le règne de la « Sainte », comme ils l'invoquent avec ferveur, tous ces gueux dont c'est le seul espoir. C'est Martel, le cureur de puits, à la peau noire, à la main rude, bâtard comme son père, ramasseur de crottins à sept ans, vivant dans la fange, faisant l'amour à coups de poings, en attendant le moment du grand pêle-mêle, où l'on pourra culbuter « les Madames ». C'est le fraudeur que l'octroi a pincé, a ruiné et qui jure de voir la fin des gabelous. C'est, précoce précurseur des antimilitaristes, Dogue, le gardien de ville, que la misère a réduit à « prendre les uniformes », qui, malgré lui, tandis qu'un sang de révolutionnaire court en ses veines, est le défenseur de l'autorité, le protecteur des riches qui le méprisent et rêve de mettre au service de gueux, ses frères, le « sabre de la loi », et c'est aussi âpre, aussi anti-

militariste, la femme du peuple, la veuve Mégi, dont le fils part pour la Crimée, sur un vapeur, que fouettera la Tramontane par les noires nuits de février, pour aller donner au boulet, « ses arêtes, sa chair et sa graisse » ou, pour crever prisonnier des Russes, dans la neige, sous les coups de fouet, tout cela pour faire « la courte échelle aux gens huppés ». Elle ignore le patriotisme, cette terrible mère : « Pour moi, crie-t-elle, pour moi la France, c'est mon enfant. »

Et par dessus cette foule de gueux parfois s'élève quelque gredin qui réussit; c'est par exemple ce Démoni, qui a rendu mère une fille, l'a lâchée, puis, fraudant sur le blé, ruinant son patron, foulant aux pieds ses amis, ses parents, arrive à la fortune peu à peu et finit marguillier de sa paroisse.

Et surtout c'est le terrible Gargamèle, enrichi à faire la pacotille, et qui déjà, pris du vertige de la richesse, se voit, dans un mirage méridional, roulant Marseille, riche, honoré, puissant, dans un carrosse attelé d'éléphants. Avec son audace de parvenu, dans son exagération de Marseillais, celui-ci atteint un lyrisme tel que sa chanson s'enfle jusqu'à devenir le cri lyrique de toute la génération qui monte à l'assaut du pouvoir de 1830 à 1840, l'hallali même de la Curée. Ce rêve de jouissances, qui saisit alors la petite bourgeoisie, et qui gagne le peuple, s'exaspère en cette tête d'un pays chaud. Il reviendra à Bagatouni, il fera reconstruire en argent massif la maison de son père, il pavera de diamants la chambre de sa mère, il pavera de cailloux d'or tout le quartier, il ceindra d'un seul mur La Viste et Saint-Giniez, il aura des châteaux tout autour de Marseille :

Laissa passa Gargamelo! Fé plaço!
Ootourita, negoucian, parvengu;
Vite! en donei double! à ginous, chin de raço!
Lipa la man que vous a soustengu;

---

44 *bis.* « Laissez passer Gargamelle ! — Faites place ! — Autorités, négociants, parvenus ! — Vite ! en deux double ! A genoux, chiens de race ! — Léchez la main qui vous a soutenus ! — Et soyez fiers d'en être bienvenus. — L'établi

Lou viadou m'a servi d'escabèlo
Per mi lança mounte van lei ratié.
Broncharai plus, mancou d'uno semèlo!
Voueli ma part de toutò mangearié![44 bis]

Toute la chanson serait à citer. Elle continue Barbier de même qu'elle annonce l'épopée des Rougon-Macquart.

De la sorte en même temps qu'un peintre coloré, et parfois génial de la plèbe marseillaise, il y a chez Gelu un satirique véhément. Satirique, non point qu'il égratigne, qu'il déchire ou moralise. Nous l'avons noté déjà, c'est une sorte d'auteur dramatique, et sa satire aussi est dramatique. Elle est, pour ainsi dire, à double tranchant, parce qu'il la met dans la bouche même de ses personnages et qu'elle marque celui qui parle et ceux contre lesquels il s'emporte. Elle frappe à la fois en haut et en bas, les riches et les gueux, ceux qui sont enviés et ceux qui envient. Dans ces chansons dès 1840 on a pu entendre quelques-unes des voix de 48, et les cris qui s'échappent des lèvres pâles de ces meurts-de-faim monteront, à travers les journées de juin, parmi les coups de fusil et les cris des mourants.

Ecoutez le vieux Patience que le charbon a ruiné :

Quan de sizampo oōu Carnavau tou pale
Senti canta mei den din moun fanaou,
E qu'en passan mounle si douno bale,
Li vieou suza lei vilro doou gros eaou,
En tremouran dieou : oou foun de l'abime
Qué t'a poussa? ce qué fumo adamoun
E fe ragea sei miraou : lou carboun!...
Alor, alor lon coumpreni lou crime!...[45]

---

m'a servi d'escabelle — Pour me lancer où vont les éperviers. — Je ne broncherai plus, même d'une semelle... — Je veux ma part de toutes les mangeailles...

45. Quand sous la bise, au Carnaval tout pâle — J'entends chanter mes dents dans mon fanal, — Et qu'en passant où l'on donne des bals, — Je vois suer les vitres de la grosse chaleur, — En grelottant, je dis : au fond de l'abîme — Qui t'a poussé ? Ce qui fume là-haut — Et fait dégoutter leurs miroirs : le charbon... — Alors, alors, je le comprends, le crime!...

Le voici l'accent des révolutions, quand la mesure est comble pour le pauvre, « quand le pétard éclate » :

Se jusqu'aro ai agu, rascas,
La favo sènso jouïssuro,
Qu'aou mens doonni ma mouardiduro,
Sus lou rouiaúme dei richas!
Ièou sièou juste : pas tout pèr un!
Es naoutrei que laouren la rego,
Puei, apanaou et coumoulun,
V'apparas tout! D'aise, coulègo!
D'aise coulègo!...

Qu n'a n'en mete; aqui la lèi!
La troumpetaren dins la Françoo!
En esparpaiant la finanço
Pourra pita, dou pichoun pèi;
Se Paris se voou pas clina
L'a lei pagouns dei jour de festo;
Se Marsio voou reguina,
Brulan lou por e coupo testo!
E coupo testo!...[46]

C'est l'accent de quatre-vingt-treize; ce sera celui de la Commune.

Et si c'est la misère qui nourrit la haine dans les cervelles populaires, c'est aussi l'ignorance, la crédulité qui l'attisent. On coupe les arbres du Cours. C'est, disent les mitrons, pour se venger des émeutes, pour priver d'ombre le peuple, alors que les bourgeois, l'été, sont au frais dans leurs bastides. On installe le gaz; c'est, disent les pêcheurs, pour infecter le poisson

46. Si jusqu'ici j'ai eu, teigneux, — Le guignon sans jouissance, — Qu'au moins je donne mon coup de dent, — Sur le gâteau des rois des riches! — Moi je suis juste : pas tout pour un! — C'est nous qui creusons le sillon, — Puis boisseau et mesure comble, — Vous attrapez tout! Doucement, collègues! — Doucement, collègues!

Qui en a n'en mette : voilà la loi! — Nous la trompetterons dans la France! — En éparpillant la finance, — Il pourra mordre, le petit poisson! — Si Paris ne veut pas s'incliner, — Il y a les torches des jours de fête; — Si Marseille veut rechigner, — Nous brûlons le port, et coupe têtes! — Et coupe têtes!...

et ruiner le peuple. On change le système de mesure; c'est la fin de tout, crient les poissonnières. Un gueux perd son procès et son avocat le saigne. « Ils gagnent la croix du mérite, crie-t-il, en faisant ce métier-là. Ah! plutôt, envoyez-le bien vite, à la loge à cochons, sur un fumier! » Un autre est malade, il se traîne chez un médecin, qui lui conseille la flanelle, le veau, le bon vin, le poulet, le repos... Cela est d'un comique sinistre. On voudrait rire et l'on sent des larmes sous ces grosses boutades. Martel, le cureur de puits, enfant du ruisseau, chante avec un gros bon sens naïf et triste :

Sièou groussié coumo un pan d'ouardi;
Siēou pu ferouge qu'un lou;
Mai se graffini, se moouardi,
Es-ti ma faoulo après tou?
Mounte soun
Lei liçoun
Que m'aourien rascla la grueio
Que s'aprèn dedin la sueio?...[47]

L'ignorance et la pauvreté, qui s'appellent et se commandent, voilà le fléau du peuple... Mais la pauvreté surtout, cause première de l'ignorance. Ah! la pauvreté, Gelu en sait bien l'horreur, pour l'avoir connue lui-même. Cette chasse à l'argent, cette course au pain quotidien, toute sa vie, il a dû s'y courber. Et ses héros connaissent, pour en manquer, le prix de l'argent, entre autres ce Marlusse, qui donne à son filleul cette seule recommandation : « Balthazar, mon bon, fais-toi riche. » N'est-ce pas le temps où Guizot dit : « Enrichissez-vous! » et qui conclut sa leçon par ces vers mélancoliques :

Oh! mai que vici et que chancro, sies taquo
Que s'en va plu : paoureta, paoureta,
D'un amperour faries un abeta!...[48]

---

47. Je suis grossier comme un pain d'orge; — Je suis plus farouche qu'un loup, — Mais si j'égratigne, si je mords, — Est-ce ma faute après tout?... — Où sont — Les leçons — Qui m'auraient râclé le museau? — Qu'apprend-on dans le fumier?

48. Oh! plus que vice et que chancre, tu es une tache — Qui ne s'en va plus : pauvreté, pauvreté — D'un empereur tu fais un hébêté.

En écrivant ces vers, Gelu songeait-il à son génie, à ses rêves, à ses salaires de commis?...

Il y a donc un terrible accent révolutionnaire dans toutes ces chansons. Et Gelu le savait bien, puisque dans toutes ses préfaces il a pris soin de s'en excuser auprès d'un public composé de bourgeois . « Et qu'on n'aille pas me prendre pour un septembriseur au moins » disait-il en 1840. Il se proclamait « ami de la paix et de l'ordre »; il affirmait qu'il avait voulu « plaisanter » et se défendait d'avoir fait appel aux mauvaises passions de la multitude ». En 1855 il disait qu'il avait voulu simplement « mettre à nu », sous une forme essentiellement rude, quelques-unes des plus tristes passions de l'humanité souffrante », et qu'il s'était « contenté de peindre des tableaux ressemblants sans afficher nulle part la prétention d'en rien conclure ». Il se disait — et il avait raison de le dire — impartial avant tout : « Je chante la plainte du faible, de la victime, du pauvre enfin; cette lamentation éternelle qui retentit sur la terre depuis que l'homme y existe... Mais, tout en psalmodiant quelques versets de ce douloureux « Miserere », si je comprends les niveleurs et si mon vers paraît souvent leur être sympathique, cela ne m'empêche point de m'expliquer aussi les conservateurs et de les juger « in petto » sans amertume ».

Il se peut, — et souvent ses héros nous font horreur, — mais en même temps ils nous font pitié et nous sympathisons au cri de souffrance qui monte à travers ces chansons, mais c'est que nous sentons bien que Gelu les a aimés tous ces gueux qu'il a fait chanter ou blasphémer, aimé non pas seulement en artiste comme de beaux types d'humanité, mais en homme aussi, comme des êtres souffrants, dépouillés, traqués... Par là, son œuvre s'amplifie infiniment; elle annonce les « Misérables », de Hugo, « La Chanson des Gueux », de Richepin[49]; l'épopée réaliste de Zola, les âpres études d'Huysmans, les chansons d'Aristide Bruant, les poèmes de Jehan Rictus.

Ainsi Gelu a écrit un poème de la misère, mais cette misère

---

49. Il faut noter que Jean Richepin, qui a passé quelques mois de sa jeunesse à Marseille, où il collaborait aux journaux locaux, a pu y prendre connaissance de l'œuvre de Gelu.

n'est pas grelottante et navrante comme celle des villes du Nord, qui pâtit dans la neige ou la boue, qui souffre dans les ateliers et les usines, c'est la misère plus colorée, plus pittoresque d'une ville du Midi; les pêcheurs, les portefaix, les crocheteurs ont tout de même sur leurs haillons la caresse du beau soleil, où passent dans les plus sordides quartiers de belles filles chantantes, où les plus noires rues s'ouvrent parfois pour laisser voir la mer et l'azur au loin.

Aussi, malgré tout, de telles chansons gardent un accent, non pas gai, mais cocasse et drôlatique par instant. Elles le sont par leur tour d'esprit, par les individus qu'elles évoquent, comme aussi par leur langue admirable, ce vieux dialecte de Marseille, si original que Gelu, même pour un public restreint et qui sait le provençal, doit en donner la clef dans un glossaire; provençal du provençal, langage des halles et des rues, avec des images et des raccourcis dont l'analyse est impossible, cette langue Gelu la manie en maître, de façon précise et large. Il y a ainsi adaptation parfaite du langage aux personnages, comme des personnages au langage, et le tout forme un ensemble digne du plus vif intérêt, l'œuvre la plus remarquable de Provence avant celle de Mistral.

Et pourtant Gelu n'a pas voulu faire œuvre provençale; une œuvre sociale, voilà ce qu'il a voulu donner; il l'a donnée en dialecte marseillais, parce qu'il ne pouvait faire autrement, mais il n'a pas fait exprès d'écrire en ce dialecte, il n'en a eu aucune honte comme aucune fierté, comme d'ailleurs aucune espérance. « L'idiome provençal se meurt, disait-il, en 1840; au train dont va le siècle, avant trente ans cette langue sera aussi difficile à expliquer que la langue des hiéroglyphes pour les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de notre population marseillaise. » En 1855, il reprenait avec force de telles déclarations. « Ce qui était vrai en 1840 se trouve de la dernière évidence en 1855. Dans cet espace de quinze années, le discrédit de l'idiome provençal a fait des pas de géant. La langue pittoresque de nos pères, nous la voyons de jour en jour plus honnie et plus délaissée... » L'année suivante il répète que la langue provençale est « morte et bien morte » et que « la masse du public ne s'intéressera jamais plus à ses productions ».

Il n'y a rien à faire, à son sens. Il jette sur l'évolution des mœurs et des habitudes séculaires, sur le bouleversement des conditions économiques un coup d'œil très perspicace; il voit nettement ce que leur enthousiasme ne permet pas de voir, — et à leur point de vue ils n'ont point tort d'être moins clairvoyants peut-être, — aux jeunes poètes de Font-Ségugne.

Aussi tous les efforts pour épurer, pour réformer cette langue mourante lui paraissent vains. « Vouloir à toute force réglementer l'orthographe de notre dialecte marseillais, c'est s'imposer une tâche vétilleuse pour n'aboutir à rien; c'est donner de l'importance à des niaiseries, *difficiles nugae;* c'est jouer avec l'impossible. L'entreprise est chimérique tout autant que si l'on voulait faire de ce patois brutal une langue académique bien peignée, bien frisée et bien pommadée[50]. »

D'ailleurs pour en arriver là, il faudrait se soumettre à des règles. Or ces règles, où les prendra-t-on? Où est la grammaire, où est le dictionnaire qui pourra faire autorité? Il peut y avoir eu quelques tentaives oiseuses pour en établir, quelques essais plus ou moins sérieux, plus ou moins réussis, mais rien de concluant, rien d'arrêté, rien en un mot qui puisse faire loi. Cela est incontestable. La langue provençale, quoi qu'on en veuille dire, n'a été fixée ni par les travaux de savants grammairiens ni par les œuvres modèles d'écrivains de génie[51]. Et dès lors, comment arriver à s'entendre dans la « Babel provençale? » C'est dire qu'il regarde sans aucune sympathie les tentatives faites autour de lui pour ordonner ce chaos. Ses confrères lui apparaissent bien médiocres; parmi les causes qu'il énumère de la mort du provençal, il place l' « irruption » des « fourbisseurs de gallicismes » dans le sanctuaire national d'où ils ont délogé les chantres aborigènes. « Depuis 1840, dit-il en 1855, « les poètes provençaux ont surgi par centaines. L'article a beaucoup trop abondé sur place pour ne pas être fort avili[52]. »

En 1852 au *Roumavàgi* d'Arles il s'était tenu à l'écart; il avait regardé de travers ces poètes, « cette coterie des

---

50. *Nouvè Granet.* Préface.
51. *Nouvé Granet.* Préface.
52. Chansons, éd. de 1855. Avertissement.

importants » qui « affichait des airs de suprématie » Roumanille, Aubanel, Crousillat, Mistral, J.-B. Gaut. S'il consentit à chanter au dîner, ce fut pour donner « un effroyable coup de massue qui écrasa tous ces arrangeurs de diminutifs[53] », qui se hâtèrent de rengaîner la plupart de leurs manuscrits ». Quand à la sortie Roumanille, entouré de ses fidèles, vint le féliciter, et lui serrant la main avec force, lui dit : « Ah! Monsieur Gelu, combien nous devons vous paraître tous petits », il répondit rudement : « Eh! mon Dieu! chacun fait ce qu'il peut[54]. »

Et depuis il n'y eut point de réunion félibréenne où l'on peut se flatter d'avoir revu le chansonnier. « De même, dit Mistral, que les lions devenus vieux vont vivre solitaires dans le fond du désert, ainsi le vieux poète, qui, tout en maniant magistralement sa langue avait désespéré de sa résurrection, en voyant après lui monter ces jeunes, ivres d'enthousiasme et d'espérances provençales, fit seul sa bande à part, et, dédaigneux, muet, laissa courir la farandole[55]. »

Encore s'il s'était contenté de laisser courir, mais il ne manqua point une occasion d'exhaler sa colère contre les Félibres. D'abord il ne répondit plus à leurs invitations; ensuite s'il ne prit point parti publiquement contre eux il écrivit dans son « Testament littéraire[56] » « De par la sacristie, de par Lamartine, de par l'invincible Cyrus de Solférino, Frédéric Mistral est un grand homme, bien plus grand que le divin Mélésigène. » Déjà il avait traité Jasmin de « perruquier bavard, égoïste enragé, diseur faux et grimacier dont la sensiblerie minaudière fait mal entre les deux épaules ». Mais il reconnaissait en lui un vrai poète. « Il faut lire et relire Jasmin; il ne faut ni le voir ni l'entendre », disait-il.

Dans *Mirèio* au contraire c'est à peine s'il trouve cinquante vers bien venus. Enfin il finit par s'écrier avec rage, agacé peut-être d'un succès qu'il n'avait point connu lui-même :

« Je ne suis point Félibre. Ce nom barbare serait une grande

53. Cité par Risson.
54. Cité par Risson.
55. Edition de 1886, préface de Mistral.
56. Cité par Risson.

injure pour moi. Quiconque s'occupe des Félibres avec intérêt ne peut ni comprendre ni apprécier mes productions. Je ne suis ni charlatan, ni « papegin », ni sacristain, ni tortueux, ni souple échine, ni rimeur de fadaises. Je ne suis point Félibre; qui voudra parler de moi doit laisser complètement de côté toute cette clique de sots présomptueux. »

Et peut-être y avait-il mis dans ce cri quelque jalousie, mais il y avait surtout l'indication d'une divergence d'opinions politiques et littéraires. Le Félibrige à ses débuts se présente comme une littérature catholique, honnête, familiale; et tout de suite il est patronné par Saint-René Taillandier, glorifié par Lamartine, consacré par l'Académie. On voit assez comme il est loin du rude chanteur de la plèbe marseillaise. Peut-être comme Jasmin, Gelu se plaît-il à penser qu'il sera le dernier poète d'oc? Peut-être, très intelligent, voit-il mieux que d'autres la décadence probable du provençal? Mais surtout, je crois, il a eu de son rôle une tout autre conception que celle de Mistral. Il n'a pas voulu voir dans le provençal une langue « littéraire ». Ce noble dessein, qui gonfle d'enthousiasme le cœur des jeunes Avignonnais, il ne le comprend même pas. Ceux-ci sont tout frottés de littératures antiques; l'un d'eux est professeur, l'autre est éditeur, un autre sort du Lycée d'Avignon où il a connu Homère et Virgile; bien que fils du peuple, ce sont des lettrés. Gelu aussi est un lettré, mais il a si longtemps et si bien roulé à travers le peuple du Midi que son vrai tempérament est resté tout populaire. Il ne voit pas comment sous un ciel semblable à celui de la Grèce et de l'Italie on peut renouer la tradition des poètes antiques, faire revivre aux bords du Rhône Naucicaa ou le divin porcher, et, plein de méfiance, content de son œuvre qu'il sait forte et durable, en ce sens qu'elle fixe en traits profonds un moment de la vie de sa cité, il se tient à l'écart, avec un peu de dédain pour une littérature trop jolie, trop gracieuse à son goût, où les diminutifs abondent, où les jeunes filles tiennent une si grande place, dont l'accent enfin est si différent de la clameur de misère et de révolution qui monte de « Bagatouni[57] ».

---

57. Nom d'une partie des vieux quartiers de Marseille.

Pourtant si différent qu'ait été Gelu des premiers Félibres, sur un point au moins il a travaillé dans le même sens qu'eux, et c'est en ce qui regarde la simplification de l'orthographe. Nous verrons quelles ont été les théories de Roumanille, qui a fini par faire adopter généralement son orthographe phonétique; Gelu sur ce point l'avait devancé. Dès 1840, il écrivait le plus simplement qu'il pouvait, et en 1855 il déclarait, tout en proclamant vaine toute tentative d'unification orthographique, qu'il écrivait sa langue « exactement de la même manière » qu'on la prononçait, et « comme si c'était de l'italien, sans aucune lettre inutile ». Il renouvelait l'année suivante cette déclaration, se défendant d'écrire les « r » des infinitifs, les « t » des participes, les « s » des pluriels, les consonnes qui terminent les temps des verbes au pluriel, le « t » final des adverbes de manière provenant d'adjectifs... C'est dire qu'il répudiait toute orthographe étymologique, et c'est justement en ce sens que s'exerçait l'effort des poètes d'Avignon.

Telles quelles, ses chansons ne furent pas aussi méconnues que pourrait le faire supposer la misanthropie de Gelu. Il fut célèbre à Marseille et dans toute la Provence, à partir de 1840; outre les deux éditions de 1840 et de 1856 Gelu put en donner une en 1861, dans laquelle, sans manquer de parler de « l'horreur générale qui accompagne le patois » il consent à mettre une traduction littérale de ses chansons, en s'excusant d'ailleurs sur l'impossibilité de les traduire exactement. Cette traduction devait lui valoir un plus grand nombre d'admirateurs. Il en trouve même à Paris. En 1864 Philarète Chasle, consacrant une de ses leçons du Collège de France à la littérature du Midi, se mit à lire des vers de Gelu. Le lendemain il écrivait lui-même à M. Moutet d'Aix : « Ils étaient là, sept ou huit cents très madrés. Les comtesses et les étudiants, les gros et les petits de Paris ont pleuré et applaudi la *Veouzo Megi*, qui a obtenu le plus complet triomphe dans la vieille salle de Delille, d'Andrieux, d'Ampère et de Rossi. Les grands traits marseillais ont été, non sans raison, trouvés sublimes (12 janv. 1864)[58]. »

Mais ce n'était pas tout de même le succès de *Mirèio*, la gloire

58. V. Mariéton : *Revue Félibréenne*, t. I.

de Mistral, et le vieux chansonnier, qui sentait son génie, souffrait de voir ce jeune rival, à qui tout souriait, alors qu'il gagnait avec peine sa vie, que les deuils venaient l'accabler, qu'aucune consécration officielle ne couronnait sa réputation.

Et même il n'avait plus la joie de la création. Après 1865 sa verve de chansonnier paraît tarie; il ne devait plus faire qu'un petit nombre de chansons, assez médiocres. C'est alors toutefois qu'il apparaît comme un analyste assez sûr de l'évolution sociale, et cela dans le petit roman, qu'il intitule *Noël Granet, Nouvé Granet* (1856).

Il s'y montre très intelligent. C'est tout simplement l'histoire d'un paysan de Vitrolles, qui est allé à Paris voir l'Exposition. On voit aisément comment tel ou tel bon Provençal aurait pu traiter le sujet; il se serait contenté de peindre l'étonnement naïf du villageois arrivant dans la capitale; il l'aurait embarqué dans quelque ridicule aventure, aurait à cela mêlé quelques plaisanteries à l'adresse des Parisiens et c'eut été peut-être un succès de rire.

Gelu procède autrement. Peut-être y met-il moins de bonhomie et de naturel, mais beaucoup plus de force et de finesse d'observation. Son paysan raisonne comme un philosophe, et dans cette simple nouvelle nous indique très nettement quelques-unes des transformations radicales de la société moderne; le développement croissant du machinisme, l'abandon des campagnes, la curée démocratique, au fond tout ce qu'a noté Zola en termes épiques dans la série des *Rougon-Macquart*.

Voici le machinisme et ses conséquences :

« Les machines se sont forgées, puis perfectionnées de mieux en mieux. Chaque progrès rendait des bandes d'ouvriers inutiles. Les hommes ont bientôt été du superflu dans nos ateliers des villes, mais pour cela aucun des anciens campagnards n'a plus voulu retourner à son araire. Au contraire les villages n'ont pas discontinué de fournir au gouffre; il y a eu débordement d'ouvriers. A cette heure la position est encore plus triste. Il y a jusque surverse de mécanique, et le moment où les engins vous embarrassent se trouve juste celui où les artisans des villes se dévorent entre eux. Cependant la campagne en souffre; tout ce qu'il y a de trop aux usines fait défaut aux travaux de la

terre; de sorte que personne n'est plus à sa place et que personne n'est content. »

L'abandon des campagnes, la puissance « des villes tentaculaires », l'attraction de Paris, où se rue la province, irrésistiblement attirée, voilà ce que Gelu a vu d'un œil très perçant. N'y a-t-il pas dans ces quelques lignes comme un premier crayon des Déracinés? » « Il m'a donné des nouvelles, — dit Noël Granet parlant d'un camarade, — d'une multitude de collègues de nos endroits, qui avaient voulu comme lui aller faire fortune à Paris, aller quérir de l'eau à la bonne fontaine. »

« Maximin Gavot, de la Gavotte, est dans la police secrète; Elzéard Mouttet de Château-Neuf est garde de nuit; Baptiste du Bruse est commissionnaire de la boue; Maxime Simian, de Rebuty, est cocher de cabriolet; Lange Marquet de Velaux travaille à la colle forte; Bastien Colombet, de l'Assassin, travaille au rouge qui empoisonne; Paul Mascara d'En-Parière travaille à la soude; Alexis Delui, de Pas-des-Lanciers, est homme de peine dans une fonderie; Pascal Maurel de la Tête-Noire est chasse-bœufs dans la banlieue de Paris... Et tant d'autres, et tant, et puis tant d'autres qui ont laissé la peau et dont sur la terre nul ne parlera jamais plus! »

Il ajoute de façon plus courte et plus forte encore :

« Ce Paris me fait peur. Il est le grand cimetière de la France. Qui y va y reste. »

Et il arrive à la conclusion qui sera celle de Mistral :

« Le métier de paysan est le roi des métiers... Campagnards, nous sommes nés, campagnards nous devons mourir. »

En même temps il dénonce la fièvre des spéculations :

« Votre Bourse a gâté la France jusqu'à la moelle des os et sans rémission. Elle est venue faire la fièvre au travailleur qui avait le plus de persévérance pour amasser quelques sous à la longue et à la force du poignet. Elle est venue lui enseigner qu'il était un nigaud de ramer pendant quarante ans sans espoir de voir s'arrondir son petit pécule, lorsque rien qu'au simple trafic de ses assignats, dans un seul mois et même moins, l'on pouvait faire une richissime fortune en le prenant à l'aise. »

Gelu prévoit aussi comment les chemins de fer vont rendre la vie plus chère, en facilitant les communications et en permet-

tant de vendre au loin ce que l'on consommait auparavant dans le pays même. Enfin Gelu se montre à nous comme un observateur très intelligent de son époque, et c'est, il faut bien le dire, le seul peut-être des poètes provençaux qui ait compris la société moderne; de là sans doute son scepticisme sur la survivance du provençal. A force de rouler, en essayant de gagner sa vie, à travers la France et l'Italie, il s'est sans doute rendu mieux compte que d'autres attachés à leur coin de terre que la société était en grand travail, qu'après la Révolution le bouleversement social n'avait point été arrêté, mais que bien au contraire on assistait tous les jours à une mêlée affreuse. Ce petit roman cache des vues très pénétrantes sous une forme rustique.

Mais cette forme même, non encore assouplie au reste et travaillée, est celle même de la nouvelle et du roman réaliste, tel qu'il se développera chez un Zola par exemple. On a dans cette petite étude l'indication de quelques thèmes, traités par les naturalistes français. On en a aussi parfois la manière. Voici une description de malade :

« Elle semblait un Ecce Homo à l'agonie... Sa tête... vous auriez dit justement un fanal en corne où la mèche du calèn aurait brûlé en dedans, tant la peau était diaphane. Sur sa face de cire jaune safran, le feu du mal faisait étinceler les yeux qui étaient fixes et larges comme des vasistas. Les dents plus serrées que celles d'un étau et plus blanches que le lait, ressortaient comme de petits ossements sur ses lèvres ouvertes et toutes noires de la fièvre... »

Venu plus tard en littérature et maniant le français, ce Gelu sans doute eût eu sa place parmi les romanciers réalistes. En tout cas celle qu'il occupe, si elle n'est pas très large, est bien à lui. Original jusqu'à la sauvagerie. il fut un des plus vrais et des plus rudes tempéraments populaires qui se soient manifestés en Provence. Il fit d'autant plus œuvre provençale qu'il se défendit de vouloir la faire, et son génie est plus profond d'avoir été à moitié inconscient. Il ne comprit pas, il ne pouvait comprendre Mistral, mais cela n'était pas nécessaire. Chacun avec son génie propre, ces deux hommes, que l'on peut appeler grands, sont aux deux pôles de la poésie provençale. Si

Mistral représente le peuple de la campagne d'Arles, dont la noblesse eut à son époque quelque chose d'antique, Victor Gelu restera comme le poète violent, farouche et superbe de la plèbe marseillaise.

IV

Autres réalistes : Garcin. — Achard. — Clément. Bourrelly. — Lejourdan.

C'est à peine si parmi les réalistes marseillais on peut citer encore, — du moment que Bénédit et Gelu les dépassent tous, — quelques rimeurs; certains n'ont aucun intérêt, comme Eugène Garcin[59], bien qu'il se proclame « membre de plusieurs sociétés savantes », comme Achard[60], qui raconte de façon plaisante, une partie au cabanon où rien n'a été réussi, ni l'aïoli qui est tombé, ni le fromage qui avait des vers, ni les fruits qui étaient écrasés, sorte de repas ridicule, parodie d'un dimanche marseillais, comme Marius Clément[61], qui n'a qu'une certaine verve grossière, quand il met en scène des poissonnières ou des « répétières » et qui chante la République de 48, avant les Journées de Juin, devenant bonapartiste par la suite, en bon bourgeois qu'on le devine. D'autres sont plus originaux, comme Marius Bourrelly, rimeur abondant, trop souvent insignifiant, mais qui dans une petite œuvre au moins a su donner une note poignante.

En cet opuscule de quarante-six pages[62], il traite dès 1842, époque où la poésie française est tout entière idéaliste et lamartinienne, le thème qui sera repris par Huysmans, à l'affût de

---

59. Eug. Garcin : « Poésies provençales, *Fables et contes* », 1845; Marseille.

60. Achard : *Uno journado aou Roucas-Blanc;* Marseille, 1842, in-8°, Achard.

61. Marius Clément : « Poésies provençales » paraissant en fascicules de 1848 à 1851, à raison de 1 franc la livraison, réunies ensuite en volume; Marseille.

62. *La Vido d'uno Gourino;* Marseille, 1842. Pour le détail des œuvres de Bourrelly, innombrables brochures, voir Reboul et Lefèvre

sujets réalistes, le sujet même de *Marthe*, la vie d'une fille de joie.

Il la montre dans son village, enfant simple et gaie, toute innocente, puis ses rêves de plaisir et de luxe à seize ans, puis son premier faux pas et sa vie tout entière vouée à la galanterie. C'est alors que le poète, que rien ne fait reculer, trouve des expressions d'une grossièreté voulue, telle que seuls Huysmans ou Richepin en oseront en français.

Il est difficile d'aller plus loin dans la crudité de l'expression, à moins d'avoir un dessin pornographique, et Bourrelly n'en a pas; Bourrelly a, comme tous les poètes de l'époque, des intentions moralisatrices, si bien qu'il va montrer maintenant la détresse, la fin lamentable de son héroïne. Voici les lendemains d'orgie, la fatigue, le dégoût, voici enfin l'affreuse maladie, la fille affaissée devant un triste feu, et devant elle deux bouteilles, où l'on peut lire : « Baume de Copahu ». Et, avec la maladie qui écarte les clients, c'est la misère :

Ti vaquito roumpudo et mouarta de debaoucho;
Ti poues plus boulegar de dessu toun fumié;
La mouar à toun entour emé sa dayo faoucho;
Aro es feni pèr tu, poues countar tei camié...
Dins teis ouessès pourris la mouello se desséquo;
Ta cervello si foundé et toun sang es caya[63]...

Et la voici enfin à l'hôpital; elle va mourir; le prêtre lui apporte le viatique, elle le refuse :

As viscu coumo uno gourrino,
Foou mourri coumo uno catin!...[64]

Il y a du tragique dans cette brutalité, un sentiment de la vie, âcre et poignant, tel que l'auront seulement en France les

63. « Te voilà rompue et morte de débauche; — Tu ne peux plus bouger de ton fumier; — La mort autour de toi avec sa faux moissonne; — Maintenant c'est fini tu peux compter tes chemises, — Dans tes os pourris la moelle se dessèche; — Ta cervelle se fond et ton sang est caillé. »

64. « Tu as vécu comme une débauchée, — Il faut mourir comme une catin. »

réalistes, et ce n'est pas sans doute un titre à la gloire pour ce Marius Bourrelly, mais encore est-ce l'indication qu'il pouvait y avoir en Provence et spécialement à Marseille, une littérature réaliste, à laquelle, moins que les tempéraments, a manqué une doctrine artistique, la persévérance dans l'effort, l'encouragement du public. Mais la plus grande partie du public provençal d'alors, influencée par le goût français, demandait avant toute chose de la poésie idéaliste.

Une preuve de plus que le tempérament marseillais pouvait alors, de lui-même, et comme irrésistiblement, donner ce fruit spécial, c'est un petit livre qui paraît à l'île Bourbon, livre d'un exilé, qui a quitté sa petite ville de La Ciotat depuis quarante-cinq ans. Ce Séraphin Crémazy[65] a beau avoir cherché fortune et l'avoir trouvée à Bourbon, avoir devant ses yeux tous les beaux spectacles de la nature exotique, c'est toujours vers sa vieille Ciotat que revient son esprit, vers son port avec ses poissonniers, ses pêcheurs, ses revendeuses, tout ce peuple pittoresque, parlant haut dans le vent marin, vers son cercle de petits bourgeois railleurs et bons vivants, pour lequel il écrit ses contes. Contes assez sales au reste, dont l'un ne peut décemment se raconter, dont un autre est une histoire de poissonnière, qui assassine d'injures pittoresques un bourgeois qui regarde d'un air méfiant sa marchandise, et dans son indignation met ses robes par dessus sa tête et montre au malotru tout ce qu'elle peut montrer. Et tout cela est dit avec une forme naïve et grossière, une abondance, une truculence d'injures, qui sentent tout de suite la halle aux poissons et font songer à Régnier ou à Rabelais.

Celui-là est un joyeux conteur, celui-ci au contraire est amer comme Gelu, comme Bourelly, et c'est Jules Lejourdan, qui entre 1850 et 1860 publie à Marseille, en brochures volantes divers monologues, contes et chansons, qui d'ailleurs sans grande valeur littéraire, — car ils manquent de style, d'orthographe, de discipline, — ont parfois pourtant de l'éloquence, dénotent

65. Séraphin Crémazy : « *Meis Rapuguos* », poésies provençales; Bourbon, 1863. Le premier de ces contes « Lou Cachet de la Reino », in-8°, 32 pages, avait paru dès 1853 à Bourbon.

un âpre sentiment de la misère populaire. Même après Bénédit et Gelu, ce Lejourdan mérite une petite place parmi les réalistes marseillais.

C'est la verve brutale, l'accent grossier, mais expressif du gros peuple marseillais. Voici Misé Moutto qui vient porter plainte au procureur de la République parce qu'un *nervi* a fait un enfant à sa fille. Elle se perd en détails infinis sur sa vie passée, sur son mari, sur sa fille, avant d'arriver au fait... Le fait « est que l'honneur de cette fille s'est envolé sur un tas de poutres dans la traverse de Longchamp... », que sa fille, sur le point d'accoucher, s'est jetée par la fenêtre, est tombée, heureusement, sur la partie la mieux rembourrée de sa personne, et du coup s'est vue accoucher. Là-dessus scandale dans tout le quartier.

Dins lou quartié ounte restan
Tratoun ma fillo de putan,
De vieil drapeou, de mié piou-celleo,
Et iou, moussur, de maquarello...
Vous demandi s'à quaranto ans
Mero dejà de quatr' enfants,
Vendriou l'hounour de ma pichouno?...
Car despuis qu'aquel avaloir
A mes la man sus la courouno,
Soulet trésor de ma pichouno,
Leis vesins m'an virat lou cuou;
Moun homme passa per gouguou,
Per buto rodo de taverno,
Et meis enfans fious de giberno...![66]

Mais voici le *nervi* qui se défend. Bénédit nous a déjà donné le ton d'une telle réponse; il est grossier et cynique, mais avec quelque chose de familier et de bon enfant qui désarme : cette

66. Dans le quartier où nous restons — On traite ma fille de putain. — De vieux drapeau, de demi-vierge, — Et moi, monsieur, de maquerelle... — Je vous demande, si à quarante ans, — Mère déjà de quatre enfants, — Je vendrais l'honneur de ma petite... — Car depuis que ce goinfre — A mis la main sur la couronne, — Le seul trésor de ma petite, — Les voisins m'ont tourné le derrière, — Mon homme passe pour cocu, — Pour un pilier de taverne, — Et mes enfants fils de Giberne !...

Marguerite Moutte, qu'il aurait séduite, a fait, avant de passer entre ses mains, la joie de tout le quartier,

Portafai, sordat, matalot,
Despuis longtemps l'an radassado;
Quand passo sur la palissado,
Cadun li crido quaoucaren...[67]

Et c'est tout le long du morceau une verve grossière sans doute, mais qui a quelque chose de large et de populaire, ou plutôt de populacier.

Voici quelques types encore qui sentent bien le peuple et le peuple méridional : le ramasseur de cigares, un frère inférieur du Gargamelle de Gelu qui rêve de devenir millionnaire, se voit déjà riche comme un nabab avec quatre maisons sur le Cours, trois sur le Port, deux au Grand-Puits, chaussé de bottines vernies, portant la « faquine[68] », le lorgnon, une montre, des gants beurre-frais, marchant sur des tapis, abonné à la lecture, s'empiffrant à son aise, faisant l'amour à sa guise, se promenant en carrosse, et, suprême bonheur, ne parlant plus que français. Voici le cuisinier qui célèbre les plats nationaux, l'aïoli, la bourride, la bouillabaisse; voici le bon Méridional, hâbleur et paresseux, qui rêve d'engraisser sa femme au point de la montrer à la foire Saint-Lazare et de vivre de cela, sans rien faire, et qui l'engraisse si bien qu'elle en crève; voici les types d'ailleurs immuables de ces contes populaires, le mari trompé, auquel on donne son vrai nom, le paysan à la ville, que tout le monde dupe, le Martégal, qui fait, comme dans Bellot, ses excuses au perroquet, l'inévitable conte d'apothicaire, sans jeu de mots, où l'instrument de M. Purgon joue comme de juste le rôle principal.

Mais à côté de ces plaisanteries assez faciles, il y a chez Lejourdan des accents, semblables à ceux qui soulèvent les chansons de Gelu, le sentiment très poignant de la misère du

67. Portefaix, soldats, matelots, — Depuis longtemps l'ont tripotée, — Quand elle se montre sur la palissade; — Chacun lui crie quelque chose...
68. La jaquette.

peuple, et en même temps de sa haine de la bourgeoisie, et cela c'est tout à fait « peuple » et le style aussi en est « peuple » très profondément.

Voici en effet « l'artisane » qui déclame contre les « capotes » : Quand nous, les femmes du peuple, dit-elle, nous quittons nos paillasses pour allumer le feu, où se chauffe le pain cuit de l'enfant qui pleure dans son berceau, et puis, quand, la chandelle au bout du nez, nous allons à l'ouvrage, la dame reste bien chaudement au lit, en attendant que sa femme de chambre lui apporte le beurre, le café, le petit pain, le verre d'eau, la *Gazette du Midi*... A onze heures, c'est le bain, comme si on devait se laver tous les jours! Ne restons-nous pas, nous, six mois, « avec la croûte sur le corps », — mais la damote paraît-il en a besoin », — et ici il faut renoncer à traduire le plus expressif, mais le plus grossier des langages. « A midi », continue la femme en colère, c'est un bon dîner, pendant que nous mangeons un œuf ou quelques vermicelles, pendant que des familles entières crèvent de faim... Ah! quelle fête le jour où l'on pourra tomber sur les dames... C'est alors qu'il pleuvra des rubans et des capotes...

Adrou sus leis damos, Miqueou!
Car ma mero ques bugadiero,
Quand vis l'estelo matiniero,
Descende aou barquieou per lava
La camié d'aqueli gava
Que dien a seis frumos : Ciceto,
T'entend le vent? — Y fa fresqueto,
Sarre-toi bien dessus moun cur!
Espero un moumènt, viei voulur![69]

N'entend-on pas gronder en de telles paroles l'accent même des Révolutions, des tricoteuses de 93, des femmes de la Com-

---

69. Allez, sur les dames, Michel!... — Car ma mère, qui est blanchisseuse, — Quand elle voit l'étoile du matin — Descend au lavoir pour laver — La chemise de ces gavés, — Qui disent à leur femme : Cicette, — Tu entends le vent?... Il fait frisquet? — Serre-toi bien contre mon cœur! — Attends un moment, vieux voleur!...

mune, qui, en 1871, à Marseille, escortaient les commissaires et les bourgeois arrêtés en les bourrant à coups de clefs?

Dans ce même style rude, sans art, mais expressif, Lejourdan nous montre encore une famille qui meurt de faim, la nuit de Noël, alors que la grande ville fait bombance, une malade à la porte de l'hôpital, qui meurt par un temps de neige, à seize ans; l'enterrement du riche qui a besoin de cinq prêtres pour l'escorter, alors qu'un sac de toile à morues suffira pour envelopper le corps du pauvre. Il nous montre le bâtard, trouvé au coin d'une rue, élevé à la charité, et qui crève de faim et qui pourtant ne veut pas maudire sa mère, abusée sans doute par les paroles d'un trompeur, la vendeuse de betteraves de Gardanne, le type si populaire à Marseille, qui ne fait pas le sou, un soir de mistral... Elle n'a pas bu de vin depuis six mois; son mari est mort, ses quatre enfants n'ont pas même de culotte... Tout le morceau serait à citer, dans son âpre brutalité; sentiments, expressions, accent, tout est vrai, tout s'accorde à donner l'impression que c'est la plainte directe d'une femme du peuple et que l'on se trouve en présence non pas tant d'un document littéraire que d'un document humain. Ecoutons un instant cette plainte :

..... Déjà tan tard
Senso vèndre doux balarabo!...
Tron de sort! Lou mistrau dérabo
Leis aubres que la sus lou Cous!
Que fré que fa!... Oou, l'amourous,
Soun bouyento, croumpas m'en v'uno!...
S'en va mai! — Farai pas fourtuno
Se duro ensin finquo estousoir!
Dar betarabo! cridi fouar!
Pamèn! quuntin counscienço!
La pas de que perdre patienço

70. ... Déjà si tard, — Sans vendre deux betteraves! — Tonnerre de sort! Le mistral arrache — Les arbres qu'il y a sur le Cours! — Quel froid qu'il fait!... Oh! l'amoureux, — Elles sont bouillantes, achetez-m'en une!... — Il s'en va encore! Je ne ferai pas fortune — Si çà dure ainsi jusqu'à ce soir! — Les betteraves! je crie fort — Pourtant! Quelle conscience! — Il n'y a pas de quoi perdre patience — De voir que depuis Saint-Jean — J'allonge

De veire que despuis Sant-Jean
Allongui lou couele d'un pan
Et cadun fa la sourdo oourio!
As de guignoun, paouro Mario!
Tamben voou changea de mestié!
Anarai dins lei grand quartié
Ramassa de bout de cigaro,
Et s'un beau jour la mouar m'embaro,
Sié coume sié, meis quatre enfans,
Se vouelon mangearan d'aglans...[70]

Donc une certaine poésie réaliste, grossière, mais haute en couleurs et forte en gueule, une poésie qui sentait la halle et le ruisseau, mais qui par là même avait eu parfois sa rude beauté, voilà seulement ce que pouvait donner Marseille. Mais il est bien vrai de dire que cela n'était pas du tout littéraire, c'était, sans aucune érudition, comme sans aucune fadeur, la production naturelle d'un peuple, volontiers conteur, qui a de la verve, et qui sait le montrer. Il faut nous en détourner, si nous voulons poursuivre notre étude.

---

le cou d'un pan, — Et chacun fait la sourde oreille, — Tu as du guignon, pauvre Marie! — Eh! bien, je veux changer de métier; — J'irai dans les grands quartiers, — Ramasser des bouts de cigares, — Et si un beau jour la mort m'emballe, — Soit comme soit, mes quatre enfants, — S'ils veulent, mangeront des glands!...

QUATRIÈME PARTIE

LES ESSAIS D'ORGANISATION

CHAPITRE PREMIER

Deux exemples : Brizeux. — Jasmin.

Nous voici maintenant à l'instant où ces trois courants qui se sont avancés d'un mouvement parallèle, — mais à si peu de distance qu'ils se sont touchés et mélangés à tout instant, — vont converger de façon définitive et se fondre en un seul courant, grossi de toutes leurs forces.

Mais avant d'arriver à ce confluent, il nous faut dresser la figure de deux poètes, qui ont eu chacun à leur manière une influence incontestable sur le développement de la poésie régionale et méridionale; je veux parler du breton Brizeux et du gascon Jasmin, dont le grand exemple s'élève au-dessus de tous comme un encouragement au cœur de nos poètes.

Nous ne songeons point, après tant d'excellentes critiques, à faire de leur œuvre une étude particulière; ce qui nous intéresse c'est la portée, c'est le rayonnement de cette œuvre, c'est l'influence qu'elle a pu exercer sur les poètes provençaux. C'est cela seulement que nous voulons examiner maintenant.

I.

Brizeux.

Brizeux[1] est le premier de ceux qu'un de nos contemporains appela les « déracinés », ou plutôt c'est le premier qui se rend

1. V. sur Brizeux, J. Roux : *La Poésie Bretonne au dix-neuvième siècle;* Paris, Lethielleux. — H. Finistère : *Brizeux et l'idée bretonne;* Paris, Lemerre. — Richard : *Brizeux à Montpellier;* Vannes, br. de 16 pages. — Souriau : *Les*

compte qu'il est un « déraciné ». Car Chateaubriand le fut, sans doute et Lamartine le fut, et « le mal du siècle » ne fut peut-être aussi que le « mal du pays », mais Chateaubriand et Lamartine ne comprirent pas ou n'avouèrent pas nettement d'où venait leur souffrance, Brizeux fut le premier qui s'en aperçut et qui ait osé le dire.

Marie ose montrer ses coiffes de lin, en plein Paris, en pleine fièvre romantique. A vrai dire le romantisme n'y est peut-être pas aussi étranger qu'on pourrait le croire au premier abord. Certains romantiques, tels que Charles Nodier, Claude Fauriel, nous l'avons vu, s'intéressent à la littérature étrangère. D'autres, et la plupart, remontent aux sources du Moyen âge, à la recherche des légendes. Or la Bretagne, n'est-elle point, par rapport à la France, une terre étrangère, n'a-t-elle point donné une poésie populaire, n'est-elle point la terre classique des enchanteurs et de la chevalerie mystique? Dans le succès de *Marie*, qui tout de suite fut considérable, ne faut-il pas voir une confirmation de tous ces sentiments qui sont alors à l'état latent dans toutes les âmes littéraires?

Brizeux semble s'être rendu compte de ces raisons romantiques de son succès. Sainte-Beuve[2], dix ans plus tard, constatait une différence notable entre les deux éditions de *Marie*.

« La première, dit-il, portait moins uniquement le cachet distinctif de la Bretagne. Dans la seconde édition le caractère breton prit le dessus, mais d'une façon un peu affichée. Tous les noms de bourgs, de fleuves et de montagnes, qui d'abord étaient écrits à la française, revêtirent l'orthographe celtique et purent paraître bizarres d'harmonieux qu'ils étaient. C'est que dans l'intervalle l'auteur, comprenant quel parti il y avait à tirer de cette contrée bretonne où un simple retour de cœur l'avait porté au début, s'y était enfoncé avec une sorte d'amour sauvage et d'ivresse impétueuse. »

---

cahiers d'écolier de Brizeux, R. latine, 1903, pp. 763-65. — Ch. Magnin, article sur les *Bretons* dans la *Revue des Deux-Mondes*, 4 août 1845. — Sainte-Beuve : *Portraits contemporains*, t. II. — Surtout l'abbé Lecigne : *Brizeux*, Poussielgue; Paris.

2. Sainte-Beuve : *Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1841, et *Portraits Contemporains*, t. II, p. 299.

Un simple retour du cœur, sans doute... tout d'abord... Le petit Breton qui vient à Paris à vingt et un ans, s'y trouve dépaysé; il cherche où rattacher son âme; tout lui manque, avec l'air natal; il entend lui aussi la voix qui chante :

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime.

Or la nature, ce n'est pas pour lui cette abstraction que célèbrent la plupart des poètes du temps, la nature, c'est la Bretagne...

« Au milieu des incertitudes de notre temps... disait Brizeux[3], la nature est une sympathie toujours visible et vivante où l'on aime à se reposer. Là toutes nos facultés peuvent se développer à l'aise et s'appliquer, notre intelligence concevoir, notre cœur aimer, notre imagination librement déployer ses ailes... »

C'était avouer que la nature, c'est-à-dire ici, la Bretagne était nécessaire à la pensée du poète, que cette pensée ne pouvait se réaliser que dans le cadre de son pays natal et de ses souvenirs d'enfance. C'est par un sentiment tout semblable que plus tard Alphonse Daudet, disait à son fils : « C'est une habitude de mon esprit de localiser tous ses sentiments. Les mots *amour*, *félicité*, *foi*, *désir* ne demeurent pas chez moi à l'état abstrait; ils prennent des figures, participent à des épisodes. Or la lumière qui les environne est toujours celle de mon pays. C'est sous le ciel de Provence que je place des traits d'héroïsme, d'abnégation, de générosité. Pour que je vienne en état de transe, d'inspiration, il me faut le soleil de là-bas et jusque dans l'extrême douleur je me représente des routes chauffées à blanc, d'une intensité crue qui me désespère et me brûle[4]. »

Dès 1830 Brizeux éprouvait ce besoin de replacer sa pensée dans son cadre primitif; il est le premier qui l'ait indiqué aussi nettement et son indication sera féconde.

Cependant Brizeux, comme Daudet plus tard, entrevoit la vérité et n'a pas le courage d'y conformer sa vie. Toujours il restera flottant entre Paris et la Bretagne. *Marie*, ce n'est point

3. Préface à la première édition de *Marie*.
4. V. Léon Daudet : *Alphonse Daudet;* Paris, Fasquelle.

le poème des champs, non pas même celui de l'Armorique, c'est l'élégie du Breton à Paris, le soupir, le rêve de l'exilé, qui voit son pays comme un beau rêve, sans faire aucun effort pour que ce rêve redevienne une réalité. Malgré ses appels au pays, Brizeux n'a pas le courage de retourner chez lui; indépendant au point de vue pécuniaire, sans aucune nécessité qui le retienne dans la grande ville, il reste à Paris, ou plus tard voyage en Italie, mais ne fait en Bretagne que des séjours..

Cette impuissance et cette contradiction détermineront toute la vie et toute l'œuvre de Brizeux; il a été le poète de la Bretagne, mais il en a été le poète français; il a été le poète de la Bretagne catholique, il s'est écrié :

Nous adorons Jésus, le Dieu de nos ancêtres;

mais il n'a pas été lui-même un catholique convaincu, pratiquant; il a été le poète de la terre celtique, mais il a subi toute sa vie l'attraction des terres latines, il a été le poète de la Bretagne obstinée, mais aussi de la Bretagne expirante, dont il écrit l'élégie...

Malgré tout il a fait beaucoup pour elle, d'abord cette idylle de *Marie*, devenue tout de suite populaire, ensuite celle de *Primel et Nola*, la plupart des pages de la *Fleur d'Or*, les *Histoires Poétiques*, qui sont, hélas! plus prosaïques trop souvent que ne le promet leur titre, et plus encore sa grande épopée, *Les Bretons*.

Ce fut à son premier retour d'Italie que Brizeux entreprit sa grande œuvre. Son esprit s'était mûri dans la contemplation des chefs-d'œuvre, et surtout l'exil avait agi sur lui comme il le fait d'ordinaire. Par opposition à ce qu'il avait vu il avait mieux compris son pays; par contraste avec les contrées méditerranéennes sa terre lui apparaissait à demi barbare, belle par sa rudesse même, mère des laboureurs et des pêcheurs. C'est une telle Bretagne qu'il veut chanter; durant quelques années il la parcourt, se mêlant aux paysans, causant avec eux, le soir, à la veillée, leur faisant raconter les légendes du vieux temps. Avec toutes ces légendes, avec les fêtes, les pardons, les processions, les noces, les jeux, les luttes, avec les villes et les villa-

ges, les flots et les îles, il veut bâtir un grand poème, celui de la vieille Bretagne, qui va mourir, et dont il faut, avant qu'elle s'éteigne, fixer le beau visage déjà ridé.

« Cette moisson, disait le poète dans sa préface, il fallait la recueillir avant qu'elle fût étouffée sous l'impitoyable niveau des idées modernes... »

Nous ne pouvons nous attarder à l'examen de ce poème; il est intéressant par sa conception plus que par son exécution. C'est le premier poème rustique que l'on ait tenté en France, et Brizeux s'en vantait à juste titre[5]. C'est aussi la première épopée régionale. En ce sens c'est une première ébauche de l'œuvre mistralienne. Mais le style en est d'une mollesse regrettable et parfois d'une faiblesse déconcertante. De longues descriptions plates ne sont relevées que par des apostrophes lyriques, dont quelques-unes sont assez vives, mais qui ont le tort d'introduire à tout instant le poète au milieu de l'action. Quelques beaux vers, mais noyés dans une masse amorphe.

L'intrigue banale, montrant deux amoureux contrariés qui finissent par se marier, n'intéresse nullement, elle n'est que le fil lâche destiné à relier les divers épisodes. Bref cette grande œuvre est manquée.

Toutefois, on peut çà et là relever certains accents qui annoncent et préparent certains passages de *Mirèio* ou de *Calendau*, telle l'invocation à la Bretagne qui ouvre le poème, comme l'invocation à l'âme provençale se place en tête de *Calendau*, tels encore ces vers :

> O peuples de Léon, de Tréguier, de Cornouaille,
> Avec tant de ferveur vous pour qui je travaille,
> Gens de Vanne, écoutez, comme des fils pieux,
> Car je veux aujourd'hui parler de vos aïeux!...[6]

que rappellent de très près ces deux vers de Mistral :

> Desempiei Arle jusqu'à Venço,
> Escoutas-me, gènt de Prouvenço[7].

---

5. V. Préface de *Les Bretons*.
6. *Les Bretons*, ch. III.
7. *Mirèio*, ch. V.

Tel le tableau des lutteurs comparable à la course des hommes décrite par Vincent au premier chant de *Mirèio*, telle enfin l'évocation des âmes des morts (Chant XVIII) qui fait songer à la traversée du Rhône par Ourrias, la nuit de Saint-Médard, où les noyés parcourent en procession les rives du fleuve[8].

Mais remarquons que le poème de Brizeux, bien que Breton, est moins triste que celui de Mistral. Brizeux est optimiste, tout finit bien chez lui. La campagne pour lui, c'est un séjour de paix et d'innocence, où habite le bonheur inconnu des villes; conception de citadin, celle de Virgile, celle de Lamartine, celle de tous les poètes pour qui la nature fut simplement un repos. Mistral, qui a vécu dès l'enfance au milieu du peuple des campagnes, sait bien que dans cette société rustique il y a des riches et des pauvres, qu'il y a toute une hiérarchie, et que l'amour s'y trouve comme ailleurs contrarié et meurtri.

Mais plus que *Marie*, plus que les *Bretons*, plus que les autres œuvres françaises de Brizeux, deux petits recueils qui n'ont point fait sa gloire, le signalent à notre attention. Ce sont deux recueils écrits en langue bretonne, avec une traduction française, *Telen Arvor* et *Furnez Breiz*.

Telen Arvor, c'est la *Harpe d'Armorique*, la harpe d'or, qui se taisait, les cordes rompues, abandonnée sur les rochers, devant la mer, et que le nouveau barde fait de nouveau chanter avec les fibres de son cœur. Elle chante, la petite harpe d'or, que les Bretons sont toujours la race forte, elle chante la lande, où fleurit toujours la fleur d'amour, elle chante pour les laboureurs et pour les conscrits, pour le bûcheron et pour le cloutier, pour tout le peuple de Bretagne, et parfois aussi elle est malicieuse, quand elle se moque de M. Flammik, le campagnard déguisé en bourgeois, qui a fait couper ses cheveux par le tondeur aux moutons, a revêtu les modes de Paris et parle un langage qui n'est plus du breton et n'est pas encore du français.

Ce recueil parut à Lorient en 1844. Dans une courte préface, Brizeux protestait contre ceux qui pouvaient s'étonner de le voir écrire en breton; il affirmait les droits de la langue celtique,

---

8. *Mirèio*, ch. v.

remis au jour par les travaux du grammairien Le Gonidec : « Ne brisons pas, concluait-il, les sentiments particuliers où l'homme a le mieux conscience de lui-même. L'idiome natal est un lien puissant; soyons donc fidèles à notre langue natale, si harmonieuse et si forte au milieu des landes, loin du pays si douce à entendre. »

Ce petit volume eut du succès; Saint-René Taillandier, l'ami de Brizeux, dans la préface à l'édition définitive de ses œuvres, nous dit : « La plupart de ces chants sont bien connus aujourd'hui de Vannes à Kemper et de Kemper à Tréguier. Les bardes rustiques les débitent aux fêtes patronales avec accompagnement de biniou, les métayers les répètent au coin de l'âtre pendant les soirées d'hiver. » C'est de cet instant que date en Bretagne le mouvement qui a revendiqué pour le celte les droits de langue nationale.

Après avoir composé ces quelques chansons pour le peuple de Bretagne, plus de dix ans après, Brizeux donnait un recueil de proverbes bretons (1853), qu'il intitulait « Furnez Breiz, Sagesse de Bretagne ». Au jour le jour, pendant ses séjours successifs en Bretagne, le poète avait recueilli ces dictons « de la bouche même des marins et des laboureurs ». Il y en avait de mélancoliques et de charmants; il y en avait de malicieux; c'était l'humble trésor de l'expérience populaire que le poète de *Marie* avait patiemment amassé.

Sans doute l'œuvre française de Brizeux par son ampleur et l'ambition de son effort dépasse de beaucoup ces deux petits recueils, mais à notre point de vue ces petits volumes sont plus intéressants que tous les vers français de Brizeux. Plus que *Marie* et que les *Bretons* qui cependant montraient la possibilité d'une poésie de terroir, c'était cette tentative d'écrire en breton pour des Bretons, qui devait être féconde, non pas seulement pour le pays même de Brizeux, mais pour toutes les provinces de France et spécialement pour celles du Midi.

Brizeux avait bien compris comment la vieille langue se liait aux vieilles mœurs, et comment le tout formait un ensemble si parfait que laisser s'abolir la langue, c'était porter atteinte à l'âme du pays.

Dans la *Fleur d'Or* il s'adressait avec véhémence aux prêtres

de Bretagne, qui dans leurs écoles n'employaient plus le vieux parler, et il s'écriait :

> Niveleurs imprudents, la vieille langue éteinte,
> Tous les vices nouveaux chez vous arriveront...

Mais il avait compris aussi, comme devaient le faire les Félibres, que, pour réclamer les droits du breton, il fallait que ce breton fût une langue et non un patois, et c'est pour cela qu'il avait dignement célébré l'œuvre celtique du grammairien Le Gonidec[9].

Après avoir raconté avec émotion sa courageuse existence, Brizeux concluait : « En face de la civilisation nouvelle, Le Gonidec a fait ceci que le breton est écrit au dix-neuvième siècle avec plus de pureté qu'il le fut depuis l'invasion romaine : la mort du breton, si Dieu le voulait ainsi, serait donc glorieuse. Ce n'est plus ce style franco-breton qui ne présente à l'esprit qu'un sens confus; c'est un style sincère et original, qui, lorsque l'ancien mot a été reconnu et saisi, fait briller les yeux du laboureur et va remuer dans son cœur les sources vives du génie celtique... »

Il concluait : « Une doctrine un peu large devrait aimer en regard même du génie de la France cette variété du génie breton », et de nouveau il adjurait ses compatriotes de rester fidèles à leur vieille langue.

Il y avait en de telles déclarations bien des idées neuves et qui devaient être fécondes. Cette façon de réclamer sans colère, avec une douce dignité, les droits d'une langue à l'existence devait être dix ans après celle des meilleurs d'entre les Félibres; cette conception de deux langues, cohabitant sur le même sol, l'une servant aux rapports avec les autres provinces, l'autre exprimant plus spécialement le génie de chaque province est encore aujourd'hui le rêve de bien des régionalistes; enfin le souci d'établir la langue dans toute sa pureté, de ne point par-

9. Ancien Chouan, absous par l'amnistie de Brumaire, ami de la Tour-d'Auvergne, membre de l'Académie celtique, auteur d'une grammaire celto-bretonne (1807), de deux dictionnaires bretons et d'une traduction de la Bible en breton.

ler « patois », nous le retrouvons chez les poètes d'Avignon, qui rejetteront le provençal contaminé et prétendront écrire, en l'épurant de toute infiltration française, une langue vraiment littéraire et vraiment nationale.

Cette influence est d'autant moins douteuse que Brizeux eut des rapports avec les gens du Midi. De janvier à mai 1836, Brizeux fait à Marseille un cours de poésie française. Il y avait été appelé par Ampère, qui avait fait l'année précédente des leçons brillantes devant l'*Athénée* de Marseille; Brizeux accepta avec joie cette proposition flatteuse, que lui procurait sa jeune gloire et ne pouvait manquer de l'affermir. « Le sujet de ce cours, nous dit Saint-René Taillandier, était une théorie générale de la poésie, éclairée par maints exemples de l'école nouvelle. L'autorité de son nom déjà connu, la protection des vers de *Marie*, la délicatesse des aperçus littéraires assuraient bientôt à Brizeux un auditoire d'élite. »

Le succès de Brizeux fut très grand; Marseille était alors férue de poésie; Lamartine quelques années avant avait été admirablement accueilli; Brizeux fut l'objet de toutes les attentions. L'*Athénée* lui offrit un banquet. « C'est une courtoisie, disait Brizeux, dont en vérité dans notre orgueilleux Paris, nous sommes peu capables[10]. »

Le cours lui-même fut très suivi; nous en avons la preuve dans les lettres de Brizeux[11] et dans les journaux marseillais. Le critique du *Sémaphore*, Polydore B... se répandait en éloges sur le compte du poète[12].

Brizeux devait conserver de son séjour un souvenir délicieux; il ne cesse dans ses lettres de vanter la douceur de l'hiver provençal et l'amabilité des Marseillais; enfin dans une édition postérieure de *Marie* il insérait un petit poème en l'honneur de Marseille.

Jamais il ne devait oublier les terres du Midi[13]; il écoutait

---

10. V. Abbé Lecigne, *op. cit.*
11. *Ibid.*
12. V. *Sémaphore de Marseille*, 30 janvier 1834.
13. En 1844 et 1847, il traverse encore Marseille se rendant en Italie.

avec plaisir les voix fraternelles qui s'en élevaient, il disait en breton, à Jasmin, poète de Gascogne :

Cher poète, il faut nous défendre
Disons aux Gaulois méchants :
Pour chanter Dieu dans la campagne,
Chaque petit oiseau a son langage[14].

Cette même image il la mettait en vers français, plus tard :

Oh! l'ardent rossignol, le linot, la mésange,
Pour louer le Seigneur n'ont pas la même voix;
Dans la création tout s'unit, mais tout change
Et la variété, c'est une de ses lois[15].

Ainsi dira Roumanille :

D'abord que Dieu m'a fa bouscarlo,
Siéguen bouscarlo, e rèu-pièu-pièu!...[16]

Et quand Brizeux dit :

La niveau, c'est la mort.

Pouvons-nous ne pas songer aux paroles d'Aubanel :

La rascladuro pòu passa; aubouraren toujour la testo[17]...

Ce qui devait encore rapprocher Brizeux du Midi, ce fut son amitié avec Saint-René Taillandier. Nous avons déjà parlé de cet esprit délicat qui encouragea les premiers efforts des Félibres. C'est lui qui ferma les yeux de Brizeux, dans cette ville de Montpellier où le poète épuisé était venu chercher la douceur des soleils méridionaux.

Fût-ce à l'instigation de Saint-René Taillandier, fût-ce simple

14. V. *Telen Arvor.*

15. Aux Prêtres de Bretagne : *La Fleur d'Or.*

16. « Puisque Dieu m'a fait fauvette, — Soyons fauvette, et rèu-pièu-pièu ». Roumanille, Epigraphe de : *Lis Oubrelo*, éd. 1860, Avignon.

17. « Le niveau peut passer; nous relèverons toujours la tête ».

geste tout indiqué, les jeunes poètes provençaux se tournèrent tout naturellement vers Brizeux, quand ils se réunirent à Aix en 1853, et lui demandèrent l'encouragement de son autorité. Brizeux envoya à ses jeunes admirateurs de Provence un salut fraternel en vers harmonieux, et tant soit peu mélancoliques :

Le rameau d'olivier couronnera vos têtes;
Moi, je n'ai que la lande en fleurs;
L'un, symbole riant de la paix et des fêtes,
L'autre symbole de douleurs.

Unissons-les, amis! Les fils qui vont vous suivre
De ces fleurs n'ornent plus leurs fronts;
Aucun ne redira le son qui nous enivre
Quand nous, fidèles, nous mourrons...

Mères, tout en filant apprenez à vos filles
Les mots antiques du pays...[18]

Il joignait à ses vers une lettre adressée à Roumanille; il disait : « Comme j'ai défendu ma langue et ma race, vous défendez la vôtre. Mon cœur est avec vous. »

Roumanille répondait à Brizeux, en lui adressant une traduction provençale de son cantique « La Prière des Bouviers », et J.-B. Gaut lui adressait en remerciements des vers abondants :

Barde, qui fais vibrer avec idolâtrie
Le luth harmonieux de la mère patrie,
Ta voix a retenti parmi nos cours d'amour,
En se mêlant aux voix des nouveaux Troubadours;
La Muse a suspendu sa chanson provençale
Pour ouïr les accents de la terre natale...[19]

Enfin lorsque cinq ans après Brizeux mourait à Montpellier, une grande foule suivait son cortège funèbre[20], et Mistral dans l'*Armana* de 1859 lui consacrait ces lignes :

« Mais que dirait la Bretagne, cette bonne sœur de la Pro-

18. V. *Roumavàgi deis Troubaires;* Aix, 1853.
19. V. J.-B. Gaut : *Lou Gay-Saber*, cité au ch. III de cette partie.
20. V. Saint-René-Taillandier : *loc. cit.*

vence, si les Félibres ne laissaient pas tomber une larme sur la tombe de son fils, le pauvre barde Brizeux? Auguste Brizeux faisait pour son pays ce que nous faisons pour le nôtre; il défendait l'antique langue celte; il chantait les Bretons, il chantait pour eux dans le parler breton. Voilà pourquoi de loin il nous avait tendu la main... »

C'en est assez pour nous montrer comment Brizeux fut pour les jeunes poètes de Provence un exemple, un grand exemple. Il fut en somme l'initiateur le plus justement célèbre de la poésie provinciale, et même dialectale; le premier à Paris il montra que cette poésie était possible. Sans doute son style n'est pas assez ferme, sa vision n'est pas assez rigoureuse, c'est un élégiaque avant tout, c'est un intellectuel, ce n'est pas le fils du peuple qui chante le peuple, il n'importe; dans cette voie qu'il a ouverte d'autres le dépasseront, mais il a ouvert la voie.

II.

Jasmin.

En même temps que celui de Brizeux, un grand exemple se dresse devant les poètes de Provence, c'est celui du perruquier d'Agen, célèbre alors par toute la France[21].

Si j'ai voulu, en ces quelques pages, isoler, pour mieux la mettre en valeur, la figure de Jasmin, c'est que, dès avant les Félibres, il résume en sa personne les divers sentiments qui agitent le peuple des provinces méridionales, il est à la fois poète-ouvrier et poète dialectal.

---

21. V. Jasmin : *Œuvres complètes*, éd. Boyer-d'Agen; Paris, Havard, 1889. Léon Rabin : *Jasmin, sa vie et ses œuvres;* Paris, 1867.

On trouvera dans ces deux volumes les indications et même le texte de tous les grands articles consacrés à Jasmin par Ch. Nodier, Sainte-Beuve, Léonce de Lavergne, etc...

Or, pas plus que celle de Brizeux, mon dessein n'est ici de considérer en elle-même l'œuvre de Jasmin; il me suffira de montrer comment cette œuvre contient en germe déjà une grande partie de l'œuvre félibréenne, et comme d'autre part son rayonnement fut pour nos jeunes Provençaux le plus précieux des encouragements, Jasmin étant le plus grand exemple alors connu de poésie populaire et méridionale.

Oui, l'on peut dire de lui ce qu'il disait fièrement du général Lannes : « Ero Puple et Gascou[22]. » Il était peuple, aussi peuple qu'on peut l'être, aussi pauvre, aussi dépourvu... Parmi les poètes provençaux il n'y en a point qui soit parti de plus bas; il n'y en a point qui ait pu dire que c'était dans sa famille une tradition que de mourir à l'hôpital[23]; seul le pauvre Tavan, dont nous verrons le profil de paysan naïf, pourra revendiquer une aussi humble origine.

Toutefois être peuple, cela ne suffit pas pour donner une poésie populaire. Nous avons vu combien de poètes-ouvriers s'étaient égarés dans l'imitation des modes françaises. Et Jasmin faillit un moment succomber à cette tentation, un moment l'on put croire qu'il allait devenir un Béranger gascon, quand on le vit, gagné lui aussi par ce que Michelet appelait « la puissante électricité de Juillet », chanter les Trois Glorieuses, le général Foy, la Liberté, le Bon Dieu libéral, le Serment de la Garde Nationale et l'indépendance de la Pologne[24].

Cela ne dura point; il se ressaisit bien vite; malgré les encouragements de l'Académie d'Agen, qui couronnait son ode sur la statue de Henri IV[25], il sut échapper à l'Ode comme à la chanson libérale, comme à l'imitation du Lutrin[26], il sut être lui-même, en étant vrai.

---

22. V. *Odes*, éd. Boyer d'Agen, t. III, p. 60.

23. V. *Jasmin*, t. II, p. 93.

24. V. t. III, *Odes*, et t. IV, *Chansons*.

25. V. t. III : *Lou Tres de May*, ode couronnée par l'Académie d'Agen, par mesure exceptionnelle en faveur de la langue d'oc, proscrite alors des concours académiques.

26. Dans : *Lou Chalibari*, poème héroï-comique, 1825.

C'est là sa devise; après ces années de tâtonnements inévitables, dès 1830, il peut s'écrier :

Arri lou faù! Bouli lou bray[27].

et c'est précisément cet accent de vérité, cette sincérité puissante qui vont faire de lui le poète du peuple, acclamé par les foules pendant trente ans.

Animé par ce désir de vérité, il arrive à créer véritablement un genre, qu'on ne connaissait point dans la littérature de France ni de Provence, le petit poème populaire, dramatique et sentimental.

Il en trouve la forme dès 1835 en écrivant l'*Abuglo de Castel-Cullié*[28]; tout y a l'accent de la vérité, l'histoire que Jasmin n'a point inventée, les paysages, les personnages, le détail de la description, la langue parfaitement adaptée aux sentiments; en même temps tout y est concerté en vue d'un effet dramatique; en relisant ce poème maintenant encore, on n'a point l'impression qu'il ait sensiblement vieilli, on en goûte encore le charme et l'émotion, mais ce devait être bien autre chose, lorsque Jasmin le déclamait.

On a conservé le souvenir de ces innombrables séances, où se pressait le peuple de toutes les villes méridionales, lorsque Jasmin allait de ville en ville, pèlerin de la charité, réciter l'*Abuglo*, *Françouneto* ou *Malto l'Innoucento*[29]. Il savait exciter le rire et les pleurs; il dominait la foule comme un grand acteur et la faisait vibrer à son gré; il pouvait écrire à Sainte-Beuve, en 1851 : « Depuis seize années, sans rater aucune séance, Nord ou Midi, j'ai pu prendre un auditoire de mille à trois mille âmes, en ce moment froides et compassées, et produire sur elles, moi seul, en récitant l'*action*, autant d'effet et d'émotion qu'une troupe d'acteurs en la jouant. »

Et il ajoutait, avec beaucoup de bon sens : « ... C'est mon

---

27. « Arrière le faux. Je veux le vrai ». *Moun Soubenis* (1830), v. t. II, p. 95.

28. V. t. I, p. 2 : *L'Aveugle de Castel-Cuglier.*

29. *Marthe la Folle*, 1845. Parmi les poèmes de longue haleine de Jasmin, citons aussi *Lous dus frays bessoun* « Les deux frères jumeaux (1846) et la *Semano d'un fil* « La Semaine d'un fils », dédié à Lamartine (1849).

genre de poésie qui fait en moi si beau jeu au lecteur, au conteur; donnez-moi des chefs-d'œuvre dans les deux autres genres, *dialectique* et *romantique* et le geste et l'œil et la voix, tout s'éteindra en moi[30]... »

Ce fut justement sa grande intelligence que de savoir quel était son genre et de s'y tenir; par là il évita de s'égarer comme tous ceux dont nous avons raconté la médiocre histoire, mais en trouvant le bon chemin, en s'y engageant d'une manière si triomphale, il le montrait à d'autres, il le montrait à ce jeune Joseph Roumanille, qui, à son exemple sans doute composait des poèmes sentimentaux et dramatiques[31], il le montrait, plus tard, à ce jeune Frédéric Mistral, qui composait en 1853 « La Fin du Moissonneur[32] », poème populaire et touchant, il le montrait à tous les jeunes gens qui dès 1852, non contents de publier leurs vers, voulaient eux aussi les réciter devant un public, comme Jasmin, et qui, pour les réciter, organisaient les Congrès d'Arles et d'Aix[33].

Oui, déjà dans ces poèmes populaires de Jasmin, il nous est permis de voir un premier crayon de *Mirèio*, non pas seulement parce qu'ils sont écrits en langue d'oc, mais par le cadre, l'atmosphère même où ils se déroulent, par la couleur de leurs paysages, par la vérité de leurs personnages, par tel ou tel détail de composition. Dans l'*Abuglo*, dans *Françouneto* on voit apparaître une sorcière et un sorcier, qui ont bien quelque parenté avec la vieille *Tavèn*, créée par Mistral, dans *Françouneto* on chante une chanson d'amour, comme au chant III de *Mirèio* s'élève la fameuse chanson de *Magali*. Ecoutons le début de *Maltrò* :

Pret des bors que lou Lot, sans brut, cade moumen,
Poulounejo fresquetomen
Dambé soun aigo fino-claro,
Débat d'ourmes folchuts un ouslalet se sarro...[34]

---

30. V. *Lettre à Sainte-Beuve*, citée au t. III des *Œuvres*. Appendice.
31. V. Roumanille : *Li Margarideto* et Chapitre suivant.
32. V. ch. III de la même partie.
33. V. Chapitre III.
34. « Près des bords que le Lot, sans bruit, à chaque moment — Baise fraîchement — De son eau claire, transparente — Sous des ormes touffus — Une maisonnette se cache... »

Et voici celui de *Mirèio*, tout de suite après l'invocation :

De-long dóu Rose, entre li pibo
E li sauseto de la ribo,
En un paure oustatoun pèr l'aigo rousiga
Un panieraire demouravo...[35]

Au reste on ne saurait pousser plus loin sans puérilité de pareilles assimilations; si l'œuvre de Jasmin a été pour Mistral un grand exemple de poésie populaire et dialectale, je ne prétends nullement qu'il en ait jamais imité le détail.

Mais sans doute le plus bel exemple que donne Jasmin, c'est encore sa fidélité à son état populaire, à son métier qui lui assure le pain quotidien. Comme tous les ouvriers-poètes dont nous avons parlé, c'est une solide tête méridionale, qui aime la gloire, mais ne se laisse point griser par elle au point de se mettre entre les mains de cette redoutable maîtresse. D'ailleurs comme tous les autres, il se rend très bien compte que sa gloire est d'être poète et peuple à la fois, et que s'il lâchait le peigne et le rasoir, la plus grande partie de sa popularité tomberait avec ces précieux instruments de travail. Dans sa boutique, il a toujours quelques exemplaires de ses « Papillotes[36] »; le client, l'étranger surtout, le Parisien attirés par son étrange célébrité, ne peuvent faire moins que d'emporter le volume, ainsi ses œuvres atteignent des tirages, qui sembleraient invraisemblables en notre temps où les poètes sont la terreur des éditeurs.

S'il est admirablement reçu à Paris, dès 1842, par toutes les célébrités du temps, s'il est admis à réciter ses vers à la cour de Louis-Philippe, s'il admire les splendeurs et les monuments de la capitale, tout de même il sent bien qu'il n'y est point à sa place, il comprend qu'il ne sera lui-même que dans sa ville, que pour être populaire il doit rester le perruquier d'Agen, et

---

35. « Au bord du Rhône, entre les peupliers — Et les saulaies de la rive — Dans une pauvre maisonnette rongée par l'eau — Un vannier demeurait... »

36. Jasmin avait intitulé ses recueils *Les Papilloles*, à l'imitation, disait Nodier (*Le Temps*, 10 octobre 1835) de maître Adam de Nevers, qui appelait le sien ses *Chevilles* et qui était aussi un homme de beaucoup d'esprit ».

que d'ailleurs avec la plus sûre gloire c'est le bonheur qui l'attend dans sa ville natale, et il s'écrie avec tout son cœur :

Se Paris me ran fier, Agen me ran hurous![37]

N'est-ce point l'attitude même qui sera celle de Mistral après *Mirèio*? Si jamais, après le vibrant accueil qu'il reçut lui aussi à Paris, il avait eu l'idée de laisser son village, l'exemple de Jasmin eût été là pour lui montrer que la gloire et le bonheur se trouvaient également au pays natal.

Jasmin, d'ailleurs, n'avait-il pas su chanter, tout coiffeur qu'il était, le charme de la campagne, la joie du petit propriétaire qui soigne sa vigne[38], et le bonheur des campagnards, en regard des gens de la ville[39] et le poème où il célébrait ce bonheur n'avait-il pas été lu au Comice agricole de Villeneuve-sur-Lot? Le Congrès des *Troubaires* en Arles se tiendra aussi à l'occasion d'un Comice agricole. On le voit, les jeunes Provençaux demandent à Jasmin non seulement son exemple littéraire, mais encore celui de son activité, et lui empruntent à l'occasion ses moyens d'action, parce que voulant agir sur le peuple, ils suivent naturellement les traces de celui qui paraît alors le plus grand poète du peuple.

Mais en même temps, il est Gascon, il est poète dialectal, poète de langue d'oc. Ce peuple d'oc, s'il l'émeut, s'il le fait rire ou pleurer à son gré, c'est qu'il vient lui parler sa vieille langue, — non pas que ce soit chez lui dessein concerté, désir de se créer une originalité ou sentiment patriotique — c'est tout d'abord instinct. Du moment qu'il s'écrie : « Arrière le faux. Je veux le vrai! », il est obligé de s'exprimer en dialecte gascon et de faire parler en gascon ses personnages populaires. Il n'hésite qu'un instant; si à ses débuts il adresse à Béranger une ode en vers français[40], c'est en gascon qu'il compose l'ode sur la

37. « Si Paris me rend fier, Agen me rend heureux ». V. t. II, p. 193 et aussi t. III, p. 399.
38. V. *Ma Bigno*, t. II, p. 227.
39. *Bilo e campagno*, t. II, p. 195.
40. V. t. IV, p. 380.

statue de Henri IV, mise au concours par l'Académie d'Agen, qui n'admet que la poésie française, et c'est par une exception qui fait sa gloire que l'Académie d'Agen la couronne concurremment avec une ode française. Ce premier succès le confirme dans sa volonté d'écrire pour le peuple dans le langage du peuple; il n'y dérogera qu'en deux ou trois improvisations sans importance comme sans valeur littéraire.

La langue gasconne est donc pour lui la langue exacte du peuple, et c'est pourquoi, peuple, écrivant pour le peuple, il en use. Il n'y a point là le sentiment d'une patrie méridionale qui aurait droit à sa langue propre, d'une patrie glorieuse jadis, qui aurait été opprimée depuis. Nulle allusion à la Croisade contre les Albigeois, nul souvenir des Troubadours, autrement que de la plus banale façon. Jasmin n'est pas un lettré, comme le seront Roumanille, Mistral, Aubanel, Mathieu; il n'a lu ni les anciens, ni Raynouard, ni Fauriel; toutes les lectures qu'il avoue sont les romans de Florian et de Ducray-Duménil[41]. C'est là sa force et sa faiblesse, sa force, parce que nulle prétention littéraire, nulle réminiscence n'altèrent la pure qualité de sa poésie populaire; sa faiblesse, parce qu'il n'a point le sentiment de la perfection esthétique ou de la majesté épique que donneront à Mistral les lectures d'Homère et de Virgile.

Cela fait sa faiblesse aussi au point de vue linguistique; au dire des connaisseurs sa langue est loin d'être pure, on y sent déjà l'influence du français, son orthographe est fantaisiste, cela n'avait point d'importance, lorsque Jasmin déclamait en acteur ses poèmes; refroidis dans un livre, leurs imperfections choquent le lecteur.

Il n'y a chez lui nul patriotisme méridional; je n'ai point dit : nul patriotisme gascon, car toute son œuvre et toute sa vie me démentirait et le vers, fameux, et si hardi que les Félibres n'ont jamais osé en écrire un semblable :

La pitchouno patrio es bien abant la grando[42].

---

41. V. t. II, p. 119.

42. V. ainsi que pour la citation suivante : *Lettre à Moussu Sylbain Dumoun*. t. II, p. 139.

Et ces vers non moins fameux :

Lou puple fidèl à sa may,
Sara Gascou toujou et Franciman jamay!...[43]

Il est Gascon, mais il n'est point occitanien, comme aurait dit Rochegude. Que son gascon soit un dialecte de la langue d'oc, autrefois glorieuse, et tombée en décadence, il n'en a point de souci, non plus que de la restaurer. Il se sert du gascon, parce que c'est la seule langue qui puisse lui convenir, comme Gelu se sert du marseillais, mais il n'a point d'ambition plus élevée.

Quand on veut toucher à la langue gasconne, il proteste dans son épître fameuse à M. Sylvain Dumon, mais quels arguments donne-t-il en faveur de sa langue? « Acò's la lengo del trabal. » C'est la langue du travail, la langue des chansons populaires... Mais d'ailleurs cela n'empêche pas d'apprendre au peuple le français. Le peuple aura deux langues, et il les prendra tour à tour « l'une pour le sans façon, l'autre pour la visite ». C'est donc considérer que la langue gasconne est une sorte de langue inférieure, et ce sera, nous le verrons, la conception de Roumanille à ses débuts.

Toutefois s'il ne connaît point le passé de sa langue, il a confiance en son avenir : non pas qu'il espère pour elle un destin meilleur, mais il sent qu'elle a des racines profondes dans l'âme populaire, et, pour tout dire, qu'elle a la vie dure. Il la compare à ces vieux arbres, à moitié déracinés, que l'on croit morts, qui reverdissent et où les oiseaux viennent chanter longtemps encore. Il s'écrie enfin dans un joli transport d'enthousiasme :

Atat sara, Moussu, d'aquelo ensourcilhayro,
D'aquelo lengo musicayro,
Nostro secoundo may. De sabens Francimans
La coundannon à mort, dezunpey tres cens ans[44];

43. « Le peuple fidèle à sa mère — Sera Gascon toujours et Franciman jamais ». *Franciman* signifie qui affecte de parler français, mais aussi français.

44. Ainsi en sera-t-il, Monsieur, de cette enchanteresse — De cette langue harmonieuse, — Notre seconde Mère — Des savants Francimans — la condamnent à mort, depuis trois cents ans;

Tapla biù, saquela; tapla sus mots brounzinon,
Chez elo, las sazous passon, sonon, tindinon,
Et cent-milo-milès enquèro y passaran,
Sounaran et tindinaran[44 bis].

Donc il a confiance en son langage populaire, en sa robustesse, en sa durée, mais c'est en tant que langage populaire, il n'a point l'idée de le clarifier, de l'émonder, de le relever, de le hausser vers les grands genres poétiques, de lui rendre son ancienne gloire.

Toutefois s'il ne songe point à cette gloire passée, on y songe pour lui, autour de lui. Et ici nous mesurons toute la portée de ce que nous avons appelé « la découverte des Troubadours », nous entendons une fois encore le retentissement des grands travaux de Raynouard. Raynouard, c'est lui que Nodier cite avant de présenter Jasmin au public du *Temps*[45]; Sainte-Beuve, au début de l'article qu'il consacrait au perruquier d'Agen, parlait de son patois, « débris d'une langue illustre[46] »; quelques années plus tard Charles de Mazade notait le goût général pour les coutumes provinciales, les poésies locales, les vieilles mœurs; il citait les travaux de Raynouard et de Fauriel sur l'époque romane[47]; cinq ans plus tard il donnait comme titre à un nouvel article sur Jasmin « Un poète roman au dix-neuvième siècle », parlant du gascon comme de la langue de Bernard de Ventadour et celle de Geoffroy-Rudel[48]. Et c'est encore Raynouard qu'invoquait Villemain dans son rapport sur le prix de cinq mille francs accordé au poète Jasmin par l'Académie Française. « L'Académie Française et, pour dire plus encore, l'Institut national, peuvent-ils oublier que c'est un des leurs et des plus illustres, M. Raynouard, érudit, poète et législateur-citoyen, qui a rendu à l'Europe savante et à nous une moitié de l'ancien esprit français, par la restitution de cette langue romane du

---

44 bis. — Mais elle vit toujours; toujours ses mots résonnent — Chez elle les saisons passent, sonnent, tintent; — et cent mille milliers encore y passeront, — Sonneront et tinteront. »

45. V. *Temps*, 10 octobre 1835.

46. *Revue des deux Mondes*, 1er mai 1837 et *Portraits contemporains*, t. II.

47. *Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre 1846.

48. *Ibid.*, 1er juillet 1851.

treizième siècle, dont les monuments s'étaient comme perdus sous la gloire du français de Rouen et de Paris, du français de Corneille et de Molière[49]. »

Déjà, en 1842, Jasmin racontant son voyage à Paris s'écriait en parlant des gens de lettres parisiens, qui lui faisaient accueil :

Apelabon ma lengo une lengo roumano[50].

C'est ainsi que le public lettré, préparé par toutes les publications dont nous avons parlé, saluait tout naturellement Jasmin comme le dernier des Troubadours, en même temps qu'elle voyait en lui le plus populaire et le plus réussi des ouvriers-poètes.

Le plus populaire sans doute, et cette immense popularité fut, à n'en pas douter, un grand encouragement pour les poètes provençaux. Qu'était-ce que la petite célébrité locale de Pierre Bellot, auprès de cette gloire, à laquelle collaborait toute l'élite littéraire de l'époque en même temps que les foules méridionales? On se représente difficilement ce que fut la popularité de cet homme; tout y contribuait, l'atmosphère du temps chargée de poésie, d'idéalisme, de généreux enthousiasme, le renouveau des études romanes, la sincérité de sa poésie, son titre d'ouvrier-poète, enfin son talent de grand acteur, quelques-uns ont dit de cabotin. Qu'il y ait en Jasmin du Gascon, au mauvais sens de ce mot, un peu de hâblerie et de vanité, cela n'est point douteux, — mais ce n'est point ici la question, — et, somme toute on ne peut avoir prise sur une foule que par les moyens qui séduisent les foules. Nul ne les remua davantage; dès 1836, c'est un triomphe à Tonneins, puis en 1838 à Bordeaux, avec la récitation de l'*Abuglo*, en 1840, Jasmin fait connaître *Françouneto* à Toulouse, et Toulouse lui offre le rameau d'or; la même année il se fait entendre à Pau dans une fête en l'honneur de Despourrins, deux ans plus tard Auch lui offre la coupe d'or, en 1845 Villeneuve le cachet d'or; en 1843 il parcourt la Gascogne en

49. 20 août 1852. *Journal des Débats* du 22 août.
50. « Ils appelaient ma langue une langue romane ». T. II, p. 189.

quêtant pour l'église de Vergt, en 1847 il va jusqu'à Nîmes[51], en 1848, jusqu'à Marseille, en 1849 il refuse la députation que ses compatriotes viennent lui offrir, puis la série de ses triomphes continue, c'est à Tarbes, à Plaisance, à Bayonne, à Albi, à Bordeaux et Toulouse de nouveau; dans l'hiver de 1854 c'est une tournée de charité qui le mène à Saint-Girons, Pamiers, Lavaur, Rodez, Saint-Geniez, Saint-Flour; l'été il est à Cahors. Cette même année Aurillac lui offre la coupe d'Auvergne, deux ans après, Agen lui donne la couronne d'or[52], c'était pour lui la récompense suprême... Quelques années après (1865) Agen lui faisait de magnifiques funérailles, en 1870 au pied de sa statue, Mistral venait déclamer un admirable poème[53].

Ce n'est point tout; il faudrait citer les études écrites sur lui par les premiers écrivains du temps, par Ch. Nodier, P. de Musset, Sainte-Beuve, Léonce de Lavergne, Ch. de Mazade, Villemain, les articles innombrables parus dans les journaux du Midi; il faudrait parler de ses voyages triomphaux à Paris, en 1842, d'abord, puis en 1853 et 1859, de ses soirées chez les premiers personnages du temps, chez l'Archevêque de Paris, à la cour de Louis-Philippe qui lui donne une montre d'or, et plus tard chez Lamartine, qui lui fait déjà l'accueil enthousiaste qu'il fera plus tard à Mistral. Ne lui avait-il pas dédié en 1849 le *Semano d'un fil*, et Lamartine ne l'avait-il pas remercié en l'appelant « l'Homère sensible et pathétique des prolétaires[54] »? De sorte que le jeune Maillanais, nous l'avons dit déjà, en allant frapper à la porte de Lamartine suivait le chemin que lui avait indiqué le célèbre perruquier d'Agen.

Il le suivait d'autant plus aisément que cet exemple et ce nom étaient loin de lui être inconnus. Le rayonnement de Jasmin fut tel, entre 1840 et 1860, dans toute la France et spécialement dans les contrées méridionales que la Provence ne pouvait pas l'ignorer. S'il a des émules à Toulouse, tel que Vestrepain[55]; à

51. V. t. III, p. 169.
52. V. le beau poème de Jasmin : *La Courouno del brès*, t. III, p. 264.
53. V. Mistral : *Lis Isclo d'Or*, éd. Lemerre, p. 192.
54. V. t. I, p. 218.
55. Poète cordonnier de Toulouse. V. IIe partie, ch. I.

Carcassonne, tel que Daveau[56], coiffeur comme Jasmin, sa gloire émeut aussi le cœur des Provençaux. Dès 1844 Roumanille lui adresse la dédicace d'un poème, puis son livre *Li Margarideto*, sans que Jasmin d'ailleurs ait daigné l'en remercier[57]. En 1847, on le voit à Nîmes, salué par Reboul, en 1848, il est à Avignon, et Roumanille vient le saluer à l'issue de la séance.

« Qui êtes-vous donc? fit l'Agenais au poète de Saint-Rémy? — Un de vos admirateurs, Joseph Roumanille. — Roumanille? Je me souviens de ce nom. Mais je croyais qu'il fut celui d'un auteur mort.

« Monsieur, vous le voyez, répondit l'auteur des *Pâquerettes*, qui ne laissa jamais personne lui marcher sur le pied, je suis assez jeune encore pour pouvoir, s'il plaît à Dieu, faire un jour votre épitaphe[58]. »

N'importe, Jasmin, continuant son voyage, va jusqu'à Marseille, et là, nous le voyons accueilli par cet *Athénée-ouvrier* dont j'ai parlé. La réception est enthousiaste; Joseph Méry lit des vers en son honneur : Jasmin remercie. « Je suis fier, dit-il, d'être ainsi accueilli par des hommes qui sont deux fois mes frères par le travail mnauel et par le travail de l'esprit[59]. » Il répond à Méry quelques jours après par des jolis vers gascons[60], il lit une ode à Marseille, animée d'un large mouvement, il la dédie plus tard en quelques vers au poète Bénédit[61].

Toutefois, s'il veut bien être salué et fêté, il n'entend point qu'on lui fasse concurrence; nous l'avons vu déjà rabrouer assez dédaigneusement Roumanille; en 1851, il consent bien à lui envoyer un poème pour la publication de *Li Provençalo*[62], mais l'année suivante il refuse de se rendre au Congrès d'Arles. Il

56. Daveau, poète coiffeur, auteur de *Las Pouésios bariados* de Daveau, coiffeur; Carcassonne, 1841. Il faut noter dans le livre de Daveau la préface d'un nommé J.-P. Cros, docteur en droit, qui fait un vif éloge de la langue romane, rappelle ses anciens titres de gloire, cite avec orgueil les Troubadours. La poésie elle-même de Daveau n'a rien que de banal.

57. V. *Oubreto*, éd. 1860, p. 38.

58. Mistral : *Mémoires*, p. 209.

59. t. IV, pp. 460 et 461.

60. t. III, p. 170.

61. t. IV, p. 302.

62. V. ch. III.

répond à Moquin-Tandon, qui l'invitait au nom de Roumanille : « Dites-leur qu'ils auront beau se réunir quarante et cent, jamais ils ne feront le bruit que j'ai fait tout seul[63]. »

Mistral, qui raconte cette anecdote, n'avait pas eu personnellement à se louer de Jasmin. Encore collégien, il lui avait adressé « une piécette admirative, qui commençait ainsi :

Pouèto, ounour de ta maire Gascougno...[64]

Mais il n'eut jamais de réponse, pas plus que Roumanille. Plus tard, nul encouragement de lui, nul salut après *Mirèio*. Jasmin se croyait le dernier poète du peuple méridional; il lui déplaisait qu'un poète osât se lever après lui sur la terre d'oc.

Il n'importe; l'exemple de Jasmin avait donné aux jeunes poètes de Provence l'encouragement nécessaire à leurs desseins; il avait montré qu'il fallait parler au peuple du Midi sa vieille langue, si on voulait l'émouvoir; il avait par là orienté la poésie ouvrière dans sa meilleure direction, il avait indiqué de façon éclatante que la gloire était possible à un poète de son espèce, ouvrier et dialectal, la vraie gloire faite de l'approbation des lettrés et de l'ovation des foules.

Toutefois il avait manqué de cette culture qui devait faire la valeur des premiers félibres; Jean Brunet le lui reprochait dans l'*Armana*, en lui consacrant une notice nécrologique : « Le poète gascon a manqué d'une chose, disait-il, les études romanes, indispensables à qui écrit notre parler[65]. » Il lui reprochait aussi sa hautaine complaisance en lui-même, son manque de confiance dans le passé et l'avenir de la langue d'oc.

Instruits par ce double exemple, les jeunes Félibres allaient pouvoir se mettre à l'œuvre nécessaire avec plus de courage, et

---

63. Mistral : *Mémoires*, p. 208.

64. *Ibid.*, p. 110.

Cela n'empêche point que Roumanille ne parle avec beaucoup d'admiration de Jasmin dans sa « Dissertation sur l'orthographe provençale » qui précède « La part du bon Dieu » (Avignon, Séguin, 1853), et ne cite l'exemple de son orthographe simplifiée sur certains points.

65. V. *Armana Prouvençau*, 1865, p. 109.

Mistral, six ans après la mort de Jasmin, pouvait s'écrier au pied de sa statue dressée sur la place d'Agen :

Aro, entre si dos mar, la lengo d'O fai flòri...
O Jaussemin, nous as venja!...[66]

Vengés oui, vengés de l'injuste oubli, du mépris facile, de plusieurs siècles de proscription, vengés et réhabilités.

---

66. « Maintenant, entre ses deux mers, la langue d'oc triomphe. — O Jasmin, tu nous a vengés !...
Lis Isclo d'Or, p. 196. V. aussi éd. Boy. : d'Agen, t. IV; *Appendice*.

CHAPITRE II

Deux initiateurs : Crousillat. — Roumanille.

Les exemples ne sont rien, s'il n'est personne pour les interpréter. Y aurait-il sur le sol de Provence des hommes capables de comprendre l'enseignement d'un Jasmin et d'un Brizeux, des hommes capables d'organiser chez eux la poésie régionaliste, dialectale et populaire?

Sur notre chemin voici que nous en rencontrons deux tout d'abord, les plus âgés, les plus graves, les plus érudits, qui s'appellent Antoine-Blaise Crousillat, de Salon, et, plus actif encore et plus célèbre, Joseph Roumanille, de Saint-Remy.

I.

Crousillat.

Quand on étudie d'un peu près les origines de ce qui devait être le Félibrige, on ne peut s'empêcher de penser que les *Sept* se sont fait peut-être la part un peu trop belle, et que, sans oublier leurs devanciers (telles préfaces de Mistral sont là pour en témoigner), ils ont cependant donné à la postérité l'impression qu'ils étaient les vrais, les seuls initiateurs d'une littérature provençale, qui fût vraiment une littérature, et non plus une rimaillerie patoise.

D'autres cependant, nous l'avons vu, les ont précédés, Diouloufet, Morel, Thouron, et plus encore Crousillat.

Antoine-Blaise Crousillat fut un modeste, et comme tel, un oublié... Il appartient à l'histoire de remettre à sa place ce Crousillat, qui ne fut sans doute qu'un assez médiocre poète, mais un homme de haute valeur, et, nous le verrons, un véritable initiateur.

Né en 1814, — donc de quatre ans plus âgé que Roumanille, — il aura sur la génération de Mistral l'autorité de l'âge, d'une culture intellectuelle achevée au moment où Mistral commencera la sienne. D'ailleurs sa vie, tout unie, annonce celle du patriarche de Maillane; comme sa famille le destine au sacerdoce, il passe deux ans au Séminaire d'Aix, où il achève de fortes études classiques, grecques et surtout latines; renonçant à la prêtrise, il fait un voyage en Italie, il y complète de façon vivante sa culture classique. De retour à Salon, comme une petite fortune lui assure l'indépendance, il n'a d'autre ambition que de continuer à travailler, dans la paix la plus parfaite, et pour achever ses études il s'initie à la poésie anglaise.

C'est donc un véritable intellectuel, pour qui la jouissance de l'esprit est la raison suffisante du travail, sans nul souci de profit, de réputation, sans désir d'être imprimé. Un exemple suffira à prouver ce désintéressement; lui qui est aisé, qui travaille depuis l'adolescence, qui a son portefeuille plein de petites poésies, ce n'est qu'en 1865, à l'âge de quarante-huit ans, qu'il fait imprimer son premier livre[1], et encore le fait-il paraître avec une préface de Mistral, qui a seize ans de moins que lui. On ne saurait pousser plus loin l'humilité littéraire.

Mistral avait bien senti la noblesse de cette vie et de cette âme; il disait en sa préface : « Quand je pense à Crousillat, il me semble que je rencontre un disciple d'Orphée; sa manière de vivre me rappelle la vie orphique, modeste, poétique, inspirée, éducative. Il vit dans la maison paternelle, avec ses frères, avec sa sœur, humble de cœur, simple de goût, libre d'ambition... »

N'est-ce pas le modèle même de la vie qu'a choisie Mistral,

1. *La Bresco* (1837-1864), in-8°, 315 pages; Avignon-Roumanille, avec préface de Mistral.

dès cette époque, et ne peut-on penser que l'exemple de Crousillat ait été pour quelque chose en sa décision?

Et Mistral ajoute : « Il fréquente peu le monde, sauf quelques amis d'élite, un jour il ira voir en sa bastide « d'en Canourgo », l'éminent traducteur d'Aristote, le joyeux Félibre Norbert Bonafous, et ils parleront ensemble d'Horatius Flaccus, comme d'un camarade qu'ils n'auraient pas vu depuis trois jours; une autre fois il se promènera sur le boulevard Nostradamus, avec Désiré Allemand, autre poète de Salon, qui traduit en vers français le grand Homère, avec le tour bonhomme et la grâce d'Amyot... »

Telles sont en effet les amitiés de Crousillat : un érudit professeur, ce Norbert Bonafous, dont nous avons parlé, doyen de la Faculté des Lettres d'Aix, un poète, qui traduit Homère en vers français... Cela situe tout de suite notre Crousillat dans l'histoire de la littérature provençale, mais plus encore tout ce que nous allons voir de son œuvre confirmera cette première impression : Crousillat est un érudit; il montrera aux jeunes poètes la route de l'antiquité grecque et latine.

Tout en effet dans l'œuvre de Crousillat est inspiré par le culte de l'antiquité. Et quant à son influence, qu'on ne dise point qu'elle fut nulle, parce que son premier ouvrage ne parut qu'en 1862, car dès 1842 Crousillat est lié avec Roumanille; c'est un échange incessant de lettres. Dès cette époque Crousillat est connu en Provence comme poète, il collabore au *Bouiabaisso*, au *Tambourinaire*, il prend part à la publication des *Prouvençalo*, au Congrès d'Arles, à celui d'Aix. Ses vers courent un peu partout; Roumanille en a sous la main et sans doute les communique à ses amis,

Or ces vers, la plupart de ces vers sont imités des anciens, et surtout d'Horace... Tantôt c'est une vraie traduction. Parce qu'Horace s'est écrié : « Eheu! Fugaces, Posthume, Posthume. »

Crousillat écrit :

Ai! ai! coumo leis an, moun ami, filon lèu![2]

---

2. « Hélas! hélas! comme les ans, mon ami, filent vite! ».

et parce qu'Horace, pour oublier la triste condition humaine, invite à boire ses amis, Crousillat termine son ode, en s'écriant : « Beguèn uno rasado[3]. »

Et encore, à l'imitation du poète de Tibur, Crousillat chante le retour du printemps, et parfois élevant le ton au-dessus des considérations épicuriennes, il compose des odes patriotiques, ainsi que l'ode qu'il écrit en l'honneur d'Adam de Craponne, constructeur du canal qui fertilisera le terroir de Salon.

D'autres fois c'est Anacréon qu'il imite, quand il chante la cigale, sur un rythme tout semblable.

Cigaletto cantarello;
Messagièro de l'estiéu,
Si que tu la passes bello,
Sies urouso coumo un diéu!...[4]

ou bien c'est Catulle, et ses baisers à Lesbie[5], ou c'est encore Virgile, qu'il adapte à la nature provençale, quand il établit un dialogue entre deux bergers des environs de Salon, qui chantent leurs amours. Ici ce n'est plus simple traduction; ses bergers ne s'appellent pas Tityre et Mélibée, ils se nomment Estève et Alàri, — Alàri, comme le pâtre mistralien. — La scène est située auprès de Salon, à la Vau-de-Cuech. Le Toulonnais Thouron avait déjà fait, nous l'avons vu, quelque chose de semblable pour le paysage toulonnais. Mistral a dû connaître ces essais, écrits entre 1840 et 1850. L'églogue dont je parle est datée de 1845. Elle est écrite selon le principe de *Mirèio*, traiter la nature provençale, semblable à celle de l'Italie et de la Grèce, comme les anciens avaient traité le paysage et les mœurs qu'ils avaient sous les yeux, avec une noble précision, mais le jeune Mistral, qui est un vrai poète, fera une adaptation originale et vivante, celle de Crousillat n'est qu'un exercice de rhétorique, une sorte d'amusement très distingué.

---

3. « Buvons une rasade!... »

4. Petite cigale chanteuse — Messagère de l'été — Comme tu la passes belle — Tu es heureuse comme un Dieu. — *La Bresco*, p. 49.

5. V. *La Bresco*, p. 23. Imitation de « Mille bacia, Lesbia! »

Toutefois il y a des vers gracieux, où l'on peut même trouver une sorte d'indication de la scène des mûriers entre Mireille et Vincent. Estève raconte comment il a aperçu la petite paysanne qu'il aime, en train de cueillir des « agriotes » :

Vuei, l'ai visto en passant que cuié d'agriolo...
Mioun dins lou fuiage avié l'èr de s'escoundre;
Mai vesiéu proun seis iue de vers iéu luseja;
Coumo li cride : Adiéu, alor, pèr me respoundre,
Dou mitan dei biout verd elo a'n pau naseja[6].

Alàri lui répond par la description d'une scène, qui pourrait trouver sa place au chant second de *Mirèio* :

Iéu li a déjà longtèmps; — vue jour! que noun l'ai visto.
Entre l'ausi canta dedins un amourié
Laisse gardo à moun chin, li courre à l'improuvisto
Et de fueio li ajude emplj lou pasturié.
Quand, pièi sus la saumelo ai bèn plaça la trousso,
Me dis, en nous quittant : « Gramàci, pastourèu! »
Oh! coumo en va disènt soun uiado èro douço,
E poulido sa rouito et soun rire perèu[7].

Et tout cela est daté, — sans que nous ayons aucune raison de suspecter cette date, — du 25 juin 1845, soit dix ans avant que Mistral ait fait monter les deux amoureux dans le mûrier d'où ils tomberont enlacés. Ce n'est évidemment ici qu'une indication de la scène que le grand poète développera dans toute sa grâce et son ampleur, mais c'est une indication très précieuse, et qui nous montre tout de même en Crousillat le premier qui

6. Aujourd'hui je l'ai vue en passant qui cueillait des « agriotes ». — Mion dans le feuillage avait l'air de se cacher... — Mais je voyais ses yeux luire de mon côté... — Comme je crie : « Adieu », alors pour me répondre, — Au milieu des rameaux verts elle a un peu montré son nez...

7. Moi, il y a déjà longtemps, huit jours, que je ne l'ai vue. — En l'entendant chanter dans un mûrier, — Je laisse la garde à mon chien, je cours à l'improviste — Et je lui aide à remplir de feuilles son panier. — Quand ensuite sur l'ânesse j'ai bien placé la trousse, — Elle me dit, en me quittant : « Grand merci, pastoureau! » — Oh! comme en le disant son œillade était douce, — Et jolie sa rougeur et son rire aussi! ».

ait compris ce que pouvait donner l'adaptation de la poésie antique à la nature provençale.

Avant Mistral, Crousillat sait indiquer les grandes lignes du paysage provençal, et je n'ai vu dans nul autre poète de ce temps, aucune notation, qui soit semblable à celle-ci, entre autres :

Regardo, vél d'amounT, l'anfitiatre dei couelo
Emé sei bouquet d'ènse vert!
Sa raubo d'amendié, que tant lèu d'auro fouelo
Esparpaiaran dins leis èr!...
Vél lei terro de blad, lei pradarié fresquelo,
Lei longuei tiero d'amourié,
Lei canau trelusènt, lei bastido blanquelo,
Semenado dins lou vergié!...
Alin la plano Crau, désert de la Libio,
Emé sei mas e sei troupèu...
Diriès pas qu'es un clar ounte trèmpo l'Aupiho...
O jardin d'óulivié qu'azaigo la Durènço,
Fres valoun, fertile pendis,
O champ resplendissènt de la bàsso Prouvènço...[8]

Sans doute il y a quelques défaillances dans la facture de ces vers, deux diminutifs à la rime, des rimes faibles, mais du moins la couleur est juste, et le tableau reste large, tel que nul des troubaires de ce temps n'était capable de le concevoir ni de le brosser, eux qui étaient avant tout des réalistes occupés du détail, non de l'ensemble, et trop souvent du détail grossier.

Mais plus encore que de la campagne salonnaise, le bon Crousillat est le poète des jeunes filles. Il en a laissé de délicieux

---

8. Regarde! vois! en haut, l'amphithéâtre des collines — Avec ses bouquets de chênes verts, — Sa robe d'amandiers, que bien vite des brises folles — Eparpilleront dans les airs. — Vois! les terres de blés, les prairies fraîches, — Les longues lignes de mûriers, — Les canaux reluisants, les bastides blanches — Semées dans les vergers! — Au loin la Crau plate, désert de la Lybie, — Avec ses mas et ses troupeaux... — Ne dirait-on pas que c'est un étang où trempe l'Alpille... — O jardins d'oliviers qu'arrose la Durance, — Frais vallons, fertiles pentes, — O champs resplendissants de la basse Provence!...

portraits. Au fait ses modèles devaient être délicieux. En cette antique ville de Salon, que n'a pas gâtée à cette époque le commerce et sa vulgaire vanité, dans les vieilles familles, il y a des fleurs de grâce, de modestie et de délicatesse. La plupart de ces jeunes filles portent le costume arlésien, dont l'empire s'étend sur tout le terroir de Salon. Ce devait être un spectacle charmant qu'une sortie de messe, à Salon, aux environs de 1840. L'excellent Crousillat se délecte à cette douce vision. Avant Mistral, avant Aubanel, avant Anselme Mathieu, Crousillat est le poète de la jeune fille de Provence.

Il en a laissé des profils très purs, soit qu'il ait évoqué les petites ouvrières de Salon, soit qu'il ait peint dans leur grâce plus rustique les jeunes paysannes que l'on voit venir le dimanche, en habits de fête, pour la messe ou pour les vêpres, ou que l'on rencontre aux champs, en se promenant, dans leur costume de travail.

Voici justement une jeune fille de la campagne parmi celles de la ville « Je me souviens du temps, lui dit le poète, où petite fille légère, tu allais à l'école avec ton petit panier. Quand le dimanche tu vas sous les verts platanes, te promenant simplette au milieu des filles des bastides, avec ton doux air de petit ange il semble que des champs tu sois la nymphe modeste, elles, avec leurs rubans, leurs fleurs d'or à la tête qu'elles sont les reines de Salon[9]. »

Il les peint, ces reines de Salon, quand elles vont à la messe du dimanche avec leur plus beau châle et leur coiffe la plus élégante et le soir se promenant sous les platanes, sous les regards des jeunes gens... Parmi elles il y en a une, qui, sur le Cours fait tourner toutes les têtes, et le poète l'appelle « la reino deis artisanoto[10] ». En face de son allégresse coquette, voici le profil mélancolique de Zéto[11], qui est jolie, mais qui est vraiment trop dépourvue, et que personne n'épouse et qui va devenir vieille fille, voici Agatouno, qui est tombée malade, fait

9. *La Bresco*, p. 17.
10. P. 189. Cette poésie avait paru à Avignon en brochure dès 1854.
11. P. 103.

une belle mort chrétienne, et dont le convoi funèbre est suivi par toutes les filles du pays :

E per enjusqu'au bout li rèndre ounour, de vièrgi,
Sei piouso sor, davans jour,
La soun anado querre, à la clarta dei cièrgi,
De coumpagno emé soun pastour,
Que pourtant lou rampau, qu'uno blanco courouno,
Que de brou d'ièli e de ciprès...[12]

C'est ainsi qu'une grave religion se mêle toujours à cette évocation gracieuse de la jeunesse et de l'amour, et c'est tout justement ce qui fera le charme de *Mirèio*, charme, on le voit, qui n'est point particulier à Mistral, — qui s'exhale de la vie familiale elle-même en ce milieu du dix-neuvième siècle, où le catholicisme le plus gracieux imprègne les mœurs, — et que Crousillat a tenté d'exprimer avant Mistral, mais que Mistral a su traduire avec ce rythme souverain, qui fait oublier tous ses devanciers.

La nature s'y mêle aussi. La jeune fille que Crousillat aime surtout à chanter, c'est quelque fille des champs, non point fière et païenne, mais douce, modeste, un peu craintive, enfant encore, déjà jeune fille, les *olivarelles* au travail, qui annoncent les *magnanarelles* de *Mirèio*, Néno, qui, à douze ans, ne veut plus aller à l'école, travaille aux champs toute la semaine; et le dimanche va à la messe, mais non pas aux vêpres, car elle fait sa petite promenade sur le Cours, pour se faire voir, et le soir va danser, et Leleto, que le poète rencontre aux champs, à l'heure où le soleil disparaît derrière les Baux et où le laboureur détache ses mules de la charrue. C'est entre le poète et l'enfant un dialogue charmant annonçant le fameux poème d'Au-

12. «... Et pour lui rendre honneur jusqu'au bout, des vierges — Ses pieuses sœurs, avant le jour, — Sont allées la chercher; à la clarté des cierges, — en même temps que leur pasteur, — l'une portant la palme, l'autre une blanche couronne, — Une autre des touffes de lys et de cyprès... »

banel, qui commence ainsi : « N'èro pas une rèino... » Que l'on en juge par cette courte citation :

Pichouno, mounle vas (li dise) d'aquesto ouro?
Te perdre dins quauque valat?...
— Oh! noun, vèse d'eicit moun paire que lavouro;
Tenèts, la bastido es eilat!
— De mounte vènes dounc, ansin, touto souleto?
— De l'escolo. — Quand as de tèms?
— Ai sièis an. — (Bel anjoun) — E te disoun Leletto.
Sabes légi? — Oh! i'a lontèms!
— L'i a pas dès ans, pa'rai? — Oh! noun : siéu trop pichouno,
Zesino es pu grande que iéu.
— Que Zesino? — Ma sor. — Ah! siegues bèn bravouno;
Toujour amo bèn lou Bon-Diéu,
Leletto; e souvèn-te de iéu dins ta prièro...[13]

Ce petit poème fut lu au Congrès d'Aix de 1853, il figure dans le *Roumavàgi*, Aubanel assistait à ce Congrès, il eut en mains ce volume, — ici donc il s'agit de bien plus que d'une inspiration semblable, il y a presque sûrement imitation, — et d'ailleurs Aubanel imite très bien, en ce sens qu'il refait de façon bien plus artistique le petit poème de Crousillat, encombré au début et à la fin de détails oiseux, de vers faibles, il imite très bien, mais il imite, et c'est un honneur pour Crousillat que d'avoir montré la voie à Mistral et d'avoir été peut-être imité par Aubanel[14].

---

13. « Petite, où t'en vas-tu, lui dis-je, à cette heure ? — Te perdre dans quelque vallon — Oh ! non, je vois d'ici mon père qui laboure — Tenez la bastide est là — D'où viens-tu donc ainsi, toute seule ? — De l'école — Quel âge as-tu ? — J'ai six ans. (Beau petit ange) et on t'appelle ? — Leletto. — Tu sais lire ? — Oh ! il y a longtemps. — Il n'y a pas dix ans, pas vrai ? — Oh ! non, je suis trop petite. — Zézine est plus grande que moi. — Qui, Zézine ? — Ma sœur. — Ah ! sois bien sage, aime toujours le bon Dieu, Leletto, — et souviens-toi de moi dans ta prière... »

14. Voici le dialogue d'Aubanel :

« Ma mignonne, quel est ton nom ? — Je vais vous le dire : les gens m'appellent Rose et ma mère Rozet. — Et ton âne comment est-ce qu'on lui dit ? — Blanquet ? — L'enfant alors se met à rire. — As-tu des frères, des sœurs, ou tes parents n'ont-ils que toi ? — Je suis l'aînée de cinq. — Toi l'aînée jeunette

Mais plus encore que *Lelelo* dans l'œuvre de Crousillat, il y a *Dideto*. C'est un petit poème de trente pages divisé en six parties. Or la première, datée du 1er juin 1849, nous donne déjà la strophe de *Mirèio*[15]. Les autres parties sont postérieures, car on y trouve le mot *félibre*, qui date de 1854, à moins que les vers où ils se trouvent n'aient été ajoutés après coup. D'autre part Mistral, dans une lettre de janvier 1904 qu'il voulut bien m'adresser, affirme : « La strophe de *Mirèio*, je crois bien l'avoir employée le premier. » Nous n'avons point de raison de suspecter sa bonne foi, non plus que celle de Crousillat. Il peut y avoir coïncidence ou réminiscence. En tout cas, même si nous laissons de côté la question du rythme, le fond du poème conserve un certain intérêt pour la démonstration que nous avons entreprise; il faut voir en Crousillat un véritable prédécesseur de Mistral.

La première partie de ce poème décrit avec une gracieuse simplicité la soirée d'une petite fille de la campagne salonnaise; Dido a dix ans, elle arrive de l'école, goûte d'un morceau de pain frotté d'ail; mais voici que le soir vient; son père l'envoie chercher des légumes, elle s'amuse en chemin avec les papillons, elle arrive, emplit sa corbeille, retourne au mas pour le souper, y trouve sa sœur Neno, qui porte de l'herbe aux lapins, son frère qui tire de l'eau du puits, sa mère qui prend du bois au bûcher pour faire cuire le repas, et son père qui lui tend, pour sa récompense, une grappe d'« agriotes ». La soirée s'achève sous la lampe... C'est la journée d'une petite fille Provençale de dix ans. Il y a là une grâce simple, un charme innocent et frais.

Le second tableau n'est pas moins gracieux, c'est un soir d'été, Dido va faire paître sa chèvre. La chèvre tire sur la corde, la petite s'y pend pour la retenir, la chèvre veut manger les légumes, mais Dido le lui défend bien; comme ses petites mains

---

— Un qui marche tout seul, un encore qui tette, avec deux autres par surcroît — T'a-t-on appris à lire ? — Es-tu allée à l'école ? — Oh ! oui ! — Ta communion ? — Je l'ai faite l'an passé. — Et où vas-tu ? Mes gens moissonnent, nous sommes pressés. — Je vais à la plaine derrière la colline ! ».

15. V. à ce sujet notre ouvrage sur *La versification de F. Mistral*, ch. v.

ne peuvent arrêter l'élan de la bête, elle vient au devant d'elle et s'arc-boute contre les cornes. C'est une lutte charmante, où la petite paysanne déjà forte est victorieuse.

Le troisième tableau, c'est le « Bon Jour », c'est-à-dire, le jour de la première communion. Dido s'y prépare de loin; elle ne court plus les rues, elle ne se roule plus dans la paille, elle ne dépense plus ses sous en gourmandises le dimanche ou les jours de foire, elle est obéissante, docile aux bons conseils, pleine de bonne volonté, Enfin le curé, en lui tapotant la joue, l'admet à la première communion. Le grand jour se lève, c'est de la joie dans les cœurs, des cloches dans l'air bleu du printemps :

Ero un matin d'abriéu risèire;
Dins lou cèu clar coumo de vèire
S'enauravo un soulèu, despièi uno ouro, rous
Coumo un fiéu d'or; jouious pièutavon
Leis auceloun, e foulejavon;
E dei sebisso, qu'embaumavon,
Sus lei camin l'aureto escampavo lei flous[16].

Rèino dei flous, veici que Dido
Briho tamben fresco, espandido
Davans soun mas, sei gènt, touleis à soun entour,
La belon, velado, moudesto,
Emé la courouno à la testo
Puro e blanco viergeto, lèsto
A soun Espous divin d'ana s'uni d'amour[17].

Par malheur l'inspiration de Crousillat s'affaiblit, à mesure

16. « C'était un matin d'avril, rieur — Dans le ciel clair comme du verre — S'élevait un soleil depuis une heure, roux — comme un fil d'or; joyeux pépiaient — Les petits oiseaux et ils s'ébattaient — Et des sébisses qui embaumaient — Sur les chemins le petit vent semait les fleurs... ».

17. « Reine des Fleurs, voici que Dido — Brille, fraîchement éclose — Devant son mas; sa famille autour d'elle, — La regarde, voilée, modeste, — avec la couronne sur la tête — Pure et blanche petite Vierge, prête — Pour aller à son divin Epoux s'unir d'amour ».

que l'histoire se développe; après la cinquième partie, la *Lecture*, qui n'est qu'une assez fade idylle, il voudrait passer au drame, dans la sixième partie, et sa poésie s'arrête à l'adolescence. L'enfant qui va devenir une femme, telle est la créature exquise que Crousillat a su peindre, mais quand elle est devenue femme, quand elle aime, pleure ou crie, le bon Sage de Salon ne peut la suivre sur l'ardent chemin de la passion. Il peut bien imaginer que Dido se laisse séduire par un jeune homme, qu'elle a un enfant et qu'elle est abandonnée par son amant, pris par la conscription. Il peut l'imaginer, comme une construction abstraite de son esprit, mais son récit n'a ni chair, ni sang, ni pleurs, ni cris. Le sujet dépasse de beaucoup son âme simple et tendre.

Le chef-d'œuvre de ce petit poème, qui est une première tentative de poésie rustique, c'est encore « Le Bon Jour ». Ici on sent que le poète est en son domaine; il peint avec délicatesse et bonhomie l'émoi d'une petite paysanne en robe blanche, qui va « épouser le Bon Dieu ».

Voilà ce qui fait la véritable valeur de Crousillat, ce qui surnage encore au-dessus de la foule des contes, fables, chansons, noëls, poèmes de circonstance dont son œuvre s'encombre, à l'égal de celle des Troubaïres de son temps. Toutefois même en ses œuvres peu originales, il se distingue par le souci de la forme, dû évidemment à sa culture classique. Sa langue est soignée, ses rimes assez riches, sans un trop grand abus des diminutifs; si l'envolée poétique est rare, la tenue littéraire est constante.

Ce qui fait sa valeur surtout, c'est un savoureux mélange de la tradition antique et de l'inspiration chrétienne. En somme il ne prend aux anciens, avec leur sens de l'art, que la philosophie de la vie courte, de la mort prochaine, mais cette philosophie peut se concilier avec le christianisme, à condition que la conclusion n'en soit pas la jouissance éperdue et immédiate. Au reste Crousillat ne se soucie point de philosophie; paganisme et christianisme se concilient en son âme, très aisément, comme en toutes les âmes méridionales; quand Dideto s'en va vers Salon, pour son « Bon Jour », à travers les champs fleuris d'avril, le beau soleil, le ciel bleu entrent dans son extase aussi bien que

la divine promesse. Un tel mélange se fait tout aussi naturellement dans l'âme de Crousillat. Voici la dédicace de ces vers :

Te counsacre mei cant, o Segnour de moun amo,
Sublime e sant Esperilau!
De dré tout te revèn, acord, lumièro e flamo,
Tout nous giselant d'eilamoundaut...[18]

Dieu, c'est le rayonnement du ciel... Le Saint-Esprit devient visible dans l'air du Printemps... D'un tel horizon la barque des Saintes pourra s'élever pour les yeux extasiés de Mireille[19].

II.

Roumanille.

On s'accorde généralement à saluer en Roumanille[20] le père du Félibrige; mais ce que l'on omet trop souvent de montrer c'est comment le fils d'un pauvre jardinier de Saint-Remy a pu donner corps à une telle organisation littéraire, restaurer une langue, refaire une littérature... Au fait il n'a proprement rien créé, mais plutôt dirigé, conduit, administré. Le triple courant triple et confus, dont nous avons jusqu'ici suivi le cours, c'est lui qui va le canaliser, et par là même lui donner toute sa force. Crousillat était intéressant sans doute comme un vivant exemple de l'union qui se fait en ce moment de l'érudition et de la poésie populaire, mais c'était un isolé. La valeur de Roumanille, c'est d'avoir été un organisateur.

---

18. « Je te consacre mes chants, ô Seigneur de mon âme — Sublime et Saint-Esprit — De droit tout te revient : accord, lumière et flamme, — Tout nous descendant du haut du ciel... ».

19. Crousillat a publié, en 1893, *L'eissame*, volume de poésies diverses où il n'a pas renouvelé sa manière. (Aix, Remondet-Aubin.)

20. Outre les ouvrages de Roumanille cités plus bas, consulter F. Mistral : *Mémoires;* Saint-René Taillandier : *Etudes littéraires;* Paris, Plon (1881); Paul Mariéton : *Roumanille;* Avignon-Roumanille (1903).

On connaît le sonnet célèbre[21], dans lequel Roumanille évoque le mas de sa naissance, caché au milieu des pommiers, dans les jardins de Saint-Remy. La terre est belle à Saint-Remy; ce n'est pas la maigre Provence de Paul Arène, où s'accrochent les troupeaux de chèvres, ce sont les plaines fertiles, laissées jadis au pied des Alpilles par les débordements du Rhône et de la Durance; des champs de blé, des mûriers, mais surtout de beaux vergers, des jardins potagers, telles sont les cultures de Saint-Remy. Le poète, me dit Mme Roumanille, parlait souvent des cultures de marjolaine, des hangars emplis de ce poussier embaumé où les enfants jouaient et du retour de l'école, lorsque de bien loin on sentait le parfum du mas familial. Il y a dans ce paysage, — déroulement de plaine bordée par la chaîne bleue des Alpilles, — je ne sais quoi de large, d'apaisant, de religieux que l'on retrouvera dans la poésie de Roumanille et de Mistral, car Saint-Remy est à quelques kilomètres de Maillane.

« De sept pauvres enfants, dit-il, je naquis le premier[22]. », C'est une famille, qui semblerait aujourd'hui nombreuse, normale en ce temps-là, famille populaire évidemment, mais non point misérable sans doute, puisqu'on a pour l'aîné des enfants l'ambition de le mettre à l'étude. Le mas qui porte au-dessus de la porte d'entrée la date de 1780 appartenait au père de Roumanille qui l'a légué à son fils aîné. C'est à peu près la classe sociale à laquelle appartiendra Mistral; une sorte d'aristocratie populaire fortement attachée à la terre.

Le père est un ancien soldat de l'Empire[23], de la race des vieillards de *Mirèio*, soldats qui, la paix signée, sont revenus aux champs, livrer bataille à la terre, paysans dégrossis, qui ont vu du pays, découvert de nouveaux horizons.

Le père de Mistral, lui aussi, avait servi dans les armées de l'Empereur. On n'a pas assez noté ces détails en parlant de ces

---

21. *Li Margarideto* IV. *Lis Oubreto*, éd. de 1860. Roumanille-Avignon.

22. Roumanille est né le 8 août 1818.

23. Voir *Li Margarideto*, sonnet sur la Pologne dédié « à moun paire, Jean Denis, soudard de Bonaparte » — « à mon père, Jean Denis, soldat de Bonaparte ».

poètes : ils ont une hérédité d'hommes d'action, les guerres ont secoué l'indolence native de leur race; élevés dans les récits des combats, ils aspirent à la lutte, et, la carrière des armes étant fermée, ils se lancent vers la mêlée politique ou littéraire. Il y a même chez ces paysans de Provence, quelque chose d'analogue à ce que note Musset dans la préface de la « *Confession d'un Enfant du Siècle* ».

Et n'y a-t-il pas aussi, dans leur sentiment d'indépendance, le souvenir du grand réveil des nationalités au passage des armées impériales? Roumanille envoie un salut fraternel à la Pologne, en 1846[24], à l'Italie l'année suivante[25], quand elle essaie de s'organiser sous la direction de Pie IX, et la même année à l'Irlande, opprimée par l'Angleterre[26]. Ces sympathies sont assez caractéristiques. Ce n'est pas à tort que Saint-René Taillandier rattachera le renouveau provençal au grand mouvement des nationalités.

Dans une telle famille, rustique et catholique on conservait avec soin les traditions des jours de fête; on allumait à Noël la bûche, on construisait une crèche de carton, on chantait de vieux noëls; plus tard le poète n'aura qu'à retrouver ces souvenirs d'enfant pour célébrer, après Saboly, la divine naissance.

Le jeune Joseph fut envoyé, dès qu'il en eut l'âge, à l'école de Saint-Remy. « Petit diable d'écolier, a-t-il dit lui-même, j'étais toujours prêt à faire des niches aux camarades et notre maître d'école, sans cesse irrité comme un taureau sauvage de Camargue dans l'arène, me houssinait plus souvent qu'il ne me donnait images et bonbons[27]. » Cette mauvaise conduite ne lui permit jamais, malgré son désir, d'être enfant de chœur, espièglerie d'enfant que les poètes exagèrent volontiers après coup, et qui n'ont point d'importance. D'ailleurs, tout autour de lui c'est une atmosphère de foi très vive, un profond respect de la religion. Roumanille en restera pénétré jusqu'à la fin.

C'est sans doute à cette piété de sa famille qu'il doit d'avoir

---

24. *Lis Oubreto*, éd. de 1860, p. 43.
25. *id.*, p. 65.
26. *id.*, p. 90.
27. Cité par Cornut, *op. cit.*

poursuivi ses études au-delà de l'école de Saint-Remy : c'était alors une tradition, assez souvent respectée, que l'aîné des enfants devait entrer dans les ordres. Pour être prêtre il faut d'abord savoir le latin; on envoya le jeune Joseph apprendre le latin au Collège le plus proche, celui de Tarascon.

Dès le Collège la vocation du jeune Roumanille s'éveille; d'abord il a comme professeur un poète, Emile Péhan, un ami d'Alfred de Vigny, qui, lassé de la bohême parisienne, accepte de venir enseigner la littérature dans cette petite ville méridionale. Un jour Emile Péhan donne à ses élèves une admirable matière à mettre en vers latins, un développement sur la misère et la charité; il fallait évoquer l'hiver, la mère et les enfants sans feu et sans pain; il fallait à la fin de ce développement introduire des conseils de charité. L'élève Roumanille remplit ce programme, mais au lieu de vers latins il remit un sonnet en vers provençaux[28].

Au reste ce goût devait se fortifier bientôt par un nouveau concours de circonstances; en sortant du collège de Tarascon sans la vocation religieuse qu'on avait espérée, Roumanille cherche à gagner sa vie, et comment la gagner, sinon en enseignant à d'autres ce qu'on vient de lui enseigner? Il trouve une place aux confins de la Provence à Nyons, dans la Drôme, et c'est chez un poète provençal qu'il arrive, chez Hyacinthe Dupuy, qui tient à Nyons un pensionnat, où enseigne un autre poète provençal, Camille Reybaud. Fils du peuple, tous ces lettrés, s'ils veulent écrire en vers, comme c'est la mode en ce temps-là, trouvent tout de suite au bout de leur plume le provençal, langue de leurs premiers rêves comme de leurs émotions les plus profondes.

Oui, Roumanille est peuple, puisqu'il est fils de jardinier, mais il est devenu professeur, il est lettré, il est même érudit.

Insistons sur ce point : il est érudit et cela veut dire non pas seulement qu'il connaît l'antiquité grecque et latine, mais qu'il a connaissance également de tout ce qui intéresse l'histoire et la littérature de la langue provençale.

---

28. V. Roumanille, *Oubreto*, éd. 1860, p. 9.

Cela nous apparaîtra tout de suite, quand nous lirons les notes qu'il place à la suite de la première édition de *Li Margarideto*, en 1847; il y cite tous les savants, dont nous avons examiné l'œuvre; on voit que Raynouard, que Ch. Nodier, que Fauriel, que Mary-Lafon, que même des Italiens, comme Crescimbeni, lui sont également familiers, que d'après eux il a lu les Troubadours, et qu'il n'ignore pas non plus les poètes qui ont continué leur tradition sur les terres d'oc, Goudouli, Saboly ou Gros. Sa *Dissertation sur l'orthographe provençale*, dont nous parlerons plus loin, révèle une érudition étonnante chez ce jeune homme qui n'a fait, après le Collège, aucune étude spéciale. Voilà bien l'aboutissement de tout ce grand mouvement de science méridionale, dont nous avons suivi le cours; il donne à un jeune poète provençal, qui n'eût été sans cela qu'un patoisant parmi tant d'autres, l'idée de relever une langue et de restaurer une littérature.

Mais les amitiés qu'il rencontre ne lui sont pas inutiles; dès ses débuts il a la chance de tomber dans ce milieu exceptionnel, où l'idée provençale est pieusement entretenue.

Mistral, avec quelque raison, a dit de Nyons : « Nyons est le berceau du Félibrige[29]. » Voici en effet tout un petit groupe de provençalisants qui s'y trouve constitué; il y a Hyacinthe Dupuy, qui a collaboré au *Tambourinaïre* de Bellot, puis au *Bouiabaïsso* de Désanat et qui a donné une poésie « *Lou Pichot Parpaioun* » déclarée par Sainte-Beuve un chef-d'œuvre[30]; il y a Barthélemy Chalvet, un dauphinois, habile versificateur, dont un noël figure dans le recueil publié par les Félibres[31]; il y a surtout Camille Reybaud, qui fait figure de vrai poète, un instant; un instant seulement, car après avoir collaboré comme Dupuy aux journaux de Bellot et de Désanat, après avoir donné une préface en vers provençaux à la première édition des *Mar-*

---

29. Propos tenu à M. Ed. de Vernejoul qui a bien voulu me le communiquer.

30. Mistral (lettre du 13 janvier 1914), m'a communiqué la plupart de ces rneseignements.

31. V. aussi une poésie de Chalvet, dans le recueil « *Lou Roumavàgi deis Troubaires* »; Aix (1854). — V. Lacroix : « Notice sur la vie et les œuvres de B. Chalvet (Bulletin de la Société Archéologique de la Drôme). T. XII, p. 306.

garideto de Roumanille (1847), après avoir collaboré au recueil collectif *Li Prouvençalo* (1851), assisté au Congrès d'Arles (1852), il se sépare des poètes d'Avignon; on perd ses traces en Provence; il part pour Paris, et va mourir en 1866 chez son fils, médecin à Versailles[32].

Il n'importe. s'il n'eut point foi dans l'avenir du provençal, comme l'indique le ton de la préface que je citais, gardons de lui le souvenir qu'il confirma Roumanille dans sa précoce vocation; il eut avec lui, sans doute, des discussions fécondes, car, peu soucieux de purisme, il admettait les gallicisme qui s'introduisaient de plus en plus nombreux dans la langue populaire. On sait que Roumanille était d'un avis tout contraire.

Au reste, il ne devait point rester longtemps à Nyons. Hyacinthe Dupuy, qui s'était mêlé de politique, fut élu député de la Drôme en 1848; son frère Antoine Dupuy, dès 1845, avait transféré le pensionnat en Avignon.

Donc, voici Roumanille en 1845, quittant Nyons où il exerçait, avant le « Petit Chose », le métier ingrat de maître d'études, et revenant à Avignon, professeur désormais, mais dans ce petit pensionnat de la rue de l'Hôpital. De là les élèves allaient suivre les cours du lycée; de ces élèves, l'un, qui avait quinze ans, s'appelait Frédéric Mistral, de Maillane.

Il semble au mysticisme félibréen qu'il y ait en ces débuts du Félibrige quelque chose de providentiel. Au fait, toute la vie de Mistral suit une ligne de chance admirable; c'est à cette rencontre que le jeune Mistral doit sans doute, non pas sa vocation, mais la direction de cette vocation, de bonne heure aiguillée dans la meilleure voie, sans aucun tâtonnement.

Or, un jour que le jeune maître avait conduit ses élèves aux vêpres dans l'église des Carmes, il en aperçut un qui écrivait en cachette. Il s'avance à pas prudents et saisit le papier suspect. Mais au lieu de quelque billet doux ou de quelque sottise scolaire, il y voit alignés des vers en langue provençale; l'adolescent traduisait les psaumes... « J'en fus si ému, disait plus tard Roumanille, que j'en pleurai de joie... »

---

32. Mistral m'indique que C. Reybaud préparait un grand poème intitulé : « *Li Silfo* », poème qui n'a pas été retrouvé.

A la sortie, lorsque la jeune bande longeait les vieux remparts, le professeur s'approcha de l'écolier : « Alors, lui dit-il, vous écrivez en provençal! » Telle fut, en ce dimanche d'Avignon, plein de cloches, au chant des psaumes, la première rencontre de Joseph Roumanille et de Frédéric Mistral[33].

En ce pensionnat providentiel vivait un autre poète, un écolier aussi, Anselme Mathieu. Ainsi tout semblait, à cette date où l'on parlait partout de poésie populaire, encourager les desseins de Roumanille. Deux ans plus tard, excité par ces jeunes amitiés, ayant quitté l'institution Dupuy pour l'imprimerie Seguin, où il remplissait les fonctions de correcteur, il publiait son premier recueil de vers, *Li Margarideto*. Arrêtons-nous un moment devant ces humbles fleurs des jardins de Saint-Remy. Ce sont les premiers modèles de la poésie proprement félibréenne.

C'est un petit recueil[34] d'une centaine de pages, divisé en quatre parties, dont les titres correspondent aux quatre saisons : « Quand lis agrenas flourissien », — « Quand li blad s'amaduravon », — « Quand li fueio toumbavon », — « Au cantoun dou fiò[35]. »

Il y a dans cette simple distribution, comme dans la place donnée à chaque morceau, un certain souci de la bonne division, de la distribution simple et claire des matières, de l'ordre enfin, qui sera l'une des dominantes de l'esprit de Roumanille.

Des stances élégiaques, des sonnets, des contes, quelques fables, un petit poème dialogué, tel est le bilan de ce recueil, à le parcourir des yeux, le tout offert aux lecteurs, sans traduction. A cette époque, et plus tard aussi, Roumanille a des ambitions limitées, il écrit des vers pour les siens, parents, amis, compatriotes, tous ceux qui peuvent comprendre le provençal, jamais il ne mettra en regard de son texte une traduction française.

---

33. V. F. Mistral : *Mémoires*.

34. *Li Margarideto*, poésies provençales par J. Roumanille de Saint-Remy; Paris, Techener, 1847. 2e éd. dans le recueil *Lis Oubreto;* Avignon-Roumanille, 1860.

35. « Quand les agrenas fleurissaient » — « Quand les blés mûrissaient » — « Quand les feuilles tombaient » — « Au coin du feu ».

D'ailleurs à cette époque, — et toute sa vie peut-être, — il ne paraît pas très convaincu que le provençal ne soit pas une langue inférieure, langue du peuple, dont il faut se servir quand on est peuple et pour parler au peuple, langue qui convient à merveille à l'expression de certains sentiments populaires, joyeux ou touchants, au conte, à la fable, à une certaine élégie familiale, à la poésie religieuse et rustique, mais somme toute à de petites œuvres, à des *Oubreto*, comme il dira plus tard; même après *Mirèio*, en 1860, il mettra comme épigraphe à ces *Oubreto* ces deux vers bien humbles :

D'abord que Diéu, m'a fa bouscarlo
Fuguen bouscarlo, et rèu-piéu-piéu!...[36]

Ce n'est qu'un gazouillement de fauvette à son sens, cette poésie populaire, cela ne saurait se comparer au chant du rossignol lamartinien. La fauvette, comme il le dit lui-même, voulant imiter le rossignol, parut ridicule à tout le monde des oiseaux, dès lors elle se résigna à chanter comme une fauvette; l'allégorie est assez claire[37]. Roumanille semble avouer qu'il a fait des vers provençaux, ne pouvant faire des vers français.

Des vers français, pourtant il a essayé d'en faire, il en fait encore en 1850, dans le style lamartinien le plus conventionnel[38]; il semble n'abandonner que lentement sa première ambition. De là peut-être l'humilité de toute sa poésie; elle est simple, parce qu'elle parle une langue, dont la simplicité est la seule raison; c'est là ce qui fait pour nous son vrai charme; il n'est pas sûr que pour Roumanille ce n'ait pas été d'abord une petite souffrance.

Autour de lui c'est un sentiment tout semblable; quand Reboul, en 1853, encourage les poètes provençaux à leur tâche,

---

36. « Puisque Dieu m'a fait fauvette » — Soyons fauvette, et rèu-pièu-pièu ».
37. Voir *Lis Oubreto*, éd. 1860, p. 288.
38. V. Ludovic Legré : *Th. Aubanel*, p. 44, et 1re éd. de *Li Margarideto* (1847). Roumanille nous dit avoir eu l'ambition de traduire ses *Margarideto* en vers français et il en donne quelques vers dans les notes.

il semble leur accorder une protection un peu hautaine, il leur dit en de bien mauvais vers :

La fleur sur un front virginal
Brille aussi bien que la sardoine;
Amis, chantez en provençal,
Car l'habit ne fait pas le moine[39].

Et loin d'en être humilié, Roumanille, en 1860, place cet encouragement en tête de la première édition de ses *Oubreto*. D'ailleurs à cette époque il ne croit pas plus à la survivance du provençal que les autres poètes du temps; il écrit en 1847 : « Le doux parler de Provence meurt, malgré les efforts que font, pour en retarder le trépas, tant d'intelligences d'élite... Le temps n'est pas éloigné où il ne restera plus de lui qu'un faible écho des soupirs de son agonie... Pauvre langue morte, sur la tombe de laquelle nous poserons bientôt une humble couronne de *Margarideto*[40]... » Victor Gelu, lui-même, ne se montre pas plus franchement pessimiste.

Donc Roumanille semble faire des vers provençaux ne pouvant mieux faire et s'excusant presque de ne pouvoir mieux faire, et s'il en fait, c'est de la façon la plus simple, et pour un public capable de les comprendre, sans traduction et sans glossaire.

Comme il a l'humilité de sa langue et celle de son ambition, il a celle aussi de son inspiration. Il a, plus que tout, le sentiment du délicat et du juste, il pense qu'il ne faut pas forcer sa voix ni dépasser l'intelligence de ses lecteurs. C'est par ce sens de la mesure qu'il reste poète, *poéta minor*, mais poète tout de même, alors qu'il eût été sans nul doute, d'autre façon, un versificateur français de province, imitateur et prétentieux, un autre Reboul.

En ce sens sa culture classique lui fut sans doute très précieuse.

---

39. *Lis Oubreto*, p. v.

40. V. *Li Margarideto*, 1re éd., 1847; note V, extrait d'un article de *La Gazette du Bas-Languedoc* (8 avril 1847).

C'est évidemment chez lui un trait de caractère, que ce tact parfait, ce sentiment juste de ce qu'il doit faire, mais il se peut qu'il ait été renforcé par l'étude des modèles antiques. Si l'imitation des anciens n'apparaît pas chez lui de façon aussi constante que chez Crousillat, c'est peut-être qu'il les imite mieux, les ayant mieux assimilés, qu'il ne se contente pas de les traduire ou de les adapter, mais qu'il veut faire dans son petit domaine ce qu'ils ont fait dans le leur, plus vaste, seule forme féconde de l'imitation.

Au reste il semble qu'il ait plus imité les Grecs que les Latins : il connaissait certainement les uns et les autres, ses fonctions même nous l'indiquent, mais si nous trouvons chez lui quelques traces de la littérature antique, c'est plutôt à Esope, à Lucien, à Théocrite qu'il nous fait songer qu'à Virgile ou bien Horace.

Je n'en veux pour preuve que le petit poème très significatif, intitulé « *Li Patricoularello* ». C'est une adaptation assez réussie, des *Syracusaines* de Théocrite. Evidemment nous ne sommes plus à Syracuse, le jour de la fête d'Adonis; à travers les commérages des femmes, ce n'est pas le luxe oriental du culte, la procession splendide que nous évoquons; c'est une simple foire de Provence... Marguerite a traversé la bousculade pour venir voir Nanon. Le décor évoqué est une cuisine populaire, on y boit un coup de clairette. Les Syracusaines sont des bourgeoises, ce sont ici des femmes du peuple; leurs doléances contre leurs maris s'étalent de façon plus vulgaire, leurs plaintes ont des sujets plus bas, mais c'est le même accent, c'est le même mouvement dans le dialogue, une verve toute semblable. L'adaptation est ici plus complète encore que chez Crousillat; il n'y a pas une allusion à l'antiquité; si l'on ne connaissait Théocrite, — et le public de Roumanille ne le connaît pas[41], — on pourrait croire que tout en ce poème est de l'invention de l'auteur. Pour nous il est la preuve très précieuse que

41. Dans la première édition de son recueil, le morceau est précédé de deux vers de Théocrite en épigraphe que Roumanille supprime dans l'édition de 1860.

Roumanille a subi l'influence des Alexandrins, et nous ne saurions mieux le définir, je pense, dès cette date, que par ces deux mots : un Alexandrin catholique.

Qu'est-ce en somme que l'Alexandrinisme Sicilien, si ce n'est la plus savoureuse poésie réaliste? Elle reste, malgré sa vérité, très distinguée, parce qu'elle est maniée par des lettrés; en passant de Sile en Provence, elle devient un peu moins artiste à cause des poètes qui la manient, et du public auquel elle s'adresse, mais on y retrouve la même vérité, la même verve limitée par un sûr instinct de la mesure, par la même ironie voilée, un peu attendrie.

Cette verve discrète est surtout sensible dans les fables et les contes en vers, qui annoncent ce que seront plus tard les contes en prose; chose rare à cette époque en Provence, on n'y sent guère l'imitation de La Fontaine, même dans les sujets qui lui sont empruntés, comme *La Fille, le Loup et l'Agneau*[42], *Les Deux Pigeons*[43], *Le Chêne et le Roseau*[44], *Le Savetier et le Financier*[45]. C'est surtout la langue qui fait la différence; ce provençal s'adapte très bien, sans effort à l'innocence tremblante de l'agneau, comme à la brutalité du loup. Roumanille, n'a pas cherché à copier le tour littéraire du fabuliste français; il a fait parler sa fille dédaigneuse comme une commère d'Avignon, son agneau comme un pauvre enfant du peuple, le loup comme un brutal coureur de routes, ses pigeons comme deux amoureux d'un village contadin, le savetier, comme tel « pegot » de sa connaissance, mais il n'a jamais entendu parler un chêne ni un roseau, et là il se contente de copier La Fontaine; excellent observateur, conteur malicieux, Roumanille n'est pas du tout un imaginatif, et par là il est encore dans la tradition grecque, toute réaliste. Quand il invente deux contes, c'est peu de chose, une histoire de contrebande[46], une histoire de Martégal[47], — chose banale à cette époque en Provence, — dont le

42. *Lis Oubreto*, éd. 1866, pp. 2 et 13.
43. *Ibid.*, p. 24.
44. *Ibid.*, p. 58.
45. *Ibid.*, p. 75.
46. *Ibid.*, p. 81.
47. *Ibid.*, p. 85.

tour est d'ailleurs vif, et jamais grossier, ce qui le distingue de la plupart des troubaïres du temps.

Mais nous reviendrons sur cet art de conter, mal assuré encore à ses débuts, où Roumanille se croit aussi, et peut-être avant tout, un poète élégiaque. C'est évidemment une tentation pour tous les poètes de l'époque que l'imitation de Lamartine, que, pour les poètes populaires de Provence, celle de Reboul, imitateur de Lamartine. *L'Ange et l'Enfant* déroule sa facile harmonie dans toutes les mémoires; visiblement c'est à ce modèle qu'essaye de se hausser Roumanille[48], en même temps qu'il veut atteindre à l'émotion de Jasmin. De là tant de petites élégies dont quelques-unes sont assez réussies, et d'autres plus larmoyantes, avec une sensiblerie populaire, qui abuse des diminutifs et finit par devenir un peu agaçante. Ce ne sont que marguerites, enfants, agneaux, rossignols, fauvettes, boutons de rose, jeunes filles, tableaux de printemps ou d'automne, fleurs qui s'ouvrent ou feuilles qui tombent, tout cela dans une nature assez conventionnelle et correspondant bien au titre du recueil « *Li Margarideto* ».

Ce n'est pas à dire d'ailleurs que cette élégie soit sans grâce; il y a là parmi des banalités d'un tour « littéraire », quelques accents justes et vrais, ceux qui viennent de la famille ou de la religion, tellement unies dans le cœur du poète, comme dans la vie du temps, qu'il ne les distingue presque pas, et c'est la justification de ce que nous avancions tout à l'heure : Roumanille est un Alexandrin catholique.

Catholique, il l'est naïvement, sans angoisse, sans doutes, sans lutte, avec une foi très simple et très profonde, qui subsistera dans son cœur jusqu'à la mort, cette belle mort courageuse et chrétienne, émouvante en sa noble simplicité[49].

---

48 On loue en 1846 Roumanille en ces termes : « Le parfum de ces fleurs indigènes présente une certaine analogie avec le genre si pur et si doux de Reboul et de Lamartine », cité par Roumanille, éd. de *Li Margarideto*, 1847, note B.). Roumanille indique cette citation en disant qu'il l'extrait d'un « Journal littéraire ».

49. V. Cornut : *Les Maîtres du Félibrige*, p. 132, et lettre de Folcò de Baroncelli; *Aiòli*, 27 mai 1891, et *Armana* de 1892.

C'est à ce double sentiment familial et religieux, que certains petits poèmes des *Margarideto* doivent leur grandeur, tel le sonnet qui ouvre le recueil, le célèbre sonnet, où Roumanille évoque le mas paternel; tel encore le petit poème[50], où il imagine, à l'imitation d'Hégésippe Moreau, que, pendant l'agonie du Christ, une fauvette est venue, pour soutenir son courage, se poser et chanter sur l'arbre de la Croix, tel le sonnet de la Glaneuse[51], juste évocation, en quelques vers, des travaux de la moisson, terminée par un conseil de charité, tels les vers à une pauvre fille tombée[52], qu'il convie au repentir de Madeleine, ou ceux qu'il écrit en souvenir de son frère mort[53], ou l'élégie de la jeune fille qui meurt d'amour, en attendant le retour de son amoureux, ou celle de la jeune malade[54], que les Anges viennent chercher pour l'escorter, comme une sœur, au Paradis, enfin deux appels à la charité des riches en faveur des pauvres dont l'hiver désole l'humble abri sans feu[55]. Dans tous ces poèmes, d'un ton juste, sans déclamation, vibre un sentiment sincère, même si parfois le thème en est banal et littéraire; le cœur de Roumanille le renouvelle en y jetant un flot de tendresse. C'est par ce noble sentiment chrétien que vaut surtout la poésie de Roumanille.

C'est par là aussi qu'elle est profondément populaire. A cette époque le peuple de Provence est tout entier catholique; l'incrédulité révolutionnaire, qui a pu soulever la bourgeoisie, ne l'a même pas effleuré; il est resté tout à fait en dehors du scepticisme parisien, œuvre de philosophes, qui ne pouvait avoir chez lui aucun retentissement. C'est de ce peuple que Roumanille est le représentant poétique, de ce peuple campagnard, où si l'on a dans une famille deux fils on en envoie un au séminaire, de ce peuple qui travaille toute la semaine aux champs ou à l'établi, qui le dimanche met ses beaux habits pour la messe, et ne

50. *Lis Oubreto*, éd. 1860, p. 17.
51. *Ibid.*, p. 21.
52. *Ibid.*, p. 38.
53. *Ibid.*, p. 48.
54. *Ibid.*, pp. 60 et 63.
55. *Ibid.*, pp. 73 et 92.

manque pas une procession, un pèlerinage, un *roumavàgi*, de ce peuple, qui même en 1848, s'il devient républicain parfois, ne cesse pas d'être catholique et mêle l'Evangile à la Déclaration des droits. Ce n'est aucunement la populace marseillaise, qui clame son désespoir et ses appétits dans les strophes farouches de Victor Gelu.

Dans ces premiers vers de Roumanille on retrouve tous les sentiments de ce peuple honnête et religieux; un désir constant de justice et de pitié, uni au sentiment du surnaturel, qui fait intervenir à chaque coin de strophes les Anges et la Vierge, le culte de la Vierge tout spécialement attendri[56], le sens du travail accepté, du devoir accompli humblement, avec l'espoir final d'une récompense, le rêve biblique de la charité parmi les durs travaux de la terre, quand Roumanille répète les paroles même de Booz aux Moissonneurs :

Meissounié, vesès? Madalenó
Afeciounado, vai, vèn, glèno,
Rodo à l'entour di garbeiroun.

Laissas d'espigo à sa garbeto,
Quauqui grau à la fourniguéto;
Diéu benesira la meissoun[57].

C'est aussi le sentiment évangélique du pardon accordé à la pécheresse, à la fille perdue, autrefois douce et pieuse, qui peut se relever, non par l'amour, comme Marion Delorme, — ce qui serait le rachat par la passion, conception romantique et non chrétienne, — mais par le repentir, comme Madeleine[58]; c'est le sentiment de la charité chrétienne, de la pitié envers le pauvre, qu'il faut secourir, non pas seulement parce qu'il souffre, mais parce qu'il est Dieu lui-même caché sous des pauvres vête-

56. V. p. 56.
57. P. 21. « Moissonneurs, voyez Madeleine — Avec ardeur, va, vient, glane — Rôde à l'entour des gerbes — Laissez des épis à sa petite gerbe — Quelques grains à la petite fourmi — Dieu bénira la moisson ».
58. P. 38.

ments[59]; enfin c'est l'attendrissement devant les jeunes filles qui entrent au couvent, parce qu'elles trouvent la vie amère, qu'elles cherchent un abri, qu'elles se sentent trop douces et trop frêles pour les luttes de la terre[60].

Tous ces sentiments sont ceux-là même du public auquel il s'adresse; on s'explique le succès de tous ces petits poèmes; ils étaient l'exacte expression de l'idéal populaire à cette époque, comme les contes et les fables répondaient très bien à l'esprit malicieux du même public.

Ce petit poème alexandrin et catholique, Roumanille a senti que, bien mieux que l'élégie, c'était en somme son véritable genre, quand il compose en 1852, *Li Sounjarello* et l'année suivante *La Part de Diéu*.

Li Sounjarello[61], « Les Rêveuses », ce sont deux jeunes filles, sur le point de se marier, dont l'une, toute riante, attend son fiancé, qui doit revenir, matelot, d'une navigation lointaine, tandis que l'autre se désole, parce que son fiancé, un maçon du pays, est à l'agonie. Or il se trouve que le maçon guérit et que le matelot est mort sur son navire; celle qui pleurait est heureuse, celle qui riait meurt de chagrin. On voit la philosophie mélancolique de ce petit conte, elle est grecque et chrétienne à la fois; on y surprend le sentiment du Destin, qui trompe toutes les prévisions, la leçon de la tragédie athénienne d'après laquelle il ne faut proclamer heureux nul homme avant sa mort, sentiment qui devient chrétien, quand il prend la forme d'une soumission à la Providence, distribuant à son gré le bonheur et le malheur.

Quant à la forme, c'est un récit mêlé de dialogue, ce qui semble devenir de plus en plus la forme préférée de Roumanille; il y reproduit avec une sûre verve les façons populaires de sentir et de s'exprimer; la joie et la douleur y trouvent une expression également juste. Le vers libre, que Roumanille adopte dès ses débuts pour ses contes et ses dialogues, le vers libre de La

---

59. P. 92.
60. P. 52.
61. V. *Lis Oubreto*, éd. 1860, p. 143.

Fontaine et de la plupart des conteurs ou fabulistes de Provence, se plie très bien aux sentiments divers qui animent ce petit drame à deux personnages, au double visage de joie et de tristesse.

Mais l'art de Roumanille s'affirme dans *la Part de Diéu*[62]. Il se trouve là mieux encore dans son élément, car à la tendresse vient s'ajouter une forme comique, qui donne en ce petit morceau la vision totale de son genre à cette époque.

L'histoire est amusante, instructive tout ensemble, et c'est là justement le dessein du poète. Elle fut écrite d'après ce que nous dit Roumanille lui-même[63], pour une société ouvrière fondée à Avignon par l'abbé Terris, et récitée dans la séance du 19 juin 1853, avec le plus grand succès. Ce n'est pas sans raison que nous avons noté l'influence des sociétés littéraires d'ouvriers, telles que l'*Athénée-ouvrier* de Marseille, sur le développement de la littérature félibréenne. En voilà, après tant d'autres, un exemple assez significatif.

C'est un ménage d'honnêtes travailleurs; le mari fait des journées aux champs, la femme élève les trois enfants, l'un qui marche, l'autre au berceau, le troisième au sein. On ne s'amuse pas à la maison; on est levé dès le petit jour et l'on travaille ferme, mais on arrive encore à faire quelques économies, et l'on est gai.

Pourtant l'ambition entre au cœur de Tounin, — c'est le mari, — il souhaite la fortune et se plaint de son misérable sort. Comme si ce souhait eût été entendu, un jour Tounin, travaillant aux champs, trouve au pied d'un mûrier un trésor enfoui au temps de la Révolution. Joie folle de l'homme; il court à la maison, montre son or, sa femme l'embrasse; ils se félicitent, se jettent à genoux pour remercier la Providence...

Cependant que va-t-on faire de l'argent? La femme prudente dit : Travaillons toujours. J'en ai assez, dit le mari vaniteux. Nous allons maintenant vivre comme des bourgeois, et le voilà,

---

62. Ce petit poème est publié d'abord sous le titre « *La part dau bon Diéu précédée d'une dissertation sur l'orthographe provençale* ». Avignon, Seguin, 1853.

63. V. notes *dis Oubreto*.

qui se met à boire, à manger, court à la ville, fait des achats pour toute la famille, revient, à moitié gris, chargé de cadeaux. Mais, pendant son absence, sa femme a compté le trésor à nouveau; alors que son mari n'a trouvé que neuf mille francs, elle en a compté seize mille. Aussitôt, sans rien dire, elle en met de côté sept mille.

Les langues vont leur train dans le village; on commente méchamment la fortune du ménage; le ménage d'ailleurs va mal; la richesse a corrompu Tounin, il boit, s'irrite, devient méfiant, ne travaille plus... Peu à peu son trésor s'épuise. Il est obligé de revendre les bijoux achetés et le voilà réduit à se remettre au travail.

Alors il comprend la leçon de la Providence; il reçoit, repentant, les remontrances de sa femme, et quand elle le voit soumis et décidé à se remettre au travail, seul trésor en ce monde, elle lui montre l'or qu'elle a sauvé de sa prodigalité. Il a fait la part du diable, voici la part de Dieu. On gardera cet argent pour établir les enfants, l'un d'eux sera prêtre et priera pour celui qui enterra le trésor au pied du mûrier...

Tel est en son raccourci le conte moral de Roumanille. Il a pour lui tout d'abord d'être bien adapté au public qu'il va rencontrer; c'est un petit drame populaire, dont toutes les phases sont accessibles à des intelligences d'ouvriers; quant à la langue, elle est leur langue de tous les jours; le récit est vif, le vers libre court allègrement, le dialogue est adéquat aux personnages. Il y a de jolis tableaux : celui du travail dans la gaîté, avant la découverte du trésor, le lever à l'aube, l'homme aux champs, la femme aux travaux du ménage, la maison nette, le travail de la garance ou des vers à soie, le détail de cette humble richesse : neuf poules, cinq canards, des lapins, du bois de chêne, du pain dans la panière et du vin dans la barrique, et deux cents francs d'épargne...

Oh! ià rèn au travai,
'Mé l'ajudo de Diéu, pès leva de dessouto[64].

---

64. « Oh ! il n'y a rien comme le travail — avec l'aide de Dieu, pour lever de dessous ».

Autre tableau : la découverte du trésor, les cris de joie du pauvre paysan devant tant d'or éparpillé :

Tounin crèi que pantaio;
Se chaspo e dis : — Pamen, siéu iéu!
Mai acòs' miéu? — Acò's bèn miéu?
Gramàci, gramàci, santo Maire de Diéu!...
Quan Goutoun saupra 'ìço, que vai estre candido!
Que la clusso què t'a couva,
O bèu nis, siegne benesido!
Trenco, cissado, bechas, adessias pèr la coua!
Aro tirarai plu lou diable pèr la coua!
El pòu n'en veni de marmoio!
Oh! i'a bonur que pèr canaio![65]

Son retour au foyer n'est pas moins vif; la femme ne sait que croire, elle prend peur, croit que son mari est un voleur, il la rassure, ils s'embrassent, ils disent en remerciements un *Pater* et un *Ave*.

Il y a aussi un accent vigoureux dans la description de paysan parvenu, qui s'étale dans la richesse; il veut être vêtu à la mode, porter du drap et du beau, des bottes, des chemises repassées, bien manger, apprendre le goût des cailles et des bécasses, il achète une montre, trois bagues, un collier de perles, un sifflet d'argent, trois cravates de soie et six de mousseline, pour son petit un chapeau de paille d'Italie, pour sa petite une chaînette à cinq tours, pour lui une canne à pommeau, des gants de peau, un couteau à six lames, une épingle de cravate, une pipe à long tuyau, une ombrelle pour sa femme... Bref il satisfait tous les désirs d'un paysan, qui a longtemps pâti devant les étalages des forains sans pouvoir rien acheter. Il y a là des détails pittoresques, d'un ton tout à fait heureux.

---

65. « Tonin croit qu'il rêve; il se tâte et dit : « Pourtant, c'est moi! — Mais cela est mien? — C'est bien mien? — Merci, merci, Sainte Mère de Dieu!... — Quand Gothon le saura, comme elle va être ébahie! — Que la poule qui t'a couvée, — O beau nid, sois bénie! — Tranchet, louchet, bêche, adieu pour la vie! — Maintenant je ne tirerai plus le diable par la queue! — Et il peut en venir de la marmaille! — Il n'y a de bonheur que pour les canailles! ».

La plus heureuse verve anime aussi les propos des gens du village commentant la subite richesse du ménage. L'un suppose un héritage, un autre un billet de loterie, d'autres insinuent un vol, on critique la fierté nouvelle de l'enrichi, les chapeaux et les robes de la femme, le mobilier neuf, on se réjouit de voir la fin sans doute prochaine du rouleau. Enfin il y a de l'émotion dans la dernière scène, la réconciliation des époux, la proclamation de la noblesse, de la sainteté du travail.

Qualités d'observation, vivacité du récit, tour exact et naturel du dialogue, verve populaire, gravité morale, inspiration religieuse, allure souple du vers libre, le meilleur Roumanille est là tout entier. Il se pourrait que cette « *Part de Dieu* » fut le petit chef-d'œuvre qui résumât le mieux son tempérament.

Toutes ces qualités nous les retrouvons au reste dans les *Noëls*, dont je parlerai tout à l'heure, et dans *Li Flour de Sauvi*, qui ne furent publiées qu'en 1859, mais dont la plus grande partie fut composée entre 1850 et 1856.

C'est d'abord le même souci de moraliser[66], d'instruire le peuple : au seuil de son nouveau recueil, il déclare qu'il veut « réveiller la vertu dans le cœur de ses frères ». Et de fait il y a plusieurs contes moraux en ce livre : d'abord une imitation de La Fontaine, *le Meunier, son Fils et l'Ane*[67]. Et surtout des compositions plus originales, telles que le Partage[68], où l'on voit un père à son lit de mort, qui après avoir partagé son bien, donne une croix de diamants à celui qui peut déclarer avoir fait la meilleure action : l'un a rendu à son propriétaire un portefeuille trouvé sur la route, le second a sauvé une vieille femme d'une maison en feu, mais le troisième a retiré de la Durance son ennemi mortel; c'est à lui que le père adjuge le joyau, car le plus beau « c'est de faire du bien, même à ses ennemis ».

---

66. En 1857, Roumanille écrivait à V. Duret : « La Muse provençale, pareille à une femme saoule, a trop longtemps amusé les badauds comme les pierrots de la foire. J'avais à cœur de montrer qu'elle n'était pas ce qu'un vain peuple pense; franchement les amis de toute saine littérature furent heureux d'entendre si douces et si plaisantes chansons, *si honnêtes surtout...* », cité par Jourdane, p. 52.

67. *Lis Oubreto*, éd. 1860, p. 204.

68. *Ibid.*, p. 196.

Ce sont encore deux contes qui veulent enseigner aux gens du peuple à se méfier de la vanité, quand elle les pousse à se hausser au-dessus de leur condition. Voici par exemple un enrichi, qui fait donner à sa fille une éducation de demoiselle, elle refuse tous les gens du peuple et finalement s'amourache d'un vaurien, qui la trompe et la ruine. Morale :

Aubourès pas la filho au-dessus de la maire[69].

Voici, en face, de braves métayers[70], qui songent à l'avenir de leur fils et qui se disent : « Si nous en faisions un avocat! » On l'envoie au lycée, puis à Paris, et pendant que les vieux parents se tuent au travail et se serrent le ventre, le fils mène joyeuse vie et demande de l'argent; c'est bientôt la ruine de la famille; la femme va mourir à l'hôpital, le fils se suicide, le père va mendier de porte en porte en répétant :

Aubourès pas lou fiéu au-dessus de soun paire[71].

Morale sûre, soit mais un peu courte. On ne peut s'empêcher ici de songer au père de Mistral, à celui de Roumanille lui-même, qui ont eu l'ambition de faire de leurs fils des avocats.

A côté de ces soucis de moraliste, le poète, en ce nouveau recueil, — à part deux contes gais et quelques épithalames, — apparaît toujours comme un élégiaque, et les personnages de ses élégies, ce sont toujours les enfants, les jeunes filles et les pauvres, les pauvres enfants abandonnés, sur lesquels on voit veiller l'Ange de la Charité, et pour lesquels Roumanille compose cette touchante élégie, à laquelle Sainte-Beuve trouvait « une grâce que n'eussent pas désavouée Klopstock ni M. de Vigny[72] » et qu'il déclarait « digne des anciens Troubadours », mais que, plus avertis, nous jugeons plutôt de la lignée de Reboul... Voici l'orpheline, qui joue, innocente au cimetière,

---

69. « N'élevez pas la fille au-dessus de la mère. »
70. *Lis Oubreto*, p. 217.
71. « N'élevez pas le fils au-dessus du père ».
72. V. *Li Prouvençalo*, Introduction p. XXIV et p. 390.

sans savoir que sa mère y repose[73]; enfin la petite prédestinée, si douce et si pure, qu'elle n'est pas faite pour la terre, et qui cueille au Paradis des fleurs qui ne se fanent pas[74]. Des jeunes filles, ensuite, moins mélancoliques, non point des filles éclatantes du Midi, mais voilées de grâce et de pudeur chrétiennes, penchées sur les enfants, jouant du clavecin, priant, orphelines, pour leurs parents en allés[75]... Enfin les pauvres[76] sans feu, sans pain, qui n'auraient qu'à se laisser mourir de faim, si la Charité, la Charité chrétienne, catholique[77], ne veillait pas sur eux; et d'autres pauvres aussi, dont la détresse est moins criante, mais non moins digne de pitié, la veuve, qui doit vendre sa vache, n'ayant plus de quoi la nourrir, et, qui, droite et pâle sur sa porte, la regarde s'en aller dans le chemin[78], la nourrice, qui a dû laisser son petit pour aller vendre son lait aux riches, et qui pleure, songeant à son enfant, peut-être mort à cette heure[79]. Cette détresse des pauvres gens, l'âme tendre de Roumanille l'a bien sentie; ce sont de tels accents, d'une simplicité poignante, qui font sa valeur poétique, plus que certains morceaux « littéraires », comme l' « élégie » sur la mort d'Esprit Requien[80] et sur la tourterelle d'Adolphe Dumas, où transparaît à plein son art alexandrin, pure imitation de Catulle, gracieuse au reste. Là il est attendri et mignard, employant volontiers des diminutifs, cette grande tentation de la poésie provençale. Il a besoin pour y renoncer que le sujet par son accent même, le soulève et l'enlève à ses gentillesses, et d'autres fois tout s'harmonise parce que le sujet convient à cette inspiration, comme il arrivera dans les Noëls.

C'est un genre littéraire très ancien et qui n'est point spécial au Midi. Dans toute la chrétienté, pendant tout le Moyen âge, Noël plus encore peut-être que Pâques est la grande fête chré-

---

73. TV. *Li Provençalo*, p. 279.
74. P. 202.
75. P. 202, 230, 269.
76. V. p. 212.
77. V. p. 212.
78. P. 257.
79. P. 212.
80. P. 230.

tienne. Pâques, c'est déjà la maison ouverte au soleil, le renouveau de la nature, l'inquiétude de l'amour, Noël, c'est la fête de la famille et de l'âme; il n'entre rien de physique en son allégresse. Alors que toute la nature est endormie, l'âme s'éveille et chante, malgré la tristesse des plus courtes journées. Autour de la bûche traditionnelle la famille se resserre, oublie un instant ses soucis ou ses petites querelles, et chante la divine naissance. A Pâques, la joie est facile, elle est l'ivresse du printemps; à Noël, il faut pour se réjouir, que la Foi crée un printemps intérieur; c'est de cet effort mystique que naissent les touchantes coutumes, les repas de famille avec leur cérémonial minutieusement réglé, les « crèches » en carton, les belles chansons que l'on chante autour d'elles, tandis que les petites bougies se consument et que les enfants déjà inclinent leurs bonnes têtes dans le sommeil.

En langue d'oc la floraison des Noëls[81] fut constante et constamment gracieuse; c'est un genre qui convient tout à fait aux natures méridionales, la familiarité facile avec la divinité, la tendresse faible pour l'enfance, les détails pittoresques et populaires de la visite à la crèche, tout cela s'harmonise très bien avec l'inspiration naïve et malicieuse à la fois des poètes de langue d'oc. En Provence spécialement ce genre fut très aimé : dans toute la Provence Avignon s'en fit une spécialité, grâce à son Noëlliste du dix-septième siècle, Saboly, et à son continuateur du dix-huitième siècle l'ouvrier Peyrol. Vers ce milieu du dix-neuvième siècle où Roumanille commence à écrire, leurs Noëls sont encore populaires. Roumanille ne pouvait manquer à son tour d'écrire des Noëls.

Il en écrit quelques-uns de charmants, d'autres sont trop lit-

---

81. Nous ne pouvons songer à dresser ici une liste des « Noëls ». Les plus célèbres auteurs de Noëls sont ceux que nous citons plus loin. A ce genre, il faut joindre celui de la *pastorale*, qui représente sur la scène tous les épisodes de la naissance du Christ. La plus célèbre en Provence au dix-neuvième siècle fut et reste encore la *Pastorale* de A. Maurel, jouée pour la première fois en 1844, à Marseille, éditée en 1856 (Boy-Marseille) et rééditée en 1898 (Ruat-Marseille). Citons aussi la *Pastorale* de P. Bellot (Boy-Marseille), 1851. Celle de A.-L. Granier (Marseille, 1853, rééditée en 1886). Celle de l'abbé Moyne (Avignon-Seguin, 1854), enfin « Pastorale sacrée », anonyme (Marseille-Chaultard, 1852) et « Pastorale chantante par A. Guyon »; Aix, 1854. (Renseignements communiqués par M. Auguste Rondel.)

téraires. C'est un genre qui demande la plus grande spontanéité; c'est le vrai triomphe de la littérature populaire, les Noëls de Saboly, de Peyrol, ceux du pauvre Cassan, le contemporain avignonnais de Roumanille, sont certainement supérieurs aux compositions, un peu apprêtées, du poète des *Margarideto*. Un signe incontestable en est que certains Noëls de Saboly[82], de Peyrol, de Cassan[83] sont devenus populaires, et que ceux de Roumanille ne le sont point devenus au même degré.

Ils ne manquent sans doute point de mérite, mais d'une certaine force populaire, comique et sentimentale à la fois, tout à fait nécessaire au genre. D'ailleurs ils sont d'une langue pure et douce, d'un accent religieux et sincère, mais justement l'œuvre d'épuration nuit en un tel genre où l'accent populaire est indispensable. Les Noëls de Roumanille ressemblent parfois à ces personnages de « crèche », à certains « santons[84] », trop bien faits, trop bien habillés, pour l'humble décor où ils doivent être placés, et qui nous émeuvent moins que telles grossières et sincères figurines où vit en raccourci toute une race rustique et croyante.

Certains pourtant sont gracieux; la rencontre des bergers incrédules et des bergères qui reviennent de Bethléem, racontant le grand miracle, la prière de l'enfant qui a supplié sa mère de le mener voir cet autre enfant, qui est né dans une crèche, les paysans qui se pressent autour de l'Enfant-Jésus endormi, le départ d'une famille de « ménagers », dépeinte avec un vif réalisme, et c'est peut-être le meilleur de tous ces Noëls, car toutes les fois

---

82. Dès 1848, Augustin Boudin (1805-1872) fait paraître un petit poème *Lou Sounge de Saboly* (Avignon, Seguin, in-8°), précédé d'une notice sur Saboly. A la même époque Roumanille, selon le témoignage de Mistral (Mém., p. 119), consulte à la bibliothèque d'Avignon les manuscrits de Saboly, il en fait en 1852, 1856 et 1858 des rééditions successives. A la réédition de 1852 sont ajoutés des Noëls de poètes vivants : Roumanille et ses amis.

83. V. Cassan : *Li Nouvé;* Avignon. — s. d. V. aussi les autres œuvres de Denis Cassan réunies en 1860 sous le titre : *Li Parpello d'Agasso* (Avignon, Roumanille), et sur Cassan le livre de P. Aubry : *La vie de D.-C. Cassan, poète avignonnais* (Avignon, 1884). Cassan a publié encore : *Li Cassaneto* (Avignon, Maillet, 1880).

84. On appelle « santons », en Provençal « santoun » (les petits saints), les personnages rustiques qui figurent dans les « crèches » que l'on organise pour la Noël dans les familles.

que Roumanille reprend pied dans la réalité, il est incomparable. Mais le plus célèbre des Noëls de Roumanille, c'est « la jeune fille aveugle », ce n'est pas peut-être le meilleur, mais ce qu'il a de sentimental suffit à en assurer le succès. C'est une jeune aveugle qui supplie sa mère de la mener à Bethléem; elle ne pourra pas voir l'Enfant divin, mais elle le touchera... Et voici la fin :

L'avuglo plouri tant, et tant préguè, pécaire!
A si geinoun,
Tant piei trauquè lou cor que pousquè plus sa maire
Dire de noun.
Quand pièi dedins lou jas arribè la paurelo,
Trefouliguè!
De Jèuse su soun cor meteguè la maneto...
E ié véguè!...[85]

On voit combien le miracle sert ici la poésie. Roumanille, peut-on dire, a fait des Noëls gracieux, mais il n'a point fait oublier Saboly.

Cet art du récit et du dialogue que Roumanille manifestait dès 1847 dans tel petit poème de son modeste recueil de vers, il allait en user, les années suivantes, pour servir une cause qui lui était particulièrement chère.

Les années suivantes, ce sont celles de la Révolution de Février, de l'éphémère République, des journées de Juin, du Coup d'Etat, temps de trouble et de confusion, où s'agitent tous les appétits, où s'exaltent toutes les idées, où les esprits bouillonnent terriblement. On n'a pas assez indiqué, combien ce bouillonnement fut utile à la poésie populaire; les intelligences les plus fortes sont en émoi, on discute, on pérore, on chansonne passionné-

85. « L'aveugle pleura tant, et pria tant, la pauvre — A ses genoux — Elle perça tant le cœur de sa mère — Qu'elle ne put plus dire non — Quand ensuite dans l'étable, arriva la pauvre petite — Elle tressaillit — De Jésus sur son cœur elle mit la petite main — Et elle vit. »

ment[86], et comme la seule langue que le peuple ait alors à sa disposition c'est le provençal, on voit tout ce que le provençal va gagner à cette explosion de sentiments. La meilleure preuve en est dans le succès de Roumanille.

Cela aussi, on ne l'a point assez remarqué; Roumanille à ses débuts, ce n'est point le poète désintéressé, l'artiste en langue provençale, le restaurateur de cette langue, c'est le représentant populaire du parti catholique, c'est le Veuillot d'Avignon. Ce n'est pas simple coïncidence : Veuillot après ses polémiques dans les journaux de province, devient en 1843 rédacteur de l'*Univers*, il en est directeur en 1848; c'est désormais le grand homme du parti catholique; bien que Roumanille ne le nomme point, on peut penser que dans sa petite sphère il aspire à jouer le même rôle, et c'est comme tel qu'il est encouragé, soutenu par tout le clergé d'Avignon, qu'il est accueilli par la bourgeoisie et le peuple, que son nom se répand, que, l'ordre rétabli, il sera populaire en même temps qu'officiel, dans la meilleure position pour diriger le mouvement provençal, ayant la faveur de son public en même temps que celle des autorités. Veuillot devait plus tard le saluer en ces termes : « Nous sommes de même souche; donne ta main, frère Roumanille, cette main qui fait le signe de la croix[87]! »

L'occasion était belle pour un polémiste catholique; la Révolution de Février avait mis en feu toute la France, plus spécialement tout le Midi, et surtout la ville d'Avignon, où les passions politiques ont toujours sévi furieusement; c'est à Avignon que fut donné, en 1791, le signal de la Terreur, à Avignon que, vingt-quatre ans plus tard, le maréchal Brune fut assassiné par la populace. Depuis cette époque Blancs et Rouges se sont toujours regardés avec des yeux de haine. Roumanille était Blanc, — nous avons vu combien profonde était sa foi catholique, mais c'était un bon catholique, non point un sectaire, un vrai croyant, à l'âme douce, poète tendre, — nous l'avons vu; s'il fonce droit sur les

---

86. V. Mistral : *Mémoires*, ch. IX, et la chanson républicaine en français que Mistral compose à cette occasion.

87. Cité par Cornut : Les Maîtres du Félibrige, p. 123.

Rouges, ce ne sera jamais la haine au cœur, sa polémique se terminera toujours par un appel à la concorde.

Ce fut en 1849, après les journées de Juin, qu'il se jeta dans la mêlée. Le parti socialiste avait montré son impuissance, il s'agitait, furieux et sanglant, cherchant une revanche, mais désemparé par l'échec des émeutes parisiennes; il s'agissait d'achever sa défaite. Roumanille à cette date vient de laisser l'enseignement pour entrer comme correcteur à l'imprimerie Seguin. Seguin éditait alors des ouvrages importants en latin, tels que la *Catena aurea* de saint Thomas d'Aquin, dix volumes in-8°, le *Tertullianus prædicans*, six volumes in-4°, etc.; il avait besoin d'un correcteur lettré capable d'assurer l'édition d'un texte correct en latin; il s'adressa à Roumanille, qui, pour ces nouvelles fonctions, laissa le pensionnat Dupuy. Cette occasion devait l'orienter vers le travail de l'imprimerie et de la librairie et servir par là la cause félibréenne à laquelle ne manquera pas d'être utile au point de vue pratique l'activité de libraire que déploiera Roumanille. Pour ses débuts en dehors de l'enseignement, voici qu'il publie dans *La Commune*, journal fondé en Avignon à l'occasion de la Révolution, une série de dialogues populaires, dont le premier est intitulé *Li Clube*, « *Les Clubs* ».

Ce sont les Clubs socialistes, où se prêche l'avènement de la vraie République, de la République du peuple, où l'on attend avec une sorte d'ivresse mystique, la venue de la Sainte. Les énergumènes de Gelu nous ont donné quelque idée de cet état d'esprit. C'est contre ces Clubs que Roumanille part en guerre, avec pour arme l'ironie.

C'est un dialogue populaire à plusieurs personnages, qui tous s'expriment en provençal, sauf le solennel gendarme qui vient arrêter le clubiste trop zélé. Le procédé est assez facile, et repris, pour le début, des *Patricoularello*, c'est-à-dire des *Syracunaises* de Théocrite. Ce sont d'abord deux femmes qui gémissent sur leurs maris; ces maris modèles d'autrefois, qui sont devenus enragés, depuis qu'ils se mêlent de politique, mangeant, buvant, criant, battant leurs femmes, ne travaillant plus, donc ne gagnant plus un sou, portant des cravates rouges et se laissant pousser la barbe.

Mais Miano, — c'est le nom d'une des commères, — s'en va

laissant la place au mari de Beloun, — c'est le nom de l'autre, — qui survient grondant et criant... C'est tout un débordement d'injures savoureuses... Cependant cet Andreloun semble quelque peu égratigné; c'est que, dit-il, il vient de se battre avec un de ses anciens amis, Jejé de la Poulido, un aristocrate fieffé. Un aristocrate, dit Beloun. Comment? « Un aristocrate qui porte, comme toi, les culottes trouées au cul, qui va en journée, qui bêche depuis l'aube jusqu'au soleil couché... est-ce que vous n'êtes pas deux paysans? Est-ce que son père n'était pas un paysan comme ton père et le mien? »

Cependant, continue la prudente ménagère, la ruine est à la maison, il n'y a plus de pain dans la panière, plus de vin dans la tonne, plus d'huile dans la jarre, plus de bois sous l'escalier, plus de poules, plus de vers à soie. Et tout cela c'est la faute de ces Clubs, que l'on ferait bien de fermer, comme on en parle, où tous les hommes vont perdre leur temps à pérorer... Andreloun pourtant s'obstine dans sa rude confiance... « Ne pleure plus, dit-il, bientôt nous y sommes et nous les ferons danser!... Ils ne la veulent pas, pourtant ils l'avaleront. » Ils l'avaleront, ils l'avaleront, répète-t-il, buté dans son rêve de revanche. « Il y en a de beaux qui seront pâles comme des langes et qui feront dans leurs culottes. Rien que d'y penser, je frémis, et l'eau me vient à la bouche. Ça va tourner de notre côté, ce ne sera pas trop tôt!... C'est alors, Beloun, que nous allons la couler douce!... Ah! quelle bonne vie!... Chacun son tour!... Est-ce que nous voulons nous, nous autres, une République café au lait? C'est une République, cela? Vienne la nôtre... Ah! brigand de sort, quel tintamarre! »

Pour couper court à cet enthousiasme, arrive l'ami François, le mari de Miano. Sa barbe est rasée, il a baissé le ton, il vient d'apprendre l'échec des socialistes à Paris et à Lyon. « Je dis que le fusil a fait encore cra, que nous avons fait un pétard dans la boue, je dis que ceux qui mènent la barque nous ont vendus comme cochons en foire. Je dis que nous sommes dupés, Andreloun! « Et les soldats ont tiré sur le peuple, et « les fameux de Paris » se sont tous défilés. « Ah! quand il faut se battre avec la langue, ces Messieurs sont des lions; ils font peur. Mais quand il faut se cogner pour de bon, ce sont des levrauts. Oh! comme

ils courent! Ils sont hors de France. Ils sont gras et riches; ils ont de l'or dans leurs poches; ils ont leurs ventres enflés de bons morceaux; ils sont heureux comme des porcs à l'engrais; ils disent : « Regardez comme nous sommes à plaindre! On nous a exilés! » « Ah! troupe d'arracheurs de dents, de flibustiers, de ruines-pauvres! » Andreloun n'en peut croire ses oreilles : « Ils se sont esbignés? » répète-t-il stupide. « Nous sommes donc les dindons? Ils la payeront... Ils la payeront! »

Sur ces entrefaites un gendarme vient l'arrêter. Au sortir de la prison, il a réfléchi, il se convertit, retourne au travail, la paix et l'abondance rentrent avec lui dans la maison.

Tel est le procédé, la marche du dialogue; mais ce dont on ne peut rendre compte, même par des extraits, c'est de sa vivacité, de son tour léger et brutal à la fois, de sa valeur populaire... Ce sont des gens du peuple et qui parlent leur langue de tous les jours. Il n'y a pas dans ce dialogue ce tour forcé, faussement naïf ou vulgaire, des écrivains français qui ont tenté de mettre sur la scène ou dans le roman des personnages populaires. Le provençal ici sert à merveille le dessein de l'auteur. De pareils dialogues écrits en français n'eussent été qu'une œuvre assez plate de polémique politique.

Dès cette époque, Armand de Pontmartin l'avait bien vu, quand il écrivait dans la Préface des *Oubreto en Proso* : « Les plus récalcitrants furent forcés de reconnaître à quoi pouvait servir cette régénération de la poésie et de la littérature provençales dont ils avaient souri comme d'un archaïsme inutile, d'une fantaisie rétrospective, d'une lettre-morte qu'on essaierait vainement de ranimer. Si Roumanille n'avait pas été *à priori* un poète provençal et populaire, si l'on avait vu en lui un monsieur composant de la prose et de la versification françaises, il aurait pu être ingénieux, correct, élégant, éloquent; il aurait prêché dans le désert, il n'y aurait pas eu entre sa clientèle et lui, cette communauté de sentiments et de langage, ces familiarités qui rendent la leçon plus nette, et plus péremptoire, ces attractions magnétiques qui sont un commencement de persuasion. Et puis, de combien de ressources il se serait privé! Ces détails si piquants et si vrais, ces traits de mœurs pris sur le fait, ces jolis empâtements de couleur locale, toute cette vie méridionale traduite en

récits, en dialogues, en anecdotes, en personnages, comme tout cela, en français, eût été gauche, empesé, haut en cravate, réduit à se contenter d'équivalents et d'à peu près! On eût dit une traduction de Théocrite par Delille, ou d'Aristophane par Baour-Lormian. Grâce au provençal manié par un jeune maître on ne perdait pas une nuance, une intention, pas un effet, pas un grain de sel. »

Retenons les deux noms que jette ici, Armand de Pontmartin au milieu de sa prose abondante : Théocrite, Aristophane, j'y ajouterais volontiers celui de Lucien. En tout cas ce sont les Grecs qui paraissent ici les vrais modèles de Roumanille, soit qu'il ait eu en effet conscience de cette imitation, soit que des méridionaux bavards et pittoresques aient naturellement un tour hellénique dans leurs façons de parler que Roumanille reproduit en observateur fidèle.

Observateur, telle est encore ici sa grande qualité : les expressions sont exactes, le décor est authentique, les personnages sont dessinés d'un trait sûr; d'abord les deux commères gémissant, bonnes femmes pratiques qui voient l'intérêt du ménage avant tout et croient peu aux grandes idées, puis les deux hommes, l'un sincère, violent, brutal, idéaliste à sa façon, qui se laisse traîner en prison, l'autre craintif, qui se replie à temps devant l'insuccès et se rallie à la cause du vainqueur.

Mais voici d'autres personnages; le paysan crédule, qui s'imagine que les riches sèment le choléra[88], pour se débarrasser du pauvre monde. Cela pourrait sembler une charge. Il n'en est rien : pour ma part je me rappelle ce trait dans les récits de grands-parents; ils pouvaient citer des paysans qui étaient persuadés qu'on semait le choléra ou qu'on empoisonnait les eaux exprès. On conçoit combien de telles idées peuvent provoquer d'horreurs en un temps de Révolution; tout semblera légitime à des esprits aussi bornés, s'ils ont libre carrière; c'est en de telles études que l'on surprendra le secret des massacres, des atrocités de guerres civiles. Roumanille s'attaque à cette idée absurde; il charge avec son vigoureux bon sens, il oppose à cette pauvre brute un paysan intelligent, qui, par une méthode vraiment

88. V. *Lou Colèra*, du 18 septembre 1845.

socratique, finit par éclairer le sombre esprit. Christophe monte la garde avec ses amis autour du village, pour empêcher qu'on y sème le choléra. Pourquoi ne la monte-t-il pas autour de ses fèves, autour de ses pommes de terre, autour de ses vers à soie, autour de ses porcs, pour les empêcher d'avoir la maladie? Et celles des hommes, la petite vérole, les fièvres, est-ce qu'on peut s'en garder? est-ce qu'on les sème? Non? Eh! bien le choléra est une maladie toute pareille, personne ne la sème. Pourquoi la sèmerait-on? Est-ce que les gens du peuple sont seuls à en mourir? Et l'évêque d'Orléans, et le général Bugeaud et tant de députés, de prêtres, de médecins, de rentiers? Eh! bien alors, que Christophe cesse de monter la garde, sa garde grotesque, qui l'empêche de dormir. Christophe s'en va convaincu. Et, s'il l'a été, c'est que son adversaire a su employer contre lui la méthode de l'interrogation, de l'assimilation, de la comparaison de l'inconnu au connu, celle même des dialogues platoniciens.

Dialogue grec encore, que celui où se trouvent aux prises un *rouge* et un *blanc*[89]? Deux amis autrefois, comme les deux ouvriers des Clubs, deux travailleurs, deux camarades de première communion, qui ont épousé deux sœurs. Et les voilà qui s'insultent, qui se battent, parce que l'on dit que Robespierre est un coupe-tête et que l'autre crie : *Vive Barbès*. Les voilà qui passent des cris aux coups, l'un a le nez écrasé, l'autre a la barbe arrachée... quand le curé survient. Chacun veut parler, expliquer son affaire. Mais comme d'ailleurs un rouge en ce temps-là n'est pas si rouge qu'il ne respecte encore l'autorité d'un prêtre, on prend le curé comme arbitre, et le curé prononce les paroles de paix :

« Ainsi, Coulau, tu as mordu Rafèu, parce qu'il a un chapeau blanc bordé de vert, et toi, Rafèu, tu l'ennuyais parce qu'il porte une cravate rouge... Mais, couple de niais que vous êtes! Vous avez besoin de vos membres pour gagner un morceau de pain, pour gagner votre vie, la vie de vos femmes, la vie de vos enfants, et parce que l'un a un chapeau ainsi et l'autre une cravate autrement, vous vous attrapez aux cheveux, vous vous mor-

---

89. *Un Rouge ém'un blanc*, 27 février 1850.

dez, vous vous égratignez, vous vous déchirez, vous vous assommez, vous allez vous mettre au fin fond d'un lit, à l'hôpital? Vous êtes deux travailleurs, deux paysans, et l'un est un aristocrate, l'autre n'est pas un aristocrate? Voulez-vous que je vous le dise? Vous êtes deux mulets débridés!... Voyons, est-ce que vos *à-bas* et vos *vive* font bouillir votre marmite, allègent votre faix, habillent vos femmes et vos enfants, font vos petites provisions de blé, d'huile, de vin, mettent quelques pièces blanches ou jaunes dans le tiroir de votre garde-robe? »

On le voit, c'est toujours le même argument, très pratique, qui peut avoir beaucoup d'action sur l'esprit d'un peuple avisé, peu idéaliste somme toute malgré ses enthousiasmes subits et pour qui l'intérêt, non pas personnel, mais familial, est encore la loi suprême.

Ici comme c'est un curé qui parle, ce sentiment pratique se fortifie d'un appel à la concorde : « N'êtes-vous pas tous les deux Français? Que dis-je? Ne vous a-t-on pas baptisé tous les deux aux mêmes fonts-baptismaux? N'avez-vous pas communié ensemble? N'êtes-vous pas tous les deux chrétiens, catholiques? N'avez-vous pas tous les deux le même Père, là-haut? N'êtes-vous pas frères? C'est votre Catéchisme qui vous dit de vous attraper comme çà? Et si vous veniez au prône, Juifs que vous êtes! pour m'entendre dire : « Frères, aimez-vous les uns les autres... Père, pardonnez-nous comme nous nous pardonnons. » Est-ce que vous vous déchireriez la peau comme chien et loup?

On ne saurait parler un langage mieux adapté, sans bassesse, à un public populaire... Roumanille n'y fait aucun effort : la vieille langue le sert admirablement; son intelligence est d'en avoir usé, mais aussi d'en avoir usé, sans nulle grossièreté, tout en étant réaliste, d'avoir su reproduire le langage populaire, tout en s'arrêtant au point où il deviendrait déplaisant; là encore il est servi par ce sens exquis de la mesure qu'a fortifié en son esprit la plus solide culture classique.

C'est le même ferme bon sens, le même raisonnement socratique, le même tact de l'expression dans *Li Partejaire*. Le plan est aussi le même : deux paysans en dispute, mis d'accord par l'autorité d'un homme supérieur, qui, cette fois, est le maître d'école.

Les socialistes ont promis, à l'avènement de la Sainte, le partage des terres. Tòni se promène sur les terres du Marquis, son propriétaire, en marquant d'avance la part qui lui conviendrait; Jérôme survient, veut sa part, trouve celle de Tòni trop grosse, celui-ci se rebiffe, voilà nos deux imbéciles qui se disputent les terres qu'ils n'ont pas, gros mots, coups, intervention du maître d'école. « Soit... Combien vous faudrait-il par jour? » Les paysans calculent, ils finissent par souhaiter douze francs... Eh! bien, si l'on partageait les terres, chacun n'aurait pas plus de dix sous par jour... Les paysans, ce sont encore des privilégiés. Ils ont chacun une petite terre; si l'on partageait, on leur en prendrait au moins la moitié... Du coup les voilà convaincus. Et d'ailleurs il faut bien que quelqu'un travaille la terre, et prendre à quelqu'un son bien, qu'est-ce, sinon le voler? Si on allait vous prendre votre petit coin de terre, votre lit, votre femme, que diriez-vous? Non, non, ne croyez pas à tous ces prêcheurs d'égalité, qui ne songent qu'à vous duper... « La bonne République n'est pas celle qui partage, qui pille, qui vole, qui assassine, ce n'est pas celle qui hurle : Vive la Guillotine! Vive Robespierre! Vive le partage! Celle-là a tant bu de sang, la gueuse, que, saoule, elle a crevé dans sa peau. Elle est morte, et Dieu nous préserve qu'elle ressuscite! »

Roumanille passe sans effort aucun, du ton plaisant aux accents les plus graves; il est malicieux, mais il est éloquent; il sait rire, mais son rire s'interrompt souvent pour laisser la parole à ces sentiments profonds, sincères, qu'il porte en lui, l'amour du bon ordre, de la religion, de la paix, la haine du sectarisme surtout, et c'est encore bien grec, cette horreur de l'intolérance, quelle qu'elle soit.

C'est le même bon sens dans un petit dialogue sur les affaires municipales[90] d'Avignon, le même art de faire voir la vérité, sans aucun pédantisme, par une série de questions bien posées et résolues à mesure qu'elles sont posées. Il y a là peut-être quelque souvenir du métier professoral : on voit que Roumanille a l'habitude de se mettre au niveau d'esprits jeunes, faibles encore, incapables de raisonner par eux-mêmes, mais très capables de

90. Quand devès fau paga.

suivre le raisonnement que l'on fait devant eux, si l'on prend soin qu'ils n'en perdent le fil à aucun moment.

La question est celle-ci : le conseil municipal de 1849, préoccupé de remettre de l'ordre dans les finances de la ville, a élevé les droits d'octroi pour payer les dettes contractées par la municipalité précédente. D'où rumeurs populaires, réclamations, récriminations. Roumanille met en présence un conseiller municipal et un bon Avignonnais, très monté contre le conseil... Le conseiller veut le convaincre. Voici comment il procède : « N'as-tu jamais rien pris à crédit? — Oui. — Pourquoi as-tu crédit? — Parce que je paie ce que je dois. — Donc il faut payer ce que l'on doit (Quand devès, fau paga). — Naturellement. — Alors supposons que ton père ait laissé des dettes. Dois-tu les payer? — Oui, je les paierai. — Eh! bien, il en est de même de la ville. Elle a des dettes, laissées par l'ancien conseil. Il faut les payer; pour les payer il faut de l'argent. Pour avoir de l'argent il faut augmenter les droits d'octroi... La démonstration est faite, notre homme est convaincu, l'opinion publique est éclairée.

Tout cela est rapide, d'une langue savoureuse, familière et forte, entrelardée de beaux proverbes, et qui, par son ton de bonhomie et de sincérité, emporte la conviction.

Le succès de tous ces petits dialogues fut grand. Roumanille en eut conscience et désireux de frapper un plus grand coup, il compose en 1850 et 1851, deux grands dialogues, dont le dernier a tout à fait l'ampleur et l'allure d'un dialogue platonicien, *La Farigoulo* et *Li Capelan*[91].

Il faut savoir qu'en Provence, dans ces années de trouble, la farigoule, c'est-à-dire, le thym, était l'emblême de la montagne. par un jeu de mots facile à comprendre. On avait fait à ce sujet une chanson populaire, sur l'air de la Carmagnole, dont le refrain était celui-ci :

Planten la farigoulo,
Arapara;
Fasen la farandoulo
Et la Mountagno flourira![92]

91. 8 août 1850 et 20 juin 1851.

92. « Plantons la farigoule — Elle prendra — Faisons la farandole — Et la montagne fleurira ».

Et chaque démocrate cultivait soigneusement sur sa fenêtre quelques plants de farigoule, en arborait quelques brins à son chapeau ou à sa boutonnière[93].

Le procédé de Roumanille est le même que dans *Li Clube*. Il met en scène tout d'abord deux femmes, dont l'une est mariée à un *rouge*, enragé partisan de la farigoule. Il en a un pot sur sa fenêtre que sa femme doit arroser par ordre; elle l'arrose, mais avec de l'eau bouillante, pendant que son mari est en prison, arrêté comme suspect, à son grand contentement. On croirait entendre les femmes d'Aristophane se moquant de leurs maris : « Ton homme, dit-elle, à sa voisine, est un homme qui a du bon sens; il n'a pas planté l'arbre de la Liberté; il n'espère pas la Bonne, il ne s'est pas fait d'ennemis, personne ne le monte, personne ne le fait aller; il ne boit pas tout le jour; il ne t'assomme pas et ne te fait pas bouillir... Ton homme va à la messe de neuf heures tous les dimanche; il prend une chaise et ne lève pas son nez de ses Heures, il ne parle pas mal des prêtres, il semble le grand saint Joseph, il ne lui manque que le brin de lys! Il est posé comme l'eau de notre puits, il n'est pas joie de rue et douleur de maison, il ne couche pas avec un laid bonnet rouge, dont on pourrait racler la crasse avec un couteau; il ne cherche pas querelle à sa femme, il ne gifle pas ses filles, il ne se peigne avec personne, ton homme, il se met à la paille de bonne heure, il est sur ses jambes dès que le coq chante... Il n'a jamais porté le drapeau des retraites aux flambeaux, il ne court pas, il ne bafre pas, il ne t'envoie pas des coups de poing, il ne s'est pas laissé pousser la barbe, il ne conserve pas comme une relique, dans le tiroir de sa garde-robe, un drapeau rouge sale, grand comme un drap de lit, et il ne le baise pas avant de se coucher et quand il sort de son lit... Je vous demande un peu s'il ne ferait pas mieux d'embrasser sa femme que son drapeau! »

Le second tableau nous transporte dans une ferme : Jeloun, le montagnard, à sa sortie de prison, enragé toujours, mais l'oreille basse et cachant ses opinions, vient proposer ses services à Maître Blàsi, marché conclu, il travaillera à la moisson... Cependant Maître Blàsi qui est un sage, à l'aide d'un petit doigt

93. V. Mistral : *Mémoires*, p. 161.

de vin, le fait parler... Tiens, Jeloun est égratigné... Qu'a-t-il?... C'est ma femme, finit-il par avouer... — Vous vous êtes disputés... Pourquoi? — Parce que, dit-il, elle a arrosé ma farigoule avec de l'eau bouillante. — Maïs pourquoi Jeloun tenait-il tant à cette farigoule? — Ici il s'embrouille, n'ose pas avouer, quand survient sa femme, encore toute fumante de colère... Maître Blàsi l'apaise et commence son raisonnement : Pourquoi Jeloun n'est-il plus employé par M. Laval?... L'homme balbutie, il finit par avouer! C'est que M. Laval est blanc et que je suis rouge. Et par M. Perrot? Et par M. Blanc? Et par M. de Vaulongue, et par tant d'autres? Toujours pour la même raison. Voilà ce que Jeloun a gagné à planter la farigoule. D'autre part, avant cette farigoule, son ménage était en paix, la joie était à la maison, et maintenant c'est le désordre, la ruine, la dispute... Voilà ce que rapporte la farigoule, sans compter la prison.

« Tu vois qu'elle ne t'a pas mal rendu! Si des pommes de terre et des haricots que nous allons semer, il en sortait des récoltes de cette sorte, je te réponds que je ne les sèmerais pas. »

Et Jeloun se déclare converti, repentant et regagne son logis, réconcilié avec sa femme. On le voit c'est toujours le même raisonnement très simple, très pratique, peu idéaliste... La Révolution que vous souhaitez est impossible, vous n'êtes pas les plus forts, donc soumettez-vous, ne vous mettez pas en mauvais termes avec les bourgeois qui vous emploient, et dont vous avez besoin, ne passez pas votre temps à discourir inutilement. travaillez, et vous aurez de quoi vivre honnêtement, sans envier le bien du prochain... Morale un peu terre à terre, qui comporte l'acceptation de tous les gouvernements, morale de paysan qui voit son intérêt tout proche.

Mais c'est dans *Li Capelan*, en 1851, que Roumanille a donné son plus grand effort de polémiste populaire. Aussi bien le sujet lui tenait particulièrement à cœur. *Li Capelan*, ce sont les prêtres, et si Roumanille est royaliste fervent, s'il souhaite le retour du Boiteux (du *goï* comme disent les Blancs[94]), il est encore bien plus profondément catholique.

---

94. Le comte de Chambord, partisan légitime pour les royalistes intransigeants, dits « légitimistes ».

C'est un dialogue qui comporte cent trente pages, et qui se divise en cinq parties... C'est donc une œuvre d'importance, le chef-d'œuvre du Veuillot Avignonnais. Aussi reçut-elle les encouragements de l'Archevêque d'Avignon, Mgr Debelay, et quatre ans plus tard, les félicitations de Pie IX. Bien que l'œuvre ait paru en feuilleton dans *la Commune*, il y en eut deux éditions; la seconde était précédée d'une préface de Léopold de Gaillard. L'auteur y notait le loyalisme de Roumanille envers le comte de Chambord... Il racontait que le prince s'était intéressé aux *Margarideto*, ainsi qu'aux polémiques de Roumanille, et qu'il lui avait adressé, à la grande émotion du poète, des félicitations solennelles.

L'édition contient au début du dialogue l'indication d'un décor, que je regrette dans l'édition des *Oubreto*, d'où elle a été effacée. « Cela dure, disait Roumanille, cinq dimanches de suite, pendant l'été, et cela se passe chaque dimanche, après vêpres, à deux pas d'un petit village, aux champs, sous un grand platane. »

Ce platane était tout à fait platonicien, il faisait songer au début de *Phèdre;* il était d'ailleurs tout aussi provençal que grec... L'indication de l'heure était exacte; deux des interlocuteurs au moins ont assisté aux vêpres, au sortir de l'église, ils font quelques pas, et comme il fait encore chaud, — on est en été, — ils recherchent l'ombrage d'un platane... Rien de plus naturel, de plus gracieux en même temps.

Les personnages sont au nombre de trois : le vieux Maître Nourat, un Socrate populaire; Alessi (Alexis) l'ouvrier pieux, mais borné, Bastian, dit Bastian-le-Dur, l'anticlérical obstiné, lecteur de journaux démocratiques, dont la science est courte et l'esprit buté. Et de ce Bastian, maître Nourat va démolir un à un les arguments.

Le premier argument est celui-ci : les prêtres sont des inutiles, qui ne gagnent par leur argent... « Les prêtres ne nous donnent pas de blé, pas de pain, pas de vin, pas d'huile, pas de viande, pas d'argent... Avons-nous besoin d'eux pour naître, pour nous marier, pour vivre, pour mourir? Nous exemptent-ils de la conscription, des impôts? Nous empêchent-ils de trembler quand il fait froid, de suer quand il fait chaud? Leur *oremus* conjurent-

ils tous les malheurs qui courent dans l'air? les grosses pluies qui rôtissent nos mûriers, les mauvais brouillards qui rouillent nos légumes? Les ouragans qui emportent tout? et les tempêtes et les grêles qui détruisent tout? et les coups de mistral qui arrachent tout? Conjurent-ils les maladies de toutes sortes qui dévorent nos pauvres corps, le corps de nos femmes et de nos enfants? Et puis, voyez quand nous sommes morts, nous sommes bien morts. L'eau bénite ne coûte guère et se vend bien... Les becs-fins, les bécasses, les perdreaux, les lièvres, les bons morceaux de bœuf à l'étouffée, le vin du bon coin, les langues de chat... Ah! je l'ai dit, *Dominus vobiscum* n'a jamais pâti et voilà! »

On ne saurait accuser Roumanille de prêter aux personnages qui ne lui sont pas sympathiques un langage inférieur à celui de ses porte-paroles. Il dédaigne ce procédé trop facile. L'argument de Bastian est fortement et fermement exposé, avec une certaine éloquence, dans une langue pleine et riche.

Maître Nourat répond par la méthode socratique : l'homme n'est pas un mulet; s'il a besoin de pain, il a besoin aussi du pain de l'âme, de foi, d'espoir, d'amour... Est-ce que Bastian ne croit pas à l'existence de l'âme? Certes, Bastian n'est pas un athée, il croit à l'existence de l'âme... Donc il faut que cette âme, quelqu'un en prenne soin... Qui lui a enseigné ses devoirs, le respect de ses parents, toutes les vertus qui font l'honnête homme? Qui? si ce n'est les prêtres. Donc ils ne sont pas inutiles... Première démonstration... On renvoie la suite au dimanche suivant.

Le dimanche suivant, Bastian objecte : sans doute les prêtres ne sont pas absolument inutiles, mais ils se font payer à tout propos « Quand vous vous frottez aux prêtres, il faut toujours avoir l'argent à la main ».

Bien, dit Maître Nourat. Tu as une femme, Bastian... Elle va chaque année au moins pour Pâques « à la cabane de bois », c'est-à-dire au confessionnal... Que paye-t-elle pour cela? — Rien, répond l'anticlérical. — Tu as une fille, elle a fait sa première communion, elle va au catéchisme, à la congrégation. Que lui fait-on payer pour cela? — Rien, répond encore Bastian.

Le prêtre parle en chaire. Va l'écouter qui veut. Que lui fait-on payer pour cela? Rien encore, tout au plus un sou, si l'on veut

s'asseoir. Le Curé va voir les malades, les consoler, les assister, parfois leur apporter des secours. Que demande-t-il pour cela? Rien encore... Le Curé remet parfois la paix dans le ménage, l'ordre dans la famille... Après cela envoie-t-il sa note, comme le médecin et le notaire?

Voici maintenant l'argument *ad hominem* : Quand ton père est mort, Bastian, le saint homme, et qu'il a reçu l'extrême-onction, combien cela vous a-t-il coûté? — Rien, dit Bastian, tout pleurant au souvenir de cette mort, et le second dimanche se termine là... On voit la force du raisonnement, sa marche logique, jusqu'à l'émotion finale, où le ton s'élève singulièrement :

« J'ai connu ton père, une bonne pâte d'homme, qu'il soit avec Dieu, dans le Saint Paradis! Il mourut, le pauvre Jacques, comme un bon chrétien, comme tu ne mourras pas, Bastian, si tu ne prends pas un peu de raison, si tu ne laisses pas les mauvaises compagnies, niais, qui t'ont fait croire que les pigeons tètent, si tu ne déchires pas tous les livres de ma Grand-la-Borgne que tu lis. Il mourut avec ses sacrements. Tu t'en souviens? »

« Si je m'en souviens! Ah! mon pauvre vieux père qui m'aimait tant. » — « Un prêtre le confessa, lui apporta le bon Dieu, lui donna l'extrême-onction, lui vint dire de ces paroles qui rendent la mort si belle, si souriante et si bonne que c'est un bonheur de mourir quand vous les avez entendues. Tu t'en souviens? Il vint lui mettre entre les mains le crucifix, le divin Patient cloué et mort pour nous, il mit devant ses yeux embrumés cette couronne d'épines, ce cœur béant d'où coula tant de sang et d'amour, le Dieu, entends-tu? le Dieu qui donne tant de force et de courage, tant de résignation et tant d'aide à ces chrétiens qui sont dans les douleurs et les transes de l'agonie, il le lui mit sur les lèvres, il lui fit baiser Jésus, qui a tant souffert, qui est mort, lui aussi, et mort pour rendre la vie aux pécheurs. Jésus-Dieu qui nous aime, nous pardonne et nous sauve. Il lui essuya ses dernières larmes, il l'endormit dans le Seigneur et lui ferma les yeux... Tu t'en souviens, mon enfant Eh! bien combien çà vous a-t-il coûté, tout cela? »

Le troisième dimanche, Bastian pose cette nouvelle objection : les prêtres ont un métier d'or. S'ils ne se font pas toujours

payer, du moins le gouvernement les paye toujours, et ils n'y perdent certes pas.

Maître Nourat répond : il est possible qu'il y ait quelques mauvais prêtres qui considèrent leur mission comme un métier, il y a bien eu un Judas parmi les apôtres... Malheur à eux! Mais pour presque tous il n'en est pas ainsi. S'ils considéraient leur ministère comme un métier, est-ce qu'ils se donneraient tant de mal? Est-ce qu'ils ne raccoureiraient pas le catéchisme, au lieu de l'allonger? Est-ce qu'ils ne laisseraient pas pleurer les affligés? Est-ce qu'ils soulageraient les pauvres? Est-ce qu'ils s'occuperaient de mettre la paix dans les familles? Est-ce qu'ils prendraient tant de peine pour confesser? Est-ce qu'ils braveraient le choléra? Est-ce qu'ils iraient se jeter entre les combattants, comme l'archevêque de Paris? Et pourtant ils n'en seraient pas moins payés, on enterrerait tout de même les morts, on se marierait, on ferait baptiser les enfants. Les prêtres n'y perdraient rien. Et Maître Nourat élevant encore le ton, termine :

« Ne dis plus, mon ami, que les prêtres font leur *métier*. Ce mot devrait-il venir sur les lèvres d'un homme raisonnable, quand il parle des ministres de Dieu? Dis que Dieu les a appelés et qu'ils sont venus, qu'ils ont dit adieu à toutes les joies et les vanités de ce monde, pour suivre Jésus, porter sa croix avec lui et se présenter devant lui, un jour, les mains pleines de bonnes œuvres, et suivis des bénédictions de toutes les âmes qu'ils auront sauvées. Dis-lui, que tout ce qu'ils font de grand, ce n'est pas ce sentiment mesquin et bas que l'on nomme l'intérêt qui le leur fait faire, que c'est la Foi, la Foi qui élève les montagnes, la foi, l'espérance et la charité. Dis que, quand ils se sentent abattus, — cela arrive, — ils trouvent, dans le Saint Tabernacle, le pain céleste, le pain angélique qui les rend forts. Dis que lorsqu'ils sont las, ils vont aux pieds de la Croix, et qu'un seul coup d'œil sur le Dieu qui y est attaché, les délasse et leur donne cette ardeur pour le bien, cet amour du devoir, cette divine soif du salut des âmes, cette sainte patience qu'il leur faut, quand, pour paiement de leur charité, de leurs sueurs, de leurs sacrifices de tous les jours et de toutes les heures, on dit que les prêtres font leur *métier*, que ce sont des mangeurs et des fainéants. »

Le quatrième dimanche, autre question : les prêtres, dit Bastian, ne s'en font pas moins payer enterrements, baptêmes, mariages.

Maître Nourat, avec sa patience socratique, reprend la question : les prêtres sont hommes, ils sont de chair et d'os, il faut qu'ils se nourrissent, qu'ils s'entretiennent, qu'ils paient une servante, qu'ils achètent quelques meubles, quelques ustensiles... Ah! quand l'Eglise avait ses biens, elle n'avait rien à demander à personne, elle donnait à tous, mais la Révolution l'a dépossédée.

« ... L'orage vint, une horrible tempête, la désolation et l'épouvante!... J'ai vu cela, moi qui vous parle! Il y aura bientôt une soixantaine d'ans! Eh! bien, je m'en souviens, comme si c'était hier!... Ah! mon Dieu! que de crimes et de désastres! quelles abominations, quels pillages! quel tas de ruines et de cendres! Ah! mon Dieu que de larmes et de deuils! Quels ruisseaux de sang! Savez-vous ce que c'était cela mes enfants? *La Terreur!*... Ils mirent en prison ma pauvre mère, mon pauvre père fut suspect; ils le guillotinèrent... Oh! voyez, laissez-moi pleurer comme un enfant! laissez-moi me dégonfler!... Çà me fera du bien!... Ils signèrent la mort de notre bon Roi et lui tranchèrent la tête! Ils jetèrent bas la Croix, tirèrent le Christ par les rues, volèrent aux églises les vases sacrés, les ornements d'or et d'argent, les cloches, tout... Ils brûlèrent les corps des saints sur la place publique, ils fermèrent les églises, ou bien ils en firent des clubs et des étables... Ils portèrent en procession, comme une Sainte Vierge, une déesse de chair et d'os qu'ils appelaient la Raison, ignoble prostituée qui faisait tout voir, qui s'étalait et se gonflait sous un dais : je l'ai vue! Ils jugèrent les putains si utiles à la République, qu'ils proposèrent de faire aux *filles-mères*, comme ils disaient une pension aux frais de la France... Ils tannèrent des peaux de guillotinés, ils en firent des bottes et des culottes, ils en relièrent leur Constitution, ils guillotinèrent des cadavres... Je n'ose pas vous dire mes enfants, comme un nommé Carrier, à Nantes, un nommé Joseph Le Bon; à Arras, un Fouquet, un Robin, un Lamberty, traitèrent les mères et les filles. Pour se distraire Turreau, Cordelier, Grignon, Amey coupèrent en deux les enfants à la mamelle *pour faire cuire*, comme ils

disaient, *le pain de la République*... Coupons court! Ils dévalisèrent les couvents, violèrent les religieuses, les massacrèrent, poursuivirent les prêtres, les guillotinèrent!... Ils nommèrent cela la Liberté, l'Egalité, la Fraternité!... Oh! laissez-moi pleurer, mes enfants!... Cela me fait du bien! »

Il y a là sans doute quelques détails trop « historiques », mais beaucoup de traits sont « peuple » et donnent bien l'impression de ce que peut être dans l'âme d'un vieil honnête homme d'Avignon le souvenir de la Terreur.

Mais le sentiment fait place au raisonnement : après ce tableau, ce sont quelques notions, sommaires sur ce que fut le Concordat, l'histoire mise à la portée des esprits simples. Le gouvernement doit payer le clergé, parce qu'il a pris les biens de l'Eglise, et le fait est d'ailleurs qu'il le paye fort mal. Si l'on compte ce que coûte l'éducation d'un futur prêtre, son installation, les frais du culte, on voit que le traitement du clergé est bien peu de chose. Un *rat-de-cave* gagne davantage. Quant au casuel, à bien examiner, ce n'est pas non plus une bien grosse somme. Chiffres à l'appui, Maître Nourat le prouve. Bref les prêtres sont loin de remuer les écus à la pelle, comme le disent leurs ennemis. C'est à peine s'ils peuvent vivre.

C'est là le sujet du cinquième dialogue : on y évalue les dépenses d'un prêtre de campagne : 100 francs par an pour le loyer, 100 francs pour la servante, quarante sous par jour pour vivre, ci : 730 fr. + 200 fr. = 930 francs. Pour l'habillement, soutane, chapeau, ceinture, rabats, surplis, etc. : 150 francs, ci : 1.080 francs. Or le dimanche précédent on a compté que ce prêtre de campagne pouvait toucher 1.130 francs. La différence est de 50 francs sur laquelle il faut s'éclairer, se chauffer, pourvoir aux aumônes, etc. D'ailleurs si dans une ville les profits sont un peu plus considérables, les dépenses le sont aussi. Tout compte fait, ce n'est pas là un riche métier. Un archevêque lui-même est pauvre, car sa bourse doit être constamment ouverte aux mains tendues vers lui, œuvres de bienfaisance, de providence, d'éducation, églises à réparer, à bâtir, prêtres à secourir. La plupart des évêques meurent pauvres ou endettés. C'est assez, Bastian se déclare convaincu, il entonne lui-même un chant de louanges en l'honneur du clergé, il se confessera, il communiera, il fera de son fils un prêtre.

On voit le procédé de Roumanille, constant depuis le début de sa polémique. Résoudre une par une, sans se presser ni rien brouiller, chacune des objections de l'adversaire.

« Allons doucement », répète sans cesse Maître Nourat. Bien poser la question, l'aborder de front, la résoudre. Comme Roumanille est très profondément convaincu de la vérité de sa cause, il ne cherche pas à ruser, à dissimuler la vérité, à donner de mauvais arguments... De même il n'affaiblit pas à l'excès les arguments de l'adversaire : évidemment comme tout polémiste, il les présente de telle façon que la réfutation en soit le plus aisée possible, mais non pas de façon basse ou ridicule. Ce Bastian est un brave homme, entêté, borné, mais de bonne foi, qui a lu à tort et à travers, sans trop comprendre ce qu'il lisait, s'imaginant que tout ce qui est imprimé est digne de foi; c'est un type de paysan très naturel. En face de lui Alexis, le blousard pieux, eût dit Huysmans, niais, avec des plaisanteries faciles, est certainement moins sympathique que lui au lecteur et même à Roumanille... Quant à Meste Nourat, c'est un Nestor, un Socrate de village; son ton par moments est sans doute un peu littéraire, il y a là évidemment une légère part de convention, mais somme toute rien qui ne puisse être pensé par un vieil homme expérimenté et réfléchi. On peut dire que soit pour le raisonnement, soit pour le dialogue, vif, coloré, parfois éloquent, soit pour la façon dont les personnages sont posés, ces *Capelan*, sont, toute proportion gardée, à la littérature de Provence ce que sont les dialogues de Platon à la littérature grecque ou mieux encore, certains dialogues de Lucien. Si bien que nous retrouvons dans l'œuvre en prose de Roumanille les deux caractères principaux, que nous avions notés chez lui d'après l'étude de son œuvre en vers : il est grec, il est catholique.

Ces mêmes qualités, il va les consacrer désormais à la renaissance de la poésie provençale. L'ordre une fois rétabli en France, le temps des luttes politiques est clos pour longtemps. Mais qui s'est mêlé de polémique ne peut se résigner aisément au calme plaisir d'une étude solitaire. Voici que justement une belle bataille s'offre à l'ardent Roumanille; il s'agit de mettre de l'ordre dans le chaos des productions provençales, il s'agit de combattre ceux qui veulent laisser la vieille langue vénérable au rang des patois

faits pour le rire grossier, il s'agit de grouper les forces utiles et de les diriger vers le plus noble but, il s'agit enfin de réaliser l'idée rêvée à Nyons, voilà quelques années, dans les discussions fécondes avec Camille Reybaud et Hyacinthe Dupuy.

Dès lors l'activité de Roumanille se confond avec l'éclat des manifestations dont nous allons parler; c'est lui qui a l'idée d'une publication collective, c'est lui qui organise les Congrès d'Arles et d'Aix, c'est lui qui donne une orthographe au provençal régénéré[95], c'est lui qui plus tard dirigera, éditera, répandra l'*Armana* ainsi que la plupart des œuvres félibréennes, et devenu libraire en la rue Saint-Agricol, il entendra battre en son humble boutique le cœur même du Félibrige[96].

---

95. V. la question de l'orthographe, traitée à propos de l'*Armana*. Ve partie, ch. I.

96. Nous ne parlons ici ni de *La Campano Mountado* (Avignon, 1857), poème héroï-comique, dont l'intérêt ne dépasse pas celui des *Oubreto* analysées plus haut, ni des contes délicieux, mais tous postérieurs à la date de 1860. On y retrouve affinées avec plus d'éclat encore, les qualités de ses dialogues en prose.

CHAPITRE III

Les publications et les manifestations collectives.

I.

A Marseille. — Les journaux.

Des tempéraments énergiques et souvent puissants, voilà donc ce qui ne manquait point à la littérature provençale. L'union faisait défaut; c'est là ce que tous sentaient, mais, avec l'indolence et le particularisme qui caractérisent trop souvent la race provençale, chacun restait chez soi.

Il y avait bien eu à Marseille, sous la Restauration, une tentative de publication collective[1], mais « ce bouquet provençal » s'était bien vite fané; ces « troubadours ressuscités » n'étaient point sortis de leur tombe pour une longue carrière. Les éditeurs faisaient montre pourtant de belles ambitions. « Les Muses provençales longtemps assoupies, disaient-ils, semblent vouloir se réveiller. Le moment est donc arrivé de former un recueil où chaque poète, chaque troubadour nouveau puisse avoir sa place », et ils ajoutaient, en terminant : « Si notre travail agréait au public, si nous recevions une série de morceaux de poésie provençale dignes d'être imprimées, nous nous ferions un devoir d'en publier un second tome l'an prochain et successivement d'année en année. »

---

1. « Lou Bouquet prouvençaou vo leis troubadours revioudas » (1823), Marseille; « Le Bouquet provençal ou les troubadours ressuscités ». Notons ce dernier terme, qui nous prouve une fois de plus l'influence des romanistes sur la littérature populaire.

N'était-ce pas l'idée même des jeunes gens qui devaient, trente ans plus tard, fonder en Avignon l'*Armana*, devenu célèbre?

C'est avec le même à propos que les éditeurs parlaient de l'orthographe, déclarant qu'en l'absence de toute grammaire, ils avaient tâché, autant que possible « d'écrire comme l'on parle », ce qui était en somme poser de façon très intelligente le principe de l'orthographe phonétique, repris depuis par les Félibres.

Par malheur cette noble initiative n'aboutit qu'à la publication de deux volumes, contenant l'un une anthologie rétrospective des œuvres de Gros, de Coye, de Germain, de l'abbé Vigne, l'autre des œuvres contemporaines, du docteur d'Astros et de Diouloufet principalement.

Il faut attendre l'année 1841 pour trouver deux tentatives nouvelles de groupement, dont le succès fut d'ailleurs aussi restreint qu'éphémère; l'une est due à l'initiative de Bellot, l'autre à celle de Désanat. La première en date comme la plus intéressante est celle de Désanat. Mais je dois parler, pour mémoire, de celle de Bellot.

Elle se produit trois mois après celle de Désanat, et sans doute à son exemple. Elle nous apparaît (20 mars 1841) sous la forme d'un journal franco-provençal, hebdomadaire, intitulé « Lou Tambourinaïre et le Ménestrel », en sous-titre « Journal provençal et français de la Ville et des Bastides ». Pierre Bellot devait être le Tambourinaïre, Louis Méry — nous connaissons déjà ce délicat universitaire, le frère de Joseph, — devait être le Ménestrel.

A vrai dire ils sont si abondants l'un et l'autre qu'à eux seuls, ou presque, ils remplissent cette courte feuille. Méry y déploie l'esprit de la famille, brillant et facile, Bellot y étale sa médiocrité ordinaire. Quelques collaborateurs seulement : Camille Reybaud, qui donne des vers français et provençaux, Ch. Hyacinthe Dupuy, le médecin Eusèbe Reymonenq, Roumanille, qui balbutie ses premiers vers.

Le journal n'eut pas d'ailleurs de longues destinées; le vingt novembre de la même année paraissait son dernier numéro. C'était l'entreprise de deux hommes plutôt qu'une feuille largement ouverte à tous les poètes provençaux du temps.

Joseph Désanat fut plus actif et plus hospitalier. Aussi son suc-

cès fut-il plus grand. Son journal « Lou Bouillabaisso » dura somme toute du 1er janvier 1841, jusqu'à la fin de 1846; il est vrai que ce fut avec une interruption de deux années, entre 1842 et 1844.

C'est un journal hebdomadaire, paraissant le samedi, et tout entier rédigé en vers, et en vers provençaux. Désanat pour son compte y apporte la plus incroyable et la plus déplorable facilité à mettre en vers tous les événements du jour, et même tout ce que l'on voudra, les avis aux lecteurs, le prix des abonnements, les réclames de publicité; il n'y a de prose en ce journal que l'adresse de l'imprimeur. Ainsi Désanat écrit une sorte de chronique rimée de Marseille, analogue à ce qu'est pour le dix-septième siècle français la Gazette de Robinet. Mais Robinet offre un certain intérêt parce que nous ne trouvons pas toujours ailleurs les renseignements qu'il nous donne; ce que nous raconte au contraire Désanat en mauvais vers, nous le pouvons lire en honnête prose dans la presse marseillaise de l'époque, que ce soient les premiers travaux du chemin de fer entre Marseille, Avignon ou Toulon, ceux du canal des Alpilles, le passage de Lamartine, de Berryer ou du duc de Montpensier.

Ce n'est donc point cela qui fait intéressante la publication de Désanat, mais c'est en somme qu'elle est un premier essai d' « *Armana* », et même mieux un premier essai de journal hebdomadaire en provençal et de journal littéraire, — comme le seront plus tard l'*Aïoli* et *Lou Gau* — et c'est qu'elle groupe un instant les efforts dispersés de quelques poètes, qui travaillaient obscurément chacun de son côté. C'est ainsi que l'on y voit fraterniser les noms d'Aubanel de Nîmes, de Bellot, de Bourrelly, de Castil-Blaze, de Crousillat, de Diouloufet, d'Hyacinthe Dupuy, d'Eugène Garcin, de J.-B. Gaut, de Jasmin, de H. Laidet, de Moquin-Tandon, d'Alphonse Maillet, de F. Peise[2], de L. Pélabon, d'Alexandre Poney, de Ricard-Bérard, de C. Reybaud, de Roumanille, de Thouron et de Michel de Truchet, qui à des titres divers et avec des talents très inégaux ont tous pourtant joué leur petit rôle dans le renouveau de la poésie provençale. Si les

2. Originaire de Draguignan, auteur de *Leis Talounados de Barjomau;* Marseille, Féraud, 1863; contes truculents et grossiers.

Provençaux sont d'ailleurs en majorité, ils ne sont point les seuls. Désanat fait appel à tous les dialectes méridionaux et l'on voit apparaître dans son journal le vif sentiment de l'unité de la langue d'oc. Ce sentiment est traduit aussi dans la Préface qu'a écrite Augustin Fabre pour le recueil des deux années 1846 à 1848, où il proteste contre l'injuste discrédit qui s'attache à la langue provençale, rappelle son glorieux passé, lui souhaite un avenir meilleur. Il est traduit également dans les lettres qu'écrivent à Désanat, pour l'encourager, son compatriote Barthélemy, le poète de la *Némésis*, ou l'érudit Moquin-Tandon, dans mille épîtres que le journal publie et au ton desquelles, tout médiocre, tout vulgaire qu'il soit, on sent pourtant que peu à peu se constitue une conscience méridionale.

Au reste le recueil justifie bien son titre. Vraie bouillabaisse, si l'on peut ainsi parler, vrai pêle-mêle des talents les plus divers, sans lien, sans unité. Désanat est accueillant; il ne l'est que trop, il n'a souci que d'unir et de grouper toutes les forces, quelles qu'elles soient; il ne se préoccupe point de sélectionner. A vrai dire il n'en éprouve pas le besoin; s'il écartait quelqu'un, il conviendrait qu'il s'écartât d'abord lui-même; s'il accepte ses productions, comment pourrait-il refuser les autres rimailleries? Quant à lui son inlassable médiocrité ne connaît ni le travail ni l'obstacle; il ne se contente point de la Gazette rimée dont je parlais, il entasse les épîtres sur les satires, les odes sur les chansons, les compte rendus dramatiques sur les avis aux lecteurs. C'est un prodigieux bavard en vers.

Il est en même temps libéral et patriote, il poursuit de ses traits les « carlins », comme il dit, et les Jésuites. C'est une attitude qui lui fait perdre cinquante abonnés, mais cela ne le dégoûte point des sentiments libéraux; libéral, il l'est d'ailleurs pleinement, puisqu'il accueille les collaborateurs les plus divers, un Roumanille par exemple légitimiste et catholique. Mais son attitude politique le différencie nettement des Félibres avignonnais, qui puiseront dans leur inspiration religieuse et presque mystique une grande partie de leur valeur.

Au fait il est si bavard qu'il laisse peu de place à ses collaborateurs; j'ai pu en citer un grand nombre, mais chacun d'eux n'est représenté que par quelques rares envois, les plus assidus

sont avec Désanat, Roumanille, Crousillat, et Louis Pélabon de Toulon. Aucun d'eux à cette époque, pas même Roumanille, ne semble être préoccupé d'épuration linguistique, aucun d'eux n'a de principe orthographique. Tout au plus on peut remarquer que l'orthographe de Roumanille est un peu plus simple, mais il y a encore dans ses envois bien des lettres inutiles, aucun système bien défini.

L'impression finale est celle d'une énorme confusion; de ces quatre-vingt-neuf numéros il est impossible d'emporter une idée précise, à plus forte raison de faire quelques citations. Tout au plus pourrait-on y recueillir quelques sonnets de Crousillat, quelques élégies de Roumanille, corrigés plus tard et publiés dans leurs œuvres. Mais le grand flot tiède de Désanat s'en va noyant et traînant tout cela, décolorant tout ce qu'il baigne. Ce qu'il a seulement de remarquable, c'est son entregent, son activité, sa sociabilité qui lui permet d'entretenir avec tous ses confrères de bonnes relations et de créer cette feuille de propagande provençale. Chaque semaine, grâce à lui, des gens comme Roumanille ou Crousillat peuvent se dire : « Nous ne sommes pas les seuls à chanter en provençal. Ayons courage. Voici des secours qui nous arrivent », et quand on songe que Roumanille sera le maître de Mistral, c'est tout de même un honneur pour Désanat que sa feuille ait joué pendant quatre ans ce rôle de clairon, vulgaire, mais qui rallie.

Ce désir, si naturel, de réunir en une publication collective l'effort des poètes épars, ce n'est pas à Marseille qu'il devait trouver son expression féconde et définitive; ce fut l'*Armana* des sept de Font-Ségugne, l'*Armana* d'Avignon, qui réalisa le désir de Bellot et de Désanat, mais les Marseillais ne voulurent pas sans lutter, se laisser dépouiller de cette gloire. A l'imitation de l'*Armana* paraît à Marseille en 1858 une publication collective sous ce titre l' « Abeilho Prouvençalo[3] ».

C'est une réaction contre le réalisme Marseillais. On voit que certains esprits ont été frappés par le succès de l'école d'Avignon,

3. *L'abeilho Provençalo de 1858 per une ribambello de rimaïres émè uno préfaço dè J.-T. Bory*, avocat, chez Féraud, libraire-éditeur, Marseille.

plus littéraire, et qu'ils ont voulu rivaliser avec elle. Une introduction très intéressante traite de la poésie provençale depuis les Troubadours; dans toutes les pages on sent un effort très sérieux pour épurer le style, pour fixer la grammaire, pour simplifier l'orthographe, en adoptant le système phonétique de l'école d'Avignon, tout en conservant cependant l'*r* des infinitifs et le *t* au pluriel des verbes.

Cependant cette bonne tenue littéraire nuit au pittoresque; les éditeurs n'ont pu attirer à eux les poètes d'Avignon, qui ont leur *Armana;* d'autre part ils n'ont pas voulu des rimeurs populaires de Marseille. Il ne leur est resté que les médiocres; ils sont de la sorte arrêtés à mi-chemin; sans saveur locale ils n'ont plus la liberté de l'inspiration. Le genre dès lors est le conte drôle, ou sentimental, ou moral, la fable, la romance, l'élégie, ce qui fait une sorte de poésie provinciale, bien plutôt que provençale. On ne peut relever là que les noms d'Astros, de Marius Décard[4], de J.-B. Gaut, de Pélabon, tous assez petits personnages dans la renaissance provençale.

Le ton est à peu près le même dans le recueil qui fait suite à celui-ci « Lou Rabaiaire[5] ».

L'éditeur déclare qu'il veut travailler à l'épuration du provençal et qu'il se montrera de plus en plus difficile sur la qualité des productions qu'il offrira au public.

Mais justement ce public Marseillais va trouver sa publication trop littéraire. L'éditeur est obligé de reconnaître en juillet 1861, qu'il a fait fausse route. « Les nombreuses réclamations des amateurs, disait-il, m'ont convaincu que cet idiome s'accordait mieux à la poésie aux allures franches, aux idées naïves... » et il déclare qu'à l'avenir le *Rabaiaïre* donnera une large part aux pièces comiques, aux poésies grivoises, qui, sans blesser l'oreille, rendent avec expression le caractère rabelaisien de l'idiome provençal.

Dès lors le tempérament Marseillais, jusqu'alors contenu, reprend l'avantage. Ce sont de nouveau les *nervis*, rôdeurs de

---

4. Poète Aixois (1816-1884), auteur de diverses publications, entre autres *La Fournigo'e lou Grihet;* Aix, 1857.

5. « *Lou Rabaiaire de peços prouvènçalos chaousidos pèr un escaboué de gai rimaires.* »

quais, fainéants aimés des belles filles, souteneurs sans vergogne, les poissonnières poissardes et criant haut, bonnes femmes d'ailleurs, les portefaix, les petits polissons des rues, hardis piailleurs, toujours à l'affût d'une farce à jouer, les marchandes de quatre saisons, les *San-Janenco*, les *repetières*, engueulant l'acheteur et gémissant sur la paresse de leurs maris qu'elles aiment au fond de tout leur cœur, aimant même les coups qu'elles en reçoivent, les habitants des vieux quartiers, attachés à la saleté héréditaire, furieux dès qu'on perce une rue nouvelle, menaçant de leurs *passarès* les démolisseurs, vieux marseillais outrés des mesures d'hygiène et se plaignant, en termes d'une haute saveur rabelaisienne, qu'on ne puisse plus désormais se soulager en public, les mauvais garçons se payant la tête des Anglais naïfs, les Martégaux cent fois bernés, toujours candides, s'étonnant de tout, amusants toujours, les crieuses de betteraves, les curés, qui ont le mot pour rire, plus près de la table que de l'autel, enfin les inévitables plaisanteries sur les malheurs conjugaux, ou plus locales, les railleries contre les Parisiens, les Franciots, qui parlent une langue zézayante, intermédiaire entre le français et le provençal, de gros rires à propos de purges ou de lavements, enfin toutes les odeurs de Marseille.

Tel était le genre, auquel inévitablement, les Marseillais, même après *Mirèio*, devaient revenir. C'était ce genre justement auquel les poètes d'Avignon, rêvant de plus belles destinées, avaient déclaré la guerre. A leur voix quelques Marseillais avaient voulu s'en dégager, faire eux aussi œuvre littéraire; mais le public avait bien vite protesté et réclamé son plat favori.

II.

A Avignon : « Li Prouvençalo ».

En regard de cette grossièreté persistante, le recueil collectif, qui paraît en Avignon sous le titre *Li Prouvençalo*[6], par sa tenue littéraire, son système orthographique, la valeur de ses collaborateurs, annonce vraiment les temps nouveaux de la poésie provençale.

De cet essai, c'est Roumanille qui est l'âme. Il prend soin de le préciser en plaçant son portrait en tête de l'ouvrage, comme s'il était, ainsi qu'il le dit, au seuil de la nouvelle littérature, l'hôte qui reçoit les arrivants. D'ailleurs, dans le sous-titre de l'ouvrage il indique bien que c'est lui, J. Roumanille, auteur de *Li Margarideto*, *Li Club*, *La Farigoulo*, *Li Capelan* qui a recueilli ces poésies diverses et c'est encore de lui qu'est l'épigraphe :

Ai fa coumé lis-z-abeio :
De floureto en floureto ai acampa de mèu[7].

Ce qui frappe tout de suite le regard, après le nom de Roumanille, c'est l'*Introduction* de Saint-René Taillandier.

Nous avons dit ce que fut Saint-René Taillandier, avec quelle largeur de vues, quel sens de la vraie poésie il avait accueilli la tentative des poètes d'Avignon, comment il l'avait ingénieusement et justement rattachée à ce grand mouvement du dix-neuvième siècle, que fut le réveil des nationalités[8].

C'est ici que nous voyons précisément le confluent des deux courants que nous avons patiemment suivis : le mouvement savant et le mouvement populaire. Les érudits, philologues et

---

6. *Li Prouvençalo*; Avignon, Seguin, 1851.

7. « J'ai fait comme font les abeilles — De fleur en fleur, j'ai ramassé du miel ».

8. V. 1re partie, ch. IV.

historiens, ont retrouvé les titres de la race provençale; ils les produisent au jour, comme une justification de la protestation obscure, inconsciente qu'est le chant obstiné des poètes populaires.

C'est ainsi que Saint-René Taillandier compare hardiment le mouvement provençal à celui des Tchèques, des Slovaques, des Croates, des Flamands, et plus tard il reculera lui-même effrayé devant les déclarations fédéralistes de ses amis, sans trop se douter qu'il a contribué à leur donner l'essor.

A mon sens c'est en effet de cette *Introduction* que date, chez les Félibres d'Avignon, la vision très nette de l'œuvre à faire, et de ce que devait être, plus tard, le Félibrige, société d'action méridionale, et non pas Académie. A ces esprits simples, qui obéissent surtout à l'instinct, l'universitaire Saint-René Taillandier, manieur d'idées générales, ouvre un très large horizon. Après avoir cité les vers où son ami Brizeux proteste contre « le dur niveau », et déclare qu'Anne laissa tomber le joug sur la Celtique, il continue, emporté dans un large mouvement :

« ... Le culte du passé se réveille; des érudits que le patriotisme inspire ressuscitent des langues éteintes; là où les vieux idiomes ne sont pas morts, ils reprennent une nouvelle vie et se débarrassent de la rouille des siècles; chaque province, chaque tribu, chaque famille humaine évoque religieusement les traditions d'autrefois et des lacs de la Suède aux montagnes du Tyrol, des sapins de la Bohême aux chênes de la Bretagne, partout s'élève une mélodie nationale. »

Après avoir de la sorte indiqué la valeur générale du mouvement qui soulevait la Provence, Saint-René Taillandier exposait les titres particuliers de la race provençale. C'est ici encore que nous pouvons surprendre l'aboutissement des travaux de Raynouard, de Rochegude, de Fauriel, des autres érudits que nous avons cités. Grâce à leurs travaux l'enthousiaste professeur de Montpellier peut évoquer la civilisation provençale du Moyen âge, citer Bertrand de Born, Arnaud Daniel, Bernard de Ventadour, Raimbaud de Vacqueiras, Arnaud de Marveil, Pierre Vidal, Geoffroy Rudel; il peut montrer l'influence de ces Provençaux sur les Italiens comme Pétrarque et Dante, sur les Allemands, comme Wolfran d'Eschembach ou Walter de la Vogelweide. « Cette

influence, dit-il, n'a point cessé; les poètes de l'Allemagne moderne ont repris ces thèmes anciens : Uhlan célèbre Bertrand de Born, Henri Heine attendrit sa voix moqueuse pour chanter Geoffroy Rudel et la Comtesse de Tripoli, Nicolas Lenau écrit pieusement la tragique épopée de la Provence. Encore une fois, chacune des littératures nationales de l'Europe, sitôt qu'elle se réveille et interroge son passé, trouve à la première page de ses traditions la trace ineffaçable de nos brillants rapsodes. »

« C'eut été une chose singulière en vérité, continue Saint-René Taillandier, si, au sein même de la Provence, ces traditions ne se fussent pas retrouvées toutes seules et n'eussent pas suscité des imaginations noblement ambitieuses. Quelque chose manquerait à ce mouvement littéraire et moral dont je parlais tout à l'heure, si la Provence du dix-neuvième siècle n'avait travaillé à tirer de l'oubli l'idiome qui a charmé le Moyen âge. Elle y travaille en effet, et avec un soin religieux. Un homme qui ne doit rien à l'érudition, un cœur simple et riche a répondu, sans le savoir, aux voix harmonieuses, qui, de l'Est à l'Ouest de l'Europe, remettent en lumière les trésors enfouis des contrées natales. Ce que d'autres ont fait de propos délibéré, il l'a accompli d'instinct. Des érudits ont retrouvé la Provence dans les manuscrits et dans les livres; lui, il l'a retrouvée dans son cœur, dans son amour du sol, dans son inspiration de chrétien et d'artiste. »

C'était là caractériser justement non seulement Roumanille, mais encore tous les poètes populaires; jusqu'à cette époque, c'est l'instinct qui les guide; le mouvement populaire est parallèle au mouvement savant et non postérieur; c'est à ce moment précis, et grâce peut-être à l'influence de Saint-René Taillandier, qu'il y a fusion de ces deux courants, que les poètes d'Avignon, retrouvant les titres de leur race, vont prendre une plus haute conscience de leur destinée et de leur œuvre, et qu'ils vont se préoccuper d'éliminer peu à peu les « patoisants » pour ne garder avec eux que les vrais poètes, ceux qui voudront rendre à la langue provençale, considérée comme une vraie langue, son éclat et sa noblesse d'autrefois. C'est justement au moment où fusionnent l'érudition et l'inspiration que l'on peut apercevoir la naissance, assurée, dès lors, après quelques années de tâtonnement, de ce qui sera le Félibrige.

Nous avons vu déjà comment Roumanille a l'intention de restaurer cette langue tombée en discrédit et quelle était sa double préoccupation de moraliste et de linguiste. Ce qui est important à noter ici, c'est que Roumanille semble parvenir à imposer cette double préoccupation aux poètes qu'il groupe autour de lui. Il n'y a rien dans ce recueil de grossier, de bas ou simplement vulgaire. Le conte marseillais expressif, mais souvent sale à l'égal d'une rue de la vieille ville phocéenne, est soigneusement exclu du livre. Si l'on y admet Pierre Bellot, il a soin de n'y envoyer que des contes ou des épîtres d'où le gros sel est éliminé; les facéties du marseillais Marius Bourrelly sont de même parfaitement convenables; bref on a l'impression que, si le rire n'est pas exilé d'un pareil recueil, il est loin d'être considéré comme la chose principale, et l'on exige de lui qu'il ne choque point les oreilles des « Provençales ».

Au reste la part qui est faite aux Marseillais est assez restreinte, et c'est tout juste sans doute pour ne pas les fâcher qu'on s'est résigné à les admettre : Bellot lui-même, que le jeune Mistral salue encore au début du recueil, comme « lou grand prèu », le grand prieur, de la poésie provençale, n'est représenté que par cinq morceaux, qui ne le mettent pas en excellente posture devant la postérité. Quant aux autres *Troubaïres*, Pierre Bonnet, de Beaucaire, F. Aubert, de Marseille, Cassan, d'Avignon, c'est à peine s'ils apparaissent; le docteur d'Astros est représenté par une fable, J.-B. Gaut par une villanelle; — on a fait appel aussi aux Languedociens connus : le potier Peyrottes, Moquin-Tandon, le marquis de la Fare-Alais, le gascon Jasmin, grand exemple, — mais ceux qui se détachent entre tous avec un relief particulier, ce sont les amis de Roumanille, ceux qui bientôt vont créer le Félibrige, Aubanel, Glaup, A. Mathieu, Mistral, et avec eux Crousillat, qui, nous l'avons vu, aurait mérité d'être dès lors parmi les Sept.

En étudiant bientôt chacun de ces tempéraments naissants de poètes, nous reviendrons sur leurs premiers essais; pour l'instant nous voudrions suggérer l'impression d'ensemble que donne ce recueil, celle surtout qu'il pouvait donner, à l'époque de son apparition, à l'opinion moyenne, en Provence.

Je prends, comme témoin, un petit bourgeois suffisamment

lettré, en 1852, car c'est à ce public, il faut l'avouer, que s'adresse ce volume, et je me demande ce qu'il pensera de ce recueil.

Sa première impression sera sans doute l'étonnement. Jusqu'alors, s'il a lu des vers provençaux, ce n'était que tentatives éparses, parfois sentimentales, le plus souvent plaisantes, quelque chose à lire, après le repas, en savourant une bonne tasse de café. Mais voici bien une autre affaire : tout un volume, — et qui compte 437 pages, — de vers provençaux. Il est probable que notre petit bourgeois est un peu effrayé. D'autre part quelque chose le déroute : l'orthographe phonétique, que Roumanille a réussi à faire adopter, pour ce jour-là, à ses divers collaborateurs. Elle n'est point encore tout à fait ce que sera l'orthographe félibréenne, mais notre lecteur est accoutumé à une orthographe plus compliquée, qui copie presque toujours celle du français. Il n'est pas content; on n'est jamais content d'une simplification, qui semble rabaisser notre intelligence et notre instruction. Il parcourra la liste des collaborateurs, il ira droit sans doute au nom de Jasmin, que Paris, plus que la province, a rendu célèbre à cette époque, et pour être admiré d'un tel petit bourgeois, il faut qu'une réputation revienne de Paris, — au nom encore de Peyrottes, parce que c'est un ouvrier-poète, et que nul plus que les bourgeois du temps ne s'est attendri sur le sort d'un ouvrier-poète, — au nom enfin de Pierre Bellot, parce que c'est celui d'une célébrité locale, non point grande gloire, que l'on admire, avec incompréhension, mais célébrité familière, plaisante et pleine de bonhomie. Notre lecteur aimera sans doute aussi les facéties de Marius Bourrelly, les fables de d'Astros, ou de Gautier de Tarascon; enfin il s'attaquera à Roumanille.

Roumanille ne lui déplaira pas, je pense; il donne à ce recueil quatre fables, — la fable est toujours bienvenue, — un conte, — cela peut se lire, — deux Noëls, — le genre est très populaire, — enfin trois élégies, — et l'élégie, aux moments de tristesse, n'est pas non plus sans charmes; d'ailleurs M. Saint-René Taillandier, professeur de littérature française à la Faculté des Lettres de Montpellier et collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*, ne dit-il pas en son introduction que « M. Sainte-Beuve saluait

dernièrement, dans une pièce sur les Crèches, une grâce que n'eussent pas désavouée Kloptosck ni M. de Vigny. » Et cette élégie, où l'on voit des anges et des enfants, rappelle somme toute la poésie de Reboul, qu'a célébrée M. de Lamartine.

Roumanille n'a donc rien qui doive déconcerter notre lecteur, à part sa prétention à refaire du provençal une vraie langue, à se poser en chef d'école. D'autre part le bon Crousillat flattera son orgueil de facile érudition; il y retrouvera volontiers des souvenirs de collège; les autres poètes n'auront rien qui pourrait les dérouter.

Peut-être froncera-t-il le sourcil en lisant les compositions d'un certain Th. Aubanel d'Avignon et celles d'un nommé F. Mistral, de Maillane. Cet Aubanel est bien triste, quand il évoque les temps sombres de la Toussaint où la mort est en marche, fauchant les jeunes et les vieux; il est bien farouche, quand il peint les horreurs de quatre-vingt-treize, il est « peuple », quand il fait chanter les faucheurs au travail; il lui manque cette douceur mélancolique qui fait justement la grâce de Roumanille; et quant au nommé F. Mistral, s'il a souvent des accents gracieux, il manque de sentiment; il se préoccupe de chercher des rimes riches, des rythmes imprévus; la poésie pour lui semble toute consister dans la forme; il est habile, mais Roumanille a bien plus d'âme, mais Jasmin est plus émouvant. C'est un ambitieux qui ne comprend pas que le vrai rôle de la poésie provençale est d'être simple, populaire, accessible à tous, et qu'elle triomphe surtout dans la fable, dans le conte, et parfois dans l'élégie, à condition que cette élégie ne revête pas les accents lugubres du désespoir, mais d'une aimable mélancolie.

Et notre petit bourgeois fermera ce livre nouveau, intéressé, mais non pas conquis sans doute, non pas convaincu que le provençal soit une vraie langue, et ne soupçonnant pas qu'il vient de lire les premiers vers d'un grand poète.

Si je viens d'avoir recours à cette fiction, — qui n'a peut-être pas grande valeur, — c'est pour tâcher de rendre sensible l'impression que dût faire l'apparition de ce premier recueil vraiment littéraire de poésie provençale. Le public qu'il atteignit fut restreint; ce ne fut point le peuple, bien incapable de le lire, ce ne fut point la riche bourgeoisie, tournée déjà vers Paris,

mais la petite bourgeoisie, qui se souvient de ses origines populaires et qui pourtant a reçu une certaine culture.

Quant à notre impression personnelle, après soixante ans, elle est excellente : dès ce moment sont posés tous les principes nécessaires à la constitution de la poésie nouvelle; dès ce moment se révèlent tous les tempéraments qui l'illustreront. C'est une grande date du mouvement provençal que celle de 1851.

Tous les principes nécessaires : c'est-à-dire le principe d'union, — union des efforts jusqu'alors isolés, — unification, — non pas linguistique sans doute, ce qui est une question non encore résolue, — mais du moins orthographique.

« ... Malgré la différence, disait Roumanille, qui existe entre nos divers dialectes, en cela semblables à la langue grecque, qui n'était point parlée d'une manière uniforme dans toutes les parties de la Grèce[9]; nous avons fait par la publication de « Li Prouvençalo », un pas immense vers cette unité orthographique que nous avons toujours tant désirée, et dont le besoin se fait si vivement sentir dans ce livre. »

Or le principe de cette unité orthographique était somme toute le principe phonétique, qui est devenu celui de la littérature félibréenne.

Parmi les principes essentiels que pose cette publication, se trouve par là même établi celui que le provençal est une langue, une vraie langue, qui eut son époque glorieuse, et qu'il s'agit de restaurer; cette paysanne, elle fut reine, il faut lui rendre ses antiques droits; cette déguenillée, il faut la vêtir ainsi qu'on le doit comme une demoiselle. C'est là ce que chante le jeune Mistral :

Atrouverian dedin li jas
Cuberto d'un mari pedas
La lengo provençalo : [10]
En anèn paisce lou troupèu,
La cau avié bruni sa pèu;

9. Que l'on remarque cette préoccupation constante dès ce moment de comparer le provençal aux langues antiques. C'était déjà l'idée d'Aubanel de Nîmes (V. IIIe partie, ch. I), et celle de Crousillat, de Roumanille, de Mistral.

10. « Nous trouvâmes dans les bergeries — Couverte d'un mauvais haillon, — La langue provençale; — En allant paître le troupeau — Le chaud avait bruni sa peau.

La pauro avié que si lon pèu
Per tapa sis espalo.

Et de juvenome, vaqui,
En varaian aperaqui,
De la veire tan bello
Se sentiguèron esmougu...
Que siegon doun li benvengu,
Car l'an vestido à soun degu,
Coumo uno dameisello [10 bis].

Or, du moment qu'il s'agit de restaurer une langue, il faudra, sans abandonner la simplicité, écrire des choses graves et tâcher en même temps d'instruire et de relever ce peuple, que tous parlent de divertir ou de moraliser, mais sans encore avoir trouvé le langage qui lui convienne.

« M. Roumanille, disait Saint-René Taillandier, a donné une tâche bienfaisante à sa Muse. Sans dogmatiser jamais il s'applique à moraliser ses frères. » C'était, on se le rappelle, l'ambition des ouvriers-poètes, d'un Reboul, d'un Poncy, de l'*Athénée-ouvrier* de Marseille. Roumanille est dans la tradition de 1848 et le Félibrige y demeurera fidèle.

Un autre principe encore, c'est que les poètes provençaux, tout en conservant leur indépendance, tout en restant fidèles uniquement à leur public, capable de les comprendre en leur langue, sans aucune traduction, recherchent un appui chez les littérateurs français, leur demandent une sorte de consécration, consécration que Villemain, Sainte-Beuve, Charles Nodier, avaient déjà donnée à Jasmin, que Sainte-Beuve encore et Saint-René Taillandier donnaient à Roumanille et à ses amis. C'est en suivant cet exemple que Mistral fera présenter son œuvre à Lamartine.

En même temps, en ce livre, des tempéraments se révélaient : celui de Roumanille et celui de Crousillat, déjà connus honora-

---

10 *bis*. — La pauvre n'avait que ses longs cheveux — Pour cacher ses épaules. — Et de jeunes hommes, voici, — En rôdant de ce côté-là — De la voir si belle — Se sentirent émus — Qu'ils soient donc les bienvenus, — Car ils l'ont vêtue, selon son droit, — Comme une demoiselle.

blement, s'affirmaient pourtant avec un éclat, une pureté de forme d'autant plus sensible qu'ils avaient été obligés, par la place mesurée, de choisir ce qu'ils pouvaient à cette date présenter de meilleur, et l'on voyait se révéler tout à fait celui d'Aubanel, déjà sombre, celui de Mistral, le plus artiste de tous. Dès cette époque ils apparaissent au premier rang. Dans son *Introduction* Saint-René Taillandier disait déjà : « La poésie de M. Aubanel est fraîche et robuste; il sait rendre avec une franchise singulière le bruit du travail et le mouvement de la vie agreste; il aime aussi les tableaux de genre, les scènes courtes, vives, expressives. Ce qu'on a loué çà et là dans quelques pièces de M. Pierre Dupont[11] me semble bien plus remarquable dans certaines de M. Aubanel; outre que le mérite de la poésie n'est jamais altéré chez lui par une inspiration suspecte. *Les Faucheurs* se recommandent par une rusticité hardie. *Le Neuf Thermidor* est une scène d'une effrayante vigueur. »

Quant à Mistral, Saint-René Taillandier lui consacrait toute une page, il le qualifiait de « coloriste », à qui ne manquent ni l'audace ni la puissance, il notait, comme ses traits distinctifs, « l'originalité et la souplesse de la forme ». « Son langage est à lui, disait-il; il aime à emprunter au peuple ses métaphores, ses locutions, ses tours de phrases, pour les élever à la dignité poétique; joute hardie et périlleuse, d'où il sort presque toujours victorieux. Tour à tour aimable ou terrible, pathétique ou sinistre, on voit surtout qu'il a l'ambition de mêler à la grâce naturelle de la langue du Midi la vigueur d'une littérature plus mâle. Personne ne regrette plus que lui la mollesse d'idées et de style qui a été si fatale à ses aïeux. Il ne renonce pas à l'élégance, mais quel sentiment hardi de la réalité, quelle énergie redoutable dans ses peintures! Toujours il y a chez lui une pensée généreuse, une imagination agreste, un langage imprégné des plus franches odeurs du terroir. »

Et, parlant de la façon dont le jeune poète envisageait la publication de l'œuvre à laquelle il collaborait, Saint-René Taillandier ajoutait : « ... Ce qui a pu être pour d'autres une simple

---

11. Notons cette allusion à l'œuvre de P. Dupont. V. IIe partie, ch. II.

farandole, comme on en voit si souvent dans ce pays des cérémonies grecques et des jeux du roi René, est pour lui une chose grave. M. Mistral est un de ceux qui ont pris le plus à cœur cette restauration du pur langage d'autrefois; artiste zélé et critique plein de sens, il sait juger ses confrères avec franchise. Si cette école s'organise avec suite et produit d'heureux fruits, ce sera en grande partie à la sollicitude de M. Mistral qu'en reviendra l'honneur; il est le conseiller, le censeur, le juge sympathique et sévère de cette entreprise, dont M. Roumanille est l'âme. »

Si l'on songe que Mistral à ce moment-là n'a que vingt-et-un ans et n'a donné que les quelques poésies insérées dans ce recueil, c'était faire preuve d'une singulière pénétration; Saint-René Taillandier n'est pas un mauvais prophète.

Ce n'était pas non plus un mauvais prophète que le critique de la *Revue Méridionale* qui paraît alors à Marseille; c'est un homme érudit et intelligent, qui signe J. R. et que je n'ai pu identifier. Il est sympathique, quoique sceptique. « Est-ce bien la langue des Troubadours qui renaît? — dit-il. — Cette poésie, — fleur précoce de nos climats, qui eût à peine un printemps, et que le souffle du Nord emporta, comme il fait encore sur nos côteaux des fleurs hâtives de l'amandier, — va-t-elle de nouveau s'épanouir?

« Nous voudrions l'espérer... Les langues naissent avec les nations et meurent avec elles; elles leur survivent bien quelquefois, mais c'est alors comme ces monuments des vieux âges, dont les débris renversés sans pitié par le temps, foulés avec indifférence par les hommes, laissent à peine entrevoir à l'œil curieux de l'antiquaire, à l'œil passionné de l'artiste, le secret de leur origine et de leur destination...

« ... Est-ce donc une tentative désespérée que celle qu'entreprend aujourd'hui la pléiade poétique groupée autour de M. Roumanille? Et le doux et vif éclat qui environne de nouveau notre vieille langue maternelle un instant rajeunie n'est-il que la dernière lueur d'un flambeau qui s'éteint?... Et quand cela serait, n'est-il pas beau et glorieux encore d'attacher son nom à une langue et à une littérature expirantes? N'est-il pas touchant et pieux de soutenir ce qui tombe et de bénir ce qui meurt?... La langue provençale eut une lyre pour berceau, elle aura pour cercueil un berceau. »

Les métaphores de l'auteur, on le voit, ne sont pas très cohérentes, mais elles indiquent bien l'état d'esprit de la plupart des lettrés de l'époque : « Venez donc, continuait-il, venez donc et chantez, ô poètes! Venez, et le cœur plein d'un filial amour, faites tous ensemble à cette langue, à cette poésie maternelle qui nous berça de ses doux chants, des funérailles dignes de votre jeune enthousiasme et de son antique renommée[12], »

D'ailleurs ce lettré a une juste idée de ce qui doit être fait, une sorte de pressentiment de *Mirèio* : « ... Ce qui manque à ses œuvres, dit-il, en parlant de Roumanille, à ce recueil un peu trop gros peut-être, c'est un poème. Un poème peut, à lui seul, hâter les progrès d'une langue, en arrêter le déclin et donner à son auteur la gloire et l'immortalité. M. Roumanille mérite tout cela, et nous le lui souhaitons de bon cœur. »

Mais en même temps il devine le génie du jeune Mistral : « En voici un, dit-il, dont le souffle est puissant et la voix retentissante; nous ne voulons pas faire un mauvais calembour; mais il y a certainement un mystérieux rapport entre la langue impétueuse de ce poète et la furie échevelée du vent qui désole nos plaines et dévaste nos côteaux... Voilà le poète national; c'est lui qui chante la Provence et qui mène le chœur des modernes Troubadours... M. Mistral a toutes sortes de hardiesses imprévues; on trouve toujours chez lui le charme et la surprise; talent souple en même temps qu'original, il peut se plier à tous les genres et prendre à son gré tous les tons...

« ... Ah! que nous lui rendrions, si nous savions chanter comme lui, cet *Adessias en touti!* qui ferme si bien le recueil. Adieu! lui dirions-nous, jeune et charmant poète, dont la voix s'élève au-dessus de toutes, au milieu de ce chœur harmonieux. Puissions-nous bientôt vous entendre encore! S'il est vrai qu'il y ait de l'avenir et de la vie en cette langue qui s'honore d'être parlée par vous, — et on la croit volontiers quand on vous parlée par vous, — et on le croit volontiers quand on vous mourir! »

Ce n'était pas un médiocre signe d'intelligence que de parler

12. *Revue Méridionale;* Marseille, 1853, t. II.

ainsi en 1852. Saint-René Taillandier lui-même n'osait pas en dire autant. C'est l'appréciation, on le voit assez, d'un juge d'élite, ce n'est point celle du public moyen dont nous parlions tout à l'heure. En cette même *Revue Méridionale*, un autre rédacteur, M. de Lalande, nous le verrons, traitera Mathieu Lacroix comme le héros du Congrès d'Aix, sans distinguer Mistral de la foule des Troubaires.

N'importe, quelle que soit l'opinion du public, les jeunes poètes d'Avignon vont continuer leur effort; en 1852, Roumanille réédite les Noëls du vieil organiste du douzième siècle, Saboly, en faisant suivre ces gracieuses compositions des quelques Noëls qu'il avait écrits ou qu'il avait demandés à ses amis[13], et c'est en lisant à la Bibliothèque d'Avignon les manuscrits du vieux noëlliste qu'il fut frappé du bon effet que produisait l'ancienne façon d'écrire[14]. A l'orthographe, déjà simplifiée, qu'il avait employée, mais avec bien des hésitations, dans *Li Prouvençalo*, il allait substituer dès 1853 l'orthographe qui devait triompher dans l'*Armana*[15].

III.

Les Roumavàgi.

La publication de *Li Prouvençalo* avait donc été, comme celle du *Bouiabaisso* de Désanat, une manifestation collective; depuis dix ans les poètes provençaux sentaient le besoin de sortir de leur solitude et d'unir leurs efforts pour une tâche commune. Mais il fallait vaincre des préventions, des jalousies, surtout la mollesse méridionale, et pour cela il fallait mieux se connaître. Pour se mieux connaître, il fallait se voir, et pour se voir le meilleur moyen était de s'assembler dans une ville de Provence.

---

13. *Li Nouvé de Micoulau Saboly;* Avignon, Aubanel, 1852.
14. V. Mistral : *Mémoires*, p. 49.
15. V. V^e partie, ch. I.

Telle fut dès l'année suivante l'idée de Roumanille, qui de plus en plus semble vouloir prendre la tête du mouvement provençal, parce qu'il révèle, seul, des qualités d'organisateur, et celle aussi de J.-B. Gaut, d'Aix, sans grande valeur littéraire, mais très alerte, vrai tempérament de journaliste.

Il nous le dit lui-même « La pensée d'établir un Congrès est née à la suite de la publication de *Li Prouvençalo* d'une correspondance échangée entre Roumanille et celui qui écrit ces lignes[16] ».

L'idée une fois posée, Roumanille et Gaut écrivirent à tous ceux qui se piquaient alors d'écrire en provençal, aux anciens collaborateurs du *Bouiabaisso*, aux poètes des *Prouvençalo*, à tous les rimeurs de village, car il s'agissait de ne fâcher personne; ils choisirent comme lieu de réunion la ville d'Arles, à mi-chemin d'Avignon où siégeait Roumanille et de Marseille où régnait Pierre Bellot, et comme date le 29 août 1852, date à laquelle se tenait en Arles un comice agricole.

Au fait le Comice porta tort au Congrès poétique. On avait promis aux poètes l'Hôtel-de-Ville pour leur séance littéraire. Mais ce fut une vaine promesse. « L'Hôtel-de-Ville, dit Gelu[17], ne fut point mis à la disposition des Troubadours. Il avait été retenu et il était occupé par les membres du Comice. »

Tels étaient les humbles débuts de ce que devait être le Félibrige; Roumanille, Aubanel, Mistral, restaient à la porte de l'Hôtel-de-Ville, où s'assemblaient les membres du Comice agricole, et les poètes erraient à travers Arles à la recherche d'une salle. Ce fut le clergé qui leur vint en aide.

« Roumanille et Gaut, dit Gelu, se remuèrent auprès du clergé supérieur qui leur permit de se réunir dans une des salles du palais archiépiscopal[18]. »

On pourra mesurer, par la description du *Roumavàgi* d'Aix, où tous les pouvoirs officiels étaient présents, le chemin parcouru en l'espace d'une année par la propagande provençaliste.

---

16. J.-B. Gaut : *Roumavàgi deis Troubaïres*, préface; Aix, 1854.
17. V. Victor Gelu : *Notes biographiques* citées par Paul Risson : *V. Gelu*.
18. Je ne sais ce que Gelu entend par palais archiépiscopal.

Tant bien que mal, la séance s'ouvrit, présidée par le vieux docteur d'Astros, le bon médecin aixois, dont nous avons parlé, doyen d'âge de la réunion.

« Le commun des martyrs de la rime, poursuit Gelu, prit place autour d'une vaste table recouverte d'un tapis de drap bleu, au centre de la salle. Le public, composé surtout de jeunes filles, venait ensuite à droite, à gauche, devant, derrière. La salle était comble de curieuses espiègles formant grappes et dont plusieurs étaient bien jolies. Quant aux représentants de la municipalité arlésienne, ni maire, ni adjoint, ni conseiller délégué ne parurent. Le Comice agricole avait tout accaparé. »

Il nous plaît de le noter : si les pouvoirs publics s'abstinrent, — et quel besoin en avait-on? — les sœurs de la future Mireille étaient là, qui de leurs premiers sourires encourageaient les poètes; le jeune Mistral les voyait, les écoutait.

Pour le reste le Congrès parut assez médiocre. « On commença, dit le terrible Gelu; un certain scribe de mairie, pâteux et rustaud, nommé Payan, mâcha et remâcha au nom de la ville d'Arles, sa patrie, un discours en vers comprenant au moins deux cent cinquante alexandrins patois. Après lui le président d'Astros ouvrit le feu qui continua vif et soutenu sur toute la ligne, sans que le public ait l'air de s'y intéresser beaucoup. »

Parmi tant de poètes, Gelu ne fait grâce qu'à Aubanel, qu'il appelle, il est vrai, « le grêle, chétif et rauque Aubanel », et dont il note, impitoyable, le bégaiement, mais qui lut, dit-il, « un morceau d'une énergie effrayante, *Lou Chaple dis Innoucènt* ». C'est en effet de la poésie terrible, telle que la concevait le chantre des énergumènes marseillais.

Gelu applaudit furieusement Aubanel; on se regarde, on se demande quel est cet enthousiaste; Désanat dévoile son incognito, car Gelu n'était venu là qu'en curieux, affirme-t-il. On l'entoure, on lui demande un morceau; il refuse, bourru à son ordinaire et sort de la salle. A l'issue de la réunion, on vient le trouver avec des reproches. Il promet de chanter au banquet, qui était fixé au soir même par le programme de la réunion.

« On avait dressé notre table, dit-il, au rez-de-chaussée de l'Hôtel du Forum, dans une salle assez étroite, humide, mal éclairée, donnant au Nord sur la place, à l'Est sur une ruelle

transversale. Le vieux d'Astros présidait. Roumanille posait gravement à son côté! » Gelu n'aimait pas Roumanille; tout les divisait, la conception poétique, les opinions religieuses, la question orthographique, la jalousie d'auteurs.

« M. Moquin-Tandon était assis à ma droite, M. Bory[19] à ma gauche. Nous étions au centre. La foule des Troubadours s'étendait sur les ailes. Excepté notre trio que je viens de nommer, et encore Boy, le libraire, chaque convive, en s'asseyant, avait placé sur la table, à côté de son couvert, un dossier plus ou moins volumineux renfermant de nombreux échantillons de tous les genres possibles de la poésie provençale : odes, satires, épîtres, contes, ballades, chansons, élégies, noëls, sonnets, épopées même! Grand Dieu! »

Mais l'une de ces épopées plus tard devait s'appeler *Mirèio*.

« Des fables surtout, beaucoup de fables! sur dix de nos rimailleurs patois, huit au moins ont la rage sacrilège d'imiter ou de traduire La Fontaine.

« On se hâta d'expédier la mangeaille. Tous les convives grillaient de vider leur cartable. Au dessert M. d'Astros donna le signal en débitant un conte : *Lou maou marida*, plein d'esprit et de *concetti*, mais d'un esprit et d'un concetti (sic), qui n'avait rien de provençal. Après M. d'Astros l'avalanche de poésies fit explosion. Dix troubadours se firent entendre successivement et longuement, presque sans esprit. »

Et ce fut le tour de Gelu... Mistral nous a raconté l'impression que fit cet athlète, qui, dépouillant sa redingote et relevant jusqu'au coude les manches de sa chemise, se mit à chanter *Fénian et Gourmand* avec une énergie effroyable, d'une voix tonnante, écrasant la table de ses poings fermés. Ce fut sans doute le plus beau moment du Congrès d'Arles, mais ce grand poète était un réfractaire. Il ne devait point coopérer à l'œuvre nécessaire; on ne devait pas le voir l'année suivante au *Roumavàgi* d'Aix.

Gelu est un éternel mécontent; il ne faudrait pas se fier entièrement à lui pour apprécier ce Congrès; peut-être avait-il trouvé qu'il n'y avait point la place qui lui était due; peut-être — et

---

19. Ami de Gelu.

surtout — ne se souciait-il point de se commettre avec tant de médiocres poètes, et d'ailleurs, nous l'avons vu, il n'avait aucune foi dans l'avenir de la poésie provençale.

J.-B. Gaut, — organisateur du Congrès, — et naturellement plus optimiste.

« Ce Congrès d'Arles, écrit-il[20], fut une véritable réunion de famille. Ce premier rapprochement des poètes provençaux mit directement en contact des hommes dont les goûts et les études étaient les mêmes, mais qui ne se connaissaient jusqu'à ce jour que de réputation et par des rapports littéraires.

« Un grand nombre de compositions inédites, d'un mérite peu ordinaire, firent épanouir leurs gerbes de fleurs sur les rives du Rhône. Le banquet, qui réunit, le soir, les poètes provençaux, resserra encore les liens d'amitié cordiale qui venaient de se former sous l'inspiration de la Muse méridionale. On se sépara à regret, enchantés les uns des autres, en promettant de se réunir de nouveau l'année suivante, et emportant un souvenir durable de l'hospitalité arlésienne. »

L'hospitalité arlésienne pourtant, nous en avons mesuré, avec Gelu, la cordialité; la poésie sacrifiée au Comice agricole, les poètes exclus de l'Hôtel-de-Ville demandant asile à l'archevêché, une salle humide et étroite à l'Hôtel du Forum. Mais qu'importait à ces enthousiastes? Ils avaient eu l'occasion de dire des vers, de se faire connaître, applaudir : un théâtre était enfin ouvert à la poésie provençale. Ce premier banquet à l'Hôtel du Forum, il était l'essai de ce que devait être plus tard le banquet annuel de la Sainte Estelle. De la publication des *Prouvençalo*, du Congrès d'Arles, date le mouvement collectif, qui devait s'appeler quelques années plus tard le Félibrige.

D'ailleurs il ne faut point se dissimuler que le clairvoyant Gelu, sur la plupart des points, dut avoir raison : les médiocres affluèrent certainement et jouèrent sans doute le premier rôle; nul ne dut deviner Mistral ce jour-là, pas plus qu'on ne le devina au Congrès d'Aix, l'année suivante. Les vieux poètes fixaient encore l'attention, on vénérait Pierre Bellot, c'était encore lui le grand

20. *Roumavàgi*, Préface.

homme de l'époque, et si Gelu était admiré, c'était comme un terrible original, non pas comme un chef. Du reste aucun désir d'épuration littéraire, aucun souci d'orthographe ou de grammaire, tout au plus peut-on croire que l'étalage de tant de médiocrités incorrectes dût être pour beaucoup dans le désir qui exalta dès lors les jeunes gens d'Avignon de mettre un peu d'ordre en ce chaos versifié.

Ce Congrès d'Arles, somme toute, quels que fussent ses défauts, soulignés par la verve acerbe de Victor Gelu, il avait montré l'importance des forces méridionales et combien l'union pouvait leur être profitable[21]. En sa ville, en son village, chaque rimeur désormais allait se sentir moins isolé, travailler avec une foi plus vive en une cause difficile, préparer sa verve en vue d'une future réunion. Cette réunion, tous la désiraient, tant pour fraterniser que pour avoir une occasion de se produire. Roumanille et ses amis d'Avignon, Jean-Baptiste Gaut d'Aix, vrais tempéraments de propagandistes, se mirent à l'organiser pour l'année suivante, mais pour n'avoir pas l'air d'accaparer le mouvement au profit de la seule Provence rhodanienne, pour donner satisfaction à tous les Troubaires, on choisit d'un commun accord l'ancienne capitale de la Provence pour le futur Roumavàgi.

« *Le Roumavàgi des Troubaïres*, proclamait J.-B. Gaut, est la fête annuelle des poètes provençaux; il représente, pour les amis de la langue romano-provençale, les Cours d'Amour du Moyen âge et les Jeux Floraux établis par Clémence Isaure à Toulouse[22]. »

La convocation[23], lancée d'Aix le 26 juin 1853, invitait tous les poètes qui maniaient alors le provençal à se réunir, le diman-

---

21. *L'illustration* du 18 septembre 1852 avait publié les portraits des principaux membres du Congrès, dûs au crayon de Laurens de Carpentras.

22. Notons encore dans ces expressions l'influence du mouvement savant.

23. Voici le texte provençal, avec l'orthographe du temps : « Voudriam acampar, dins aquelo festo, leis Poètos esparpaillats que *trobount* et cantount dins la lenguo roumano-prouvençalo, per que leis ingiens et leis paroulits de chaque endrech venguessount l'y ramajar ensèn... Aven escrich sur la bandiero dou *Roumavàgi* : Liberta per cadun de l'y parlar, coumo li plait, car saben qu'en chaque aucèu soun nis es bèu et nouestre langagi, coumo aquèu deis aucelouns et deis gregous, a de ramagis de touto marqo ».

che 21 août, à Aix, « la vieille capitale du pays des Troubaïres. »

« Nous voudrions réunir en cette fête, disaient les auteurs, les poètes éparpillés qui *trouvent* et chantent dans la langue romano-provençale, pour que les talents et les dialectes de chaque endroit viennent la parler ensemble.

« Nous avons écrit sur la bannière du *Roumavàgi* : « Liberté pour chacun de parler comme il sait et de chanter comme il lui plaît, car nous savons qu'à chaque oiseau son nid est beau, et notre langage, comme celui des petits oiseaux et des grecs, a des dialectes (ramages) de toutes sortes. »

Cette déclaration était signée par ceux qui s'intitulaient eux-mêmes « leis prieus », et qui étaient d'Astros, Bellot, Roumanille, J.-B. Gaut, Crousillat, Bourrelly, Mistral, Bousquet[24], Aubanel. Ainsi avait-on donné satisfaction à Marseille, Avignon, Aix et Salon; les principaux centres de la poésie provençale étaient représentés en ce Comité.

Le programme de la fête était ainsi conçu : une séance publique l'après-midi dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, un dîner de poètes, le soir. A la séance solennelle chacun devait réciter son morceau poétique, inédit. Les Prieurs recommandent de la tenue, « La politique ne mettra ni son nez ni son bec au *Roumavàgi*, c'est une trouble-fête. Chacun devra faire attention de ne point déchirer ou salir la petite robe blanche de la Muse provençale[25]. » Au dîner par exemple, à la « soupado », on pouvait être plus gai; on irait du conte à la chansonnette, sans que la sauce pourtant devint trop piquante.

D'ailleurs point de prétentions à l'érudition « Le *Roumavàgi* est une fête poétique, point de grammaire », « Nous voulons, disaient-ils, nous réunir pour chanter et non pour égrener le chapelet des éplucheurs de mots[26]. »

---

24. C. Bousquet de Marseille, auteur d'une notice sur : *Pierre Pourrière, prédicateur provençal du dix-huitième siècle* »; Marseille, 1852, et d'une notice sur Mathieu Lacroix dans l'édition de « *Paouro Martino* »; Alais, 1855. V. aussi : La discussion de Bousquet avec Roumanille sur l'orthographe, Ve partie, ch. I.

25. « En anant plan d'estrapar ou d'embrutir la raubetto blanco de la muso prouvençalo ».

26. « Voulèn s'accampar per cantar, et noun per dégrunar lou chapelet deis espeluguejaires de mots ».

Tel était le programme, les conditions, les espérances; il ne restait qu'à se réunir. Le succès couronnerait-il cet appel?

Aix vit ce spectacle : par un dimanche d'août, lourd d'azur, de chaleur et de cloches, des poètes sonores aux longs cheveux, aux grandes redingotes, jetant le long des vieilles rues les éclats d'une langue, qu'elles n'entendaient plus d'ordinaire que sur les lèvres du peuple. Ce fut sans doute un peu comique et très touchant : J.-B. Gaut note que dès le 20 août au soir et le 21 au matin les diligences, venues par les grandes routes qui rayonnent de la Rotonde, débarquaient à tout instant, des détachements de Troubaïres, avec armes et bagages, qui envahissaient aussitôt les hôtels, les cafés, les promenades et les monuments publics. « Les tables d'hôtes et les chambres retentissaient des improvisations ou des récitations réitérées de nos poètes qui se communiquaient leurs inspirations. Chacun se préparait au tournoi, aiguisant des vers, fourbissant des périodes ou essayant ses moyens oratoires. Chaque capitaine passait ses troupes en revue, là, les Avignonnais et tous les bardes riverains répondaient à l'appel de l'harmonieux Roumanille; ici, la phalange marseillaise et les rimeurs des bords de la Méditerranée écoutaient les instructions de Bellot, le Nestor de la poésie provençale; plus loin ceux du Var, des Alpes, du Gard, de la Drôme, de l'Hérault, se groupaient sous leurs bannières respectives. Les Troubaïres aixois tâchaient de se multiplier pour faire les honneurs de leur cité. »

Mais surtout qu'on imagine ceci, pour mesurer la bonne volonté des poètes et de leurs auditeurs : on est en août, il est midi, et par les petites rues où croulent la chaleur et la lumière, toute une foule s'achemine vers l'Hôtel-de-Ville, et les dames sont nombreuses; le clergé, la magistrature, le barreau, les académies, les hauts fonctionnaires de toutes les administrations, l'élite de la ville est là; la presse d'Aix et celle de Marseille ont envoyé des représentants; le maire d'Aix, Rigaud, député au Corps législatif, donne l'exemple. Dans le public un collégien s'appelle Emile Zola[27].

---

27. V. Mistral : *Mémoires*, p. 212. Zola rappelle ce souvenir à Sceaux, 1882, dans un discours aux Félibres.

La salle est fort bien décorée; au fond un immense trophée de drapeaux aux couleurs de la France, de la Provence et de la ville d'Aix; sur une bannière de velours cramoisi était inscrit le nécrologe des poètes Provençaux, depuis 1595 jusqu'à 1848; en tête venait Bellaud de la Bellaudière, le dernier était cet Alphonse Maillet, dont nous avons parlé, le tailleur-poète de la Tour d'Aigues; sur le nécrologe une lyre d'or, couronnée de lauriers et surmontée du blason d'Aix; tout autour de la salle étaient disposées les armoiries des villes provençales : il y avait loin de cette pompe au piteux accueil des autorités arlésiennes l'année d'avant.

Aux applaudissements du public les Troubaïres firent leur entrée, les *Prieurs* occupèrent le bureau, et la fête commença par un chœur provençal dû à la plume de Gaut et chanté par la Société chorale des Philistins. Ce chœur chantait « la renaissance du parler du Midi », et ce devait être naturellement le *leitmotiv* d'une telle solennité. C'était le sens du discours d'ouverture que prononça le bon docteur d'Astros, qui présidait la séance. Après avoir rappelé les hauts destins de la langue provençale, parlée autrefois par les rois et les dames, l'orateur montrait sa décadence, mais, sans se laisser aller au découragement, lui qui, jadis s'était montré sceptique, soulevé maintenant par l'élan de ces jeunes enthousiastes, dont l'un s'appelait Mistral, il s'écriait : « Le Provençal ne passera pas[28]! » C'était le sens de la lettre qu'adressait à J.-B. Gaut l'historien Mary-Lafon, de celle qu'écrivait à Roumanille Saint-René Taillandier, de celle qu'envoyait Brizeux, accompagnée de vers généreux, qui furent lus au début de la séance :

..... La langue du pays, c'est la chaîne éternelle
Par qui sans effort tout se tient;
Les choses de la vie on les apprend par elle,
Par elle encore on se souvient.

Un mot dit en passant nous fait connaître un frère,
Joyeux, on s'aborde en chemin :
— Vous êtes de mon bourg! Vous connaissez ma mère!
Et la main vient serrer la main.

---

28. « Lou Prouvençau passara pas ».

Nature, oh! quels accords sous tes bois, sur tes plages,
Pour célébrer le Roi du ciel!
L'homme ainsi doit avoir mille et mille langages
Dans le concert universel!

C'était le sens enfin des vers de Mistral « I Troubaïre », une chanson alerte en vers de six pieds aux rimes aisées et sonores, qui sans avoir la perfection de ses œuvres postérieures avait déjà beaucoup d'allure avec son invocation aux vieux Troubadours et son cri d'espérance vers l'avenir. Un véritable espoir en effet anime cette assemblée, l'espoir d'où devait naître deux ans plus tard le Félibrige.

Pour l'instant les œuvres, il faut bien l'avouer, sont encore faibles. Pendant quatre heures et par *cinquante* degrés de chaleur, dit avec quelque exagération J.-B. Gaut, une cinquantaine de poètes vinrent réciter des vers, mais, deux ou trois exceptions faites, étaient-ce vraiment des vers? Des odes, des épîtres traduites ou imitées d'Horace, des fables traduites ou imitées de La Fontaine, de fades pastorales, des contes, des élégies lamartiniennes, voilà quel serait à peu près le bilan, s'il n'y avait pas deux ou trois espérances pointant par dessus tout ce fatras; non point la verve facile de Gaut, ni la verve arriérée de Bellot, mais les compositions de quelques jeunes gens, imparfaites encore sans doute, mais qui annoncent qu'ils seront peut-être des poètes: d'abord Crousillat et Roumanille, qui ne sont plus très jeunes, mais qui tout de même n'ont pas encore leur formation définitive; Crousillat se manifestant par un joli poème, qui annonce une des meilleures inspirations d'Aubanel dans la *Miòugrano*[29], Roumanille, qui se fait remarquer par un conte moralisateur, quelques vers rustiques, mais surtout son délicieux Noël de la *Jeune Fille aveugle* devenu célèbre depuis.

Auprès des deux poètes, déjà consacrés, de Salon et d'Avignon, se tenaient ceux qui devaient, deux ans plus tard, créer à Font-Ségugne, le Félibrige. Déjà celui que Mistral devait appeler « le fils ardent du maréchal d'Alleins », et qui devait plus tard se séparer des Félibres, Eugène Garcin, se faisait remarquer par sa

29. V. IVe partie, ch. II.

verve bouillante, en un poème fougueux intitulé le *Sang*. A côté de lui Aubanel, qui donnait sa chanson sur *les Jumeaux*, mais qui ne révélait point encore ce que serait son vrai génie, « les deux baisers », du « poète des Baisers », Anselme Mathieu, l'humble Tavan, avec ses « jolis frisons de Mariette », qui charmèrent l'assistance, enfin un jeune homme de Maillane, qui signe J. Mistral[30], et qui a composé avec le joli salut aux Troubaïres dont nous avons parlé, un fragment d'épopée rustique, qui vraiment a grande allure, *La Fin du Moissonneur*. Le vieux « capoulié » vient d'être frappé par un coup de faux mal lancé, la lame a troué son flanc, il agonise, il fait ses adieux à la vie, à ses amis, aux glaneuses, aux moissonneurs qui font cercle autour de lui. C'est très simple et très grand, comme les meilleurs passages de *Mirèio*. Mais la forme manque encore par endroits; le rythme, — ce sont des vers libres, — est encore indécis, les rimes souvent faibles, la langue peu stricte; il y a une grande inspiration, le métier n'est pas encore acquis, il faudra quelques années encore au poète pour laisser mûrir son génie. Au reste, on connaît ce morceau, que Mistral a recueilli, avec quelques corrections, dans *Lis Isclo d'Or;* il faisait pressentir un grand maître.

On ne le comprit point aussi bien qu'on l'aurait dû; sans doute cette lecture fut remarquée, Mistral est signalé par *La Revue Méridionale*[31] à côté de Roumanille, de Crousillat, de Garcin, de Tavan, parmi les poètes dont les vers ont obtenu le plus de succès, mais ce ne fut pas Mistral qui fut le héros de la fête, ce fut Mathieu Lacroix.

« On a remarqué, disait le critique de *La Revue Méridionale*, que les lectures les plus applaudies, étaient celles d'ouvrages dûs à la plume des gens de la campagne et de bons ouvriers, forgerons, bouchers, etc. On a remarqué surtout les vers d'un maçon de la Grand-Combe, nommé Mathieu, dont le talent a été comparé tout haut à celui de Jasmin. Un garde-champêtre figurait aussi avec honneur parmi les Troubadours[32]. »

---

30. J. et non F.. C'est sans doute une erreur typographique, mais elle se trouve à quatre reprises dans le texte et dans la table des matières.

31. V. *Revue Méridionale*, 1er septembre 1853.

32. *id. ibid.*

Et c'est bien là en effet le sentiment, auquel nous avons consacré une longue analyse, le sentiment de quarante-huit, le désir général d'une littérature populaire, l'intérêt que porte la bourgeoisie elle-même à toute vocation poétique éclose au sein du peuple. Ces bourgeois, ces magistrats, ces professeurs d'Aix, voilà donc que, préparés par une longue campagne d'articles et de brochures, ils applaudissent un forgeron, un boucher, un maçon, un garde champêtre. Leurs applaudissements ne vont pas vers eux seulement parce qu'ils ressuscitent la vieille langue nationale, mais aussi parce qu'ils sont forgerons, bouchers, maçons, et c'est ici que nous surprenons bien le confluent de ces deux courants dont nous avons constaté l'existence, le courant provençaliste et le courant populaire. Loin de rougir de leur origine modeste, les poètes s'en parent comme d'un titre glorieux, et à leur signature ils ajoutent leur profession : J.-B. Caillat, serrurier; Mathieu Lacroix, maçon; Denis Ollivier, boucher; A.-L. Granier, forgeron (un membre, celui-là, de l'*Athénée-ouvrier* de Marseille); D.-C. Cassan, ouvrier-imprimeur; J.-A. Peyrottes, potier; Alphonse Tavan, paysan. Ce sont bien là les frères de Reboul, de Poncy, de Reine Garde[33].

Ce Mathieu Lacroix en qui l'on saluait tout haut un autre Jasmin, c'était un maçon de la Grand-Combe, qui vint dire au Congrès l'histoire d'une femme de mineur, dont le mari, après un coup de grisou, est rapporté mort à la maison[34]. Sujet sans doute plus dramatique encore que la mort d'un vieux moissonneur, mais auquel manque la forme, que déjà possède le jeune Mistral formé par l'étude des modèles antiques. Pourtant, alors comme de nos jours, la foule est sensible à la grosse histoire dramatique, et l'émotion profonde, contenue, du vrai poète touche moins son cœur facile. L'avenir se charge par bonheur de remettre au point les choses.

Telle fut cette séance d'un après-midi d'août en la grande salle de l'Hôtel-de-Ville d'Aix. La *Revue Méridionale* donne ces détails

---

33. Reine Garde, nous l'avons dit, envoie au Congrès des vers provençaux, au reste assez faibles.

34. V. Mathieu Lacroix : *Pauro Martino*, avec notes de C. Bousquet; Alais, 1855.

amusants! « A quatre heures après-midi force a été de suspendre la séance. Car la foule pressée des auditeurs avait rendu la chaleur intolérable; elle n'était pas moindre de quarante degrés (Gaut disait cinquante). Les dames qui n'avaient pas quitté la place jusqu'à ce moment se sont alors retirées pour la plupart. A quatre heures et quart, on a repris les lectures. Elles ont duré jusqu'à huit heures. »

Ce n'était pas tout; les lectures devaient continuer entre poètes, pendant le dîner. « Une table de soixante-cinq couverts, disait Gaut, a réuni les poètes provençaux dans la même salle splendidement éclairée par des lustres et des girandoles chargées de bougies, qui jetaient des flots de lumière sur cette fête gastronomique. L'aumônier des Troubaïres a dit, au commencement du repas, le *Benedicite*, et, à la fin, les *Grâces*, en vers provençaux. Après avoir fait honneur à la chère délicate de M. Mandin, restaurateur, on a commencé à se livrer à un véritable assaut de poésie. La *Soupado* s'est prolongée jusqu'à deux heures du matin, au milieu d'un feu roulant de contes, de noëls, de couplets, de strophes, de fables, de chansons et de chansonnettes. Chacun apportait quelque friandise à ce dessert poétique. Les fêtes méridionales, le génie primesautier de la Provence y ont donné cours, sans intermittence, à leurs pétillantes inspirations. Cependant, au milieu de cette mousse de l'esprit, parmi les éclats de la joie la plus bruyante, la Muse n'a pas eu à relever son voile sur son visage. L'aménité et la cordialité la plus franche n'ont point cessé de régner parmi les Troubaïres, qui se sont séparés à regret, en se promettant de se réunir de nouveau, l'an prochain, et de célébrer avec autant de pompe le *Roumavàgi* de la poésie provençale. »

Cette espérance ne devait pas se réaliser. Sans doute à ce Congrès, bien qu'il eut été très cordial dans la forme, des froissements intimes avaient dû se produire, des jalousies avaient dû naître. Les Marseillais peut-être avaient-ils trouvé que les gens d'Avignon prenaient trop d'importance. Ç'avait été déjà, nous l'avons vu, le sentiment de Gelu l'année précédente. Quoi qu'il en soit, les Avignonnais résolurent, l'année suivante, de faire bande à part, et de là naquit le Félibrige, au castel de Font-Ségugne.

On voit donc que ces manifestations d'Arles et d'Aix ne furent pas inutiles, puisque la suite immédiate en fut en 1854 l'union des *Sept* qui devaient soutenir l'honneur de la poésie provençale.

Cette année 1854 vit l'édition des morceaux poétiques lus au Roumavàgi d'Aix, par les soins de Gaut. C'est un volume de 325 pages, où sont réunis tous les documents, depuis la lettre d'invitation au Congrès jusqu'à la plus humble bluette versifiée. Gaut dans la *Préface* s'écriait une fois encore : « La langue provençale n'est pas morte... Fière de son origine celto-greco-latine et de l'éclat cosmopolite dont elle brilla, pendant deux siècles, sous la période des Troubadours, la langue provençale conserve avec orgueil ses titres de noblesse. Malgré quelques mésalliances, son blason est encore sans tache. Son type original se fait encore remarquer par la finesse et la pureté des lignes, autant que par la fraîcheur et la souplesse des formes. C'est la Vénus d'Arles, mutilée, mais toujours admirable de grâce et de beauté! C'est le vin généreux de nos côteaux s'échappant, à flots vermeils, d'une amphore antique. C'est l'huile vierge de Provence, dont l'arome et les flots dorés surnagent sur les mélanges hétérogènes. C'est la flore splendide du Midi, émaillée des myosotis du jardin de Virgile et de Théocrite. Enfin c'est dans la forêt druidique un écho de Tibur et de Mantoue traversé par le bourdonnement de quelques abeilles de l'Hymette. »

J'ai cité ce passage, parce qu'il montre bien l'ambition des jeunes poètes de Provence, qui est de rattacher la langue provençale aux langues antiques et de créer en Provence une littérature rustique à l'imitation de la poésie latine ou sicilienne, et c'est justement le dessein de Mistral, que Gaut, avant qu'il soit réalisé et qu'il soit même connu de ses amis, semble pressentir en ces phrases un peu pompeuses, mais d'un accent très juste.

Gaut affirmait ensuite : « Les Troubadours n'ont pas cessé d'exister »; il invoquait les autorités de Lacurne de Sainte-Palaye, de Papon, de Bouche, de Raynouard, de Schlegel, de Fauriel, de Mary-Lafon, de Pierquin de Gembloux, de Saint-René Taillandier, et c'est encore une preuve de ce que nous avons avancé : le mouvement savant, que nous avons analysé au début de cette étude, a eu l'influence la plus certaine sur la plupart des

poètes dialectaux, et surtout sur les jeunes poètes qui se manifestent aux environs de 1850.

En même temps Gaut rendait hommage à Diouloufet, à Pierre Bellot, à Désanat, à Roumanille, qui avaient montré la voie depuis le début du siècle.

A l'exemple de ce dernier il montrait le souci d'adopter une orthographe plus simple, mais. intermédiaire entre celle des deux écoles qui se partageaient alors la Provence; l'école étymologique et l'école naturelle, comme il les appelle, c'est-à-dire, d'un côté la plupart des Troubaïres, de l'autre les Avignonnais guidés par Roumanille. Pour lui il adopte une méthode éclectique, dit-il, simplifiant sur certains points, non sur tous, l'orthographe, très embrouillée, de la plupart des poètes du temps. Mais d'ailleurs, ajoutait-il, « on a respecté tous les dialectes qui divisent la langue-romano-provençale et l'assimilent à la langue grecque. Dans ce volume, comme dans notre Midi, le provençal restera dorien à Marseille, attique à Aix, ionien à Arles et à Avignon, béotien dans les Alpes et variera ainsi de ton et d'accent, selon les zones territoriales où il est parlé. »

Un tel volume est en effet excellent pour nous donner une idée exacte de ce qu'était la poésie provençale avant le Félibrige; c'est un miroir exact, un peu cruel pour les Troubaïres. La vision qu'il nous donne fait mieux ressortir le mérite de Roumanille et de ses amis : il leur fallait discipliner le chaos.

Ce volume devait être suivi d'un autre : *La soupado deis Troubaïres*, qui contiendrait « les poésies lues, chantées ou envoyées au Banquet des poètes provençaux, précédé d'une instruction contenant une notice historique, chronologique et bibliographique des Poètes provençaux, depuis les Troubadours exclusivement jusqu'à notre époque, suivi d'une biographie des Troubaïres qui ont assisté au Congrès d'Aix ». Ce document intéressant nous manque, car le volume, faute de souscriptions sans doute, ne fut pas publié.

Ce qui fut publié par contre, au moins pendant quelque temps, exactement depuis le 25 décembre 1853 jusqu'au 15 juin 1855, soit dix-sept numéros, ce fut un journal intitulé *Lou Gay-Saber*, dont J.-B. Gaut était le directeur et qui fut la suite naturelle de ce Congrès.

C'était une feuille destinée à unir les efforts des poètes provençaux, bi-mensuelle en principe, mais en fait assez irrégulière, et qui devait être interrompue, de juillet à septembre 1854, par une épidémie de choléra.

Ce journal est assez curieux, en ce sens que les vers sont provençaux et que la prose est française, et Gaut en donne comme raison que le provençal étant débordé par le français, et n'étant plus qu'une langue parlée, non écrite, il a cru que « pour vulgariser plus encore cette feuille, il fallait qu'elle fût, dans la partie consacrée à la prose, en langue vulgaire écrite ».

Ainsi le provençal ici est regardé comme le langage des poètes et des artistes, mais pour avoir la chance de faire pénétrer certaines idées dans la masse du public, il fallait, de l'aveu de Gaut, employer le français. A l'aide de cette prose française, Gaut essaie en effet de faire l'éducation littéraire de ses lecteurs, en deux séries d'articles, les uns sur la vieille littérature provençale, où l'on voit apparaître les noms de Bellaud de la Bellaudière, de Claude Brueys, de Reynier de Briançon, etc., les autres sur les poètes contemporains, et surtout sur Pierre Bellot.

A côté de cette prose instructive, il y a tout un lot de poésies provençales, provenant de J.-B. Gaut toujours déplorablement fécond, de Roumanille, de Mistral, — mais deux courtes poésies seulement, assez insignifiantes, — de Crousillat, de Bellot, de Thouron, de Reymonenq, d'Eugène Garcin, de M. Bourrelly, de Pierquin de Gembloux, de Bigot, de Roumieux de Nîmes.

Mais déjà il y a un souci de l'épuration et de la dignité de la langue qu'on n'avait point vu dans les journaux de Désanat ou de Bellot. Le programme disait :

« Une grande pureté littéraire sous le rapport de la forme et du fond sera la condition indispensable d'admission dans nos colonnes. Si nous chantons provençal, rendons notre langue digne du public qui nous écoute :

Si caninus Sylvas, sylvae sint consule dignae.

Ce souci de purifier la langue et la littérature, souci qui sera celui des *Sept*, Gaut nous le montre dans un article du 1er juin

1854, où il s'efforce de démontrer l' « opportunité d'un Congrès de poètes provençaux en 1854 ». « Le Congrès d'Arles, dit-il, ne fut qu'un essai, le Congrès d'Aix fut solennel, mais très mélangé. Nous étions au 1848 de notre littérature. Nous avions fait appel au suffrage universel et tous les rimeurs de clocher durent s'asseoir à notre table, au hasard de faire tourner la chose en banquet trop fraternel; tous les chanteurs siégeaient dans notre Académie au hasard de la faire dégénérer en club. Tous les Troubaïres ou quasi Troubaïres furent ainsi imprimés vifs. Nous étions alors en pleine égalité et le niveau typographique dut s'abaisser sur tous. La Muse provençale avait fait appel à tous, elle voulait dénombrer ses forces et passer ses troupes en revue. Il fallait donc faire place au feu, au lit et à la chandelle aux corps d'élite comme aux compagnies de discipline, aux réguliers et aux irréguliers, à la cavalerie de ligne et aux goums indigènes, enfin aux enfants perdus de toute nature, qui suivent les armées et dont ils sont loin d'être les meilleurs soldats ou le plus bel ornement. »

Et quant à lui, continuant sa charge vigoureuse, il voulait faire un Congrès fermé, en exclure « tous ces affamés de bruit et de gloriole, tous ces chanteurs discordants, tous ces rhapsodes abandonnés des dieux et des hommes qui prennent les fumées de leur orgueil pour le feu sacré, leur tapage pour de l'harmonie, le chardon pour du laurier ».

Mais pour accomplir cette salutaire besogne, le facile Gaut manquait lui-même de culture et d'autorité; l'œuvre qu'il rêvait devait être accomplie cette année même, mais sans lui, non pas à Aix, mais à Font-Ségugne. Les poètes d'Avignon avaient écarté un utile collaborateur, qui n'était pas un poète, mais cependant un habile vulgarisateur; sans doute trouva-t-on sa fécondité gênante; Roumanille, Aubanel, Mistral, préférèrent s'adjoindre quatre collaborateurs dont ils n'avaient rien à redouter. C'est ainsi qu'Aix manqua jouer dans l'histoire de la poésie provençale le rôle dont Avignon allait s'emparer[35].

---

35. Sans tenir rigueur aux félibres d'Avignon de l'avoir laissé de côté, J.-B. Gaut collabore plus tard à *l'Armana*, comme à la plupart des publica-

tions provençales. Il fait paraître une « *Etude sur la littérature et la poésie provençales;* Aix, 1867, œuvre de simple vulgarisation; plus tard, son premier recueil de vers avec une préface de Mistral : « Sounet, Sounetto et Sounaio; Aix, 1874 »; Directeur du *Mémorial* d'Aix et bibliothécaire de la Mèjanes, il meurt en 1891, à 72 ans, laissant le souvenir d'un ouvrier très actif et très sincère de l'œuvre provençale. V. *Armana* de 1892 donnant le détail de ses œuvres.

CINQUIÈME PARTIE

L'ÉCOLE D'AVIGNON

CHAPITRE PREMIER

Font-Ségugne. — L'Armana Prouvençau.

Il faut évoquer maintenant les jours les plus glorieux de cette longue histoire. Après tant d'efforts avortés, ce nous est une joie maintenant plus vive de contempler cette grande réussite. Nous sommes pareils à des voyageurs qui, après la fatigue des rudes côtes, saluent d'un cri de joie les horizons; ceux qui d'un seul coup se sont transportés au point culminant de cette histoire, s'ils n'ont pas suivi notre pénible chemin, n'ont pas eu non plus la forte sensation d'être montés si haut en partant des régions basses où s'agitaient toutes les bonnes volontés médiocres, que nous avons laissées derrière nous.

Cependant, si vive que soit ma joie d'arriver enfin à ces jours de succès et de poésie, ce n'est pas mon dessein d'y insister longuement. Cette histoire, comme elle était la plus facile et la plus attrayante à faire, elle a été faite maintes fois. J'en veux simplement rappeler les grands traits en les accompagnant de quelques remarques que je crois encore inédites.

Nous venons de le voir : ce désir était général de grouper enfin des efforts trop longtemps dispersés; les tentatives d'Arles et d'Aix avaient montré combien l'union pouvait être féconde, mais elles n'avaient pas moins indiqué combien elle pouvait être dangereuse. A lier partie avec tous les médiocres, avec les vieux troubaires impénitents qui prétendaient ne reconnaître ni grammaire, ni orthographe, ni quelque règle que ce fût hors leur libre fantaisie, à faire appel à tous, on risquait de tout compromettre. Les jeunes poètes d'Avignon sentirent la nécessité d'être chez eux, entre amis qui s'estimaient et se comprenaient.

Cette forte vérité leur apparut que ce sont les minorités intelligentes qui font contre les majorités les grandes choses; ils résolurent donc de faire chez eux l'œuvre qu'ils rêvaient.

Ils se trouvaient maintenant en contact étroit; Anselme Mathieu, Mistral et Roumanille s'étaient liés depuis longtemps, nous savons en quelles circonstances; Roumanille d'autre part connaissait Aubanel; on se réunissait souvent en Avignon, mais surtout chez un ami de Roumanille, un peu plus âgé, le notaire Paul Giéra, celui qui devait signer Glaup, ou *Lou Felibre ajougui* quelques rares chansons réunies plus tard[1].

Une mère affectueuse, deux sœurs gracieuses et bonnes, quelques amies, dont l'une restera célèbre, mettaient la plus charmante atmosphère dans le salon de la rue Banasterie, ou l'été dans le séjour champêtre de Font-Ségugne.

Font-Ségugne... Ce nom devenu fameux, ce nom mille fois répété dans les poèmes, dans les articles, dans les livres qui ont raconté la naissance du Félibrige, le voici enfin qui nous apparaît au bout de cette longue course, et les trois chemins que nous avons suivis jusqu'à présent avec les érudits, avec les ouvriers, avec les patoisants, ils se dirigeaient donc tous les trois vers cette bastide provençale, blottie dans la fraîcheur des arbres, sous le grand soleil du mois de mai.

Tous les poètes qui ont respiré à Font-Ségugne l'air de ce printemps chargé d'amour, de gloire et de poésie ont dit le charme de ces lieux; Mistral nous a montré le castel posé au penchant du plateau de Camp-Cabel, regardant le Ventoux et la gorge de Vaucluse, abrité du vent et de l'ardeur du soleil par « un délicieux bouquet de chênes, d'acacias et de platanes[2] ». Anselme Mathieu[3] a évoqué le banc, la muraille, les grands acacias feuillus, la fontaine murmurante, qui donna son nom à l'endroit; ce pauvre Tavan, qui cultiva le sol de Gadagne, tout en face de Font-Ségugne, nous en a décrit « l'ombrage », le silence, la fraîcheur, les cachettes, les sentiers, les bancs de pierre, les bosquets, les chants d'oiseaux, les gazons où l'on

1. V. plus loin.
2. *Mémoires*, p. 219.
3. *La Farandoulo*, p. 226.

peut rêver d'amour[4], et surtout Aubanel en a chanté les jours brûlants et les nuits parfumées, Aubanel, qui mêle en son cœur le souvenir de Font-Ségugne à celui de Zani, puisque c'est là que pour la première fois il aperçut Jenny Manivet avec sa robe couleur grenat. De toutes les pages de la *Miéugrano* s'élève ce chant passionné, où nous voyons le sourire mélancolique de la jeune fille encadré dans le beau paysage qui le complète et le précise[5].

Oui, ce furent sans doute des jours délicieux pour ceux qui les vécurent. Plus de trente ans après Mistral s'écriait[6] :

« Oh! la fine jeunesse, la charmante jeunesse que nous avons passée ensemble, quelques amis que nous étions!... Nous avions vingt ans... Nous nous étions rencontrés un petit cercle de poètes, tous enfants du peuple, tous passionnés dans une inspiration commune pour le relèvement de notre langue populaire, et tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, nous nous réunissions le dimanche. et en avant de chanter et de dire des vers et de nous attirer vers l'idéal les uns les autres. »

Jours délicieux sans doute, mais qui devaient être tout aussi féconds... Ce qui n'eût été peut-être qu'une réunion de bons amis à la campagne, l'été, parce qu'il y avait parmi ces amis un Roumanille et un Mistral, cela devait devenir une véritable conjuration pour la résurrection d'une langue et d'une littérature.

Et c'est ainsi que « le 21 mai 1854, sept jeunes poètes, MM. Théodore Aubanel, Jean Brunet[7], Anselme Mathieu, Fré-

---

4. *Amour e plour*. Préface, p. XIV.

5. Voir, particulièrement, pp. 164 et 91.

6. Discours de réception à l'Académie de Marseille, 1887.

7. On avait cru assez longtemps que les Félibres avaient substitué le nom de Jean Brunet à celui d'Eugène Garcin, à cause du livre *Les Français du Nord et du Midi* (Paris, Didier, 1868) où Garcin accusait les Félibres de séparatisme.

Le fait que Garcin est nommé dans l'invocation du Chant VI de *Mirèio* ne prouve pas qu'il ait été à Font-Ségugne, car Mistral y cite également Crousillat et Adolphe Dumas. D'ailleurs, la lumière a été faite définitivement sur ce point par *L'Aioli* (27 février et 17 mars 1896). Voir, à ce sujet, Gaston Jourdanne : *Histoire du Félibrige*, p. 200.

Jean Brunet (1823-1894), vitrier et peintre d'Avignon, a signé quelques poèmes *Lou Felibre de l'Arc-de-sedo* (Le Félibre de l'Arc-en-ciel) dans les premières années de l'Armana. Il avait ramassé 14.000 proverbes; il en fit parai-

déric Mistral, Joseph Roumanille, Alphonse Tavan et Paul Giéra, amphytrion, se réunirent au castel de Font-Ségugne... pour concerter dans un banquet d'amis la restauration de la littérature provençale[8]. »

Ces amis, Mistral les salua dans l'invocation qu'il plaça en tête du sixième chant de *Mirèio*. Nous tâcherons tout à l'heure de crayonner brièvement leurs figures. Pour l'instant voyons leurs moyens d'action.

Leurs moyens d'action, ce fut d'abord la constitution d'une société amicale de propagande provençale; mais il fallait lui trouver un nom. Celui de Troubadours avait quelque chose de désuet et d'archaïque qui ne convenait point à ces jeunes enthousiastes, celui de troubaires avait les mêmes inconvénients et plus encore, car il avait été déjà employé et déconsidéré somme toute par tous les rimeurs patoisants, et surtout par les Marseillais. Mistral proposa celui de *Félibre* qui devait avoir une si belle fortune.

Ce mot de *Félibre* pourtant, mystérieux au point qu'il était incompréhensible, d'où venait-il?... « On le trouva, dit Mistral, dans une poésie légendaire que M. Mistral avait recueilli à Maillane, poésie qui se récite encore en guise de prière dans certaines familles du peuple[9]. »

C'est la Vierge qui parle à Jésus dans ce naïf cantique, énumérant ses douleurs, et elle dit entre autres choses :

La quatrièmo doulour qu'ai souferto pèr vous,
O moun fiéu tant precious,
Es quand vous perdeguère,
Que de très jour, très niue, iéu noun vous rencountrère
Que dins lou temple erias,
Que vous disputavias
Emé li tiroun de la lèi,
Emé li set Felibre de la lèi...[10]

---

tre un extrait; *Etudes de mœurs provençales par les proverbes et diclons;* Montpellier, Hamelin, 1884. *Bachiquello et prouverbi sus la Luno;* Avignon, Aubanel, 1876. V. Jules Cassini, « Eloge de Brunet », *Revue Lou Felibrige*, 1895.

8. Mistral : *Trésor du Félibrige*, au mot Félibre.

9. Mistral, *ibid.*, et *Mémoires*, pp. 222-399.

10. « La quatrième douleur que j'ai soufferte pour vous, — O mon fils tant

Or ce mot de Félibre qui se trouvait dans ce dernier vers, personne n'en connaissait le sens, et personne ne le connaît encore. Certains ont prétendu le faire venir d'un mot bas-latin, *felibris*, qui signifierait « nourrisson », d'autres ont proposé le grec φίλαδρος, ami de l'hébreu ou ami du beau, d'autres ont même invoqué l'irlandais.

M. A. Jeanroy[11] semble avoir enfin restitué au mot tout son vrai sens, en le rapprochant de l'espagnol *feligrès*, qui signifie paroissien, client, mais qui, venant de *filius ecclesiae* pouvait signifier au Moyen âge *fidèle* ou *prêtre* et qui signifie encore en catalan, enfant de chœur, et c'est le sens le plus probable surtout si on le compare au mot voisin *tiroun*, qui vient sans doute du latin *tiro* (conscrit).

Quoi qu'il en soit, ce n'était pas à cause de son sens que ces jeunes poètes adoptaient le mot, c'est plutôt parce qu'il n'avait pas de sens, parce que, mystérieux de la sorte, il était plus évocateur d'un avenir mystérieux encore, et parce que, nouveau, il semblait annoncer une ère vraiment nouvelle, alors qu'un vieux mot eût traîné après lui tout un passé gênant. Et sans doute aussi ce fut le chiffre *sept*, qui décida de l'adoption du mot; ces jeunes gens étaient trop bons latinistes pour ne pas savoir que les dieux aiment les chiffres impairs, et ne voulaient-ils pas eux aussi imposer une loi nouvelle, n'étaient-ils pas en un mot « les Sept Félibres de la Loi »? Je n'ose ajouter que peut-être y eut-il dans leur esprit le sentiment d'un jeu de mots, point excellent, mais qui fournissait un thème à l'exaltation littéraire ou provençale; les Félibres ne devaient-ils pas être ceux qui feraient des livres (en provençal *libre*), et ceux aussi qui devaient rendre *libre* la vieille langue prisonnière[12].

---

précieux, — C'est quand je vous perdis, — Que de trois jours, trois nuits. je ne vous rencontrais, — Quand vous étiez dans le temple — Et vous discutiez — Avec les tirons de la loi, — Avec les sept Félibres de la loi. »

Le mot *tiron* est tout aussi incompréhensible que *Félibre*.

11. V. A. Jeanroy, article sur le mot félibre, *Romania*, 1894, tome XXIII. pp. 463-65, et F. Mistral : article dans l'*Aioli* du 17 octobre 1894, le couplet du cantique appelé « Oraison de Saint-Anselme ».

12. Le nombre *sept* est très frappant dans l'histoire d'Avignon, notamment par les sept papes qui y régnèrent 70 ans. Voir, à ce sujet, Paul Mariéton :

Quoi qu'il en soit, les jeunes gens décidèrent de s'appeler les Félibres, de prendre pour emblème une étoile à sept rayons, en l'honneur de sainte Estelle, dont c'était la fête le 21 mai, et pour organe annuel un petit livre qui devait s'intituler : « *L'Armana prouvençau pèr lou bel an de Diéu 1855, adouba et publica de la man di Felibre.* »

Et le voici, ce petit livre qui depuis soixante ans joue un grand rôle sur les terres méridionales, le rôle de maintenir chaque année l'espoir au cœur de ceux qui ne veulent pas croire à la mort des parlers d'oc, le rôle d'affirmer chaque année la survivance de la langue des Troubadours.

Tel, il paraissait pour la première fois en 1855, tel, à peu de chose près, on le voit se glisser à l'époque des almanachs sur les rayons des librairies. Il a subi depuis lors peu de modifications, ce qui prouve que dès le début les esprits très intelligents qui l'avaient conçu avaient trouvé la formule qui pouvait assurer sa réussite.

Cette formule est à la fois littéraire et populaire, et le respect de la tradition s'y trouve habilement allié au désir de l'innovation.

La tradition, c'est qu'un almanach populaire soit d'abord un almanach donnant le tableau des mois, des fêtes, des foires, des pèlerinages, les changements de lune, les éclipses, les proverbes, tout cela suivi de quelques plaisantes histoires, bonnes à égayer les veillées d'hiver. A cette tradition l'*Armana Prouvençau* se conforme dix années durant; en 1864 l'almanach est réduit à son minimum, le tableau des fêtes et des foires est supprimé, les proverbes également; de plus en plus c'est une sorte de revue littéraire qui paraît tous les ans bien mieux qu'un almanach populaire.

Autre signe de cette évolution; au début, l'*Armana* porte sur sa couverture une vignette représentant un joyeux buveur

---

La Terre Provençale; Paris, Lemerre, 1894, p. 7, et l'*Aioli*, du 7 février 1893. Remarquons que le mot *félibre* a sept lettres. Mistral a toujours attaché à ce chiffre une très grande importance. Remarquons aussi le souvenir des sept fondateurs des Jeux Floraux de Toulouse, et, dans *Mirèio* (Chant III, str. 32), la Cour d'amour, présidée par sept dames.

attablé sous une treille, prêt à lamper son muscat qu'il tient bien en main; dès 1858 cette vignette, jugée sans doute trop vulgaire, disparaît... Autre détail : en 1860 la couverture de l'*Armana*, d'abord colorée de façon diverse, arbore le jaune de la librairie et sur cette couverture apparaît l'inscription : *an sieisen* (an sixième) *dóu Felibrige*. C'est bien indiquer qu'il s'agit d'une ère nouvelle, mais il a fallu six ans pour oser concevoir et arborer cette mention.

Toutefois dès la première année l'esprit d'innovation était sensible à tout lecteur intelligent. Cet almanach n'apparaissait point dès l'abord comme un recueil tout simple de renseignements et de facéties, on pouvait y deviner déjà des tendances et des volontés très nettes, et s'il eût été prématuré de prédire que cette publication deviendrait l'organe d'un grand poète, on pouvait dès lors se rendre compte que c'était celui de gens très intelligents et tels qu'on n'en avait point encore aperçu parmi ceux qui s'étaient mêlés d'écrire en provençal.

Dès le début on remarque une liste des principales dates de l'histoire de Provence, depuis la fondation de Marseille par les Phocéens, jusqu'à la Révolution; en 1856 on ose ajouter à ces dates celle de la fondation du Félibrige, à Font-Ségugne, et d'année en année la liste des faits importants se grossit jusqu'à devenir un abrégé de l'histoire de Provence, et c'est le premier signe que l'œuvre ne se présente pas comme un simple passe-temps, mais prétend avoir une valeur nationale.

D'ailleurs « Le Chant des Félibres » qui ouvrait le petit volume ne laissait aucun doute sur cette intention : « Sian li cantaire dóu païs[13]! » déclaraient ces jeunes enthousiastes dans une poésie collective, « écrite à Font-Ségugne, le 21 mai 1854 »; plus loin l'on trouvait une petite histoire de Provence[14]; l'année suivante on remarquait sous le titre « Mortuorum prouvençau » une notice nécrologique des célébrités provençales qui n'a jamais cessé de paraître et qui avait l'avantage d'exalter le sentiment national en montrant au peuple la figure des hommes d'élite disparus au cours de l'année, non loin une notice de quatre pages

13. « Nous sommes les chanteurs du pays. »
14. Rédigée par le Félibre Du Mas, c'est-à-dire Mistral.

sur la langue provençale et ses différents dialectes, une rubrique « Nouvello felibrenco », destinée à maintenir le contact entre les différents poètes; et les années suivantes persiste cette volonté de faire œuvre nationale, dont nous verrons surtout qu'elle est la volonté de Mistral.

Cette volonté s'oppose naturellement aux troubaires impénitents qui n'ont pas suffisamment l'orgueil de leur langue ou qui n'adoptent pas les principes orthographiques de la jeune école.

Ces principes orthographiques, j'ai différé jusqu'à présent de les exposer; s'ils se dessinaient déjà nettement dans les textes antérieurs, publiés par Roumanille ou sous sa direction, c'est vraiment dans le texte de l'*Armana* que nous les voyons portés à leur perfection définitive, dont ils ne s'écarteront plus par la suite.

La question de l'orthographe, je l'ai dit déjà, était capitale pour la jeune poésie de Provence, d'abord parce que pour faire figure devant le monde lettré, pour donner l'impression à tous que l'on écrivait une langue, et non un patois, il fallait pouvoir présenter des textes écrits de façon semblable par tous les poètes qu'on voulait exalter, ensuite parce que si l'on prétendait s'adresser à un public de plus en plus étendu, il fallait que ce public fût à même de comprendre le texte écrit, lui qui était capable de le comprendre à l'audition. Or quelle chance y avait-il qu'on arrivât à ce résultat, si chacun continuait à se livrer à sa fantaisie orthographique?

Car c'est bien la fantaisie, le caprice ou la fausse érudition qui dictent jusqu'alors à tous les poètes provençaux leurs façons d'écrire. Nous l'avons vu, si bien des Troubaires connaissent la gloire des Troubadours à travers les savants et les historiens français qui en ont parlé, il en est bien peu qui se soient mis en présence des textes du Moyen âge, il n'en est même pas un, je pense, à part Diouloufet. D'ailleurs que vaut l'orthographe des Troubadours pour une langue qui descend bien, à la vérité, de la leur, mais qui depuis a subi tant de modifications? D'autre part, écrire comme l'on prononce, cela est plein de dangers, car l'on ne prononce pas partout de la même façon et chaque auteur trouve pour représenter un son une graphie différente.

Autre écueil, l'orthographe française est là, qui domine tous les esprits, parce que le français est la seule langue écrite couramment, et somme toute c'est elle qui plus ou moins ouvertement régente le provençal, cela d'autant plus facilement qu'elle reproduit souvent l'étymologie des mots latins qui correspondent aux mots provençaux tout comme aux mots français.

Oui, quelle que soit la nonchalance, la fantaisie, le caprice apparent des *Troubaires* en matière d'orthographe, c'est toujours à l'orthographe française qu'ils se tiennent, toutes les fois que le son du provençal le leur permet. Ouvrons à la première page les œuvres de Bellot, le plus célèbre des poètes du temps :

> Voou miès tard que jamais; muso, anen, bouen couragi !
> Revilho-ti subran, si mettren à l'ouvragi;
> Escrieouren oou public en jargoun prouvençau;
> Inspiro-mi des vers que siegoun plen de saou...[15]

On le voit, toutes les fois qu'il y a possibilité de calquer l'orthographe française, Bellot la reproduit fidèlement, et, somme toute, le raisonnement assez logique était celui-ci : le français est la seule langue qui soit écrite en Provence, usons, pour nous faire comprendre, de l'orthographe française.

En face de ce procédé pratique et sans valeur scientifique se dresse la théorie des érudits. Ceux-là sont des partisans de l'orthographe étymologique. Ceux-là se rallient autour de l'avis de Ch. Nodier à Jasmin : « Une orthographe conforme à la prononciation est le caprice extravagant d'un grammairien sans logique[16]. » Ils ont pour exemple le bibliothécaire-poète Diouloufet, et pour défenseur, le docteur Honnorat[17], le savant médecin, auteur du Dictionnaire dont nous avons parlé. Honnorat, on se le rappelle, avait eu l'ambition de faire non seulement un dictionnaire provençal, mais plutôt un dictionnaire de la langue d'oc. Etant donnée la diversité des dialectes qui modifiaient souvent la finale des mots, il avait cru nécessaire de respecter l'or-

---

15. V. P. Bellot : *Obros*, éd. 1841: Marseille, p. 29.
16. V. Roumanille : *Dissertation*, citée.
17. V. Ire partie, ch. IV.

thographe étymologique, afin de donner par là à son mot une valeur pour ainsi dire universelle et que chacun de la sorte pût le reconnaître. Cela n'était point inutile sans doute pour un dictionnaire, mais ce système pouvait-il être appliqué d'une façon courante? N'allait-on pas de la sorte encombrer l'orthographe d'une foule de lettres inutiles, qui ne se prononçaient plus, surtout dans le dialecte d'Avignon, où les finales sont extrêmement adoucies. L'*r* des infinitifs, le *t* des participes, l's des pluriels, le *ch* dans des mots comme *lach*, *nnech*, le *t* des troisièmes personnes du pluriel des verbes, toutes ces lettres n'allaient-elles pas troubler l'homme du peuple qui ne les prononçait plus et les verrait écrites?

En somme, les partisans de l'orthographe étymologique et ceux de l'orthographe française se donnaient la main, car dans la plupart des cas l'orthographe française est étymologique.

Mais il y avait une autre difficulté, spéciale au provençal, c'était l'orthographe des diphtongues et triphtongues qui n'existent point en français et spécialement *au*, *èu*, *óu*, que les Félibres écrivent, comme je viens de le faire et que les « Troubaires » écrivaient généralement pour rendre sensible leur prononciation : *aou*, *eou*, *oou*. Les cas étaient plus compliqués encore quand ils se trouvaient en présence de *iau*, *iéu*, *iòu*, qu'ils écrivaient, d'après le même principe, *iaou*, *ieou*, *ioou*, ce qui donnait le spectacle disgracieux de quatre voyelles consécutives, et ce qui avait l'inconvénient aussi de trop séparer des sons qui se fondent et qui entrent, pour ainsi dire, les uns dans les autres, *iau*, ne se prononçant pas exactement : *i-a-ou*, mais d'une manière qui fond ensemble les sons de l'*i*, *a* et de l'*ou*.

Voilà donc quelques-unes des principales difficultés où se débattait l'orthographe provençale. L'impression était celle d'un énorme chaos; nulle discipline; la plupart des poètes proclamaient leur droit d'écrire comme ils l'entendaient; Gelu, nous l'avons vu, déclarait « sauter à pieds joints sur les règles de la prétendue grammaire provençale, cette rareté introuvable ». Çà et là quelques essais de simplification avaient eu lieu; Jasmin avait eu le sentiment qu'il fallait écrire autant que possible comme l'on parlait, pour être compris du peuple; le marquis de la Fare-Alais également, mais tous les deux avaient orthographié

sans méthode bien nette, et si Roumanille invoque leur autorité, ce sera, on le sent bien, à défaut d'autres.

Telle était la situation devant laquelle se trouvaient, aux environs de 1850, Roumanille et ses jeunes amis.

Lui-même avait longtemps suivi les errements de ses devanciers. Nous avons remarqué que, dans *Lou Bouiabaisso*, son orthographe est déjà plus simple que celle des autres collaborateurs, elle est pourtant bien loin d'être ce qu'elle deviendra depuis.

Dès 1847, nous trouvons des simplifications plus hardies dans la première édition de *Li Margarideto*. Alors que dans la préface, en vers, son ami Camille Reybaud, écrit encore : *paoure, raoubo, mièou*, il orthographie : De sèt p*auri*-z-enfan, soun pichot mal*au*, il supprime les *s* du pluriel : di *poumié*, de *niu'n-tiero*, les *t* des participes, siéu *na*, les lettres inutiles : il écrit *tan* pour *tant*, li *bla* au lieu de li *blads*, les *t* des pluriels : « eli se vièut*on*. » Bref son système apparaît déjà très net, et ce système semble dès lors être celui de la simplification à outrance, de l'orthographe phonétique, telle qu'elle a été appliquée par les Italiens et les Espagnols.

C'est le système qu'il appliquait, malgré les résistances dans l'édition de *Li Prouvençalo* (1851) et dans celle des *Nouvé* (1852). Mais quand les Troubaires impénitents virent leurs textes traités de la sorte, quand le public de ces Troubaires vit ses auteurs favoris, un Bellot, un Chailan, un Désanat, un Bourrelly, liés « sur le lit de Procuste », ce fut un murmure général, et les résistances commencèrent. On accusa Roumanille d'avoir réduit tous ses collaborateurs à parler son dialecte, et d'avoir « forcé toutes les muses, sous peine de congé, à adopter le costume d'Avignon »; enfin on appela les deux recueils composés de la sorte « deux martyrologes[18] ».

J.-B. Gaut, avec son tempérament de publiciste et son caractère conciliant, tâcha de mettre tout le monde d'accord dans l'édition du recueil qui suivit le *Roumavàgi* d'Aix. Constatant que les poètes provençaux étaient divisés en deux écoles orthographiques principales, qu'il appelait l'école étymologique et l'école naturelle, la première, écrivant chaque mot avec les lettres qui

18. V. Roumanille : citation de l'article de Bousquet, dans *Dissertation...* .

indiquent son étymologie, la seconde écrivant les mots comme ils sont parlés, il prétendait « les fusionner dans une méthode éclectique ».

Il acceptait un grand nombre de simplifications de Roumanille, notamment les *au*, *èu*, *òu*, les justifiant par l'exemple des Troubadours et celui d'Honnorat, mais il ne rejetait point l'*r* des infinitifs, le *t* des participes, les *s* des pluriels, — en respectant toutefois cette suppression dans les textes des poètes d'Avignon. Cependant, même parmi ceux-là, nous voyons hésiter celui qui sera le plus grand, puisque Mistral écrit encore la « Mort dau Meissounier » avec beaucoup de lettres inutiles, avec les *s* du pluriel et le *t* des participes, alors que dans l'*Ode l Troubaire* son orthographe est, à peu de chose près, ce qu'elle sera depuis.

Il fallait pourtant prendre un parti; Roumanille l'avait indiqué; dès 1847 il avait publié en tête de son petit poème la *Part dóu bon Diéu*, une préface de 68 pages serrées, où il traitait de l'orthographe provençale.

« Roumanille, dit Mistral[19], en lisant à la bibliothèque d'Avignon les manuscrits de Saboly, fut frappé du bon effet que produisait notre langue, orthographiée là selon le génie national et d'après les usages de nos vieux Troubadours. Il voulut bien, si jeune que je fusse, prendre mon sentiment pour rendre au provençal son orthographe naturelle, et, d'accord tous les deux sur le plan de réforme, on partit hardiment de là pour muer ou changer de peau. Nous sentions instinctivement que, pour l'œuvre inconnue qui nous attendait au loin, il nous fallait un outil léger, un outil frais émoulu. »

Il n'est pas douteux que l'ardeur du jeune Mistral ne dût vivement encourager Roumanille et lui donner foi dans la vitalité d'un langage qu'il avait proclamé, quelques années avant, expirant. Mais quant aux principes orthographiques on peut lui en faire honneur avant tout, et si Mistral en reprend la théorie[20] et les applique dans tous ses écrits, à partir de 1854, c'est à la

19. V. Mistral : *Mémoires*, p. 119.

20. V. note signée F. M., dans la grande édition de Saboly; Avignon, Seguin, 1853.

suite de Roumanille dont nous avons vu jusqu'à présent les efforts, d'autant plus méritoires qu'il est alors seul de son avis. Sa *Dissertation* était vraiment une œuvre courageuse et fort intelligente.

Dégageons-en les idées générales; celle qui les domine toutes est celle-ci : écrire comme l'on parle. « Les dialectes de la langue romano-provençale s'écrivent comme ils se prononcent »; c'est dire que l'on respectera les différences dialectales, et c'est ce que Roumanille faisait dans l'édition de *Li Prouvençalo*, et même d'autant mieux que ces différences seront indiquées plus fortement par l'orthographe phonétique.

Oui, c'est bien l'orthographe phonétique que préconisait Roumanille et que Gaut appelait naturelle, parce qu'on écrivait chaque son de la façon la plus simple, lou *la*, lou *bla*, l'*ounour*, la *courouno*, — voulant en somme faire pour le provençal ce que les Italiens et les Espagnols avaient fait pour leur langue, exemples que Roumanille invoque avec raison à tout instant. En partant de ce principe donc suppression des lettres doubles, sauf le cas où la prononciation l'exigerait, suppression de l'*r* des infinitifs, du *t* des participes, de l'*s* des pluriels, sauf dans les dialectes où la prononciation les fait entendre, suppression de l'*h* considérée comme une lettre inutile, de *ll* mouillée, substitution du *j* au *g*, lorsque le *g* doit avoir le son *dj* ou *dz*.

Mais il est une difficulté que les Italiens n'ont pas eu à résoudre, c'est celle de la prononciation de l'*u*, dans *au*, *ou*, *eu*, difficulté que nous avons vu surgir tout à l'heure devant les poètes provençaux. Un mot comme *aura* se prononce en italien *aoura* sans qu'on ait besoin d'indication spéciale, car le son de l'*u* égale toujours *ou*. Mais en provençal il n'en est pas de même, sauf dans les diphtongues ou triphtongues l'*u* se prononce comme l'*u* français. Il fallait donc, si l'on ne voulait pas avoir recours au procédé des Troubaires, trouver un moyen plus élégant. Roumanille le trouva dans l'orthographe des Troubadours qu'il adopte pour cette fois : remarquant chez les Troubadours, les formes *vau*, *mau*, *cauda*, *aut*, *beure*, *beutat*, etc., Roumanille prit le parti d'écrire comme eux, en indiquant toutefois par un accent posé sur l'*e*, de *èu*, sur l'*a* de *àu*, sur l'o de *òu*, la différence de prononciation qui était nécessaire en pareil cas.

C'est donc par un système d'accents qu'il complétait sa réforme, accents nécessaires dans le cas ci-dessus, utiles aussi pour indiquer la tonique dans des mots comme *counsciènci, tambèn, fèsto, siblè, venguè, acò, demòni, bèstis.* Cela, disait-il, en s'autorisant de l'exemple des Troubadours et des Grecs.

En terminant il résumait ainsi sa tentative : « La réforme à laquelle nous travaillons sérieusement, est basée sur trois points principaux :

« 1° Approprier l'orthographe provençale moderne aux modifications que le temps a fait subir à notre langue; car des changements suivis dans la prononciation obligent toujours d'en faire dans l'orthographe;

« 2° Simplifier cette orthographe par la restauration de certaines formes usitées chez les vieux Troubadours et par la suppression de bien des lettres parasites;

« 3° La compléter enfin par un système particulier d'accentuation. »

Tels étaient les principes sur lesquels Roumanille s'appuyait. Il conviait tous les poètes provençaux à l'union; il offrait des concessions, si on lui en accordait, il suppliait qu'on réalisât enfin l'unité orthographique.

« Quel triomphe pour notre chère langue, déchirée jusqu'ici en autant de lambeaux qu'il existe d'organes différents, quel triomphe pour elle, si elle pouvait enfin se formuler un corps de lois admis par les hommes compétents de chaque dialecte et qu'on ne pourrait transgresser sans encourir le blâme de tous les gens de goût et de savoir! Amis du *Gay Saber*, si notre langue doit tomber un jour, qu'elle drape au moins sa toge comme ces Romains dont elle est la fille; elle imposera l'admiration par la noblesse de sa chute. »

Il écrivait cela le 25 mai 1853; une année après il faisait adopter solennellement ses principes par les jeunes gens groupés autour de lui à Font-Ségugne. Car son appel aux Troubaires avait été vain, les Marseillais surtout s'étant montrés particulièrement agressifs.

« D'Avignon à Marseille, dit Mistral, tous ceux qui écrivaient ou rimaillaient dans la langue, contestés dans leur routine ou leur manière d'être, soudain se gendarmèrent contre les réfor-

mateurs. Une guerre de brochures et d'articles venimeux, entre les jeunes d'Avignon et nos contradicteurs, dura plus de vingt ans. A Marseille les amateurs de trivialités, les rimeurs à barbe blanche, les jaloux, les grognons se réunissaient le soir, dans l'arrière-boutique du bouquiniste Boy pour y gémir amèrement sur la suppression des *s* et aiguiser des armes contre les novateurs[21]. »

Cela n'importait point; les jeunes gens d'Avignon avaient pour eux les plus grandes forces, celle du talent et celle de l'union; ils étaient assurés du triomphe. Ne proclamaient-ils pas qu'ils étaient « tous des amis et des frères; étant les chanteurs du pays », et ne prétendaient-ils pas apporter au peuple la consolation du rire sain et de la poésie fraternelle[22]. Car dès la première année les Félibres affirmaient leur désir de rester unis entre eux, en dépit des résistances, peu nombreux sans doute, mais avec toute la force des minorités énergiques.

« Nous avons le bonheur d'être quelques-uns qui nous touchons, qui nous comprenons, qui nous disons tout. Nous aurions été la moitié moins que nous aurions fait éclore cet almanach sans trop de peine. Dès que trois ou quatre nous avons eu dit : « Il faut que cela soit », cela a été! Nous nous sommes aussitôt mis à l'œuvre et dans un clin d'œil tout a été prêt. C'est alors seulement que nous avons pensé que cela ferait plaisir peut-être à quelques troubaires de notre voisinage de venir félibrer avec nous dans cet Almanach. Nous avons rencontré le Félibre un tel et nous lui avons dit : « Nous faisons un almanach, voulez-vous y envoyer quelque chose? — Oui, a-t-il dit. Voilà pour un. Nous en avons rencontré un autre : « Soit » a-t-il dit. Et de deux! Finalement nous voici douze, tous en bonne compagnie[23]! »

---

21. V. notamment Damase-Arbaud : *Etude sur l'orthographe provençale*, dans le t. II des *Chansons populaires de Provence;* Aix, Makaire, 1864. C'est un partisan vigoureux et renseigné de l'orthographe étymologique. Nous n'avons pas l'intention d'exposer ici le détail de l'orthographe félibréenne. Cet exposé serait inutile après celui de J. Ronjat : *L'Ourtougràfi prouvençalo;* Avignon, 1908, 27 pages.

22. Voir le chant des Félibres, *Armana*, 1855 : « Sian tout d'ami, sian tout di fraire. — Sian li cantaire dòu païs... »

23. *Armana* de 1855, p. 4.

C'est dire que l'on avait soigneusement écarté tous les patoisants qui avaient encombré les *Roumavàgi*, et que somme toute la liste des premiers collaborateurs se réduisait aux Sept de Font-Ségugne, en y ajoutant peu après Crousillat, J.-B. Gaut, Adolphe Dumas, Denis Cassan, le docteur F. Poussel et quelques autres. Quant aux vieux rimeurs dont nous venons de parler, Mistral essayait de les rappeler à l'ordre sans aigreur. Il reprochait à l'Aixois Marius Décard ses gallicismes et son orthographe, il reprochait au Beaucairois Pierre Bonnet, de parler de « son pauvre patois ».

« Et d'abord, brave maître Bonnet, vous me laisserez faire une petite observation, pauvre mauvais disciple que je suis. En disant *pauvre patois*, vous devez vouloir parler sûrement de toute autre chose que de la langue provençale. Vous devez vouloir parler de ce jargon bâtard, entrelardé de barbarismes et de francihot, employé par Coye dans son *Novi para* et depuis par tant d'autres malheureusement. Mais si c'est le provençal que vous voulez dire, je proteste sur la pointe de mes ergots, car notre langue d'oc est peut-être la plus riche de toutes les langues[24]. »

La tenue littéraire de l'*Armana* est donc excellente; ce n'est pas à dire d'ailleurs que toute facétie en soit écartée. Roumanille, joyeux conteur, n'en est pas l'ennemi, et d'ailleurs il sait bien que la plaisanterie est nécessaire en une telle publication, du moment que l'on veut s'adresser au peuple, et les histoires drôles ne manquent point, signées, à partir de 1860 par lou *Cascarelet*, pseudonyme qui dissimule les divers collaborateurs, surtout Roumanille et Mistral. Ces histoires d'ailleurs n'ont rien de grossier; ce n'est point ici le réalisme sale des Marseillais, il ne s'agit ni de purges ni de crottins; c'est plutôt une malice paysanne, très aiguisée, rapide et vive, et souvent l'histoire plaisante cache une moralité profitable.

Avec cela des vers, beaucoup de vers. Ce sont des poètes qui rédigent l'*Armana*, et d'ailleurs ils n'ont point tort, le peuple bien souvent préfère les vers à la prose. N'est-ce pas là l'expres-

---

24. *Armana* 1858, p. 93.

sion primitive des sentiments primitifs? Là se trouvent beaucoup des premiers vers de Mistral, de Tavan, d'Aubanel, d'A. Mathieu, quelques poèmes touchants de Roumanille, bref, ce que la jeune poésie de Provence a fait de mieux à partir de 1855, depuis *N'èro pas uno rèino*[25] jusqu'à la suave *Coumunioun di Sant*[26].

Le succès de l'*Armana* fut rapide; dans la Préface de l'année 1856 les Félibres pouvaient se vanter d'avoir fait deux éditions l'année précédente, et depuis le tirage augmenta régulièrement jusqu'à dix mille exemplaires. D'abord limité à la région d'Avignon, dès 1858 l'*Armana* est imprimé selon son titre « Tan pèr la Prouvènço que pèr lou Coumtat[27] »; peu à peu il dépasse les limites de la Provence; il est répandu aujourd'hui sur toutes les terres de langue d'oc. Il a porté dans les foyers populaires la bonne doctrine, il a fait connaître « aux gens des mas » la littérature félibréenne; il a éveillé des vocations, il a fait naître des poètes.

De cette œuvre belle et saine, c'est Roumanille, et c'est Mistral plus encore qui est l'âme. Anselme Mathieu est un joyeux garçon qui envoie volontiers une chanson, le pauvre Tavan, de Rome où il est soldat, adresse son élégie, Aubanel lui-même est poète avant tout et donne des vers, mais rien autre. Roumanille et Mistral sont des organisateurs et des hommes d'action autant que des poètes. D'ailleurs aucune vanité chez eux, jusqu'à l'année 1859 les Félibres ne signent point de leur nom, mais d'un pseudonyme, qui montre à la fois leur fraternité et leur modestie, pseudonymes charmants, évoquant tout de suite leur caractère ou leur origine : Le Félibre de la Miôugrano[28], c'est Aubanel; le Félibre di Jardin[29], c'est Roumanille, le Félibre dóu Mas[30], c'est Mistral; le Félibre ajougui[31], c'est le joyeux

25. V. *Armana* de 1859 et *La Miôugrano*, d'Aubanel.
26. V. *Armana* de 1859 et *Lis Isclo d'Or*, de Mistral.
27. A partir de 1858, c'est Roumanille, devenu libraire, qui imprime l'*Armana*, d'abord édité par Aubanel. De la sorte, l'*Armana*, organe de la librairie Roumanille, devient le bulletin annuel de la littérature félibréenne.
28. Le félibre de la Grenade.
29. Le félibre des Jardins.
30. Le félibre Du Mas.
31. Le félibre enjoué.

Paul Giéra, dit Glaup; le Félibre de l'Armado[32], c'est le pauvre soldat Tavan; le Félibre di Poutouri[33], c'est le voluptueux Anselme Mathieu; le Félibre dis Aglan[34], c'est le docteur T. Poussel. L'année suivante quelques noms apparaissent, Glaup, Mathieu, Roumanille, mais Mistral, pour mieux se dissimuler change de pseudonyme et s'appelle le Félibre de Bello-Visto[35]; en 1859 enfin il apparaît sous le nom de F. Mistral; peu à peu les pseudonymes sont éliminés; en 1861 c'est chose complètement réglée.

Donc, sans raison de vanité, Mistral dès 1855, parce qu'il a le mieux conscience de l'œuvre à faire donne à l'*Armana* la plus large collaboration. C'est lui qui rédige le « Calendrier de Provence » avec les saints, les fêtes, les foires, les pèlerinages, les proverbes, et c'est dès le seuil de l'*Armana* la marque de son esprit pratique, réaliste, qui appuie toujours la poésie sur la vérité solide; c'est lui qui rédige la petite histoire de Provence[36], c'est lui qui donne aux paysans le conseil de planter des cyprès pour se protéger du mistral, et même il va jusqu'à donner une recette de cuisine provençale[37]. S'il est poète, on ne s'en aperçoit que par un simple conte en vers[38], dont la conclusion est encore un enseignement, un conseil aux paysans de ne pas laisser pour les faux plaisirs de la ville la paix, la liberté, la santé des campagnes. C'était là pour un jeune homme qui déjà composait *Mirèio* faire preuve de la plus rare abnégation poétique.

L'année suivante Mistral se multiplie avec le même dévouement, il rédige de nouveau le Calendrier, la notice nécrologique sur les Provençaux de marque décédés dans l'année, un long article sur la langue provençale, où il montre son ancienneté, sa noblesse, en vrai lecteur de Raynouard et de Fauriel, où il distingue ses dialectes, sans vouloir que l'un ait le pas sur

32. Le félibre de l'Armée.
33. Le félibre des Baisers.
34. Le félibre des Glands.
35. Le félibre de Belle-Vue.
36. *Armana* de 1855, p. 38 : « Un pichot mot sus la Prouvenço. »
37. Cousino prouvençalo : « Froumage envenigra. » *Armana* de 1855, p. 92.
38. *La Plueio*, p. 30 et *Lis Isclo d'Or;* 2e éd., p. 392.

l'autre, mais tout en reconnaissant que « le parler du Rhône » est « le plus doux et le plus pur de tous[39] »; c'est lui qui se charge encore de rédiger les « nouvello felibrenco », chronique littéraire du Félibrige, lui qui donne une notice sur les tremblements de terre, un article sur le Chevalier Philippe de Girard, sur la neigée de 1855, avec cela deux ou trois fantaisies[40], et cette fois des vers, un conte en vers[41], une traduction du « passereau de Lesbie », l'épithalame de Paul Giéra[42], enfin des vers à Jules Canonge et Jean Reboul, où pour la première fois apparaît une allusion à *Mirèio*[43].

On le voit, dès les débuts de l'*Armana*, Mistral prend pour lui tout ce qui rebute les autres, tout ce qui est doctrine et propagande; il y sacrifie même sa propre poésie; les autres, Roumanille à part, sont avant tout poètes et poètes indolents, il est actif lui, tout autant que rêveur, et sa poésie elle-même est une propagande.

Ces remarques se confirmeraient si l'on examinait de même les années suivantes de l'*Armana;* en 1858 Mistral entreprend la revue littéraire, dont nous avons donné plus haut un extrait; la même année il annonce un grand concours agricole, il fait une petite mythologie populaire et publie toujours peu de vers, l'année de *Mirèio* (1859), tout aussi modeste qu'avant, il continue ses notices nécrologiques, envoie un salut à Brizeux qui disparaît, fait la chronique des fêtes d'Avignon, consacre une page à une femme d'Apt qui avait obtenu le prix Montyon, une autre au courage d'un soldat de Graveson, raconte une cavalcade qui s'est déroulée à Marseille, ce qui ne l'empêche pas de publier cette année là « La Coumunioun di Sant », dans cette même livraison. Après le triomphe de *Mirèio*, même modestie; avec le salut célèbre à Lamartine ou la délicieuse chanson « Lou Bon Viage », c'est une notice sur le général Robert et l'habituelle nécrologie.

---

39. *Armanà* de 1856, p. 27.
40. Lettro au proumié Félibrihoun, p. 69.
41. *La Mousco*, p. 70.
42. *Cansoun de Noço de Mario èmé de Pauloun*, p. 38.
43. V. *Armana*, p. 86.

Tout ce qui décèle une intention nationale, tout ce qui a une portée, une signification précise, dans l'*Armana* apparaît donc comme l'œuvre du jeune Mistral, ou comme celle de Roumanille.

Car Roumanille a son rôle qu'il importe de ne pas méconnaître; d'abord, nous l'avons vu, c'est lui qui pose les principes de l'orthographe félibréenne; ensuite quand il s'établit libraire, c'est lui qui a le soin de faire imprimer et d'éditer l'*Armana;* il y a là une activité professionnelle tout à fait nécessaire et qu'il était seul à même de fournir. Sa librairie sert l'*Armana* comme l'*Armana* sert sa librairie; cette double propagande contribue à la fortune du Félibrige.

Ensuite Roumanille est conteur; c'est lui surtout qui alimente l'*Armana* de ses contes plaisants, qui font son succès auprès de bien des gens, car beaucoup ne cherchent pas autre chose, dans une publication de ce genre qu'un passe-temps les soirs d'hiver. Contes en vers ou en prose, longs récits ou petites anecdotes, c'est lui qui en est également le fournisseur.

De plus il est homme de lettres; plus que tout autre de ses amis il sait la valeur d'un article, il ne manque pas de soigner la publicité; en 1856 c'est lui qui remercie les écrivains qui ont bien voulu parler de l'*Armana* ou lui envoyer leurs encouragements, Reboul, l'abbé Bayle, Paul Coffinières, J.-B. Gaut, Saint-René Taillandier, A. de Pontmartin, Brizeux; c'est lui qui répond aux moqueries du *Charivari* parisien; en 1859 c'est lui qui annonce *Mirèio* en termes enthousiastes.

A côté de Mistral et Roumanille les autres ne sont que des poètes ou des comparses, poètes, Aubanel, Mathieu, Tavan, qui envoient à l'*Armana* les vers de *La Miéugrano*, de la *Farandoulo*, d'*Amour e plour*, comparses, Paul Giéra, le docteur Poussel, Jean Brunet, Denis Cassan, A. Autheman[44], Amédée Pichot[45],

---

44. A. Autheman, né à l'Isle-sur-Sorgues, 4 février 1820, mort le 8 décembre 1903, publie, en 1854 : *Lis Auvari de Roustan*, in-8°, 40 p.; Avignon, Fischer, petit poème sans importance.

45. Ecrivain français, originaire d'Arles, directeur de la *Revue Britannique*, auteur de divers ouvrages sans valeur sur la Provence, entre autres *Les Arlésiennes*.

Crousillat de Salon, Louis Roumieux de Nîmes[46]. Toutefois il faut honorer d'une mention spéciale Adolphe Dumas, qui dès 1858 envoie à l'*Armana* des vers charmants, dont nous reparlerons et qui doit bientôt aider si puissamment à la gloire de Mistral.

En somme cet *Armana* donnait dès le premier instant tout ce qu'il pouvait donner; il révélait l'existence d'une véritable école poétique, avec ses doctrines, son idéal, sa langue, son orthographe. Parmi tous ces collaborateurs il est des tempéraments intéressants sur lesquels il convient de s'arrêter un peu plus longuement, ce sont, outre ceux de Roumanille et de Mistral, Anselme Mathieu, Alphonse Tavan, Théodore Aubanel, et cet Adolphe Dumas, un peu à part, mais que le destin seul et l'âge écartèrent de ce groupe poétique.

---

46. Louis Roumieux (1829-1894) collabore, d'abord, avec le troubaire de Nîmes, Bigot (*Li Griseto*, *Li Bourgadiero*); plus tard, majoral du Félibrige, auteur de *La Rampelado* (Avignon, Roumanille, 1876). V. de Brousse et Praviel : *Anthologie*, p. 170.

CHAPITRE II

Les Tempéraments

I

Anselme Mathieu.

Voici d'abord le Musset, le Banville de cette bande rustique. C'est Anselme Mathieu, de Châteauneuf-des-Papes, plein de soleil et de chansons, comme le vin fameux de son pays.

Il est le plus « méridional » de ces jeunes poètes, au sens, où, d'après Daudet, on prend volontiers ce mot. Les autres sont de très authentiques Provençaux, mais précisément à cause de leur vérité profonde ils correspondent moins bien au type classique de l'homme du Midi, tel que l'a créé une certaine littérature, un peu facile; Tavan est doux et triste, Roumanille attendri et religieux, Aubanel sombre, Mistral sérieux. Anselme Mathieu est le poète des belles filles, des baisers, des farandoles. « Felibre di poutoun » « Félibre des Baisers », signera-t-il sur l'*Armana*. *La Farandoulo*, tel sera le titre de son recueil de vers.

Mistral nous a laissé de lui les plus charmants crayons[1]. Il a décrit de façon exquise le village du poète :

« Château-Neuf-du-Pape est un plaisant village qui s'élève près du Rhône, entre Orange et Avignon, au Midi et au pen-

---

1. V. *La Farandoulo;* Avignon, Roumanille, 1862. Préface et *Mémoires*, de Mistral.

chant d'une petite montagne. L'endroit tire son nom d'un château ruiné qui le domine bâti par les papes d'Avignon. Les princes de l'Eglise venaient là, en été, prendre le bon air, faire la chasse aux lièvres, aux lapins, aux perdreaux et se distraire, dans le silence des champs, des pompes et des ennuis du souverain pontificat. Et bien choisie était la place, car c'est un belvédère des plus charmants et des mieux posés qui soient. Au-dessus, en se dirigeant vers le Levant, les pics bleus de Gigondas élancent leurs dentelles dans les airs, et dans les nues, là-haut, là-haut, blanchit le dos énorme du Ventoux. Au-dessous, un peu sur le Couchant, vous voyez le Rhône qui se hâte tant qu'il peut vers Avignon, pour embrasser plus tôt sa maîtresse débraillée, la brave Durance, et sous la Durance les Alpilles nébuleuses ferment le tableau. En ce vaste et riche cadre, s'épand, rubané de cours d'eau et presque tout en plaine, le Comtat-Venaissin, terre abreuvée, terre de souffle et de soleil, prédestinée au chant, au plaisir et à la gloire[2]. »

Ce paysage, et le vin aidant, il eût été bien difficile que Mathieu fût d'humeur sombre.

Il naît (21 avril 1828) dans une famille de paysans aisés, dont la langue habituelle est le provençal, Vieille et honnête famille, avec six enfants, « l'aîné, dit Mistral, qui a soin du patrimoine, du vignoble, des oliviers, le cadet qui rêve, fait l'amour et des vers, le jeune qui est le premier chasseur de la principauté d'Orange, et trois filles mariées », Comme les parents de Roumanille, comme ceux de Mistral, ces campagnards à leur aise veulent donner à leurs enfants une certaine instruction, Anselme est envoyé dans ce but à Avignon.

C'est ainsi que dans un petit pensionnat d'Avignon, ce pensionnat providentiel de M. Dupuy, où Roumanille était professeur, Mistral connaît Anselme Mathieu, de deux ans plus âgé que lui. Voici comment il a narré cette rencontre :

« Un jour que dans la cour, avec les camarades, nous jouions aux trois sauts, entre et s'approche de notre cercle un nouveau pensionnaire, finement attifé, le nez à l'Henri IV, le chapeau

---

2. *La Farandoulo.* Préface.

sur l'oreille, l'air un peu vieillot, avec un bout de cigare éteint dans la bouche, et les mains dans les poches de sa veste ronde, sans plus de façon que s'il eût été des nôtres.

« Eh! bien, dit-il, que faisons-nous? Voulez-vous que j'essaie un peu, moi, les trois sauts? »

« Et aussitôt pas plus gêné que cela, il prend son élan, et léger comme un chat, il dépasse de trois pas peut-être la marque du plus fort qui venait de sauter. Tous nous applaudîmes et lui dîmes :

« Collègue, d'où sors-tu comme cela? »

« — Je sors, dit-il, de Château-Neuf, où il y a du si bon vin! Vous n'en avez jamais entendu parler, de Château-Neuf-des-Papes?

« — Oui, et comment t'appelles-tu?

« — Moi! Anselme Mathieu!... »

« C'est ainsi que je fis connaissance avec Mathieu, l'aimable auteur de « La Farandoulo », au pensionnat Dupuy[3]. »

C'était un élève bizarre que cet Anselme Mathieu. Nous ne savons pas comment il s'arrangeait, dit encore Mistral, mais nous ne le voyons qu'à l'heure des repas ou des récréations. Sous prétexte qu'il était en retard dans ses études, il s'était fait donner une chambre sous les toits, pour travailler plus librement. Ce travail consistait à rêver, fumer, faire des vers, regarder passer les gens dans la rue ou les passereaux apportant la becquée à leurs petits. Bref c'était le héros du pensionnat Dupuy, d'autant plus qu'il taquinait la chambrière, faisait les yeux doux à la fille du patron, et se vantait de posséder des quartiers de noblesse.

« Mes aïeux étaient marquis, disait-il d'une voix grave, marquis de Mont-Redon. A la Révolution, mon grand-père avait quitté son titre; et après, se trouvant ruiné, il ne voulut plus le reprendre, parce qu'il ne pouvait plus le porter convenablement. »

Dès ses seize ans, c'était un grand coureur de filles, ou du moins s'en vantait-il; il contait fleurette, en s'échappant par les

---

3. F. Mistral : *Mémoires*, pp. 115-116.

toits, à la fille d'un confiseur qu'il allait rejoindre sur la terrasse de sa maison.

« Voilà, conclut Mistral, comme notre Anselme, le futur « Félibre des baisers », en étudiant à l'aise le bréviaire d'amour, tout doucement fit ses classes sur les tuiles d'Avignon. »

Anselme Mathieu et Mistral devaient se retrouver à Aix. Mistral y faisait son droit, Mathieu y continuait les études entreprises à Avignon. Il courait de la blanchisseuse à la baronne, se foulant même un pied en descendant trop rapidement d'une fenêtre.

Mathieu prit part au Congrès d'Arles comme à celui d'Aix. Dans le recueil du *Roumavàgi* d'Aix nous trouvons deux morceaux de sa composition; l'un est une sorte de fable allégorique, d'un style assez faible, qu'il dédie à son maître Roumanille, l'autre est une jolie sérénade. « Li dous Poutoun » qu'il a recueillie dans *La Farandoulo*. avec quelques retouches. Il y donne déjà la mesure de son talent.

Ce talent s'affirme, fait de grâce, de langueur et de lumière. C'est un paresseux exquis, frère du jeune Daudet des *Amoureuses*, de l'aimable Paul Arène des premiers vers. Mais ceux-ci, trempés bientôt dans la rude vie de Paris, apprennent la souffrance et le travail; revenu dans son Château-Neuf ensoleillé, Anselme Mathieu chante, insouciant de la vie.

Château-Neuf n'est pas loin de Font-Ségugne; voilà comment, ami de Mistral et disciple de Roumanille, il se trouve parmi les sept fondateurs du Félibrige; voilà comment il collabore aux premiers *Armana* sous ce titre, « Lou Felibre di Poutoun », « Le Félibre des Baisers ». C'était bien cela et ce ne devait être que cela, cela, et le poète de la *Farandoulo*, qu'il publie en 1862. Par la suite s'il fit encore des vers, il ne les réunit plus en recueil.

Jetons un regard sur cette allègre danse de rimes et de rythmes. Des rythmes, Mathieu en a le génie, c'est même là ce qui fait toute sa valeur de poète; point de pensée, peu de sentiment, si ce n'est celui très vif de la jeunesse et de la joie, mais beaucoup d'entrain, de verve, beaucoup d'habileté dans l'ordonnance des strophes.

Il ne lui arrive guère de se répéter; chacun de ces petits poè-

mes a son rythme; c'est tantôt le vers de huit syllabes mêlé aux vers de six et de trois :

Sus lis estello à soun declin,
Entre li petelin
L'aubeto auro.
Lèu entrevese aperalin
Uno sauro[4];

tantôt le vers de dix alternant avec celui de cinq :

Urous lou jouvènt qu'a sa man blanqueto,
En metant l'anèu,
Ié dara soun noum, coumo à la *Blanqueto*
La bello Blanqueto
Dounè per présent soun nom vierginèu[5].

D'autres fois on a cette disposition; deux vers de six syllabes, deux vers de huit, un vers de six :

Amount sus li coutau,
O plueio, que sièss bello!
Toumbès d'apereilamoundant,
De tron mesclado emé d'uiau,
Que trauçon li parpello[6];

Et encore celle-ci particulièrement gracieuse et qui ajoute beaucoup au charme d'une des plus jolies pièces du recueil, où le vers de six et de deux syllabes s'entrelace si harmonieusement :

Tu dounc, se de la vido
Ravido
Vos saupre l'esplendour,
Acampe-té 'no bruno
E'ngruno
Lou rousàri d'amour[7];

---

4. *L'Entrevisto*, p. 36 : « Sur les étoiles à leur déclin, — Entre les térébinthes — L'Aube prend son essor. — J'entrevois dans le lointain — Une blonde.

5. *La Blanquette* (la campanule), p. 55 : « Heureux le jeune homme qui, à sa main blanche, — En mettant l'anneau — Lui donnera son nom, comme à la Blanquette, — La belle Blanquette donna en présent son nom virginal. »

6. *La Plueio*, p. 156 : « Sur le penchant de la montagne, — O pluie, que tu es belle! — Tu tombes du sommet du ciel, — Mêlée de foudre et d'éclairs — Qui percent les paupières. »

7. A Roumanille, p. 201 : « Toi donc si de la vie — Extatique — Tu veux

ou encore une disposition rythmique, assez semblable mais avec un changement de rimes, et des vers de trois syllabes, donnant plus de gravité et de mélancolie à la pièce que le vers de deux syllabes :

Quand lou langui te vèn,
Te souvèn
Dóu banc, de la muraio,
Di grands acacia
Tant fuia,
E de la font que raio?...[8]

Ou bien c'est encore le vers de six syllabes, mêlé au vers de trois, avec une autre disposition :

Deja li pastourello
Saludon, cantarello,
Lou diéu souléu que va
Se leva....
Parten, óulivarello,
Parten per óuliva!...[9]

Ou le vers de quatre syllabes alternant avec le vers de huit, de la façon suivante :

Passerounet,
Que fas, nenet
Dins noste viei castèu di papo,
Reviho-te, que se destapo,
Plen de roujour,
Lou front dóu jour[10];

---

savoir la splendeur — Cherche-toi une brune — Et égrène — Le rosaire d'amour. »

8. *Li Remembranco*, p. 227 : « Quand te vient la mélancolie — Te souvient-il du banc, de la muraille — Des grands acacias — Si feuillus — Et de la fontaine qui coule?... »

9. *Lis Oulivado*, p. 60 : « Déjà les pastourelles — Saluent de leur chant — Le dieu soleil qui va — Se lever... — Partons, *olivarelles!* — Partons pour cueillir les olives! »

10. *Lou marrit Sounge*, p. 71 : « Passereau — Qui dors... — Dans notre vieux château des Papes — Eveille-toi, car se découvre — Plein de rougeur — Le front du jour. »

Le vers de deux syllabes, suivi du vers de trois et de sept :

Jouineto
Chatouneto,
Mounte vas roudouleja?
L'estello,
Qu'es tant bello,
Tout bèu-just a pouncheja...[11]

Il y a beaucoup d'autres rythmes, moins originaux, moins vifs, mais tout de même très gais, très lumineux. L'alexandrin est presque banni d'un tel recueil; il le serait tout à fait, s'il n'y avait dans une pièce un emploi de la strophe mistralienne de *Mirèio*, mais sa gravité convient mal à cette farandole. Les petits vers au contraire s'y déroulent en rubans sinueux, comme des jeunes gens, des jeunes filles qui se tiennent par la main.

Ces petits poèmes valent donc par leur rythme, qui à lui tout seul crée déjà de la poésie; ils valent aussi par leur jeunesse et leur fraîcheur, sincères, non affectées, non mignardes, ils donnent la vision d'une Provence gaie, qui n'est pas toute la Provence, ni la grande Provence, mais vraie dans une certaine mesure, de la Provence devenue banale, mais qui ne l'était point tellement à l'époque, celle des belles filles, des baisers, des rires, des tambourins, des farandoles. Ils valent encore, ces poèmes, par un sens aigu de l'amour, non point de l'amour dont on pleure, comme Aubanel, ni de celui dont on meurt, comme Mireille, mais de l'amour, vivace et fort, qui est un soleil intérieur. En ce sens il faudrait citer toute sa pièce à Roumanille :

Se nostro vièio escolo
Acolo
Tant d'immourtau coublet,
Doumàci, li Troubaire,
Coumpaire,
Cantavon pas soulet[12]...

---

11. *La Courouno*, p. 84 : « Jeunette — Jouvencelle — Où vas-tu voguer. — L'étoile — Belle entre toutes — A peine vient de poindre. »
V. le même rythme dans *Gatouno*, p. 106.

12. Si notre vieille école — Assemble — Tant d'immortels couplets, — C'est que les Troubadours — Compère — Ne chantaient pas tout seuls. »

En même temps il y a chez Mathieu le vif sentiment de la vie rustique. Il chante le vin de Château-Neuf, la vigne qui pousse « au pied des blonds rochers, dans un sol caillouteux encombré de pierraille ». Il lui crie :

Sics tout lou bèn qu'aï au soulèu,
O tu, la vièio dóu terraire!...
Mai ten-te fiero, bèn que lèu
Te doune rego un soul araire.
Se d'aùtri claus soun arrougant,
Amor qu'i rèi vèndon si flasco,
Di Felibre caufes li cant,
O ma vigno de Coumbo-Masco![13]

Il chante la pluie d'Avril, qui tombe douce et fine « quand le ruisseau crève de rire et que les bourgeons se délectent sur la plante ». Surtout il chante de façon charmante la cueillette des olives « lis óulivado », dont Mistral devait évoquer le souvenir gracieux et mélancolique au fronton de son œuvre dernière. Là encore il faudrait citer toute la pièce. On y voit le départ des « óulivarello » dans le matin déjà frais de novembre « dont le piquant aiguillon nous tient les mains ployées et la joue violette ». Les jeunes filles montent sur les arbres, les jeunes gens s'amusent à lorgner leurs mollets; mais celles qui sont restées à terre s'attaquent aux insolents. C'est une lutte charmante, ce sont des rires fous. Cependant les olives pleuvent sur la terre :

Amelenco, argentalo,
Groussano e vermeialo,
Plovon de si pecou;
De pertout
Sèmble que l'or davalo
E coulo à gros degout.

---

13. « Tu es tout le bien que je possède au soleil — O toi, la vieille du terroir ! — Mais tiens-toi fière, bien qu'en peu de temps — Un seul araire te cultive — Si d'autres clos sont orgueilleux — Parce qu'aux rois ils vendent leurs flacons — Des Félibres tu échauffes les chants — O ma vigne de Combe-Masque ! »

E la colo es galoio
Di cant, di crid de joio,
Di saut, di vai-e-vèn,
Dóu jouvènt...
Pièi van quicha l'anchoio
A la calo dóu vènt.

Pièi mai li risouleto
D'óulivo penjouleto
Móuson bello meissoun.
De Veisoun
En jusqu'à la Valeto
S'entend que de cansoun...[14]

Ce qu'il y a d'étonnant enfin dans ce souple talent, c'est qu'une fois dans sa vie de poète il a su rendre la mélancolie de la façon la plus touchante; parmi tant de poèmes étincelants, voici une poésie qui passe, un peu voilée, et qui est d'autant plus exquise. A l'écart de cette vive farandole de rythmes et d'images elle semble une jeune fille mélancolique. C'est un souvenir de Font-Ségugne, adressé naturellement à Aubanel, puisque s'y trouve évoquée la figure de Zani. Le rythme lui-même se plie à cette mélancolie; gai en d'autres pièces, cette fois il berce la tristesse. Le court poème contient six strophes dont voici les trois dernières :

Quand lou langui te vèn,
Tè souvèn
Dóu banc, de la muraio
Di grands acacia,,
Tant fuia
E de la font que raio?...

14. *Amygdalines, argentales, groussanes* et *vermeilles* — Pleuvent de leurs pédoncules — De partout — Il semble que l'or descend — Et coule à grosses gouttes — Et la colline est joyeuse — Des chants, des cris de joie — Des bonds, des va-et-vient — De la jeunesse... — Puis, on va presser l'anchois — A l'abri du vent. — Puis encore les rieuses — D'olives pendantes — Vont traire une belle moisson — De Vaison — Jusqu'à la Valette — On n'entend que chansons. »

Per iéu, tant que viéurai,
Reveirai,
Au found de ma pensado,
Font-Segugno e Pauloun
Soun valouu,
Si parèu, si nisado,

E lou front de Zani,
Embruni,
Astra per la veleto,
E soun rire, rasin
Qu'i sausin
Fasié gau e lingueto[15].

Or si ce jeune paysan de Château-Neuf arrive à tirer de son rythme des effets si divers, s'il a le culte de ce rythme, des jolies rimes, des épithètes choisies, si en un mot il a le sentiment et l'amour de la forme, c'est sans doute qu'il est un artiste, mais c'est aussi qu'il a été à l'école des anciens. Si mauvais élève qu'il ait été chez M. Dupuy, lui qui dut renoncer à passer son baccalauréat, il a tout de même pratiqué Horace et Catulle. Il nous en a donné des preuves; nous trouvons dans son petit recueil la traduction des fameux poèmes de Catulle sur les baisers, « Vivamus, mea Lesbia » et « Queris quot mihi basiationes », de l'invitation à dîner de Catulle à Fabullus, « Coenabis bene, mi Fabulle apud me »; enfin d'une petite ode d'Horace à Chloé (l. V, 8, 23). C'est assez pour indiquer que Mathieu connaît le latin, d'autant qu'il traduit bien ces morceaux. Il les traduit bien, mais de façon un peu rustique : « Vivamus mea Lesbia, atque amemus », dit Catulle, et Anselme Mathieu traduit : « Viven, ma Lesbio, e zóu! amen-nous » ce *zóu* marque la distance qu'il y a malgré tout entre l'élégiaque latin et le Félibre de Château-Neuf.

---

15. Quand te vient la mélancolie — Te souvient-il — Du banc, de la muraille — Des grands acacias — Si feuillus — Et de la fontaine qui coule ? — Pour moi, toute ma vie — Je reverrai — Au fond de ma pensée — Font-Ségugne et Paul — Son vallon — Ses couples — Ses nichées. — Et le front de Zani — Aux brunes teintes — Prédestiné au voile — Et son sourire, grappe — Qui aux moineaux des saules — Donnait joie et envie. »

Il n'en est pas moins vrai qu'il y a dans tout ce recueil une parfaite tenue littéraire, une jolie langue, des rythmes exquis; bref à côté du Virgile de Maillane, c'est un Catulle rustique que cet Anselme Mathieu. Son verre n'est pas très grand, mais il a bu dans son verre, il y a bu son fameux Château-Neuf, il en a donné le goût à tous les poètes, il a apporté une note très vive et très originale dans le renouveau de la poésie provençale; c'était un très utile appoint qui arrivait à la cause félibréenne, que ce grand écolier paresseux, désespoir de M. Dupuy.

II

Alphonse Tavan.

En contraste avec le joyeux Mathieu, plaçons la touchante figure du pauvre Tavan.

C'est le plus humble de nos poètes, et c'est précisément par cette humilité qu'il est poète. Tout effort littéraire l'eût ridiculisé, et c'eût été en français un lamentable rimailleur. C'est un des meilleurs exemples de la poésie populaire, en ce sens que ce qu'il y a de poésie en son œuvre vient justement de ce langage populaire, manié avec la plus stricte simplicité, qui donne à son sentiment une expression tellement directe, surtout dans les moments de douleur, qu'elle en devient émouvante.

Si Mistral n'était pas le paysan qu'imaginait Lamartine, mais presque le « gentleman-farmer », dont parlait Saint-René Taillandier, Tavan était le vrai rustique, fils de la glèbe, courbé vers la glèbe, et qui, loin de la renier, a tiré toute sa force et toute sa valeur de son amour pour elle. C'est par cette terre elle-même qu'il est en communication avec les poètes avignonnais; il est de Château-Neuf-de-Gadagne, le village auprès duquel se trouve ce château de Font-Ségugne, qui appartenait alors aux Giéra. C'est ainsi que Tavan fait la connaissance de ceux qui avaient fondé, là même, sur sa terre, le Félibrige, c'est ainsi

qu'il sera l'un d'eux, tout simplement parce qu'il se trouve là et qu'il fait des vers provençaux.

Mais comment, fils de paysans, petit paysan lui-même, a-t-il l'idée de faire des vers? Il nous l'a conté[16]. A l'école de Château-Neuf, il trouve un maître excellent, « M. Brémond, dit-il, gloire de mon pays, le fameux arboriculteur de Vaucluse, de Provence et de France. » Mais cette nourriture intellectuelle lui fait défaut à douze ans. Il est mis au travail de la terre. Tout en travaillant, il ne cesse de lire, « Les psaumes de l'église, dit-il, traduits en français dans mon livre de messe, furent pour moi une fontaine de poésie où d'elle-même mon âme vierge s'abreuva. J'aimais à lire, et trouvant que je n'avais pas assez des longues veillées, que le travail des champs vous laisse, je portais, dans mon bissac, avec une bouteille de vin, mon pain et mon oignon pour entretenir mon estomac, un livre pour rafraîchir mon esprit, et à l'heure des repas et des repos, pendant que mes camarades de travail, après avoir dîné ou goûté, couchés sur le ventre ou sur le côté, ronflaient, moi, renversé en arrière, appuyant ma tête sur mon carnier, je lisais. O temps d'alors, que tu étais beau! Avec quelle ardeur, avec quel délire je dévorais en rase campagne, sur la rive d'un ruisseau, sous l'ombre d'un saule, les chefs-d'œuvre de la littérature. Et le dirais-je, à ma honte : il m'arrivait souvent, quand aux champs je me trouvais seul, de négliger mon travail pour mes livres. La passion l'emportait sur le devoir. Et avec cela l'idée de composer me vînt. »

Il y fut encouragé. C'est décidément un pays providentiel, un pays et un temps aussi; un vent d'enthousiasme souffle à travers le peuple, les violents courent aux barricades, les paisibles, les traditionnels se contentent d'écrire ou de chanter. Tavan nous cite trois de ses camarades d'enfance, Janet Rebelin, poète comme lui, l'Ange Faudrin, sculpteur sur bois, Antoine Sauget, musicien et comédien, grâce auquel Tavan put faire représenter en 1854 sa comédie, *Li Masc*, sur le théâtre de Château-Neuf! Et cet extraordinaire Sauget était précisément le jardinier de

16. V. *Amour et Plour*, recueil de poésies, par Alphonse Tavan; Marseille, Avignon, 1876, préface.

Font-Ségugne!... C'est vraiment une histoire peu commune que celle des débuts du Félibrige, et l'on comprend, à lire tous ces détails, le mysticisme de tel ou tel de ses membres.

Par ce jardinier, Tavan fait la connaissance de Jules Giéra, et quand Jules Giéra sait que Tavan fait des vers provençaux, il lui prête tous les livres nécessaires, lui donne tous les conseils voulus, et de ce petit paysan fait peu à peu l'un des Sept.

Ce fut au Congrès d'Aix, en 1853, que Tavan surtout se révéla. Il y lut avec un grand succès sa jolie pièce : « Li Frisoun de Marieto. » « Tout jeune, tout nouveau, dit-il, je plus et je fus applaudi, le public même voulut entendre une seconde fois ma petite chanson, et, tout content, je la lui redis. Je retournai, enivré de gloire, et longtemps, en arrachant des garances, je rêvai à la belle fête d'Aix, ainsi qu'au rire gracieux de ses jolies dames[17]. »

Ce petit triomphe aixois révéla Tavan; ce fut sans doute grâce à ce succès qu'il fut mis l'année suivante au nombre des Sept, à Font-Ségugne. En cette élite des jeunes poètes de Provence, c'était lui qui représentait le peuple, de la façon la plus sûre et la plus touchante. Sans grande culture, il a la passion, le culte de la poésie. « Je suis un croyant de la poésie, nous dit-il lui-même. Je ne pense pas que cet art soit simplement un passe-temps agréable, dans sa beauté je vois l'utilité. » C'est un esprit sérieux, et qui n'aime pas l'ironie. « Lafontaine est un grand écrivain, mais ses bêtes, je veux dire ses personnages, ne sont pas de mon goût; aux rusés je préfère les simples et les bons. Les rires que vous trouvez dans mon livre sont des rires d'enfants et de jeunes filles; dans ces rires point de malices; regardez au fond et vous y verrez l'innocence[18]. »

L'innocence... la simplicité de cœur et d'esprit... c'est bien en effet la note de ses premières poésies. Au sortir de l'école, ce sont d'abord les joies de courir les champs, le soir, après le travail, de danser le dimanche ou dans les fêtes de village; c'est la gaîté du printemps où l'on mène quelque jolie fille, à son

---

17. *Amour et Plour*, préface.
18. *Ibid.*

bras, sous les pins, ou sur la route blanche[19], c'est le soir le bal public sur la grande place[20], c'est un baiser volé à une belle congréganiste, qui sera la fable du village[21], c'est Goutouno, c'est Leleto, c'est Marieto avec ses jolis frisons qui eurent tant de succès à Aix[22], c'est l'aubade chantée sous la fenêtre de la belle amie, avant de partir pour les champs[23], ce sont des chants tout pleins d'amour, pour le mariage des bons amis. Aubanel ou Roumanille[24], ce sont enfin les premiers vers à la *Chato*, la jeune fille qu'on a rencontrée à la fontaine[25] à qui l'on a dit son amour pendant que l'eau coulait et scandait de sa petite chanson l'éternelle chanson.

Telle est cette humble et pure jeunesse, où l'amour est vif, mais chaste, inspirateur d'une poésie saine et fraîche, où tout est sincère, gracieux sans être embelli, parce que l'on est dans un pays et un temps où l'homme du peuple n'est point brutal ni indécent, mais garde en son âme l'héritage amoureux et mystique d'une race latine et catholique. Cette qualité d'amour, nous la retrouvons semblable chez Aubanel, chez Mistral, chez Anselme Mathieu, elle n'est point une attitude littéraire savamment concertée, elle est l'expression même de cette Provence de 1850, amoureuse et religieuse.

Mais ces chansons n'ont qu'un temps; pauvre paysan soumis à toutes les servitudes, Tavan ne saurait échapper à la conscription, comme Roumanille par la protection[26], comme Mistral ou Aubanel, par le remplacement permis aux riches. Il doit partir pour l'armée, et l'on y sert sept longues années à cette époque. C'est un terrible déchirement et qui fait couler les premiers pleurs du pauvre poète. Voici le dernier dimanche passé au village[27]. Après les vêpres les amoureux se promènent, avec

19. *Amour et Plour*, préface.
20. *Ibid*, p. 11.
21. P. 15.
22. P. 19.
23. P. 31.
24. Pp. 43 et 46.
25. P. 65.
26. V. Roumanille, *Oubreto* : il y raconte qu'il dût son exemption de la conscription à M. de Sigoyer, sous-préfet d'Arles.
27. P. 119.

des rires et des baisers, sur la grande route ou le long des petits sentiers.

Vaqui l'ouro que la jouinesso
Cacalejo sus lou coutau,
L'ouro qu'un riro, uno caresso
A l'auriho de la mestresso
Adus mai lou même prépau...

Vaqui l'ouro qu'uno man sarro
Emé bonur uno autro man;
Qu'un mot d'amour chanjo la caro,
E que lis iue dison encaro
Ce que la bouco a dit bèn plan.

Vaqui l'ouro que la chatouno,
Qu'a dit cènt fes que voulié pa,
Se laisso prendre uno poutouno...
Que se facho, — que... pièi pèrdouno,
A soun galant que i'a raúba.

Mai iéu, soulet sout la génesto,
Vese aquèu rire coume un dóu;
Ploure i darrié rai d'uno festo,
E la malancounié me resto,
Car deman quite Castèu-Nou!...[28]

C'est là tout Tavan, la grâce un peu mignarde des amours de village, en face la grande douleur de la vie pauvre et soumise à toute la servitude sociale, cet accent-là, nul des autres

28. « Voici l'heure où la jeunesse — Bavarde sur le coteau — L'heure où un rire, une caresse — A l'oreille de la maîtresse — Porte encore le même propos.

« Voici l'heure où une main serre — Avec bonheur une autre main — Où un mot d'amour change le visage — Où les yeux disent encore — Ce que la bouche a dit tout bas.

« Voici l'heure où la jeune fille — Qui a dit cent fois qu'elle ne voulait pas — Se laisse prendre un baiser — Se fâche... — Et puis pardonne — A son galant qui le lui a dérobé.

« Mais moi, tout seul, sous les genêts — Je vois ces rires comme un deuil, — Je pleure aux derniers rayons d'une fête — Et la mélancolie me reste — Car demain je quitte Château-Neuf ! »

Félibres, petits bourgeois assez aisés, ne pouvait le donner à la poésie provençale.

Et ce sont les adieux à Marieto, la petite aux jolis frisons, aux cheveux blonds, si rares parmi les brunes filles de Provence, les adieux au vallon de Font-Ségugne, où l'on chantait en provençal, au soleil qui dore Camp-Cabèu, à tous les champs, à tous les arbres, aux camarades qui feront la farandole, dans deux ou trois semaines, ce printemps, le jour de saint Marc, alors qu'il sera, lui, sur la mer, en route pour la Crimée.

Pour peindre cette grande douleur, il trouve des accents simples, émouvants par cette simplicité, la veille du départ il dit à ses amis :

Tenès vosto soupir, sounjas qu'ai uno maire;
Deman, alor deman, coume me faudra faire,
Se déjà coumènçan![29]

Et quand il va se trouver devant sa mère :

De courage, moun cor! ma maire vai veni,
A tant ploura, pecaire, aquelo pauro femo!
Que nous trovo seren au moumen dóu despart!
Nosti larmo rendrien soun segren mai amar...[30]

Puis ce sont les chants du soldat exilé, du « Félibre de l'armée », comme il signe dès lors dans l'*Armana*, du soldat, qui a eu dans son malheur la bonne fortune encore de ne pas aller jusqu'en Crimée, mais d'être dirigé sur Rome, avec la garnison française pour y garder le pape. C'est une grande terre de poésie, mais le pauvre Tavan paraît incapable de le sentir; pour lui c'est le pays d'exil; comme le gentilhomme angevin du seizième siècle qui écrivit *Les Regrets*, ce paysan est plus sensible aux charmes du pays natal qu'aux splendeurs de la ville éternelle, et comme du Bellay il aspire à revoir fumer la che-

---

29. « Retenez vos soupirs, songez que j'ai une mère — Demain, alors, demain, comment faudra-t-il faire — Si nous commençons déjà ! »

30. « Du courage, mon cœur ! Ma mère va venir — Elle a tant pleuré, la pauvre !... — Cette pauvre femme ! — Qu'elle nous trouve serein au moment du départ — Nos larmes rendraient son chagrin plus amer ! »

minée de son petit village. Seulement comme ce n'est point un artiste de la Renaissance, sa mélancolie ne s'exprime point en des sonnets parfaits, mais en de simples vers, où reviennent sans cesse les noms de son pays, de sa mère, de ses amis, de la petite Mariette.

Or la petite Mariette a oublié son poète; quand deux ans après pour la Noël, le pauvre soldat revient en congé à Château-Neuf, il a la douleur d'apprendre qu'elle se marie. Alors dans cette âme claire et pure, ce ne sont point des cris de rage, mais une grande mélancolie, une grande bonté, des vœux de bonheur pour la cruelle enfant qui n'a pas été fidèle; on dirait un Sully-Prud'homme populaire :

Se toun cor chanjo e se toun amo óublido,
Iéu m'en souvène. e moun vers gardara
Un noum beni tout-de-long de ma vido,
Un cant d'amour que sèmpre redira;
Que lou destin embeligue ta vido!
Que lou destin te chausigue un bèu sort!
Que lou destin, o ma touto poulido,
Fiéte ti jour emé la sedo e l'or[31]

Du moins il ne repartira plus pour Rome, il ne sera plus soldat. Mais c'est la maladie qui le délivre : il est revenu de l'*agro*, grelottant des fièvres paludéennes; grâce à la protection de Giéra, et surtout de Mlle Joséphine[32], on le réforme, il espère le bonheur retrouvé à Château-Neuf. Hélas! cette maladie qui le délivre d'une servitude va le soumettre à un autre esclavage, et pour toute sa vie. Il n'est plus assez fort pour le rude travail des champs, il va devenir employé des chemins de fer, et, après un début à Rognac, où il se marie[33], on l'envoie à Marseille,

31. « Si ton cœur change et si ton âme oublie — Moi, je me souviens, et mon vers gardera — Un nom béni tout le long de ma vie — Un chant d'amour qui toujours redira : « Que le destin embellisse ta vie — Que le destin te choisisse un beau sort! — Que le destin, ô ma toute jolie — File tes jours avec la soie et l'or! » Cf. Sully Prud'homme : *La Vie Intérieure*.

32. V. p. 156.

33. Pp. 62, 65, etc.

dans la grande ville de commerce, lui, le doux paysan comtadin, la grande ville, où le bruit des voitures l'assourdit, où l'âme est à l'étroit, comme le corps, dans un petit appartement, d'où l'on voit à peine les étoiles[34].

Il nous faudrait laisser ici notre pauvre Tavan, car nous sommes en 1860. Indiquons pourtant le prolongement de cette existence; à coups redoublés le destin va frapper sur lui; en 1868 il perdra sa femme, en 1872 sa fille, et trente ans encore il traînera une existence mélancolique, demandant à la seule poésie la consolation de ses malheurs.

Mais s'il parvient à faire des vers au milieu de ses occupations pénibles et de ses deuils répétés, ce n'est pas sans peine qu'il peut les publier. Ce n'est qu'en 1876 qu'il publie *Amour e plour* parce que son livre a été couronné et subventionné par *la Société pour l'étude des langues méridionales*, dans son Congrès de 1875, à Montpellier; ce n'est ensuite qu'en 1900, quelques années seulement avant sa mort, qu'il donnera son second recueil de vers « *Vido vidanto*[35] ».

Il y indique de nouveau ce qu'est pour lui la poésie :

« Pour moi, dit-il, la poésie est un besoin, une obligation d'exprimer ce que vous sentez dans l'âme, lorsque la joie vous éclaire ou bien que la douleur vous excède. Je possède un thermomètre qui m'indique si les vers que je produis sont passables; c'est l'émotion qu'ils me donnent, et lorsque je pleure en les faisant, je crois avoir réussi. Mes productions n'ont jamais été calculées, mais elles me sont venues spontanément, c'est en toute sincérité que j'ai pensé et écrit, sans deviner jamais qu'un jour je ferai imprimer ces modestes chants. »

C'est bien là justement tout ce qui fait le mérite de Tavan, il ne suffit pas de pleurer, en faisant des vers, pour être un grand poète, si l'expression défaille; des sanglots ne sont pas un chant, mais du moins il y a quelque chance pour que l'émotion de l'auteur se communique au lecteur, et Tavan parfois arrive à nous donner un certain frisson que de plus habiles ne sauraient faire passer en notre âme.

---

34. V. p. 177.
35. *Vido vidanto, darnière recueil de pouesio diverso*, 1876-1900; Avignon, 1900.

Qu'on lise la « Prière pour ma femme mourante » où la douleur et la foi s'expriment de la façon la plus directe, avec une simplicité digne du langage du centurion dans l'Evangile; qu'on lise les trois strophes sur la mort de sa femme, et surtout celle-ci :

La vaqui, fiho, sorre, amigo, espouso, maire...
Ero si noum, moun Diéu! lis avès escafa!
E sa maire e sa sorre e soun enfant, pecaire!
E iéu la veiren plus!... De-que vous avèn fa?[36]

Ici l'on sent tout ce que l'emploi du provençal ajoute à l'intensité de l'expression, en français un homme du peuple n'aurait pu s'exprimer que de façon plate ou déclamatoire, en tout cas littéraire. Ici ce sont les mots de la vie courante, les paroles qui servent pour l'existence quotidienne, le verbe même de la souffrance, et de la souffrance populaire, des mots qui rendent un accent spécial de douleur pauvre et naïve, de grande et de petite douleur à la fois, et c'est tout à fait déchirant.

Dès que le pauvre homme veut amplifier, ce n'est plus cela; il faut être un Victor Hugo pour parer de métaphores sa douleur, un Tavan ne saurait exploiter un sentiment de façon littéraire. Sitôt qu'il redevient simple, il redevient touchant; il s'écrie :

Ai plus que la niue soulo ounte pode te vèire![37]

et cela est beau dans son raccourci tragique. Il évoque le souper de Noël, la belle fête provençale. Partout on soupe gaîment.

Calèndo es la bello soupado
Quand degun manco à l'escampado,
Mai n'i'a, pecaire! qu'en soupant
De plour amar bagnon soun pan![38]

---

36. « La voici, fille, sœur, amie, épouse, mère, — C'étaient ses noms, mon Dieu ! Vous les avez effacés — Et sa mère, et sa sœur et son enfant, la pauvre — Et moi nous ne la verrons plus... — Qu'est-ce que nous vous avons fait ?... — *Amour e plour*, p. 180.

37. « Je n'ai plus que la nuit seule où je puisse te voir. »

38. « Noël est le beau souper — Quand nul ne manque à la réunion — Mais

Lorsque, quatre ans après, la mesure est comble, quand il a dû conduire la fille auprès de la mère, dans le cimetière de Rognac, il y laisse par un soir de novembre, cette épitaphe :

La chatounc, quatre ans après,
Es vengudo ajougne sa maire...
Moun Diéu, sias lou mèstre! Fasès
Qu'eicĩ vengue dourmi lou paire!...[39]

Et cette fois encore il trouve de ces inimitables accents où l'on sent une âme qui se déchire, mais une âme populaire et catholique, soumise dans sa douleur à la volonté céleste :

O Diéu, que nouman noste Paire,
De nous autre as gaire pieta :
I' a quatre an que m'as pres la maire,
E vuei te fau l'enfant, pecaire!...
E dève crèire en ta bounta!...[40]

Mais c'est là l'accent d'un Tavan déjà vieilli. Parmi ceux de Font-Ségugne maintenant nous évoquons seulement le jeune paysan, qui chante ses amours de village, puis le pauvre soldat, que Mariette abandonne et qu'atteint la maladie. « Amour e plour », dès le début de sa vie, c'est bien la double face de son âme et de sa poésie, âme fine et sensible, qui n'eût jamais pu s'exprimer sans doute, si elle n'y avait eu l'encouragement des jeunes Félibres. C'est bien là l'exemple d'une de ces natures délicates, sous des enveloppes populaires, que la doctrine félibréenne a su révéler à elles-mêmes, puis aux autres. Ce n'est point, sur cette flûte rustique, une harmonie bien savante, que celle du pauvre Tavan, mais c'est un chant si naïf et si sincère

---

il y en a, les pauvres! qui, en soupant, — De pleurs amers baignent leur pain. »

39. « La fille, quatre ans après — Est venue rejoindre sa mère... — Mon Dieu, vous êtes le maître! Faites — Qu'ici vienne dormir le père », p. 232.

40. « O Dieu que nous nommons notre Père — De nous autres tu n'as guère pitié — Il y a quatre ans que tu m'as pris la mère — Et aujourd'hui il te faut l'enfant, la pauvre! — Et je dois croire en ta bonté », p. 230.

qu'il fait venir des larmes aux yeux. C'est une chanson de grillon, les soirs d'été, Mistral l'avait dit déjà[41].

III

Théodore Aubanel.

Si pour le joindre au groupe amical de Font-Ségugne, je veux évoquer ici la figure d'Aubanel, ce sera de même son profil de la trentième année que je m'appliquerai à crayonner dans ces quelques pages. D'autres ont dit suffisamment les contrastes de sa riche nature, à la fois païenne et chrétienne, d'autres ont noté l'accent voluptueux et mystique de cette poésie, qui s'épanouit surtout dans *Li Fiho d'Avignoun;* ce que je veux évoquer ici c'est simplement le jeune poète de la *Miòugrano*[42].

Il est déjà lui-même dès cette date, mais il n'est pas entièrement lui-même. Cette inspiration païenne, cet accent brûlant, cette hantise de la chair, dont la vigoureuse expression émeut le cœur des poètes, mais qui devait scandaliser le public pieux d'Avignon, cela ne s'était point révélé encore dans la poésie d'Aubanel. Malgré l'indignation affectée alors par quelques bigots[43] il n'y a rien en somme dans la *Miòugrano* qu'un lecteur catholique ait dû lire avec horreur, rien qui ait scandalisé Roumanille, vite effarouché pourtant[44]. Cette *Miòugrano* Aubanel

---

41. ... E tu, lou paure trenquejaire,
Tavan umble cansounéjaire
Emé li grihet brun qu'espinchon toun magau!

Mirèio, chant VI. « Et toi le pauvre paysan, — Tavan qui mêles ton humble chanson — A celles des grillons bruns qui examinent ton hoyau. »

42. V. Aubanel : *La Miòugrano entreduberto*; Avignon-Roumanille, 1860. F. Mistral : Préface à la *Miòugrano* et *Discours de réception à l'Académie de Marseille*, 13 février 1887. L. Legré : *Le Poète Théodore Aubanel;* Paris, 1894. Nicolas Welter : *Théodore Aubanel*, traduit par F. Charpin et J.-J. Waldner. Marseille, 1904.

43. V. Welter, p. 100.

44. « La Miòugrano, écrivait plus tard Roumanille, incomparable bercail qu'a déserté notre poète... » (Lettre à Marie-Jeanne, R. Félibr., XII, 7-12, 1896.)

plus tard la dédaignera presque, tout entier à l'enivrement de ses nouvelles créations. Pour l'instant c'est la grande affaire de sa vie.

Cette vie jusque-là avait été toute simple. Né dans une vieille famille pieuse (les Aubanel avaient le titre d'imprimeurs de Sa Sainteté), Aubanel respire dans la maison paternelle le catholicisme et la tradition. Il se peut que la famille Seyssaud, dont sa mère était issue, prétendit descendre d'un capitaine grec, fixé à Monteux après une vie d'aventures, et dont le poète a évoqué plus tard le souvenir[45]; ce capitaine grec, à la date où nous sommes, grand pourfendeur de Turcs et ravisseur de Sarrazines, dort paisiblement dans le passé sans troubler les rêves d'Aubanel. Aubanel n'est point du tout Seyssaud à cette époque, il est Aubanel, tout simplement, le fils très catholique des imprimeurs du Saint-Père.

L'enfance la plus unie, l'éducation dans la maison paternelle, l'instruction reçue chez les Frères Gris, aux environs d'Aix, ce pensionnat où le jeune Victor Gelu, on s'en souvient, commença ses études, les vacances à Monteux, puis le travail nécessaire à la direction de l'imprimerie, travail qui laisse bien des loisirs, ne cherchons point là d'événements extraordinaires. Aubanel eut l'enfance et la jeunesse de ses compatriotes; il fut Aubanel, parce qu'il était lui, comme eût dit Montaigne.

Toutefois qu'il ait été poète provençal et non français, cela peut s'expliquer par ses amitiés, et cela ne semblait point tout d'abord s'imposer à lui. Roumanille, Mistral, Mathieu, Tavan, sont fils de paysans ou de propriétaires campagnards, mais les bourgeois d'Avignon vers 1850, s'ils employaient le provençal avec les gens du peuple ou leurs serviteurs, parlaient couramment entre eux le français; à peine si parfois quelque vieil original, comme dans la famille Aubanel un oncle chanoine[46], s'obstinait à parler le vieux langage.

Est-ce à dire, comme l'a fait un peu vite Daudet, que, somme toute, Aubanel faisait des vers provençaux, comme il eût fait des vers latins[47]? C'est aller trop loin; car faire des vers latins, c'est

45. V. *Li fiho d'Avignoun*, préface.
46. V. Waller, p. 5.
47. V. Legré, pp. 21 et 22.

manier une langue décidément morte, faire des vers provençaux en 1850, c'était manier une langue si vivante que même, si on ne la parlait pas soi-même, on l'entendait résonner dans les rues ou le long des chemins de campagne, partout où l'on dirigeait ses pas.

Ce qui décida sans doute Aubanel, ce fut son amitié avec Roumanille, avec Mistral, avec Mathieu, qui s'étaient liés dès 1847. Dès lors il cesse de faire des vers français[48], comme avant lui Mistral et Roumanille avaient cessé d'en faire. Le voilà désormais enrôlé dans la bande, le voilà qui se lie avec les Giéra, le voilà qui fréquente Font-Ségugne, le voilà qui va rencontrer Zani, là-bas, un jour d'été, Zani, c'est-à-dire Mlle Jenny Manivet.

Mais on a fait dater trop souvent de cette rencontre l'éveil de la poésie dans le cœur d'Aubanel. Ce qui a trompé la plupart des critiques, c'est sans doute la disposition de la *Mióugrano*.

Cette disposition, notons-le, est tout artificielle. Elle a été conseillée à Aubanel par Mistral, et la préface charmante que celui-ci a écrite pour la *Mióugrano* a obligé Aubanel à suivre le plan harmonieux, mais factice qui s'y trouvait ébauché. En réalité les poésies consacrées au souvenir de Zani, celles qui ouvrent le recueil, sont les plus récentes. Les plus anciennes nous les trouvons dans *Li Prouvençalo*, et ce sont *les Faucheurs*, *le 9 Thermidor*, *la Toussaint* recueillies dans le *Livre de la Mort*, troisième partie de la *Mióugrano;* au *Roumavàgi* d'Arles en 1852 Aubanel dit *Le Massacre des Innocents* qui fait partie du même livre, à celui d'Aix *Li Dous Bessoun* qui ouvre la deuxième partie de la *Mióugrano*. A cette époque Saint-René Taillandier, on se le rappelle, louait sa poésie fraîche et robuste, « la rusticité hardie des *Faucheurs*, l'effrayante vigueur du *9 Thermidor* ».

Aubanel à cette date apparaît donc comme le poète de la vie et de la mort, capable de chanter à la fois les scènes rustiques avec une grande largeur de touche et les événements les plus atroces avec une vigueur peu commune. c'est-à-dire qu'il est alors un poète réaliste avant tout, et poète réaliste il l'est en un temps où la poésie française se trouve tout entière sous l'influence

48. V. Legré, pp. 21 et 22.

de Lamartine. Nous l'avons déjà noté pour Gelu, nous le noterons encore pour Mistral; l'emploi du provençal force nos poètes à serrer de près la réalité, les empêche de s'égarer dans l'imitation des modèles français, dans l'élégie romantique, dans le poème philosophique. C'est là sans doute le plus grand service qu'il leur rendit, eux dont le français aurait fait de pâles versificateurs, des rimeurs de province, il les laissa poètes comme ils étaient, et même il les fit plus poètes encore qu'ils n'étaient naturellement, en les forçant à regarder de près la vie, à la peindre directement.

Poète réaliste dès cette date, Aubanel ne le sera-t-il pas plus tard encore, quand il écrira les poésies brûlantes qui mirent en émoi les pieuses gens d'Avignon, si bien que ses poèmes d'amour nous apparaissent somme toute comme un intermède dans sa vie de poète, et si, pour la plupart des gens, Aubanel, c'est l'amoureux timide et plaintif de Zani, ne craignons pas de dire, ayant regardé de plus près, que cet Aubanel n'est en somme qu'un Aubanel de circonstance, dont les sentiments sont très vifs, mais un peu artificiels peut-être.

Je ne veux point dire par là qu'Aubanel ait simulé pour écrire des vers un amour qu'il n'a point éprouvé, mais, ayant éprouvé cet amour, il se peut qu'il en ait tiré le meilleur parti littéraire, et c'est bien l'histoire de tous les poètes.

Sur Avignon flotte toujours le souvenir de Pétrarque; Aubanel amoureux y songe. On y songe autour de lui, Roumanille écrit à V. Duret[49], en parlant des hésitations d'Aubanel sur la publication de son livre : « Voilà où en est notre cher et aimable Pétrarque. Si Laure savait tout ça, elle en rirait bien un peu sous sa blanche cornette. »

Il dit plus encore : « L'imprimeur parisien va mettre l'œuvre sur le chantier, et puis nous partirons pour la gloire. Et vive Pétrarque n° 2! Pauvre Laure! Pauvre chère Laure! tu ne t'attends pas à celle-là! Tu soignes tes malades ou tu fais l'école aux petites turques de Constantinople. Tu ignores sans doute que tu as incendié un cœur qui jette feu et flamme! », et la lettre

49. V. Eug. Ritter : *Le Centenaire de Diez*, suivi de lettres adressées à Victor Duret par Roumanille; Genève, 1894.

se termine par ces mots lourds de sous-entendus : « Un jour, mon cher Victor, je te dirai toute ma pensée. »

Toute la pensée de Roumanille, nous la devinons aisément, et certes il faut faire la part de cette jalousie naissante qui devait amener la brouille entre les deux amis, mais du moins l'attitude, extérieure d'Aubanel, n'était point telle évidemment qu'on ne pût douter de la profondeur de ses sentiments amoureux.

Voici d'ailleurs qui est peut-être plus caractéristique encore, car ces lignes sont d'Aubanel lui-même. Il écrit à L. Legré quand il est sur le point de publier la *Miéugrano* :

« Je t'envoie la préface de Mistral qui est vraiment magnifique. Je t'envoie en même temps cinq pièces pour compléter mon recueil et pour justifier la préface de Mistral. Il me dépeint comme un amoureux qui erre çà et là pour chasser sa douleur et dissiper son chagrin[50]. »

Ainsi donc Aubanel compose cinq de ses poèmes où il peint le plus vivement sa mélancolie pour justifier, dit-il, la préface de Mistral. Cela devient plus grave. Après la publication de la *Miéugrano*, Roumanille écrit : « Théodore est aux anges. »

L'année suivante Aubanel se marie et il écrit à Legré : « J'ai eu l'ombre et le rêve dans la *Miéugrano*, mais certes la réalité vivante et charmante est mille fois plus délicieuse que le rêve. Ah! mon cher Legré, que je suis heureux[51]. »

D'ailleurs qu'il ait écrit cela en 1861, cela ne veut point dire que de 1855 à 1859 il n'ait pas souffert sincèrement et profondément. D'autres lettres, dont rien ne peut faire soupçonner la vérité, nous témoignent de cette souffrance.

« Depuis ton départ, écrit-il à son fidèle Legré, je suis malade et triste. Le voyage de Jenny à Galatz a été pour moi un coup terrible. Je suis réellement malade. Je ne puis manger et je perds la tête. Mon cœur se crispe, se crispe au point de me faire étouffer. Mon Dieu que vais-je devenir? » et encore : « J'ai passé une partie d'hier et d'avant-hier au lit. C'est terrible comme je souffre. Ah! si seulement je pouvais pleurer[52]. »

---

50. V. Welter, p. 50.
51. V. Legré, p. 21.
52. *Ibid.*, p. 116.

La vérité sans doute est qu'Aubanel fut sincère dans son amour et que sous l'empire de cette émotion profonde et véritable il écrivit la plupart des poésies du « Livre de l'Amour ». Mais l'orage apaisé, il s'aperçut que dans ces heures de souffrance il avait accumulé devant lui une riche matière poétique et le désir lui vint d'en tirer un parti littéraire.

Ce désir littéraire, nous le trouvons dans l'arrangement général de tout le livre, qui fut longtemps discuté entre Aubanel et ses amis[53], et aussi dans son détail; il se manifeste d'abord par ces épigraphes de Troubadours mis en tête de tous ses morceaux poétiques. Par là Aubanel semble vouloir rattacher la jeune poésie provençale à son noble passé, évoqué, nous l'avons vu, par les romanistes et les historiens, et il semble aussi se rendre compte que ce sont ces Troubadours qui seront les meilleurs commentateurs d'une histoire d'amour bien digne du Moyen âge méridional. La religion mêlée à l'amour, l'amant qui se désole, l'amante qui se réfugie au cloître, cette jeune fille rencontrée un jour d'été à Font-Ségugne avec une robe couleur grenat, couleur de la grenade qui devait devenir un symbole poétique, cette jeune fille qui, pour échapper à l'aveu qu'elle devine, part pour le couvent et de là pour la Turquie, tout cela n'a-t-il point l'air d'une histoire d'autrefois, où ne manque même pas, comme dans celle de la Princesse lointaine, la vision d'un Orient de rêve?

Evidemment tout cela s'arrange de façon très littéraire. Aubanel aimait les histoires d'amour qui s'organisaient de la sorte. Plus tard quand Mlle Sophie de L..., qu'il appelait *Mignon*, lui écrivit sans le connaître et qu'il entretînt avec elle une correspondance poétique publiée depuis[54], il écrivit à Legré[55] :

« Pour peu que cela dure, je m'aperçois que j'aurai une autre *Miéugrano*, non moins poétique et tout à fait originale. »

« J'aurai une autre *Miéugrano* », voilà un mot de poète. En voici un autre : « Ah! quel doux prétexte de chanter que cette adorable Mignon[56]. »

---

53. V. Welter, pp. 48 à 52.
54. V. *Lettres à Mignon*.
55. V. Welter, p. 162.
56. *Ibid*, p. 171.

Zani ne fut pas seulement un prétexte de chanter, ce fut un véritable amour, mais cet amour était celui d'un poète, d'un vrai poète pour lequel le sentiment le plus sincère doit finir par devenir « une matière poétique ». Hélas! mais comment analyser cela, avec des mots de prose qui alourdissent à chaque instant la pensée? D'ailleurs je ne prétends pas faire la psychologie exacte d'Aubanel — (et qui peut sonder les âmes?), — je tâche de voir ce qu'il apporte à cette date de nouveau à la jeune poésie provençale.

Ce qu'il apporte de nouveau, c'est donc ce livre varié et vivant qui est une sorte de trait d'union entre la poésie des Troubadours et la nouvelle poésie que veulent créer sur le sol de Provence les jeunes poètes d'Avignon, et c'est aussi une poésie d'amour, et cela c'est beaucoup pour le succès d'une œuvre auprès du grand public.

Mirèio, quoiqu'il en semble, n'est pas, nous le verrons, un poème d'amour, la *Mióugrano* en est un; au milieu de faiblesses et de mignardises il y a là des accents dignes de Musset. Le poème célèbre qui a pour refrain : « *Mirau, Mirau, fai me la veire* » est une manière de chef-d'œuvre, et j'en dirai volontiers autant de celui qui commence ainsi : « *Vole pas treboula ta vido* » et de celui qui clôt le *livre de l'Amour*. Par ailleurs on rencontre à tout instant des vers pathétiques, hardis, personnels, nouveaux en un mot et qui dénotent un vrai tempérament. Dès cet instant on pouvait affirmer que l'école d'Avignon avait son poète lyrique.

Mais ce lyrique ne cesse pas d'être un réaliste, ce lyrique n'abandonne jamais la vision directe, et c'est au reste par le réalisme, comme je le disais, qu'il a débuté. La joie des travaux agrestes, les veillées de Font-Ségugne, le rire des jeunes filles dans les champs, les beaux enfants dont les yeux s'ouvrent à la lumière, la moisson sous le soleil rude qui fait briller les faux, l'ivresse des banquets nuptiaux, voilà ce qu'Aubanel a chanté avec la plus vive expression, voilà ce qu'il a peint avec le pinceau le plus juste et le plus coloré.

Mais, je l'ai dit, il n'est pas moins capable de donner la sensation de l'horrible, de brosser des tableaux de terreur et de mort. En ce sens, ce qu'il y a de plus remarquable dans la der-

nière partie de son livre, qu'il appelle le Livre de la mort, ce qui annonce déjà l'Aubanel futur, celui du *Pain du Péché* et du *Pâtre*, c'est le sens dramatique. En ces courts poèmes Aubanel esquisse un drame vif et ramassé. Point de réflexions philosophiques, point de méditations lamartiniennes sur la mort et sur l'au-delà; à peine le premier poème sur la Toussaint pourrait-il rappeler, de très loin, *la Pensée des Morts*, qui se trouve dans les *Harmonies* de Lamartine; tous les autres poèmes contiennent une action, un dialogue, et d'un tour tout à fait original, tel qu'on n'en connaissait point encore dans la littérature de France ou de Provence. On conçoit que le violent Gelu au Congrès d'Arles, parmi ses rudes appréciations, ait fait grâce au seul Aubanel.

Veut-il décrire la misère d'un intérieur sans feu et sans pain? Au lieu d'une description, c'est un dialogue entre les enfants qui demandent à manger et la mère qui essaie de tromper leur faim en leur ordonnant de dormir. Veut-il décrire la désolation d'une mère qui voit mourir son enfant encore au berceau? Après une description brève, ce sont les lamentations de la mère, très poignantes, d'un ton très direct.

Autre scène : on est treize à table, et c'est encore un dialogue vif et serré entre les joyeux convives et la mort, qui finit par s'emparer du plus jeune. Autre épisode, et plus célèbre, c'est le *Neuf Thermidor*. Nulle description : un dialogue de la foule et du bourreau jusqu'au moment où c'est le bourreau dont on coupe la tête, aux cris de la foule.

Voici maintenant un enfant vêtu de deuil, ignorant son malheur, content d'avoir une blouse neuve; le poète s'adresse à l'enfant. Voici un vieux débauché qui désire une jeune fille et veut l'acheter à prix d'or; c'est la mère qui nous dévoile l'infâme proposition dans ses imprécations énergiques.

Voici enfin la plus vaste de ces fresques sinistres, le massacre des Innocents; trois parties : c'est d'abord dans la nuit le cri du chien de saint Joseph qui hurle à la mort et glace d'effroi tous ceux qui l'entendent, c'est ensuite le massacre des enfants avec le refrain sinistre des égorgeurs, c'est enfin la lamentation des mères, trois actes, autant dire.

En somme dès ses premiers poèmes Aubanel a le grand art

peu commun chez un débutant, de supprimer toute longueur, de donner une poésie impersonnelle, et qui pourtant révèle un tempérament très personnel, et d'arriver, par le procédé dramatique qu'il emploie d'instinct, au plus grand effet avec le moins de mots, ce qui, pour un méridional écrivant en provençal, est une très rare et très précieuse qualité. Sobriété, vigueur, couleur, tout indiquait un vrai poète, et c'est ainsi que Saint-René Taillandier le saluait dès 1851.

Quelques années après, sa poésie prenait un autre ton, elle devenait amoureuse et s'alanguissait parfois jusqu'à la mièvrerie, mais ce n'était point là l'essentiel de son âme; l'essentiel c'était cette forte prise sur la vie joyeuse ou douloureuse, âcre et naïve, c'était cette robuste poésie à la fois lyrique et réaliste, un peu sinistre à ses débuts, moins sombre par la suite, et qui, s'épanouissant, déconcerta plus tard tous ceux qui n'avaient vu chez Aubanel que le chaste et timide amoureux d'une jeune fille qui s'était réfugiée au couvent.

IV

Adolphe Dumas.

Il faut rattacher à ce groupe de poètes avignonnais leur ami et compatriote Adolphe Dumas, qui leur donna spontanément l'aide la plus efficace. Pourrions-nous oublier qu'il eut l'honneur de révéler *Mirèio* à Lamartine et que Mistral lui-même voulut consacrer ce souvenir dans une strophe de son poème où il évoque Adolphe Dumas menant à travers Paris Mireille par la main[57]? Lui-même d'ailleurs a fait œuvre provençale soit en français, soit en provençal, ce qui nous intéresse plus particulièrement, et les Félibres d'Avignon, après sa mort, ont eu soin de réunir les poésies qui avaient paru de lui dans les premières années de l'*Armana*[58].

---

57. V. *Mirèio*, ch. VI.
58. *Un liame de rasin;* Avignon, Roumanille, 1886.

Or tandis que les autres poètes révélés par ce « Liame de rasin », Castil-Blaze, Glaup, T. Poussel[59] et même Jean Reboul ne se révèlent à nous que par des chansons trop souvent insignifiantes, Adolphe Dumas nous apparaît comme un vrai poète provençal, auquel il n'a manqué, pour avoir la conscience de son talent et de ses véritables destinées que d'être venu trop tard. De la sorte il s'est égaré dans la poésie philosophique et dramatique, alors que la poésie à sa mesure était bucolique, familière, attendrie, avec une certaine allure de majesté et de grandeur chrétienne. Dumas nous apparaît comme une sorte de Mistral manqué.

Il était né à Bompas, en Vaucluse, mais toute sa famille était de Cabane, de l'autre côté de la Durance; c'était donc un proche voisin de Maillane et de Saint-Remy. Sa sœur Laure s'était mariée à Paris, elle y attira son frère Adolphe, qui se trouva de la sorte, tout jeune (il était né en 1806) mêlé au mouvement littéraire de 1830. Immédiatement il se mit au travail et ce Provençal publiait dès 1830 les *Parisiennes;* il se lançait dans la poésie philosophique[60]. Il abordait à l'Odéon le théâtre en vers[61] il revenait ensuite à la poésie philosophique[62].

Mais, au milieu de toutes ces grandes tentatives littéraires, dont aucune ne réussit pleinement, il ne cesse de regretter Cabane, Eyragues, les bords de la Durance, les champs de Maillane, le ciel clair, l'air sec, les routes blanches, les grands cyprès au bord des horizons; il exprime ses regrets en des vers français, qu'il réunit en un recueil, sous le titre significatif de *Provence*, et qui contient même déjà à cette date de 1840 un petit poème en langue provençale, d'une orthographe incertaine, mais d'un sentiment touchant; il s'intitule « *Mes Amours pour Avi-*

---

59. Castil-Blaze (Cavaillon, 1784; Paris, 1857), critique musical au *Journal des Débats*, a composé quelques chansons provençales d'un ton assez vif. « Je n'attache de prix qu'à mes œuvres provençales », disait-il... Sans être d'un vrai poète elles ont une certaine valeur pittoresque et réaliste. Glaup, pseudonyme de Giéra, appelé « Lou Felibre ajougui », le Félibre joyeux, a composé quelques chansons gaies. T. Poussel, docteur en médecine d'Avignon, n'a rien laissé de particulièrement intéressant.

60. *La Cité des Hommes* (1835); *La Mort de Faust et de Don Juan* (1836).

61. *Le Camp des Croisés* (1838); *Mlle de Lavallière* (1842).

62. *Les Philosophes baptisés* (1845); *Deux hommes* (1849).

gnon » et Dumas en accompagnait la publication d'une note ainsi conçue :

« On me pardonnera, je pense, ces strophes provençales. Chaque mot est un souvenir d'enfance. Je n'ai pu résister au bonheur de parler la langue des *Trouvères* de Provence. Tout cela vit encore sur les lèvres des femmes avec tout le génie de ce peuple, l'amour et la poésie. »

De telles excuses ne font pas évidemment de Dumas un défenseur de l'indépendance linguistique de la Provence, mais au moins témoignent-elles de la sincérité de ses sentiments.

Ces mêmes sentiments, on les retrouve tout le long de ce volume, où Dumas nous apparaît comme une sorte de Brizeux provençal. C'est le souvenir d' « un mot dans la rue » dit par une femme d'Avignon :

> Ce doux gazouillement des patois provençaux
> La langue des baisers reçus dans nos berceaux...[63]

C'est une défiance instinctive à l'égard de Paris :

> Qu'as-tu fait de Chénier, qu'as-tu fait de Gilbert ?
> Tu vois bien qu'il suffit qu'on soit un grand poète;
> L'un à ton hôpital et l'autre ta charrette...[64]

C'est par contre une conception idéale de la Provence et de ses habitants.

> Les hommes y sont bons, les femmes y sont belles,
> Avec de beaux enfants répandus autour d'elles,
> Et Dieu nous a pétri des visages humains,
> Harmonieux et purs comme des chants romains...[65]

et parmi tant d'autres vers où s'exprime le regret et l'amour patriotique d'Adolphe Dumas, il est deux poèmes spécialement intéressants; une épître assez dure adressée à Jean Reboul, où il lui reproche de vouloir s'élever à la grande poésie, en méprisant le peuple dont il est sorti, d'imiter Byron et Lamartine, au lieu

---

63. V. *Provence*, II.
64. *Ibid.*, t. I, A. M. Victor-Hugo.
65. *Ibid*, t. II. A. M. Méry, à Marseille.

de créer une poésie vraiment populaire[66]. Il y a dans ces vers un sentiment véritable de la littérature du peuple et ce sera de façon toute naturelle que Dumas reconnaîtra en Mistral le poète qu'il attendait. Par malheur les reproches que Dumas faisait à Reboul retombaient cruellement sur sa propre tête. On s'en aperçoit bien à lire le second des poèmes auxquels je faisais allusion et qui s'appelle « Une fille du peuple », et c'est, si l'on veut, une première idée de Mireille mais c'est ici que l'on peut bien mesurer l'abîme qui sépare à cette époque les poètes qui parlent de la Provence en français et ceux qui prennent la belle résolution de la célébrer en son langage naturel, parce que seul il convient à la description des mœurs rustiques. Il nous suffira de citer quelques vers :

Rose est née un beau jour dans un bourg de Provence
Comme un fruit de la terre et de la Providence;
Elle n'a pas vingt ans, elle vit à demi
De travail tous les jours, de bal tous les dimanches,
Dans un amas perdu de trente maisons blanches
Entre Avignon et Saint-Remy.
Rose n'a pas vingt ans, elle vit sans culture
Et riche, comme on dit, d'une belle nature;
Son cœur qui se réveille à ses premiers penchants
S'incline innocemment comme l'herbe s'incline...

Nous pouvons ne pas aller plus loin; que l'on se rappelle en regard le portrait de Mireille au premier chant du poème mistralien. La même impression est largement confirmée par le poème suivant, qui chante les blés, c'est-à-dire le réveil des moissonneurs, leur départ, le travail, les glaneuses, la soirée. L'idée était excellente et Mistral en fera le huitième chant de *Mirèio*. Mais le français ne pouvait servir à son expression, quand même Adolphe Dumas eût été un grand poète. A tout le moins fut-il un poète sincère; et son volume se termine par un cri touchant :

O Provence, ô Vaucluse, ô ma verte Arcadie,,
O mes premiers soupirs sans doute et mes derniers,
Je mourrais, je mourrais, si vous m'abandonniez;
J'ai le mal du pays comme une maladie...

---

66. V. plus haut, IIe partie, ch. II.

Tel, cet Adolphe Dumas est chargé, en 1856, par le Ministre de l'Instruction publique, Hippolyte Fortoul[67], de recueillir les chants populaires de Provence. Il débarque en Avignon, tombe en plein Félibrige et tout de suite s'enthousiasme. Ce choix de Fortoul, ce voyage, cet enthousiasme, tout cela fait partie de l'admirable chance de Mistral, car Adolphe Dumas allait être à Paris, auprès de Lamartine, du monde littéraire, de l'Académie, le protecteur naturel de *Mirèio*.

Mistral, dans ses *Mémoires*, nous a raconté sa première entrevue avec Adolphe Dumas :

« En 1856, lors de la sainte Agathe, fête votive de Maillane, je reçus la visite d'un poète de Paris que le hasard (ou plutôt la bonne étoile des Félibres), amena, à son heure, dans la maison de ma mère. C'était Adolphe Dumas, une belle figure d'homme de cinquante ans, d'une pâleur ascétique, cheveux longs et blanchissants, moustache brune avec barbiche, des yeux noirs pleins de flamme, et, pour accompagner, une voix retentissante, la main toujours en l'air dans un geste superbe. D'une taille élevée, mais boiteux et traînant une jambe percluse; lorsqu'il marchait, on aurait dit un cyprès de Provence agité par le vent.

« C'est donc vous, Monsieur Mistral, qui faites des vers provençaux? me dit-il tout d'abord d'un ton goguenard en me tendant la main.

« Oui, c'est moi, répondis-je, à vous servir, Monsieur!

« Certainement, j'espère que vous pourrez me servir. Le Ministre, celui de l'Instruction publique, M. Fortoul, de Digne, m'a donné la mission de venir ramasser les chants populaires de Provence, comme *le Mousse de Marseille, la belle Margoton, les noces du Papillon*, et, si vous en saviez quelqu'un, je suis ici pour les recueillir.

« Et en causant à ce propos je lui chantai, ma foi, l'aubade de *Magali*, toute fraîche arrangée pour le poème de *Mirèio*. Mon Adolphe Dumas, enlevé, épaté, s'écrie : « Mais où donc avez-vous péché cette perle? »

« Elle fait partie, lui dis-je, d'un roman provençal (ou plutôt

---

67. V. plus haut, 1re partie, ch. II.

d'un poème provençal en douze chants), que je suis en train d'affiner.

« Oh! ces bons Provençaux! Vous voilà bien toujours les mêmes, obstinés à garder votre langue en haillons, comme les ânes qui s'entêtent à longer le bord des routes pour y brouter quelque chardon. C'est en français, mon cher ami, c'est dans la langue de Paris que nous devons aujourd'hui, si nous voulons être entendus, chanter notre Provence, écoutez ceci. »

Et Dumas cite à Mistral quelques pauvres vers de sa composition; Mistral à son tour lit quelques passages de son poème; Dumas est conquis.

« Ah! si vous parlez comme cela, dit-il, je vous tire mon chapeau. »

Et Dumas fut si bien conquis que deux ans après, le poème achevé, il se chargeait de présenter l'œuvre et son auteur à Lamartine.

« Au soleil couchant, dit le grand poète[68], dans un petit jardin grand comme le mouchoir de Mireille, je vis entrer Adolphe Dumas, suivi d'un beau et modeste jeune homme, vêtu avec une sobre élégance, comme l'amant de Laure, quand il brossait sa tunique noire et qu'il peignait sa lisse chevelure dans les rues d'Avignon. C'était Frédéric Mistral, le jeune poète villageois, destiné à devenir, comme Burns, le laboureur écossais, l'Homère de la Provence. »

Dumas ne se contentait point de mettre Mistral en rapports avec Lamartine; il écrivait dans la *Gazette de France* (26 août 1858) :

« Je veux être le premier qui aura découvert ce qu'on peut appeler dès aujourd'hui le Virgile de la Provence, le pâtre de Mantoue, arrivant à Rome, avec des chants dignes de Gallus et de Scipion. On a souvent demandé pour notre beau pays du Midi deux fois romain, romain-latin et romain-catholique, le poème de sa langue éternelle, de ses croyances saintes et de ses mœurs pures. J'ai le poème dans les mains, il est signé Frédéric Mistral, du village de Maillane, et je le contresigne de ma parole d'honneur que je n'ai jamais engagée à faux. »

---

68. *Cours familier de littérature*, XLe entretien.

Ce fut là le plus beau moment d'Adolphe Dumas, la fin de sa vie fut tourmentée par une bronchite tenace, qui devait l'emporter jeune encore; il alla dans un hameau de pêcheurs, près de Dieppe, pour respirer l'air de la mer, et c'est là qu'il mourut, le 15 août 1861. Son frère Charles le fit ensevelir à Rouen où il habitait; ainsi fut déçu le vœu que le poète exprimait à la fin de *Provence*, le vœu qu'un ami pieux rapportât quelque jour ses cendres dans le « vallon de Saint-Remy ».

On voit que Dumas n'eut sans doute pas une grande influence sur l'œuvre félibréenne, qui était commencée avant lui et qu'il ignorait avant 1856, mais qu'à tout le moins eut-il le grand mérite de la comprendre, si mal préparé qu'il y fut.

Et même il la comprend si bien que ses poésies provençales sont loin d'être dépourvues de valeur. Elles ne sont point très nombreuses, parce que Dumas ne cultiva guère la poésie provençale que pendant quatre ans, mais elles ont une perfection littéraire, qu'il est rare de trouver dans les œuvres félibréennes, à part celles de Mistral, d'Aubanel ou de Roumanille. On sent que Dumas a été formé à l'école de la poésie française, qu'il sait toutes les ressources du vers classique et romantique. Comme tel il est d'un excellent exemple technique aux jeunes gens d'Avignon.

Il y a dans ses vers une certaine grâce mélancolique; les regrets de son pays, qu'il avait exprimés déjà dans ses vers français, prennent en provençal un accent particulièrement touchant; il y a aussi un grand sentiment de foi catholique, d'une foi, qui est, aussi bien qu'une croyance, une tradition de famille, et à laquelle on a de la sorte une raison double de rester attaché; en même temps le sentiment de l'antiquité grecque, qui n'est pas en contradiction, mais bien plutôt en harmonie avec cette foi chrétienne, la culture antique s'unissant dans une âme méridionale à la tradition catholique sans aucune difficulté; de même que Mistral se proclame « l'humble écolier du grand Homère », Dumas appelle Homère « le Provençal de l'Asie[69] »; et converti

69. « Ei lou Prouvençau de l'Asio... » *Oumèro*, v. *Un liame de rasin*.

par Mistral, il a maintenant le vrai sentiment de la poésie populaire :

Dins lou pople i'a rèn de bas,
Ni cant ni festo, ni riboto...

Despièi li pan de l'Evangilo,
Lou paure manjo ce que i'a,
Lou la de cabro e lou caiat,
E li castagno de Virgilo.

Aco's per tu, bon Roumaniho,
E, bon Mistrau, acò's per tu,
E lou pople emé si vertu
Vous pagara voste engenio...[70]

Enfin pourrions-nous oublier la strophe d'Adolphe Dumas que Mistral a rendue célèbre en l'inscrivant comme épigraphe à la première page de son *Calendau* :

Li vagoun, dins de canestello
Carrejon tout e lèu, lèu, lèu,
Mai carrejon pas lou soulèu,
Mai carrejon pas lis estello...[71]

En somme Dumas n'aurait-il eu aucune sorte de valeur poétique, ce serait déjà pour lui une jolie gloire que d'avoir le premier révélé *Mirèio* à Lamartine, à tout le public lettré et que d'avoir fourni à *Calendau* une épigraphe très significative.

Mais pour mériter un tel destin, il fallait être un poète, un vrai poète; Adolphe Dumas était ce vrai poète; malheureusement

---

70. « Dans le peuple il n'y a rien de bas — Ni chant, ni fêtes, ni ribote — Depuis les pains de l'Evangile — Le pauvre mange ce qu'il y a — Le lait de chèvre et le caillet — Et les châtaignes de Virgile — Cela est pour toi, bon Roumanille, et, bon Mistral, c'est pour toi — Et le peuple avec ses vertus — Vous payera votre génie. »

71. « Les wagons dans les corbeilles — Charrient tout et vite, vite, — Mais ils ne charrient pas le soleil — Mais ils ne charrient pas les étoiles. »

pour lui et pour nous il fut égaré par le romantisme, qui le jeta vers le drame historique et le poème philosophique, lui qui pouvait et devait aborder seulement l'élégie et la géorgique, il fut trahi par le langage français, qui ne pouvait à cette date fournir un vocabulaire suffisant aux sentiments rustiques et méridionaux qui débordaient de son grand cœur.

CHAPITRE III

La Jeunesse de Mistral. — Mirèio.

I

Mais plus haut que tous ces jeunes courages qui se dressent pour restaurer la vieille langue du Midi on voit dès ce moment s'élever, auréolé d'une lumière déjà plus vive, le front d'un jeune homme de Maillane, qui se nomme Frédéric Mistral[1]. Cet ascendant tous, sans bien se l'expliquer, l'éprouvent dès cette date : les jeunes poètes ont beau respecter le vieux Bellot, « le Nestor de la poésie provençale », où ce Crousillat et ce Roumanille, de sens net et de sûre conscience, ils ont à leur endroit les sentiments de déférence que l'on a pour le passé. C'est Frédéric Mistral qui pour eux inaugure les temps à venir. C'est lui que l'on choisit pour ouvrir et pour fermer par deux poèmes significatifs le recueil collectif « Li Prouvençalo », c'est de lui que Saint-René Taillandier dit en son « Introduction » : « Si cette école s'organise avec suite et produit d'heureux fruits, ce sera en grande partie à la sollicitude de M. Mistral qu'en reviendra l'honneur. » C'est lui dont la *Revue Méridionale*[2] dit déjà : « Voilà le poète national, c'est lui qui chante la Provence et qui mène le chœur des modernes Troubadours. S'il est vrai qu'il y

---

1. Je ne puis songer ici à donner une bibliographie de tout ce que l'on a publié sur Mistral. Cette bibliographie a été dressée d'une manière très scrupuleuse par M. G. Lefèvre : *Bibliographie mistralienne;* Marseille, Ruat, 1903. V. aussi : *Le Cinquantenaire de Mirèio*, du même auteur. Notes bibliographiques et iconographiques; Marseille, Ruat, 1909.

2. V. IVe partie, ch. III.

ait de l'avenir et de la vie en cette langue qui s'honore d'être parlée par vous, — et on le croit volontiers quand on vous écoute, — eh! bien c'est vous, vous surtout qui la garderez de mourir! »

Or à cette époque Mistral n'a que vingt-deux ans[3] et si au Congrès d'Arles et d'Aix, son génie classique et sobre est éclipsé par la foule des médiocres et par le tapage des déclamateurs, il garde tout son ascendant sur ses amis d'Avignon, même dès avant d'avoir achevé *Mirèio*.

Cependant ce jeune homme, qui, sorti du lycée, licencié en droit, se retire au mas paternel pour y écrire un poème en douze chants dans une langue qui semble condamnée, ce jeune homme dont sourient peut-être ses camarades qui s'orientent vers des carrières honorifiques ou lucratives, d'où vient-il, quel est-il, comment fut-il armé pour la tâche qu'il se propose, c'est là ce qu'il importe à présent de savoir.

C'est là ce qu'il nous a dit lui-même. Quel que soit le nombre des articles consacrés à Mistral, rien ne saurait valoir, pour comprendre sa formation, la lecture de ses « Mémoires ». Il a découragé d'avance les biographes de sa jeunesse, et s'il ne s'agissait que de la conter, je me tairais modestement, en renvoyant le lecteur à ces pages admirables de couleur et de simplicité, vrai miroir d'un pays et d'une race; j'ai simplement l'intention de crayonner ici, si prétentieux que soit ce dessein,

---

3. Né le 8 septembre 1830. — Bien que nous ne croyions guère à l'intérêt de ces documents dont on abuse trop souvent, copions ici pour mémoire l'acte de naissance du poète : « L'an mil huit cent trente et le dix septembre, par devant nous, Jean Simian, maire, officier de l'état civil, de la commune de Maillane, canton de Saint-Remy, arrondissement d'Arles, département des Bouches-du-Rhône, ont comparu le sieur François Mistral, propriétaire-agriculteur, âgé de cinquante-huit ans, domicilié en cette commune, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né au dit Maillane, le huit courant, à trois heures de l'après-midi, de lui déclarant et de Marguerite-Adélaïde Poullinet, son épouse, âgée de vingt-sept ans, et auquel enfant il a déclaré vouloir donner les prénoms de Joseph-Etienne-Frédéric, les dites déclarations et présentations faites en présence du sieur Jérôme Deville, propriétaire, âgé de cinquante-six ans et Joseph Fougasse, aussi propriétaire, âgé de trente-neuf ans, tous les deux domiciliés au dit Maillane et ont, le comparant et les témoins, signé avec nous le présent acte de naissance après leur en avoir donné lecture. — Signés : F. Mistral, Deville, Fougasse et J. Simian. »

quelques notes en marge de ses récits, qui nous conduisent du mas du Juge à la maison de la rue Ville-Lévêque où Lamartine salue en *Mirèio* le poème épique de la Provence.

Maillane, dit Mistral, dans une chanson qu'il fit pour son village[4], tire son nom du mois de mai. Il nous plairait de le croire, car ce mois de mai, qui s'épanouirait ainsi dans le nom de Maillane, devait voir en 1854 l'éclosion du Félibrige, fleur de la terre provençale, et le mois de mai fut consacré par les Romains au culte des aïeux, par l'église à celui de la Vierge Marie, dont Mireille est sans doute un des noms, déformation populaire de l'hébreu Myriem.

Toutefois le poète semble avoir renoncé lui-même à cette gracieuse étymologie, en rattachant le nom de Maillane à la tradition romaine, une *villa Malliana* ayant été construite en cet endroit par le Consul Mallianus[5].

Tout le pays au reste est plein de souvenirs romains, et Mistral, au début de ses *Mémoires*, les a largement évoqués, au-dessus de la chaîne des Alpilles, « véritable belvédère de gloire et de légendes ».

Quel inoubliable spectacle pour les yeux d'un enfant intelligent et surtout pour le jeune homme qui plus tard revient à son mas, tout imbibé de lectures classiques! Les grands souvenirs se lèveront pour lui de tous côtés : le consul Caïus Marius, le sauveur de Rome, attendant les Barbares au pied de ce rempart de rochers et dressant les « Antiques » de Saint-Remy comme des trophées de triomphe; le grand aqueduc romain qui menait aux arènes d'Arles les eaux de la fontaine de Vaucluse, plus loin le château fantastique du prince des Baux, bâti sur le roc, les cours d'amour qui s'y tenaient, celles de Romanin, de la Roque-Martine, enfin le souvenir des rois d'Arles enterrés à Montmajour, et celui plus lointain des fées du vallon d'Enfer ou de la montagne de Cordes.

Les souvenirs chrétiens ne sont pas moins grandioses en un tel paysage; d'un côté c'est Avignon élevant sur le rocher des Doms l'éclat de sa Vierge dorée qui domine la masse gigantesque du

4. *Mémoires*, p. 3.
5. V. *Lis Oulivado;* Paris, Lemerre, 1912, p. 229.

Palais des Papes; de l'autre c'est Tarascon, qui dresse dans les airs, aux bords du Rhône, le clocher de l'église dédiée à la bonne ménagère, Sainte-Marthe, — plus loin encore, c'est Arles avec la grande mémoire de Saint-Trophime, sa vieille église romane, son cloître délicieux, enfin après l'étendue miroitante de la Camargue, l'église des Saintes-Maries, rappelant le souvenir de la barque miraculeuse, sur laquelle, d'après la légende, arrivèrent, porteuses de l'Evangile, les Saintes, protectrices de la Provence.

Cette plaine large, que découvrent les yeux du petit Frédéric Mistral, elle est le théâtre immense où les plus beaux mirages apparaissent sans effort. Grave paysage, avec ces lignes de cyprès qui soulignent l'azur, rien n'y borne la pensée; mais rien non plus ne lui permet d'errer à l'aventure; le paysage est vaste, mais il est précis; la chaîne des Alpilles se dresse devant les yeux, réfléchissant le rêve, pour ainsi dire, sur lui-même.

Le paysage a plus d'importance que le village de Maillane; une ceinture de beaux platanes, dont une eau fraîche entretient longtemps la verdure épaisse, autour de maisons rousses, assez banales. c'est l'aspect de plus d'un village provençal. Aussi bien le jeune Frédéric n'y va que le dimanche pour la messe; ce n'est point là qu'il se développe, mais dans sa campagne, au pied des Alpilles, dans ce mas du Juge qu'il habita jusqu'à la mort de son père, en septembre 1855.

Ce mas du Juge, Mistral nous l'a décrit de façon inoubliable[6]. C'est le grand mas classique de la campagne qui se déroule d'Arles vers Avignon « un tènement de quatre paires de bêtes de labour avec son premier charretier, ses valets de charrue, son pâtre, sa servante (que nous appelions la tante) et plus ou moins d'hommes au mois, de journaliers ou journalières, qui venaient aider au travail soit pour les vers à soie, pour les sarclages, pour les foins, pour les moissons ou les vendanges, soit pour la saison des semailles ou celle de l'olivaison. »

C'est là ce qu'il faut noter : Mistral n'est pas un paysan; ce n'est pas le laboureur rêvé par Lamartine, au travail pendant six jours de la semaine, écrivant ses vers le dimanche; Lamartine,

6. On peut en voir des photographies dans J.-Ch. Roux : « Le Cinquantenaire de *Mirèio* »; Paris, Lemerre, 1912.

en le présentant au public, réalisait, nous l'avons vu, son rêve vieux de trente années d'annoncer la naissance d'un grand poète populaire, issu du peuple et resté peuple; Saint-René Taillandier le présentait plutôt comme une sorte de « gentleman farmer »; c'était lui somme toute qui avait raison; le poète lui-même a dissipé sur ce point toute équivoque : « Mes parents, dit-il, des « ménagers », étaient de ces familles qui vivent sur leurs biens, au labeur de la terre, d'une génération à l'autre. Les « ménagers », au pays d'Arles, forment une classe à part : sorte d'aristocratie qui fait la transition entre paysans et bourgeois, et qui, comme toute autre, a son orgueil de caste[7]. »

Sorte d'aristocratie, sans doute, car dans le milieu où se trouve Mistral, il n'y a point de bourgeois, et ces ménagers sont les vrais maîtres du pays; cette allure de chef, ces habitudes d'autorité, qu'il a gardées toute sa vie, Mistral les tient de ses aïeux, de l'éducation qu'on lui a donnée; il a dès l'enfance le sentiment que plus tard il sera le « maître ». Cela suffit pour expliquer son ascendant futur; il n'est pas besoin de remonter à de prétendus Mistral de Montdragon, originaires du Dauphiné et dont le pendentif de Valence serait le tombeau. Rien ne prouve une telle filiation; notre poète peut s'en passer ainsi que d'interprétations héraldiques, plus ou moins fantaisistes[8]. Somme toute à côté de Roumanille qui est le fils d'un jardinier, et qui doit pour vivre se faire professeur dans une petite institution, de Tavan, qui, lui, est le vrai paysan, travaillant au jour le jour, d'Anselme Mathieu, qui finira dans la misère, Mistral est, avec Aubanel, le seul poète d'Avignon, qui fasse figure de rentier. Cette indépendance pécuniaire, qu'il conservera pendant toute sa vie, lui permettra de faire œuvre d'art sans aucun souci de profit et d'émettre sans restriction toute sa pensée.

De son père et de sa mère et de leur mariage biblique Mistral a parlé dans les termes les plus touchants; au reste le Maître Ramon de *Mirèio*, n'est-ce pas François Mistral? Il est le maître, le père, respecté de tous; quand le petit Frédéric le connaît, il a déjà soixante ans, puisqu'il s'est marié en secondes noces à cin-

7. *Mémoires*, p. 4.
8. *Ibid.*, p. 5.

quante-cinq ans; à la majesté paternelle s'ajoute celle de l'âge; d'ailleurs c'est sur ses vieilles, mais robustes épaules que repose la sécurité de la famille; quand le père meurt, c'est la division, le partage de biens; Mistral doit quitter le mas avec sa mère pour aller habiter Maillane.

Il ne nous a point caché la grande influence de sa mère sur la formation de son âme; s'il n'a point parlé d'elle aussi longuement que de son père, c'est sans doute que l'émotion et une sorte de tendre pudeur l'en ont détourné, mais à travers toutes ses pages on sent palpiter ce grand amour filial; à la mort du père, ils se retrouvent tous les deux, le fils et la mère, dans la vieille maison de Maillane; ils y demeurent ainsi trente ans, dans la plus tendre intimité, jusqu'au moment où Mistral se marie[9] et pour son nouveau foyer fait bâtir une demeure en face de la vieille « maison au lézard ».

Sa mère a une âme de poète; elle sait les histoires du vieux temps et les lui conte; elle lui apprend ce nom de Mireille, qu'il n'entend que de sa bouche; elle voit sur le poème nouveau un éclair de lumière qui l'éblouit[10], elle comprend son fils, et, toute ignorante qu'elle soit, l'encourage dans sa tâche de poète; enfin elle a autour d'elle une extraordinaire famille d'originaux, prêts au plaisir, qui racontent au jeune Frédéric les histoires les plus pittoresques.

Toute sa petite enfance en est nourrie : contes de grand'mère, sornettes de bonne femme, histoires de veillées; tout cela prend sa place dans la mémoire du petit homme éveillé, qui ne perd pas une parole. Il sait toutes les légendes de la plaine d'Arles, et toutes les histoires de la famille, il sait les noms des cultures et des instruments de culture, il connaît tout ce qui se dit aux champs sur les plantes, les arbres, les animaux, il écoute, en frémissant, les récits fantastiques où les revenants et les sorciers jouent leur rôle affreux et drolatique; il ne faudra pas nous étonner si plus tard nous retrouvons tout cela dans *Mirèio*[11]. En

---

9. En 1876.

10. V. *Mémoires*, p. 316.

11. V. le chant VI de *Mirèio* où se retrouvent la plupart des légendes contées à Mistral pendant son enfance. Cf. *Mémoires*, p. 49.

vérité Mistral n'eut rien à inventer; son génie fut de prêter de l'ordre et de la majesté au chaos des traditions populaires; mais dans ces traditions il n'avait qu'à faucher pour avoir sous la main la plus belle moisson poétique. S'il n'est rien qui dans ce poème ne vive aux yeux éblouis du lecteur, c'est que tout en effet a vécu de la vie la plus intense, et c'est que ce poème est le moins artificiel qui soit, puisque tout le mas du Juge s'y dresse à jamais avec ses blés, ses mûriers, ses valets de ferme, ses jolies filles, son maître et son âme enfin.

Et son âme, elle est parfumée tout entière d'une religion rustique : l'amour de la terre et l'amour du Seigneur qui la bénit et la féconde, voilà le fond de ces âmes paysannes et catholiques. Pas un doute n'effleure la foi de ces bonnes gens; ce ne sont point des bigots, mais ils croient fermement à l'Eglise, qui dirige leur vie du baptême à la tombe; ils vont à la messe le dimanche, à l'église de Maillane, ils célèbrent les fêtes voulues, ils s'endorment dans la paix du Seigneur. En outre ils ont le culte des Saints locaux, saint Gent du Bausset ou les Saintes-Maries, plus lointaines, mais célèbres dans tout le terroir[12].

Si Mistral conduit Mireille aux Saintes-Maries, ce n'est pas un artifice pour nous décrire la Crau et la Camargue, c'est parce que l'élan de sa foi naïve doit y porter naturellement la jeune paysanne.

Maître François Mistral a vu la Révolution, il a été soldat de l'Empire, mais rien de ce qu'il a vu n'a ébranlé sa calme assurance; rentré au pays il reprend le travail interrompu et le chemin de l'église rouverte au culte; de la Révolution il garde le souvenir de quelques bonnes réformes au début, puis celui de sanglantes orgies; et quand le jeune Frédéric un moment se laisse enthousiasmer par la République de 48, il lui fait de paternelles remontrances[13]. D'ailleurs aucun sectarisme dans un

---

12. Mistral, avant de décrire les Saintes-Maries, y fait un pèlerinage. (V. *Mémoires*, ch. XIV), en 1855.

13. Mistral, *Mémoires*, p. 161. Mistral a eu pour son père la plus grande vénération; il l'indique dans ses *Mémoires;* en 1860 (3 juillet) il écrit à Louis Roumieux, de Nîmes, à propos de la mort de son père : Tu as vu partir le tien, j'ai vu partir le mien et ils se ressemblaient. Comme elle est belle, et

esprit aussi droit, le plus tranquille bon sens, nul souci des choses de la politique, qui n'arrivent au mas du Juge qu'avec un son bien affaibli.

Telle est l'atmosphère du vieux mas, mais surtout il faut noter qu'on n'y entend point un mot de francais, sauf quand vient en visite quelque « Monsieur ». Le Provençal est la langue de tous, celle du maître comme des serviteurs; un enfant ne saurait avoir dans ces conditions les sentiments d'un petit citadin, qui se rend compte que seul le peuple parle provençal et que par conséquent ce doit être une langue inférieure au français. Ajoutez que c'est le provençal le plus pur, le moins contaminé de gallicismes, le plus riche en termes rustiques, la seule langue, somme toute, dans laquelle on puisse à cette époque parler des travaux champêtres, si bien qu'il y aura correspondance parfaite entre le sujet et la langue choisie par le jeune poète de *Mirèio*, si bien que pour faire un vrai poème provençal il faudra choisir un sujet rustique comme pour faire un vrai poème rustique en Provence il faudra choisir la langue provençale.

Et considérons aussi que Mistral naît en 1830, c'est-à-dire s'éveille à la vie en 1840, à la vie littéraire en 1850, que c'est justement l'époque où le provençal va se trouver en contact avec le français et avant de reculer luttera contre lui, que c'est l'époque où le mouvement savant, le mouvement ouvrier, le mouvement dialectal que nous avons étudiés, exercent sur les esprits toute leur influence, et convenons que le pays, la famille et le moment où naît Mistral conspirent également à faire de lui le grand poète provençal qu'il est devenu.

Son enfance n'eut rien d'extraordinaire; il ne s'agit point ici d'un jeune prodige : Frédéric n'est pas dans un milieu intellectuel où l'on se ferait gloire d'une précoce intelligence; c'est un libre garçon, un peu sauvage, qui cause avec les laboureurs et les moissonneurs et par dessus tout a la pratique de l'école buissonnière. Une escapade d'enfant, cela n'est que très ordinaire, si ordinaire que la chose a son mot. Le « plantié » que narre

---

franche et douce cette génération de vieillards; sous son humble veste et au travers de son parler rustique, comme ils sentaient leur bon (coumo ressentien lour bon). » Lettre communiquée par Mme de Chevigné-Croisset.

le poète avec beaucoup d'esprit ne saurait être le signe d'un caractère plus indépendant que celui d'un autre gamin[14].

Cependant les parents de Frédéric avaient pour lui de l'ambition; ils tenaient à faire de leur fils un lettré, et tel qui s'élève contre l'instruction obligatoire oublie trop volontiers combien d'hommes éminents sont sortis par là même du peuple, qui peut-être y seraient toujours restés enfouis. Si Maître François Mistral n'avait eu d'autre ambition pour Frédéric que de lui mettre la main à la charrue, la Provence attendrait encore son grand poète et ne l'aurait probablement jamais eu, car le temps unique de cette éclosion a fui, hélas! sans retour.

Donc on voulut mettre Frédéric au latin, mais pour ne point trop s'éloigner de la maison paternelle, on le confia aux bons soins d'un extraordinaire M. Donnat, qui avait établi dans les ruines de l'abbaye de Saint-Michel-de-Frigolet la plus risible pension qui se puisse imaginer; il faut lire Mistral lui-même pour en avoir quelque idée. Notre écolier de dix ans n'y apprit quoi que ce soit, mais il était en pleine « Montagnette » au pays des thyms, devant le paysage du Rhône et de la plaine arlésienne qui va jusqu'aux horizons de la Méditerranée, et toute cette lumineuse splendeur pénétrait lentement dans son âme pour l'illuminer à jamais.

Soixante ans plus tard, le poète, évoquant ses souvenirs, respire encore le parfum de ces collines sauvages, il s'écrie : « L'odeur de la montagne, dès qu'il faisait du soleil, nous rendait ivres. »

Mais cette ivresse juvénile n'était point seulement physique. Dans ce vieux couvent abandonné il semble que flottent encore des parfums d'encens et des murmures de prières. Sur les murs de la chapelle de vieilles fresques « représentent l'enfer, ses flammes rouges, ses damnés et ses démons armés de fourches et le combat du diable contre le grand archange ». Tous les jours les élèves y entendent la messe; le dimanche aux vêpres la jolie voix claire du petit Frédéric, qui faisait le solo dans les motets, enchantait les campagnards.

---

14. *Mémoires*, p. 53.

A lire les pages où Mistral décrit cette solitude embaumée et mystique on comprend mieux le mysticisme lumineux de *Mirèio*.

« O arome! s'écrie-t-il, ô clartés! ô délices! ô mirage! ô paix de la nature douce! Quels espaces de bonheur vous avez ouverts sur ma vie d'enfant. »

L'année suivante Mistral, après avoir lu une description de la Chartreuse de Valbone, s'échappe de son pensionnat d'Avignon avec l'intention d'aller frapper à la porte de la Chartreuse.

Car la pension Donnat avait croulé bien vite, Mistral n'y était resté que deux ans; alors on avait dû mettre l'enfant dans un pensionnat d'Avignon, que tenait M. Millet.

Cette fois c'était la ville et c'était la prison. Avignon était alors une ville triste, encore déchirée par les passions politiques; rue Pétremale le vieux pensionnat avait un aspect presque misérable: on n'y mangeait que des carottes; et M. Millet était un gros homme rude et crasseux. Pourtant, natif de Caderousse, il admirait l'abbé Favre et son poème et se laissait aller à des citations de son auteur favori; c'était là de quoi satisfaire le petit Frédéric, qui d'ailleurs faisait en même temps connaissance avec Virgile. Au fait l'atmosphère d'Avignon était tout imprégnée de poésie; tout à côté du pensionnat Millet se trouvait la chapelle Sainte-Claire où le 6 avril de l'an 1327 Pétrarque aperçut Laure pour la première fois.

La bonne chance de Mistral voulut mieux encore; après sa première communion on le mit chez M. Dupuy qui tenait un autre pensionnat, au quartier du Pont-Troué, et de là on le menait suivre avec ses camarades les cours du lycée d'Avignon. C'est chez M. Dupuy qu'arrivait de Nyons, à cette date, le jeune Joseph Roumanille, en qualité de professeur. Nous avons raconté[15] comment un dimanche, à vêpres dans l'église des Carmes, Roumanille saisit un papier que crayonnait en cachette le jeune écolier, traduction provençale des psaumes de la pénitence; on devine la joie du Maître et de l'élève, devenus dès lors deux amis, qui devaient bientôt se jurer de travailler ensemble à la grande œuvre qui les appelait; nous avons dit comment chez

15. V. plus haut, IVe partie, ch. II, et Mistral. *Mémoires*, p. 115.

M. Dupuy arriva peu après de Château-Neuf un gamin de seize ans, Anselme Mathieu, qui devait prendre place parmi les Sept de Font-Ségugne.

En dépit de ce goût précoce pour la poésie provençale, Frédéric Mistral ne fut pas un écolier révolté, résistant farouchement, comme on l'a dit trop souvent, à la culture universitaire. Ce fut un bon élève qui remportait de très honorables succès. Lui-même s'en est vanté; il a évoqué sa mère à la distribution des prix du lycée d'Avignon recueillant dans son tablier le trophée glorieux de ses couronnes. Les palmarès[16] confirment ces renseignements; il n'est point d'année où Mistral n'ait remporté prix ou accessits. Toutefois il est curieux de noter qu'il réussit mieux dans l'étude des langues anciennes que dans celles du français; il triomphe spécialement en vers latins.

Le 18 août 1847 il est bachelier; écoutons son cri de joie; il écrit à Roumanille[17] :

« Je suis content... Je vais travailler la terre », et il signe : « Votre naïf F. Mistral. »

Cri du petit paysan, qui a souffert dans les écoles, quel que soit son goût pour les choses de l'intelligence et qui d'abord, se

---

16. En 3me, Mistral remporte le 1er accessit de thème latin et de vers latins; le 2e accessit de thème grec; le 3e de v. latine et de Récitation; le 2e prix de v. grecque. En seconde, le 1er prix de v. latine; le 1er accessit de th. latin; en rhétorique, le 1er accessit d'excellence, le 1er accessit de Discours latin, le 2e prix de v. latine et de vers latins. En philosophie, le 2e prix d'excellence, dissertation française et latine; le 2e accessit de physique et chimie.

17. Voici le texte de la lettre :

« Hôtel Petit-Saint-Jean, Nismes, 18 août 1847.

« Chantons Alleluia, Monsieur Roumanille, avec les volées des cloches nimoises. Je suis reçu bachelier. Adieu algèbre, mathématiques, Moyen âge; adieu pour la dernière fois. Oh! si vous voyez comme je suis content!

« J'ai fait tout le tour de Nismes de la joie; c'est, ma foi, une belle ville que Nismes. Avignon n'est rien en comparaison. C'est égal, on n'a pas tort de dire que le bon Dieu est un brave homme. Oh! oh! oh! je suis reçu! Que je suis content! Je vais travailler la terre! Voyez-vous, je suis trop content, je ne puis pas vous écrire davantage; pardon.

« Je pars demain ou après-demain!

« Bonsoir, votre naïf F. Mistral. »

(Lettre communiquée par M. J.-Ch. Roux.)

Voir, dans les *Mémoires*, le chapitre où Mistral raconte son voyage à Nîmes pour son baccalauréat, p. 130.

sentant libre, songe à retourner aux champs. Néanmoins s'il y retourne, c'est muni de cette culture classique qui disciplinera son génie. Ce génie ne fut point étouffé par cette culture; il l'assimila, il en tira, nous le verrons, le meilleur profit. Pour l'instant constatons que Mistral est un lettré, comme Aubanel, Crousillat, Roumanille, Anselme Mathieu lui-même malgré son incorrigible paresse.

Cet Anselme, Mistral devait le retrouver à Aix, nous l'avons dit, prenant sa licence d'amour, non point sa licence en droit. Car, après une année passée à Maillane à faire peu de chose, et surtout de la politique (c'était l'hiver de 1848), Frédéric fut envoyé à Aix par son père, un peu inquiet de le voir errer de la sorte, inoccupé.

Au fait ce séjour ne pouvait être désagréable au jeune homme et ne devait point nuire à sa vocation. L'étude du droit romain était alors la forte base des études juridiques; ce n'était point, je pense, pour déplaire au lauréat en version latine du lycée d'Avignon. D'ailleurs les loisirs étaient larges, et Mistral savait en user.

La ville d'Aix avec ses grands platanes, avec ses vieux hôtels, ses fontaines mélancoliques, ses églises dorées par le soleil, entretenait le jeune poète de Maillane d'un passé charmant et glorieux. Sous les platanes du Cours Mirabeau il pouvait évoquer le souvenir du grand orateur qui parlait en 1789 des droits de la nation provençale[18]; au bout de cette noble promenade, rendez-vous habituel des Aixois, s'élevait la statue du roi René, dernier roi de Provence, protecteur des artistes et des poètes. L'Eglise Saint-Jean-de-Malte, d'un gothique charmant, éveillait dans la mémoire les souvenirs du Moyen âge mystique et guerrier; dans la cathédrale de Saint-Sauveur, Frédéric entendait le jour des Rois jouer la marche célèbre si populaire dans toute la Provence et toutes sortes de Noëls provençaux; dans la vieille bibliothèque léguée à la ville par le Marquis de Méjanes il lisait avec attention l'histoire et les œuvres des Troubadours[19], il étu-

---

18. V. à ce sujet la Ire partie, ch. II.

19. Il reproche à Louis Roumieux, de Nîmes (5 sept. 1859), d'avoir écrit *oucèu* au lieu de *aucèu*, et il lui dit : « Fouille tous les troubadours proven-

diait les origines et la grammaire des dialectes du Midi. Il apprenait avec joie que le docteur d'Astros faisait des vers provençaux, que le comte Portalis en avait fait, que le bibliothécaire Diouloufet avait composé un poème sur les vers à soie. Enfin, une année, le jour de la Fête-Dieu il voyait se dérouler la vieille procession instituée par le roi René, avec le Roi de la Basoche, l'abbé de la Jeunesse, la Reine de Saba et les *Chivaux-Frus*. Ce spectacle devait rester longtemps vivant dans son esprit, et quinze ans après lui inspirer le Chant dixième de *Calendau*.

Ainsi dans le noble silence de la ville d'Aix, ancienne capitale de la Provence, le jeune villageois de Maillane, sentait se former en lui, peu à peu, la vision historique de la Provence, que les champs de son pays n'auraient pu lui restituer.

C'est alors qu'il compose quelques-uns de ses premiers poèmes, qui paraissent dans le feuilleton de « La Commune », ce journal d'Avignon où Roumanille menait en provençal la bataille politique[20].

Toutefois, s'il faut en croire Eugène Garcin[21], Mistral hésitait encore à cette date entre la forme française et la forme provençale. « Le Mistral d'autrefois, dit-il, avait si peu juré haine à la langue française que les premiers vers qu'il publia, tandis qu'il étudiait le droit à la Faculté d'Aix, ce furent des vers français. Il en parut à diverses reprises, en 1849 et 1850, dans un journal de sa localité; ces vers français, je les ai vus, de mes propres yeux vus. »

Mistral n'a jamais nié le fait et semble même l'avoir confirmé, en avouant la publication d'un chant républicain en vers français qu'il avait écrit lors des événements de 1848[22]. D'ailleurs Roumanille lui-même à cette date fait parfois encore des vers français[23]; nous avons déjà noté son évolution; Roumanille,

---

çaux et aquitains jusqu'en 1789 et si tu en trouves un qui n'ait pas écrit *aucèu* ou *auzel*, je te paie un merle rouge. »

(Lettre communiquée par Mme de Chevigné-Croisset.)

20. V. J. B. Gaut : *Etude sur la littérature et la poésie provençales;* Aix, 1867.

21. V. *Les Français du Nord et du Midi*, p. 30.

22. *Mémoires*, p. 157.

23. V. Ludovic Legré : *Th. Aubanel*, p. 44, et C. Pitollet. Correspondance de Reboul et Roumanille. *R. des langues romanes*, 1912.

comme les poètes-ouvriers, débute ainsi qu'un disciple de Reboul, et l'on dirait aussi que ces jeunes poètes veulent prouver de temps en temps qu'ils pourraient, s'ils le voulaient, écrire dans la langue officielle, cela pour donner plus de valeur au choix qu'ils veulent faire du langage rustique.

Non, il ne s'agit point d'une haine contre le français, d'une farouche guerre d'indépendance; si peut-être quelque idée de fédéralisme entre dans l'esprit de Mistral, ce sera plus tard, à l'époque de *Calendau* et de la *Coumtesso*. Pour le moment il s'agit seulement pour lui comme pour Roumanille de restaurer les droits du provençal et de l'appliquer à son véritable objet, la poésie du peuple, cette poésie qui depuis vingt ans se cherchait sans pouvoir se trouver, parce qu'elle était trahie par une langue trop littéraire, cette poésie que seul Jasmin avait rencontrée, pour avoir employé la vieille langue.

Jasmin[24], ce fut un grand exemple pour ce jeune homme, mais, nous l'avons dit, nul encouragement personnel ne lui vint du poète gascon. Quand il est encore en pension, le petit Frédéric adresse au fameux perruquier « une piécette admirative ». Point de réponse. Quand Jasmin plus tard vient donner en Avignon une séance littéraire, il toise, on le sait, assez dédaigneusement le jeune Roumanille. Mais sa glorieuse carrière, ses succès à Paris, son action sur les foules méridionales, tout cela ne pouvait manquer d'impressionner à cette époque-là ce jeune Frédéric Mistral dont nous connaissons maintenant les origines et l'ambition.

Licencié en droit, le voilà qui retourne au mas paternel, où Maître François Mistral lui dit noblement : « Maintenant, mon beau gars, moi j'ai fait mon devoir, tu en sais beaucoup plus que ce qu'on m'en a appris, c'est à toi de choisir la voie qui te convient, je te laisse libre. » Et libre, Frédéric, « le pied sur le seuil du mas paternel, les yeux sur les Alpilles », jure de relever le sentiment de la race, de provoquer la résurrection de la vieille langue, et de réhabiliter cette langue par le prestige de la poésie.

---

24. Sur les rapports de Jasmin avec les Félibres et Mistral. V. plus haut. IVe partie, ch. I.

A partir de ce moment son histoire se confond avec celle de ces manifestations collectives que nous avons vu se dérouler : publication de « Li Prouvençalo », Congrès d'Arles et d'Aix, fondation du Félibrige à Font-Ségugne, édition annuelle de l'« Armana ».

Cependant si son activité se répand au grand jour, son travail poétique est encore solitaire : dès sa sortie du lycée il a esquissé un poème en quatre chants qui s'appelle « les Moissons »; c'était trouver du premier coup le vrai thème de sa poésie. Mais ce poème ne le satisfait point encore; nous n'en connaissons quant à nous que le *lai de Margaï*, publié dans les « Iles d'Or », et quelques vers cités dans les « Mémoires[25] »; ces vers sont de dix syllabes et ne manquent point d'un certain accent. Mais sans doute l'imitation scolaire était trop sensible; quatre chants évidemment, correspondant aux quatre chants des Géorgiques. Mistral y invoquait la Muse. Un second essai, la « Mort du Moissonneur » paru dans le *Roumavàgi deis Troubaires* avait déjà l'accent juste de *Mirèio;* mais la forme et la prosodie laissaient encore à désirer.

Quelques années plus tard il est dans le vrai chemin; il comprend qu'il faut, en dépit de Boileau, adapter à une pièce rustique et moderne le merveilleux chrétien et laisser de côté les dieux d'un Olympe auquel depuis longtemps les paysans latins ont cessé de croire, et c'est alors l'histoire de Mireille qu'il va dérouler en douze chants.

Nous avons un portrait de Mistral à cette date de 1852; c'est un jeune villageois gêné dans la redingote dont il s'est affublé, mais c'est un villageois dont la physionomie est singulièrement expressive; la chevelure abondante dessine une tête solide, au front élevé; l'œil enfoncé sous l'arcade sourcilière lance vers un but invisible un regard plein de volonté; cette volonté tout l'affirme, le nez fortement indiqué, le menton fermement dessiné, où pointe déjà l'impériale, la pose tendue jusqu'à la raideur[26].

Poète sans doute, mais poète volontaire, qui sera tout aussi

---

25. P. 169.

26. Ce portrait fut crayonné par le peintre J.-B. Laurens, de Carpentras, pour l'*Illustration* (18 septembre 1852), qui reproduisit la physionomie des

bien un homme d'action, tel en ce portrait de jeunesse nous apparaît ce Frédéric Mistral, qui se met à écrire un grand poème rustique, « un soir de semailles, à la vue des laboureurs qui suivaient en chantant la charrue dans la raie[27] ».

II

Ce poème qu'il entreprend d'écrire, pour qui Mistral va-t-il l'écrire? Quels lecteurs peut-il raisonnablement espérer?

Au début de *Mirèio*, il s'écrie, dans un vers fameux :

> Car cantan que per vautre, a pastre e gènt di mas[28]

Ce cri suffit-il à nous donner la mesure de l'ambition de Mistral?

On en a souvent douté; de nombreux critiques ont reproché à Mistral d'avoir écrit une œuvre que le peuple des campagnes était impuissant à comprendre. Saint-René Taillandier, malgré l'amitié qui le liait au jeune poète, rendit ce reproche public dans la *Revue des Deux-Mondes*. « Il n'écrit pas pour les pâtres, disait-il de lui, mais pour les artistes. La traduction a vivement saisi les critiques, le texte provençal n'est pas toujours compris, je ne dis pas des gens du peuple, je dis des hommes même les plus habiles à manier ce langage. Voilà pourquoi le succès de *Mirèio* au lieu d'être signalé à Paris par la Provence, a été, non pas imposé assurément, mais recommandé à la Provence par les suffrages de Paris. N'était-ce pas le résultat contraire qu'aurait dû ambitionner le jeune poète[29]? »

Sans doute il y a du vrai dans ce reproche, mais est-ce à

---

principaux poètes réunis au *Roumavàgi* d'Arles. Il se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de Carpentras. V. sur Laurens, art. de Roumanille. *Armana*, 1856. p. 54.

27. *Mémoires*, p. 194.

28. « Car nous ne chantons que pour vous, o pâtres et gens des mas. » (Chant I, str. 2.)

29. V. *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1859.

dire que Mistral n'ait pas en toute sincérité destiné son œuvre au peuple, tout d'abord? Au peuple. Mais il faut s'entendre sur ce terme. Le peuple auquel songe Mistral n'est pas une plèbe sans culture et sans âme. Il est capable de lire les poètes peut-être, de donner des poètes en tout cas, un Roumanille, fils de jardinier, un Tavan, paysan lui-même, un Eugène Garcin, fils d'un maréchal-ferrant. Dans les villages du Comtat et de la Provence arlésienne, à cette époque, on donne des représentations dramatiques, et c'est la tragédie classique que l'on joue. Nous n'avons pas là-dessus le seul témoignage de Mistral, voici encore celui de Jules de la Madelène, Provençal émigré à Paris, dans un roman, dont Barbey d'Aurevilly fit le plus bel éloge[30].

« En 184... pour la Saint-Quinid, fête de leur paroisse, les paysans de Montalric donnèrent une grande représentation de *La Mort de César*, Depuis quelques années on s'était mis ainsi à jouer des tragédies dans nos villages du Comtat. Pour les fêtes votives on montait des pièces de Racine et de Voltaire : *Zaïre*, *Athalie*, *Brutus et César*, *César*, *Brutus*, *Athalie*, *Zaïre*, on ne sortait pas de là, à Monteux comme à Saint-Didier, à Sarrians comme à Méthamis et à Beaume-de-Venise. Entre toutes ces bourgades c'était une lutte ardente, une émulation sans égale pour bien faire et se surpasser[31]. »

Et voici comment Jules de la Madelène nous peint Espérit, un des paysans qui assistent à la représentation : « Immobile et raide, l'oreille dressée, l'œil éveillé... C'était la première tragédie qu'il entendait de sa vie. La mise en scène, l'intérêt du drame, la solennité des vers le charmaient; il ne se lassait pas d'écouter ces longues périodes retentissantes; il en attrapait à la volée quelques fragments qu'il fixait dans sa mémoire, qu'il agençait entre eux tant bien que mal. »

---

30. V. *Mémoires*, de Mistral, p. 96, et le *Marquis de Saffras*, de Jules de la Madelène; Paris, 1859. Dans une version encore inédite du Ier chant de *Mirèio*, donnée par Mistral à son imprimeur Séguin, et qui est aux mains de M. de Tarascon, le poème est dédié « Au Pople » (Au Peuple). Mistral supprime par la suite cette dédicace pour la remplacer par les vers adressés à Lamartine. V. J.-Charles Roux : *Des Troubadours aux Félibres*. Avignon, Séguin, 1917.

31. Mistral m'indique que, dans son enfance, vers 1840, il assista à une représentation de *Maniclo*, la vieille comédie de Pélabon, qui fit sur son esprit une profonde impression.

Sans doute c'est là dans ce public un être d'exception, mais le fait qu'on représentait avec succès les tragédies classiques dans ces villages méridionaux indique chez ces campagnards un certain goût de la poésie. Spectacle, d'accord, mais spectacle d'un ordre noble et relevé; le peuple de nos jours se plairait mieux au cinématographe. Etait-ce de la part de Mistral une ambition exagérée que d'espérer des lecteurs parmi ces paysans éveillés, auxquels il racontait dans leur langue, une histoire d'amour, qui se passait chez eux et dont tous les éléments étaient empruntés à leur existence quotidienne? Certes il ne pouvait supposer que tout paysan de Provence dût lire *Mirèio*, mais un poète qui écrit en français, combien de lecteurs peut-il compter au sein même d'un public lettré? Et de fait des paysans ont lu *Mirèio*, et l'exemple de Charloun Rieu, de Laforêt, de toutes les vocations populaires suscitées par l'œuvre mistralienne serait là pour le prouver.

La principale difficulté pour le peuple était non pas de comprendre la langue de ce poème, moins savante que celle de *Calendau*, mais de pouvoir lire le provençal. Les principes appris à l'école pour la lecture du français devaient ici nuire plutôt que servir, les lettres n'ayant pas toujours la même prononciation qu'en français, et ce fut jusqu'à ce jour, à mon sens, le principal obstacle au rayonnement populaire de l'œuvre mistralienne, car sitôt que des œuvres provençales sont chantées ou déclamées dans une assemblée populaire, elles pénètrent bien avant dans les cœurs.

Est-ce à dire que Mistral, tout en espérant de façon légitime trouver des lecteurs chez des paysans, se contentait de ce public rustique? Je ne le pense pas. Il nous avoue lui-même qu'il songeait : « Qu'en pensera-t-on en Arles, en Avignon? » Or ceux auxquels il songeait étaient les poètes provençaux et plus spécialement son maître Roumanille, et ses jeunes amis Aubanel, Tavan, Anselme Mathieu, les Giéra. Ceux-là sont des connaisseurs; ils savent admirablement le provençal, et ce sont presque tous des lettrés, formés à l'école de l'antiquité; aucune allusion, aucune innovation, aucune intention, aucune finesse d'exécution ne saurait leur échapper; ce seront les vrais juges de l'œuvre une fois terminée, puisque seuls ils auront la connaissance de la

langue populaire unie au goût littéraire le plus sûr. Ce sont eux que Mistral prend comme juges dès avant d'avoir fini son poème, quand il leur en lit des épisodes[32]. Ce sont eux que Mistral invoque au début de son sixième chant pour se donner du courage, eux qu'il invite à venir « aérer son chemin de leur sainte « haleine », eux, fils du peuple presque tous, mais élite populaire, en somme le vrai public de cette œuvre.

Est-ce tout? Mistral, quoi qu'il en dise, ne voit-il pas plus loin? Ne regarde-t-il point tout de même vers les poètes français, vers les critiques littéraires, vers Paris en un mot? Pas tout de suite sans doute, mais assez vite pourtant.

Dès 1856 nous le voyons faire son premier voyage à Paris, en compagnie de Ludovic Legré, cet ami d'Aubanel dont nous avons prononcé le nom. Il y passe une semaine; il apporte à Adolphe Dumas le manuscrit de son poème, qui dès cette date est presque achevé. C'est alors que Dumas, enthousiasmé, l'annonce à l'opinion publique dans une lettre rendue publique par la *Gazette de France*, et c'est alors que pour la première fois il le conduit chez Lamartine qui le fait asseoir « à sa table d'acajou ».

Lamartine, comme il devait le dire plus tard, aima sa physionomie simple, modeste et douce, il salua en lui « le fils d'une de ces belles Arlésiennes, statues vivantes de la Grèce, qui palpitent dans notre Midi », il écouta, sans enivrement cependant, les quelques vers lyriques que Mistral lui récita, comprenant d'ailleurs que « son génie n'était point là, que le cadre était trop étroit pour son âme[33] »,

Dès lors Mistral a les yeux fixés sur Paris. C'est là, il le sent, qu'il trouvera la publicité nécessaire, les juges les plus hauts et les plus bienveillants, les appréciations les plus flatteuses et les plus éclatantes. A Paris il y a Sainte-Beuve, qui a consacré à Jasmin des articles retentissants, qui a fait à Roumanille des compliments si bienveillants que Roumanille, sur le point de publier *Li Prouvençalo* a songé tout d'abord à lui demander son

32. V. l'allusion à *Mirèio*, dans les vers à Reboul et Canonge : *Armana* de 1856, p. 86.

33. V. Mistral, *Mémoires*, pp. 310-599, et Lamartine : XLe *Entretien*.

patronage avant de s'adresser à Saint-René Taillandier[34]. C'est à Paris que s'est faite la gloire du coiffeur d'Agen, celle du boulanger de Nîmes.

Le boulanger de Nîmes, Reboul, Mistral a les yeux fixés sur lui. Nous l'avons dit, c'est pour lui un grand exemple, c'est aussi un protecteur possible. Dès 1852 Roumanille l'avait invité, sans qu'il pût ou voulût s'y rendre, au Congrès d'Arles; depuis il n'avait cessé de lui envoyer des vers et des lettres pleines de respect; Aubanel agit de même, et Mistral manifeste au vieux poète de Nîmes les mêmes sentiments de déférence[35].

Reboul répond par des encouragements : « Hâtez-vous, dit-il, de fixer dans vos chants le passé et le présent de votre chère Provence, car bientôt tout sera uniforme et l'ennui fera l'office de l'ange exterminateur. Ce monde mourra d'embêtement. » (22 mars 1857.)

L'année suivante Mistral songe à retourner à Paris. Il écrit à Louis Roumieux, le poète de Nîmes, avec lequel il s'était lié récemment :

« La semaine prochaine je pars pour Paris, je vais chercher une préface chez quelque gros bonnet de la littérature[36], si je puis, si je ne puis pas, je retournerai sans, et puis voilà. Toujours est-il qu'il ne faut pas en parler. C'est là que j'aurai besoin de ton coup de main pour A. D...[37]. Tu sais que Reboul est à Paris; si je pouvais le découvrir, cela irait tout à fait bien, mais comment faire dans une si grande ville? » (5 mars 1858.)

---

34. V., à ce sujet, C. Pitollet. *Revue des langues romanes*, t. IV, 1913, art. sur « Aubanel, J. Reboul et Pierquin », p. 51. Sainte-Beuve refuse son patronage en disant : « Je n'ai nulle autorité dans vos gracieux domaines d'Outre-Loire. »

35. V., à ce sujet, les correspondances intéressantes publiées par M. C. Pitollet. Correspondance de Reboul et de Mistral (*Merc. de France*, 1er sept. 1911). Correspondance de Reboul et d'Aubanel (*Merc. de France*, 1er et 16 juillet 1913). Correspondance de Reboul et de Roumanille (*Revue des Langues romanes*, 1911).

36. La lettre est écrite en provençal. « *Gros catau de la litteraturo* », dit Mistral. (Lettre communiquée par Mme F. de Chevigné-Croisset.)

37. Sans doute, Alexandre Dumas, et non Adolphe. Car Mistral n'avait besoin d'aucune recommandation auprès d'Adolphe Dumas; au contraire, la lettre où il remercie Reboul d'avoir parlé de lui à Lamartine et à Alexandre Dumas (v. Pitollet, *Mercure*), indique bien sa préoccupation. Alexandre Dumas avait été un des protecteurs de Reboul. V. plus haut, IIe partie, ch. II.

De fait Mistral part pour Paris, il ne voit pas Reboul, mais Reboul parle de lui à Lamartine ainsi qu'à Alexandre Dumas; à son retour il l'apprend et l'en remercie. C'est alors que Reboul, s'il faut en croire Reboul lui-même[38], lui aurait conseillé de mettre en regard du texte provençal une traduction française[39].

De fait, qu'on le remarque, *Mirèio* est, à ma connaissance, le premier livre provençal, qui porte en regard du texte une traduction française. Certains poètes avaient ajouté à leur volume un modeste glossaire, pour faciliter la compréhension de certains termes; Mistral hardiment traduit son texte en français, et le traduit d'une façon aussi littéraire que possible.

Saint-René Taillandier le faisait remarquer : « Cette traduction, si étrange qu'elle paraisse à première vue, a été composée avec beaucoup d'art pour frapper un public de lettrés; l'étrangeté même n'y nuit pas; c'est ainsi qu'en lisant une version littérale de quelque poème allemand ou anglais, nous sommes tentés de croire que les brusqueries de la forme, les tours forcés et bizarres attestent la vigueur du texte original[40]. »

La remarque est juste de façon générale, un peu amère dans ce cas particulier; tous ceux qui ont lu *Mirèio* dans le texte original concéderont que le poème perd tout de même à la traduction. Quoi qu'il en soit, cette traduction indiquait pour Mistral le dessein bien net de dépasser le cercle de son pays; d'ailleurs dès cet instant lui et ses amis rêvent une renaissance, non pas seulement du dialecte provençal, au sens étroit du mot, mais de la langue provençale, ainsi qu'on l'entendait au Moyen âge, c'est-à-dire, de la langue d'oc. Pour y parvenir il faut que son œuvre puisse se répandre à travers toutes les provinces méridionales; une traduction est donc indispensable, une traduction en français, langue communément comprise et écrite dans toutes les provinces d'oc où le dialecte local est parlé plutôt qu'écrit.

---

38. Il s'en vante dans une lettre à Roumanille (v. *Correspondance*, citée).

39. M. Pitollet, dans une note de cette lettre de Reboul à Roumanille (lettre XXIV), dit que Gelu est le premier à avoir mis une traduction française en regard du texte provençal. C'est une erreur; Gelu a publié des *Chansons provençales et françaises;* Marseille, 1840, ce qui est bien différent, et dans l'édition de 1856 il y a seulement un glossaire et des notes.

40. *Revue des Deux-Mondes. Ibid.*

Mistral d'ailleurs connaît trop bien l'état d'esprit de ses compatriotes pour ne pas comprendre qu'ils n'accueilleront son œuvre avec faveur que si Paris la consacre d'abord; cette consécration, selon l'exemple de Jasmin, il va la chercher auprès de Lamartine d'abord et de l'Académie ensuite. C'était une tactique littéraire qui s'imposait alors; qui donc oserait l'en blâmer? Seulement cette traduction elle n'en dénonçait pas moins le point faible de l'œuvre entreprise; les lettrés ne pouvaient comprendre toute la langue, les paysans ne pouvaient comprendre tout l'art de cet admirable poème. L'étonnant est, malgré cela, que ce poème reste un chef-d'œuvre et qu'il soit devenu populaire.

Mais quelles que soient les intentions postérieures de Mistral, sans doute il ne songe point à son public, quand il entreprend d'écrire *Mirèio*. Est-ce pour lui une œuvre littéraire? Non pas, c'est le chant spontané qui jaillit de sa jeunesse. « Quand je fus délivré, me dit-il, de mes souvenirs d'école, et que, dans le mas de mon père, complètement indépendant de toute relation mondaine, je me fus pénétré de la pensée rustique, c'est alors que, plein de Dieu, je commençai Mireille... Sans avoir jamais fait de plan! Mes personnages vivaient en moi et me déroulaient leur vie, comme si je les avais vus. »

Voilà le secret du chef-d'œuvre, le moment où le critique doit abdiquer, laisser de côté la vaine et froide analyse. Sans doute le terrain était préparé pour la germination d'une telle œuvre, mais le germe, d'où vint-il? Sur toute la terre du Midi, à cette époque, où les conditions de race, de langue, de climat, sont les mêmes, où les mêmes influences peuvent s'exercer de la même façon, il n'est qu'un Mistral. Et lui-même ne put jamais expliquer au juste comment il eut un jour l'audace d'entreprendre un poème en douze chants dans une langue dédaignée. Mais la production poétique défie toute prévision.

---

41. Lettre inédite, du 6 janvier 1904.

III

Sans expliquer plus longuement la genèse de ce poème, — car nous avons, je pense, épuisé l'analyse, — sans nous attarder à conter ce qu'il est, — car il est trop connu pour insister, — voyons simplement tout ce qu'il contient.

Pour écrire ces pages j'ai dû relire ce poème; j'ai tâché d'oublier que j'étais de ce pays, de cette race qu'il glorifiait, qu'à dix-huit ans sa beauté m'avait enivré, que sur les chemins qui vont à Maillane souvent j'avais fait vers le Maître des pèlerinages émus. J'ai voulu le relire froidement. Joie pure d'une telle épreuve; de mon enthousiasme juvénile je n'ai rien à renier. Cette œuvre reste belle, en quelque temps qu'on y revienne. On sent quelque chose en elle qui plane au-dessus des ans écoulés; elle a le son de l'immortalité.

C'est un poème en douze chants comme l'*Enéide*, divisé en strophes comme « la Jérusalem Délivrée », un poème qui a l'air de ne ressembler à rien de ce qui se publie alors dans les villes françaises, un poème dont l'auteur se déclare « l'humble écolier du grand Homère » et qui s'ouvre par une invocation au Christ, né parmi les pâtres, un poème grec et catholique, antique et moderne, semble-t-il, un poème où des bouviers et des moissonneurs parlent dans leur langue, où l'on pleure sur les amours d'un petit vannier.

Simple histoire banale et tragique. Voici un « mas » avec ses laboureurs, ses pâtres, ses mûriers, ses oliviers, ses champs de blé. La fille du Maître, Mireille, une enfant[42], aime un autre enfant[43], qui s'appelle Vincent... Vincent n'est qu'un pauvre tresseur de corbeilles, qui s'en va de ferme en ferme; et c'est le drame éternel; l'amoureux sans argent, est durement repoussé par le père de l'amoureuse, et la jeune fille, désespérée après une

42. « Dans ses quinze ans était Mireille », chant I.
43. « Vincent n'avait pas encore seize ans », chant II.

terrible scène, court aux Saintes-Maries, y arrive après une course folle sous le soleil de Crau et de Camargue, et meurt sur la terrasse de l'église devant la mer, entre les bras de ses parents, qui sont partis à sa recherche.

Deux enfants, dont l'amour naïf est traversé par des forces supérieures, et qui meurent de cet amour, cela peut n'être rien autre chose que « Paul et Virginie ». Mais non, l'ombre de Bernardin de Saint-Pierre ne s'étend point sur ces pages. Mireille n'est pas un poème d'amour, comme on l'a cru trop souvent, peut-être à cause de l'Opéra-Comique, qui, pour les besoins du théâtre, pousse au premier plan l'intrigue sentimentale. Dans le poème l'amour tient peu de place; à part quelques strophes[44] le poète ne s'attarde point à nous décrire les sentiments de Mireille et de Vincent.

Quand il les décrit, il les présente simples et naïfs, un charmant enfantillage, où perce déjà pourtant toute la sérieuse volonté de l'amour. Car l'amour tient sans doute sa place dans ce poème[45], sa place, mais non pas la première place, la première place elle appartient à la Provence. Lamartine l'avait bien senti, quand il s'écriait : « C'est ce pays, qui a fait le poème. La Provence a passé tout entière dans l'âme de son poète. Un pays est devenu un livre. » *Mirèio*, c'est la Provence de Maillane en 1850, c'est-à-dire la Provence rustique, latine et catholique.

C'est la Provence rustique.

De nos jours de noirs bataillons de vignes ont envahi les plaines et les côteaux du Midi, mais au milieu du siècle dernier, la Provence donne, avant toute chose, l'huile et le blé. C'est un pays de grande culture, cette plaine large, qui du pied du Ventoux va jusqu'à la mer ou jusqu'aux collines aixoises. Des champs de blé, des clos d'oliviers, des allées de mûriers, des lignes de cyprès qui protègent du mistral les « mas » et les vergers, tel est le décor; c'est ici le cœur même, la virginité de la Pro-

---

44. Chant I, II, V, VII, XII.

45. M. Ern. Dupuy (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1914) y voit, comme d'autres, un poème d'amour qui aurait été inspiré par une aventure réelle. Mistral a démenti cette interprétation (*Mémoires*, p. 196) et, par ailleurs, il est impossible, je pense, de trouver de quoi la confirmer.

vence; nulle infiltration étrangère comme sur la côte, et les premiers chemins de fer, à peine ébauchés, passent au large, loin de Maillane.

En un tel pays, à une telle époque, les mœurs sont encore patriarcales, simples, rudes parfois, mais gardent une noblesse singulière, une gravité religieuse. Ce poème de Mistral n'embellit point la réalité, tout en restant un poème. Les personnages vivent et parlent comme dans leur vie quotidienne, mais cette vie est saine et belle. Bien avant les romanciers parisiens, Mistral, sans le savoir, est réaliste, mais ce réalisme ne l'oblige point à peindre l'existence laide ou médiocre, parce qu'il ne prend point contact avec elle dans les faubourgs d'une grande ville ou dans le cercle d'une bourgeoisie corrompue par l'argent et l'ambition. La réalité, pour le poète de Maillane, en 1850, était majestueuse et vénérable; ce vieux Maître Ramon, qui dirige son mas « aussi glorieux qu'un roi dans son gouvernement », dominant de la tête et du geste tout le peuple de ses pâtres et de ses moissonneurs, n'est-ce pas le père même du poète, dont celui-ci nous décrit dans ses Mémoires la haute figure? Cet Ambroise, brave homme, un peu bavard, mais résigné à sa pauvreté, et fier d'avoir pris part aux grandes guerres dont il semble avoir gardé sur lui le reflet glorieux, n'est-il pas d'un dessin net et juste, sans aucun embellissement, et digne par lui-même de figurer dans un poème? Cet Ourrias, rude et sauvage, brute au front bas, dont la colère va jusqu'au crime, ne garde-t-il pas dans sa bestialité une grandeur épique? Et tel profil de grand berger, comme le pâtre Alari, de « gardian » comme Véran, de chef moissonneur, de faucheur, de pâtre, de fille du peuple, ou même de petit garçon, comme Andreloun, n'ont-ils pas le même caractère de noblesse et de vérité? C'est le perpétuel enchantement de ce poème que jamais la réalité n'y soit vulgaire et que la grâce et la poésie n'y perdent jamais le contact de la réalité.

C'est la Provence rustique... mais rustique n'est point champêtre. Ils sont tous vraiment des fils de la terre, ces personnages, et parlent leur langue de tous les jours, malgré qu'ils s'expriment en vers. Ils ne se sont point endimanchés, comme les Bretons de Brizeux ou les gens du peuple, si intelligents et si bavards, de toute notre littérature. C'est qu'ils ne parlent point français;

cette poésie de France, qui traîne après elle toute une robe splendide et pompeuse, comment marcherait-elle à travers les buissons de Crau, les marécages de Camargue? Que des gens de Maillane parlent le langage des héros de Racine, et le rire va s'élever de tous côtés. Mais la langue provençale n'a point de préjugés; depuis si longtemps on l'a reléguée parmi les gens du peuple qu'elle s'est façonnée selon leur âme, et cette âme, elle seule peut l'exprimer. Elle va l'exprimer de façon à la fois précise et poétique, où rien ne choquera, de façon neuve, de façon sublime, quand c'est un Mistral qui la manie. La grossièreté même dans une telle langue, sous une telle plume, sera lyrique[46], mais que ce soit la colère, la douleur ou l'amour qui parle, ils parleront « leur langage ». Ah! certes, ici Vincent ne chante pas que « la nuit étend ses voiles » et ne propose pas à sa Magali de « s'enfuir sous la ramée ».

C'est la Provence rustique... mais rustique n'est point idyllique. Les personnages, qui ne sont pas plus beaux parleurs qu'il est naturel, ne sont pas non plus meilleurs. Mistral n'est point un citadin fatigué pour qui la vie des champs est le repos et l'innocence. Rude vie de travail, de lutte constante, contre la terre opiniâtre, société patriarcale sans doute, mais qui a sa hiérarchie, ses riches et ses pauvres, telle elle nous apparaît dans l'épopée mistralienne. C'est même de là que naît toute l'action. Ces braves gens, ne les croyez pas si tendres. Vincent n'est qu'un gueux pour le riche Maître Ramon. Qu'il ait osé prétendre à sa fille et que celle-ci ose dire qu'elle l'aime, et c'est dans le mas atterré une épouvantable colère : « Quand je saurais, s'écrie-t-il, de t'attacher avec les entraves et de te mettre aux narines un fer, comme on fait à une jument, verrais-je tout à coup tomber le feu du ciel... souviens-toi de mes paroles, tu ne le verras plus[47]. »

Et Mireille ne répond rien, mais la nuit elle se lève et fuit le mas paternel. Où ira-t-elle? Un de nos modernes réalistes hésiterait : se tuera-t-elle ou ira-t-elle retrouver Vincent? Ce n'est rien de cela. Mireille court vers les Saintes, dont jadis Vincent lui a dit qu'elles étaient les patronnes de la Provence et ne lais-

46. Cf. au chant V, la dispute entre Ourrias et Vincent.
47. Chant VII.

saient pas sans secours ceux qui les imploraient. Enfant craintive, puisque son père la repoussse, elle n'a plus confiance que dans la protection divine. Louis Ratisbonne, quand il vit Mistral à Paris en 1859, lui demanda « s'il n'aurait pu faire mourir Mireille autrement que par un accident assez vulgaire ».

« Vous n'auriez pas voulu, j'espère, qu'elle se tuât, dit-il; chez nous il arrive plus souvent qu'on meurt d'un coup de soleil que de mort volontaire, et le suicide de Mireille n'eût pas été d'un bon exemple[48]. » C'est Mistral qui avait raison contre Ratisbonne; car l'amour pur et la foi sincère font aussi partie de la réalité. A côté de la colère d'un rude fermier, de la brutalité d'un toucheur de bœufs, il y a la naïveté, les extases d'une enfant amoureuse. N'est-ce pas là le vrai réalisme?

C'est la Provence rustique, mais rustique ne veut pas dire pastorale. Ce n'est point une « bergerie » comme en rêvèrent nos siècles classiques, lassés de trop d'élégance et de cérémonie. Il n'y a point ici de Tircis ni de Phyllis; c'est Mireille et c'est Vincent, deux enfants du peuple, dont l'amour est simple, naïf et gauche. Ils s'aiment d'abord sans le savoir; on les laisse rire et causer ensemble, c'est sans importance, croit-on. Mais un jour, comme ils s'amusent à cueillir des feuilles de mûrier, ils s'aperçoivent de leur amour, et c'est Mireille, qui, la première, le dit, sans honte, en rougissant à peine, tant elle est innocente. Hardie, parfois moqueuse, et pourtant timide encore, mais pleine d'une farouche volonté, quand il s'agit de son amour, ah! comme elle est pleinement une petite paysanne de Provence!

C'est la Provence rustique... Derrière les personnages du premier plan, voici que se dessinent des groupes et des foules, dont l'anonymat assure mieux encore la vérité et la durée.

Voici les laboureurs, revenus des champs, qui, sous les grands micocouliers, prennent leur repas du soir, à la fraîcheur, et chacun tire du plat les fèves, à pleine cuiller; les voici qui écoutent la chanson de maître Ambroise et qui, le repas fini, vont conduire leurs bêtes à la fontaine. A travers les récits de Vincent, voici la foule de Nîmes, qui se presse sur le passage des coureurs et qui se précipite pour acclamer le vainqueur. Et voici au second

48. V. art. de Ratisbonne. *Journal des Débats* (30 avril 1859).

chant les magnanarelles, qui chantent, en défeuillant les mûriers, par un beau matin de mai, et les voici plus loin qui dépouillent les cocons dans la magnanerie et qui écoutent la célèbre chanson de Magali, dont elles reprennent le refrain. Plus loin ce sont les spectateurs de la « ferrade », où triomphe Ourrias, passionnés par la course, faisant trembler les tamaris de leurs clameurs frénétiques, plus loin les trois porchers qui, revenant de Saint-Chamas, ramassent Vincent dans la Crau, plus loin, les moissonneurs qui descendent la montagne l'été venu, pour couper le blé en terre d'Arles, et qui, le soir, allument les feux de la Saint-Jean, plus loin dans la nuit une vision confuse de pâtres qui trayent leurs brebis, et, dans la journée où l'on cherche Mireille disparue, les faucheurs, qui coupent le foin, chargent les grandes charrettes, les moissonneurs, qui font tomber les javelles, suivis par les glaneuses, les bergers qui font la sieste, tandis que leurs troupeaux ruminent, et tout ce monde rassemblé sur l'aire en une sorte de conseil rustique, d'une singulière majesté, enfin voici les habitants des Saintes qui mêlent aux pieux accents du vieux cantique les larmes que leur arrache la mort des beaux amoureux. Aucune vulgarité dans la description de ces foules, et pourtant la plus grande vérité, la plus ardente véhémence, et toujours la plus grande justesse de traits. Comme le chœur des tragédies antiques, ces groupes de paysans et de villageois soutiennent et commentent l'action, en dégagent la leçon morale, mais de plus ils rendent l'action vivante, parce qu'ils représentent tout un pays, tout le pays dont le poème est la glorification, si bien que sans eux le poème serait à moitié vide, et pourtant ils ne sont point encombrants, ils occupent leur juste place, un second plan qui fait valoir le premier.

C'est la Provence rustique... et tout entière, car par delà ces personnages du second plan, il y a les travaux qui sont leur tâche quotidienne, il y a les champs qu'ils cultivent, les animaux qu'ils élèvent, les arbres qu'ils soignent, les fleuves qui les arrosent, les montagnes qui les bornent, il y a tout le pays enfin, et toute sa lumineuse splendeur. Il y a tout d'abord le grand mas avec sa terrasse ombragée par les micocouliers, avec ses champs de blé, ses vergers d'oliviers, ses prairies de foin et de luzerne, ses mûriers pour les vers à soie, ses grandes bergeries, mais au-delà

il y a les collines bleues de Fontvieille et des Baux, il y a l'immense Crau, tous ses cailloux étalés sous le soleil large ouvert, il y a la Camargue, avec ses étangs et ses mirages et la plage célèbre où les Saintes abordèrent, il y a la Fontaine de Vaucluse et son figuier merveilleux, le Ventoux dressé comme un grand pâtre, le Rhône où les villes viennent boire, la Durance, rapide comme une chèvre et les grandes cités glorieuses. Avignon avec Notre-Dame des Doms, Marseille avec ses voiles, La Ciotat qui rit avec elle, Salon et ses amandes, Beaucaire et son pré, Martigues et ses barques, Saint-Remy et ses Antiques, Arles surtout, avec ses bœufs marins, ses chevaux sauvages, ses pêcheurs, ses blés, ses olives et ses filles. Et sur toutes les villes et sur tous les paysages une grande lumière, qui n'a rien de brutal, mais qui enveloppe et caresse toutes choses, une atmosphère noble et sobre, semblable à celle qui s'étend sur les paysages de l' « Odyssée » et de l « Enéide ».

IV

Car ce poème, disais-je, c'est aussi la Provence latine, ou plutôt, la Provence gréco-latine. Comme Dante jadis, l'ombre de Virgile guide les pas de Mistral, celle d'Homère aussi, dont il se dit, à son début, l'humble disciple.

Enfant, il les avait aimés; au lycée d'Avignon, dans ses livres, qui pour d'autres n'étaient qu'un lourd bagage scolaire, il retrouvait les horizons de Maillane, les cyprès, les vignes, les moissons du pays natal; il y entendait passer les troupeaux et chanter les laboureurs. Dès ses quinze ans, cet adolescent met en vers quelques passages des « Eglogues », à dix-huit ans les quatre chants des *Géorgiques* lui inspirent les quatre chants des « Moissons ». « Ce n'est que chez les anciens, dit-il lui-même, Homère, Théocrite, Virgile, peu ou prou, que je peux retrouver les sources où, inconscient, je m'abreuvai. C'est la comparaison de la vie provençale (telle que je la voyais autour de moi dans nos champs) avec la vie antique décrite par les vieux poètes de l'an-

tiquité que me donna l'idée de chanter dans notre langue la poésie de la Provence[49]. »

Pourtant il est périlleux d'imiter l'antiquité. D'autres ont essayé, qui n'ont abouti qu'à la fadeur et au ridicule. Il ne s'agit point de recommencer l'abbé Delille. Mistral osera-t-il revenir à l'art classique? A la vérité une telle question ne se pose pas pour lui : elle n'existe que pour la littérature française, vieille et toute encombrée de querelles littéraires. Celle de la Provence est jeune et ne connaît qu'une règle, chanter selon la nature. La nature provençale vers le milieu du dix-neuvième siècle, c'est encore la nature antique. Les horizons sont les mêmes, les mœurs ne sont point très différentes. De la campagne de Mantoue à celle de Maillane, malgré tant de siècles écoulés, l'âme de Virgile ne se sent point dépaysée.

Celle d'Homère non plus, et moins encore peut-être. Homère, non point le poète de l' « Illiade » aux combats sanglants, mais celui de l' « Odyssée », célébrant le divin porcher ou la jeune Nausicaa... Nausicaa, Mireille, ne dirait-on point qu'elles sont sœurs?

Ecoutons Homère : « Et quand elles furent parvenues au cours limpide du fleuve, là où étaient les lavoirs pleins toute l'année, car une belle eau abondante y débordait, propre à laver toutes les choses souillées, elles délièrent les mulets du char et elles les menèrent vers le fleuve tourbillonnant afin qu'ils pussent manger les douces herbes. Puis elles saisirent de leurs mains, dans le char, les vêtements, qu'elles plongèrent dans l'eau profonde, les foulant dans les lavoirs et disputant de promptitude. Et les ayant lavés et purifiés de toute souillure, elles les étendirent en ordre sur les rochers du rivage que la mer avait baignés. Et s'étant elles-mêmes baignées et parfumées d'huile luisante, elles prirent leur repas sur le bord du fleuve. Et les vêtements séchaient à la splendeur du soleil. Et après que Nausicaa et ses servantes eurent mangé elles jouèrent à la balle, ayant dénoué les bandelettes de leur tête[50]. »

Et voici maintenant Mistral : « Ce matin-là la jeune vierge

---

49. Lettre inédite, du 6 janvier 1904.
50. *Odyssée*, chant V.

était à la fontaine toute seule; elle avait retroussé ses manches ainsi que sa jupe et elle nettoyait ses éclisses avec la prêle polisseuse. Saintes de Dieu! Comme elle était belle, guéant ses petits pieds dans le ruisseau clair. Ourrias fit : « Bonjour, la belle! Eh! bien, vous rafraîchissez vos éclisses. Dans ce ruisseau clair, si vous le vouliez bien, je ferais boire ma bête blanche. » « Oh! ce n'est pas l'eau qui manque ici, répondit-elle. Dans l'écluse, vous pouvez la faire boire autant qu'il vous plaira[51]. »

Là-bas c'est une jeune reine, ici une petite paysanne. Mais la ligne est la même et c'est le même geste sur un horizon tout semblable.

Les aèdes qui chantent au repas d'Homère, qu'ils soient Phémios ou Démodocos[52] n'ont pas un autre air en se levant au milieu des convives que maître Ambroise au souper des laboureurs, le soir, devant la mas de maître Ramon, chantant la chanson du bailli de Suffren[53].

Et c'est une tradition grecque encore, qui d'Homère a passé à Virgile et de Virgile à Mistral, que le récit des jeux nationaux : jeux funéraires qu'Achille donne à la mort de Patrocle[54], courses et luttes aux pays des Phéaciens[55], jeux donnés par Enée en mémoire du vertueux Anchise[56], courses des hommes à Nîmes[57], ce sont les mêmes gestes dans la même atmosphère et des poètes le long des siècles en transmettent la mémoire. Il n'y a point d'imitation; parfois, il est vrai, certains noms mythologiques, tels que Neptune[58], Bacchus[59], certaines répétitions[60] voulues décèlent les souvenirs classiques de Mistral, mais c'est chose bien rare. Il n'y a point d'imitation, mais simplement devant des spectacles identiques une façon de voir, de peindre, analogue, une

51. *Mirèio*, chant IV.
52. *Odyssée*, chant I et VIII.
53. *Mirèio*, chant I.
54. *Illiade*, ch. XVIII.
55. *Odyssée*, chant VII.
56. *Enéide*, chant V.
57. *Mirèio*, chant I.
58. « Dou càrri de Netune escapado segur... » (*Mirèio*, chant IV, str. 33).
59. « Nus et gaiard coume un luchaire, — Quand Bacus vèn... » (chant III, str. 2).
60. V. *Mirèio*, chant IX.

même émotion artistique, une même largeur épique. Si Homère a dit : « ... De même que les génisses, retenues loin de la prairie, s'empressent autour des vaches qui du pâturage reviennent à l'étable après s'être rassasiées d'herbes et vont toutes ensemble au devant d'elles, sans que les enclos puissent les retenir et mugissent sans relâche autour de leurs mères, de même quand mes compagnons me virent de leurs yeux, ils m'entourèrent en pleurant[61] »; et si Mistral après lui chante : « Ainsi dans un grand troupeau si une génisse est morte, à l'entour du cadavre étendu pour toujours, neuf soirs durant taureaux et génisses viennent, sombres, vers la malheureuse, et les marais et l'air et le vent de leurs cris douloureux retentissent neuf jours[62] », c'est tout simplement que sans doute il a vu, dans ses promenades de Camargue, ce spectacle, et Burnand, quand il voulut illustrer *Mirèio*, n'eut qu'à faire ces promenades pour retrouver ce tableau.

Ce que Mistral doit à Homère, ce n'est pas tel ou tel détail sur lesquels une curiosité un peu livresque nous penche, c'est, dirais-je, la Foi épique, c'est qu'il put croire, grâce à ce noble exemple, à la possibilité d'un grand poème, et qu'il sut comprendre cette loi éternelle que pour imiter les grands modèles, il ne faut pas faire ce qu'ils ont fait, mais ce qu'ils feraient s'ils vivaient de notre temps, qu'il ne s'agissait point de mettre en provençal les aventures d'Ulysse ou les exploits d'Achille, mais qu'il fallait chanter à des Provençaux la Provence comme à des Grecs Homère avait chanté la Grèce. Costumes, coutumes, courses, fêtes, repas, légendes de la campagne d'Arles, au moule d'un art classique, voilà ce que Mistral comprit qu'il fallait jeter. Tandis qu'il y travaillait, peut-être, de ses yeux de croyant, vit-il parfois le divin vieillard qui venait s'asseoir à l'ombre des grands « falabréguiés ».

Surtout Homère lui donna le sens de la poésie réaliste. Si l'on y réfléchit, c'est là toute la fortune de Mistral; il retrouve en un siècle analytique et philosophique la poésie réaliste des anciens. La langue française, admirable s'il s'agit de critique littéraire ou de poésie sentimentale, devient pour exprimer les aspects des

61. *Odyssée*, chant X.
62. *Mireille*, chant VII, str. 56.

choses sensibles un instrument assez médiocre; surtout elle ne peut s'abaisser, sans ridicule, aux spectacles populaires. Brizeux annihile un délicat talent à vouloir créer une épopée rustique; Lamartine n'aboutit dans « Jocelyn » qu'à de merveilleuses effusions lyriques. Le provençal, comme les langues de Grèce et d'Italie, se plie à l'expression de tout le concret; langage du peuple, il a sa familiarité large; les scènes parmi lesquelles il est naturel qu'il se fasse entendre, sont celles de la vie rustique. En possession de ce merveilleux outil, Mistral s'applique à mettre en vers toute la vie qu'il a sous les yeux, à l'élever à la majesté épique. Sans périphrase, sans nulle précaution oratoire, du premier coup il y réussit; sans le faire-exprès, il retrouve, d'inconsciente façon, la simplicité d'Homère et sa grandeur. « Humble écolier du grand Homère », c'est la formule d'une très réelle modestie. Il n'est pas l'écolier du grand Homère; à trois mille ans de distance, il est de la même race que lui.

Et même le miracle est qu'il semble plus primitif qu'Homère. Cela tout d'abord étonne, mais qu'on y réfléchisse : Homère, comme on s'en aperçoit aujourd'hui, est le poète d'une civilisation relativement brillante et raffinée; il chante les rois et ses héros sont tout étincelants d'or et d'airain; leurs sentiments aussi ne sont point simples; l'âme d'Ulysse est singulièrement complexe et tourmentée; Circé, Calypso, introduisent dans l' « Odyssée » une atmosphère lourde de sortilèges et de voluptés. Chez Mistral rien de semblable; ses hommes des champs sont rudes et sains, ils n'ont point de regrets ni de doutes; on ne trouve pas même chez Hésiode, — que Mistral n'a pas connu, — un accent plus primitif; Mistral est le survivant étrange d'une espèce disparue; il semble représenter en plein dix-neuvième siècle un état de sensibilité antérieur aux plus anciens poètes grecs.

Antérieur donc, de toute évidence, à Théocrite et Virgile. Théocrite d'ailleurs semble lui avoir été mal connu[63]. On le pratique peu dans les classes. Au reste cette Sicile est plus molle

63. Les rapprochements que fait Ernest Dupuy (*Revue des Deux-Mondes*, 16 mai 1914) de certains passages de Mistral et de Théocrite s'expliquent aisément du fait que Mistral a pris ces passages chez Virgile, imitateur de Théocrite. Ainsi pour l'épisode de la coupe, cité plus loin.

que la Provence arlésienne; elle est plutôt semblable à la côte d'azur; Théocrite enfin est un érudit et un citadin; sans doute il a vu des moissonneurs, des chevriers, des bouviers, il a noté leurs costumes, leurs gestes, leurs habitudes, leurs paroles peut-être, mais tout de même ses dialogues ne sont pas ceux des pauvres gens de Sicile. Ses idylles, c'est la merveille de l'art Alexandrin, ce n'est pas le poème des champs.

Quant à Virgile, ce fut sans doute aux yeux de Mistral le poète des « Bucoliques » et des « Géorgiques », non celui de « l'Enéïde ». Son influence semble avoir été assez profonde, car ici des rapprochements s'imposent assez précis.

La coupe que le berger Ménalcas décrit à son compagnon Damoetas, où s'enroule en sculpture une vigne flexible mêlée à des feuilles de lierre[64], ne la reconnaissons-nous pas aux mains du pâtre Alàri[65], et si Ménalcas n'a pas encore approché ses lèvres des bords de cette coupe[66], Alàri, lui non plus n'y a pas encore bu[67]. Les lauriers et les myrtes de l'Arcadie virgilienne[68] ne sont pas plus sensibles que les « falabréguiés » de la campagne avignonnaise[69], si les uns pleurent sur Gallus comme les autres sur Mireille. « La vendange écume aux lèvres des tonneaux; viens ô père Bacchus, ô Loenéen, viens teindre de vin nouveau tes jambes nues, ayant jeté bas tes cothurnes[70] » ainsi chante Virgile, et Mistral continue :

« Nu et fort comme un lutteur, quand Bacchus vient, et des vendangeurs conduit la farandole aux vendanges de Crau[71]. »

D'autres rapprochements sont possibles[72]. Mais il en est un qui s'impose : comment ne pas assimiler à la Sibylle la vieille Taven,

---

64. *Eglogues*, III, 37, sq.
65. *Mirèio*, chant IV.
66. *Eglogue*, III, 42, « Necdum illis labra admovi ».
67. *Mirèio*, chant IV « Sentié 'ncaro lou nòu, i'avié panca begu ».
68. *Eglogues*, X, 13.
69. *Mirèio*, chant IX, str. 1.
70. *Géorg.*, chant II, vers 6.
71. *Mirèio*, chant III, str. 2.
72. Notamment comparez *Egl.* IV, 20, et *Mirèio*, VIII. str. 62; Rome et Arles. — *Egl.*, I, v. 39, et *Mirèio*, IX, v. 1. — *Egl.*, II, v. 21, et *Mirèio*, IV, str. 4. — *Egl.*, IV, v. 35, et *Mirèio*, VI, str. 91. — *Egl.*, VI, v. 15-25, et *Mirèio*, str. 25. — *Géorg.*, V, 201, et *Calendau*, chant IV : « Une soirée d'hi-

le chant VI de Mireille au chant VI de l' « Enéïde »? Ici la mythologie païenne, là les légendes locales, — et c'est l'intelligence de l'imitation de Mistral, — mais la même allure, le même mouvement, le même transport prophétique qui déroule d'un côté la suite des temps romains et l'apothéose de la grandeur impériale, de l'autre la renaissance chrétienne, le renouveau de la Provence régénérée aux vieilles fois.

Voilà ce que Mistral dut à son Virgile, mais ce Virgile ne fut pas le vrai, et nous devrions protester, si quelqu'un qualifiait Mistral, pour le louer, de Virgile provençal. Virgile n'a rien d'un paysan. Cela tout de suite nous apparaît par le détail exact des « Géorgiques ». Un homme qui connaît les travaux des champs par un manuel d'agriculture ne nous tient quitte d'aucune description; il nous accable, voulant donner l'illusion du vrai, d'une artificielle érudition. Ainsi Zola, d'information hâtive, qui s'est dispersé sur des sujets divers, écrit des pages d'une implacable exactitude; ainsi font la plupart des romanciers naturalistes. Mais un homme, dont c'est le milieu naturel que l'objet de son poème, ne craint point de tels reproches. Il sait bien qu'il est véritable, qu'il n'a qu'à chanter. D'ailleurs tel détail ne le frappe pas comme quelqu'un qui le voit de l'extérieur. Il vit cette vie, il la met dans son œuvre spontanément, elle est pour lui le cadre d'une action dramatique, il ne la décrit pas pour la décrire; celui-ci, c'est Mistral. L'autre méthode est celle de Virgile.

Au reste la vie des champs semble avoir été pour Virgile plutôt un regret qu'une habitude; il a des paysages exquis et touchants, mais leur émotion même nous les présente à l'état de souvenirs, bien plus que de réalité. Ces vers ont de la sorte — et c'est là ce qui les rend chers aux modernes — je ne sais quoi de nostalgique et de souffrant. » Ah! retourner aux champs! Se reposer enfin! O trop heureux les laboureurs », cris d'un raffiné, d'un sentimental blasé. Ainsi Virgile semble, toutes proportions gardées, avoir été le Brizeux du pays Mantouan. Mistral, qui écrit son poème dans le mas paternel, n'exhale nul regret, n'a point

---

ver. » — *Géorg.*, I, la fin, et *Mirèio;* VIII : « Les constellations. » — *Géorg.*, II, 211, et *Mirèio*, V, str. 34 : « Les taureaux amoureux. » — *Géorg.*, IV : « Les Abeilles », et *Cal.*, chant VII : « Les Abeilles de la Nesque. »

le ton de l'élégie; son amour de la terre n'est point une nostalgie, c'est la robuste tendresse qui possède le bien de son amour.

De plus on sent Auguste derrière Virgile, la commande officielle, l'effroi du politique devant la désertion des campagnes, de l'administrateur prévoyant qui veut combattre l'attraction des « villes tentaculaires ». Le patriotisme de Virgile est de la sorte un patriotisme de décadence, consciencieux, mais peu convaincu, qui remplit sa tâche comme un devoir, un devoir peut-être inutile; chez Mistral c'est le sentiment spontané du fils de la Terre devant la splendeur de la Terre.

V

De la sorte poète antique, plus antique que les antiques, il est cependant de tous les temps. Mais surtout il est de son temps, de son pays, et son poème est catholique.

Catholique, non pas superficiellement, parce qu'il met en œuvre le merveilleux chrétien qu'avait proscrit Boileau et restauré Chateaubriand, parce que les saints et les saintes remplacent chez lui les dieux et les déesses de la mythologie, mais profondément, intimément catholique, et peut-être avant toute autre chose, par son décor, par les sentiments de ses personnages, par sa morale, par son tour mystique.

Plus encore peut-être que de Virgile ou d'Homère, c'est de l'Alighieri[73] ou du Tasse qu'il faudrait rapprocher Mistral. Dante au reste l'a inspiré à plusieurs reprises : tels passages comme l'évocation des esprits par la sorcière Taven, comme la nuit de Saint-Médard sur le Rhône avec ses processions de fantômes, semblent procéder à la fois du sixième chant de l'*Enéïde* et de la *Divine Comédie*. Mais à vrai dire Mistral n'avait pas besoin de guide: il n'avait qu'à laisser chanter en lui tout son pays et toute sa race,

---

73. Notons que Mistral cite plusieurs vers du *Purgatoire* dans les notes de *Mirèio*. Notamment chant V, note 4.

qui en cet instant sont profondément catholiques. Le souffle révolutionnaire n'a point troublé ces calmes régions. A Marseille, un Victor Gelu est la voix des vieux quartiers où gronde l'émeute, mais cette voix n'arrive pas jusqu'aux paisibles villages de Maillane ou de Saint-Remy. Maillane a dans ses armes le monogramme du Christ et les clous de la Passion. Les villes les plus proches, c'est Arles, chrétienne plus encore que romaine, et c'est Avignon, la ville des Papes, où Pétrarque a chanté Laure, où Catherine de Sienne s'est agenouillée devant le Saint-Père, et qui, serrée entre ses remparts, garde un parfum de dévotion. Les amis de Mistral, Roumanille, qui défend le clergé dans les petits journaux du crû[74], Aubanel, imprimeur de Sa Sainteté, mystique et dévot à la Vierge, sont des catholiques fervents. Comme ses amis, Mistral accepte du catholicisme tout le dogme, tout l'enseignement moral et les belles légendes qui ornent les premiers siècles chrétiens de la Provence[75].

C'est la Provence catholique... Voyez comme le poème s'ouvre par une invocation au Christ, au Dieu des pauvres gens, nés parmi les pâtres, protecteur du peuple des campagnes, que l'on célèbre à la Noël, la grande fête religieuse du Midi. Voyez ensuite que de candeur et de pureté dans les amours de ces enfants. C'est à peine si un jour Vincent ose essayer un baiser, et Mireille s'enfuit. Tout de suite ils songent au mariage. Quand tout espoir est perdu, Mireille espère encore en Dieu; elle meurt, martyre de son amour et de sa foi, sur la terrasse de l'église des Saintes et monte au Paradis, guidée par ses divines protectrices. Quant à la punition des coupables, le ciel lui-même s'en charge; Ourrias après avoir frappé Vincent, est englouti par le Rhône, une nuit où les noyés reviennent, les parents de Mireille ne sont que trop châtiés de leur dur entêtement par la mort de leur fille.

C'est la Provence catholique... Voyez quel grave enseignement

---

74. V. plus haut, IVe partie, ch. II.

75 C'est comme une œuvre catholique, qu'Adolphe Dumas annonçait *Mirèio* dans la *Gazette de France* (29 août 1858). « En vous priant de vouloir bien annoncer une œuvre catholique, comme Sainte-Marthe et Sainte-Madeleine de Provence..., je prends date. » Mistral écrivait à Reboul (1er sept. 1858) lui annonçant son « poème provençal, rural et catholique ». V. Pitollet, corresp. de Reboul et Mistral. *Merc. de France*, 1er sept. 1911.

se dégage de ce poème. Tout entier, il est une leçon d'humilité et de résignation. Les orgueilleux sont abaissés, mais heureux ceux qui aiment simplement, sans souci de l'argent et qui ont confiance en Dieu. Heureux aussi, les doux et les résignés. Aucun accent de révolte dans ce drame de l'amour contrarié par la pauvreté. Ecoutez ce que dit le pauvre Ambroise : « Mauvaise ou gaie, tous soumis, suivent leur route. Les cinq doigts de la main ne sont pas tous égaux. Le Maître t'a fait lézard gris? Tiens-toi paisible dans ta crevasse nue, bois ton rayon de soleil et rends grâce[76]! » Au reste, riches ou pauvres, tous portent leur fardeau de misère. Où as-tu rencontré le bonheur? disent les Saintes à Mireille. La jeune épouse pleurera un jour, la mère peut perdre son enfant, la richesse sera jugée par le Dieu des pauvres. Car ici-bas le ver naît avec le fruit nouveau : « Heureux donc qui prend les peines, et qui, en faisant le bien, s'épuise, et qui pleure en voyant pleurer les autres, et qui jette le manteau de ses épaules sur la pauvreté nue et pâle, et qui, avec l'humble s'abaisse, et pour celui qui a froid fait briller son foyer! Et le grand mot que l'on oublie le voici : la mort, c'est la vie! Et les simples et les bons et les doux, bienheureux[77]! » Grave enseignement, dont rien ne peut faire suspecter la sincérité chez le poète de la catholique Maillane.

Non pas seulement catholique, mais encore mystique. En ce sens ce poème se rattache à la plus noble tradition du Moyen âge méridional : ici, comme chez les Troubadours, l'amour n'est point brutal ni charnel, il est tout de suite épuré par la souffrance et d'amour humain devenant divin, il ouvre le Paradis à la bienheureuse qui en meurt. Mireille a eu la foi, et malgré sa fuite du mas, puisqu'elle a contre l'autorité paternelle invoqué la paternelle miséricorde de Dieu, elle sera reçue au ciel. Dans ce simple drame rustique apparaît la grande pensée chrétienne que la volonté des époux suffit, à la rigueur, à légitimer l'union de deux êtres, sans que nulle autre volonté y puisse mettre obstacle, et cette autre grande pensée que le bonheur éternel s'achète au prix de la souffrance et du martyre.

---

76. Chant VII.
77. Chant XI.

Et mystique ce poème l'est encore par les prophéties de la vieille Taven; un nuage les enveloppe, qui nous en laisse mal pénétrer le sens; mais elles semblent annoncer, comme les théologiens, une ère de mal et de misère où l'on croira l'Eglise perdue, jusqu'au jour où le Christ reviendra sur la terre et le Pape en Avignon, pour établir le règne définitif du Seigneur.

Et mystique ce poème l'est enfin et surtout par l'apparition des Saintes-Marie. Le chant X et le chant XI, qui leur sont consacrés, se terminent par un signe de croix. Ce n'est point chez Mistral affectation littéraire; c'est la marque sincère de sa foi; qu'il ait cru possible l'apparition des Saintes, je ne dis point cela; en les montrant à Mireille, il a simplement rendu sensible aux yeux, parce qu'il pensait en poète, la protection divine qui s'étend sur sa martyre d'amour. Dans un long récit les Saintes racontent à la jeune fille en extase leur voyage miraculeux à travers les flots dans la barque sans rames ni voiles, leur arrivée sur la plage déserte, leur entrée dans la Provence qu'elles convertissent. Est-ce simplement pour Mistral l'occasion d'exploiter poétiquement une légende qui se prête aux beaux récits? Je ne le crois pas. Ce récit prépare Mireille à mourir, en lui montrant comment le bonheur des élus s'achète au prix des souffrances terrestres. En même temps il place le lecteur dans l'atmosphère miraculeuse, où le poète veut le transporter, pour faire de son héroïne une martyre d'amour. Et Mireille, sans que nul s'en étonne, peut alors, guidée par les Saintes, entrer en esprit dans la barque merveilleuse et s'en aller vers le Paradis, dont la porte s'ouvre aux confins du ciel et de la mer.

Ceux qui, avec Saint-René Taillandier[78], ont considéré que ces derniers chants étaient des hors d'œuvres descriptifs, s'imaginant que Mireille était avant tout un poème d'amour, n'ont pas saisi le vrai sens du poème, mais, si l'on a bien compris qu'avant tout peut-être le poème est catholique, on voit que ce sont là les cloches même qui en font vibrer tous les échos.

Ainsi, au moment même où dans les cercles de la pensée et de la poésie françaises la génération de Leconte de Lisle, de Louis Ménard, de Taine, de Renan s'occupait à dresser le paganisme

---

78. V. art. dans *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1859.

en face du christianisme, à jeter au nom de la beauté grecque l'anathème « au vil Galiléen », un fils de fermiers provençaux, sans avoir souci des contradictions scolastiques, unissait dans un poème parfait, de façon toute spontanée, toute la splendeur de l'art antique à la pureté de l'inspiration chrétienne; sans juger qu'il y eut entre eux quelque opposition irréductible, il prenait comme maîtres, Homère, Virgile et Dante, il acceptait le legs des grandes civilisations successives, il voyait l'histoire de la pensée humaine comme une belle continuité! Par là il évitait le douloureux divorce intellectuel, qui, pendant la plus grande partie du dix-neuvième siècle a desservi en France les esprits et les arts, il renouait inconsciemment la grande tradition classique, celle même de Racine, il était de la sorte le poète le plus complet, avec Lamartine, du dix-neuvième siècle français.

Le poète le plus complet, parce qu'il était le poète d'un pays où toutes les civilisations se sont succédées et fondues avec harmonie. Car ce poème avant tout, c'est le poème de la Provence. Tout converge vers elle, elle est la figure auguste de ce drame; c'est elle la Sainte, c'est elle la martyre d'amour. Voyez son beau visage lumineux, voyez ses riches campagnes, depuis celles d'Avignon jusqu'à celles de Vence, du pays des blés à celui des oranges; écoutez les récits des veillées campagnardes, les superstitions populaires, interprétées par la vieille Taven; voyez au loin ses villes maritimes, ses sanctuaires, ses légendes, ses costumes, ses coutumes; voyez surtout les spectacles familiers, les filles cueillant les feuilles du mûrier, ou penchées sur les vers à soie, les hommes assemblés pour la moisson et dansant autour des feux de la Saint-Jean. Sans doute l'on pleure sur Mireille et sur Vincent, mais le poème d'amour n'est-il pas le drame même de l'âme provençale, amoureuse et mystique, païenne et catholique, qui par l'amour divin se hausse aux visions divines?

Hélas! cette Provence rustique, latine et catholique, depuis le jour où elle fut célébrée en ce poème, n'a cessé de voir décliner sa gloire. Cette grande lumière, cette flamme, n'est-ce pas celle d'un crépuscule? Crépuscule d'une race, d'une langue, d'une religion, — je ne veux pas dire cela, — mais à tout le moins d'une manière d'être de ce pays, de cette langue, de cette religion. Voici que, depuis des années, les cultures de la campagne arlé-

sienne et les procédés de cette culture ont été modifiés; la continuité de la tradition antique est brisée; on ne peut invoquer Homère pour chanter les batteuses mécaniques. Au reste la société rustique elle-même a souffert : ce n'est plus ce respect des vieillards, cette soumission au chef de famille, cette discipline morale qui régissait le peuple de ces campagnes il y a soixante ans; l'inquiétude des temps nouveaux a pénétré ces calmes contrées. Et de même les traditions catholiques, pour des raisons diverses, ont subi un fléchissement; les fêtes antiques ne sont plus célébrées avec la même solennité; dans la plupart des pays les processions sont interdites. De toute façon, si ce sont des personnages assez semblables sans doute qui vivent aujourd'hui dans le même décor lumineux, pourtant c'est une autre génération, et rien ne peut restituer à notre vénération la Provence de *Mirèio*. Comme toutes les grandes œuvres il semble que ce poème vienne à la fin d'une civilisation; les poèmes homériques ne prennent une forme définitive qu'au moment où s'abolit la société dont ils sont nés; l'*Enéide* qui proclame la grandeur romaine apparaît à l'instant où commence la décadence de Rome; la puissance de Louis XIV décline déjà, quand Racine a terminé son œuvre : « Ici-bas naît le ver avec le fruit nouveau », chante mélancoliquement Mistral. Cette triste constatation peut trouver ici son application. C'est au moment où s'épanouit, splendide, ce poème, que la France, avec ses chemins de fer, ses écoles, ses fonctionnaires, détruit peu à peu les restes de l'indépendance morale et linguistique de ce pays qu'il glorifiait. Quand Sophocle et Platon ornaient Athènes de leur génie, Sparte se préparait à lancer contre elle ses soldats et ses trirèmes. Cela n'empêche pas que nous ne lisions encore les tragédies et les dialogues immortels. Il se peut que la langue provençale disparaisse un jour, vaincue par tant d'efforts aveugles. Comme Nausicaa, comme Didon, Mireille sera parmi les créatures de rêve que le génie a faites à jamais plus vivantes que les vivantes.

CONCLUSION

Toutes ces circonstances, elles étaient donc nécessaires, tous ces hommes, ils furent utiles, chacun dans sa sphère, dans sa condition, dans son rôle; ces savants, ces érudits, ces chercheurs, ils éveillèrent les esprits, les uns fouillant les bibliothèques pour en exhumer les monuments enfouis d'une littérature oubliée, d'autres revisant l'histoire pour remettre en lumière les droits oubliés des provinces, d'autres voyageant en curieux, intéressés par les sites, le peuple et les dialectes du Midi, d'autres enfin établissant les grammaires et les dictionnaires de ces dialectes jusqu'alors méprisés, dont les poètes pourtant maintenaient la tradition écrite, poètes médiocres trop souvent, mais parfois pittoresques, et parfois capables d'entrevoir l'œuvre qu'il faudrait écrire, même s'ils n'avaient point pour l'écrire le courage ou le génie qu'il eût fallu. Et d'autre part toutes ces voix qui s'élevaient pour revendiquer le droit du peuple à l'instruction, à la poésie, à la beauté, par leurs appels passionnés elles suscitaient ce grand poète du peuple, ce Milton de la chaumière, cet Homère laboureur que Lamartine devait d'abord annoncer et saluer ensuite magnifiquement.

Toutes ces circonstances sociales et littéraires, elles étaient réalisées vers 1850, et c'est alors précisément qu'un jeune homme arrive à la vie de l'intelligence, dans le milieu le plus propre à servir sa vocation; né du peuple, il est resté assez fils du peuple pour être capable de chanter les travaux de la terre, et pourtant il a reçu assez de culture pour en voir la majesté, comme pour comprendre les travaux de tous ceux qui ont montré la gloire passée du langage populaire; dès ses premiers pas dans la vie il rencontre le maître excellent qui doit le guider dans la meil-

leure voie, des amis dévoués prêts à soutenir son effort; il écrit ce qu'il sent, comme il le sent, parce qu'il est poète, et ne peut s'empêcher d'écrire et du premier coup, sans qu'il ait fait aucune concession au goût vulgaire, son chant est compris de tous. Qu'est-ce à dire, sinon que c'était le chant attendu, prédit, nécessaire? Il y a peu d'exemples en littérature d'une telle réussite. Mais pour la bien comprendre il nous a fallu toute l'analyse patiente qui se déroule des premières aux dernières pages de ce volume.

Maintenant nous pouvons le laisser à la gloire, ce jeune homme de Maillane; il appartient à tous; tous ont parlé de lui, tous l'ont salué comme l'Homère de la Provence, depuis Lamartine qui déroule sous ses pas les phrases admirables de son fameux « Entretien » jusqu'à la foule qui se presse cinquante ans après autour de la statue que de son vivant le peuple du Midi élève en son honneur sur une place d'Arles.

Ah! si dans cette glorieuse journée tant d'admirateurs se pressaient dans la vieille ville, ce n'était point seulement pour apporter leur hommage à la beauté d'un grand poème, c'était qu'ils reconnaissaient en ce poème l'éclosion même de l'âme provençale, rendue à la lumière après des siècles d'obscurité. C'est de cette éclosion que ce livre prétend être l'histoire.

Cette histoire ne nous a point appris que *Mirèio* était un chef-d'œuvre, puisque cela, nous le savions déjà, mais elle nous a montré comment la conscience provençale s'était peu à peu dégagée des brumes où elle languissait pour arriver à la pleine splendeur de ce chef-d'œuvre, et si par là j'ai pu remettre à leur juste place tous les savants, tous les poètes, tous les militants d'une si belle cause, cette histoire n'aura point été inutile.

Certes, elle aura bien quelque prix, cette histoire, si du moins par le grand exemple qu'elle développe, tout travailleur de l'esprit arrive à se persuader que sa tâche, si humble soit-elle, ne saurait être vaine. Tel poète de village, tel érudit de petite ville, peut-être au soir de leur vie ont-ils désespéré devant leur œuvre obscure qu'ils ont pu croire inutile, peut-être sont-ils morts avec l'affreuse pensée que leur peine et leur temps avaient été perdus, et pourtant cette œuvre, elle était à sa façon une protestation de l'âme provençale qui ne voulait point mourir, l'âme d'une race

noble et chantante jadis qui prétendait au moins, si l'instant de la mort était venu pour elle, mourir en beauté, enveloppée dans un manteau de gloire et de poésie.

Efforts qui paraissent vains, vers qui semblent enfouis dans l'oubli, cris étouffés, brochures oubliées, tentatives, essais, tâtonnements, il n'est pas vrai que dans l'ordre de l'intelligence, pas plus que dans le domaine de la matière, quelque chose soit à jamais perdu. Tel livre qui n'eut point de vente et peu de renom, nul ne sait si quelque jour dans une vieille bibliothèque un jeune homme ne le découvrira point et n'y trouvera point les paroles qu'il attendait. Et s'il éveille une âme, qu'importe après tout que le livre soit médiocre!

Médiocre, hélas! c'est le mot que j'ai dû répéter plus d'une fois au cours de cette étude, en qualifiant plus d'une œuvre et plus d'un écrivain, et je ne veux point le retirer ici; mais il faut prendre garde que médiocre ne veut point dire inutile; de ceux que j'ai nommés beaucoup furent médiocres sans doute, aucun ne fut inutile. Aussi convient-il de conserver leur souvenir, en leur mettant leur vraie place, qui est encore très honorable.

Car si je n'ai point adopté le ton hyperbolique qui fut trop souvent celui de nos compatriotes louant nos compatriotes, on devra reconnaître que c'est rendre grand service à tous ceux dont j'ai parlé. Leur mérite est réel; il n'est pas besoin qu'on le gonfle par des épithètes qui font naître le sourire dans tous les yeux avertis.

Il n'était pas besoin non plus de proclamer après tant d'autres à la fin de cette étude que la langue provençale est immortelle. Son avenir nous est inconnu; et, si pour moi j'ai l'impression d'assister à un splendide crépuscule, quand je contemple ces chefs-d'œuvre d'une langue malgré tout déclinante, je ne veux point attrister par des considérations pessimistes les dernières lignes de cet ouvrage. « Renaissance provençale » ai-je dit après bien d'autres en tête de cette histoire; oui, renaissance, si l'on songe à ces siècles d'oubli et de somnolence, mais renaissance littéraire, bien plutôt que linguistique. Car à regarder l'avenir, cette littérature, dont l'essor n'est pas soutenu par celui de la langue où elle est écrite, cette littérature renaît-elle pour vivre longtemps encore ou pour s'éteindre bientôt? C'est là ce qu'on

ne saurait dire exactement. De jeunes poètes, je le sais par leur talent et leur audace, affirment la vitalité de la langue d'oc, et pourtant leur public, il faut bien le constater avec peine, se restreint de plus en plus. Il n'importe après tout que le provençal ait le sort du grec homérique et du latin virgilien, si *Mirèio* se range à côté de l'*Odyssée* et de l'*Enéide* au nombre des grands poèmes de la civilisation méditerranéenne. Proclamons avec Théophile Gautier que le « buste survit à la cité » et disons hardiment qu'un chef-d'œuvre subsiste bien au-delà du langage dans lequel il fut écrit.

Mais sans vouloir préjuger de l'avenir, on peut s'accorder dans une admiration commune du dix-neuvième siècle provençal. L'histoire de ce siècle, en voici la première partie; quelque jour peut-être oserai-je écrire l'histoire de la seconde. La tâche fut assez pénible pour qu'on m'accorde une halte.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Nous avons, sur le mouvement provençal au dix-neuvième siècle, toutes sortes de monographies; mais, comme travaux d'ensemble, on peut citer seulement :

Gaston Jourdanne : *Histoire du Félibrige;* Avignon, Roumanille, 1897; 320 p. in-8°.

Aurouze : *Les idées directrices de la Renaissance provençale*, in-8°, xx-309 p.; Avignon, Roumanille, 1909.

(Ces deux ouvrages, qui contiennent des renseignements intéressants, sont confus, et leurs appréciations doivent être contrôlées soigneusement.)

Paul Mariéton : article *Félibrige* dans la *Grande Encyclopédie* (résumé de faits généraux.)

Pour ce qui précède le Félibrige, l'ouvrage essentiel est :

F. Donnadieu : *Les Précurseurs des Félibres;* Paris-Quantin, 1888.

(Ouvrage contenant des renseignements intéressants, présentés sans méthode.)

Consulter aussi :

Kostchwitz : Préface à l'éd. de *Mirèio;* Marburg, 1900.

On trouvera une énumération très copieuse des ouvrages écrits en langue d'oc dans :

Robert Reboul : *Bibliographie des ouvrages écrits en patois du Midi de la France et des travaux sur la langue romano-provençale.* In-8°; Paris-Techner, 1887.

D'ailleurs, les différentes bibliographies ont été utilisées par M. Edmond Lefèvre dans l'établissemont de ses catalogues :

Catalogue félibréen, 123 p.; Marseille-Ruat, 1901.

Bibliographie mistralienne, 154 p.; Marseille-Ruat, 1903.

Le Cinquantenaire de Mirèio. Notes bibliographiques et inconographiques; Marseille-Ruat, 1909.

M. Lefèvre a, en outre, en manuscrit, un Catalogue de toutes les publications en langue d'oc ou se rapportant à la langue d'oc du seizième siècle à

nos jours, qu'il compte donner à l'impression, quand il aura réuni un certain nombre de souscripteurs, ou laisser à la bibliothèque Méjanes, d'Aix-en-Provence. Ce travail, établi sous la direction de Mistral lui-même, annule tous les précédents. M. Lefèvre le tient obligeamment à la disposition de tous les chercheurs. S'adresser à la librairie Ruat, rue Paradis, Marseille.

Après cet effort considérable, il est inutile, comme je l'ai dit plus haut de faire une bibliographie ici même. Je me borne à signaler comme livres essentiels :

F. Mistral : *Mémoires et récits*, 367 p. ; Paris-Plon.

Lou Trésor dou Felibrige; Avignon, Roumanille, Paris-Champion 1878-1886, 2 vol. in-4°.

(A chacun des noms de poètes on peut trouver des renseignements bibliographiques.)

On peut aussi consulter les collections de :

La Revue Félibréenne (qui a paru à des dates irrégulières sous la direction de Paul Mariéton).

L'Armana Prouvençau; Avignon, Roumanille, 1855-1918.

La Revue des Langues romanes; Montpellier.

Romania, revue publiée chez Champion, Paris.

L'Aïoli, journal dirigé par F. Mistral; Avignon, 1891-99.

Il y a, en outre, d'inombrables revues félibréennes ou méridionales où l'on peut trouver des renseignements parfois intéressants, mais aucune n'a l'autorité de ces publications, surtout de *l'Armana Prouvençau* et de *l'Aïoli*, organes directs de Mistral.

Comme Anthologies utiles à consulter citons :

Anthologie de *l'Escolo de la Targo* (Bourrilly, Fontan, Esclangon). Toulon, 1909.

Anthologie du Félibrige, par Armand Praviel et J.-R. de Brousse; Paris. Nouvelle Librairie nationale, 1909.

Anthologie de l'Amour Provençal, par J. Gaubert et J. Véran, avec une préface de Joseph Anglade; Paris, *Mercure de France*, 1909.

Pour les points de détail et les auteurs en particulier, voir les chapitres qui s'y rapportent et les ouvrages cités en notes.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION 9

PREMIÈRE PARTIE. — **Le Mouvement savant.**

CHAPITRE PREMIER. — *La découverte des Troubadours* 23

I. — Recherches sur la Langue d'oc et sa littérature antérieures au XIXe siècle : Italiens, Français, Provençaux. — Lacurne de Sainte-Palaye. — L'abbé Millot. — Querelles sur les Troubadours et les Trouvères. — Béranger. — Papon. — Le Dictionnaire d'Achard 24

II. — Premières années du XIXe siècle. — Guinguené, Sismondi, Rochegude 40

III. — Raynouard : ses travaux, son influence. — Réveil en France des études romanes 50

IV. — Savants étrangers. — Allemands : les Schlegel ; Diez et ses disciples. — Italiens. — Espagnols. — Belges. — Anglais 61

CHAPITRE II. — *Les Historiens et l'Idée provençale* 71

I. — Augustin Thierry. — Michelet. — Guizot 71

II. — Fauriel 86

III. — La vulgarisation de l'Idée : Mary-Lafon 92

CHAPITRE III. — *Les amis des patois* 103

I. — La Révolution et les patois 103

II. — Charles Nodier 109

III. — Les Érudits 115

IV. — Les Patois et la mode 121

CHAPITRE IV. — *Les Curieux et les Érudits* 127

I. — Voyageurs : Millin, Mérimée, Xavier Marmier 127

II. — Les Universitaires provençalisants : Louis Méry, Saint-René Taillandier 134

III. — Grammairiens et Lexicologues. — Le dictionnaire d'Honnorat ... 142

DEUXIÈME PARTIE. — Le Mouvement ouvrier.

CHAPITRE PREMIER. — *Les Protecteurs de la poésie populaire* 161
I. — Béranger, Lamennais, George Sand, Michelet. — Débat sur la poésie ouvrière 161
II. — Lamartine et les poètes-ouvriers 183

CHAPITRE II. — *Les Poètes-ouvriers en Provence* 195
I. — Jean Reboul 195
II. — Charles Poney, Louis Pélabon 202
III. — Louis Astouin, Alphonse Maillet, Reine Garde 214
IV. — L'Athénée ouvrier de Marseille 223

TROISIÈME PARTIE. — Le Mouvement dialectal.

CHAPITRE PREMIER. — *Hobereaux et bourgeois traditionalistes* 233
I. — D'Astros et Diouloufet 234
II. — Les Rhodaniens ; Michel de Truchet, Hyacinthe Morel 249
III. — Les poètes du Var : Thouron, E. Reymonenq, C. Dauphin 256
IV. — Aux confins de la Provence : le marquis de la Fare-Alais 261

CHAPITRE II. — *Les Réalistes marseillais* 267
I. — Deux poètes populaires aux bords du Rhône 267
II. — Pierre Bellot. — F. Chailan. — G. Bénédit 271
III. — Victor Gelu 290
IV. — Autres réalistes : Garcin, Achard, Clément, Bourrelly, Lejourdan. 313

QUATRIÈME PARTIE. — Les essais d'organisation.

CHAPITRE PREMIER. — *Deux exemples* 323
I. — Brizeux 323
II. — Jasmin 334

CHAPITRE II. — *Deux initiateurs :* Crousillat. — Roumanille 349
I. — Crousillat 349
II. — Roumanille 361

CHAPITRE III. — *Les publications et les manifestations collectives*..... 405
I. — A Marseille. — Les journaux..... 405
II. — A Avignon : « Li Prouvençalo »..... 412
III. — Les Roumavàgi..... 423

CINQUIÈME PARTIE. — L'École d'Avignon.

CHAPITRE PREMIER. — *Font-Segugne, L' « Armana Provençau »*..... 443
CHAPITRE II. — *Les Tempéraments*..... 465
I. — Anselme Mathieu..... 465
II. — Alphonse Tavan..... 475
III. — Théodore Aubanel..... 485
IV. — Adolphe Dumas..... 493
CHAPITRE III. — *La jeunesse de Mistral : « Mirèio »*..... 503
CONCLUSION..... 545
NOTE BIBLIOGRAPHIQUE..... 54

Toulouse, Imp. DOULADOURE, rue Saint-Rome, 39. — 2503.

5-4

148209 LProv.
R5885r

Author Ripert, Emile

Title La Renaissance Provençale (1800-1860).

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU